



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN FRANÇAIS

1911

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

CHAMEROT 71111 1911

ANNUAIRE
DU
CLUB ALPIN
FRANÇAIS

CINQUIÈME ANNÉE

1878

PARIS
AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

31, RUE BONAPARTE, 31

ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

1917-1918

G505

G6

J. S. (11)

1917-1918

1917-1918

1917-1918

1917-1918

1917-1918

1917-1918

Malgré tous les efforts du comité de rédaction, l'Annuaire du Club Alpin Français pour 1878 n'a pu être publié avant l'Assemblée générale du mois d'avril 1879. Cette année, ce n'est pas la grève des typographes qui a causé ce déplorable retard ; ce sont les lenteurs de certains alpinistes qui n'ont pas su envoyer à l'époque promise leurs articles et leurs dessins. Aussi, dans sa réunion du 8 mars, la Direction centrale a-t-elle décidé que tous les manuscrits ou autres documents qui n'auraient pas été expédiés au comité de rédaction avant le 15 janvier seraient retardés d'une année.

L'Annuaire de 1878 se termine par une table alphabétique des matières contenues dans les cinq premiers volumes de la collection. Cette table, si justement réclamée par les membres

du Club, facilitera les recherches des travailleurs. Désormais chaque Annuaire aura deux tables : une table méthodique en tête du volume, et une table alphabétique à la fin.

Cet Annuaire est le dernier dont j'aurai l'honneur de préparer et de diriger la publication. Avant qu'il soit achevé, je cesserai d'être le Président du Club Alpin Français et du comité de rédaction. Ce ne sont pas seulement de douloureuses raisons de santé qui m'ont déterminé à donner ma démission ; c'est le désir de céder à des collègues plus jeunes, plus actifs, plus entreprenants, sinon plus dévoués, une tâche devenue trop lourde pour moi. D'ailleurs, tous les Clubs étrangers changent de présidents tous les trois ans. Si les statuts du Club Alpin Français n'ont pas rendu un pareil changement obligatoire, ma retraite volontaire réparera leur oubli ; et, quand bien même ils ne seraient pas modifiés, ce précédent, — je l'espère, dans l'intérêt bien entendu de notre Société, — fera loi pour l'avenir.

Je dois des remerciements à tous mes collègues pour le bienveillant concours qu'ils m'ont constamment prêté depuis la fondation du Club. Cette séparation doublement nécessaire me cause

de vifs regrets; mais, si je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû faire pendant ma présidence, j'ai la satisfaction de penser que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour augmenter le nombre des membres du Club et réaliser dans toutes ses branches notre programme patriotique.

ADOLPHE JOANNE.

TABLE MÉTHODIQUE

	Pages.
PRÉFACE	V
TABLE MÉTHODIQUE.	VII

COURSES ET ASCENSIONS.

France.

- I. **Bivouacs dans les Alpes françaises** (*ascension du grand pic de la Meije; col de Roche-Faurio; trois tentatives sur le Viso par la muraille Nord; première ascension du pic d'Asti et de la Grande-Aiguillette, col d'Asti et col des Aiguillettes; ascension du Pic Signalé du glacier Blanc*), par MM. Paul Guillemain et André Salvador de Quatrefages. . . 3

- II. **Courses sur les glaciers du Dauphiné** (*col de la Muande; les Rouies, col des Rouies; col des Sellettes; première ascension de la Pointe des Étages, col de la Lavey*), par MM. André Salvador de Quatrefages et Félix Perrin. 71

- III. **Explorations dans le massif du Pelvoux** (*col des Sellettes; Brèche de la Muande-Bellone et pic occidental du Vaxivier; col des Écrins et col Émile-Pic; pic Gaspard; ascension de la Grande-Ruine et traversée de la Brèche de Charrière; ascension du Plaret; traversée de la Brèche Giraud-Lézin; pic oriental de la Meije et traversée du col de l'Homme*), par M. H. Duhamel. 90

	Pages
IV. Ascensions nouvelles en Dauphiné (<i>montagne de l'Ours ; tête du Chéret ; pic de Neige du Lautaret</i>), par M. James Nérot.	135
V. Courses nouvelles dans le Dauphiné, la Maurienne et la Tarentaise (<i>première ascension de l'Aiguille ou Bec du Canard ; première ascension de la Tête de la Gandolière ; col de Graou ; première ascension d'un Pic sans nom situé au nord de la Tête du Rouget ; ascension des Écrins ; première ascension d'un Pic sans nom sur les glaciers du Monétier ; première ascension de la Grande Aiguille Rousse, de l'Aiguille Rousse, de l'Ouille Noire et de la Dent de Montet ; première ascension de la Pointe de la Vuzelle</i>), par M. Édouard Rochat	150
VI. Première ascension de l'Aiguille méridionale d'Arve (Alpes françaises), par M. W.-A.-B. Coolidge . . .	177
VII. Tentative d'ascension au Grand-Bec de Pralognan, par M. H. Ferrand.	186
VIII. La Pointe des Arses et le Grand-Bec de Pralognan (Maurienne et Tarentaise), par M. Albert Guyard. . .	197
IX. La Pointe de Nivolet ; un nouveau col d'Italie en France, par M. Pierre Puiseux.	208
X. Aux environs d'Embrun (<i>le Poussin, Morgon, Mont-Guillaume, Boscodon</i>), par M. E. Guigues.	224
XI. Courses en Maurienne (<i>première ascension de la Pointe de Chalanson ; rocher du Mulinet ; ascension de la Pointe de Charbonnel par un chemin nouveau</i>), par M. C. Rabot.	244
XII. Première ascension de l'Aiguille du Dru, par M. J.-Walker Hartley	260
XIII. Pic d'Éristé ou de Bagueniola (Pyrénées), par M. le comte Henry Russell	268
XIV. De Barèges à Gavarnie, par le val de Moudang, Bielsa, le val de Niscle et Fanlo (<i>pic de l'Escuzana ; de Barèges à la Punta Suelsa et à Bielsa ; de Bielsa à Fanlo par le val de Niscle ; de Fanlo à Gavarnie</i>), par M. A. Lequeutre	283

Pages.

- XV. De Barèges à Luchon par l'Espagne (*pic d'Éristé; pic Tonnerre ou grand pic de Batchimale; grand pic de Malibierne; pic Gallinero; signal de Montarto; massif des Monts-Maudits*), par M. Franz Schrader. 323
- XVI. Explorations nouvelles dans les montagnes du haut Aragon (Pyrénées espagnoles) (*de Boltaña à la vallée de Echo; la Punta et les cirques de Buquesa; vallées de l'Aurin et de Sanegué; colladas de Fenez et de Sobas, vallée de Bassa; arroyo de la Tullivana, plateau de Cartillana, vallée du Gas, Jaca; vallée de Aisa, la Llena del Boso; vallée inférieure du rio Ara, défilé de Janovas, Boltaña, Santa-Marina*), par M. E. Wallon. 369
- XVII. La vallée d'Aspe (Basses-Pyrénées) et le pic Bisouri ou Visaurin (Aragon), par M. J.-L. Lourde-Rocheblave. 408
- XVIII. Ruda et le lac Gervais (Pyrénées espagnoles), par M. Maurice Gourdon. 419

Étranger.

- XIX. Le Vésuve en septembre 1878, par M. Charles Durier. 427
- XX. Ascension du Fusi-yama (Japon), par M. Ch. Petit fils. 438
- XXI. Une ascension en Cochinchine, par M. Gilbert Tirant. 453

SCIENCES, INDUSTRIE, BEAUX-ARTS.

- I. Les chaînes de montagnes (*considérations préliminaires; mouvements de la pyrosphère; structure de l'écorce terrestre; formation d'une chaîne de montagnes; soulèvements en voûte; hypothèse des refoulements latéraux; structure d'une chaîne de montagnes; groupement des chaînes de montagnes;*

	Pages.
<i>circonstances qui impriment à chaque montagne son aspect caractéristique; rôle des roches éruptives dans la formation des montagnes; comment finissent les chaînes de montagnes et les massifs montagneux; dernières remarques</i>), par M. Alexandre Vézian. . .	463
II. Les volcans de la France centrale et les Alpes, par M. A. Julien.	490
III. Etat de la géographie dans les Pyrénées, par M. Franz Schrader	505
IV. Le passage des Alpes par Annibal (conférence du 6 septembre 1878 au congrès international des Clubs Alpins), par M. Charles Durier.	516
V. Recherches botaniques autour du massif du Pelvoux, par M. l'abbé T. Chaboisseau	530
VI. La peinture alpestre; un tableau à 1,800 mètres d'altitude, par M. Camille Dunant.	557
VII. Du rôle des femmes dans les Clubs Alpins, par M. J. Berger.	578
VIII. Hygiène du voyageur dans les contrées alpestres, par M. E. Viollet-Le-Duc	586
IX. A propos d'un dictionnaire glossaire du Morvan, par M. René Vallery-Radot	603

MISCELLANÉES.

I. Excursions dans les Corbières orientales (<i>vallée de l'Aiguette, montagne Rase et vallée de la Boulzane; forêt des Fanges; vallée de Caudiès et vallée de l'Agly; vallée de la Maury, Pierre Pertuse, vallée du Verdoubte; Saint-Antoine de Galamus</i>), par M. A. Lequeutre	609
II. Travaux du Mont-Aiguille et ascension de cette montagne, par M. F. Perrin	630

	Pages.
III. Une ascension au Mont-Blanc par le versant italien, par M. l'abbé Froget	636
IV. Inauguration du Refuge de la Vanoise (Tarentaise), par M. L. Borrel.	639
V. Le Barranco de Louseras ou de Santa-Maria et le Salto de Rolando dans la Sierra de Guarra (Ara- gon), par M. E. Lacaze du Thiers.	644
VI. La vallée de la Severaissette, par Port-Pelume. . . .	650
VII. Ascension du Cheval-Noir, par M. F. Belleville. . . .	656
VIII. L'Avoudru (ascension nouvelle, grotte du Criou), par M. H. Tavernier	657
IX. Excursions scolaires au Creusot, à Autun, à Épinac, à Vougeot et à Nuits, par M. V. Feuillié.	661
X. Excursion faite au Grand-Ballon de Guebwiller le di- manche 9 mars 1879	671

CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS.

Direction centrale : Rapport annuel	681
---	-----

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

Bibliographie (année 1879).	707
-------------------------------------	-----

TABLE ALPHABÉTIQUE DES CINQ PREMIERS VOLUMES DE L'ANNUAIRE.	713
--	-----

 CARTES

1. Massif de Buquesa, par M. E. Wallon	374
2. Région méridionale des Pyrénées espagnoles de l'Ara- gon. Vallée de l'Aurin et de la Theña, par M. E. Wal- lon	378
3. Massif de Visaurin, par M. L. Lourde-Rocheblave. . . .	413

PANORAMA

	Pages.
1. Vue prise de la terrasse de Santa-Marina. Dessin de M. E. Wallon, reproduit par le procédé Gillot	402

ILLUSTRATIONS ET FIGURES

1. La Meije centrale, vue de la Meije occidentale, d'après une photographie de M. Paul Guillemin	15
2. Col de Roche-Faurio. Dessin de M. F. Schrader (reproduit par le procédé Gillot) d'après une photographie de M. Grand	33
3. Le Visoletto, d'après une photographie de M. Paul Guillemin	43
4. Muraille Nord du Viso (d'après une photographie de P. Guillemin, prise de la Grande-Aiguillette). . . .	53
5. Refuge de Provence. Dessin de M. F. Schrader, d'après une photographie de M. Paul Guillemin	66
6. Glaciers du Monétier. Dessin de M. F. Schrader (reproduit par le procédé Gillot), d'après une photographie de M. Grand	69
7. Cime du Vallon et col des Sellettes (vue prise du vallon de la Lavey). Dessin de F. M. Prudent, d'après une photographie de M. H. Duhamel	87
8. La Barre des Écrins, vue de la Brèche de la Muande-Bellone. Dessin de M. F. Schrader, d'après une photographie de M. Duhamel	97
9. La Grande-Ruine et les Écrins (vue prise du Plaret). Dessin de M. F. Schrader, d'après une photographie de M. Duhamel	119
10. Glacier de l'Homme, vu du col Laurichard, d'après une photographie de M. Duhamel.	129

	Pages.
11. La Meije, vue du Pic Signalé du glacier Blanc. Dessin de M. F. Schrader (reproduit par le procédé Gillot), d'après une photographie de M. Grand. . .	133
12. Les Aiguilles d'Arve. Dessin de M. Whymper, extrait des <i>Escalades dans les Alpes</i>	183
13. Vue prise du Mont-Blanc de Pralognan, d'après un croquis (à la chambre obscure) de M. H. Ferrand.	189
14. Vue prise des moraines du glacier de Rhêmes d'après un croquis de M. Pierre Puiseux.	213
15. La Grande-Sassière. Vue prise à l'Est du col de Calabre d'après un croquis de M. Pierre Puiseux. . .	219
16 à 35. Aux environs d'Embrun (20 gravures dessinées par M. E. Guigues et reproduites par le procédé Gillot).	225 à 243
36. Pointe de Charbonnel, d'après un croquis de M. C. Rabot	259
37. L'Aiguille du Dru. Vue prise du glacier de la Charpoua, montrant l'itinéraire de MM. J.-W. Hartley et Dent	265
38. Les murailles de la Gatère et le pic de l'Escuzana (vue prise de Torla). Dessin de M. F. Schrader, d'après nature.	289
39. Pic Fulsas, vue du pic Suelsa. Dessin de M. F. Schrader, d'après nature	299
40. Le Mont-Perdu et la vallée de Niscle (vue prise des pâturages de Niscle). Dessin de M. F. Schrader, d'après nature.	313
41. Les Posets, vu du pic Tonnerre. Dessin d'après nature, par M. F. Schrader	337
42. Les Monts-Maudits, d'après une photographie prise du Signal de Montarto. Dessin de M. F. Schrader. .	359
43. Haute vallée de l'Aurin (vue prise en aval du village d'Ysin). Dessin de M. Wallon, d'après nature. . .	379

	Pages.
44. Vallée de Aisa. Dessin de M. E. Wallon, d'après nature	393
45. Pic de Visaurin, d'après une aquarelle de M. J. Valette.	417
46. Vue intérieure du cratère du Vésuve, d'après une photographie de M. Lemuet	429
47. Le Fusi-yama, d'après une photographie	445
48 à 64. Les chaînes de montagnes (17 figures). . . .	467 à 482
65. Saut de Roland, d'après un dessin de M. Gide	645

COURSES ET ASCENSIONS

ANNUAIRE DE 1878.

1

FRANCE

I

BIVOUACS

DANS LES ALPES FRANÇAISES

1878

... à cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé;
Quand le mont, dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé.

(V. Hugo, *les Feuilles d'automne*.)

Notre campagne de 1878 comprend, comme celle que nous avons racontée dans l'Annuaire de 1877, les Alpes françaises du Briançonnais et les sommets voisins de la frontière franco-italienne, dont nous avons continué et à peu près terminé la reconnaissance.

Pendant un mois, nous avons bivouaqué dans les Hautes-Alpes, tantôt sur le lit de camp des nouveaux refuges, le plus souvent fraternellement étendus à la belle étoile, sous un plaid unique, dans ces petits enclos de pierres sèches que nous élevions en quelques minutes, et qui nous protégeaient contre le vent et contre l'abîme.

A la longue, nous avons appris à aimer et à rechercher ces campements, parfois terribles, toujours poétiques et sublimes ; ils nous ont donné les nuits douces et sûres du Châtelieret et de Valanté, les nuits froides et solennelles du glacier Carré et de Roche-Faurio, les nuits d'angoisse et d'orage passées à quelques mètres du sommet du mont Viso. En eux se résument pour nous les souvenirs du triomphe et ceux de la défaite.

ASCENSION DU GRAND PIC DE LA MEIJE (3,987 MÈT.)

La nuit du 10 août, passée à la Bérarde, avait été orageuse... dans le ciel ; mais les éclairs et les détonations de la foudre étaient le présage d'une détente heureuse de l'atmosphère ; en effet, la pluie diminuait et le ciel commençait à s'ouvrir quand nous quittâmes le Refuge de la Bérarde, le 11 août, à 10 h. du matin. Nous avons pour guides Pierre Gaspard et son fils, et, pour porteur, un robuste et gai compagnon, Pierre Puissant, qui devait nous quitter au pied des rochers.

Notre programme était des plus simples. Le premier jour, coucher sous le rocher du Châtelieret ; le second, faire l'ascension et camper près du sommet ; le troisième, descendre à la Grave par la Brèche de la Meije. Ennemis jurés des courses précipitées, nous nous donnions ainsi le temps de voir, d'observer et de faire quelques photographies.

Jusqu'aux rochers de la Meije, l'itinéraire est exactement celui de la Brèche. En quittant la Bérarde, on suit d'abord, sur la rive droite des Étançons, le beau sentier que la Section de l'Isère a ouvert jusqu'au sommet de la Tête de la Maye ; puis on se dirige vers le torrent, que l'on franchit sur des poutrelles ; aux pelouses gazonnées succèdent alors les éboulis et les cônes d'avalanches.

Les nuages continuent à monter et à se dissoudre, et le ciel est d'une pureté parfaite quand nous arrivons au plateau du Châtelaret, à 1 h. Le débarquement ne se fait pas sans peine ; en effet, ce plateau est sur la rive droite ; d'ordinaire, on passe le torrent sur un pont de neige formé par l'avalanche ; cette année, le pont a disparu, et nous ne pouvons franchir les eaux, trop grosses, qu'après avoir fait rouler et amoncelé des quartiers de rochers au milieu de l'écume.

Le plateau du Châtelaret a seul conservé le nom que la carte de Bourcet donne à toute la vallée des Étançons, Bourcet appelant *vallon des Ançons* celui qui remonte vers le glacier de la Pilatte. Le Châtelaret, assis sur une ancienne moraine, au pied du glacier, apparaît comme une oasis dans cette nature bouleversée ; situé à une altitude de 2,267 mètr., il est couvert de gazons épais, de genévriers et de rhododendrons ; des sources énormes surgissent de tous côtés : l'une d'elles, un vrai ruisseau, sort à l'Ouest, sur le plateau même, des pentes de la Tête du Replat ; sa température est de $+ 4^{\circ}$ au point d'émergence. Le panorama serait des plus modestes si la chaîne de la Meije et du Râteau ne s'étalait pas tout entière au Nord ; à l'Est, l'interminable chaîne de la Grande-Ruine ; au Sud, Clochâtel et la Grande-Aiguille ; à l'Ouest, la Tête et le glacier de la Gandolière. Nous n'apercevons plus le glacier du Plaret, mais, en montant, nous l'avons salué, et nous avons suivi dans ses bords le torrent de la Clause, qui nous semble encore étreindre et broyer Henri Cordier.

Salvador tombait de sommeil ; il arrivait de Louviers et il avait voyagé toute la nuit à pied avec l'orage ; aussi, à l'exemple des guides, il s'endormit bientôt sous le soleil, tandis que Guillemain s'amusait à explorer le plateau, à prendre des vues et à couper des rhododendrons qui devaient former d'excellents matelas.

Quand le soleil commença à baisser, les guides se réveil-

lèrent et allèrent arracher des brassées de genévriers ; après le dîner, nous continuâmes à causer à voix basse autour d'un grand feu. La veillée des armes commençait ; la nuit était admirable, et la clarté de la pleine lune éteignait les étoiles. Nous savourions avec une volupté infinie, mêlée de crainte mystérieuse, les charmes d'une longue soirée. A 10 h. seulement, on songea à dormir.

Au centre du Châtelaret se dresse un gros rocher qui porte à sa base deux petits surplombements ; une des cavités fut entourée de plaids, et l'on put procéder, à l'abri des rayons de la lune, au changement des glaces ; opération longue et énervante s'il en fut. Après quoi, bien pressés dans nos plaids, couverts de branches épaisses, nous passâmes une nuit paisible, comme des touristes pleins de prévoyance qui veulent jouir du présent, ignorant ce que le lendemain leur réserve.

Seul, Gaspard père ne peut fermer les yeux ; il nous réveille à 1 h. du matin. La lune est un peu mouillée, mais les étoiles paraissent lointaines ; les montagnes, aux formes fantastiques et agrandies, semblent avoir reculé. Rapidement, nous nous réchauffons à la flamme haute et claire des genévriers, et nous faisons du thé. Pendant qu'il se prépare, décrivons en deux mots la face Sud de la Meije.

En partant de la Brèche, et en allant vers l'Est, l'arête s'élève par épaulements arrondis en apparence jusqu'au Doigt ; d'un bond, elle monte verticalement jusqu'au Pic du Glacier, sommet formidable, haut de 3,860 mètr., qui porte à sa base le glacier Carré. De ce pic, l'arête plonge de nouveau pour former la brèche profonde du glacier Carré ; elle se redresse enfin en une belle ligne arquée à l'Ouest, et atteint son maximum d'altitude avec le Grand Pic. Au delà, elle se maintient à une hauteur presque constante, et aligne vers l'Est les belles Aiguilles centrale et orientale et le pic Gaspard. La muraille est partout verticale,

excepté sous le Doigt, d'où se détache et descend vers la vallée un étroit promontoire rocheux qui coupe le glacier des Étançons dans sa partie supérieure ; ce promontoire est le point vulnérable du Grand Pic.

Nous partons à 2 h. 5 min., et nous abordons le glacier des Étançons à 2 h. 55 min. L'ascension en est facile ; le névé est solide et la montée agréable. A 4 h. 10 min., sous les séracs du Doigt, nous prenons la corde ; à 700 mètr. environ au-dessous de la Brèche, on tourne brusquement à droite ; Gaspard entaille en biais une longue pente de glace, et, à 5 h. 45 min., après avoir sauté la bergschrund, nous arrivons sur le promontoire ; c'est là que commence l'ascension proprement dite.

Nous faisons halte, à 3,168 mètr. (Bar. 523,5 ; temp. + 5°), dans un carrefour encaissé et perdu entre des masses croulantes. D'une échancrure voisine, nous apercevons dans l'abîme un fragment du glacier des Étançons, au pied de la muraille du glacier Carré. Le carrefour est bien abrité, et nous déjeunons longuement au pied d'une belle cheminée, par laquelle nous allons débiter.

Le déjeuner terminé, Gaspard nous attache à 8 mètr. de distance, Salvador second, Guillemain troisième, et Gaspard fils le dernier. Cet intervalle est de toute nécessité. Désormais, les endroits où un homme seul se trouvera solide seront rares et espacés ; souvent même nous cesserons de nous apercevoir. Gaspard ne porte qu'une corde supplémentaire, car devant lui vont s'accumuler toutes les difficultés. Nous voulons absolument porter quelque chose : Salvador ayant le choix entre son plaid ou un pain, Guillemain, entre son plaid ou l'appareil photographique. les plaids sont abandonnés avec nos sacs, et Guillemain prend en sautoir le petit pied de l'appareil. Gaspard fils portera seul un sac qui renferme deux pains, deux boîtes de bœuf conservé et deux litres de vin ; chacun a dans sa poche une gourde de liqueur. Nous disons deux litres de

vin : c'est une hyperbole ; la veille, nous avons constaté avec une colère légitime qu'une étourderie a été commise par l'aubergiste : au lieu de mettre de l'eau dans notre vin, il a mis un peu de vin dans notre eau.

A 6 h. 45 min., Puissant nous quitte, au moment où Gaspard s'engage dans la cheminée, haute de 5 à 6 mètr. ; les premiers pas sont pénibles pour des touristes qui n'ont pas touché un rocher depuis un an ; les piolets sont une entrave ; aussi Gaspard nous enlève-t-il successivement à la force des bras. Nous remontons ensuite en ligne droite l'arête même du promontoire, tantôt sur un versant, tantôt sur l'autre ; puis, de l'arête, nous descendons sur la gauche par un mur assez raide, mais peu élevé, dans un long et sombre couloir qui suit exactement la ligne du contre-fort. Le couloir se remonte en ligne droite sans difficultés particulières. Vers la fin, Gaspard fait sauter un petit champ de glace vive, et, à 8 h. 30 min., nous atteignons la pyramide Duhamel ; elle est à l'altitude précise de 3,510 m., sur un petit plateau bien abrité. (Bar. 503 ; temp. + 8°). Sur la droite, le glacier des Étançons reparait ; un peu vers l'Ouest se dresse un obélisque d'une finesse prodigieuse, sculpté dans une petite branche du contre-fort. Près de la pyramide, une courte halte nous permet d'aspirer, avec des tuyaux de plumes d'oie, l'eau qui suinte sur le rocher, et qu'on ne pourrait recueillir autrement ; jusqu'au glacier Carré, nous n'emploierons pas d'autre procédé pour nous rafraîchir.

Fatigués de porter nos piolets, d'en faire à chaque pas la longue et délicate transmission, et peu désireux de les voir rejoindre dans le glacier celui de M. de Castelnau, nous demandons à Gaspard l'autorisation de les abandonner ; il hésite un instant, redoutant pour plus tard la pente du glacier Carré, puis se rend à nos instances ; libres de nos mains, il nous devient facile de nous élever souvent tous ensemble, et de gagner ainsi du temps.

En quittant la pyramide Duhamel, Gaspard appuie de vingt mètres à gauche, pour remonter en obliquant insensiblement vers la droite ; notre guide s'élève avec une facilité prodigieuse, tandis qu'il nous faut chercher longtemps après lui les saillies où les doigts vont s'accrocher, où la pointe du pied pourra se poser.

Nous sommes au pied de la muraille, qui se dresse d'un seul jet jusqu'au glacier Carré, aux parois tapissées de verglas, frangées dans le haut de longues stalactites de glace. « Ne nous amusons pas ici, » dit Gaspard, et vraiment l'endroit serait mal choisi. En effet, les glaçons passent près de nous en se heurtant, et une pierre effleure l'un de nous ; heureusement, c'est la première et ce sera la dernière menace des rochers. Nous revenons sur la gauche pour reprendre une montée directe ; les murs lisses, escarpés, se succèdent. L'ascension demande de sérieux efforts et une tension soutenue ; notre ardeur augmente ; l'incertitude du résultat, la rude gymnastique à laquelle nous nous livrons pour saisir solidement les aspérités, font naître une exaltation salutaire.

A 9 h. 30 min., nous atteignons la dalle étroite et inclinée où M. de Castelnau passa une nuit terrible, le soir de la première ascension. A 10 h. 15 min., un nouveau souvenir se présente avec la plus basse des cordes abandonnées par lui ; sa longueur est de 7 mètr. ; elle est en chanvre d'Italie ; un hiver l'a blanchie comme de la soie, et elle s'effiloche aux extrémités ; un simple nœud l'arrête dans une fente. En l'état, le passage n'est pas mauvais, et, à la descente, la corde sera emportée, après que Gaspard aura débarrassé le couloir des rocs dangereux qui l'obstruent.

En approchant de la ligne de crête, nous rencontrons le passage le plus périlleux qui existe entre la base de la montagne et le glacier Carré ; les rochers sont entièrement à pic, et la route est barrée. Il faut alors se porter à gauche et ramper sur un semblant de corniche qui fuit vers l'abîme

et que surplombe une voûte semblable à un auvent. Gaspard fils se glisse le premier dans le boyau, tandis que nous tendons la corde derrière lui ; mais le rocher supérieur s'abaisse tellement que le sac de notre jeune compagnon frôle la pierre ; ne pouvant ni avancer ni reculer, et moins encore prendre au large à gauche, il s'étend, s'assouplit, et se dégage adroitement par des mouvements à peine sensibles ; enfin, il disparaît à nos yeux, et aussitôt nous crie qu'il est solide et que nous pouvons le rejoindre.

Peu après, à 11 h. 10 min., nous parvenons enfin à l'arête. La Grave, le cours de la Romanche, les glaciers de la face Nord sont à nos pieds. A 20 mètr. au-dessous de nous, Guillemain revoit avec émotion la corde qu'il a abandonnée dans sa tentative avec Émile Pic, et constate avec une satisfaction tardive que jamais la Meije n'avait frôlé de plus près une défaite. Redescendant sur le versant Sud, nous trouvons presque immédiatement une bouteille qui renferme la carte de M. Coolidge ; elle est dans une encoignure, au pied d'une longue dalle inclinée, polie comme une glace, qu'on doit gravir pour se retrouver sur l'arête du promontoire. Une courte et attentive descente dans des roches moutonnées nous amène à l'entrée du glacier Carré. Il est 11 h. 30 min. : « Le plus gros est fait, dit Gaspard en regardant l'horizon ; nous tenons la Meije. »

Depuis 5 h., nous montons sans discontinuer. Une halte assise n'eût été possible qu'au campement de M. de Castelnau ; aussi, quelle découverte inespérée que celle de la corniche qui aboutit à la chute du glacier Carré ! Elle est longue de 7 à 8 mètr., large de 1 mètr. à 1 mètr. 1/2, et domine la plus fantastique des murailles : on ferait une chute de 800 mètr. sans rencontrer un obstacle. Par contre, elle est plate, et la circulation est possible ; on peut largement s'étendre ; aussi est-il décidé que, le soir, c'est là qu'on établira le campement de la deuxième nuit ; il est à une

altitude de 3,754 mètr., calculée sur les relevés simultanés de l'observatoire de Saint-Christophe. Barom., 490; temp., + 8°.

Pendant que Gaspard ouvre une boîte de bœuf conservé, Guillemain installe son appareil¹; désirant avoir dans le même cliché la chute du glacier Carré et le sommet de la Meije, il recule jusqu'au bout du balcon, et doit enfin se faire descendre un peu en contre-bas; malheureusement il reconnaîtra plus tard que le verre dépoli est plus grand que les châssis, et que la pointe ne figure pas sur la photographie; on y voit cependant notre bivouac et son *jardin*, la chute du glacier, les derniers escarpements du Grand-Pic, et la Meije centrale.

De la vallée des Étançons, le glacier Carré paraît à peine incliné: c'est une illusion de perspective; la pente, que nous avons relevée à la boussole de géologue, est de 53, puis de 55 degrés. Il est à peu près carré, et peut mesurer 800 mètr. Il est encaissé profondément à l'Ouest par l'arête Sud du Doigt, au Nord par le pic du Glacier et à l'Ouest par la Meije. Reposant sur un sol bien nivelé, libre dans

¹ Cet appareil que j'ai transporté un peu partout et avec lequel j'ai réuni de véritables curiosités topographiques, mérite une mention particulière: c'est le *Micromégas* d'Hermagis; j'avais réduit le pied à une longueur de soixante-cinq centimètres, et à l'aide d'une ficelle qui traversait deux trous, je le portais le long du dos; pour la mise au point, je m'asseyais ou je me couchais; le transport de tout autre instrument eût été difficile dans la plupart de nos ascensions.

Mes glaces étaient préparées par le *procédé Kennett*, le plus sûr jusqu'à ce jour: la solidité de la couche de gélatine est très-grandé; la sensibilité égale presque celle du collodion humide, et l'écart des temps de pose est considérable. Opérant dans des situations souvent difficiles, et malgré mon inexpérience, je ne compte que deux insuccès sur cent cinquante clichés. J'ajouterai que le prix des glaces préparées par M. Jacques Garcin (50, rue Childebert, à Lyon) est très-minime: 9 × 12, 20 centimes; 9 × 18, 30 cent.; 11 × 15, 35 cent.; 13 × 18, 40 c.; 18 × 24, 80 cent.; 21 × 27, 1 fr. 25 cent. La conservation des plaques est indéfinie; dans ces conditions, on peut faire de la photographie et rendre les ascensions encore plus utiles et plus intéressantes. P. G.

tous ses mouvements grâce au précipice qui le limite au Midi, il ne présente aucun accident, aucune crevasse, si ce n'est une bergschrund au-dessus de l'entrée. Il est recouvert d'un névé épais, mou, trop mou même, car à la descente plusieurs marches s'effondrèrent sous le poids de nos corps.

Contre notre espoir, Gaspard a pu puiser une bouteille d'eau dans la bergschrund ; le déjeuner a duré 1 h. 1/4 ; bien reposés, nous nous mettons en route à midi 45 min., et l'ascension du glacier achève de détendre nos muscles en leur imposant un exercice différent. On remonte le glacier en ligne directe par les bords de sa rive droite jusqu'au sommet ; de là, il faut le traverser en écharpe sous la ligne de crête du pic du Glacier. A 1 h. 45 min., l'arête est de nouveau atteinte à la Brèche du glacier Carré, entaille profonde ouverte dans la glace, la dernière qui nous sépare du but. Elle descend en pente d'abord très-rapide vers le glacier de la Meije et disparaît dans le gouffre béant à nos pieds. Nous revoyons la Grave et ses nombreux hameaux voluptueusement couchés au soleil dans tous les replis de la montagne, au milieu des verts pâturages et des champs où la moisson jaunit.

L'escalade recommence dans les derniers rochers, qui sont en général arrondis et verglassés ; ils ne présentent pas un seul point sûr ; mais, relativement au reste, tout devient facile et nous approchons du but, en continuant à décrire des courbes au-dessus du glacier Carré. A 10 mèt. à peine du sommet, nous trouvons le passage le plus curieux de l'ascension ; là, fut abandonnée par M. de Castelnau une corde qu'a rapportée M. Coolidge ; accidentellement, ce point va être le plus difficile, car il est, comme une partie du plateau, couvert de neige fraîche ; nos prédécesseurs n'en avaient jamais trouvé. En présence de cette difficulté passagère, nous nous crûmes battus, mais nous comptions sans l'indomptable audace de Gaspard.

Il s'agit d'atteindre l'arête pour la dernière fois ; Gaspard appuie à gauche et devient invisible. Il s'élève par une paroi haute de 4 mè., très-inclinée, tellement lisse qu'elle semble avoir été polie par un marbrier ; en haut la dalle aboutit à l'arête, anguleuse comme une lame de rasoir, immédiatement limitée vers la Grave par un précipice effrayant, et dominée au Midi par un mur surplombant de neige, haut de 7 à 8 mè. qui aboutit au sommet. Une fois campé sur cette arête, Gaspard hisse près de lui Salvador ; Guillemain et le dernier guide s'arrêtent au pied de la dalle et tiennent la corde tendue. Gaspard enfonce ses bras dans la neige qui lui recouvre aussitôt tout le corps, cherche à tâtons les aspérités, et nous crie, après quelques instants d'anxiété, *qu'on ne va pas plus haut* ; en effet, il a réussi à gravir le pas suprême ; la corde se tend, nous plongeons dans la neige et bientôt nos mains s'étreignent sur le sommet : il est 3 h. 30 min., l'heure de la première conquête.

L'horizon semble n'avoir point de limites ; des bandes de nuages flottent dans l'air, mais dans des régions trop élevées pour voiler même un coin du panorama. Aux approches du soir, sur ces hauteurs, les vues alpestres ont un charme indéfinissable ; ce n'est plus la lumière heurtée et brutale du matin ; ce n'est plus l'implacable embrasement du plein midi. Les rayons du soleil ont perdu leur éclat comme leur vive chaleur ; la lumière douce et voilée qui pénètre dans les vallées inférieures accuse et agrandit les reliefs du paysage, tandis que les cimes, déjà noyées dans l'ombre ou encore lumineuses selon leur exposition, se détachent avec vigueur dans un ciel d'un bleu sombre.

Le sommet de la Meije a la forme d'un plateau accidenté long de 7 mè., large de 1 à 2 mè., et dessiné de l'Est à l'Ouest, comme l'arête de la chaîne entière ; vers le Nord, il est limité brusquement par le vide ; vers le Sud, la pente est plus modérée. Trois hommes de

pierre se dressent à égale distance : les deux premiers, à l'Ouest et au centre, ont été élevés par M. de Castelnau ; et le troisième, celui de l'Est, par M. Coolidge. Les pyramides sont intactes ; elles sont construites avec soin ; une simple remarque suffira à nos successeurs pour étudier sur ce sommet de choix la rapidité de l'*abaissement des montagnes*. La pyramide du centre porte une petite bouteille en verre, une carte dans une boîte en fer, tous objets laissés par M. Coolidge, avec un mouchoir que nous lui restituons au Lautaret.

Nos épaules sont brisées, et une longue halte est douce sur ces rochers où aucune brise n'arrive ; une gourde de marsala apportée par Guillemain et dont on ne soupçonnait pas l'existence circule à la ronde et nous remet bientôt sur nos pieds. Une immenso banderole tricolore est arborée ; au même instant on plaçait à la Grave le drapeau de la gendarmerie ; notre bon collègue M. Juge-Chapuis nous avait vu déboucher sur la cime ; depuis ce jour seulement, on devait croire sans réserve à la réalité du triomphe de M. de Castelnau.

Confiant à Salvador le soin de relever le panorama, visible pour la première fois, Guillemain procède aux observations habituelles avant de monter l'appareil photographique. La pression constatée à l'arrivée et au départ était de 469 millim. ; la température était à 0° ; elle fut donnée par un thermomètre, qui se brisa en échappant à des mains tremblantes, puis par un deuxième. Presque à la même heure, M. Rolland relevait à Saint-Christophe 643,4 par une température + 12°,3 ; tous les instruments avaient été mis en concordance ; un calcul rigoureux donne à la Meije une hauteur de 4,080 mèt. ; la carte de l'État-major donne 3,987 mèt. ; cette divergence doit s'expliquer par l'écartement des deux stations.

Le tour de la photographie arrive ; on installe l'appareil sur la neige au pied de la pyramide ouest ; impossible

de le placer de façon à obtenir toute l'enfilade curieuse du sommet. Les bras tremblent, et l'appareil aussi ; bien poser le trépied, visser la chambre, mettre au point, installer les châssis, sortir l'obturateur, toutes ces opérations si simples paraissent horriblement compliquées. Gaspard est adossé à la pyramide du centre, Salvador retient les plis du drapeau, Gaspard fils s'étale sur un rocher, et la

La Meije centrale, vue de la Meije occidentale
(d'après une photographie de M. P. Guillemin).

vue du sommet est obtenue, avec la chaîne de l'Homme dans un lointain vague.

Il reste encore une glace et il s'agit de prendre la Meije centrale, la plus belle peut-être des aiguilles, inclinée d'une masse vers le Sud, comme attirée par le gouffre des Étançons, et lamée d'un glacier vertigineux jusqu'en haut de la face Nord. Mais il n'est pas possible de tourner pour mettre au point ; alors Gaspard descend Guillemin sur une petite saillie et l'appareil est mis en place ; puis Salvador, remplacé dans le groupe par son compagnon,

procède au tirage ; nous devons constater plus tard la réussite inespérée de cette double épreuve.

Ce n'est pas sans étonnement que nous trouvons réunies sur l'étroite cime les deux roches qui forment ce massif : le *gneiss granitoïde* et la *protogyne à feldspath orthose blanc* ; la première roche est de beaucoup la plus abondante ; comme accidents minéralogiques, signalons encore un petit prisme limpide de *quartz hyalin*, de l'*épidote* en veinules compactes, et de la *chlorite* terreuse. Guillemain continue à bouleverser tout le plateau, son marteau à la main, espérant trouver une substance minéralogique assez rare qu'on recueille en abondance au pied du glacier de la Meije, le *sulfure de molybdène* ; mais il n'en trouve pas. Les roches sont brisées, de toutes grosseurs et de toutes formes ; aucune trace appréciable de la foudre ; pas de traces non plus des chamois.

Quand les opérations et les recherches sont terminées, Guillemain se retourne vers Salvador paisiblement assis, le menton dans la main, le regard plongé dans l'immensité : — « Vous avez bien tout noté?... » — « Tiens, je l'ai oublié. » — Gaspard préparait déjà la corde, et, devant le jour tombant, commençait à s'impatienter ; rapidement nous relevons le panorama.

Au premier plan Nord, la chaîne de Belledonne, les Grandes-Rousses, le Bec de Grenier, le Goléon, les Aiguilles d'Arves, la Part, le Galibier, le Thabor, la Muande, le Chaberton, Rochebrune. Plus dans le Nord, la Dent-Parrachée, un éclat de la Grande-Casse ou du Mont-Pourri, la Grande-Sassière ; plus à l'Est, la Levanna, le Grand-Paradis et la Tour de Saint-Pierre. Plus loin encore, la chaîne entière du Mont-Blanc, l'Aiguille Verte, le Grand-Combin, la Dent-Blanche ou le Weisshorn, le Cervin et le Mont-Rosé. Tout à fait à l'Est, le Viso surgit dans les Alpes cottiennes ; mais les autres sommets de l'extrême horizon sont cachés par des nuages qui vien-

nent de descendre, ou par l'arête de Séguret-Foran. Près de nous, la chaîne de l'Homme, la Meije Centrale qui se tient debout par un véritable prodige d'équilibre, la Meije Orientale et le pic Gaspard.

Un léger mouvement tournant vers le Midi, et la scène change ; de l'Est à l'Ouest, l'arête de Séguret-Foran, le pic des Agneaux, l'arête du glacier Blanc, le Pic de neige Cordier, les cols Émile-Pic et de Roche-Faurio au premier plan ; en arrière, la Grande-Sagne dominée au loin par le Pelvoux, le Pic-Sans-Nom (3,915 mèr.), noble montagne aux formes sculpturales et symétriques, l'Ailefroide, la Barre des Écrins qui paraît dans une échancrure de l'immense Grande-Ruine ; le cirque imposant du glacier de la Pilatte, les Bans, les Opillous, le Sirac, les montagnes du Gapençais ; les cols de Saïs et du Chardon, le Vaxivier ; en avant, l'Aiguille de la Bérarde, Clochâtel, la pointe des Étages, les Têtes de l'Étret et des Fétoules ; vers le Valgodemar, la cime splendide des Rouies ; le Vallon, le pic et l'Aiguille d'Olan, le pic de la Muzelle, les Arias, le Canard, Loranoure ; sur la rive droite du Vénéon, l'Aiguille du Plat, Soreiller, le Plaret, sur lequel notre ami Henri Duhamel est installé depuis quatre heures et nous suit des yeux, la Gandolière, le Replat, le Râteau et tout le glacier du Mont-de-Lans. Vers l'Ouest, la vue nous est cachée par le Pic du Glacier, sommet vierge haut de 3,860 mèr., aux fantastiques escarpements. Au Sud, nous distinguons encore une partie des Alpes-Maritimes enveloppées d'une vapeur bleuâtre et transparente.

Le temps a fui trop vite. Depuis une heure à peine nous campons sur cette position sublime et péniblement conquise ; déjà les nuages envahissent l'horizon, la lumière prend des teintes noirâtres, et le froid se fait sentir. Nous déposons au pied de la pyramide du milieu une boîte de sommet à cordon rouge renfermant nos cartes et les débris du thermomètre, enveloppés dans un foulard en soie ; nous

espérons que plus tard ce foulard sera rapporté à Guillemmin, son propriétaire. Il est 4 h. 25 min. quand la descente commence ; il nous faut une confiance aveugle dans notre chef pour ne pas reculer devant le premier passage. Prenant l'ordre inverse de l'ascension, Gaspard père descend d'abord son fils, puis Salvador au pied de la paroi sous l'arête, où ils sont en sûreté. Guillemmin est ensuite descendu sur l'arête même, où il se tient debout pour engager ce curieux dialogue avec Gaspard, qui est encore sur la pointe : « Abandonnez une corde, je n'ai pas senti une pierre sous la neige. — Je n'abandonne pas de corde, Monsieur. — Si vous tombez, je ne pourrai pas vous retenir ; la corde de corps se coupera sur l'arête, et nous filerons tous les deux. — Monsieur, je ne tomberai pas. — Alors, à la grâce de Dieu ! »

Gaspard père se retourne, semble s'incruster dans la montagne, fait voler la neige et les pierres, et, comme un dieu de l'Olympe, descend dans le nuage qu'il a formé ; Guillemmin le reçoit dans ses bras, et bientôt nous sommes réunis au pied de la taillante. Désormais, tout va nous sembler facile. A 6 h. 15 min., la lente et longue descente des rochers est accomplie, et nous mettons le pied sur la Brèche du glacier Carré ; malgré quelques culbutes enrayées par Gaspard, la descente du glacier ne nous prend que 20 min., et, à 6 h. 40 min., nous atteignons notre campement sur la corniche qui donne accès au glacier Carré.

Le soleil avait déjà cessé d'éclairer les rochers de la Meije à notre arrivée. Gaspard alla aussitôt faire un voyage dans la bergschrund, et, à grand'peine, recueillit un demi-litre d'eau qui, mêlée de sucre, de café et d'eau-de-vie, fut transformée en grog ; dans la nuit, le grog allait devenir glaçon, et notre prévoyance était inutile, car nous ne possédions pas plus de lampe à esprit de vin que de plaids ou de manteaux. Un petit mur fut élevé sur les bords du

précipice, et le sol fut recouvert de cordes; enfin, nous attachâmes autour de nos jambes les mouchoirs, les banderoles, et jusqu'au voile photographique. La nuit froide et longue pouvait venir.

Éprouvés par la sensation du vide qui régnait à deux pas, subitement calmés, du reste, et quittés par la fièvre d'ascension, nous nous assimes, regardant le panorama et suivant avec inquiétude la marche décroissante du soleil. Aucun des bruits de la plaine n'arrivait jusqu'à nous. Peu à peu, les vallées se fondirent dans les brumes du couchant; puis les hautes cimes, encore baignées de lumière et comme incendiées, entrèrent à leur tour dans la nuit. Au moment où une teinte livide succéda aux dernières lueurs du jour, il nous sembla que la vie se retirait pour jamais des hauteurs où nous étions; nous avions abordé un monde nouveau que nous ne pouvions plus quitter, et un isolement éternel commençait.

A 8 h., la lune régnait seule dans le ciel. Le jeune Gaspard s'était endormi et ronflait à faire descendre le glacier Carré: Salvador, après avoir vainement cherché à niveler le matelas de rocs aigus, s'était assoupi douloureusement. Guillemin et Gaspard père restèrent en tête à tête jusqu'à minuit, fumant d'interminables pipes, se relevant parfois pour battre la semelle avec timidité et causant quand le claquement des dents le permettait. Un immense rideau de nuages légers couvrait la chaîne entière et semblait présager une chute de neige; puis il disparaissait tout d'une pièce, et on reprenait avec l'espoir les causeries interrompues.

On vint à parler d'Henri Cordier, de sa montre arrêtée à l'heure de la chute, et Guillemin demanda si elle s'était brisée. — « Non, disait Gaspard, la montre était intacte et elle acheva sa course dès qu'on eut touché les aiguilles; elle s'était arrêtée parce que celui qui la portait mourait dans la montagne. — Mais, insista Guillemin, c'est le choc

qui l'a arrêtée. — Non, reprenait le guide, il y a là quelque chose qu'on ne peut pas comprendre, mais qui est. » Et le jeune Gaspard, qui avait achevé l'ouverture de sa bruyante symphonie, appuyait l'opinion de son père en citant l'exemple d'un chasseur de Saint-Christophe *qui s'était déroché* ; sa montre, remontée depuis peu, avait cessé de battre au moment de la mort, et reprit sa marche dans la soirée ; rien n'avait été dérangé.

Cette thèse philosophique se développait sur les rives austères du glacier Carré, à une altitude de 3,754 mètr. ; candidement, nous réfléchissions, cherchant quel lien mystérieux rattachait le mouvement d'une montre à l'existence de son propriétaire, et nous ne trouvions rien à répondre. La montagne n'a-t-elle pas toujours été la mère des légendes fantastiques, des interventions surnaturelles, des croyances touchantes et naïves, comme elle est la grande recéleuse de trésors aussi immenses qu'invisibles ? A ce sujet, Guillemain raconta alors une autre anecdote parfaitement authentique.

Dans la soirée du 4 avril 1877, M. Léon Fayolle et lui redescendaient, après une nuit passée au rocher de l'Aigle ; on les avait crus perdus, et les gens de la Grave s'étaient portés à leur rencontre pour les féliciter. M. Fayolle portait au doigt une magnifique émeraude. Soudain, un des assistants poussa une exclamation : « — Tiens, elle est devenue verte ! — Qui, quoi, la bague ? mais elle a toujours été verte. — Oh ! pardon, Monsieur, je l'ai bien regardée avant-hier ; elle était bleue. — Avant-hier elle était verte comme aujourd'hui. — Elle était bleue ; mais vous ne voulez pas avouer que la montagne vous a joliment secoué ! » Et aujourd'hui encore notre interlocuteur est convaincu que les déchainements de la tempête avaient changé la couleur de l'émeraude.

Cependant minuit était venu, et l'on recommençait quelques tentatives de sommeil plus ou moins heureuses.

Nous l'avons observé bien souvent : si les rayons du soleil perdent de leur force sur les hauteurs, ceux de la lune, au contraire, donnent une clarté plus vive ; en ce moment ils inondent de lumière les sommets que nous avons sous les yeux et en détaillent toutes les beautés. Nous voyons comme en plein jour les cimes dentelées de la Grande-Ruine, des Écrins et du Pelvoux ; de l'Ouest à l'Est, nous distinguons le Râteau, le Replat, la Gandolière, le Plaret, la Tête du Rouget ; au fond, l'Aiguille du Plat, l'Olan, Clochâtel, la pointe des Étages, les Rouies ; puis, à travers les échancrures, ou par-dessus les sommets que nous dominons, le regard s'étend sur les montagnes du Midi de la France, qui vont en s'abaissant toujours davantage, deviennent de simples collines et se confondent bientôt avec l'horizon.

Au matin, bien avant le lever du soleil, le froid devint de plus en plus inquiétant ; tous deux nous avions un pied complètement insensible ; un corps étranger semblait enfermé dans nos chaussures, qui, mouillées la veille, s'étaient gelées et racornies durant la nuit ; pendant deux heures, nous cherchâmes vainement à rappeler une circulation qui ne devait pas encore être rétablie entièrement huit jours plus tard. N'ayant pas de thermomètre à *minima*, nous ne pouvons consigner ici la température la plus basse ; mais elle dut être excessive, car le grog, qui contenait au moins un cinquième d'eau-de-vie, était solidifié à minuit.

Le lever du soleil fut splendide ; la fortune allait nous rester fidèle pendant la troisième et dernière journée. A 5 h. 20 min. du matin, la pression était de 487, et la température de $+1^{\circ}$; la veille, à midi 30 min., nous avions relevé 490 et $+8^{\circ}$; et, à 6 h. 40 min. du soir, 488,5 et 0° .

Vers 6 h., nous nous exercions à marcher, appuyés contre le rocher, et, malgré les sages réprimandes du guide, Guillemain suivait la corniche, étudiant les roches

de *gneiss* voisines, quand, parvenu à l'extrémité du balcon, il poussa un cri qui nous fit bondir : — Des plantes, des fleurs, un jardin suspendu ! — Il se hissa sur les épaules de Gaspard, et, avec un couteau, détacha soigneusement plusieurs touffes de cette végétation aérienne, aux fleurs bleues et violettes largement épanouies.

Notre surprise était grande, et elle aurait été partagée par tous les botanistes. En effet, si les plantes alpines descendent au bord de la mer en Laponie, et si les lichens vivent à toutes les altitudes, il n'en est pas moins constaté que dans les Alpes la végétation vasculaire expire à 3,000 mètr. ou ne dépasse guère 3,200 mètr., et le jardin de la Meije est à 3,754 mètr. !

Guillemin, encore engourdi, ne put s'élever plus haut dans des rochers difficiles, et poursuivre ses recherches. Voici les noms des trois plantes qui vivaient dans la muraille Sud de la Meije, à l'entrée du glacier Carré, retenues dans les fentes du *gneiss granitoïde*, par une terre noire et fine : 1° *Linaria alpina*; 2° *Myosotis nana*, Villars; *Eritrichium nanum*, Schrader; 3° *Saxifraga oppositifolia*. Cette station est d'autant plus curieuse, que, plus bas, dans toute la muraille, nous n'avons aperçu aucune végétation. Enfin, dans toutes nos ascensions, qui sont déjà nombreuses, la plus haute flore que nous ayons rencontrée est à 3,220 mètr., à notre campement, près du col de Roche-Faurio. Il nous est cependant arrivé de dormir sur l'herbe, au milieu des fleurs, à 3,156 mètr., au sommet de la Pointe Joanne, en Queyras, entre les cols Valante et de Soustres.

Notre savant collègue M. l'abbé Chaboisseau, auquel ont été communiquées les trois plantes du glacier Carré, a écrit à ce sujet une lettre intéressante dont nous détachons quelques passages : « Ces plantes sont certainement à leur limite extrême, et ne peuvent se maintenir en pareil lieu que grâce à des circonstances d'exposition et d'abri assez rares à trouver dans le massif du Pelvoux. Le *Linaria*

alpina est surtout complètement dépaysé, car il descend assez bas et ne m'était pas connu à une altitude aussi considérable. Les échantillons de M. Guillemain ont les tiges comme étiolées, les feuilles très-espacées et rachitiques; on voit que la plante a germé tard et a profité de quelques bons jours de soleil pour se hâter de se développer le plus vite possible. Il serait curieux de voir si quelquefois elle a le temps de mûrir ses graines, ce qui ne doit pas lui arriver tous les ans. Comment se maintient-elle, si elle se maintient, et comment est-elle montée là-haut? Une série d'observations sur place est nécessaire pour vérifier sa vitalité et ses conditions d'existence à 3,754 mèt.

« Le *Myosotis nana* ne descend jamais beaucoup, et il se tient d'ordinaire entre 2,500 et 3,000 mèt. Il est assez répandu sur les rochers des Petites-Rousses et dans les Alpes dauphinoises granitiques, sans cependant y être abondant. Il a été rapporté du Rocher de l'Aigle par M. Duhamel; je l'ai vu aussi à Belledonne, près du sommet, et au col Agnel, en Queyras.

« Le *Saxifraga oppositifolia* descend assez bas (jusqu'à 1,600 mèt. environ) dans nos Alpes. C'est une espèce des plus robustes et des moins sensibles au froid : un peu de soleil, une faible température (4 à 5° à l'ombre) le décident à se mettre en végétation sur un terrain encore gelé; il fait rapidement son évolution estivale; aussi le trouve-t-on depuis la Sierra Nevada (entre 2,900 et 3,200 mèt.) jusque dans les régions arctiques, presque au niveau de la mer.

« Les limites supérieures de la végétation varient nécessairement d'après la latitude; on peut dire que la végétation vasculaire s'arrête à 3,000 mèt., et que les stations supérieures sont des anomalies; tout au plus pourrait-on fixer le maximum à 3,200 mèt. Les plantes suivent la limite de la neige et ne s'installent au-dessus que dans les endroits dénudés, comme au jardin de la Mer de Glace, qui est à 2,787 mètres.

« Au Caucase, on trouve des plantes jusqu'à 3,200 m. ; nous avons une flore du sommet du Crammont (2,763 m.) qui signale une dizaine d'espèces. Sur le Vignemale (3,290 mè.), on en a signalé une vingtaine. Si l'on passe au Mont-Argée, en Asie-Mineure, on voit les plantes monter à 3,800 mè. Dans les Andes, la limite atteint facilement 5,000 mètres.

« Les limites sont assez variables dans nos Alpes du Dauphiné ; je crois qu'on peut fixer le terme extrême entre 3,000 et 3,200 mè. Chaque fois que les alpinistes trouvent des végétaux au-dessus, il faut recueillir soigneusement les spécimens, étudier et noter l'exposition, les conditions générales de vie et la nature de la roche. Si tous les alpinistes recueillaient les représentants de la végétation supérieure, jusqu'à la dernière mousse et au lichen le plus haut perché, la science s'enrichirait de données nouvelles et de localités inattendues. »

A 6 h. 45 min., Gaspard donne le signal du départ. En vain cherchons-nous encore des prétextes pour ne pas partir ; il n'est que temps, car la descente sur la Grave nous demandera 6 h. de plus que le retour à la Bérarde. Les premiers efforts sont douloureux ; l'entrain et l'énergie ne reparaitront qu'au passage du surplombement ; cependant, en revoyant, sous la crête Nord, le point d'arrêt de Guillemain, un mouvement d'hésitation se produit ; puis on reconnaît qu'il est impossible, à la descente, de tailler la glace et d'enlever le verglas, et que nos cordes seraient insuffisantes : il faut reprendre le même chemin.

Le surplombement est heureusement franchi. Sur tout le trajet, un seul homme se meut à la fois, sous l'œil vigilant et sous la main puissante de Gaspard, qui dévale le dernier, s'accrochant Dieu sait à quoi ; on continue à faire passer les piolets ; parfois, Gaspard les descend avec la corde de sûreté, afin d'avoir ses deux mains libres. En route, nous continuons à constater l'absence de toute végé-

tation et de toute humidité ; n'ayant pu, le matin, puiser de l'eau dans la bergschrund, nous sommes torturés par la soif.

Une courte halte pour laisser la Meije vierge de ses cordes, en enlevant celle de M. de Castelnau, et, à 9 h. 5 min., nous nous arrêtons pour déjeuner sobrement au campement de la première ascension. Peu après, Gaspard fils laisse échapper son piolet, que nous croyons perdu ; mais à 10 h. 15 min., la pyramide Duhamel nous le restitue avec le taillant tordu, en même temps que les nôtres. A midi 45 min., la descente des rochers finit au carrefour, où les sacs nous fournissent quelques provisions qu'il faut dévorer sans boire.

Il est 2 h. quand la caravane commence à gravir le glacier des Étançons, en suivant les traces du prince de Joinville, qui, le 9 août, avait vaillamment effectué la difficile traversée de la Brèche de la Meije avec les guides Pierre Dódde et Louis Faure, de la Grave. Bientôt il semble que la montée va devenir impossible ; la neige que nous mangeons a surexcité la soif, et Guillemín lutte avec difficulté ; on lui enlève son sac, mais, au bout de 100 mètr., ses yeux se voilent ; il pâlit et s'assied sur le glacier, désespéré de nous faire manquer à tous la fête du Lautaret. Pendant qu'on délibère, Gaspard a examiné les rochers et découvert une traînée noire : il part avec son fils, s'enfonce dans une énorme bergschrund et revient avec une gourde pleine d'eau : c'était la vie et le salut ; les forces reviennent comme par enchantement, et, à 3 h. 20 min., après un assaut rapide, nous nous reposons sur la Brèche de la Meije (3,369 mètr. ; pr., 509 ; temp., + 4°).

Il y a un an, sur cette brèche, nous nous disions adieu : Salvador pour descendre à la Bérarde, Guillemín pour camper là, à l'abri de deux murs élevés par Émile Pic, et que nous retrouvons intacts. Qui nous eût dit, alors, qu'il nous était réservé de mener à bonne fin ensemble l'ascension de la Meije ?

Le trajet de la Brèche à la Grave devient chaque année plus périlleux, plus difficile. La descente de la *bergschrand*, flanquée de deux murs de glaces, et large de 4 m., nous prit 25 min. Quoique le glacier fût bon, à la nuit, nous errions encore à travers les moraines. Neuf heures sonnent à la Grave quand nous franchissons le seuil de l'hôtel Juge. Bientôt toutes nos peines sont oubliées, et minuit nous surprend tout joyeux en face d'un excellent menu.

Nous n'avons pas l'habitude de rabaisser ou d'amplifier les difficultés; mais nous ne trouvons que le mot *terrible* pour qualifier cette ascension; pendant une suspension de deux jours, un seul faux pas serait mortel. On en jugera par un mot de M. Coolidge dont les relations sont toujours écrites simplement, de M. Coolidge qui a gravi à peu près toutes les montagnes des Alpes. Il nous écrivait que, dans toutes ses campagnes, il n'avait rien rencontré de plus difficile. Assurément dans toutes les grandes ascensions on trouve de mauvais pas; dans les rochers de la Grande-Mamelle, gravis par nous sans guides pour la première fois, nous avons eu trois passages qui rivalisent avec les plus mauvais de la Meije; mais ce qui rend la Meije terrible, c'est la persistance, la continuité des difficultés croissantes, et il nous faudra les tribulations prochaines de la muraille nord du Viso pour trouver un sujet de comparaison.

Quatre phases bien tranchées divisent l'escalade de la Meije : 1° De la Bérarde au carrefour du promontoire rocheux : pas de difficultés; 2° du carrefour à la pyramide Duhamel : difficultés relativement insignifiantes; 3° de la Pyramide au glacier Carré : difficultés continues, entassées, variées; 4° du glacier Carré au sommet : difficultés moyennes jusqu'à 10 mètr. de la cime; ces 10 mètr. constituent un passage difficile, qui devient épouvantable s'il est recouvert de neige. Empressons-nous d'ajouter que

la variété des passages exclut toute monotonie, toute fatigue excessive; et que la direction d'un guide aussi étonnant que Gaspard ne tarde pas à vous inspirer une sécurité, une quiétude profonde.

La Meije va donc devenir l'école, la pierre de touche des grimpeurs de rochers; mais quelques mesures devront être prises pour rendre les campements moins durs. Si l'on construit un refuge au Châtelieret, il faudra en même temps faire monter des couvertures ou des sacs-à-pied au glacier Carré. A ce projet, nous préférons encore l'établissement d'un petit refuge près de la pyramide Duhamel; partant de là le matin, on y rentrerait le soir, et toutes les difficultés étant ainsi concentrées dans une même journée, la perspective de la pluie, de la neige et du vent surtout, n'aurait plus rien d'inquiétant.

Un mot sur nos calculs d'altitudes. Guillemain, en passant à Grenoble, avait reçu des mains de M. Violle un baromètre Fortin qui fut installé à l'observatoire météorologique que la Section de l'Isère a fondé à Saint-Christophe. Tous les instruments furent comparés et mis en concordance; le jeune et intelligent directeur de la station, M. Jean Rolland, instituteur, consentit à faire les relevés de 2 h. en 2 h. pendant notre campagne dans les montagnes voisines; nos altitudes sont donc suffisamment exactes; elles sont même rigoureuses pour le carrefour, la pyramide Duhamel et l'entrée du glacier Carré, car nous avons fait plusieurs relevés dans des journées différentes.

Il nous a paru curieux de comparer les distances en supprimant les haltes. L'ascension depuis la Bérarde a pris 14 h. 10 min.; la descente à la Grave par la Brèche, 14 h. 35 min. La muraille rocheuse, du carrefour du promontoire au sommet, compte 887 mèt.; nous avons mis à les gravir 7 h. 30 min., à les descendre 8 h., ce qui fait 118 mèt. à l'heure en montant, 111 en descendant. Prenons encore la partie la plus difficile, les 244 mèt. compris

entre la pyramide Duhamel et l'entrée du glacier Carré; l'ascension a exigé 3 h., et le retour a pris 3 h. 35 min.; soit 81 mètr. par heure à la montée et 69 à la descente. Nous ne connaissons que le Viso qui nous ait offert une comparaison plus curieuse entre l'aller et le retour. La descente du Viso sur le col, pour une différence de 555 mètr., nous demandera 14 h. de marche continue, soit 39 mètr. à l'heure.

Index des distances (sans haltes).

MONTÉE.

De la Bérarde au Châtelieret, 2 h. 30 min.
 Du Châtelieret au glacier des Étançons, 50 min.
 Du glacier au carrefour des rochers du Promontoire, 2 h. 50 min.
 Du carrefour à la pyramide Duhamel, 1 h. 45 min.
 De la pyramide au glacier Carré, 3 h.
 Traversée du glacier Carré, 1 h.
 De la sortie du glacier au sommet, 1 h. 45 min.

DESCENTE.

Du sommet au glacier Carré, 1 h. 50 min.
 Descente du glacier, 20 min.
 De la sortie du glacier à la pyramide Duhamel, 3 h. 35 min.
 De la pyramide à la fin des Rochers, 2 h. 10 min.
 Ascension de la Brèche de la Meije, 1 h. 30 min.
 Descente de la Brèche à la Grave, 5 h. 10 min.

Revue Alpine.

1^{re} ascension : 16 août 1877. M. Emmanuel Boileau de Castelnau; guides : Pierre Gaspard père et fils.

2^e ascension : 10 juillet 1878. M. W.-A.-B. Coolidge; guides : Christian Almer père et fils.

3^e ascension : 12 août 1878. MM. André Salvador de Quatrefages et Paul Guillemin; guides : Pierre Gaspard père et fils.

Brèche de la Meije (3,369 mètr.). Revue Alpine.

1^{re} traversée, 23 juin 1864. — MM. A.-W. Moore, H. Walker et E. Whymper. Guides : Christian Almer et Michel Croz. — Départ de la Grave.

- 2^e, 14 décembre 1867. — M. Moore. Guides : Alexandre Pic, Salomon et Froment jeune. — Départ de la Grave.
- 3^e, 25 juin 1872. — Mademoiselle Břewoort et M. W. Coolidge. Guides : C. et U. Almer, et C. Gertsch. — Départ de la Grave.
- 1^{re}, 2 juin 1873. — M. Gardiner. Guide : Peter Knubel. — Départ de la Grave.
- 3^e, 1^{er} juillet 1875. — M. George Devin. Guides : Alexandre Tournier et Henry Devouassoud. — Premier passage de la Bérarde à la Grave.
- 6^e, 5 juillet 1875. — M. Martelli. Guides : Carrel et Maquignaz. — Départ de la Grave.
- 7^e, 12 juillet 1875. — MM. Middlemore et J. Eccles. Guides : Johann Jaun, A. Maurer, et Michel Payot. — Départ de la Grave.
- 8^e, 25 août 1875. — MM. E. Boileau de Castelnau et Henri Duhamel. Guides : A. Tournier et Simon Léon. — Départ de la Grave.
- 9^e, 23 juin 1876. — M. H. Gale-Gotch. Guides : Alexandre Tournier, Henri Devouassoud, Émile Pic et Pierre Dodde. — Départ de la Grave.
- 10^e, 10 août 1876. — MM. Liebeskind et Thomas. Guides : Jules Bouillet et Émile Pic. — Départ de la Grave.
- 11^e, 5 juin 1877. — M. Henry Cordier. Guides : Jacob Anderegg et Andreas Maurer. — Départ de la Grave.
- 12^e, 29 juin 1877. — Lord Wentworth. Guides : Lanier et Rey. — Départ de la Grave.
- 13^e, 9 juillet 1877. — Un Touriste allemand (?). Guides : Maurer et J. Tannler. — Départ de la Grave.
- 14^e, 23 juillet 1877. — M. Coolidge. Guides : C. Almer père et fils. — De la Bérarde à la Grave.
- 15^e, 29 juillet 1877. — MM. A. Salvador de Quatrefages et Paul Guillemin. Guides : Bouillet, Émile Pic et Eugène Mathonnet. — Départ de la Grave.
- 16^e, 30 juillet 1877. — M. Paul Guillemin. Guide : Émile Pic. — Descente sur la Grave.
- 17^e, 10 août 1877. — MM. Georges Durand, S.-M. Audras et Gilbert de Leyssac. Guides : Émile Pic et Pierre Dodde. — Départ de la Grave.
- 18^e, 17 juillet 1878. — M. Déchy. Guide : Bouillet. — Départ de la Grave.
- 19^e, 8 août 1878. — M^{re} le prince de Joinville. — Guides : Pierre Dodde et Louis Faure. — Départ de la Grave.
- 20^e, 13 août 1878. — MM. A. Salvador de Quatrefages et Paul Guillemin. Guides : Gaspard père et fils. — De la Bérarde à la Grave.
- 21^e, 17 août 1878. — MM. Albert Carbonnier et Charles Rabot. Guides : Gaspard père et fils et Paquet. — Départ de la Grave.
- 22^e, 7 septembre 1878. — M. Ch. Algernon Moreing. — Guides : Pierre Reymond et Étienne Estienne. — De la Bérarde à la Grave.

COL DE ROCHE-FAURIO (3,470 MÈT.)

Trois cols font communiquer les sources de la Romanche, en amont des chalets de l'Alp, avec les plaines du glacier Blanc : le col du glacier Blanc (3,281 mèt.), le col Émile-Pic (3,502 mèt.) et le col de Roche-Faurio (3,470 mèt.). Ils ont entre eux deux points de rapprochement : les plateaux d'accès par le Sud sont à la fois les plus élevés et les plus facilement accessibles, tandis que les versants Nord dessinent une différence de niveau énorme et offrent des murailles difficiles à gravir.

Les premiers touristes qui songèrent à descendre du glacier Blanc dans la vallée de la Romanche s'engagèrent naturellement dans la brèche la plus basse et la plus en vue : le col du glacier Blanc fut alors découvert par M. Tuckett. Douze années plus tard, MM. Taylor et Pendlebury voulant, de la vallée de la Platte-des-Agneaux, atteindre le glacier Blanc, furent encore tentés de franchir le point le plus bas de l'arête, malgré son aspect formidable, et ils baptisèrent le col de Roche-Faurio. Le troisième col, le dernier en date, est à la fois le plus élevé et le plus facile : c'est le col Émile-Pic, découvert en 1877 par Guillemin, qui déjà, en 1869, en avait gravi les pentes Nord avec un berger de l'Alp. Un fait explique cette découverte tardive. Vu des pentes du Sud, le col Émile-Pic forme une brèche très-élevée, dont les aboutissants sont difficiles à deviner ; des vallées septentrionales, il est impossible de l'apercevoir.

Par le Sud, les trois cols sont d'un accès peu pénible, avec cette légère différence que le col Émile-Pic offre une courte pente de glace et une bergschrund double. Vers le Nord, au contraire, ces cols ont des caractères bien tranchés ; le col du glacier Blanc est défendu par une haute et droite

muraille de rochers; le col de Roche-Faurio, autrement redoutable, présente à la fois des rochers escarpés et un glacier en couloir; le col Émile-Pic, enfin, voit remonter jusqu'à lui une longue branche du glacier des Agneaux, qui en rend l'abord plus doux et plus facile.

Nous ne parlerons plus *du col de Neige* qui n'existe pas. M. Martelli donna ce nom au vrai col du glacier Blanc dont il ignorait la position et qu'il avait cru placé dans l'échancrure qui devint ensuite le col Émile-Pic.

Le 18 août, Salvador avait fait avec le guide Jean Clot la première ascension des trois sommets culminants de la chaîne de Combeynot (Combeiron de la carte de Bourcet) qui domine le col du Lautaret au Sud, et était redescendu au Refuge de l'Alp où Guillemain le rejoignit le 17.

Nos guides, Émile Pic et Pierre Estienne, devaient arriver ce jour-là après avoir passé en Vallouise par le col Émile-Pic avec MM. Mathieu et Félix Viallet; retardés dans cette pénible traversée, ils ne parurent pas; nous prîmes patience en faisant des photographies et en améliorant l'installation du petit mais confortable Refuge de l'Alp.

Le 20, dans la matinée, nous vîmes enfin arriver les guides. L'hésitation fut longue, car il était 11 h., et nous avions à franchir le col réputé le plus difficile des Alpes françaises; mais la certitude d'une belle journée et l'espoir d'un campement heureux nous décidèrent, et nous résolûmes d'aller coucher sur le col. Guillemain était particulièrement satisfait, en songeant que, le soir, la chaîne peu connue de la Grande-Ruine serait en pleine lumière et pourrait être photographiée.

Nous quittons le Refuge de l'Alp à 11 h. 30 min. Passant devant le lac Pair, une sauvage miniature perdue dans les moraines, nous remontons les rives fleuries de la Romanche, et, à midi, le confluent des glaciers des Cavales et des Agneaux est atteint au pied de Roche-Méane, ce premier sommet de la Grande-Ruine, visible du refuge.

Nous sommes dans le cirque majestueux de la Platte-des-Agneaux, le plus grandiose, le plus désolé de toute la chaîne et que comblait encore il y a quelques années un seul et immense glacier. Aujourd'hui, le cirque a vu son glacier se retirer et se scinder en trois branches qui sous les moraines entassées prolongent leur union mystérieuse. A l'Est, la longue cravate du glacier des Agneaux se déroule en imposants séracs vers le col Émile-Pic; au centre, le couloir du glacier de Roche-Faurio surgit comme un rempart de glace; à l'Ouest, le glacier de la Casse-Déserte tapisse la vaste dépression qui s'étend sous Roche-Faurio, Roche-d'Alvau, la Tête de Charrière et la Grande-Ruine.

Au-dessus des âpres escarpements, de l'amas tourmenté des glaces et des laides moraines, règne une formidable et uniforme ceinture de rochers qui jaillissent sans transitions vers le ciel, larges d'ombres et de clartés, et derrière lesquels on retrouve encore les neiges persistantes.

Grâce à la marche contraire des trois glaciers vers un même centre, les moraines offrent les dispositions les plus étranges et les plus variées; on en a sous les yeux l'explication complète et saisissante. Ça et là, elles forment de profonds entonnoirs, d'une forme parfaitement régulière, comparables à de vastes arènes romaines, et au fond desquels croupissent de vilains petits lacs aux eaux sales; ailleurs, elles s'allongent en belles lignes droites ou montent à l'assaut les unes des autres, et leurs remparts, faits de glace pure et de rochers mobiles, semblent barrer le passage.

Du confluent, nous tournons à gauche dans la vallée des Agneaux, pour passer à midi 50 min. au pied de la brèche, en partie gazonnée, qui mène au col Émile-Pic. Le voyage interrompu pour prendre des vues se poursuit sans difficultés, à travers les champs de glace et les moraines, et, à 2 h. 15 min., nous abordons le glacier même, en pas-

**Col de Roche-Faurio. Dessin de F. Schrader (reproduit par le procédé Gillot)
d'après une photographie de M. Grand.**

ANNUAIRE DE 1878.

3

sant sur un pont de neige, après avoir remonté une longue pente de bon névé.

Notre itinéraire est facile à suivre sur la gravure ci-dessus. On franchit d'abord le gros mamelon rocheux, sillonné par une énorme cascade, à droite et à gauche duquel le glacier finit en deux branches, puis on remonte le couloir de la longue branche de droite, en se tenant sur la rive gauche où les pierres n'arrivent pas. Parvenu à la hauteur des séracs qui dominent le monticule, on traverse le couloir en écharpe, en se dirigeant vers l'îlot de rochers que l'on voit au milieu du glacier, au point où il s'élargit vers l'Est, c'est-à-dire à gauche. De cet îlot, on s'élève en lacets vers le promontoire de rochers qui entre profondément dans le glacier, l'étrangle sur la rive droite et l'oblige à dessiner le couloir supérieur à bords à peu près parallèles. On atteint alors ce promontoire, et on ne quitte plus les rochers de la rive droite.

Pendant que nous remontons la longue branche de droite, l'artillerie commence à donner, et une bonne heure se passe à éviter les boulets, avant qu'on puisse trouver un creux sûr et photographier la Grande-Ruine; on y parvient en descendant dans la bergschrund et en établissant l'appareil sur le rebord. Il est facile de voir par le cliché obtenu de quelle façon sommaire la Grande-Ruine a été traitée sur les cartes de l'État-major. Entre les dix sommets que la photographie comprend de l'Ouest à l'Est, et parmi lesquels se trouve le plus élevé du massif, pas un n'est désigné sur la carte, soit par un mot, soit par une cote, car le nom collectif de Grande-Ruine appliqué à plus de vingt cimes a été, comme le chiffre 3,754, placé dans le S.-O. de la chaîne, à peu près où se trouve le col de la Casse-Déserte¹.

La chute des pierres devient de plus en plus menaçante,

¹ Voir plus loin le profil de la Grande-Ruine.

et nous nous sommes vus serrés de si près par l'une d'elles, que nous traversons le couloir en courant pour atteindre le petit ilot de rochers enclavé dans le glacier; il est recouvert par d'innombrables cascates et offre à son sommet une belle voûte de glace à l'abri de laquelle nous nous arrêtons à 3 h. 20 min. pour déjeuner; ici encore, la montagne, plaisante cette fois, enverra un petit caillou dans un gobelet de cristal sans même le casser.

A 4 h. 20 min., nous reprenons l'ascension, en nous dirigeant vers les rochers du promontoire. La pente n'est pas excessive, mais nous avons de belles crevasses à contourner, des ponts à sonder et à franchir, des pentes de névé ou de glace vive à entailler, avant d'atteindre la dernière bergschrund qui s'ouvre immédiatement en dôme surplombant contre une haute muraille de rochers. Nous descendons Pic dans la crevasse; il quitte son sac et son piolet et escalade une cheminée difficile, haute de cinq mètres, couverte de verglas; puis il nous hisse près de lui. Au moment où Pierre Estienne met le pied sur le rebord de la bergschrund, elle s'effondre brusquement sous lui, et il disparaît dans le gouffre, aussitôt couvert par les débris. A ce moment, Salvador maintenait la corde avec force, et bientôt Estienne, sorti souriant de la crevasse, nous rejoint.

La dernière phase de l'escalade s'ouvre donc à 6 h. 15 min. dans les rochers que nous devons quitter seulement près du col; ils nous présentent dès l'abord une excellente et curieuse corniche, large d'un mètre, qui court au-dessus de la rive droite du glacier; on dirait un chemin vicinal mal entretenu ou abandonné.

Pendant que nous marchons agréablement sur cette corniche, la nuit nous enveloppe peu à peu, et nous met bientôt dans l'impossibilité d'aller coucher sur le col. Il est 7 h. 35 min. quand notre belle route aboutit au précipice; les passages ne pouvant plus se deviner, nous éta-

blissons notre campement en cet endroit, à 3,220 mètr. Il est 8 h. du soir; pression : 520 ; temp. : + 6°,5 ; le lendemain matin, à 5 h., nous relèverons 518 et + 1°.

Le soleil s'était couché dans une gloire inexprimable, et la température était encore douce. En quelques instants, Estienne eut nivelé le sol et élevé sur la corniche deux murailles circulaires aboutissant au rocher ; ainsi abrités du vent et assurés contre une chute dans le couloir, nous dinâmes gaiement à la lueur des étoiles ; puis, blottis deux par deux dans les cellules, sous un plaid, nous nous endormîmes profondément.

Vers minuit, Estienne nous réveilla en criant qu'il neigeait, et quatre têtes effarées émergèrent de la couverture. Le ciel était couvert à une grande hauteur ; des brouillards condensés montaient vers nous du fond de la vallée ; à dix mètres au-dessous de notre bivouac, les séracs éclataient en larges détonations et allaient se briser au loin après des roulements sonores. Anxieux et plongés dans une obscurité profonde, nous cherchions vainement à deviner ce qui se passait et quels dangers nous menaçaient. Des rafales chargées de grésil traversaient l'air et nous empêchaient d'allumer la lanterne ; enfin, dans une accalmie, nous pûmes reconnaître qu'il ne neigeait pas, et que le vent seul nous couvrait de la neige nouvelle enlevée au glacier. Quand cette averse indirecte fut passée et que tous les bruits furent éteints, nous vîmes avec joie les menaçantes draperies du ciel se replier, les étoiles reparaitre, et bientôt le sommeil reprit son cours dans la nature redevenue clémente.

A cinq heures du matin, un éblouissant lever de soleil inaugura la plus belle journée de cette campagne. Le froid était cruel, et on essaya vainement de manœuvrer l'appareil photographique. Dans les rochers, autour du campement, l'*armoïse* suave et la *renoncule* blanche des glaciers croissaient avec d'autres plantes à nous inconnues.

La corniche du campement s'abimait immédiatement dans le glacier; obliquant à gauche, nous nous hissons avec peine dans un couloir étroit ouvert entre la montagne et une large branche sectionnée de rocher. Ce couloir escaladé, Pic quitte la corde, monte sur les épaules d'Estienne, et gravit avec aisance une paroi verticale, aux saillies rares et presque invisibles; puis, déroulant la corde de sûreté, il amène successivement à lui les sacs, les piolets et les touristes, encore aussi inertes les uns que les autres. Désormais l'ascension s'achève dans des rochers escarpés, mais excellents, où reparaissent le genépi et la renoncule glaciale; après avoir repris le glacier pour les derniers mètres, nous sommes sur le col à 8 heures.

Le col de Roche-Faurio nous frappe dès l'abord par une particularité rare et inattendue que nos prédécesseurs n'ont pas signalée, mais que le guide Bouillet avait remarquée en 1877. Il porte un lac ovoïdal, long de 15 mèl., entouré d'un rempart de glace dont on peut faire le tour en taillant des marches. Quand la couche de glace qui retenait les eaux captives eut été brisée à coups de pierre, la petite nappe sembla s'illuminer des nuances vives de l'aigue-marine.

Le col est creusé en brèche profonde entre les escarpements de Roche-Faurio, à l'Ouest, et les trois sommets vierges et sans nom qui expirent, à l'Est, au col Émile-Pic. Sur les cartes, il est exactement marqué par une petite échancrure blanche, bien que, en réalité, des rochers éboulés en recouvrent une partie et semblent interrompre toute continuité entre les glaciers Blanc et de Roche-Faurio. Sa longueur est d'environ 20 mèl. sur 7 à 8 de largeur.

A l'arrivée, la pression était de 504, et la température de 0°,8; au départ, 505,4 et + 1°. Les relevés correspondants de l'observatoire de Saint-Christophe nous ont permis

de calculer la hauteur, inconnue jusqu'ici, de col de Roche-Faurio ; elle est de 3,470 mètres environ.

Une diversité remarquable de roches fut trouvée sur le col : *gneiss*, *protogyne* à feldspath orthose gris, *syénite*. Les cristaux de quartz et d'épidote abondaient ; l'examen fut rapide, par malheur, car nos échantillons disparurent ensuite avec les plantes du campement, d'une façon inexplicable.

La vue, un peu restreinte, ne peut se comparer à celle du col Émile-Pic : au Nord elle s'arrête sur la plaine éblouissante et propre du glacier Blanc, sur la pyramide du Pelvoux et la Pointe Puiseux, sur la Grande-Sagne, puis sur la Barre des Écrins que la vaste dépression du glacier Blanc fait surgir plus majestueuse. Au Nord, le panorama est fort beau ; mais, pour en jouir, il faut d'abord ouvrir un sentier scabreux sur les bords inclinés du lac ; on aperçoit alors la Grande-Ruine, les trois Meije, le Pic-Gaspard, le Pic de Neige du Lautaret, les Aiguilles d'Arves, le Mont-Blanc dont les neiges ont, à cette heure matinale, de délicates teintes rosées, et une partie des glaciers de la Vanoise ; un fragment de la route du Lautaret se dessine au loin ; sous nos pieds s'ouvre le terrifiant couloir du glacier de Roche-Faurio.

Un vent glacé du Nord passe en sifflant à travers l'étroite brèche, et, nos observations faites, nous nous abritons pour déjeuner sur les rochers du Sud ; c'est là qu'une pyramide est construite et munie d'une boîte de sommet à cordon rouge.

La descente sur le glacier Blanc est des plus faciles, par une pente modérée et un bon névé ; c'est à peine si une teinte mate indique la ligne d'une bergschrund couverte. Une heure plus tard, nous arrivions sur le col des Écrins. Pression : 510 ; temp. : $+8^{\circ}$. Cette observation et celle que Guillemin fit de nouveau un mois après, concordant toutes deux avec celles de Saint-Christophe, permettent

de regarder comme parfaitement exacte l'altitude de 3,415 mètr. qui a été assignée au col des Écrins par M. Tuckett.

Nous fîmes ensuite une ascension photographique dans tous les séracs de la rive gauche du glacier des Écrins, jusqu'à une hauteur de plus de 4,000 mètr. ; là, une crevasse capable de recevoir une petite ville nous empêcha d'aborder le sommet du Dôme-des-Écrins (4,080 mètr.), dont quelques mètres seulement nous séparaient. Cette promenade aventureuse qui, deux fois, faillit mal tourner, finit à 4 h. 55 min. au col des Écrins, puis à 7 h. 30 min. au Refuge Tuckett. Les grands séracs du glacier Blanc ont pris cette année une forme inusitée ; le glacier se brise bien plus loin dans le plateau supérieur, la rive gauche s'est retirée, et une partie de la traversée, agréable autrefois, demande maintenant de l'attention.

En passant, nous faisons une halte au Refuge Tuckett, aujourd'hui bien clos, muni de six peaux de mouton, de six couvertures et d'une petite batterie de cuisine. Si nos vivres n'eussent été épuisés, nous aurions volontiers terminé ici notre journée, et nous ne l'aurions pas regretté ! Le coucher du soleil amène un *alpen-glühn* tellement beau que nous restons à l'admirer jusqu'à huit heures sur le dernier plateau du glacier Blanc. Une nuit épaisse nous surprend dans les rochers de la rive droite, et la descente devient de plus en plus lente et difficile. Les guides refusent de nous engager sur le glacier Noir, dont les larges crevasses rendraient la traversée dangereuse, et se dirigent vers le torrent qui en sort. Après avoir roulé de gros rochers dans les eaux furieuses, ils réussissent à le franchir en se couvrant d'eau, et à gagner le Refuge Cézanne où Aimé Lagier nous attendait avec des provisions. Bientôt Lagier arrive avec l'échelle du refuge et deux poutres, et, pour la seconde fois depuis un an, nous arrache à une position désagréable ; il est minuit quand le Refuge Cé-

zanne nous ouvre sa porte hospitalière. A la vue du poêle chauffé à blanc, de la collection d'amples couvertures, des provisions envoyées par Jules Gauthier, toute fatigue est oubliée.

Le col de Roche-Faurio est assurément le plus difficile de tous ceux que nous ayons franchis jusqu'à ce jour, et nous nous garderons bien de le recommander aux débutants ; il est en outre dangereux, puisque nous avons été exposés aux chutes de pierres, et il se classe dans cette catégorie de passages que nous appelons les cols *défendus* ; ce danger, il est vrai, peut ne pas exister dans la matinée. La descente par la face Nord augmenterait encore les difficultés. Par contre, le col de Roche-Faurio est des plus intéressants, d'une variété réellement charmante ; tous les muscles ayant l'occasion d'entrer en jeu ; ni la fatigue ni l'ennui ne se produisent, et on arrive au point culminant sans s'en douter ; telle est l'impression que nous avons gardée de cette course qui restera parmi nos plus doux souvenirs.

Index (sans haltes)

Du Refuge de l'Alp au col de Roche-Faurio, 8 h. 30 min.

Du col au Refuge Tuckett, 2 h. 30 min.

Du Refuge Tuckett au Refuge Cézanne, 1 h. 30 min.

Revue Alpine.

1^{re} traversée : 1^{er} juillet 1874. Le Rév. C. Taylor et M. R. Pendlebury ; guide : Gabriel Spechtenhauser.

2^e traversée : 26 juin 1875. M. Georges Devin ; guides : Alexandre Tournier et Henri Devouassoud.

3^e traversée : 21 août 1878. MM. André Salvador de Quatrefages et Paul Guillemain ; guides : Émile Pic et Pierre Estienne.

TROIS TENTATIVES SUR LE VISO PAR LA MURAILLE NORD

Reconnaissance des cols du Viso (3,055 mètr.); — du Siège Carré (3,040 mètr.)
— et du Visoletto (2,903 mètr.). — Première ascension du Siège Carré
(3,080 mètr.).

L'échec que nous avions subi au Viso en 1877 nous avait laissé un violent désir d'achever la conquête de la muraille qui regarde la France, et de rechercher des passages dans l'arête difficile qui relie le col del Porco au Visoletto et au Viso. Cette dernière partie du programme fut réalisée heureusement, et trois cols furent découverts et baptisés. Mais le Viso nous réservait encore l'échec le plus significatif, un échec à 30 mètr. du sommet, amené par des circonstances purement accidentelles et passagères.

Nous recommandons aux jeunes alpinistes la lecture de ces pages racontées avec une sincérité absolue; ils y verront combien sont parfois insuffisantes la prudence et la volonté dans les conquêtes alpestres, et quelles surprises violentes, quels déchainements instantanés, impossibles à prévoir, ont déjoué nos calculs et déconcerté pour un temps notre courage.

Première tentative, 25 et 26 août. — Après la traversée du col de Roche-Faurio, nous nous fîmes conduire en voiture à la Bessée, toujours suivis de notre fidèle guide Émile Pic. De là, le courrier nous transporta par la combe du Queyras à Abriès où, à midi, le 24 août, nous retrouvions sur la place et à l'hôtel Richard nos vieux et excellents amis. Mais ici, nous étions trop connus, et, dès notre arrivée, guides et porteurs ayant appris qu'il s'agissait encore du Viso Nord, avaient disparu comme des ombres. En cherchant bien, nous trouvons

enfin deux hommes, deux braves ceux-là : Joseph Chabert qui, par sympathie et par curiosité, consent à nous suivre jusqu'au glacier en V ; et Hyacinthe Vêritier, jeune homme de dix-huit ans, solide et agile, plein de bon vouloir, mais qui, trop sensible au froid et nullement habitué

Le Visoletto

(d'après une photographie de M. P. Guillemin).

aux pentes de glace, allait amener le premier insuccès. Il est 3 h. 45 min. quand nous quittons Abriès, précédés d'un mulet qui porte les vivres, et 7 h. 10 min. du soir quand nous ouvrons de nouveau la porte du Refuge des Lyonnais.

Le lendemain, à l'aube, nous remontons la vallée du Guil jusqu'au col Valante (Press., 545 millim. ; temp., + 1°). De là, tournant à gauche, nous allons longer la base de la chaîne du Visoletto, en passant au pied d'une brèche qui

s'ouvre entre le Petit-Viso et le Visoletto et que nous reconnaitrons le lendemain; bientôt nous retrouvons intact un de nos campements de 1877, au-dessus duquel existe un écho qui répète distinctement neuf fois un cri strident; puis nous abordons le glacier de Valante qui descend de la brèche ouverte entre le Visoletto et le Viso jusqu'au pied du col Valante. Ce glacier, assez incliné, est tout entier de glace pure, dans laquelle s'ouvrent des *moulins*; les crevasses sont sans importance. Il est semé de petites pierres qui présentent des saillies aux pieds et rendent la marche facile. Au glacier succèdent d'atroces moraines, puis vient l'arête.

On atteint l'arête par un vaste plateau étalé au pied du Siège Carré, longue taillante découpée en tours carrées, ou en aiguilles qui affectent les formes les plus effilées et les plus bizarres; l'une d'elles ressemble à une statue. A droite et à gauche du Siège Carré se dessinent deux brèches profondes, que nous atteignons successivement sans difficulté. Sur le versant italien, elles se perdent en chute rapide; avant d'avoir le droit de nommer deux cols, il faut s'assurer que la descente est possible, et nous l'opérons sur une longueur de 100 mè.; quand la certitude fut acquise, nous élevâmes les deux pyramides de consécration qui reçoivent des boîtes de sommet.

Le premier col, ouvert entre le Visoletto et le Siège Carré, reçut le nom de *Col du Siège Carré* (Press. 516; temp. + 3°; altitude rectifiée, 3,040 mè.); la descente vers l'Italie en est très-difficile.

Le deuxième col, situé entre le Siège Carré et le Viso, s'ouvre comme un effroyable gouffre dans lequel le premier pas est très-périlleux; au delà, il devient plus facile que le col précédent; il fut appelé *Col du Viso* (Press. 515, 2; temp., + 6°; altitude, 3,055 mè.). Les murailles qui enserrèrent les couloirs des deux cols sur le versant italien sont tellement menaçantes et brisées que nous n'hésitons pas

à ranger les nouveaux passages parmi les *cols défendus*.

En peu de temps, nous faisons la première ascension du Sièg Carré, difficile et dangereuse, quoique courte, et nous élevons sur le sommet un homme de pierre. Le panorama de M. Bossoli donne au *Siede Quadreghe* de la carte italienne le nom de *Mano* et une altitude de 3,080 mètr. qui nous paraît exacte et sur laquelle nous avons rectifié les hauteurs que nous assignons aux deux cols.

Du col du Sièg Carré, nous apercevions à l'Est au bas du couloir un court glacier, puis un petit lac qui a la forme d'un cœur; au delà, les premiers chalets, la direction du Plan du Roi, et les plaines éternellement vaporeuses du Pô; à l'Ouest, la vue s'arrêtait au Bric de Chambeyron, au Grand-Rubren et à la chaîne des Aiguillettes. Du sommet du Sièg Carré, vertical au levant, la vue était admirable, mais l'imminence d'un écroulement de notre étroit observatoire nous empêcha de relever le panorama; nous avons seulement noté que, à nos pieds, on voyait à gauche les lacs de Florence et le Plan du Roi, et, dans la vallée, Saint-Chaffrey et les hameaux de Crussol. Sur un sommet méridional du Visoletto est plantée une haute perche; nous reconnaitrons plus tard et à plusieurs reprises que le point culminant du Visoletto est vierge de pas humains et n'est peut-être pas accessible par les rochers de l'Est.

A 1 h., nous avons terminé toutes ces reconnaissances, déjeuné sur le col du Viso, et nous partons pour aller camper le plus haut possible. Notre itinéraire était celui de la descente de 1877; nous évitions ainsi le glacier du Triangle que nous ne voulions plus traverser à aucun prix.

Sur le col du Viso descend de l'arête Nord-Est un glacier vertical que nous laissons à gauche après l'avoir photographié, et, par un long couloir pierreux de droite, nous rentrons en pleine muraille Nord. Le couloir aboutit à un rocher isolé sur lequel nous élevons une pyramide. Bien-

tôt après nous traversons à sa base un petit glacier en V et Chabert repart pour Abriès. Renonçant à aller chercher plus loin la cheminée qui nous avait fait perdre du temps lors de la première descente, nous abordons résolument le grand couloir qui domine immédiatement le glacier en V, et qui est limité plus haut par ce rocher bizarre que nous avons appelé le Chapeau et qui a la forme d'une poire plantée sur sa queue.

Nous nous élevons très-haut dans le couloir, jusqu'au moment où il nous détache une grêle de glaçons et de pierres ; aussitôt nous nous engageons à droite et en oblique dans de mauvais rochers, remplis de champs de glace, marquant par des tas de pierres tous les changements de direction. Quand nous avons repris une ascension directe, nous ne tardons pas à nous retrouver au point le plus élevé atteint par nous en 1877 ; nous sommes donc sur la rive droite du glacier du Triangle, au pied de la longue et étroite bande de glace qui traverse en ligne horizontale toute la muraille du Viso, à 200 mètr. du sommet ; la montagne, qui de loin paraît massive, se divise en une série étagée de hautes aiguilles.

Il est 5 h. ; aucune fatigue ne se trahit, mais le froid est vif, des brouillards s'élèvent, et devant nous se dresse une pente de glace pure inclinée de 50 degrés. Le jeune Vêritier commence à s'agiter quand Émile Pic se met en devoir d'ouvrir les marches d'un escalier. Vêritier n'ayant pas de piolet pour s'accrocher, Guillemin lui passe le sien et prend son bâton que surmonte un de ces petits crochets qui servent à extirper les marmottes de leur trou.

L'ouverture d'une seule marche exige cinq minutes, et les gradins se remplissent aussitôt d'une eau glacée ; l'immobilité et ces bains de pied intempestifs lassent bientôt notre jeune porteur qui donne des signes visibles d'angoisse. Consulté, il se déclare prêt à continuer l'assaut. Mais, un instant après, il plante son piolet dans une fente,

met les mains dans ses poches et s'oublie jusqu'à battre la semelle ; un danger est imminent, car, dans l'ordre où nous sommes, Pic, Véritier, Guillemain et Salvador, Pic, placé devant Véritier et absorbé par son travail, nous à l'arrière, il est impossible de retenir Véritier dont l'équilibre devient de plus en plus chancelant.

Vivement réprimandé et dûment averti du danger qu'il nous fait courir, le jeune porteur redevient immobile. Vingt marches sont creusées, quand soudain il nous envoie cet effrayant appel : « Je gèle, je tombe ; tenez-moi. » Une hésitation, une fausse manœuvre dans ce moment suprême et nous sommes perdus. Rapidement, Salvador s'est élevé vers Guillemain pour lui donner de la corde, et Guillemain s'élance à temps pour recevoir et maintenir Véritier. La descente fut longue, pleine de terreur, car nous ne soupçonnions pas que le froid seul avait paralysé Véritier, et nous redoutions une syncope causée par l'impression du vide. Émile Pic maintenait la corde de toutes ses forces, pendant que Guillemain, après avoir chargé Salvador de trois piolets, avait une peine infinie à caser lentement Véritier dans les gradins et à descendre lui-même sans cesser de le soutenir. Des heures semblèrent s'écouler avant qu'on pût déposer Véritier sur les premiers rochers, où un campement de nuit s'imposait sur une étroite saillie inclinée. Heureusement nous avions apporté, outre nos plaids, deux grandes couvertures ; Véritier fut bien enveloppé, et, quand il eut bu une tasse de punch bouillant, il retrouva avec le sentiment la parole et ensuite l'appétit.

Nous allions bivouaquer à environ 3,700 mètres. Après de longs voyages dans les rochers, on réussit à réunir assez de pierres pour élever une muraille qui n'avait jamais été plus nécessaire. La lanterne fut allumée, et le sommeil ne tarda pas à endormir toutes nos émotions. Nous reposions depuis longtemps lorsque nous fûmes réveillés en

sursaut par le bruit de pierres qui roulaient avec fracas ; c'était encore notre pauvre Véritier qui, glissant endormi vers l'abîme, avait culbuté dans le vide une partie du mur et poussait des cris effrayants. Avec peine on parvint à le calmer ; n'osant l'attacher avec des cordes, de peur d'augmenter son effroi, nous lui fîmes un lien de nos bras, et il se rendormit.

Il est minuit ; l'horizon est beau, le ciel étoilé ; mais quelques heures plus tard, lorsque, soulevant nos couvertures, nous regardons autour de nous, nous nous trouvons cernés par les brouillards ; le vent s'élève et un véritable ouragan se déchaîne dans la nue, en nous effleurant à peine.

Au matin, quelques éclaircies, aussitôt fermées, se produisent ; le brouillard devient plus épais, et le froid nous glace ; Véritier ne voulant plus entendre parler d'ascension et ne pouvant être abandonné, il s'agit de descendre dès que les nuages s'ouvriront. A 10 h., ils sont remplacés par la pluie, et nous partons, après avoir pris toute la charge de Véritier. La traversée des rochers glissants du couloir du glacier en V fut une des plus difficiles que nous ayons faites ; mais, à notre retour sur le col du Viso, le soleil se montre de nouveau pour nous faire oublier nos ennuis.

Le glacier de Valante est descendu, le temps est beau et la journée n'est pas finie ; aussi, en une demi-heure, nous gagnons par un petit glacier d'abord, puis à travers les moraines, la brèche déjà signalée entre le petit mont Viso et le Visoletto, immédiatement à la base de l'arête Nord du Visoletto. A nos pieds s'étalent les trois lacs de Florence, d'aval et d'amont, et plus bas les prairies du Plan du Roi, où nous revoyons l'*albergo alpino* de M. Doga, près de la source du Pô. Après avoir opéré une partie de la descente sur l'Italie et constaté qu'elle était facile, nous revenons sur la brèche, pour baptiser le *col du Visoletto*.

Press. : 527,3 ; temp., + 7 ; altitude, 2,903 mètr. Ce col, qui est le plus rapproché de la frontière, fait donc communiquer la vallée du Pô avec Valante ; il est tout entier en Italie. Sur la carte italienne, il est exactement indiqué par les deux // du mot col de Vallante ¹. Après avoir repassé le col Valante, nous rentrions à 8 h. du soir au Refuge des Lyonnais.

COL DELLA RUINA (2,917 mètr.). — Le lendemain, 27 août, voulant nous donner le temps de la réflexion et achever l'étude des cols du massif, nous allâmes reconnaître un passage bien peu connu, ouvert sur la frontière entre le col de Soustres (ou de la Lauze) et la Grande-Aiguillette. Ce passage est indiqué sur la carte française par la cote 2917 et sur la carte italienne par le nom de col della Ruina. On ne doit pas le confondre avec Brèche de Ruine qui est entre le pic d'Asti et Roche-Taillante.

Le col della Ruina est une entaille profonde de l'arête ; il s'ouvre entre le vallon de Ruines et le vallon italien de *Bonafous*, un des nombreux tributaires de la grande vallée de Soustres ; de la vallée du Guil, on y arrive par un couloir étroit, sombre, redressé et rempli d'éboulis, qui porte à sa base un très-petit lac en forme de poire. Vers l'Italie, au contraire, il a le même caractère que tous les cols de la région ; les prairies du val de Soustres arrivent presque au sommet en pente modérée, et nous voyons à une courte distance les bergers qui ramènent leurs troupeaux dans les parcs. Après avoir ensuite escaladé les trois sommets qui nous séparent du col de Soustres, nous nous oublions à regarder le coucher du soleil ; la nuit est avancée quand nous rentrons au refuge.

La journée du 28 fut admirable ; par une sorte de fata-

¹ La gravure de la page 43 donne la face ouest du Visoletto, le col du Visoletto à gauche et à droite l'échancrure des cols du Siège Carré et du Viso ; la photographie a été prise des lacs du col Valante.

lité, il nous fallut descendre à Abriès, puis à Aiguilles, où Salvador attendait une dépêche qui pouvait l'obliger à regagner son poste ; elle nous permit, au contraire, de retourner le soir même au Refuge des Lyonnais.

Deuxième tentative, 29 août. — A 2 h. du matin, nous étions debout, mangeant des œufs frais et absorbant de grands bols de café noir, grâce auxquels nous allions marcher d'un pas accéléré. A 6 h., nous arrivions sur le col Valante, avec Émile Pic et Chabert, et, à 8 h. 20 min., sur le col du Viso, tant la marche avait été rapide ; le temps avait été magnifique jusque-là. Soudain, un ouragan éclate, et force nous est de dévaler au galop sur le glacier de Valante au pied duquel nous arrivons dans un état d'énervement qu'aucun échec ne nous a encore laissé.

Mais le soleil reparait, et, quand les nuages se sont dispersés, nous avons déjà préparé des plans nouveaux. Après avoir dormi sur le gazon aux bords des charmants lacs du col Valante, pris une série de photographies et laissé partir Chabert, nous redescendons, pour trouver bientôt un joli bivouac, au pied du glacier de Valante, sous un surplombement ; le lendemain, on attaquera de nouveau le Viso ; mais nous comptons sans notre hôte.

Un mur en terrasse est construit autour de la cavité, le sol est recouvert de rhododendrons et de brassées de grands *tussilages* en fleurs, et, à 8 h., nous dormons déjà profondément, sous le monde infini des étoiles, rêvant une conquête prochaine. Vers 2 h., Pic pousse un soupir lamentable : serait-il somnambule comme Véritier ? Hélas ! non : l'eau tombe à torrents depuis longtemps déjà sur un plaid vraiment imperméable. Bientôt la pluie ramassée sur tout le monticule s'abat sur nous en douche énorme, et nous n'avons d'autre ressource que de faire trois pas en avant et de recevoir l'averse jusqu'au jour, car il est impossible de s'engager de nuit dans la moraine.

Au petit jour, nous fuyons ce monde maudit, en jurant — serment d'alpiniste — que la conquête du Viso ne nous tenterait plus. Nous n'avions pas encore tout vu, mais la troisième expédition ne devait pas tarder.

Pour le moment, il s'agit de fuir une nouvelle édition du déluge; la moraine franchie, nous suivons au galop les rives gazonnées du torrent de Valante; les chalets de Bardote, de la Maire-Soulier, du Pian-Meyer, les crêtes arides, les forêts sauvages, toute la vallée enfin, passent comme dans un rêve; la foudre éclate à deux pas de nous au Pian Meyer, l'averse continue; sentiers et torrents sont confondus, et notre course se poursuit, pour ne s'achever qu'à la Maddalena, seul hameau de la commune de Pontechianale où existe une auberge chez Tholozan. Là nous sommes reçus par d'excellentes gens, nous changeons de vêtements, nous nous installons devant un grand feu après un modeste déjeuner, et nous oublions que l'auberge est tout-à-fait primitive, et que la nuit se passera dans une grange où nous regretterons nos plus mauvais bivouacs.

Le lendemain 31 août, par un soleil éblouissant, nous rentrions en France par le vieux col Agnel, pour aller coucher au Refuge National, en reconnaissant sur notre route les versants italiens de deux cols et de deux sommets de frontière, qui furent escaladés le 1^{er} septembre; ces deux journées, dont on trouvera le récit ci-dessous, nous réconcilièrent avec la montagne, et, du sommet de la Grande-Aiguillette, nous descendions, dans la nuit du 1^{er} septembre, au Refuge des Lyonnais.

Troisième tentative, 2 et 3 septembre. — Le col Valante et le col du Viso sont successivement et rapidement escaladés, et à 10 h. du matin nous nous retrouvons au glacier en V. Le grand couloir qui le domine et que nous avons remonté il y a quelques jours est tapissé

de verglas et inabordable. Ayant retrouvé, grâce à un rappel de corde, la mauvaise cheminée par laquelle nous étions descendus en 1877, nous l'escaladons péniblement, après avoir vu Émile Pic s'élever debout sur les épaules de l'un de nous et finir l'ascension par un rétablissement. De là, par des rochers toujours remplis de verglas et de petits nids de glace, nous arrivons à 2 h. aux murs intacts du dernier bivouac, puis au grand glacier. Les seize marches taillées il y a huit jours sont encore bonnes; il en reste trente à creuser; après 2 h. de repos et de travail opiniâtre, nous reprenons enfin les derniers rochers, à une courte distance de l'arête qui s'abaisse du sommet du Viso vers la pointe du Triangle, dont nous sépare le glacier de ce nom. A droite, se dresse un rocher qui ressemble à un ours accroupi sur ses pattes.

Les abords de l'arête nous semblaient trop redoutables, il faut continuer à s'élever par le milieu de la muraille Nord, et chercher à se frayer un passage à travers toutes les belles aiguilles qui nous cachent maintenant la cime du Viso. Le ciel est toujours bleu, les plaines de l'Italie sont d'une admirable pureté; si aucun obstacle matériel ne nous arrête, nous espérons camper à la nuit tombante sur le Viso.

Nous sommes au pied d'une cheminée ou mieux d'une fente haute de 30 mètr. que nous jugeons aussitôt impraticable; mais Émile Pic, après avoir abandonné sac et piolet et pris la corde de sûreté, réussit à s'élever en traversant la paroi de droite; puis il attire à lui les sacs, les piolets par le couloir, sans pouvoir, faute de place, nous hisser par la même voie. C'est le passage le plus difficile que nous connaissions, sans en excepter le plus périlleux de la Meije. En effet, il nous faut suivre en écharpe un mur sans corniche, mais pourvu de petites aspérités auxquelles on se cramponne en se tenant debout contre le mur; la corde ne sert de rien; bien au contraire: si le

guide la tendait, on serait immédiatement précipité.

Il est 6 h. du soir quand cette longue traversée prend fin ; la cheminée forme à son sommet un étroit plateau flanqué à gauche d'une petite fente qui va bientôt nous recevoir pour le campement ; puis elle se bifurque en deux couloirs de

Muraille Nord du Viso

(d'après une photographie de P. Guillemin, prise de la Grande-Aiguillette).

glace hauts de 8 mèt. ; quand un escalier aura été ouvert, l'arête sera atteinte, tout près du sommet.

A peine Émile Pic a-t-il taillé trois marches, que la nuit se fait brusquement, et d'épais brouillards fondent sur nous. Il fallait se hâter d'achever la course pour nous retrouver en pays connu sur la face Sud du Viso. Soudain la neige se met à tomber et un coup de foudre retentit à deux pas.

Épouvantés et désarmés devant ce péril, nous descen-

dons aussitôt dans la petite fente, sans même chercher à retraverser le mur du grand couloir déjà fermé par la neige. En 20 min. nos préparatifs sont faits pour ce bivouac à plus de 3,800 mèt.; le grand plaid est jeté pardessus la fente, calé avec des pierres, un des côtés masquant en partie l'entrée, et les piolets, dangereux maintenant, sont enfouis sous la neige; enfin une pierre est roulée sur les bords du précipice avec les sacs qu'il est impossible de loger.

Voici la position que nous occupons à 7 h. du soir et que nous garderons jusqu'au matin sans pouvoir faire un mouvement; la cheminée étant très-redressée, nous sommes échelonnés; Salvador, le plus mince, est à cheval dans le fond sur une pierre mal étayée et maintient le second plaid contre le haut de la fente, pour arrêter la neige; Guillemain est assis sur ses pieds et il tient Émile Pic entre ses jambes; il ne nous reste plus qu'à attendre les événements.

Il est 8 h.: c'est le grésil qui tombe; les étincelles se succèdent sous le plaid et des éclairs de feu nous aveuglent; on dirait que le fluide électrique coulant du haut de la montagne passe en bruissant devant nous; la foudre retentit en éclats terribles qui vont en s'affaiblissant, mais en se renouvelant avec plus de force; c'est une suite non interrompue de violentes commotions suivies de lugubres silences. Une première fois, un coup sec se fait entendre sans se trahir par une flamme et tous trois nous faisons un saut, comme mis sous l'influence d'une forte pile; une seconde fois, une trainée de feu entre par le haut de la fente et frappe Guillemain au ventre et Émile Pic à la jambe, tous deux étant déjà en partie enfouis dans la neige; ils accusent une vive douleur, mais se remettent aussitôt.

Nous restons calmes malgré nos angoisses, et seulement après chaque détonation nous rompons le silence pour savoir lequel est frappé; nous n'ignorons point que nous

sommes en péril extrême et qu'il n'y aura pour nous peut-être d'autre lendemain que l'éternité ; mais nous avons foi dans la protection de Dieu et nous nous préparons à accepter sa volonté.

Vers 10 h., dans un moment de calme, on réussit à allumer une bougie, et chacun de nous, sans dire mot, résume en deux lignes sur son carnet la situation présente ; après quoi, les fumeurs reprennent machinalement leurs pipes. Tous nos souvenirs scientifiques sont rassemblés pour expliquer les bizarreries des décharges : il est évident que c'est la neige elle-même qui brise et ramifie la foudre ; aussi depuis longtemps nous nous gardons bien de faire glisser ce manteau protecteur sous lequel notre toit fléchit de plus en plus, et nous nous bornons à soutenir le plaid avec nos mains.

Un épouvantable coup de tonnerre éclate de nouveau, et un large trait de feu, entré cette fois par un des coins de la porte que forme le plaid, traverse toute la fissure, et, sans toucher les autres, va frapper Salvador en plein visage. Une minute terrible s'écoule à l'interroger avant qu'il ait recouvré sa connaissance ; puis il reprend doucement la parole pour demander que la bougie soit rallumée... il se croyait aveugle !

Jusqu'au jour désormais plus un mot ne sera échangé, tant chacun redoute d'apporter une note de découragement ; la neige tombe toujours, mais les éclairs deviennent plus rares ; le bruit du tonnerre décroît, et à 11 h. un calme absolu règne sur ces hauteurs glacées. A minuit, Pic soulève légèrement le plaid ; les étoiles brillent, les nuages se dispersent, la nuit devient admirable ; le premier danger est passé. Trop mal assis pour oser succomber au sommeil, nous songeons maintenant à l'avenir ; et il reste acquis que, si nous ne pouvons pas achever l'ascension, la descente va être longue et incertaine ; mais il faut agir rapidement, car, si nous laissons geler

la neige, nous serons définitivement bloqués et perdus.

Le jour nous retrouve brisés par la fatigue et par un froid atroce ; nous sommes incapables de remuer avant 6 h. Une bonne heure se passe à déterrer les sacs et les piolets, à démêler et assouplir les cordes. Tout le Viso disparaît sous un manteau blanc ; nous voyons nettement les régions où s'est concentré l'orage ; la neige recouvre la Grande-Aiguillette, et le fond de la vallée du Guil jusqu'au refuge.

A 7 h., on se met en marche ; Pic essaye de graver le couloir supérieur attaqué la veille ; impossible même de reprendre nos marches ; les traînées de neige se succèdent, s'entassent jusqu'à nos épaules ; le déblayement n'est pas possible ; descendons, descendons vite ! Une première tentative pour traverser la paroi du couloir n'aboutit pas et nous fait courir des dangers. Dès le début, la grande corde doit être employée. On décide qu'un piolet sera abandonné enfoncé dans une fente, de façon à pouvoir ramener la corde ; puis on s'aperçoit que, repliée, elle est de moitié trop courte et qu'il faut la sacrifier. Alors Émile Pic descend à tour de rôle Guillemain, dont les mains, chauffées par la neige, se brûlent affreusement au contact d'une pyramide de glace, puis Salvador, ensuite les sacs et les piolets ; enfin Pic, ayant fixé un nœud dans une fente, descend à son tour, et notre belle corde toute neuve, longue de 30 mètr., en chanvre de Manille à filet vert, est délaissée ; il ne nous en reste qu'une, longue de 15 mètres.

Au couloir succède la grande pente de glace : le premier doit descendre tantôt à reculons, tantôt face à la pente, pour trouver les marches et les déblayer ; nous arrivons enfin aux rochers après avoir mis 5 h. à descendre une centaine de mètres. Assis dans le petit enclos démolí par Véritier, nous déjeûnons tristement et sans boire, car nos gourdes sont gelées ; puis nous repartons ; plus une goutte

d'eau dans toute la montagne ; il faudra aller jusqu'au col Valante pour en avoir.

Abrégeons cette descente qui a été un long martyre, et dont chaque pas fut une conquête pénible ; plus bas, on réussit, en rappelant la corde, à descendre la cheminée dont nous avons déjà parlé. L'horizon est sublime aujourd'hui, trop étendu pour la vue humaine, et nous avons encore le temps de l'admirer pendant que Guillemain fraie la voie.

La nuit nous surprend à chercher les limites du glacier en V pour l'éviter ; à 9 h. du soir, nous sommes sur le col du Viso : nous avons mis 14 h. à descendre les 555 premiers mètres, soit 39 mètres à l'heure. Sans nous arrêter, nous recommençons à descendre ; éclairés un instant par un croissant de lune, nous poursuivons notre route à travers les moraines et le glacier de Valante ; l'ascension du col Valante, qui est encombré de neige, prend fin après minuit. A 3 h. seulement, les bougies étant épuisées depuis le col, nous approchons du Refuge des Lyonnais ; mais, nous croyant égarés dans la nuit et sourds aux exhortations de Pic, nous nous endormons d'un sommeil de plomb au pied du premier mélèze et à 100 mètr. du refuge. Au jour, Pic et le berger viennent nous réveiller, et nous rentrons 3 h. après à Abriès.

Le lendemain, Salvador déraillait sur la ligne de Paris et pouvait déjà regretter les dangers alpestres auxquels il venait d'échapper.

La descente a duré 23 h., sur lesquelles une seule de halte ; aussi les blessures physiques et morales mettront-elles du temps à guérir. Pendant longtemps nous ne songerons plus, à cette conquête que Henri Cordier ambitionnait à l'heure de la mort, et que M. Coolidge, par un noble sentiment de confraternité alpine, n'avait pas entreprise après nous, voulant nous laisser l'honneur d'achever ce que nous avons commencé.

PREMIÈRE ASCENSION DU PIC D'ASTI (3,168 MÈT.) ET DE LA

GRANDE AIGUILLETTE (3,297 MÈT.)

COL D'ASTI (3,062 MÈT.) ET COL DES AIGUILLETES (3,107 MÈT.)¹

L'arête de frontière comprise, de l'Ouest à l'Est, entre le col Agnel et le col de Soustres, borne au Midi les vallées de l'Agnello et de Soustres, et au Nord celles de l'Aigue-Agnelle, de Foréant, de Ruines et du Guil. Sa constitution géologique est celle de Roche-Taillante, schistes talqueux ou calcaires cipolins en lauzes ; aussi l'arête tout entière offre-t-elle de hautes murailles et des cimes puissamment découpées.

De l'Ouest à l'Est, la chaîne présente après le col Agnel les accidents suivants : le Pain de Sucre (3,202 mèt. ; appelé Aiguillette ou Petite Pyramide sur la carte française) et indiqué sur la carte italienne par un simple triangle ; le pic d'Asti (3,168 mèt.) qui est le Rocher Rouge italien ; la Grande Aiguillette (3,297 mèt.) ou *cima de Vallo-nevi* de la feuille italienne qui donne à tout l'ensemble le nom d'Aiguillettes. Vient ensuite le col della Ruina que nous décrivons ailleurs et auquel correspond la cote 2,917 de notre carte, et le col de la Lauze (2,933 mèt.) appelé par les Piémontais col de la Lauzette et invariablement col de Soustres par les habitants d'Abriès.

Dans les précédents annuaires, nous avons déjà raconté les ascensions du Pain de Sucre, de Roche-Taillante, et décrit les cols voisins ; il nous restait seulement dans le massif deux sommets à gravir et deux cols à chercher entre des vallées sans communications directes. Cette région était peu connue et mal décrite ; l'ayant explorée

¹ État-major français : Larche, 201. — État-major italien : Monte-Viso, 57.

jusque dans ses derniers replis, nous aurons quelques erreurs à rectifier.

Le pic d'Asti est sur le prolongement de l'arête de Roche-Taillante, dont il est séparé par Brèche-de-Ruines. De la vallée de Fontgillarde on en aperçoit le sommet derrière le Pain de Sucre ; vu du vallon italien d'Agnel, il ressemble à une tour formidable, vivement colorée en jaune. La carte italienne le place exactement ; mais, sur la carte française, on doit le reporter un peu au Nord-Ouest. Cette montagne était regardée dans le pays comme absolument inaccessible ; aussi devions-nous hésiter longtemps avant de découvrir un point d'attaque. Quant à la Grande Aiguillette, il est probable que l'ascension a dû en être faite, car elle n'offre pas de difficultés réelles.

Dans la journée du 30 août, allant de la Madalena au Refuge Agnel, nous avons étudié avec soin toute la chaîne, et nous nous étions détournés pour reconnaître les aboutissants italiens des deux cols que nous devions baptiser le lendemain en montant par Ruines ; en outre, chemin faisant, nous avons constaté que la face Ouest du pic d'Asti devait défier un assaut, grâce à un vaste surplombement.

Le dimanche 1^{er} septembre, nous partons du Refuge Agnel, avec Émile Pic, pour atteindre bientôt le col Vieux (2,738 mè.). De là, laissant à gauche le lac Foréant, nous nous dirigeons droit vers l'arête abrupte comprise entre Brèche-de-Ruines et le pic d'Asti ; une tentative par ce côté nous paraissant inutile, nous descendons un peu pour franchir Brèche-de-Ruines (2,850 mè.). Ce col, qui relie le vallon de Foréant à celui de Ruines a une réputation détestable ; assurément l'ascension des deux versants est pénible, et le col n'est accessible ni à l'artillerie ni à la cavalerie ; mais le plus modeste fantassin de la plaine le franchirait avec armes et bagages. Il est ouvert dans les schistes talqueux ; c'est une brèche

en arête, large à peine de 3 mètr., flanquée de grandes roches à pans coupés, d'aiguilles capricieuses aux surplombements les plus bizarres.

De Brèche-de-Ruines, obliquant de suite à droite, nous descendons en 20 min. dans le vallon de Ruines. Ce vallon a un caractère spécial de grandeur sauvage, grâce à l'absence de végétation, aux splendides escarpements qui l'enserrent, et à la présence de deux petits glaciers, derniers souvenirs de la période glaciaire du Queyras.

La vallée de Ruines est fermée au Nord par les parois de Roche-Taillante et de ses contre-forts ; à l'Ouest, par le pic d'Asti, d'une verticalité absolue, et, au Sud, par les Aiguillettes, moins abruptes, mais revêtues de champs de glace.

Le glacier d'Asti couvre toute la vallée supérieure sur une longueur de 800 mètr. jusqu'au pied de la muraille Est du pic d'Asti ; il est à peu près plat, complètement dépourvu de névé, et présente des crevasses étroites près de sa chute ; plus haut, il se redresse pour expirer à la base du pic, et dessine alors une magnifique bergschrund ; fait assez rare, il porte de fort belles *tables de glaciers*.

Le glacier des Aiguillettes mérite à peine une mention ; il ne se compose que de longues bandes de glace pure, souvent cachées par une couche perfide de boue et de pierres, et qui remontent jusque vers l'arête ; on en aperçoit une partie de la Monta et de la vallée du Guil, au-dessous du sommet de la Grande Aiguillette.

Après avoir traversé les moraines qui rendent pénible l'abord du glacier d'Asti, nous faisons halte pour étudier la face Est et les deux arêtes du pic d'Asti, et il est décidé qu'on attaquera la montagne par l'arête Sud qui se dresse droit au-dessus du col que nous allons baptiser.

La traversée du glacier s'effectue sans la moindre difficulté, et, à 11 h. 50 min., nous atteignons une brèche ouverte à droite des Aiguillettes, bien au pied de l'arête

Sud du pic d'Asti. Ce passage étant connu des chasseurs, nous nous contentons de lui imposer un nom : *col d'Asti* (Press., 523^{mm},5 ; temp., + 7°. Altitude rectifiée d'après la pression sur le pic : 3,062 mè.). Ce col fait donc communiquer le vallon de Ruines avec la partie supérieure du vallon italien d'Agnel sur lequel la descente est très-facile. A travers des échancrures, nous apercevons la Font-Sainte, les Henvières, la Tête des Toilies, le Grand Rubren, le Viso, le Mont-Ambin et le Mont-Pourri.

Du col, 106 mè. seulement restaient à gravir pour atteindre le sommet du pic d'Asti. En quittant le col à 11 h. 50 min., nous contournons un peu sous l'arête Sud un couloir de glace pour achever directement l'ascension par l'arête. Nous ne connaissons guère de rochers plus mauvais, plus fracturés, plus légèrement suspendus ; l'ensemble est vertical ; aussi nous tenons-nous étroitement serrés, pendant que Pic précipite à droite et à gauche toutes ces ruines menaçantes, et éprouve la solidité des points d'appui avant de s'élever à la force des poignets. A midi 35 min., le pic d'Asti est vaincu.

La montagne n'ayant pas d'épaisseur, le sommet même est très-étroit et peut à peine compter un pied ; il est long de 8 mètres. Il est couvert de calcaires cipolins rougeâtres, brisés, au milieu desquels nous circulons avec prudence. Press., 519 milim., temp. : + 7°. Le baromètre donne à la lecture immédiate 3,165 mè. ; soit la hauteur de la carte à 3 mè. près.

Un panorama sublime de lumière et d'étendue se déroule sous un soleil de feu. Au Sud, le Grand Rubren, le col Longet, la pointe de Mary et le Péou-Roc ; l'Aiguille de Chambeyron et les glaciers de Marinnet ; la Font-Sainte, les Henvières et la Saume ; la Tête de Toilies et les montagnes de Saint-Véran ; à l'Ouest, à nos pieds, le refuge où les chasseurs nous saluent, Fontgillarde, le Coin. Pierre-Grosse ; tous les sommets de l'Embrunais et du

Gapençais où nous reconnaissons surtout le Morgon et Chaillol ; puis viennent l'Olan, la chaîne de Bonvoisin, le col du Sellar, les Opillous, les Bans, le col de la Pilatte, le glacier de Sélé, l'Ailefroide, le Pic-sans-Nom, le Pelvoux, la Barre des Écrins, la Grande Sagne, le glacier Blanc, la Grande Ruine, les Agneaux, la Meije découpée en mille flèches, les Grandes Rousses ; plus près de nous en tournant vers le Nord, Rochebrune ; puis les Aiguilles d'Arves, le Thabor, la Muande, le Chaberton, la Dent-Parrachée, le Mont-Pourri, le Mont-Blanc. A l'Est, la Roche-Taillante, le Pelvas, le Bric-Bouchet, le pic Traverse, le mont Médasse, le Granero, la Grande Aiguillette, le Visoletto et le Viso.

Après avoir élevé une haute pyramide et abandonné nos cartes dans une boîte de sommet, nous commençons la descente à 1 h. 15 min. ; elle se fit avec une extrême attention, par le même itinéraire, et exigea, pour les 106 mèt., 45 minutes, comme la montée.

La journée n'étant pas encore trop avancée, nous nous décidons à faire immédiatement l'ascension de la Grande Aiguillette. En partant du col d'Asti qui fut signalé par un tas de pierres, nous allons traverser les pentes supérieures des Aiguillettes sur des champs de glace souvent couverts de boue où nous perdons pied maintes fois, si bien qu'on finit par prendre la corde. Après avoir gravi une série de petits ressauts de l'arête, nous redescendons un peu sur Ruines en passant près d'un petit lac ; à 10 min. de là, on atteint une brèche ouverte dans l'arête ; c'est le deuxième des cols reconnus la veille par l'Italie et nous l'appelons *col des Aiguillettes* (press., 526 millim. ; temp., $+ 8^{\circ},5$; altitude, 3,407 mèt.).

Le col des Aiguillettes est au pied de l'arête Ouest d'un gros sommet conique qui le sépare de la Grande Aiguillette. Il a la forme d'un large et long plateau parsemé d'éboulis de schistes talqueux. Il rattache la vallée de Ruines

au vallon italien de la Baissa qui envoie ses eaux à la grande vallée de Soustres. Par la Baissa, le col serait accessible à l'artillerie, mais le glacier le défend sur la pente française. Un peu au-dessous du col, vers l'Italie, un monticule porte une flaque d'eau à son sommet.

Après avoir élevé un signal, nous redescendons sur le lac de Ruines aux eaux bourbeuses, pour dîner de 3 à 4 heures. Nous traversons ensuite une dernière pente de glace et nous gagnons de nouveau l'arête pour escalader deux sommets secondaires en suivant pendant quelque temps le versant italien. Puis, trouvant l'arête brisée et le chemin barré, nous inclinons vers Ruines par des rochers difficiles; enfin, longeant les bords d'un petit et épais glacier visible de la Monta, nous atteignons le sommet de la Grande Aiguillette; il est 5 h. 25 minutes.

La montagne a en réalité deux cimes distantes d'environ 100 mèt. et d'égale hauteur. Une pyramide est construite sur la cime de l'Ouest, puis nous passons, non sans quelque difficulté, sur celle de l'Est (press., 513 millim; temp., $+5^{\circ}$; altitude, 3,297 mèt.). Nous sommes bien sur le point culminant de tout le massif compris entre le Guil, les deux vallées d'Agnel et la Varaita.

Le sommet, formé par les schistes talqueux, est assez large pour qu'il soit possible d'installer l'appareil photographique et d'élever une belle pyramide. Le soleil baisse et se couche majestueusement sur les Grandes Rousses et sur les Aiguilles d'Arves. Le panorama, qui diffère peu de celui du pic d'Asti, est d'une magnificence prodigieuse; c'est une vue circulaire et sans limite qui défie toute description. Longtemps nous nous arrêtons à contempler dans le Sud les Alpes maritimes qui sont dégagées, et près de nous, le Viso baigné d'une lumière douce. A le voir si pur, si tranquille, nous ne soupçonnons guère que le lendemain à la même heure, parvenus près de son

faite, nous verrons la foudre naître, éclater, frapper, et la neige le recouvrir.

Il est plus de 6 h., et la nuit s'avance quand nous nous arrachons à cette vue merveilleuse. La descente s'accomplit d'abord sur l'extrémité supérieure de la vallée de Ruines, à travers des éboulis pulvérulents ; plus bas, les couches de glace se révèlent par une culbute générale, et la descente devient pénible. Laissant à gauche le débouché de Ruines, nous gravissons une petite arête à droite, et nous nous retrouvons à 6 h. 35 min. sur les bords du lac bleu, grand comme un miroir de poche, étalé au pied de la belle cheminée qui aboutit au col della Ruina. De là, dans une obscurité de plus en plus profonde, nous descendons lentement les pentes mêlées de gazon et de rochers, puis le lit d'un torrent qui débouche en face du refuge ; enfin, ayant sauté le Guil, nous rentrons à 8 h. au Refuge des Lyonnais. La fille du berger a entendu nos cris, et, à notre arrivée, le poêle ronfle et la soupe est prête.

Par les pentes de l'Ouest, l'ascension de la Grande Aiguillette présente quelques obstacles ; mais elle reste seulement pénible si l'on monte droit par Ruines ; aussi la recommandons-nous vivement. Par l'Italie, elle est encore plus facile ; les mulets arriveraient à quelques mètres du sommet.

Quant au pic d'Asti, il est très-difficile et très-périlleux : difficile, parce que les rochers sont escarpés ; périlleux, parce qu'ils sont brisés et menacent ruine.

Index (sans haltes)

Du Refuge Agnel au col Vieux : 40 min.

Du col Vieux à Brèche-de-Ruines : 1 h. 10 min.

De Brèche-de-Ruines au col d'Asti : 1 h.

Ascension du pic d'Asti, depuis le col : 45 min.

Descente sur le col : 45 min.

Du col d'Asti au col des Aiguillettes : 1 h. 10 min.

Du col au sommet de la Grande Aiguillette : 1 h. 25 min.

Descente sur le Refuge des Lyonnais : 1 h. 55 min.

COURSES DIVERSES

(M. P. GUILLEMIN)

ASCENSION DU PIC SIGNALÉ DU GLACIER BLANC (3,355 MÈT.)

Le 8 septembre, accompagnant l'artiste qui prenait les dernières vues de l'album des Alpes Briançonnaises, je fis avec le guide Pierre Estienne la première ascension du Signalé, 3,355 mèt.; la caravane comprenait encore MM. Dubarry, médecin-major au 96^e, Hausser, capitaine, Floransan et Roche, lieutenants. Arrivés sur le col du glacier Blanc, d'où la Meije est invisible, il nous suffit de monter pendant 20 min., en évitant avec soin un énorme encorbellement de glacier qui domine le gouffre d'Arsines, vers le sommet du Pic Signalé, d'où nous eûmes une admirable vue de la chaîne entière de la Meije. De là, nous descendîmes droit sur le Refuge Tuckett par d'horribles rochers, en longeant toute la base des Agneaux.

Cette course m'a permis de fixer, grâce aux relevés simultanés de l'observatoire de Saint-Christophe, l'altitude plus exacte du col du glacier Blanc, 3,268 mèt.; le Refuge Tuckett est à 2,504 mètres.

Revue Alpine. Col du glacier Blanc.

1. 16 juillet 1862. — MM. F.-F. Tuckett. Guides : Michel Croz et Pierre Perrn. — Départ de Vallouise.
2. 26 août 1862. — MM. W. Mathews et T.-G. Bonney. Guides : Michel et J.-B. Croz. — Départ de Vallouise.
3. 15 juillet 1873. — Mademoiselle Brevoort et W. Coolidge. Guides : Christian et Ulrich Almer. — Départ d'une moraine du glacier Blanc.

4. Juillet 1875. — M. Martelli. Guides : J.-A. Carrel et J.-J. Maquignaz. — Départ de Vallouise.
5. 6 juillet 1877. — MM. Pendlebury, Taylor et Colgrove. Guides : Gabriel et Josef Spechtenhauser. — Premier passage de l'Alp à Vallouise.
6. 3 août 1877. — M. Paul Guillemain. Guide : Émile Pic. — De l'Alp à Vallouise.
7. 13 août 1878. — MM. Charles Mancardi et Charles Probst. Guides : C. Roderon et J.-B. Rodier. — Du col des Écrins par le glacier Blanc.
8. 14 septembre 1878. — M. Georges Devin. Guides : Pierre Reymond et P.-A. Barneoud. — Départ du Refuge Cézanne.

Le 19 septembre, j'allai visiter le Refuge de Provence, le plus élevé des abris du Club Alpin Français dans les Alpes ; il était en parfait état. Du refuge, on jouit d'une vue superbe sur la chaîne des Bœufs-Rouges et du glacier de Sélé (voir la gravure ci-jointe), sur les derniers rochers d'ascension du Pelvoux, le glacier du Clot de l'Homme, et le Petit Pelvoux ; on voit encore Rochebrune, le Viso, Roche-Taillante, les Toilies, le Bric de Chambeyron, la chaîne de la Font-Sainte et des Henvières.

Je ne mentionnerai que comme curiosité une tentative à la Barre des Écrins, faite le 22 septembre avec les guides Pierre Reymond, Pierre Estienne et P.-A. Barneoud ; comme il était facile de le prévoir, nous eûmes les plus grandes difficultés à atteindre la grande bergschrund du sommet ; là une épouvantable tourmente de vent et de neige, qui à la même heure mettait M. Albert Guyard en danger sur le glacier du Casset, nous obligea à la retraite.

Enfin, le 5 octobre, je dirigeai une tournée des aspirants guides du Monétier par le col des Grangettes, le glacier de Séguret-Foran, et le col de Montagnole. Le dessin qui accompagne cet article donne une vue du glacier du Monétier, type admirable et imposant des *glaciers en cataractes*. Dans cette même course, je fixai l'emplacement de deux refuges à construire dans l'avenir. L'un, le *Refuge*

Refuge de Provence
(Dessin de M. R. Schrader, d'après une photographie de M. Paul Guillemin.)

Chancel, s'élèvera au pied du glacier du Monétier, dans le dernier bosquet de mélèzes de la rive gauche du Tabuc. L'autre, le *Refuge de Joinville*¹, sera bâti, près du déversoir du lac de l'Échauda, sur un petit monticule gazonné, et couvrira le glacier de Séguret-Foran. Ces deux refuges clôrent la série des abris indispensables, et tous les grands glaciers du Briançonnais se trouveront ainsi couverts.

Glaciers du Monétier (dessin de F. Schrader reproduit par le procédé Gillot, d'après une photographie de M. Grand).

Nous avons eu l'idée de reconstituer l'histoire alpine des courses que nous avons faites cette année; si des erreurs ou des oublis se sont glissés dans cet intéressant travail, nous recevrons avec reconnaissance toutes les rectifications qui nous seront adressées. En terminant, nous exprimons ici le vœu que chaque touriste fasse à l'avenir un relevé semblable. Sauf de rares exceptions et pour quelques ascensions très-anciennes, on en trouvera les

¹ Notre collègue M^{sr} le prince de Joinville a donné 500 francs pour le Refuge du Monétier.

éléments dans l'*Alpine Journal*, dans les *Annuaire*s du Club Alpin Français et de la Société des Touristes du Dauphiné, et surtout dans le deuxième Bulletin de la section de l'Isère, où M. Coolidge a inséré une revue des ascensions anglaises en Dauphiné.

PAUL GUILLEMIN,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Briançon et de Lyon).

ANDRÉ SALVADOR DE QUATREFAGES,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

COURSES

SUR LES GLACIERS DU DAUPHINÉ

(Juin-Juillet 1878)

En quittant à Grenoble, le 10 juin, la caravane du lycée de Lyon, dirigée par notre ami Paul Guillemain avec lequel nous avons fait l'ascension du Grand-Som, j'emportais la promesse de MM. Henry Duhamel et Félix Perrin qu'ils viendraient me rejoindre, le 22 du même mois, à Saint-Christophe. Le 12, je montai à la Grave, et le soir même je m'installai avec Émile Pic au Refuge de l'Alp. La saison était peu avancée, mais la nature à peine à son réveil me semblait si belle que je passai là une semaine entière à visiter, seul ou avec mon guide Pic, tous les recoins de la vallée. Le *Pic de Chamoussier* (3,019 mè.), qui forme l'éperon Nord de la chaîne comprise entre le glacier d'Arsines et celui des Agneaux, fut le but de notre première ascension; mais, le surlendemain, la neige vint à tomber, et il nous fallut redescendre à la Grave.

Le 16 juin, passant par le col de l'Alp et par Vénosc, je gagnai Saint-Christophe, où les brouillards et une pluie chaude qui devait hâter les progrès du printemps survinrent le soir même; ils durèrent jusqu'au 19; le 20, le soleil brillait radieux, et, le soir, je partis avec les deux Gaspard pour la Bérarde. De là, nous fîmes la première ascension

du *Dôme neigeux de la Gandolière*, que la neige rendit pénible et fatigante, et le 22 au matin nous étions de retour à Saint-Christophe où arrivaient, quelques heures plus tard, MM. Duhamel et Perrin.

Le reste de la journée et la matinée du lendemain furent employés par mes collègues à installer les appareils destinés au poste météorologique créé par la section de l'Isère. M. Rolland, le jeune et intelligent instituteur de Saint-Christophe, consentait à se charger de la direction de ce poste, et l'on peut compter sur lui pour s'acquitter de sa tâche et pour adresser chaque mois à la section l'Isère le tableau de ses observations.

COL DE LA MUANDE (3,059 MÈT.)

(MM. SALVADOR ET PERRIN)

Notre projet était d'accompagner les guides du Valgodemar dans une tournée de montagnes qu'ils allaient faire sous la direction de Gaspard. Du Clot-en-Valgodemar à la Bérarde par le col et le sommet des Rouies, et retour de la Bérarde au Clot par le glacier et le col des Sellettes, tel était l'itinéraire arrêté par la Société des Touristes du Dauphiné. Donc, le dimanche 23, vers le soir, notre caravane, augmentée du guide Roderon, quittait Saint-Christophe et allait passer la nuit sur le foin, dans la grange de l'un des chalets de la Lavey, pour s'acheminer le lendemain, au lever du jour, vers le glacier du Fond et se rendre au Clot par le col de la Muande. A moitié route, H. Duhamel, indisposé, redescendit à la Bérarde.

La traversée du col de la Muande a été fidèlement décrite par M. J. Jullien dans l'*Annuaire de la Société des Touristes* de 1876. A l'époque où nous l'entreprenons, la course est plus facile à cause de l'abondance des neiges qui cou-

vrent les crevasses, et la descente du couloir sur le versant du Valgodemar ne nous offre d'autre danger que la chute des pierres détachées par le vent. Plus tard, lorsque la glace est à vif, ce couloir doit assurément être pénible et même dangereux ; en tout cas, la course ne saurait être classée parmi les promenades élémentaires. Pression, 527 millim. $1/2$; altitude, 3,059 mèt. ; temp., $+ 3^{\circ} 1/2$; 2 h.

A 5 h. du soir, nous sommes au Clot, assis autour d'un bon feu, dans la maison hospitalière des frères Armand ; l'un d'eux pousse la complaisance jusqu'à descendre à la Chapelle pour chercher le vin et le pain qui manquent ; en passant, il avertira de notre arrivée les guides qui doivent se joindre à nous, et leur fixera le moment du départ.

Index (sans haltes)

De Saint-Christophe à la Lavey, 2 h. 20 min.

De la Lavey au col de la Muande, 4 h. 30 min.

Du col au Clot-en-Valgodemar, 2 h. 30 min.

LES ROUIES (3,634 MÈT.)

Première ascension française

COL DES ROUIES (3,326 MÈT. ENVIRON)

(MM. SALVADOR ET PERRIN)

A 1 h. du matin, nous sortons de notre lit de feuilles sèches. Dans la grande pièce voûtée de l'auberge sont réunis les guides ; un seul, Philomen Vincent, des Navettes, manque à l'appel ; les quatre autres sont : Louis Armand, du Bourg ; Pierre Galland, du Casset ; Martin et Jean Armand, du Clot ; tous robustes et solides montagnards.

A 2 h. 20 min., la caravane franchit le seuil. Le ciel est

resplendissant d'étoiles, et la journée s'annonce bien ; nous traversons la Séveraisse et nous gagnons par un sentier pierreux, sur la rive droite, le plateau de pâturages où le berger, enveloppé dans sa limousine et appuyé sur un bâton ferré, attend le jour pour faire sortir les moutons du parc. Derrière nous se dresse le Sirac, aux fines dentelures, couvert encore d'un manteau de neige qui retombe sur ses larges épaules, et dans les plis duquel se jouent les rayons de la lune. A gauche, le sourd murmure de l'eau se fait entendre, et nous admirons plus loin une belle cascade, étroite dans le haut, formant éventail à sa base ; l'écume bouillonnante, qui se renouvelle sans cesse, brille dans l'obscurité ; nous nous élevons, et bientôt nous traversons le ruisseau plus paisible, en sautant de pierre en pierre.

Mais la marche s'accélère avec le jour qui s'avance ; le cirque de montagnes s'agrandit et s'empourpre ; à côté du Sirac, se montrent les cimes de Bonvoisin, le col du Sellar, les Opillous, les Bans, les cols du Says et du Chardon, le Vaxivier, au pied duquel sont exploitées de riches mines de plomb argentifère ; puis, au-dessus de notre tête, une large courbe dans un énorme glacier vu en raccourci, suspendu, bleu et crevassé. Nous savons que le col des Rouies s'ouvre entre le Vaxivier et le sommet des Rouies ; il est donc évident, comme l'assure Perrin, que le col est placé juste dans le milieu de la courbe ; mais le sommet des Rouies est-il accessible du col ? Nous consultons nos quatre guides du pays, tous nés au pied même de ces rocs ; une longue discussion s'engage. Ils s'accordent sur un point, c'est que les Rouies sont inabordables par le glacier que nous voyons là-haut. Ensuite, ils se concertent sur la route à suivre, et décident, à l'unanimité, qu'il faut incliner à gauche, gagner le petit lac du Lauzon et, de là, par un véritable passage de chamois qu'ils ont souvent traversé en chassant, atteindre la base des Rouies. Leur

assurance opiniâtre finit par nous gagner, d'autant plus que le retardataire rejoint ici la caravane et ajoute son témoignage à celui des autres.

A droite du lac du Lauzon, nous escaladons des gradins de rochers assez escarpés, puis nous traversons les premières neiges ; enfin, nous atteignons la base d'un couloir au-dessus duquel nous devons voir les Rouies. Ce couloir est étroit et escarpé vers le haut ; deux ou trois crevasses déjà ouvertes le coupent dans la largeur ; nous nous attachons, formant deux cordes dirigées, l'une, par Gaspard, l'autre, par Roderon. Gaspard est en avant ; il arrive sur la brèche, nous l'interrogeons ; pour toute réponse, il secoue tristement la tête ; Salvador, le second, se range auprès de lui ; puis, Perrin ; mais ils partagent la désagréable surprise de Gaspard, tandis que les guides du pays, en arrivant à la brèche, s'écrient joyeux, comme au bout de toutes leurs peines : « Voilà *la Rouye* ! »

La cause de ce désaccord était bien simple : les Rouies s'élevaient exactement à notre droite, c'est-à-dire entre nous et la dépression du glacier déprimé ou col des Rouies ; mais elle nous dominait par des murs à pic. Un simple plateau de neige nous séparait du col de la Muande, où nous étions la veille, et occupait la base des rochers de la face Ouest des Rouies. Or, les cinq guides du Valgodemar nous montraient la Cime du Vallon, où ils croyaient devoir nous conduire ; cette cime, haute de 3,418 mèt., porte dans le pays le nom de *Rouye*, nom attribué au contraire par la carte à un sommet inférieur, coté 3,088 mèt. Le nom et l'existence des Rouies sont inconnus aux gens du pays ! Ce sommet, le plus important de tous, et cependant visible de la vallée, est nommé par eux *Pic du Lauzon*, alors que cette désignation semble s'appliquer en réalité au petit sommet coté 2,921 mèt. Quant au col où nous sommes, c'est le col de *Porteras*, quelquefois traversé par les chasseurs qui, de là, rejoignent facilement le col de la Muande ;

il s'ouvre entre l'arête des Rouies et le pic du Lauzon. Pression, 535 millim. ; temp., + 8°.

Nous voilà bien convaincus maintenant, par expérience, de la précision de nos notions sur le col et la cime des Rouies. Gaspard fait une reconnaissance pour voir s'il ne serait pas possible, en suivant l'arête Ouest sur laquelle nous nous trouvons, d'atteindre le glacier supérieur et de là le sommet que nous devons vaincre ; mais non ; des à-pics formidables barrent partout la route ; il faut revenir en arrière ; heureusement, sur la neige, la descente est vite effectuée. En quelques minutes, prenant les névés en biais, conservant autant que possible la même hauteur, nous allons traverser une brèche ouverte dans une ligne de rochers qui nous sépare de la base du glacier. Jusqu'à notre arrivée dans la vallée de la Pilatte, nous ne quitterons plus la neige.

Nous suivons la rive gauche du glacier, sous la muraille Sud des Rouies, dont la cime, longtemps dissimulée par un de ses contre-forts, se dégage graduellement ; il nous faut chercher avec prudence notre route à travers des amas de neige grenue et des séracs tombés de la masse de glace qui surplombe ; nous abordons les rochers de la rive droite d'où nous pouvons voir, pendant que nous déjeunons, quelques lourdes tranches de glace s'affaisser sur elles-mêmes et rouler plus bas sur l'avalanche que nous venons de traverser ; nous prenons un large couloir, partout de glace, à gauche duquel pend le glacier, tourmenté, entrecoupé de fissures.

Sur les bords de la rive droite, on remarque au milieu des rochers l'emplacement où MM. Pendlebury et Taylor firent une halte lors du premier passage du col, en 1874.

A 1 h. enfin, nous atteignons le col des Rouies. Dans le relevé fait par M. Coolidge des passages du Valgodemar, une cote approximative de 3,000 mèt. lui est attribuée,

mais ce chiffre paraît bien au-dessous de l'altitude réelle. Press., 514 millim. $3\frac{3}{4}$; temp., $+ 4^{\circ}$. 3,300 mètr. environ.

Une large plaine de neige s'étend à nos pieds, et nous arrivons sans effort à un monticule d'où l'œil embrasse un horizon magnifique. A notre avis, la vue du col de la Lauze, dont la réputation est faite, n'est peut-être pas supérieure à celle-ci. Au Nord des Rouies, jusqu'au sommet desquelles la neige arrive en nappe continue, nous admirons une cime noire qui se dresse devant nous, formant comme un promontoire au milieu des glaciers du Vallon et du Chardon; c'est une des sommités de la montagne de Clochâtel que son isolement rend plus imposante encore, et dont Gaspard nous fera faire la conquête trois jours plus tard.

Le temps presse; les nuages courent poussés par un léger vent du Midi. Nous nous dirigeons vers les Rouies. Ce sommet, vraiment splendide, présente à peu près la forme d'un trèfle; la feuille du milieu a des contours arrondis, tandis que celle de droite va s'allongeant jusqu'au-dessus du glacier du Fond. La neige est unie. Nous arrivons bientôt à la base de la pente d'ascension, qui ressemble à celle des Écrins, quoique moins fortement inclinée, mais coupée comme elle par des crevasses distantes l'une de l'autre de 10 minutes. Un instant avant d'arriver au sommet, inclinant à droite, nous allons prendre la crête et nous continuons l'ascension par les rochers du versant Sud-Ouest, du côté du Valgodemar. A 3 h., nous foulons le sommet. Pression, 493 mill. $5/10$; temp., $+ 3^{\circ} 1/2$. Le sommet est une arête de gneiss granitoïde à gros éléments, débarrassée de neige; la face Sud est inclinée vers le Valgodemar. C'est là que nous nous asseyons.

Pendant que nous rédigeons à la hâte le procès-verbal de la première ascension française, les cinq guides construisent en vue de leur village une pyramide massive qui

les aidera, nous l'espérons, à distinguer les Rouies du pic du Lauzon et de la Rouye. A cette pyramide flotte une banderole apportée par Salvador, banderole dont, un mois plus tard, il devait trouver à la Meije un lambeau transporté par M. Coolidge. Une bouteille placée sous un cairn renferme une carte de ce dernier, datée du 3 juillet 1873. Le 19 juin 1873, MM. Pendlebury, Taylor, Cox et Gardiner avaient atteint, paraît-il, la même cime; les deux caravanes avaient passé par le glacier du Chardon. Les nuages nous cachent une partie du panorama vers le Sud, mais tout le massif du Pelvoux est en vue.

A la descente, arrivés à la première crevasse, nous trouvons un des ponts de neige en partie écroulé à la suite du passage de la nombreuse caravane. Prenant notre élan, nous sautons, les uns après les autres, du bord supérieur sur la neige du bord inférieur. En moins d'une heure, nous gagnons l'extrémité du plateau, d'où nous allons descendre dans la vallée du Chardon.

Les deux cordes se divisent; les uns suivent la route ordinaire du col des Rouies, c'est-à-dire gagnent le glacier du Chardon, tandis que nous inclinons à gauche pour rejoindre le glacier de l'Étret, et nous rapprocher des flancs de la montagne de Clochâtel, afin d'étudier de près le pic vierge que nous voulons attaquer le surlendemain.

Au-dessus de nous est une brèche faisant communiquer la vallée du Chardon avec la combe de la Lavey; c'est là un col que nous aurons occasion de reconnaître. Les pentes sont encombrées de neige; nous traversons les grandes avalanches de l'année sur le glacier même, et ici la marche est vraiment pénible; à chaque pas, les pieds s'enfoncent profondément entre deux masses solidifiées; aussi le secours de nos compagnons est-il souvent nécessaire pour nous aider à nous dégager. Plus loin, nous glissons appuyés sur les piolets, la corde bien tendue, effleurant à peine les ponts de glace, bondissant au-dessus des

crevasses dissimulées et en partie comblées, entraînant sur les pentes unies les couches poudreuses de la surface, faisant un crochet à droite ou à gauche pour éviter un amoncellement de neige qui descend derrière nous.

Du bas du glacier, nous regardons avec étonnement le long trajet que nous venons de faire en moins de 2 h. Huit jours plus tôt, la descente n'aurait guère pu s'effectuer ; ces masses mouvantes eussent été trop considérables pour permettre de s'y aventurer sans détacher des avalanches. Après un court repos, et débarrassés de nos cordes, nous nous acheminons vers l'entrée de la vallée de la Pilatte ; à 7 h. 1/2, nous arrivons à la Bérarde, après 16 h. de marche (haltes comprises).

Index (sans haltes)

Du Clot au glacier des Rouies, 3 h.

Du glacier au col, 2 h. 30 min.

Du col au sommet, 1 h. 40 min.

Des Rouies au bas du glacier du Chardon, 2 h.

De ce point à la Bérarde, 1 h.

Revue Alpine. Col des Rouies.

Première traversée : le 1^{er} juillet 1874 ; MM. Taylor et Pendlebury.

2^e traversée : le 25 juin 1878 ; MM. A. Salvador de Quatrefages et Félix Perrin. Guides, Gaspard père et fils, et C. Roderon.

Les Rouies.

1^{re} ascension : le 18 juin 1873 ; MM. Taylor, A. et W. Pendlebury, Cox et Gardiner. Guides, Peter Knubel, Peter et Hans Baumann et J. M. Lokmatter.

2^e ascension : le 9 juillet 1873 ; M. W. Coolidge. Guide, Christian Almer.

3^e ascension : le 25 juin 1878 ; MM. A. Salvador de Quatrefages et Félix Perrin. Guides, Gaspard père et fils, et C. Roderon.

4^e ascension : le 5 juillet 1878 ; M. Coolidge. Guides, Almer père et fils.

COL DES SELLETES (3,250 MÈT.)

(M. SALVADOR)

Le 26, Félix Perrin monte à la Tête de la Maye pour diriger le tracé du sentier que la section de l'Isère y a fait établir, tandis que H. Duhamel et moi nous exécutons la fin du programme de la tournée des guides. Nous allons demander une seconde fois l'hospitalité dans les chalets de la Lavey. Au jour, nous partons pour le col des Sellettes, que l'on voit à droite du col de la Muande, dont le sépare la Cime du Vallon. Gaspard fils accompagne son père, et nous avons l'intention, après avoir fait franchir le col aux guides du Valgodemar, de les laisser regagner leur vallée, et de chercher une route à travers le glacier du Fond pour rejoindre vers le soir Félix Perrin et le guide Roderon, qui nous attendent pour camper sur les flancs de la Tête de l'Étret et de là monter au pic de Clochâtel (3,564 mèt.).

La traversée du col des Sellettes est un des passages difficiles de l'Oisans ; les crevasses sont nombreuses, les séracs redoutables et les pentes rapides. Le col, ouvert entre la Cime du Vallon et le pic d'Olan, a été franchi pour la première fois par M. Coolidge, le 28 juin 1876 ; il forme un plateau assez large couvert de lauses plates et minces. Pression, 520 millim. ; temp., + 10°.

Il est trop tard pour s'engager à travers le glacier du Fond ; nous sommes obligés de prendre un autre parti. Duhamel me quitte et descend en Valgodemar avec les cinq guides, tandis que les deux Gaspard et moi nous revenons sur nos pas, voulant retrouver avant le soir Félix Perrin et Roderon, qui, connaissant les difficultés de la traversée du col des Sellettes, auraient pu croire à un accident s'ils ne nous avaient pas revus. La descente,

quoique plus pénible que la montée, s'exécuta rapidement. Nos deux amis, fidèles au rendez-vous, arrivaient au moment où nous quitions le glacier des Sellettes. Glissant sur une longue trainée de neige durcie, nous les rejoignons en quelques minutes, et nous nous dirigeons ensemble vers le haut de la Combe de la Lavey.

Index (sans haltes)

Montée, des chalets de la Lavey au col des Sellettes, 6 h.

Descente à la Lavey, 3 h.

Revue Alpine

Première traversée : le 28 juin 1876; M. Coolidge. Guides, Christian Almer père et fils.

2^e traversée : le 26 juin 1878; MM. André Salvador de Quatrefages et Henri Duhamel. Guides, Pierre Gaspard père et fils.

3^e traversée : le 29 juillet 1878; MM. Frédéric Gardiner, Charles et Lawrence Pilkington. Sans guides.

PREMIÈRE ASCENSION DE LA POINTE DES ÉTAGES (3,364 MÈT.)

COL DE LA LAVEY (3,330 MÈT. ENVIRON)

(MM. SALVADOR ET PERRIN)

Sur les flancs Sud-Ouest de la Tête de l'Étret ¹, nous nous mettons à la recherche d'un bivouac ; il est bientôt trouvé ; c'est un bloc de rocher formant muraille ; à ses pieds s'ouvre un trou juste assez large et assez profond pour nous recevoir l'un et l'autre. Gaspard père se couche en travers, tandis que son fils et Roderon campent à quelques pas au-dessus de nous. L'emplacement serait tout à fait confortable si nous n'avions pour oreiller une source ; mais, à l'endroit où se pose notre tête, l'eau sort en bouil-

¹ De l'Étret et non de l'Ètre.

lonnant avec le plus doux murmure, puis disparaît pour reparaitre plus bas ; nous recouvrons la source avec une large ardoise, et, sur l'ardoise comme sur le sol qui va devenir notre couche, nous jetons des brassées de rhododendrons en fleurs ; rarement peut-être touristes ont eu un campement plus poétique.

Vers minuit, le bon Gaspard, qui nous soigne comme ses enfants, allume un feu de genévrier dont la flamme pétille, et nos deux compagnons, brusquement réveillés et enfumés dans leur retraite aérienne, descendent pour jouir jusqu'à l'aube de cette chaleur bienfaisante. Les nuits, encore fraîches (+ 3°), sont heureusement courtes. A 3 h., Gaspard bat la diane, mais c'est en vain que quatre voix réunies redisent leur appel et cherchent à interrompre les rêves bien doux du tranquille Salvador ; étendu sur son lit de roses, celui-ci continue son sommeil, cédant aux conseils de l'écho, qui, avec un peu d'impatience cependant, lui répète : « Dor, dor, dor ! »

A 4 h., nous commençons à monter ; nous suivons en partie la route prise en 1875 par M. Boileau de Castelnau pour gravir la Tête de l'Étret ; des pentes rapides de gazon nous conduisent à de longues trainées schisteuses auxquelles succède la neige. Après 2 heures de marche, nous arrivons à une éminence d'où, assis sur une plate-forme inclinée en arrière, nous jouissons déjà d'une belle vue. La vallée a disparu ; l'horizon est limité par une chaîne de beaux sommets, blancs de neige. Voici, vers Saint-Christophe, la Tête de Loranoure, le pic du Canard, les Aiguilles des Arias et d'Entrepierroux, l'Aiguille d'Olan, séparée du pic d'Olan par un beau glacier qui se joint plus bas à celui des Sellettes ; la Cime du Vallon, le glacier du Fond, et, depuis le col de la Muande, une arête de rochers qui nous cache les champs de neige et le sommet des Rouies. Laissant à notre gauche la Tête de l'Étret, nous allons aborder le glacier et nous diriger vers notre montagne,

dont le profil se dessine tout noir et anguleux au-dessus de l'échancrure que nous devons atteindre.

Le glacier sur lequel nous allons marcher pendant environ 2 heures est à peine marqué sur la carte; sa partie supérieure porte, il est vrai, sur la minute de l'État-major, le nom de glacier de l'Étret; mais seulement, comme le fait remarquer M. Boileau de Castelnau, au point d'intersection des glaciers du Vallon et du Chardon. Sur le versant de la Lavey, le glacier est pourtant considérable; les crevasses y sont larges en été, nous dit Gaspard, et, au bord des rochers de la Tête de l'Étret, s'ouvrent plus tard des bergschrunds semblables aux fossés d'une citadelle. Ce glacier affecte un peu, comme son voisin le glacier du Fond, la forme d'un cirque : toutefois, il descend beaucoup moins bas dans la vallée; mais il s'étend en largeur depuis les flancs de la Tête de l'Étret jusqu'à l'arête dont j'ai déjà parlé, qui cache les Rouies. Gaspard se rappelle avoir vu, il y a vingt ans, ce glacier réuni à celui du Fond.

A 8 h. nous sommes sur l'échancrure; à notre gauche s'ouvre le col de l'Étret qui fait communiquer la combe de la Lavey avec le vallon des Étages, et qui nous laisse voir le Soreiller, le Replat, le Plat de la Selle, la Gando-lière, le Mont-de-Lans, le Rateau et la Meije; à droite, en descendant de quelques mètres, nous gagnerions la brèche au-dessous de laquelle nous avons passé l'avant-veille en venant des Rouies. En quelques minutes, nous voici devant l'ennemi; les plans de Gaspard sont arrêtés, et nous n'avons qu'à le suivre à l'attaque.

Au lieu de prendre l'arête, comme l'a fait plus tard notre collègue M. Coolidge, nous montons par un grand couloir qui se présente à notre droite, couloir assez facile à gravir grâce à la neige qui le remplit en partie; parfois seulement Gaspard fait une série d'entailles pour rendre le pas plus sûr. A deux reprises, au-delà du couloir, il creuse dans la glace vive une dizaine de marches; mais, de ce

point et jusqu'au sommet, l'ascension se fait sur les rochers ; nous ne montons plus, nous grimpons ; déjà nous nous étions débarrassés des plaids et des sacs, il faut abandonner ici les piolets ; celui de Gaspard aura seul les honneurs de l'ascension complète.

Nous voilà au pied d'une cheminée resserrée entre deux rochers, un peu abrupte, il est vrai, mais où les appuis sont bons ; la corde fait son office, et guides et touristes se prêtent un mutuel secours pour arriver ainsi de corniche en corniche sur un petit ressaut. C'est une curieuse montagne que celle-ci, toute formée de blocs qui restent debout sur leur base et dont la solidité est à toute épreuve : à gauche l'arête ressemble à une suite de sculptures bizarres, et les rochers s'élèvent, tantôt effilés comme des aiguilles, tantôt massifs comme des tours.

Plus loin, un véritable mur barre le passage ; en étreignant avec force la face du rocher qui regarde le glacier du Chardon, au-dessus duquel nous sommes suspendus à une hauteur de plus de 300 mètr., Gaspard a pu atteindre l'autre côté de la paroi lisse et il s'avance pour jeter un regard vers l'inconnu ; bientôt il nous crie d'avancer, puis il nous tend une main vigoureuse et nous le rejoignons. Quelques pas encore et la cime vierge sera vaincue ; mais, arrivés sur cette pointe encore couverte de neige que nous croyions être le plus haut sommet, nous apercevons en arrière un second sommet, de même forme, séparé par trois dentelures de celui où nous nous trouvons : c'est là que nous devons aller. Entre ce point et nous, court une crête hérissée qu'il faut suivre en se tenant sur le versant Sud, c'est-à-dire du côté du glacier du Chardon qui s'étend à une terrible profondeur ; à gauche, la crête se redresse en un mur vertical souvent haut de quelques mètres, ou bien s'abaisse en formant un parapet sur lequel nous nous appuyons ainsi qu'au bord d'une terrasse pour jeter un regard rapide sur le glacier du Vallon

et l'extrémité supérieure de la vallée des Étages; par endroits, le mur est percé comme d'une meurtrière, et de là nous voyons un coin de l'horizon.

Tout à coup des cris se font entendre, et nous reconnaissons Henry Duhamel, revenant du Valgodemar avec deux guides; ils se disposent à accomplir la périlleuse descente d'une façon de col situé entre celui du Chardon et celui des Rouies; ce col n'est autre chose qu'un large couloir de glace d'une inclinaison peu commune, qui porte dans le pays le nom de col de la Muande-Bellone¹; ils s'arrêtent au bord pour nous suivre des yeux pendant notre marche le long de la crête.

Enfin, il ne nous reste plus, pour gagner le dernier sommet, qu'à descendre au fond d'une échancrure par une paroi de rochers et à remonter ensuite une paroi plus haute. Descendre, soutenu par une bonne corde, est élémentaire; mais ce qui l'est moins, c'est d'arriver sur une lame de pierres de quelques centimètres où l'on peut à peine placer les deux pieds, d'opérer un demi-tour sur soi-même, puis de se balancer avec souplesse, de s'élancer et de tomber sur une selle de neige large de moins d'un demi-mètre. Ajoutons qu'une fois là, il suffirait de s'asseoir et d'écartier les jambes pour laisser pendre chacune d'elles dans le vide, au-dessus de deux vallées différentes. Nous nous tirons tous avec succès de cet exercice, les derniers pas sont vite faits, nous sommes vainqueurs! Pression, 489 millim.; Temp., + 12°.

Le sommet, fort étroit, est encore obstrué par une masse épaisse de neige qui forme corniche au-dessus du glacier du Vallon, et c'est en arrière que nous élevons notre cairn; comme le premier sommet se trouve placé juste en face du hameau des Étages d'où il est visible, nous le baptisons *Pointe des Étages*. C'est le sommet de Clochâtel

¹ Voir page 95.

coté sur la carte 3,564 mètr. La vue n'est guère plus étendue que celle que nous avons eue déjà du premier sommet, sauf du côté de l'Aiguille de la Bérarde, mais c'est un véritable enchantement que cette marche lente, pour aller du premier sommet au deuxième, au-dessus de l'abîme, le long de cette crête où l'on a le plaisir d'admirer pendant plus d'une heure un panorama toujours beau, quelquefois lointain, quelquefois limité, suivant que le mur s'exhausse ou s'abaisse, vous laisse voir ou vous dérobe le versant du glacier du Vallon ou celui des Étages ; cette seconde pointe est d'ailleurs le point culminant réel.

Vers 1 heure, nous commençons la descente. A vrai dire, le passage de la cheminée nous effraye un peu, mais la confiance que nous avons en Gaspard nous fait franchir aisément le passage difficile ; de temps à autre, des débris de glace se détachent des rochers, mais sans nous atteindre ; nous marchons à reculons dans les pas taillés le matin, puis nous descendons dans le couloir jusqu'au plateau où ont été déposés nos sacs ; les prenant au passage et sans nous arrêter, nous continuons jusqu'au bord de la brèche que nous espérons traverser pour gagner la Bérarde. Gaspard reconnaît que le passage est possible et presque facile en prenant un peu vers la gauche à la base de la Pointe des Étages, de façon à éviter les séracs du glacier de l'Étret. Ce col, large et entièrement ouvert dans la glace, fait communiquer la combe de la Lavey et la vallée du Chardon ; il a donc une certaine importance, et nous le baptisons *col de la Lavey*. Pression, 508 millim. $1/4$; temp. $+ 8^{\circ}$.

La corde bien tendue, nous essayons les premiers pas avec prudence, mais la neige est ferme, le mouvement s'accélère, et, nous rapprochant toujours de la Pointe des Étages que nous contournons, nous rejoignons la route suivie l'avant-veille en descendant des Rouies. Là, nous glissons comme le premier jour avec rapidité sur les pen-

tes de glace ou sur la neige, au-dessus de gouffres qui s'ouvriront bientôt, mais qui sont maintenant cachés au regard. A 4 h., nous prenons le second repas de la journée. Cette belle vallée, avec ses glaces, ses champs de neiges, son entourage de rochers superbes, ses magnifiques traînées d'avalanches venues des plateaux supérieurs, rappelle, quoique en petit, la vallée du Grindelwald inférieur, lorsqu'on descend du Mœnjoch.

Cime du Vallon et Col des Sellettes, vue prise du Vallon de la Lavey.

Dessin de F. Prudent, d'après une photographie de M. H. Duhamel.

Duhamel nous attend plus bas sur un rocher, au pied du couloir qu'il vient de descendre, et nous assistons ensemble à un fort amusant spectacle. Ses deux guides retournent en Valgodemar par la même route; peu habitués à de semblables passages, ils montent avec lenteur, plaçant exactement leurs pieds dans les traces. Tout à coup, une crevasse les arrête; ils sont braves, et lutteraient sur les rochers avec nos meilleurs grimpeurs; ils

ont à leur actif le pic d'Olan et le Sirac, mais l'expérience des glaciers leur fait défaut. Aussi, les voilà fort émus d'être obligés de se tirer d'affaire sans le maître habile qui les a quittés; ils hésitent, retournent en arrière, s'approchent encore et regardent l'objet de leur terreur. Enfin, l'un d'eux se hasarde, et le mauvais pas est franchi; le second ne peut se résoudre à le suivre, et les voilà, chacun sur une rive, la corde tendue entre eux, se livrant à une discussion dont nous ne voyons que la pantomime. Subitement, la jonction s'opère, et, de leur pas égal et cadencé, ils ont bientôt atteint le col derrière lequel ils disparaissent.

A 6 h., nous sommes à la Bérarde.

Index (sans haltes)

Des chalets de la Lavey au col de la Lavey, 4 h. 30 min.

Du col de la Lavey à la Pointe des Étages, 3 h. 30 min.

Du sommet au col de la Lavey, 2 h. 30 min.

Du col à la Bérarde, 3 h.

Revue Alpine.

Première ascension : le 27 juin 1878; MM. André Salvador de Quatrefoies et Félix Perrin. Guides, Pierre Gaspard père et fils et Christophe Roderon.

2^e ascension : juillet 1878; M. Coolidge. Guides, Christian Almer père et fils.

Les deux courses précédentes sont de premier ordre : de bons et solides marcheurs pourront seuls les entreprendre. Les Rouies sont une de nos plus belles cimes; cette ascension, toute de glaciers, nous a paru relativement facile à une époque de l'année où la neige recouvre les crevasses et les pentes de glace, mais elle serait certainement plus pénible vers la fin de juillet et au mois d'août; il faudrait alors tailler des marches jusqu'en haut, à partir de la bergschrund. Toutefois cette course ne saurait être mise en parallèle avec celle de la Pointe des Étages; ici, l'ascension se fait en majeure partie sur les

rochers, et le secours du guide ne peut suppléer à un effort personnel du touriste ; ce dernier ne devra s'y aventurer que s'il a déjà une grande habitude de la montagne. Pour chacune des deux courses l'itinéraire à suivre est intéressant, varié, et la vue des deux sommets est vraiment belle. M. Coolidge, qui fit la seconde ascension de la Pointe des Étages quelques jours après nous, qualifie le panorama de merveilleux.

Les cinq guides que nous avons eus au début de notre tournée pourront compter avant peu parmi les plus habiles du pays : ils sont vigoureux, dans la force de l'âge, intelligents, courageux, d'une complaisance inépuisable. Deux d'entre eux ont fait l'ascension du pic d'Olan ; les trois autres, celle du Sirac. Les touristes peuvent donc sans crainte visiter cette région peu connue du Valgodemar.

Le 30, la caravane se séparait encore à Saint-Christophe. Perrin regagnait tristement la plaine par Vénosc, tandis que Duhamel avec les deux Gaspard et Roderon accompagnaient jusqu'à la Grave Salvador, qui devait y prendre le courrier de Grenoble. Tous les cinq remontent à la Bélarde, vont bivouaquer le soir au pied du glacier de Bonnepierre, passent *le col des Écrins* le 1^{er} juillet, traversent les champs de neige du glacier Blanc, effectuent l'ascension de l'admirable *col Émile-Pic*, et la première descente de ce col sur la vallée de la Romanche. Après 15 h. de marche, ils atteignent la diligence à Villard-d'Arène, et, une heure après, devant l'auberge Juge, ils se disent à revoir en août, si Dieu le permet.

ANDRÉ SALVADOR DE QUATREFAGES,

Membre du Club Alpin,
(Section de Paris).

FÉLIX PERRIN,

Membre du Club Alpin,
(Section de l'Isère).

EXPLORATIONS

DANS LE MASSIF DU PELVOUX

I

JUIN 1878

COL DES SELLETES

Le 26 juin, après avoir assisté au tracé d'un chemin d'accès au sommet de la Tête de la Maye (2,522 mèt.) construit par la section de l'Isère du Club Alpin Français, M. Salvador de Quatrefages et moi nous quitions, vers 4 h. du soir, la Bérarde, dans l'intention d'aller coucher aux chalets de la Lavey et de franchir, le lendemain, le col des Sellettes. Nous étions, comme l'a raconté ci-dessus M. Salvador de Quatrefages, accompagnés de cinq guides du Valgodemar faisant, aux frais de la Société des Touristes du Dauphiné, une tournée d'études de glaciers, sous la direction de *Pierre Gaspard*, de Saint-Christophe. C'étaient *Jean* et *Martin Armand*, du Clot ; *Louis Armand*, du Bourg ; *Pierre Galand*, du Casset ; *Philomène Vincent*, de Navettes. M. Salvador devant, au sommet du col, se séparer de la caravane avec Gaspard pour rejoindre M. Perrin, auquel il avait donné rendez-vous dans la vallée de la Lavey, avait pris en outre comme porteur Pierre Gaspard fils, de Saint-Christophe.

Notre caravane, ainsi composée de sept guides et de deux voyageurs, quittait, à une demi-heure en deçà de Champhorent, le chemin de la Bérarde à Vénosc pour atteindre, en descendant obliquement un éboulis, le pont de la Lavey (1 h. 45 min. de la Bérarde). A 7 h. 30 min. (3 h. 30 min. de la Bérarde), nous arrivions aux chalets de la Lavey. M. Salvador, les deux Gaspard et moi, nous recevions l'hospitalité dans la cabane de Roderon, parent du guide de Saint-Christophe du même nom, pendant que nos *Godemarous*, surnom des habitants du Valgodemar, allaient de leur côté chercher un gîte.

A 9 h. nous montons dans nos chambres. L'escalier est une échelle, privée de nombreux échelons, l'appartement une grange dont l'ouverture est sans porte ; le matelas est représenté par une couche infinitésimale de foin, suffisante toutefois pour combler partiellement les interstices des troncs non équarris formant plancher en même temps que sommier. En dessous, une étable, avec ses parfums et les sons peu récréatifs des grelots attachés au cou d'une vache occupée à ruminer ; en dessus, à travers la toiture, le vent violent qui s'est élevé s'introduit pour ressortir par l'ouverture de notre gîte, non sans produire un fâcheux tapage. Avant la création du Club Alpin, les abris de ce genre étaient les seuls que l'on rencontrât dans les Alpes françaises ; encore se plaignait-on de leur rareté. Depuis quatre ans le confortable s'est imposé ici comme partout où le voyageur passe, et la Lavey même, grâce à notre section de l'Isère, possédera, dès l'année prochaine, un refuge sérieux.

Le 27 juin, à 4 h. 25 min., nous partons pour les Sellettes. Deux heures de marche à travers les éboulis, clapiers, alpages et rochers de la rive gauche de la vallée nous conduisent en face du glacier. Avant de traverser les névés inférieurs, une halte de 40 min. nous permet de faire un premier déjeuner, pendant lequel nous consta-

tons l'omission, sur la carte de l'État-major, d'un glacier descendant de celui de l'Étret dans la vallée de la Lavey. Enfin à 7 h. 30 min., le grand plateau du glacier des Sellettes est atteint. C'est un cirque magnifique, parfaitement uni, sans crevasses, dominé à l'Est par l'Aiguille et le pic d'Olan, entre lesquels une branche du glacier forme une chute superbe. Plus au Sud, s'élèvent, longeant la Cime du Vallon (3,418 mèl.), les séracs et les pentes de glace que nous allons attaquer pour atteindre le col des Sellettes. De la route de la Bérarde, ces pentes paraissent plus raides qu'elles ne le sont en réalité ; aussi Gaspard, qui ne les connaissait pas encore, regardait-il ce passage comme un des plus difficiles du massif. Notre collègue, M. Coolidge, qui en a fait les deux premières traversées (28 juin 1876 et 26 juin 1877) ne partage pas cette manière de voir. Remarquons-le toutefois, les ascensions du col des Sellettes (la nôtre était la troisième) ont eu lieu absolument dans la même saison, 26, 27, 28 juin, d'années successives, il est vrai, mais où les conditions climatiques n'ont présenté aucune différence particulière. Si donc elles n'ont jamais offert de difficultés, cela provient principalement de l'état, exceptionnellement favorable aux courses, des glaciers du Pelvoux, dans les derniers jours de juin, tandis que la mi-août doit y être réservée plus spécialement aux escalades de rochers.

Depuis le plateau jusqu'au col, nous mettons 2 h. 45 min. ; longtemps l'inclinaison des pentes que nous gravissons s'est maintenue à 50 degrés, et certainement il n'a pas été taillé cinquante marches pendant toute l'ascension. Le touriste qui visiterait les glaciers dauphinois au mois d'août, comptant sur le temps employé pour la même excursion dans les premiers jours d'été, courrait grand risque d'éprouver de forts retards dans son itinéraire, en se trouvant vis-à-vis de pentes de glace noire absolument débarrassées de neige.

Nous arrivons au sommet du col des Sellettes à 11 h. 10 min., ayant obliqué vers la rive droite du glacier depuis notre départ du grand plateau ; deux crevasses et une bergschrund, traversées sur des ponts de neige, ont été les seuls obstacles rencontrés. Sur la crête large d'une douzaine de mètres, où le vent du Sud empêche la neige de s'amonceler à travers les lauzes qui longent le sol, croît assez communément une mousse, le *Distichium capillaceum* Schimp. (altitude barométrique : 3,150 mèl.; d'après M. Coolidge, 3,250 mèl. environ). Le panorama est assez restreint; seuls les deux Olans attirent les regards.

Après avoir diné, puis construit une pyramide gigantesque, la caravane s'endort tout entière le dos au soleil et se réveille à 2 heures.

Pendant que M. Salvador redescend à la Lavey avec les deux Gaspard, j'accompagne les *Godemarous* dans leur vallée. En quittant le col, nous suivons les flancs de la Cime du Vallon ; puis, descendant tout droit les pentes de neige, nous franchissons un peu sur la gauche du cirque où nous nous trouvons enfermés une barre de rochers assez élevée. A 3 h. 30 min., sur une petite prairie, où commencent à se réunir quelques suintements des neiges supérieures qui vont plus bas former le torrent de Combe Froide, je quitte le gros de la caravane en compagnie de Jean Armand, auquel vient se joindre Pierre Galland, et, pendant que nos anciens compagnons descendent directement sur la Chapelle, je profite des quelques heures de jour qui me restent pour regagner, au moins en partie par la montagne, le village du Clot. Nous franchissons, non sans quelques difficultés, les deux arêtes escarpées servant de contre-forts au pic de la Rouye (3,088 mèl.), et ce n'est qu'en remontant très-haut que nous trouvons, pour traverser le ruisseau de la Chalance, une avalanche qui nous sert de pont. La nuit approche ; et, poussés par Gal-

land, qui veut me présenter sa famille, nous descendons sur le Casset en revenant un peu sur nos pas. La présentation, suivie d'une chaude assiettée de soupe, a lieu à 6 h. 30 min. ; je fais mes adieux au brave Galland, et vers 8 h. j'arrive au Clot, dans l'auberge de mon guide Armand Jean et de son frère Martin qui nous rejoint vers 10 h. avec Louis Armand, notre compagnon d'ascension, tous deux chargés de provisions qu'ils ont prises en passant à la Chapelle.

La chambre qui m'est destinée, située de l'autre côté de la *rue*, possède un lit, que je trouve excellent, mais qui est entouré du rideau le plus étrange que l'on puisse rêver. De tous côtés pendait, attachée au plafond, la garde-robe des Armand, frères, sœurs, père, mère et enfants ; jamais fripier n'a possédé réunion plus complète de nippes de toutes formes, depuis le pantalon du soldat jusqu'à la coiffe des femmes de la vallée. Les collections de chaussures elles-mêmes n'étaient pas oubliées, et je dois à la vérité de déclarer que dans tous ces bibelots il régnait beaucoup d'ordre et qu'aucune odeur désagréable ne s'exhalait dans la pièce.

Index de la traversée du col des Sellettes (sans haltes)

MONTÉE

Des Chalets de La Lavey au grand plateau du glacier, 2 h. 30 min.
Du grand plateau au col, 3 h. (peut être regardée comme un minimum).

DESCENTE

Du col à la première prairie (base de la barre de rochers), 1 h. 30 min.
De la première prairie à la Chapelle-en-Valgodemar, 2 h.

BRÈCHE DE LA MUANDE-BELLONE (3,250 MÈT. ENVIRON)

(PREMIÈRE TRAVERSÉE)

ET PIC OCCIDENTAL DU VAXIVIER (3,306 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

A 2 h. du matin, le lendemain 28 juin, le maître du logis, Armand Martin, vient m'apporter mes souliers bien graissés ; c'est le signal du lever, de la soupe et du départ. Le but de ma journée est la Bérarde ; j'ai pour guides Armand Jean, dit Jourdan la Commune, frère de mon hôte, et Armand Louis, du Bourg. Vers 4 h. 30 min. nous nous mettons en marche dans la direction du lac du Lauzon, à travers de magnifiques pâturages. Les habitants de ces vallées attribuent la bonne conservation de leurs Alpes à l'absence du *Plantago alpina* L. Dans la vallée du Vénéon, prétendent-ils, les moutons, pour brouter les rosettes de cette plante qui y est commune et dont ils sont gloutons, sont obligés de fouiller la terre avec leurs dents, et, arrachant le plantain au collet de la racine, labourent en quelque sorte le sol qu'ils piétinent par la suite, causant ainsi une véritable stérilité. Nous nous arrêtons à 7 h. au-dessus du lac du Lauzon pour faire une légère collation. Devant nous se dessinent trois échancrures. La plus occidentale, ouverte dans le contre-fort des Rouies, laisse échapper quelques séracs : c'est le col des Rouies. Celle du milieu fait aboutir à un à-pic sur le glacier du Chardon ; enfin la troisième s'ouvre entre le sommet occidental (3,306 mèt.) et le sommet central (3,341 mèt.) du Vaxivier ; mes guides la désignaient sous le nom de Muande-Bellone, dénomination que j'ai retrouvée sur la carte du Dauphiné par Bourcet. Nous nous dirigeons vers cette dernière brèche, en gravissant des pentes peu

rapides de roches auxquelles succède un névé assez long, dont la neige trop molle ralentit beaucoup notre marche. Par une petite muraille de rochers, facile et peu élevée, nous atteignons l'arête, large de 5 à 6 mèl. ; il est 9 h. 30 min. (Altitude barométrique, environ 3,250 mèl.)

Devant nous se dresse le pic du Vallon des Étages, sur la crête duquel nous apercevons la caravane de MM. Salvador et Perrin avec les deux Gaspard et le guide Roderon ; quelques cris et des saluts de mouchoir attirent bientôt l'attention de nos collègues, qui nous renvoient les mêmes signaux. Nous nous mettons aussitôt en quête d'un passage pour opérer la descente. Une corniche de neige borde notre arête ; en la sondant avec nos piolets, nous la crevons, et par l'ouverture nous apercevons à nos pieds le glacier du Chardon ; vers l'Ouest, l'à-pic continue : vers l'Est, la ligne de sommet, décrivant une légère courbe rentrante, donne à la paroi septentrionale la forme d'un gigantesque entonnoir. Pendant que Louis Armand va reconnaître seul si le passage peut être tenté de ce côté, je gravis en quelques minutes avec Jean la pente rocailleuse du pic 3,306 mèl. de la montagne du Vaxivier. Du sommet on a une très-belle vue sur les Rouies et les Écrins. Ces derniers surtout présentent une masse noirâtre imposante contrastant singulièrement avec l'éclatante blancheur des Rouies, qui offrent, de ce point, une assez grande analogie avec la face que nous cache les Écrins et sous laquelle on est habitué généralement à la voir représentée, soit du glacier Blanc, soit du Galibier. Le massif de Clochâtel avec la Grande-Ruine au Nord, et Sirac avec Bonvoisin au Sud, sont les principaux sommets qui attirent le regard. La violence du vent et les appels de Louis nous invitent à regagner la brèche, où nous apprenons que la descente pourra probablement s'effectuer par l'entonnoir dont j'ai parlé. Il est 11 h. 45 min. lorsque nous quittons l'arête, pour atteindre, à travers la corniche que Louis a

percée avec son piolet, la pente du gigantesque couloir de glace qui descend jusqu'au glacier du Chardon ; sa largeur en cet endroit peut atteindre 350 mètr., sa hauteur verticale est de 540 mètr. et son inclinaison, qui atteint au sommet 72°, n'est jamais inférieure à 35°.

La Barre des Écrins, vue de la Brèche de la Muande-Bellone
(dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Duhamel).

La glace, recouverte d'une assez forte épaisseur de neige, nous épargne souvent la peine de tailler des pas, mais nous fait commettre une série d'imprudences, impardonnables si nous nous trouvions dans toute autre situation. D'abord, pour quitter une pente de glace de plus de 72° sur laquelle nos pieds étaient fort mal assurés, il nous fallut couper horizontalement la pente de neige peu adhérente qui recouvrait la glace au sommet de ce couloir, au

risque de déterminer une avalanche gigantesque; puis, au milieu de la cheminée, des débris des corniches de glace qui nous dominaient passaient en sifflant à nos oreilles. Nous activions alors le pas, sans prendre la peine de tailler des degrés suffisants, et plus d'une fois il arriva à l'un de nous de sentir le sol se dérober sous ses pieds, ayant pour seul point d'appui le pic de son piolet vigoureusement enfoncé derrière lui dans la glace. Nous arrivâmes enfin à un passage où la fréquence des avalanches des glaces supérieures avait tracé dans le névé de profonds sillons, qui, plus bas, se réunissaient pour former un seul couloir d'avalanches. Désormais nous pouvions prendre un peu plus de précautions. Enfin, dans un étranglement, nous abordons, au milieu du couloir, un gros îlot de rochers que nous descendons pour nous trouver, quelques minutes après, au bord d'une assez large bergschrund, dont la lèvre inférieure est à quelques mètres au-dessous de nous. Le passage, ou du moins le saut, s'opère très-joyeusement, tant chacun de nous se trouve enfariné de neige en se relevant. Un quart d'heure après, nous étions sur le glacier du Chardon, attablés autour de nos provisions; il était 2 h. Pendant le repas, je regardai les traces que nous avions faites, et, je l'avoue, la pente que nous venions de descendre me parut tellement effrayante vue d'en bas, que je fus presque étonné de me trouver sain et sauf au pied de ce terrible couloir. D'ailleurs Gaspard me dit dans la soirée que, en nous apercevant sur la crête de la Muande-Bellone, du sommet du pic du Vallon des Étages, il pensait que nous redescendrions sur le Valgodemar, mais que, en nous voyant engagés dans le couloir, il nous avait crus perdus. « Vous ne deviez pas, ajouta-t-il, vous casser le cou aujourd'hui. » Je crois qu'il avait raison.

J'attendis, en me promenant sur le glacier, la caravane de MM. Salvador et Perrin qui ne tarda pas à me rejoindre, et je rentrai avec elle à la Bérarde.

Je ne recommanderai pas le passage de la Muande-Bellone en partant du Clot, surtout au mois d'août ; mais c'est un beau col pour aller en juillet dans le Valgodemar, lorsqu'on est à la Bérarde.

Index de la traversée du col de la Muande-Bellone
(sans haltes)

MONTÉE

Du Clot au col 4 h. 30 min.

DESCENTE

Du col au glacier du Chardon	2	15
Du glacier du Chardon (base du couloir du Vaxi- vier) à la Bérarde	2	»
Total.	8 h. 45 min.	

Même temps, probablement, en direction inverse.

COL DES ÉCRINS (3,420 MÈT.) ET COL ÉMILE-PIC (3,475 MÈT.)

(Première traversée de ce dernier col en descendant sur le Villard d'Arène)

Nous avons formé le projet, MM. Salvador, Perrin et moi, de tenter la première ascension de la Tête de la Gandolière (3,549 mèt.). Le temps incertain qui régna pendant la journée du 29 juin nous empêcha de mettre à exécution ce projet. Une nuit d'orage, succédant à cette journée perdue pour nous, couvrit de neige fraîche tous les sommets, et nous dûmes renoncer à la Gandolière qui devrait être conquise quelques jours après par notre collègue M. Rochat. Le 30 juin était un dimanche : si j'appuie sur ce détail, c'est pour faire remarquer que les guides de Saint-Christophe préférèrent ne pas voyager ce jour-là, et qu'ils ont conservé l'habitude d'assister au service divin de leur paroisse. M. Perrin était obligé de regagner Grenoble ; nous en profitons pour l'accompagner jusqu'à Saint-Christophe. En route, nous croisons des groupes d'indigènes se

dirigeant à la hâte vers les Étages; ils nous demandent des nouvelles d'un chasseur de chamois de ce hameau qui, parti la veille, n'est pas encore rentré à son foyer. Évidemment il lui sera arrivé un malheur, car jamais un chasseur ne passe la nuit dans la montagne sans y être contraint; au moins arrive-t-il dès l'aube rassurer sa famille, quand il a été la veille surpris par l'obscurité. Or, il est 10 h. ! quelque accident a dû avoir lieu, et voici nos braves montagnards partis à la recherche de leur infortuné compatriote. En approchant de Saint-Christophe, nous trouvons tout le monde en grande toilette, des bouquets de jaune *Lilium croceum* à toutes les petites chapelles du chemin, à toutes les fenêtres des maisons.

C'est la Fête-Dieu. Nous laissons nos braves guides prendre part à l'allégresse de la population, pendant qu'avec l'instituteur de la commune, M. Rolland, si aimable et si complaisant pour les touristes, nous choisissons l'emplacement définitif d'un observatoire météorologique que la section de l'Isère a créé dans la vallée du Vénéon, et où chaque jour les observations sont consignées avec le plus grand soin, pour être mensuellement communiquées à la Commission départementale et aux alpinistes, dont les relevés barométriques peuvent ainsi prendre un caractère plus sérieux d'exactitude.

A 4 h. nous quittons M. Perrin, et notre caravane, désormais composée de M. Salvador, des deux Gaspard, de Roderon et de moi, regagne la Bérarde. En traversant les Étages, nous allons frapper à la porte du chasseur perdu et nous informer de son sort. Lui-même vient tranquillement nous ouvrir, et, en nous offrant un verre de vin, il nous explique que, en poursuivant la veille un jeune chamois avec sa mère, il s'est engagé dans une sorte d'impasse profonde d'où il ne pouvait sortir seul; ses camarades avaient fini par le trouver et l'avaient retiré de son trou avec des cordes; il en était quitte pour avoir été trempé par

l'orage de la nuit. Pendant ce récit, la femme du chasseur, assise au fond de la chambre sombre, allaitait un de ses enfants ; elle écoutait tristement, persuadée que la catastrophe redoutée le matin n'était que remise à plus tard.

A 7 h. nous sommes à la Bérarde. Rodier, notre hôte, est occupé à dresser la note de nos comptes : celle-ci se faisant attendre, Gaspard fils et Roderon partent en avant pour préparer notre bivouac au pied d'un énorme rocher déposé sur la moraine du glacier de la Bonne Pierre, et bien connu de nous tous. A 8 h. le jour est sur le point de tomber et Rodier calcule toujours, et si bien, que, lorsque son total est enfin établi, je ne peux m'y reconnaître, ni lui non plus. Pauvre Rodier ! il n'a pas changé, il est bien toujours le légendaire aubergiste de la Bérarde. Plaise à Dieu que son établissement soit comme lui, et qu'avant peu le Vénéon, dont l'an dernier le séparaient encore des cultures, ne fasse pas écrouler dans son lit les murs du pauvre chalet dont il lèche aujourd'hui un pignon !

Nous avons enfin quitté la Bérarde ; il est nuit quand nous passons à la cabane des bergers des Étançons ; aussi ne nous élevons-nous dans les moraines de la Bonne Pierre qu'en trébuchant à chaque pas. Voici la lueur d'un feu : bientôt les cris de nos deux avant-gardes répondent aux nôtres ; nous sommes au bivouac à 9 h. 20 min. Le premier accueil de notre part est peu aimable : le lieu du campement n'est pas celui que nous avions fixé. Où est le gros rocher ? Celui contre lequel nous nous trouvons est insuffisant et garantit à peine du courant d'air qui descend du glacier. Roderon déclare n'avoir pas retrouvé la maison en question. Il est temps de gagner notre lit, et bientôt, serrés tous cinq comme des sardines, nous nous endormons, abrités sous deux plaids et un ciel magnifiquement étoilé.

Nous dormons si bien que notre départ n'a lieu qu'à 4 h. 35 min. Avant de quitter notre gîte situé à 2,170 mèt.,

nous regardons de tous côtés où est notre fameux rocher. L'orage du mois d'août 1877, qui a détruit tous les ponts du Vénéon et rongé le sol de la Bérarde jusqu'au mur de la maison Rodier, avait entamé d'au moins 30 mèt. la moraine de la Bonne Pierre, et le gîte que nous cherchions était maintenant à nos pieds au milieu du torrent.

Quelques minutes après notre départ du bivouac, tout à coup, à 5 ou 6 mètres de nous, part tranquillement un fort beau chamois; nous le suivons pendant quelques secondes sans qu'il s'en aperçoive, puis un faux pas attire son attention, il s'enfuit. Il est 5 h. 46 m. lorsque, à une altitude barométrique de 2,725 mèt., je découvre à gauche une caverne magnifique pour l'établissement d'un refuge, d'un accès très-facile, bien abritée des vents et des avalanches, et à 20 mèt. au-dessus du vallonnement de la moraine, ce qui la maintient en tout temps au-dessus du niveau des neiges; tout à côté, dans une seconde grotte, coule une source excellente. Sur mon rapport, le bureau de la section de l'Isère a voté la construction d'un refuge pour huit personnes dans cet endroit, et dès ce printemps les ascensionnistes pourront en profiter, soit pour aller en Vallouise, soit pour gravir les Écrins; ils gagneront 2 h. 30 min. d'une pénible montée dans les moraines, le matin de leur course, et pourront même, en arrivant ainsi de meilleure heure au glacier de l'Encula, profiter de la neige ferme pour le traverser.

Je ne décrirai pas l'ascension du col des Écrins, bien connue déjà; je dirai seulement que, à cette époque de l'année, on peut monter assez haut par le couloir de glace recouvert alors suffisamment de neige. Du plateau du glacier à la bergschrund, atteinte à 7 h. 45 min., Gaspard tailla 65 marches, la deuxième pente en exigea 135; à 8 h. 30 min. on abordait les rochers de la rive droite, assez bons, mais un peu recouverts de verglas vers le sommet. Il était 10 h. 20 min. quand nous atteignîmes le col par la che-

minée (3,420 mèl.). Le ciel était sans nuages et la Barre des Écrins se dressait devant nous dans toute sa splendeur: nous ne pouvions trouver un plus beau tableau pour orner notre salle à manger. Cette halte devait être la seule de la journée, car, M. Salvador étant obligé de prendre le soir à 7 h. la diligence venant de Briançon, nous avions peu de temps à perdre. Nous nous remettons en marche à 11 h. 25 min., suivant la rive gauche du glacier de l'Encula, la voie la plus simple pour rejoindre directement le col Émile-Pic, mais un peu dangereuse, parce qu'elle oblige à suivre parallèlement les crevasses cachées sous une couche de neige, sur laquelle nous avançons péniblement. Dès le col des Écrins, on aperçoit devant soi une échancrure blanche que l'on est tenté de confondre avec le col Émile-Pic; cette arête, qui borde le glacier d'Arsines, est dominée au Nord-Ouest par le Pic de Neige Cordier (3,615 met.). Le col Émile-Pic (3,475 mèl.), ouvert au contraire dans le contre-fort Sud-Ouest de ce Pic de Neige, ne se voit en venant des Écrins que lorsqu'on arrive à sa base, d'où quelques minutes suffisent pour l'atteindre.

Le panorama du col Émile-Pic est un des plus étendus que l'on puisse avoir d'un col des Alpes dauphinoises. La Grande-Ruine, la Meije, le Mont-Blanc, le Viso, le Pelvoux, les Écrins, sont les cimes principales qui attirent les regards.

A 2 h. 10 min. nous commençons la descente sur la branche Est du glacier de la Platte des Agneaux. Les crevasses, puis les séracs, se multiplient, mais la neige est tellement bonne que nous avons à peine besoin de tailler quelques degrés de temps en temps; la seule précaution à prendre est de tenir toujours la rive droite. A 3 h. 20 min. une petite cheminée de rochers nous conduit au bas du glacier. Quelques rochers glissants, des éboulis, puis des alpages se succèdent; enfin nous atteignons les moraines inférieures de la Platte des Agneaux, en descendant des

escarpements de rochers formant gradins, situés au-dessous du glacier que nous venons de quitter. Suivant alors la vallée de la Romanche, à 5 h. 30 m., nous entrons dans le Refuge de l'Alpe du Villard d'Arène. Nous avons juste le temps d'arriver en courant à la Grave pour la voiture de 7 h.; aussi ne faisons-nous qu'entrer et sortir, et nous reprenons vite notre pas accéléré à travers les beaux pâturages de l'Alpe.

A 6 h. 30 min., nous sommes au pied du glacier de l'Homme. A peine avons-nous atteint le village du Pied-du-Col, que nous apercevons la diligence qui descend rapidement au-dessus de nous les lacets de la route du Lautaret; Salvador et moi, nous abandonnons nos sacs aux braves guides, et, sans plus tarder, nous partons au triple galop. Nous entendons ou devinons plutôt le bruit des grelots des chevaux; à peine pouvons-nous avancer; enfin courage! Voici le dernier détour de notre chemin, voici la grande route, et en même temps la diligence, à laquelle nous pouvons à peine faire signe avec nos bras, tant nous sommes suffoqués; la portière s'ouvre et nous tombons comme des masses sur les banquettes. Une heure après, à la Grave, je quittais M. Salvador, qui le lendemain était à Paris.

*Index du passage de la Bérarde à la Grave par les cols
des Écrins et Émile-Pic (sans haltes).*

MONTÉE

De la Bérarde au Refuge de la Bonne-Pierre. . .	2 h. 30 min.
Du Refuge de la Bonne-Pierre au pied du couloir	1 30
Ascension du couloir (suivant l'état du couloir) . .	3 »
Du col des Écrins au col Émile-Pic (maximum) .	2 45

DESCENTE

Du col Émile-Pic à la sortie du glacier	1 20
De la sortie du glacier à la moraine de la Platte- des-Agneaux	» 45
De la moraine de la Platte-des-Agneaux à l'Alpe. .	1 15
De l'Alpe à la Grave.	2 15
Total.	15 h. 20 min.

PIC GASPARD (3,880 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

Les deux Gaspard et Roderon me rejoignirent à la Grave. Mon projet était maintenant de tenter l'ascension du sommet de la chaîne de la Meije coté 3,880 mèt. sur la carte de l'État-major. Depuis longtemps j'avais étudié cette montagne, et la veille encore, du col Émile-Pic, j'avais pu l'examiner à loisir. Un de mes collègues du Club Alpin Italien m'avait fait promettre de ne pas y monter sans l'en prévenir, je m'étais acquitté de ma promesse dès mon départ pour la montagne; le rendez-vous était le Lautaret. J'exposai la situation aux deux Gaspard, et Roderon accepta d'être le guide de mon futur compagnon. Je fis dire au Lautaret que l'on me trouverait au Refuge de l'Alpe, où je me rendis le lendemain soir 2 juillet. La nuit se passa en compagnie de M. Coolidge et des deux Almer qui devaient le lendemain regagner la Bérarde par la Brèche de Charrière. Le 3 juillet, une neige abondante couvrit tous les sommets, les prairies elles-mêmes en furent blanchies pendant deux jours. Nous ne pouvions songer à gravir les rochers du pic que nous convoitions. Le 4, ne voyant pas arriver mon collègue d'Italie, j'allai avec Roderon au Lautaret pour chercher de ses nouvelles et en même temps ravitailler notre caravane. Partis à 10 h. du refuge, nous atteignions à midi 15 min. le col Laurichard (2,668 mèt. environ), situé entre les cimes 3,118 et 2,775 du massif de Combeynot; de là, nous vîmes distinctement la direction que nous devons suivre pour atteindre le sommet du pic coté 3,880 mèt., et à 1 h. nous arrivions au Lautaret¹. Le 5 juillet, à 6 h. du matin, nous étions de retour au chalet

¹ Hauteur de l'Hospice au-dessus du niveau de la mer, 2,057^m,91.

de l'Alpe, décidés à ne pas attendre davantage le retardataire. La neige nouvelle ne pouvait tarder à fondre en cette saison ; rien ne s'opposait plus à notre départ. Grande fut notre surprise, en pénétrant dans le refuge, de voir Gaspard père étendu sur le lit de camp, la tête entourée d'un bandeau. La veille, le brave guide, se conformant à mon désir, avait été reconnaître notre montagne avec son fils, et, en traversant un couloir d'avalanches, avait été atteint près de la tempe par un éclat de pierre qui était venu se briser à ses pieds. Une compresse d'arnica et un peu de repos calmèrent ses douleurs de tête. Enfin à 2 h. 20 m. nous quitions le Refuge de l'Alpe, et, remontant la Romanche jusqu'au confluent du torrent du Clot des Cavales, nous atteignions vers 3 h. 45 min. la base du glacier de ce nom. Gravissant alors les rochers assez glissants situés au Nord, et obliquant un peu vers l'Ouest, nous arrivons, 50 min. plus tard, sur une plaque assez étroite de gazon (2,630 mètr.), que nous choisissons pour notre bivouac de la nuit. Quelques pas avant d'atteindre cet endroit, nous avions traversé le couloir, où, la veille, en montant pour explorer le chemin, Gaspard avait été blessé.

Le 6, à 4 h. 50 min., départ. Nous continuons à gravir l'escarpement du rocher de la veille, mais cette fois en nous dirigeant vers le Nord. Un torrent coule à notre gauche, et, à 5 h. 45 min., nous prenons la corde sur le glacier qui l'alimente. Ce glacier, beaucoup plus élevé que celui du Clot des Cavales, est complètement distinct de ce dernier¹ ; nous le désignerons sous le nom de *glacier supérieur du Clot des Cavales*. La pente est assez rapide et presque régulière ; la neige qui la couvrait, n'ayant pas encore été ramollie par le soleil, rendait la marche très-facile. Aussi n'était-il que 6 h. 45 min. quand nous at-

¹ Voir à la fin de l'article la gravure de la chaîne de la Meije, prise du pic Signalé du glacier Blanc.

teignîmes la crête de roches désagrégées qui domine le glacier de *l'Homme* (3,260 mè.). A l'Est, un col de neige, traversant l'arête qui sépare notre glacier de celui du *Pic de Neige du Lautaret*, témoignait de la source commune de leurs névés. Un gigantesque couloir de glace, montant du glacier de l'Homme, atteignait, au-dessous de nous, la crête sur laquelle nous nous trouvions, et communiquait avec le glacier supérieur du Clot des Cavales par des cheminées de neige et de rochers.

Comme il nous va falloir abandonner ici nos sacs, nous faisons une ample brèche dans les provisions, et, ainsi lestés pour le reste de la journée, nous nous mettons en marche (8 h.) emportant pour tous bagages nos piolets et une gourde d'eau-de-vie. Après avoir suivi quelque temps les roches éboulées de l'arête, nous sommes forcés de reprendre le névé fortement incliné en cet endroit, et nous voici au pied du pic, ayant à notre gauche un étroit couloir de glace, dans lequel nous voyons passer plusieurs avalanches de pierre et de neige fraîche. Les premiers rochers que nous gravissons sont très-escarpés, mais solides au pied et à la main. Bientôt il nous faut prendre de sérieuses précautions : nous nous apercevons que des feuillets entiers de la roche sont prêts à tomber, et, pendant que je continue l'escalade, une pierre de la grosseur d'une boule à jouer passe entre ma tête et mon bras gauche accroché à une aspérité. Enfin (10 h.), nous voici sur un étroit replat ou du moins dans une espèce de petite faille où suinte la neige fondue du couloir que nous avons toujours laissé à gauche. Bientôt nous atteignons ce couloir dans une sorte de petit cirque de glace, où viennent se réunir deux couloirs supérieurs ; celui de droite, étroite cheminée de rochers, dont nous ne voyons pas le sommet et où l'on entend fréquemment les pierres bondir en se heurtant contre les parois ; le couloir de gauche, rapide pente de glace, recouverte d'une mince couche de neige

nouvelle. Évidemment nous nous dirigeons vers ce dernier, obligés de n'avancer qu'en taillant des degrés, ce dont Gaspard s'acquitte à merveille. Enfin, à 11 h. 20 min., nous voyons la crête : voici le sommet ! Nous avançons sur un petit promontoire de roche desagregée, quand apparaît au Nord un second sommet, le véritable, plus haut que celui où nous sommes d'une dizaine de mètres. Nous dressons une pyramide, et, avant de gagner la cime principale, nous nous apercevons que nous avons à nos pieds, à l'Ouest, non pas le glacier des Étançons, ainsi qu'on pourrait le croire d'après la carte de l'État-major, mais bien le *Pavé*, moraine de la rive gauche du glacier du Clot des Cavales, ainsi dénommé par analogie avec sa configuration étrangement régulière rappelant un dallage de pavés. A midi 20 min., nous parvenions au point culminant, coté 3,880 mètr. sur les cartes, par une arête aiguë formée de roches peu solides et ressemblant à la gravure de l'arête des Écrins dans l'ouvrage de M. Whymper, *Escalades dans les Alpes*. Le temps était d'une pureté que je n'avais jamais remarquée dans mes ascensions : non-seulement l'horizon n'était pas voilé par la moindre brume, mais, ce qui est de toute rareté, aucune vapeur ne nous cachait les vallées des plaines éloignées. Ce temps trop beau était le présage d'un orage assez violent, qui éclata le lendemain soir.

Le panorama, étendu dans la direction du Mont-Blanc et du Grand-Paradis, est un peu trop limité des autres côtés par la Grande-Ruine et les Écrins. La chaîne de la Meije, avec ses nombreuses échancrures, s'y présente sous un aspect bizarre et presque élégant.

Nous élevons une nouvelle pyramide, où je dépose un procès-verbal de notre ascension avec le nom de Pic Gaspard, sous lequel je baptise notre conquête, en mémoire du vainqueur du magnifique sommet, la Grande Meije, dont elle est un véritable belvédère.

Nous nous remettons en marche à 1 h. Une demi-heure plus tard, nous étions de retour au sommet méridional, et, immédiatement, nous opérions la descente du couloir de glace, puis des rochers, ce qui se fit sans incident remarquable. Nous reprenons nos sacs à 3 h. 35 min., et, re-descendant rapidement le glacier, nous atteignons à 4 h. 5 min. une petite prairie sur laquelle le reste de nos provisions est consommé. Il est 5 h. quand nous commençons à descendre les rochers qui plongent dans la combe du Clot des Cavales. Nous ouvrons la porte du Refuge de l'Alpe à 6 h. 25 min., et, après avoir, pour nous conformer au règlement, nettoyé et mis en ordre le matériel de ce chalet où nous avons forcément perdu tant de temps, nous reprenons nos sacs. A 9 h., nous arrivons à l'hospice du col du Lautaret par les prairies supérieures de l'Alpe du Villard d'Arène. Le lendemain j'étais de retour à Grenoble.

Index de l'ascension du Pic Gaspard (3,880 mètr.)

(sans haltes).

MONTÉE

Du Refuge de l'Alpe au glacier supérieur du Clot des Cavales	2 h. 30 min.
De la base du glacier à l'arête	1 "
De l'arête au pic Méridional.	3 20
Du pic Méridional au pic Septentrional (3,880 mètr.)	" 45

DESCENTE

Du pic Septentrional au pic Méridional	" 30
Du pic Méridional à l'arête	2 05
De l'arête à la base du glacier.	" 55
De la base du glacier au Chalet de l'Alpe	1 30
Total.	12 h. 35 min.

II

COURSES EN AOÛT

ASCENSION DE LA GRANDE-RUINE (3,754 MÈT.)

(Deuxième ascension ; première ascension française)

ET TRAVERSÉE DE LA BRÈCHE DE CHARRIÈRE

Accompagné des porteurs Giraud-Lézin et Germain Berthieu, du village du Pied-du-Col, je remontais, le 9 août, les insupportables moraines de la rive gauche du glacier de la Platte des Agneaux. A 3 h. 10 min. (1 h. 55 min. depuis le Refuge de l'Alpe du Villard d'Arène), nous atteignons un torrent assez abondant dont nous remontâmes la rive gauche. Après avoir escaladé quelques bancs de rochers recouverts de verdure, puis traversé quelques maigres alpages, où paissaient des moutons, nous gravissons, jusqu'à 4 h. 15 min., une pente de roches éboulées. Les neiges sont à un quart d'heure au-dessus de nous, et, plus haut, se montre le glacier, dont l'inclinaison égale tout au plus celle de l'endroit où nous sommes et où nous décidons de camper. Pendant que je relève à la chambre claire le profil des crêtes environnantes, mes deux compagnons préparent la chambre à coucher. Je profite de ce moment pour les présenter au lecteur. Germain Berthieu, quarantaine d'années, ex-garde champêtre du Villard, par conséquent très-expert à surveiller l'état des neiges qui couvrent sa commune pendant huit mois de l'année ; excellent homme, assez instruit et aimant à augmenter la sphère de ses connaissances, quelquefois un peu bavard ; on ne le prendrait pas, à le voir, pour un guide, et encore moins

pour un porteur. Giraud-Lézin, quarante ans environ comme Berthieu, cordonnier quand les chamois, qu'il poursuit depuis l'âge de douze ans, lui laissent des loisirs ; légendaire dans la haute Romanche par ses prouesses alpestres. Signes distinctifs : chique en courant dans les montées comme dans les descentes, sur les rochers les plus difficiles aussi bien qu'en taillant six cents marches de suite dans la glace ; parle suffisamment le français pour être compris de son voyageur et le comprendre ; sobre comme... Giraud-Lézin seul peut l'être ; restant plusieurs nuits de suite à la belle étoile et dix-huit heures sans rien boire, et prêt à recommencer le lendemain ; n'hésitant pas à abandonner à l'auberge une bouteille de vin sur deux pour trois personnes, plutôt que de laisser des échantillons de géologie pour déléster le sac ; emportant de chez lui son pain noir, parce que *ça pèse moins et que ça nourrit davantage* ; en un mot, plus fidèle qu'un chien, plus sobre qu'un chameau, plus souple qu'un chamois, Giraud-Lézin est pour moi avec son intelligence un des meilleurs montagnards que je connaisse ¹.

La nuit approche, notre couverture est faite. En bas, à nos pieds, se dresse un mur formant un demi-cercle, et refoulant, comme une capote de cabriolet, le vent qui descend du glacier. Nous nous étendons sur les cailloux, et, serrés les uns contre les autres, couverts d'un seul plaid, nous nous endormons. A notre réveil, le lendemain, 10 août, le ciel est couvert ; aussi le thermomètre n'est-il pas descendu au-dessous de $+ 1^{\circ}6$ pendant la nuit. Je fais un peu de café avec ma lampe à esprit-de-vin, et, à 5 h. 10 min., nous levons le camp. Nous continuons à gravir les éboulis de la veille. Enfin, nous atteignons le glacier, peu incliné et couvert d'une neige *excellente*, c'est-à-dire,

¹ Giraud-Lézin a reçu cet hiver sa nomination de guide de première classe.

en langage alpin, dans laquelle le pied enfonce tout juste assez pour assurer la marche.

Arrivés à l'extrémité de la crête soutenant la rive gauche du glacier, devant une espèce de col par lequel les chasseurs de chamois descendent souvent directement sur le confluent du Rif des Cavales avec la Romanche, nous inclinons vers l'Ouest à travers un plateau de neige ; puis, après avoir franchi une côte sillonnée de crevasses à peu près recouvertes, ayant à gauche des séracs et à droite le rocher, nous nous élevons au Nord. Devant nous s'ouvre alors une profonde échancrure que nous allons reconnaître. Une fois sur la crête, nous constatons qu'un couloir de glace assez incliné permettrait de rejoindre le glacier du Clot des Cavales. Nous reprenons la direction du sommet de la Grande-Ruine, et bientôt nous arrivons, entre les deux points cotés 3,721 et 3,754 mèt., à une sorte de brèche devant laquelle s'étend le cirque du Plaret ; à nos pieds descend une large cheminée parsemée de flaque de neige aboutissant à un glacier. Après avoir bien étudié ce passage, nous escaladons l'arête Nord-Est du pic (3,754 mèt.), formée de roches peu solides et de plaques de verglas. A 10 h. 30 min., nous atteignons le sommet ; mais il faut déduire 1 h. 30 min. pour le temps que nous avons perdu à explorer les deux brèches pendant l'ascension. Dans la pyramide, que nous trouvons intacte, est cachée une carte de visite de M. Coolidge, que nous recopions à cause de son originalité : « Miss Brevoort, Coolidge, *Tschingel* (Hon, A. C.), Christian Almer, Peter Michel, Christian Ritti, Peter Blauer, made the — ascent of this the highest point of the Grande Ruine, July 19, 1873. View cloudy ; but what is seen very fine, especially the Écrins. » M. Tschingel, brave Oberlandais né dans le Lœtschthal, dans une famille de bergers, fut élevé par un guide de Grindelwald qui lui fit traverser, à l'âge de six mois, le Tschingel joch, entre Kandersteg et Lauterbrunnen ; c'est

en mémoire de cet exploit qu'il s'appelait Tschingel. A l'âge de trois ans, il fut vendu à M. Coolidge, car j'oubliais de dire que Tschingel est un chien de chasse. Il en était à sa *cinquante-quatrième* grande course, quand il a fait, le 21 juillet 1875, l'ascension du Mont-Blanc. Voici, d'ailleurs, ce qu'écrivait miss B..., à propos de Tschingel : « Sur les pentes de glace, il marche comme s'il était ferré : mais, quand quelquefois la pente devient raide et qu'il se sent en danger de glisser, il se hâte de prendre place dans la caravane, et saute alors, avec une gravité impayable, d'un pas à l'autre taillé par les guides dans la glace. Souvent on a dû l'attacher à la corde sur des glaciers peu sûrs, ou pour lui faire descendre, aussi bien qu'à ses compagnons de voyage, des rochers trop rapides et trop nus pour y trouver prise pour les pieds et les mains. Maintes fois on a dû le saisir par la queue ou pour l'aider à traverser une crevasse par trop ouverte, ou pour lui faciliter la descente de quelque cheminée dans les rochers. Dans ces situations, qui sembleraient devoir lui être tant soit peu pénibles, il se soumet toujours de la meilleure grâce du monde. »

Au moment de notre arrivée sur le sommet, le ciel nuageux nous avait encore permis de juger de l'ensemble du panorama, très-beau, mais limité strictement à une partie du massif du Pelvoux, dont les points principaux étaient la Meije, l'Aiguille du Plat, les Rouies, les Écrins, et le Pic de Neige Cordier. Tandis que j'installe mon théodolite et mon appareil de photographie, les sommets s'entourent de brouillards : aussi, afin de retirer quelque profit de mon ascension, suis-je obligé de rester jusqu'à 4 h. en place, profitant des moindres éclaircies pour prendre une observation. Mes braves compagnons commencent à grelotter sous la pluie qui se met à tomber par une température de $+0^{\circ},8$; moi-même, pouvant à peine manœuvrer mes instruments, je mets vite mon bibelot à l'abri, et

nous redescendons, après avoir jeté un coup d'œil sur le col de la Casse-Déserte du haut des à-pic qui la dominent ; il nous apparaît comme une véritable selle de glace à califourchon sur l'arête de la Grande-Ruine. Nous regagnons notre piste de la matinée en prenant la direction suivie à la première ascension, c'est-à-dire par la crête Sud-Ouest, puis par les pentes de neige de la face orientale. Comme nous allons à la Bérarde, nous quittons nos traces au-dessus des séracs, et, suivant la rive droite de notre glacier, nous ne tardons pas à rejoindre le glacier de la Casse-Déserte en franchissant un petit col de roches en décomposition. Quelques coups de tonnerre et une pluie diluvienne nous surprennent en plein névé. Inutile, par un pareil temps, de songer à traverser le col de la Casse-Déserte ; vite nous dégringolons plutôt que nous ne descendons à la recherche d'un abri dans le rocher, mais nous ne le trouvons qu'au pied de la Brèche de Charrière, à 5 h. 15 min. Une demi-heure plus tard, le ciel redevient bleu ; vite nous profitons des dernières heures de jour pour escalader la Brèche, couloir de glace étroit, d'une hauteur verticale d'environ 390 mèt., dont l'inclinaison maxima est de 54°. Nous montions depuis 40 min. quand un nouveau coup de tonnerre se fait entendre ; de tous côtés accourent en même temps des nuages gris et noirs, une averse de grêle vient fondre sur notre dos, pendant que des pierres détachées par l'orage commencent à balayer le couloir de la Brèche. Nous nous dirigeons à la hâte vers une petite corniche de rocher, et là, abrités au moins des avalanches, nous nous préparons une petite plate-forme pour passer la nuit. Le reste de mon alcool sert à faire un peu de café avec de la neige fondue, puis nous nous étendons dans une véritable bouillie glacée : c'est notre matelas pour ce soir. Le dimanche 11 août, nous nous réveillons mouillés jusqu'aux os. Dès que le soleil est venu réchauffer un peu les neiges de la Brèche

de Charrière, nous nous mettons en marche. Il est 6 h. 20 min. quand nous quittons notre bivouac situé à 133 mètr. au-dessus du glacier des Agneaux. Nous suivons la rive gauche du couloir, et six cent soixante marches taillées dans la glace et dans la neige encore trop dure nous conduisent en 3 h. au sommet (3,261 mètr.), où nous trouvons dans une bouteille les cartes de MM. Pendlebury, Gardiner, Cox, Dècle et Coolidge; une autre carte de M. Guyard annonce la réussite de son ascension de la Tête de Charrière. Près de la bouteille, je ramasse une paire de lunettes de montagne en assez bon état; M. Dècle les a reconnues depuis comme les ayant oubliées en 1876. La vue est assez restreinte depuis la Brèche; seul, le massif de Clochâtel attire un peu les regards; l'effet le plus bizarre du tableau est la tache de verdure que fait la Bérarde dans tout cet ensemble où l'on ne distingue qu'une confusion de rochers et de neiges.

Après une halte d'une demi-heure, nous nous mettons à explorer les divers chemins de descente de la Brèche sur la Bérarde. D'après notre étude, il y en a trois principaux: le premier traverse la crête qui est à droite de la Brèche et plonge par des névés et des rochers directement dans la vallée des Étançons; le second, nous l'avons suivi en partie à travers des névés et des éboulis jusqu'à une barre de rochers que l'on descend un peu sur la gauche; puis, appuyant de nouveau à gauche, on descend par des clapiers et des rochers sur la moraine de la Bonne Pierre; cette voie doit être la plus courte. Enfin le troisième chemin, par lequel nous sommes descendus, est le plus direct, mais probablement le plus long; au pied de la barre de rochers que je viens de mentionner pour le deuxième itinéraire, nous avons suivi la crête qui est à droite jusqu'à son extrémité inférieure, et, là, au lieu de descendre droit par des rochers assez escarpés, quoique praticables, sur la Bonne Pierre, nous avons franchi le torrent

d'un vallon situé au Nord. De là des rochers moutonnés, dans lesquels il est difficile de suivre une direction, nous amenèrent sur la cabane des bergers des Étançons. A 2 h. 25 min., nous étions à la Bérarde, d'où je repartais à 4 h. en compagnie de Rodier, pour inspecter les travaux de construction du chemin de la Tête de la Maye, construit par la section de l'Isère du Club Alpin Français. Je déposais dans la pyramide monumentale couronnant ce magnifique belvédère du haut Dauphiné un thermomètre-graphie que les voyageurs pourront consulter. 1 h. 1/2 à la montée et 40 min. à la descente d'une marche très-modérée nous avaient suffi pour faire cette jolie ascension, qui présente un panorama splendide sur la Meije, les Écrins, l'Ailefroide, les Rouies, l'Olan et une trentaine de glaciers.

Index de l'ascension de la Grande-Ruine (3,754 mètr.)
(sans haltes)

MONTÉE

^ Du Refuge de l'Alpe au torrent du glacier supérieur	2 h.	» min.
Du torrent (moraine des Agneaux) au glacier supérieur	1	45 min.
Du glacier supérieur au sommet de la Grande-Ruine (3,754 mètr.)	2	» min.
Total.	5 h.	45 min.

DESCENTE

Du sommet de la Grande-Ruine à la base de la Brèche de Charrière.	1 h.	15 min.
---	------	---------

Index de la traversée de la Brèche de Charrière (3,261 mètr.)
(sans haltes)

Montée. . . . 3 h. 30 min. — Descente. . . . 2 h. 30 min.

ASCENSION DU PLARET (3,570 MÈT.)

(DEUXIÈME ASCENSION)

Depuis l'orage qui nous avait surpris à la Brèche de Charrière, le temps s'était complètement rétabli ; aussi, le 12 août, quittons-nous à 5 h. 15 min. la Bérarde, favorisés d'une belle journée, pour renouveler l'ascension du Plaret où notre infortuné collègue Cordier avait trouvé la mort l'année précédente. Nous remontons la vallée des Étançons jusqu'au torrent de la Clause, dans le lit duquel son corps a été retrouvé. Les escarpements rocheux entrecoupés d'alpages nous conduisent à 8 h. au pied du glacier du Plaret, où nous déjeunons. Quand, au mois de juin de l'année précédente, j'étais venu chercher les restes de mon malheureux camarade, j'avais pu suivre sur la neige les traces encore visibles de l'ascension de Cordier. Parti comme moi de la Bérarde, il avait d'abord tenté l'ascension d'un Pic sans nom (3,436 mèt.), gravi depuis par M. Rochat et situé au Sud du cirque du Plaret. Son attaque avait échoué par suite du mauvais état du rocher couvert de verglas à cette saison ; il se dirigea alors directement vers le but principal de sa course, le Plaret (3,570 mèt.), qu'il atteignit par l'arête Sud, et il opéra sa descente par l'arête Nord.

A 9 h., nous nous remettons en marche, décidés à attaquer la montagne de front. Le glacier est bientôt traversé ; nous gravissons un éboulis, puis le rocher se présente sous nos pas, aussi solide et aussi facile à monter qu'un véritable escalier ; nous traversons un champ de neige, et notre escalier se représente de nouveau aussi bon que la première fois. De temps en temps nous nous retournons pour découvrir avec nos lunettes la caravane

de MM. Salvador et Guillemin que nous savons être partis la veille pour gravir la Meije occidentale. Tout à coup je pousse un hurrah, je les tiens au bout de ma longue-vue; ils sont accrochés aux rochers qui précèdent le glacier Carré. Nous restons en observation pendant une heure; enfin, revenant à la réalité, nous continuons notre ascension, et, par un second névé assez long, nous nous élevons au sommet (3,570 mèl.). Il est midi précis, quand nous arrivons, et en même temps nous voyons nos ascensionnistes de la Meije entrer sur le glacier Carré. Pendant que je prends mes observations ainsi que quelques photographies, mes compagnons dressent une pyramide sur la crête de gneiss granitoïde débarrassée de neige située à l'Ouest du Plaret; puis ils creusent la neige du sommet, dans le vain espoir de trouver quelques traces du passage de Cordier, pyramide, bouteille ou boîte de sardines. A 3 h. 30 min., nous distinguons la caravane Salvador-Guillemin sur le sommet de la Meije. Aux hurrahs que tous trois réunis nous leur poussons, des ouvriers occupés à construire à nos pieds, dans la vallée de la Selle, un refuge pour la Société des Touristes du Dauphiné, nous répondent joyeusement avec force tyroliennes qui remontent à nos oreilles, à travers un espace de près de 1,000 mèl. de profondeur.

Le panorama du Plaret est très-beau; il s'étend sur le glacier du Mont de Lans, le Rateau, la Meije, les Écrins, l'Ailefroide, le magnifique glacier de la Pilatte ou Pierate, d'après la carte de Cassini, le massif de Clochâtel, des Rouies, et l'Olan (Pic et Aiguille); l'Aiguille du Plat se dresse à l'Ouest, faisant pendant avec la magnifique muraille de la Grando-Ruine, à l'Est.

Cette dernière montagne attira grandement notre attention pendant notre séjour sur le Plaret. Nous nous promettions de regagner le Lautaret le lendemain soir par la brèche que nous avons visitée entre les pics

La Grande-Ruine et les Écrins, vue prise du Plaret (dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Dubamel).

3,754 mètr. et 3,721 mètr., en montant à la Grande-Ruine. Nous fûmes obligés de reconnaître que l'aspect de ses hautes parois verticales était assez peu engageant ; tout ce que je pus tirer, d'ailleurs, de Giraud-Lézin à ce sujet, fut cette parole, bien caractéristique de l'homme : « Il faudra voir ça de plus près ; ça ne paraît pas vouloir être commode ; mais si ça peut se faire, nous le ferons. » Sur ces mots nous quittons à 4 h. 25 min. le Plaret, suivant absolument la même direction qu'à la montée. A la base du glacier, nous franchissons la moraine latérale de la rive droite, et, longeant la base des rochers de Roche-Blanche et de la Tête de l'Or, nous traversons plusieurs larges couloirs d'avalanches de pierres tombant sur les Étançons pour arriver à la Tête de la Maye, où nous reprenons le chemin tracé par le Club Alpin et déjà suivi par nous la veille ; à 7 h. nous étions de retour à la Bérarde, ravis de cette ascension assez facile que nous ne saurions trop recommander aux voyageurs dans la vallée du Vé-néon.

Index de l'ascension du Plaret (3,570 mètr.)

(sans haltes)

MONTÉE

De la Bérarde à la base du glacier du Plaret . . .	2 h. 45 min.
De la base du glacier au sommet du Plaret. . . .	2 »

DESCENTE

Du sommet à la Bérarde.	2	15
Total.	7 h.	» min.

TRAVERSÉE DE LA BRÈCHE GIRAUD-LÉZIN (3,598 MÈT.)

(PREMIÈRE TRAVERSÉE)

Le 13 août, à 5 h., je quittais l'auberge du père Rodier, remontant comme la veille la vallée des Étançons, mais cette fois pour rejoindre au Lautaret mes collègues les commissaires de la fête alpine qui devait y avoir lieu le 15 août. J'avais promis d'être à mon poste le 14 au matin pour les aider dans leur organisation, et je tenais à être fidèle à ma parole. Pourtant je tenais tout autant à ne pas perdre le fruit de nos études sur ce passage entre les deux plus hautes cimes de la Grande-Ruine, que nous avions la veille encore si attentivement observé. Nous avions chacun une trentaine de mèt. de corde, et avec 90 mèt. on peut aller loin. Vis-à-vis du torrent de la Clause, après avoir remonté des éboulis sur la rive gauche des Étançons, nous suivons le torrent du glacier vers lequel nous nous dirigeons et qui, sans nom jusqu'ici, malgré son importance, sera appelé, si l'on accepte ma proposition, glacier de la Grande-Ruine. Un replat couvert d'éboulis, auquel succèdent quelques rochers peu rapides et une moraine, nous conduit à 8 h. 10 min. au bord du glacier. Nous déjeunons et, à 9 h., nous nous remettons en marche, nous élevant en appuyant légèrement à droite. L'inclinaison du glacier n'est pas très-considérable, mais il est sillonné de crevasses énormes, qui obligent à prendre quelques précautions. Au pied de la gigantesque cheminée que nous nous proposons d'escalader, le névé, qui forme un petit plateau, est séparé de la montagne par une large bergschrund que nous allons franchir à notre droite; puis, revenant sur nos pas en taillant des degrés dans la glace de la corniche restée adhérente au rocher, nous nous arrêtons à une di-

zaine de mètres du bord méridional de la cheminée (10 h. 5 min.). Tandis que Lézin s'avance seul, taillant horizontalement de larges marches dans la glace noire, Berthieu et moi, installés aussi solidement que possible, nous restons debout sur la corniche. Un sifflement, suivi de la projection d'une petite pierre qui s'enfonce à mes pieds dans la glace comme une balle de fusil, vient nous annoncer les surprises qui nous attendent plus loin ; du reste, je ne suis pas longtemps avant de m'apercevoir que le phénomène est loin d'être rare ; les sifflements deviennent de plus en plus fréquents, mais l'arc de projection reste toujours le même et tout passe à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Enfin Lézin a reconnu son rocher, il nous crie d'avancer. Nous voici cette fois au pied du couloir ; pour le moment nous n'avons devant nous qu'une paroi verticale dont les moindres aspérités ont été arrondies. Lézin fait préparer 30 mètr. de corde dont il s'attache une extrémité autour du corps de façon à pouvoir nous seconder quand viendra notre tour de grimper. Puis, il ôte ses souliers, ses chaussettes et son sac, que nous sommes obligés d'accrocher après nous, tant sont étroits les degrés taillés dans la glace sur lesquels nous nous trouvons. Voici notre intrépide chef de file à l'œuvre. Comme une véritable limace, il se hisse lentement le long de la paroi, presque exclusivement par la force d'adhérence de son corps. Pendant que nous le regardons le nez levé en l'air, pss ! pss !... deux nouveaux projectiles viennent nous saluer. Arrivé à un replat, Lézin nous annonce que nous pouvons lui renvoyer ses souliers, ainsi que les nôtres et tous les sacs. Un service de messagerie s'organise entre nous et lui à l'aide des cordes. Il est 11 h. quand à notre tour nous nous efforçons d'imiter notre grimpeur que nous rejoignons enfin. Ce passage a suffi pour mettre en loques nos malheureuses chaussettes ; Lézin, seul, a fait des économies en quittant les siennes.

Nous nous trouvons au sommet de la première cheminée à 1 h. ; là, nous remettons nos souliers, et nous laissons dans un creux de rocher notre bouteille de cognac avec une carte de visite. L'inclinaison du couloir se modifie un peu à partir de ce sommet, et, de loin en loin, on peut au moins trouver un point d'appui pour se reposer. A 2 h. nous découvrons, au milieu du couloir, près d'une plaque de neige, une plate-forme de granit rose semblable à celui du sommet de la Grande-Ruine, et, pendant qu'on y dresse le couvert, je constate que, en *trois heures*, nous n'avons gravi que *soixante mètres* à peine sur *trois cents*, hauteur totale de la cheminée ; il faut, à vrai dire, déduire de là la longue manœuvre du transport aérien des sacs et souliers. Nous abandonnons une boîte de sardines sur la table de notre salle à manger, et, à 2 h. 30 min., nous reprenons l'escalade. Ce que nous trouvâmes de plus pénible dans cette longue et dangereuse grimpe, c'est que, jusqu'à notre arrivée à la Brèche même, nous rencontrâmes presque à chaque pas des difficultés croissantes, qui nous faisaient craindre perpétuellement d'être obligés de redescendre. Nous avançons successivement, tenant la corde toujours tendue entre nous, quand j'entends descendre en sautillant une quantité de pierres. Je jette les yeux vers le haut de la cheminée assez resserrée en cet endroit et formant un coude. Au même instant, Berthieu s'écrie : « Gare à nous ! » je lève instinctivement les yeux au-dessus de ma tête, et j'aperçois tombant littéralement sur nous, semblable à une fusée, toute une masse de pierres. Instinctivement, Berthieu et moi, nous nous accroupissons l'un sur l'autre, pendant qu'autour de nous s'abat, avec un bruit diabolique, cette grêle d'un nouveau genre. Quand je me relevai, je constatai qu'une des pierres avait coupé le bout de mon soulier, et que, en heurtant le plat du rocher de granit sur lequel j'étais, elle avait détaché un éclat pesant plus d'une livre, que j'ai ramassé précieu-

sement. Pour franchir le coude de la cheminée dont je viens de parler, il nous fallut passer à plat ventre pendant une huitaine de mètres sous une roche garnie de stalactites de glace, formant un sol hérissé d'aspérités, qui coupent et déchirent la peau et les vêtements sans pour cela être moins glissantes ; de là, nous atteignons une série de couloirs de neige, dans l'un desquels Lézin, surpris par une avalanche, eut juste le temps de se jeter de côté. Enfin, à 6 h. 4 min., nous arrivions à la brèche que Giraud-Lézin, dans un accès d'orgueil justifié par le succès, me manifesta le désir de voir baptiser de son nom, « ainsi qu'on l'avait fait pour le col Émile-Pic, » ajouta-t-il en me montrant ce passage. Sur la brèche nous dressâmes une pyramide renfermant le procès-verbal de la traversée. Comme, deux jours auparavant, nous avions fait la première ascension de la Grande-Ruine depuis cet endroit par la crête Nord-Est, je crois être en droit de dire que j'ai fait l'ascension de la Grande-Ruine par le versant des Étançons, ce qui avait été, je crois, regardé comme impraticable jusqu'à ce jour.

Nous suivîmes à la descente exactement la direction que nous avions suivie le samedi pour monter à la Grande-Ruine ; il était trop tard pour chercher à prendre un nouveau chemin. A 6 h. 15 min., nous quittions la brèche, 25 min. plus tard nous sortions du glacier, et, à 7 h. 15 min., nous avions rejoint la moraine de la Platte des Agneaux, qu'il nous fallut descendre péniblement par une nuit des plus obscures. Nous arrivions au Refuge de l'Alpe à 8 h. 45 min., et, après une demi-heure de halte, nous descendions au village du Pied-du-Col pour rendre Berthieu à sa famille. Il était minuit 5 min. quand Giraud-Lézin et moi nous frappions à la porte de l'hospice du Lautaret. Le brave Albert, cantonnier chef, nous prépara une excellente soupe bien chaude, et, tous les lits de la maison étant occupés, on nous conduisit vers 2 h.

dans la grange. Comme on peut bien le penser, je ne tardai pas à m'endormir sur une botte de paille, après m'être bien enveloppé de chaudes couvertures de laine. Mais le jour ne devait pas tarder à poindre et, avec lui, ce ne fut pas le chant du coq qui m'éveilla, mais une maudite brebis qui, attachée justement à côté de la botte de paille sur laquelle j'avais élu domicile, vint me rendre visite dès l'aube et me bêler aux oreilles en me passant sa barbiche sur la figure.

Index de la traversée de la Brèche Giraud-Lézin (3,598 mètr.
(sans haltes)

MONTÉE

De la Bérarde au pied du glacier de la Grande-Ruine.	3 h. 10 min.
Du pied du glacier à la base du couloir	1 05
De la base au sommet du couloir.	5 30

DESCENTE

Du sommet de la Brèche Giraud-Lézin à la sortie du glacier	" 25
De la sortie du glacier à la moraine des Agneaux "	35
De la moraine au Refuge de l'Alpe (de nuit)	1 30
Total.	12 h. 45 min.

PIC ORIENTAL DE LA MEIJE (3,911 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

ET TRAVERSÉE DU COL DE L'HOMME

Le 14 et le 15 août se passèrent en fêtes alpines au Lautaret. Le 16, une pluie torrentielle fit avorter les courses qui avaient été organisées. Seule, une caravane, composée d'une vingtaine de personnes dont je faisais partie, ayant à sa tête M. Xavier Blanc, sénateur et membre de la Direction centrale du Club Alpin, franchissait, le 17 août, le col de la Lauze par un temps magnifique, et arrivait à 8 h. 30 min. le même soir à Saint-Christophe, sans avoir à noter d'incident remarquable autre que l'inauguration du Refuge de la Selle.

Le lendemain, à 7 h. 15 min., je disais adieu à mes compagnons de la Lauze, et, toujours accompagné de mon fidèle Giraud-Lézin, je remontais à la Bérarde où j'eus le plaisir de rencontrer deux de nos collègues, MM. Carbonnier et Rabot, qui, faisant quelques jours après la première ascension de la cime septentrionale du Grouzet (3,445 mèt.), avaient l'heureuse pensée de lui donner le nom de Pointe Lemercier, en l'honneur de l'un des premiers et des plus persévérants fondateurs du Club Alpin Français.

La traversée du col du Clot des Cavales, que je fis dans cette même journée, ne présenta pas plus de particularités que celle de la Lauze ; elles ont toutes deux trop souvent été décrites pour qu'il soit utile d'en reparler. Je mentionnerai seulement que, même à la descente sur le glacier des Cavales, nous n'avons pas eu besoin de la corde, tant était satisfaisant l'état du névé. En passant à 9 h. au Refuge de l'Alpe, j'y rencontrai mon collègue et

ami, M. Salvador de Quatrefages, seul, étendu sur le lit de camp. Je profitai immédiatement de l'offre qu'il me fit de partager avec moi ses provisions, et je restai en sa compagnie jusqu'au lendemain lundi, jour où je regagnai le Lautaret, mon quartier général, par la ligne de crête du pic (2,775 mètr.) de Combeynot.

Le mardi 20 août, me proposant d'aller coucher au rocher de l'Aigle pour tenter l'ascension du pic Oriental de la Meije, je quittais à 2 h. 45 min. le plateau inférieur du glacier de l'Homme, pour remonter une pente de roches à découvert dans le lit du glacier. Puis, gagnant par une pente crevassée les régions supérieures où se montraient quelques séracs, je ne tardai pas à atteindre un névé assez rapide qui me conduisit à 7 h. 30 min. au pied Sud du rocher de l'Aigle. Vers l'Est, de nombreux éclairs commençaient à sillonner le ciel et bientôt nous sentîmes tomber des gouttes d'eau. Il n'y avait pas un instant à perdre ; vite nous organisons le campement, c'est-à-dire, nous plaçons les sacs et mes instruments à l'abri, et nous nous blottissons sous mon unique plaid. Nous sommes trois, car Lézin a amené avec lui un de ses voisins, Florimond Gonet, porteur, chasseur de chamois et brave garçon. Bientôt, nous entendons l'orage au-dessus de nous ; la pluie est remplacée par de la neige ; au bout de quelques instants, le plaid commence à devenir très-lourd, la chaleur qui émane de nos corps fait fondre la neige, mais, le froid augmentant, tout gèle, et notre couverture est métamorphosée en planche. Je finis toutefois par m'endormir ; mes deux compagnons, moins favorisés que moi, grelottent pendant le reste de la nuit. Aussi, le lendemain, pendant que du sommet du pic de l'Aigle je fais mes relevés, je vois mes deux gaillards s'étendre au soleil le long du rocher et tâcher de rattraper, en dormant comme deux lézards, le calorique qu'ils ont pu perdre pendant cette nuit où le thermomètre était descendu à — 8°.

A midi, toute la caravane, bien réchauffée et bien restaurée, se dirige vers la base de l'arête neigeuse du pic Oriental de la Meije. Nous gravissons la pente de glace et

Glacier de l'Homme, vu du col Laurichard
(d'après une photographie de M. Duhamel).

nous franchissons facilement la bergschrund pour atteindre la crête entre deux basses qui se trouvent à sa portion inférieure. La couche de neige qui recouvre la glace est par places fort mince ; aussi est-on bientôt obligé de tailler des

degrés. A droite, l'inclinaison de la pente de glace qui descend sur le glacier de l'Homme s'accroît à mesure que l'on avance ; à gauche, un à-pic de rocher descend vers le glacier du Lautaret. Le seul obstacle qui s'oppose à la régularité de notre marche est un énorme bloc de rocher à cheval sur la crête ; nous le franchissons sans peine, et, aussitôt après, la crête devient plus rapide, mais la manœuvre reste la même qu'auparavant, c'est-à-dire aussi lente ; on avance pas à pas. Enfin, à 3 h. 15 min., nous sommes sur le sommet (3,911 mè.). Au Sud, à l'extrémité d'une barre de neige horizontale, se dresse un petit sommet de rochers qui me semble être à peu près de même hauteur que le point où nous sommes ; nous nous décidons à y aller. Je ne recommanderai pas cette dernière partie de l'ascension aux personnes sujettes au vertige ; de chaque côté de la crête de neige taillée en lame de rasoir, se trouve un glacier prêt à vous recevoir à une centaine de mètres au-dessous ; on peut choisir entre la vallée du Vénéon et celle de la Romanche. Deux échancrures ouvertes dans une roche très-friable doivent être franchies pour arriver au sommet, but de notre convoitise. Gonet préfère ne pas traverser la seconde, et, pendant que, avec Lézin, je construis une petite pyramide, le brave garçon tient la corde solidement fixée à un rocher. A 4 h. 10 min., nous sommes de retour à la cime de neige du pic Oriental, décidément plus élevée de 2 ou 3 mè. que le sommet de rochers sur lequel nous venons de dresser une pyramide, mais présentant une vue moins intéressante, en particulier sur le glacier Carré, au pied duquel on distinguait à l'œil nu les vestiges du campement des derniers ascensionnistes de la Meije occidentale. De la pointe de rochers la vue est aussi très-belle sur la Grande Meije et surtout sur l'incomparable Pic Central, qui semble vouloir tomber dans le vallon des Étançons, tant son surplombement est extraordinaire. D'ailleurs, le panorama est très-

limité des deux sommets du pic Oriental de la Meije. Le retour au rocher de l'Aigle, à 5 h. 25 min., se fit sans incident dans les degrés qui avaient été taillés à la montée. Avant de quitter le bivouac, je retrouve, dans la cavité produite au Nord de notre rocher par la réverbération de sa chaleur sur le glacier, une flaque d'eau cachée sous une profonde couche de glace, et connue de moi depuis quatre ans. Nous pouvons enfin nous désaltérer à notre aise, à la grande joie de mes compagnons qui, la veille, avaient douté de l'existence de cette source précieuse; car, pendant la nuit, ils n'avaient, malgré mes renseignements, trouvé qu'un sol neigeux et glacé. J'insiste sur ce point, qui pourra rendre de sérieux services aux futurs visiteurs du rocher de l'Aigle. Vingt minutes après notre retour, nous quitions notre campement, et, descendant un peu le glacier de Tabuchet, nous ne tardions pas à franchir la crête qui sépare le Bec de l'Homme du pic du même nom. Nous descendons le glacier du Bec, puis de nombreux névés et éboulis se succèdent, enfin nous voici dans les alpages, et, la nuit approchant, à l'aide de notre lanterne alpine, nous arrivons, à 9 h. 30 min.; aux maisons du Pied-du-Col, où je quitte le brave Florimond Gonet, pour remonter tranquillement au Lautaret avec Giraud-Lézin. Il est 11 h. 25 min. quand nous entrons dans la *cuisine* de l'hospice.

Je consacrai la journée du lendemain à une excursion aux deux sommets du Grand-Galibier, et je n'en parlerai que pour conseiller vivement l'ascension très-facile de cette cime, surtout la pointe orientale, qui exige à peine 2 h. 1/2 de marche ordinaire depuis le Lautaret. Enfin, le 24 août, je quittais le Dauphiné, et, par les cols du Galibier, des Rochilles et de l'Échelle, j'allais rejoindre le même soir à Bardonnèche la ligne ferrée d'Italie.

•

Index pour l'ascension du pic Oriental de la Meije (3,911 mètr.)
(sans haltes)

MONTÉE

Du pied du col au premier plateau du glacier de l'Homme	2 h. 30 min.
Du premier plateau du glacier de l'Homme au rocher de l'Aigle	4 15
Du rocher de l'Aigle au pic Oriental de la Meije.	3 15
Total.	9 h. » min.

DESCENTE

Du pic Oriental au rocher de l'Aigle	1 h. 15 min.
Du rocher de l'Aigle au pied du col	3 45
Total.	5 h. » min.

H. DUHAMEL,

Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Isère).

(3,537 mèt.)

3,087 mèt., 3,971 mèt.) (3,680 mèt.)

La Meije, vue du pic signalé du glacier Blanc.
Dessin de F. Schrader (reproduit par le procédé Gillot), d'après une photographie de M. Grand.

ASCENSIONS NOUVELLES EN DAUPHINÉ

MONTAGNE DE L'OURS

TÊTE DU CHÉRET. — PIC DE NEIGE DU LAUTARET

Le mardi 27 août, au soir, je quittais Paris, plein de joie à la pensée de me retrouver bientôt dans la montagne. Je n'étais pourtant pas sans inquiétude. Mon collègue M. Guyard et moi nous avions projeté ensemble une excursion dans les Alpes de la Savoie méridionale (Maurienne et Tarentaise) et nous voulions prendre avec nous un bon guide du Dauphiné. Mais nous avions compté sans la fête du Lautaret. Aussi nos démarches dans ce but, bien que secondées par notre excellent collègue M. Paul Guillemain, avaient-elles été jusque-là infructueuses. Dans cet embarras, il avait été résolu entre nous que je partirais seul d'abord pour le Dauphiné avec mission de trouver et d'arrêter à tout prix le guide dont nous avions besoin.

Arrivé à Grenoble, je m'empressai d'aller consulter notre savant collègue M. l'abbé Chaboisseau, toujours au courant de ce qui se passe dans le massif du Pelvoux. Sur ses conseils, je me dirigeai sur Saint-Christophe, où j'eus le bonheur, trois jours après, de mettre la main sur Gaspard père et Roderon (Jean-Christophe).

J'en avertis aussitôt M. Guyard. Mais, comme il ne devait me rejoindre que le lundi suivant et que j'avais ainsi deux jours devant moi, je crus devoir, en atten-

dant, accepter l'offre que me fit Gaspard d'aller avec lui et Roderon jusqu'au sommet de l'Aiguille du Plat y déposer le livre des procès-verbaux d'ascensions, préparé par les soins de la Société des Touristes du Dauphiné.

Nous partons de Saint-Christophe le dimanche, 1^{er} septembre, à 3 h. du matin. A 11 h., nous atteignons le sommet, où nous trouvons les cartes de visite, d'abord de notre pauvre Henri Cordier à qui revient l'honneur de la première ascension, ensuite de M. Coolidge qui suivit Cordier à quelques jours de distance. Nous y laissons le livre des procès-verbaux, où les ascensions de MM. Cordier et Coolidge avaient été déjà enregistrées, et j'y ajoute une mention sommaire de celle que nous venons d'accomplir. La descente s'effectue sans encombre.

Inutile de revenir sur la description de cette course qui a été suffisamment faite par Cordier lui-même (*Annuaire du Club Alpin Français*, janvier 1876, p. 153). Il est bon cependant de dire que, suivant ses conseils, nous sommes montés directement de Saint-Christophe et que, la saison étant fort avancée, nous avons cru prudent de nous écarter du rocher le moins possible. En montant, nous ne l'avons pas quitté. En descendant, nous avons pris seulement une ou deux pentes de neige pour abrégé, et notamment le petit couloir dont parle Cordier (p. 154).

La journée du lendemain se passe à examiner l'observatoire installé à Saint-Christophe par la section de l'Isère et confié aux soins de M. Rolland, l'instituteur de la commune. Il en est question plus loin. (V. *Miscellanées*.)

M. Guyard n'étant pas arrivé au rendez-vous, et chaque jour de beau temps devenant de plus en plus précieux, nous quittons Saint-Christophe pour la Bérarde le mardi 3 septembre à 4 h. 30 min. du matin, lui laissant un billet pour l'engager à nous rejoindre le plus tôt possible.

MONTAGNE DE L'OURS (3,045 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

Gaspard m'avait engagé à faire, en passant, l'ascension de cette montagne, comme devant, avec notre course à l'Aiguille du Plat, compléter mon entraînement. Nous suivons donc le chemin de la Bérarde jusqu'à la bifurcation, où nous prenons, à droite, celui de la Lavey, qui passe au-dessous du hameau de Champhorent, et qui, descendant jusqu'au fond de la vallée, franchit le Vénéon sur le pont de Rojats. Remontant alors l'autre côté de la vallée, en ayant à notre droite la cascade du Lavey, nous suivons toujours le même chemin jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par un profond ravin. Tournant alors brusquement à gauche, nous nous élevons d'abord par des pentes tantôt gazonnées, tantôt couvertes de genévriers et de rhododendrons. La limite des pâturages dépassée, nous nous trouvons sur une espèce de plate-forme où ont été bâtis de petits enclos et appelée la *Ramâ du Crouzet*. Ici se dresse devant nous l'escarpement Ouest de la montagne que nous allons gravir. Après une courte halte pour déjeuner, nous commençons à grimper en obliquant légèrement à droite. Le rocher, granitique, nous offre un excellent appui pour les pieds et les mains. Ces rochers escaladés, nous nous trouvons au pied d'un petit glacier qui ne figure pas sur la carte de l'État-major et que nous laissons à droite pour suivre une pente d'éboulis, au haut de laquelle une cheminée conduit à un col situé un peu au Sud de la montagne, à environ 60 mèt. du sommet. Nous atteignons ce col à midi. A nos pieds s'étale un petit glacier sans nom, que l'on traverse pour descendre ensuite sur le val-lon qui mène droit aux Étages. En contournant ce col,

on aperçoit, de gauche à droite, le Pic Gaspard, la Grande-Ruine, la Tête de Charrière, Roche-Faurio, les Écrins et la montagne de Clochâtel.

A 1 h. nous mettons pied sur le sommet. A nos yeux se présente, tout d'abord, la Tête des Fétoules avec son beau glacier. Inspiré par cette vue, Gaspard me raconte en détail la première ascension qu'il a faite de cette montagne avec M. Boileau de Castelnau, dont il est évidemment fier comme de son meilleur élève. Entre nous et la Tête des Fétoules, se dresse la Tête du Crouzet à laquelle, me dit Roderon, on donne dans le pays le nom de Tête-Bessonnnes. Après une heure passée à faire la sieste (car nous ne sommes nullement pressés), nous constatons notre prise de possession et nous descendons tranquillement sur le hameau des Étages. De là nous nous rendons à la Bérarde, où pendant 24 heures je suis destiné à occuper seul le chalet de la Société des Touristes.

De cette course, je ne dirai qu'une chose : c'est qu'elle vaut la peine d'être faite, ne fût-ce que pour varier le trajet de Saint-Christophe à la Bérarde, et pour se préparer en même temps à des courses plus sérieuses. C'est une charmante promenade, où l'on ne rencontre ni difficultés ni danger.

TÊTE DU CHÉRET (3,450 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

Le lendemain, mercredi 5 septembre, à 5 h. du matin, nous quittons le chalet de la Bérarde.

Nous suivons le vallon de la Pilatte jusqu'au pied du glacier, où nous arrivons à 7 h. Là, nous nous asseyons en nous tournant vers les Étançons : nous avons en face de nous le Plaret ; à gauche la Tête du Chéret ; à droite le

Pic de la Bérarde, le col de Coste-Rouge et l'Ailefroide, et derrière nous les Bans, récemment vaincus par notre collègue M. Coolidge. Après quelques instants de repos, nous reprenons notre course. Nous remontons pendant 500 mètr. environ la rive droite du glacier de la Pilatte, qui est en excellent état. Bientôt, tournant à droite, nous prenons le rocher; puis vient l'inévitable montée à travers les pâturages. A 9 h. 30 min., après une nouvelle escalade, nous nous arrêtons au pied d'un petit glacier situé au point coté 2,664 mètr. sur la carte de l'État-major et qui porte, à ce qu'il paraît, le nom de glacier de Baverjot. Puis, remontant la pente de ce glacier, en inclinant à droite, nous nous engageons dans un petit couloir de pierres, au haut duquel une dernière pente de rocher, très-courte et très-facile, nous conduit, à 1 h. 30, au sommet de la montagne. Là, s'offre à nos yeux un panorama superbe: le glacier de la Pilatte dans toute son étendue, les Bans, les Rouies, le pic des Étages, la Tête de l'Étret, la montagne de Clochâtel, la Grande-Aiguille, le glacier du Mont de Lans, l'Aiguille du Plat, le Plaret, le Pic de la Grave, la Tête de la Gandolière, le Râteau, la Brèche et la chaîne de la Meije, la Grande-Ruine, la Tête de Charrière, la Roche-d'Alvau, les Écrins, le Pic du Vallon, le col de la Temple, la chaîne du Pelvoux, l'Ailefroide en tête; enfin la crête qui relie celle-ci au col du Sélé. Nous bâtissons une pyramide où nous déposons le procès-verbal d'usage; puis nous descendons vers le glacier du Chardon, en suivant l'arête Sud dans la direction d'un point coté 3,472 mètr. sur la carte de l'État-major; nous arrivons à un petit col qui sert de communication entre ce glacier et le vallon de la Pilatte. Il est 2 h. 45 min. Plus loin, nous rencontrons une cheminée assez difficile et, au bord de cette cheminée, une petite pente d'éboulis. Nous avons en ce moment à notre gauche le pic coté 3,472 mètr., et en face le fond du glacier du

Chardon, le col des Rouies et le pic des Étages. A partir de ce point, nous prenons un sentier, très-facile à perdre, qui descend en zigzag, à travers des rochers couverts d'arbustes et des pentes de gazon, jusqu'au glacier, que nous traversons pour prendre la moraine latérale gauche, laquelle aboutit à un petit sentier de vaches qui nous conduit à la Bérarde, où nous arrivons un peu avant 5 heures.

Plus tard, dans la soirée, arrive M. Guyard, accompagné de Gaspard fils. Il est souffrant, et malgré cela il veut dès le lendemain se livrer à l'assaut du Plaret. Sur nos instances, il consent, mais à regret, à prendre une journée de repos, que nous consacrons à visiter la vallée des Étançons, à déjeuner sur l'herbe, à monter directement à la Tête de la Maye, sans prendre le nouveau sentier, et à procéder enfin, par délégation de M. le secrétaire général de la section de l'Isère, à la réception des travaux de ce même sentier (V. *Miscellanées*).

Le vendredi 6 septembre, nous nous rendons à Ville-Vallouise, par le col des Écrins, sans autre incident que le spectacle d'une trentaine de chamois couchés sur la moraine supérieure du glacier Noir : spectacle qui inspire à Gaspard le double regret de n'avoir pas de fusil et de n'être pas assez près pour tirer. Nous descendons chez Gauthier, qui nous fait, comme toujours, un excellent accueil, bien que le pauvre homme soit dans la peine, sa femme étant très-malade. De là, nous partons, le lendemain 7, pour le Monétier, par le col de l'Échauda. Nous y sommes admirablement traités par Izoard, qui, outre qu'il est Dauphinois, s'entendant par conséquent à la bonne chère, a appris aux États-Unis à deviner d'instinct les goûts du voyageur et à ne rien négliger pour les satisfaire. Pour cela, il a imaginé de faire, outre son métier d'aubergiste, la commission en denrées de toute sorte, conserves, salaisons, etc., etc. Son auberge, du reste, passe pour être une des meilleures du Dauphiné.

Pendant notre séjour chez Izoard, M. Guyard me fait part d'un projet qu'il caresse depuis fort longtemps ; c'est de faire la première ascension du pic Oriental de la Meije. Il ignore, comme moi, qu'il a été devancé par notre collègue M. Henri Duhamel. Nous consultons Gaspard, qui n'y fait aucune opposition. De sorte que le dimanche 8 septembre, au lieu de nous arrêter au Lautaret comme nous en avons l'intention, nous poussons jusqu'à la Grave. Mais, le lendemain matin 9, le temps est tellement incertain qu'il nous force à renoncer à notre projet et nous épargne ainsi une amère déception.

Le soir, nous sommes à Saint-Michel-en-Maurienne, à l'*Hôtel de la Poste* où l'on nous écorche sans merci. Même opération à Lans-le-Bourg. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'on demande 15 francs pour porter la malle de M. Guyard, de Lans-le-Bourg à Bonneval. Nous finissons par trouver un paysan qui s'en charge pour 4 francs. Dire après cela que les tarifs ne servent à rien !

A Bonneval, où nous arrivons dans la soirée du 10, nous sommes parfaitement reçus par l'aubergiste Culet, dont le prénom, par parenthèse, est Pierre et non Jean. C'est un ancien chasseur de chamois, connaissant parfaitement le pays et pouvant donner des indications précieuses sur les ascensions faites et à faire. Là, malheureusement, se borne son utilité. Il est à moitié perclus et son neveu Blanc, dit le Greffier, est dans la montagne, occupé à chasser le bouquetin. Nous voilà en conséquence laissés à nos propres ressources dans un pays que nous ne connaissons ni les uns ni les autres. Pour comble de malheur, M. Guyard est de nouveau indisposé. La journée du 11 se passe donc pour moi à faire, avec Gaspard et Roderon, de simples reconnaissances, en vue d'expéditions pour le lendemain et les jours suivants. Sur les conseils de Culet, nous montons à l'Ouille de Trièves (3,068 mètr.) et de là nous explorons les glaciers du Mulinet et des Sources de

l'Arc, notant tous les pics intéressants qui se développent en éventail depuis la Levanna jusqu'à la Pointe d'Albaron, sans cependant en escalader aucun. Ainsi qu'il en avait été convenu, nous rentrons à 6 h. 30 du soir. M. Guyard est absent. Les heures se passent. Nous commençons à nous inquiéter, en réfléchissant surtout à l'état où nous l'avions laissé le matin. Enfin à 9 h. passées, il rentre au logis sain et sauf. (Voir page 198.)

Le lendemain 12, le temps étant toujours incertain et M. Guyard désirant se rapprocher des Brides-les-Bains où il compte faire une courte station, nous quittons Bonneval, fort satisfaits de Culet, qui nous a bien traités à des prix raisonnables. A Tignes, où nous arrivons bientôt, nous descendons chez Révial (David), au « *Rendez-vous du Club Alpin* ». Je puis, en toute conscience, recommander cette auberge aux membres du Club Alpin Français. On y trouve bon lit, bon repas, beaucoup d'attentions, et des prix assez modérés, surtout pour le pays.

Le vendredi 13, nous tentons l'ascension du Mont-Pourri par le côté Sud-Est; mais, arrivés aux Granges Martin (2,165 mèl.), le brouillard, devenant de plus en plus intense, nous force à battre en retraite. Nous rentrons à Tignes peu satisfaits. Pendant toute la journée et une grande partie du lendemain 14, impossible de bouger. On ne peut pas voir à dix pas devant soi. Enfin, vers midi, le temps s'éclaircissant un peu, nous passons le col de la Leisse et nous arrivons aux chalets d'Entre-Deux-Eaux, vers 5 h. du soir, au moment où commence à tomber une pluie diluvienne qui ne cessera que fort avant dans la nuit.

Le 15, nous faisons l'ascension du Dôme de Chasseforêt par le côté Est, en inclinant vers le Sud-Est, pour éviter les chutes de pierres. Rien d'intéressant à signaler dans cette course qui a déjà été décrite par M. Pierre Puiseux (année 1876, pp. 207 et s.). Le temps est beau, quoique un

peu sombre. Il fait un froid de loup. Partis dès 3 h. du matin, nous nous retrouvons à 4 h. du soir au bas de la montagne. Là, M. Guyard et moi nous nous séparons : lui pour gagner Brides-les-Bains par le col de la Vanoise ; moi, avec Gaspard et Roderon, pour parcourir encore, pendant quelques jours, le massif du Pelvoux, avant de me rendre à Uriage, où je suis attendu.

PIC DE NEIGE DU LAUTARET (3,532 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

Le mardi 17 septembre, entre 5 et 6 h. du soir, nous arrivons au Refuge de l'Alpe, après une longue marche depuis Saint-Michel-en-Maurienne. Nous trouvons tout dans un ordre parfait. Notre premier soin est d'échanger nos souliers contre les mouffes et les sabots dont la généreuse prévoyance de notre collègue M. Salvador de Quatrefoies a doté ce refuge.

Le lendemain 18, nous passons la journée à explorer la partie inférieure de la chaîne de la Meije en partant de l'extrémité orientale où se trouve le Pic de Neige du Lautaret (V. le dessin, p. 133). Nous voulons voir si le pic Oriental est accessible, ignorant toujours que ce n'est plus une cime vierge. Nous nous dirigeons d'abord vers le glacier du Clot des Cavales, laissant à notre gauche le glacier de la Platte des Agneaux et, au fond, le col Émile-Pic et le col de Roche-Faurio. En passant, Gaspard me fait remarquer l'aspect désolé de la plaine que nous parcourons. « Au mois de juillet (me dit-il), c'était une vaste « prairie émaillée de fleurs, à présent la voilà complètement ravinée. » Arrivés presque au pied du glacier du Clot des Cavales, nous rencontrons un ruisseau qui descend du glacier longeant le pic. Nous tournons brusque-

ment à droite, sans franchir ce ruisseau, et nous commençons à monter par des pentes de gazon assez glissantes, suivies d'interminables éboulis, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la base du rocher. Ici nous attend une difficulté sérieuse. C'est une paroi de rocher, droite et lisse, avec quelques rares aspérités pouvant servir de point d'appui, et qu'il faut traverser en diagonale en prenant les plus grandes précautions. Ce mauvais pas franchi, nous tournons à gauche et, après avoir traversé le petit ruisseau qui descend du pic, nous le suivons jusqu'à sa sortie de la moraine frontale du glacier d'où il descend. Tournant alors à droite, et traversant des débris de moraine d'où jaillissent d'innombrables sources, nous atteignons une arête de rocher qui supporte encore des pentes d'éboulis. Ces pentes dépassées, nous arrivons à une arête tranchante au Sud-Est du pic.

Ici, nous nous consultons. Il est midi. Nous sommes partis du refuge beaucoup trop tard. Aurons-nous le temps d'atteindre le sommet et d'en redescendre avant la tombée de la nuit? Nous avons grande envie de tenter l'aventure, mais il s'agit d'une première ascension, c'est-à-dire de l'inconnu. Les journées sont courtes. Le froid est très-vif. Impossible, sans préparatifs aucuns, de coucher sur la montagne. Puis, il y a en bas le mauvais pas, qu'il serait imprudent de traverser dans l'obscurité. A notre grand regret, nous renonçons pour ce jour-là à nos projets d'escalade, nous contentant de pousser une simple reconnaissance dans le but, non-seulement de connaître la route qu'il faudra suivre plus tard, mais aussi de voir s'il y a encore quelque espoir, malgré la saison avancée, de gravir le pic Oriental de la Meije. Sans apercevoir ce pic complètement, nous le distinguons assez pour que Gaspard puisse, après une courte inspection, se convaincre de l'impossibilité actuelle de toute tentative de ce genre. Nous redescendons tous trois assez maussades, mais avec

la ferme résolution de conquérir le Pic de Neige coûte que coûte.

Le lendemain 19, nous partons du refuge à 3 h. 15 min. Cette fois, c'est trop tôt; car, arrivés à l'endroit où la montée commence à être difficile, nous sommes obligés de nous abriter sous un rocher en attendant le jour. Dès qu'il commence à poindre du côté des Pics Signalés, nous nous remettons en marche. A mesure que nous nous élevons, le panorama devient superbe. En nous retournant, nous voyons devant nous un immense cirque, commençant à gauche par les Pics Signalés et le Pic de Neige Cordier, et se terminant à droite par le glacier du Clot des Cavales avec les Écrins en face de nous, au fond. Quand nous avons franchi de nouveau le mauvais pas et gravi les pentes d'éboulis, nous nous retrouvons au pied de l'arête à 8 h. 15 min. seulement. Et nous avons marché bien plus vite que la veille! D'où je conclus qu'il faut, en moyenne, cinq heures à partir du refuge pour atteindre le point où commence la véritable ascension.

Après une halte pour déjeuner, nous nous attachons à la corde et nous repartons à 8 h. 50 min. Nous attaquons l'arête, en nous tenant d'abord sur le versant Sud, du côté du vallon du Clot des Cavales. Puis, traversant la ligne de faite, nous commençons l'escalade du dernier contre-fort. Jusqu'ici la roche n'a pas été trop mauvaise. Mais bientôt elle commence à être moins solide. Elle se détache à chaque instant. Il y a bien des précautions à prendre pour ne pas appuyer à faux en passant tantôt dans une cheminée, tantôt dans une autre. Pour avoir les mains plus libres, nous abandonnons, Roderon et moi, nos piolets. Gaspard seul conserve le sien pour tailler des pas dans les plaques de neige fort glissantes, et dont l'une, assez large, descend vers le glacier de l'Homme. Ici Gaspard se porte en avant pour voir s'il y aura possibilité de gagner la pente de neige en dehors, afin de rendre notre

tâche plus facile. Après une courte inspection, il revient en secouant la tête. « Trop dangereux, » fait-il. Nous continuons, en conséquence, notre escalade, et, le rocher devenant plus facile, nous sommes bientôt au sommet, qui a la forme d'une arête à ligne brisée. Il est 10 h. précises. Toutes choses considérées, la course a été très-rapide.

La vue dont on jouit du haut de ce pic, moins belle sans doute que celle qu'offre le Pic Gaspard, n'est pas cependant à dédaigner. D'abord, on se trouve à peu près dans l'axe des Aiguilles d'Arves, ce qui donne à ces montagnes un aspect aussi curieux que formidable. De même pour la chaîne du Mont-Blanc. Plus rapprochées à droite sont les Alpes méridionales de la Savoie, parmi lesquelles nous distinguons la Grande-Casse, la Grande-Motte, la Dent-Parrachée et le Mont-Thabor. Au sud, plus près encore de nous, les Pics Signalés au fond du glacier des Arsines, le Pic de Neige Cordier, le col Émile-Pic, la Roche-Faurio, et, au delà, les Écrins ; puis, la Tête de Charrière, la Grande-Ruine, et enfin la chaîne de la Meije, qui nous cache une grande partie des montagnes de l'Oisans.

Après nous être suffisamment reposés, nous construisons une pyramide pour y déposer notre procès-verbal et nous commençons la descente, en suivant exactement le même chemin et en prenant, s'il est possible, plus de précautions encore qu'à la montée. En route, nous reprenons nos piolets. Une fois à l'arête, nous nous détachons, puis nous pressons le pas pour arriver au pied d'une cascade où nous attaquons de nouveau nos provisions. Enfin, quand nous avons franchi une dernière fois le mauvais pas, nous descendons droit sur la vallée, nous traversons le cours d'eau qui plus loin s'appellera la Romanche, et nous rentrons au refuge un peu avant 4 h. La course, y compris les haltes, a duré de 12 à 13 heures.

Le lendemain matin, 20, nous partons pour l'hospice du Lautaret, incertains encore si nous visiterons les Ai-

guilles d'Arves ou si nous attaquerons le Pic de la Grave, sur le sommet duquel M. Coolidge a seul jusqu'ici posé le pied. Nous nous décidons à la longue pour cette dernière course, et nous voilà, le soir, logés une seconde fois chez Juge, de qui, par parenthèse, je n'ai pour ma part que du bien à dire.

Le 21, nous quittons l'hôtel à 3 h. 30 min. du matin; et nous nous dirigeons vers le glacier du Lac. A peine avons-nous mis le pied sur ce glacier, que le brouillard nous enveloppe. Le vent, redoublant de violence, le chasse, mais pour quelques instants seulement. La tourmente lui succède. Le grésil nous cingle la figure; puis, calme subit. Le brouillard s'épaissit. La neige tombe à gros flocons; impossible d'accomplir notre projet d'ascension. Nous traversons ainsi le glacier de la Gironse et nous franchissons le col de la Lauze à 10 h. 30 min. Il s'agit maintenant de gagner au plus vite le Refuge de la Société des Touristes, afin d'y attendre que le temps s'éclaircisse un peu. C'est une assez rude besogne. Les pentes de schiste sont gelées. Il faut tailler à chaque instant de larges pas. La tourmente éclate de nouveau. Mais Gaspard est infatigable, et, Roderon le secondant avec ardeur, nous arrivons sans accident au refuge, mais à 1 h. seulement. Là, nous voulons en vain rompre le jeûne. Le vin est si froid que nous ne parvenons pas à l'avaloir. Heureusement, après une demi-heure d'attente, nous pouvons nous remettre en route. Une fois dans la vallée, nous marchons d'un pas rapide afin de nous réchauffer, et nous arrivons à Saint-Christophe vers 4 h. de l'après-midi. J'ai appris depuis que, le même jour, M. Guyard traversait le glacier du Casset avec Émile Pic et Giraud-Lézin, dans l'intention sans doute de gravir les Pics Signalés, et qu'il en fut également empêché par le mauvais temps.

Le dimanche 22 est consacré au repos. Comme je dois être à Uriage le 25 et qu'il ne me reste plus que trois jours,

nous décidons d'y aller par les Grandes-Rousses. Donc, le 23, quittant de grand matin Saint-Christophe, nous suivons la montagne par le passage du milieu qu'on appelle l'Échalaret, jusqu'à l'Alpe de Vénosc, que nous franchissons. Bientôt après, nous nous arrêtons pour déjeuner à l'auberge du Mont de Lans, où nous faisons maigre chère, l'aubergiste et sa femme étant partis pour la foire du Bourg-d'Oisans et ayant tout mis sous clef. Puis, continuant notre course, nous reprenons la route de Briançon et, après avoir traversé la Romanche, nous prenons un peu plus loin la route nouvelle qui monte à gauche et qui conduit à Clavans-d'En-Bas, en passant par les Aynes et Mizoën. A Clavans, nous trouvons bon gîte, mais souper médiocre. Vers minuit, la pluie commence à tomber à torrents, et le lendemain matin il y a de la neige jusque dans le village de Clavans-d'En-Haut (1,394 mètr.). L'horizon est brumeux. La pluie menace de tomber encore. Tout annonce que le temps est gâté pour quelques jours au moins. Il faut faire notre deuil de cette dernière expédition. Nous rebroussons donc chemin jusqu'au Fresney. Là, nous prenons une voiture qui nous dépose chez Martin, où un bon repas, le premier que nous ayons fait depuis quelques jours, nous console un peu de notre échec. Bientôt après, Gaspard et Roderon prennent congé de moi. Je monte dans la voiture de Grenoble, et le soir, à 6 h., je suis à Uriage.

Un mot pour terminer.

De Gaspard père, comme guide, je n'ai pas à faire ici l'éloge. Ses merveilleuses qualités : son adresse, son sang-froid, sa prudence, l'étonnante sûreté de son coup d'œil, tout cela a été proclamé cent fois par des alpinistes plus compétents que moi. Mais ce dont on ne saurait trop le louer et ce que, pour ma part, je n'oublierai jamais, c'est le soin extrême qu'il prend de son voyageur, la constante sollicitude avec laquelle il veille sur ses pas. Avec lui, les

dangers ne sont plus à craindre. L'écorce est rude peut-être ; mais qui veut prendre la peine de pénétrer au dessous trouvera un cœur d'or.

Roderon, quoique jeune, est déjà un très-bon guide. Il est intelligent, instruit, cause agréablement et utilement ; il est très-adroit dans la montagne et possède une mémoire topographique vraiment surprenante. Avec de l'expérience, il arrivera au premier rang. En attendant, le touriste qui voudrait entreprendre une longue excursion en dehors du massif du Pelvoux, dans les montagnes de la Savoie méridionale, par exemple, ne pourrait mieux faire que de se l'attacher.

JAMES NÉROT,

Membre des Sections de Paris et de l'Isère,
Délégué de la Sous-Section d'Uriage.

COURSES NOUVELLES

DANS

LE DAUPHINÉ, LA MAURIENNE ET LA TARENTEISE

En quittant, au mois d'octobre 1878, mes guides Gaspard père et fils, je leur avais fait promettre de tenter avec moi l'ascension de la Barre des Écrins, si je revenais dans le Dauphiné en 1878.

Le 9 juillet, j'arrivais à Vizille à 11 h. 30 min. du matin ; mais, retardé par le départ du courrier, je ne pus atteindre Saint-Christophe que le 10 à midi. Les deux Gaspard m'y attendaient, et nous convînmes sur-le-champ de faire autour de Saint-Christophe quelques courses nouvelles, afin de m'entraîner avant de tenter l'escalade des Écrins.

PREMIÈRE ASCENSION DE L'AIGUILLE OU BEC DU CANARD

(3,270 MÈT.)

Munis de provisions prises à l'hôtel de M^{me} Turc, nous quittons Saint-Christophe dans l'après-midi du 10 juillet, pour aller passer la nuit aux chalets de la Lavey et tenter le lendemain l'ascension de l'Aiguille du Canard, appelée dans le pays Bec du Canard à cause de la forme des rochers qui la terminent.

Le 11, nous partons à 4 h. du matin, montant vers

l'Ouest et laissant à notre gauche un glacier, au bas duquel se trouve le lac des Bêches, et qu'une petite arête sépare seule du glacier d'Entre-Pierroux. Ce glacier, sans nom sur la carte de l'État-major, est appelé dans le pays glacier du Lac.

A 5 h. 25 m. nous rencontrons les premières neiges ; nous faisons une halte d'une heure et un repas ; puis, repartis à 7 h. 30 min., nous atteignons bientôt un névé qui, à la fin de la saison, aura probablement à peu près disparu. La neige est bonne, et c'est par excès de prudence que nous nous attachons à 7 h. 55 min.

Le ciel est pur ; en me retournant de temps en temps, je jouis d'une admirable vue. Vers le Nord-Est on aperçoit le Plaret, la Meije, la Grande-Ruine, les Aiguilles du Soreiller, le Pic de la Grave, l'Aiguille du Plat et une partie du glacier de Mont de Lans.

Nous inclinons bientôt au Nord-Ouest pour contourner une partie de la montagne et l'attaquer par le versant Nord. Après une courte halte, vers 8 h. 40 min., nous atteignons une petite arête de neige, très-aiguë, longue de quelques mètres seulement, mais flanquée de deux précipices. On pourrait s'y mettre à califourchon. Ce passage demande quelques précautions. Prenant l'arête d'abord à gauche, puis à droite, nous arrivons bientôt à une pente de neige de 50 à 60 mètres de hauteur, presque aussi raide que celle des Écrins, et qui au retour devra être descendue à reculons. Par bonheur, la neige est si bonne que Gaspard peut creuser tous les pas avec ses souliers.

Au-delà de cette pente, on n'a plus que 300 mètr. de rochers à gravir, et, à 9 h. 50 min., nous atteignons le sommet sans aucune difficulté sérieuse. Suivant l'usage, nous y élevons une pyramide, autour de laquelle il nous reste encore assez de place pour circuler à notre aise. L'ascension nous a pris 4 h. 30 min., déduction faite des temps d'arrêt.

Le panorama de l'Aiguille ou du Bec du Canard doit être fort beau, puisque la vue est déjà remarquable pendant la montée ; par malheur, les nuages ne m'ont pas permis d'en jouir et ne m'ont laissé voir que le glacier de la Muande sous mes pieds. A 11 h. 20 min., après avoir vainement attendu une éclaircie pendant 1 h. 1/2, nous repartons. A 1 h. nous replions la corde, et, repassant par la Lavey, nous allons coucher à la Bérarde.

Je crois avoir rencontré le meilleur moment pour cette ascension. Plus tard on aurait moins de neige et l'on serait exposé à trouver du verglas sur le rocher à la place de cette belle pente de névé, où Gaspard a pu tailler des pas sans piolet.

Dans les années très-chaudes, en revanche, le rocher pourrait, il me semble, se dépouiller complètement de neige, et alors la montagne deviendrait encore plus accessible, car la roche offre partout d'excellents points d'appui pour le pied ou la main.

PREMIÈRE ASCENSION DE LA TÊTE DE LA GANDOLIERE (3,549 mètr.)

Le vendredi 12 juillet, nous quittons la Bérarde à 4 h. 40 min. du matin et nous suivons le ruisseau des Étançons jusqu'au pied du glacier du Plaret ; puis, nous remontons pendant une demi-heure environ la rive droite du déversoir de ce glacier, après quoi nous passons sur la rive gauche et bientôt Gaspard me montre la place où il retrouva le corps de notre regretté Cordier.

Arrivés à 7 h. 5 min. en vue du glacier de la Pilatte, nous nous arrêtons pendant 1 h. 50 min. pour nous reconforter un peu ; à 8 h. 55 min. nous prenons la corde et nous repartons, nous dirigeant au Nord-Nord-Est. La neige est excellente, mais la certitude de marcher au-dessus de ruisseaux invisibles nous engage à rester attachés. Le

glacier du Plaret est complètement recouvert de neige, on croirait être sur une belle nappe de névé.

A 9 h. 50 min. nous quittons un instant le glacier pour nous asseoir sur des rochers qui émergent près de nous. A 10 h. 25 min., nous nous reposons encore un instant, car il fait chaud, nous enfonçons jusqu'au-dessus du genou et l'ascension devient fatigante. Après une nouvelle halte de 25 min. à 11 h., nous arrivons à midi 10 min. au pied du rocher. Les 120 mèt. qui nous restent à gravir sont libres de neige, et tout d'abord la nature schisteuse de la pierre nous oblige à prendre quelques précautions ; mais bientôt la roche devient plus consistante, et, sauf un passage où le rocher convexe n'offre que de rares points d'appui, nous ne rencontrons pas de difficultés sérieuses. A 1 h., nous sommes sur le sommet.

Plus heureux que la veille, je contemple sous un ciel splendide un panorama peu étendu, mais fort beau, car on voit avec une netteté parfaite les montagnes les plus élevées du Dauphiné.

Presque à une distance égale et de tous côtés s'élançant des pics superbes dominant d'admirables glaciers. D'abord les Écrins à l'Est-Sud-Est, puis l'Ailefroide, le glacier de la Pilatte, le Pic de la Rouye, presque aussi beau que les Écrins, mais plus accessible ; la Tête des Fétoules, la montagne de l'Ours, l'Aiguille du Plat, le Pic de Jandri, le glacier de Mont de Lans au-dessus de la vallée de la Selle, puis le Pic de la Grave, le Râteau, la Meije dominant le glacier des Étançons, enfin, entre la Meije et les Écrins, les escarpements de la Grande-Ruine. Vers le Nord, nous voyons sous nos pieds un glacier qui n'a pas de nom sur la carte de l'État-major et que Gaspard appelle très-justement « glacier de la Gandolière ». Au Sud, nous apercevons le glacier du Plaret. A droite de la Meije pointent quelques sommets de la Maurienne et de la Tarentaise, couverts de neige. Entre la Meije

et le Râteau, on entrevoit une partie du Mont-Blanc.

Quelques beaux nuages blancs nous empêchent de distinguer dans l'Ouest-Sud-Ouest l'enceinte de la chaîne calcaire du Dauphiné.

L'ascension nous a pris 8 h. 20 min. y compris les arrêts ; mieux entraîné, je crois que j'aurais pu mettre une heure de moins ; mais c'était seulement une deuxième course et je me ressentais un peu de l'ascension de la veille.

A tout considérer, c'est une fort belle ascension sans grandes difficultés ; avec deux bons guides, tout voyageur un peu habitué aux montagnes peut l'entreprendre.

COL DE GRAOU

Je me disposais à retourner le lendemain à Saint-Christophe. Gaspard, qui avait été avec M. de Castelnau reconnaître le col de Graou, mais qui ne l'avait pas franchi, me conseilla de tenter ce passage encore inconnu. Je me hâtai d'accepter.

Partis à 6 h. 30 min., nous suivons d'abord le chemin de mulets jusqu'au ruisseau d'En haut (ruisseau de Damou de la carte de l'État-major) ; après l'avoir traversé, nous montons vers l'Ouest-Nord-Ouest en gravissant de belles plaques de neige, très-faciles, qui auront presque disparu au mois d'août. Sans nous presser, nous arrivons au col à 1 heure.

Ce passage, dont j'estime l'altitude à un peu moins de 3,000 mètres, est situé entre la Tête de Graou (3,172 mè.), au Nord et la Tête de Marsaré (3,119 mè.), au Sud. En 1876, Gaspard était monté de Saint-Christophe jusqu'au col, puis redescendu par le même côté à Champhorent avec M. Boileau de Castelnau.

Pour bien jouir de la vue, qui est assez belle, il est bon

de monter sur une petite éminence qui domine le col de 20 mèt. vers le Nord.

On aperçoit alors au Sud toute la vallée de la Mariande ; au Nord-Est les Grandes-Rousses se présentent admirablement ; à l'Ouest, on a devant soi la chaîne calcaire du Dauphiné et l'on domine Saint-Christophe.

En descendant sur ce village, nous rencontrons de belles nappes de neige, qui disparaîtront en grande partie à la fin de la belle saison comme celles de l'autre versant. Vient ensuite des pentes couvertes de pierres schisteuses et enfin des pâturages qui nous mènent jusqu'à Saint-Christophe où nous arrivons à 5 h. 20 minutes.

Déduction faite des temps d'arrêt, cette course demande environ 9 h. Dans les conditions où je l'ai faite, elle était extrêmement facile, l'état de la neige rendait la corde inutile. Cependant, comme il y a des pentes assez raides et que la neige peut être dure et glissante, il est toujours bon de se munir d'une corde.

Je recommande cette route, qui ne forme pas à proprement parler une course nouvelle, aux touristes qui, connaissant déjà la voie ordinaire, disposeraient d'une journée entière pour se rendre de Saint-Christophe à la Bérarde.

PREMIÈRE ASCENSION D'UN PIC SANS NOM (3,436 MÈT.)

SITUÉ AU NORD DE LA TÊTE DU ROUGET

Partis de Saint-Christophe le lundi 15 dans la nuit, nous étions à 4 h. 25 min. du matin au village des Étages ; quittant alors la route qui mène à la Bérarde, nous suivons le chemin que nous avons pris l'année dernière pour l'ascension de l'Aiguille du Soreiller, dite le Pain de Sucre (voir Annuaire de 1877, page 257).

Jusqu'au Peyra, le sentier reste sur la rive gauche du

ruisseau d'En haut ou ruisseau de Damou, que l'on traverse plus loin à plusieurs reprises.

La première partie de la route mène à la fois aux Aiguilles du Soreiller, au Plaret, au Pic sans nom, but de notre excursion, et à la Tête du Rouget. Le Plaret serait, je crois, plus facile de ce côté que sur le versant opposé choisi par M. Cordier.

Après un arrêt d'une heure pour déjeuner, nous nous dirigeons droit sur le pic que nous voulons gravir.

A 10 h. 15 min. nous nous attachons pour gravir la pente de neige qui nous mènera jusqu'au pied de la roche nue. La neige est très-dure, et, à 10 h. 45 min., nous nous arrêtons pendant 45 min. à peu près pour laisser au soleil le temps de l'amollir un peu. Puis, reprenant notre course, nous arrivons sans peine au pied du rocher. Le sommet est encore à 300 mèt. environ au-dessus de nous. Il n'y a plus de neige, et nous ne rencontrons aucun passage difficile ; pourtant nous restons attachés.

Après avoir atteint d'abord une première pointe, inférieure de 20 mèt. environ au véritable sommet, nous gagnons celui-ci par une arête très-étroite, mais où les points d'appui ne manquent pas. A 1 h. 10 min. nous sommes sur la cime.

Le temps est beau, et je puis jouir à mon aise du magnifique panorama qui m'entoure. Il ressemble beaucoup à celui de la Tête de la Gandolière ; je ne le décrirai donc pas en détail. Quoique l'altitude soit un peu moindre (3,436 mèt. au lieu de 3,549), la vue est un peu plus étendue. Par l'échancrure qui s'ouvre entre la chaîne de la Meije et la Grande-Ruine, on aperçoit les montagnes de la Maurienne et de la Tarentaise, et, entre le glacier de la Pilatte et le Pic de la Rouye, on y découvre une série de beaux pics qui doivent appartenir au Valgodemar. Nous dominons le glacier du Plaret et nous reconnaissons les traces que nous avons laissées sur la neige dans notre excursion

du vendredi. Le versant oriental de la Tête du Rouget offre de superbes escarpements, et je la crois complètement inaccessible de ce côté, ainsi que le pic sur lequel nous sommes.

A 2 h. 20 min. nous repartons ; suivant d'abord une partie de l'arête prise en montant, nous la quittons avant d'arriver à la seconde pointe ; inclinant un peu à gauche, nous descendons sans nous presser, et nous arrivons à 7 h. du soir aux Étages, d'où nous gagnons la Bérarde.

On pourrait, je crois, trouver à coucher aux Étages et on abrégèrait ainsi la course, qui, telle que je l'ai faite, est un peu longue. En déduisant les temps d'arrêt, nous avons mis 7 h. des Étages au sommet et 5 h. 30 min. du sommet à la Bérarde, mais, comme nous comptons sur une très-belle journée, nous ne nous sommes pas pressés.

ASCENSION DES ÉCRINS (4,103 MÈT.)

Le mardi 16 juillet, je quitte la Bérarde dans l'après-midi avec les deux Gaspard et un porteur qui doit le lendemain nous accompagner jusqu'au col ; nous allons coucher à la belle étoile à une altitude d'au moins 2,500 mèt. près du glacier de la Bonne-Pierre, rive gauche ; un rocher qui surplombe à 7 ou 8 mèt. au-dessus de nos têtes nous offre une espèce d'abri. Il y a sous le rocher une toute petite source, et nous trouvons encore quelques genévriers pour faire du feu ; ce serait un bon emplacement pour un refuge.

La nuit est belle ; nous nous levons à 2 h. 30 min., le thermomètre marque 13° 5 ; à 3 h., nous partons, et, à 5 h. 45 min., nous arrivons au col. Le ciel est superbe, mais, en mettant le pied sur le glacier de l'Encula¹, nous sommes

¹ Ou de l'Encoula, c'est-à-dire de la coulée. (Réd.)

assaillis par de si violentes rafales que c'est à peine si nous pouvons déjeuner. Heureusement le temps devient bientôt un peu plus calme et nous pouvons nous remettre en route.

Quoique en général il y ait, en 1878, beaucoup de neige sur les montagnes, il en reste sur la partie supérieure des Écrins moins que les années précédentes à pareille époque. Une avalanche a emporté la neige et dénudé le rocher en bien des endroits où la neige persiste ordinairement. Le rocher n'émerge souvent que de quelques centimètres, et entre les parties qui émergent nous ne trouvons que de la glace vive.

La route est excellente jusqu'à la bergschrund, en partie remplie de neige, et dont le passage n'offre aucune difficulté; on pourrait y tomber sans danger; mais, la crevasse franchie, les difficultés commencent. La pente devient très-raide sur la glace vive. Gaspard taille courageusement des pas ou plutôt des marches assez grandes pour les deux pieds et inclinées vers la pente de glace, de façon que les pieds ne puissent glisser, la pente allant de l'extérieur à l'intérieur.

Nous montons d'abord en ligne droite dans la direction du sommet. Gaspard taille quatre ou cinq marches, et, dès qu'il est à bout de corde, il me hisse. Le soleil est resplendissant, mais il ne fait pas chaud. Parfois le vent nous oblige à nous coller contre la glace; j'ai très-froid aux mains malgré mes gants et je souffre de l'onglée au pied gauche.

Après avoir taillé des marches pendant 2 h. environ dans une glace dure, mais suffisamment épaisse, nous atteignons les petits rochers. C'est là que se rencontrent de véritables difficultés, je dirai presque des dangers. La glace est trop mince pour y tailler des marches profondes, et, quand il faut passer de la glace au rocher ou du rocher à la glace, c'est quelquefois périlleux. Avec des

guides moins sûrs que les Gaspard, j'aurais peut-être reculé.

Nous délibérons un instant pour savoir si nous prendrons l'arête occidentale ou l'arête orientale : cette dernière est la meilleure, et il nous semble que nous pouvons l'attaquer plus bas que l'autre ; c'est surtout là ce qui décide Gaspard. Nous biaisons dans cette direction, d'abord à travers les affreux petits rochers agrémentés de verglas que nous voudrions bien avoir franchis. Mais il nous faut les traverser sur une longueur d'environ 200 mètr. ; puis nous les quittons avant d'arriver à l'arête pour prendre une pente glacée qui nous ménage une agréable surprise. A peine Gaspard y a-t-il taillé quelques pas que la neige remplace la glace vive, et nous atteignons assez facilement l'arête, au-dessus d'une coupure de rocher qu'il serait très-difficile, sinon impossible, de franchir. A partir de ce moment, l'ascension est comparativement un vrai plaisir. Nous ne rencontrerons plus de neige que sur le point culminant.

L'arête est étroite, mais la roche est rugueuse et assez solide ; elle nous offre partout de bons points d'appui et les rafales ont cessé. Cependant nous conservons la corde. Sur une arête aussi étroite, où l'on est toujours exposé à rencontrer une pierre mal assise, mieux vaut être prudent ; mais je n'ai, grâce à Dieu, plus besoin d'être aidé, et c'est moi qui fais l'ascension.

A 1 h., nous sommes au sommet. La vue, fort belle, n'a cependant rien d'extraordinaire. Comme elle a déjà été décrite, je n'en parlerai pas davantage. Ce qu'il y a de plus beau dans cette course, de véritablement saisissant, c'est la vue du glacier de l'Encoula et des Écrins, quand on arrive au sommet du col. Les séracs qui se dressent sur la droite sont d'une merveilleuse beauté.

La descente nous prit naturellement beaucoup moins de temps que la montée ; il fallut franchir les petits rochers

avec les plus grandes précautions, et j'éprouvai, je l'avoue, un véritable sentiment de satisfaction après les avoir dépassés. Pour faciliter la descente, le fils de Gaspard avait employé son temps, pendant l'ascension, à creuser à côté des marches des entailles suffisantes pour saisir la glace avec la main. Les petits rochers dépassés, on pouvait considérer la course comme heureusement accomplie.

A partir de la bergschrund, nous trouvâmes la neige plus molle que nous ne l'aurions désiré, et le soir, sur les 8 h., nous arrivions au Refuge Cézanne où j'eus la bonne chance de rencontrer M. Gardiner avec deux de ses amis qui projetaient pour le vendredi, 19 juillet, l'ascension des Écrins.

Je causai un peu avec M. Gardiner de ses belles courses dans le Caucase. Du sommet de l'Elbrouz, il avait pu voir d'un côté la mer Noire, de l'autre la mer Caspienne. Malheureusement il avait été pris par les fièvres.

Pressé par le sommeil, je m'endormis sur l'excellent lit de camp du Refuge Cézanne, heureux de ne pas être obligé de coucher au Refuge Tuckett où j'avais passé une bien mauvaise nuit en 1876.

PREMIÈRE ASCENSION D'UN PIC SANS NOM SUR LES GLACIERS DU MONÉTIER

Le jeudi 20, je me rendis du Refuge Cézanne au Monétier de Briançon par le col de l'Échauda. Après avoir passé une bonne nuit à l'hôtel de M. Armand Izoard (très-propre), je partis le lendemain matin pour gravir un pic, sans nom et sans cote d'altitude, situé au Sud du Monétier, d'où, il se présente très-bien.

Nous traversons la Guisane, et nous remontons la rive gauche du torrent de Tabuc. Le sommet que nous voulons gravir nous paraissant inaccessible par le Nord, et un

examen attentif à la longue-vue confirmant cette impression, nous nous décidons à faire un long détour et à gagner d'abord la partie supérieure des glaciers pour attaquer la montagne par l'Ouest.

Reprenant la route que j'ai déjà parcourue en 1876 et en 1877¹, je constate la diminution incessante du glacier, qui s'amincit de plus en plus, en même temps qu'il se raccourcit.

La pente de neige et de glace que j'avais suivie en 1876, pour monter au deuxième plateau du glacier, s'était déjà transformée, en 1877, en une suite de séracs presque inabornables; en 1878, nouvel abaissement; les séracs ont disparu, la glace est à peu près horizontale et sans crevasses, la surface en est rugueuse et sale; nous pouvons nous diriger aisément vers l'Ouest pour atteindre une belle pente de neige très-raide qui nous mènera au but; mais, si nous voulions aller au Nord, nous rencontrerions une muraille de glace et de neige à peu près verticale.

Quatre heures de marche environ nous ont amenés à la glace. Bientôt nous atteignons la pente de neige, où la corde et le piolet deviennent nécessaires.

Nous nous attachons à 11 h. 45 min. et nous nous élevons, en taillant des marches, avec d'autant plus de lenteur et de précautions, que la couche de neige, très-mince, recouvre une nappe de glace vive.

En quittant l'hôtel, le matin, mon baromètre m'avait donné une indication inférieure de 30 mètr. à celle de l'État-major. A 1 h. 35 min. il indique 2,940 mètr.; à 2 h. 45 min., 3,150 mètr. — Je vois déjà très-bien le Monétier; je distingue le Mont-Blanc; nous dominons une sorte de cuvette immense, d'une éblouissante blancheur. Le glacier, partout couvert de neige, est coupé par de longues crevasses allant de l'Est à l'Ouest.

¹ Voir le *Bulletin du 3^e trimestre* 1876, p. 236.

Au Nord, nous apercevons de beaux séracs. Toute cette partie du glacier, aussi belle que l'année précédente, ne nous offre aucune difficulté. Bientôt nous croisons la trace de trois voyageurs. C'étaient M. Coolidge et les deux Almer, que nous devions retrouver le soir au Monétier.

Un peu plus loin, nous rencontrons d'autres traces de pas, dirigées en sens inverse. Ce sont probablement celles de M. Gardiner et de ses deux compagnons, qui ont visité ces glaciers quelques jours auparavant.

A 3 h. 40 min. enfin nous arrivons au sommet désiré, où nous élevons une pyramide. Mon baromètre indique 3,210 mètr. Pour apercevoir le Monétier, il faut descendre un peu sur une arête facile. Nous y trouvons trois pierres disposées en forme de signal, et nous nous demandons si quelque voyageur nous a déjà précédés. Espérons que non ; les pierres ne sont pas au point culminant, qui de là est très-facilement abordable.

La vue est belle, surtout dans le voisinage immédiat de ce sommet, que je proposerais d'appeler le Dôme du Monétier. Les glaciers du Monétier et de Séguret-Foran, avec les nombreuses pointes qui les dominent, et le vallon du Tabuc, se présentent admirablement.

La descente s'effectue sur le versant Est par un couloir assez rapide où nous conservons la corde, par prudence, et qui se termine un peu au-dessus du lac de l'Échauda. Inclinant ensuite un peu au Nord, puis de nouveau à l'Est, nous atteignons une arête qui par son versant septentrional nous ramènera dans le vallon du Tabuc. Nous prenons dans cette arête un col qui a déjà été franchi par M. Coolidge et ses guides ; nous atteignons ce col à 6 h. 15 min. (Barom. 2,650 mètr.) et nous descendons dans le vallon du Tabuc.

La descente, très-raide, est cependant facile, à cause de la bonne consistance des rochers.

A 8 h. 30 min. nous étions de retour au Monétier.

La chaîne qui sépare les bassins des glaciers de Séguret-Foran et du Monétier est beaucoup plus accessible qu'on ne le croirait à première vue.

Cette excursion fut ma dernière grande course en Dauphiné. Le 22 juillet, parti de Névache à 2 h. du matin, je fis l'ascension du Mont-Thabor par un beau temps, et je redescendis sur Modane. Le lendemain j'allai à Termignon, où je pensais employer les quelques jours qui me restaient encore à passer avec Gaspard, en parcourant les glaciers de la Vanoise. Mais l'homme propose et Dieu dispose : deux fois nous allâmes jusqu'au pied du glacier, sans oser nous engager plus loin à cause du brouillard.

Pour utiliser mon temps, je résolus de gagner Pralognan par le col de la Vanoise ; je passai au pied de la Grande-Casse sans en rien voir, et le lendemain je fis le même trajet en sens inverse sans en voir davantage. Dans l'après-midi toutefois le temps s'éclaircit et je revins à Termignon par la belle gorge du Doron.

Enfin je pus faire, le 29, l'ascension bien connue du Dôme de Chasseforêt (3,597 mètr.) par un temps qui laissait encore beaucoup à désirer.

Redescendu à Termignon, j'eus le plaisir d'y rencontrer deux collègues, MM. Sestier et Peter, de la section de Lyon, qui avaient engagé Gaspard pour quelques jours et qui se proposaient de faire les courses que le mauvais temps m'avait rendues impossibles.

Le 30, en partant pour Bonneval, j'eus à la fois le plaisir d'être accompagné pendant une heure par M. Sestier, et le regret de le laisser trop souffrant pour suivre M. Peter dans ses courses sur les glaciers de la Vanoise.

Après avoir dîné à Bonneval à la bonne auberge de Culet, je partis pour aller coucher aux chalets de Léchans, accompagné du guide Blanc, surnommé le Greffier, dont on m'avait dit le plus grand bien.

**PREMIÈRE ASCENSION DE LA GRANDE AIGUILLE ROUSSE (3,482 MÈT.),
DE L'AIGUILLE ROUSSE (3,434 MÈT.), DE L'OUILLE NOIRE (3,366 MÈT.)
ET DE LA DENT DE MONTET (3,451 MÈT.).**

Mes courses en Savoie avaient mal débuté, et je ne formais plus d'autre projet que celui de prendre une idée générale du pays et de visiter les sources de l'Arc et de l'Isère. Blanc, trouvant sans doute que je marchais assez bien, me proposa tout à coup en chemin de négliger la source de l'Arc et de faire le lendemain, soit l'ascension de la Levanna, soit celle d'un pic qu'il appelait l'Aiguille Rousse, et qu'il avait gravi avec des chasseurs de chamois, mais sur lequel aucun touriste n'avait encore posé le pied. Cette pointe, cotée 3,482 mèt., mais non dénommée par l'État-major, est à l'Est et tout près de l'Aiguille Rousse de la carte (3,434 mèt.).

J'accepte. Nous allons passer la nuit non aux chalets de Léchans, mais à un autre chalet un peu plus élevé, celui de Montet.

Nous y sommes bien accueillis et parfaitement couchés, j'y trouve une couverture et du foin de l'année dernière, ce qui est important, le foin nouveau occasionnant souvent des maux de tête. •

Le 31 juillet au matin, nous faisons un léger repas avec du café noir, du beurre et du fromage que nous fournissent les habitants du chalet. Nous gardons ainsi nos modestes provisions intactes.

A 4 h. 30 min. nous partons; le temps est beau mais froid; nous marchons très-vite et nous nous dirigeons presque en ligne droite vers le Nord. Bientôt nous quittons le rocher pour nous engager sur le glacier de Montet: la neige qui le recouvre est bonne, et nous ne prenons la

corde qu'à 5 h. 30 min. quand la pente devient un peu raide; nous atteignons ainsi une large arête, ou plutôt une croupe arrondie libre de glace et de neige qui monte de l'Ouest à l'Est, et qui nous conduit sans difficulté au sommet à 7 h. 15 min. Il y avait 2 h. 45 min. que nous étions partis, et nous serions arrivés un quart d'heure plus tôt si le vent n'avait enlevé le chapeau de mon guide qui dut aller le rechercher sur le glacier. En partant, Blanc avait pensé que cette ascension nous prendrait à peu près 4 heures.

Le temps est très-beau, mais toujours très-froid; le vent est glacial, la vue superbe. Elle ressemble beaucoup, me dit Blanc, à celle qu'on a de la Levanna, mais elle est un peu moins étendue; on n'aperçoit pas les montagnes du Tyrol. Pour ma part, j'ai toujours trouvé que ce qui charme et attache dans un panorama, c'est ce que l'on distingue bien; ma vue se promène sur les beaux glaciers que nous dominons : au Sud, le glacier du Montet; au Nord, les glaciers du col de la Vache et de la Galise, qui se confondent dans leur partie supérieure et que souvent dans le pays on désigne sous le nom de glacier de l'Isère.

A l'Est nous voyons la Levanna; au Sud, dominant les glaciers, la Pointe de Chalanson (3,662 mètr.), la Ciama-rella, la Pointe de Charbonnel (3,762 mètr.); dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest les glaciers de la Vanoise, et les Écrins par l'échancrure de la vallée de l'Arc. La vue est plus belle encore, s'il est possible, du côté du Nord. A nos pieds, les magnifiques glaciers d'où sort l'Isère; plus loin les pâturages et les lacs du Nivolet; puis le massif du Grand-Paradis, le Mont-Rose, le Mont-Blanc, le Mont-Pourri, etc.

Il n'est pas tard, le ciel est pur, je me sens dispos; outre l'Aiguille Rousse, qui est tout près et qui, je crois, n'a été gravie par aucun touriste, j'ai envie d'escalader un

autre des sommets vierges qui dominant le glacier de Montet; malgré la beauté du panorama, nous ne faisons, à cause du froid, qu'une courte halte, et, forçant le pas pour nous réchauffer, nous arrivons sans difficulté à 8 h. 20 min. au sommet de l'Aiguille Rousse (3,434 mèl.). Ce sommet pourrait être considéré comme le sommet inférieur, et on pourrait peut-être appeler la pointe 3,482 Grande Aiguille Rousse.

Je comptais sur une journée absolument belle, mais déjà les nuages se forment et me cachent une partie du panorama: bien m'en a pris d'arriver de bonne heure. La vue est beaucoup moins étendue que celle du grand pic; car celui-ci, en raison de sa proximité, fait écran.

Nous avons devant nous dans la direction du Sud, à 3 kilom. au moins à vol d'oiseau, une cime vierge qui est bien engageante: c'est l'Ouille Noire, que mon guide appelle Roc-Noir (il y a sur la carte de l'État-major près de l'Aiguille Rousse un pic de 3,301 mèl. nommé Roche-Noire). Nous nous décidons à tenter cette ascension et nous partons sans hésitation, car de l'Ouille Noire il serait certainement facile de rejoindre la route de mulets qui va de Bonneval à Val de Tignes par le col du Mont-Iseran.

Nous descendons rapidement sur le glacier de Montet qui, partout praticable, peut nous conduire jusqu'à notre sommet. Par prudence, nous nous attachons. La neige qui recouvre la glace est très-bonne et nous n'avons pas besoin de descendre jusqu'au bas du glacier; bientôt nous marchons à mi-côte, suivant une ligne presque horizontale. A notre droite, la crête aiguë qui sépare le glacier du Montet du glacier du Grand-Pisaillas nous domine. Le vent est fort et assez froid; quand il ne souffle pas, il fait plutôt chaud. Dans la dernière partie de l'ascension, nous inclinons à droite pour prendre une arête libre de neige et extrêmement facile; à midi 5 min. nous sommes au sommet (3,366 mèl.).

Le vent est très-violent et les nuages nous gênent beaucoup, principalement dans la direction du Sud et du Mont-Iseran. Au Nord, la vue, quoique bornée par des cimes voisines d'une altitude supérieure, est encore belle ; car on domine bien le glacier de Montet, recouvert partout d'une couche de neige d'une blancheur éblouissante.

Comme je l'ai dit, nous pourrions facilement gagner la route qui mène à Val de Tignes par le col du Mont-Iseran, mais je ne me sens pas encore fatigué et je vais tenter l'ascension d'un quatrième pic vierge ; c'est la cime la plus élevée de l'arête qui sépare le glacier de Montet de celui du Grand-Pisaillas. On pourrait encore de ce point gagner aisément le chemin qui traverse le col du Mont-Iseran.

Nous suivons d'abord à la descente le même chemin qu'à la montée, et nous passons ensuite sur une arête de neige, véritable col séparant l'Ouille Noire du pic que nous voulons gravir ; on pourrait le désigner, me semble-t-il, sous le nom de col du Grand-Pisaillas. A partir de ce col, continuant à avancer dans la direction du Nord, nous suivons l'arête rocheuse qui doit nous conduire jusqu'au sommet : arête beaucoup moins commode que celles que nous avons suivies précédemment. Elle est souvent très-raide ; une première fois, une coupure nous oblige à gravir le rocher au-dessous de l'arête sur le versant Ouest. Remontant bientôt sur l'arête, nous sommes obligés, un peu plus haut, de la quitter, pour prendre cette fois le versant Est ; mais, en définitive, il n'y a pas de difficultés sérieuses pour qui ne craint pas le vertige.

A 1 h. 30 min. nous atteignons la cime (3,451 mè.). Je me demande si je suis bien au point culminant et je vais à une autre pointe, certainement inférieure, mais de si peu que ce ne doit pas être le point coté 3,399 mè. par l'État-major. En mettant ma carte sous une pierre de notre pyramide, j'indique par erreur que je viens de faire

l'ascension du Roc-Noir; j'aurais dû dire de l'Ouille Noire.

Blanc appelle cette cime Aiguille Pers, tandis que ce nom est donné par l'État-major à un pic de 3,317 mèt. que nous voyons à proximité dans la direction de Nord-Nord-Ouest. Si notre cime n'a pas de nom, je proposerai de l'appeler Dent de Montet.

Maintenant les nuages me dérobent la plus grande partie des hautes cimes. Mais au-dessus de ma tête le ciel est bleu; à mes pieds les neiges resplendissantes des glaciers de Montet, du Grand-Pisaillas, étincellent sous les rayons du soleil et autour de moi une ceinture de nuages majestueux laisse apercevoir dans le lointain des lambeaux de rochers et de glaciers. C'est encore un beau et imposant spectacle.

En regagnant le col dont j'ai parlé plus haut, et que je propose d'appeler col du Grand-Pisaillas, j'aurais pu rejoindre le chemin muletier de Val de Tignes, mais je désirais beaucoup voir la source de l'Isère. Mon guide, bien qu'il eût porté presque constamment mon sac et nos provisions, était aussi dispos que s'il n'avait fait qu'une petite course; nous nous décidons à passer le col de Montet.

Pour abrégér notre route, nous quittons le plus tôt possible l'arête que nous venons de gravir et qui nous éloigne du col; puis, après nous être attachés, nous descendons par un couloir jusqu'à une pente de neige assez raide qui lui fait suite, et, abordant le glacier de Montet à une plus grande hauteur, nous tâchons de gagner le col en suivant une ligne aussi horizontale que possible, à peu de distance du rocher. Les pentes que nous parcourons sont assez rapides, mais la neige est bonne et l'on ne rencontre pas de crevasses.

A 3 h. nous traversons le col de Montet, et, passant au pied de la Roche Noire, nous arrivons sur le versant Nord.

Nous rencontrons une pente de neige presque à pic ; c'est du verglas recouvert d'une légère couche de neige ; mais, sur notre droite, c'est-à-dire à l'Est, la roche nue nous fournit un passage facile. Marchant sur des débris schisteux, nous arrivons à un point où le glacier du col de la Vache est praticable. Il est recouvert de neige et une pente facile nous mène jusqu'à une longue crevasse transversale qui nous barre le passage. Par bonheur, cette crevasse n'est pas très-large, et la neige la remplit en partie. Blanc la sonde à plusieurs reprises avec la pointe de son piolet, mais nulle part il ne trouve de pont bien solide. Toute réflexion faite, nous remontons de quelques mètres ; Blanc s'assied sur la neige, j'en fais autant, nous nous poussons avec nos piolets, et, glissant simultanément l'un derrière l'autre, nous franchissons heureusement l'obstacle, au-dessous duquel nous nous arrêtons sans difficulté. Cette petite bergschrund dépassée, la descente du glacier n'est plus qu'un jeu.

Bientôt nous quittons la neige et la glace pour prendre des rochers qui séparent le glacier du col de la Vache de celui de la Galise ; nous replions la corde dont nous n'aurons plus besoin, et, après avoir fait un second repas, nous reprenons notre course. Au-delà d'une très-jolie cascade, nous nous engageons sans tailler des pas sur la partie inférieure du glacier de la Galise, d'où sort l'Isère. Les pentes sont rapides, mais la glace est rugueuse.

On pourrait à la rigueur, je crois, ne pas traverser le glacier et gagner Val de Tignes en suivant la rive gauche de l'Isère ; mais le chemin serait beaucoup plus difficile.

C'est avec plaisir que nous retrouvons l'herbe, sur les pâturages de Prarion. Nous arrivons bientôt à la partie resserrée de la gorge : le sentier, dit le *Malpasset*, est étroit et une chute serait dangereuse ; mais à part cela on ne rencontre aucune difficulté. A 6 h. 30 min. nous sommes aux chalets de Saint-Charles, où commence le chemin de

mulets ; nous passons par les Granges, hameau situé à 20 min. de Val de Tignes et où habitent les Mangard, qui ont la réputation d'être d'excellents guides. A 8 h. environ, nous arrivons à Val de Tignes, et nous trouvons deux bons lits à l'auberge Bonnevie. Il n'est pas facile de s'y procurer de la viande fraîche, mais les œufs, le beurre, le fromage, le miel sont excellents, et les prix sont très-modérés.

Dans cette journée, j'ai dû marcher environ 13 h. 1/2, mais en hâtant presque constamment le pas ; il faudrait compter 3 h. de plus avec l'allure ordinaire. J'ai eu à me louer de mon guide sous tous les rapports ; il a le pied aussi solide sur la neige que sur le rocher ; il est fort, très-hardi sans être imprudent, infatigable et toujours de bonne humeur.

Je ne pouvais songer à faire une longue course le lendemain, et, les Mangard devant aller le surlendemain rejoindre dans la journée au col de la Vanoise les membres de la Section de la Tarentaise, il m'était impossible de les prendre pour guides. J'allai donc, le jeudi 1^{er} août, faire seul une promenade au joli lac de Tignes, et le vendredi je me rendis avec les Mangard au col de la Vanoise par le Grand Pra, le col de Freisse, le col de la Leisse, le Plan des Nettes et le vallon de la Leisse. Toute cette route, très-facile, est superbe, à l'exception du vallon de la Leisse qui est un peu triste.

Du col de la Vanoise je gagnai Pralognan, où j'étais sûr de trouver à l'hôtel Favre un bon lit et une bonne table. Avant d'y arriver, je rencontrai M. Ferrand et plusieurs de ses collègues de la section de la Tarentaise qui montaient avec l'intention de faire le lendemain l'ascension de la Grande Casse ; mais la pluie commençait déjà et devait rendre toute tentative absolument impossible.

PREMIÈRE ASCENSION DE LA POINTE DE LA VUZELLE (2,578 MÈT.)

J'ai fait autour de Pralognan, en partie sans guide, quelques excursions intéressantes et faciles. La seule course nouvelle que j'aie à raconter ici est l'ascension d'un joli petit pic de 2,578 mèt., la pointe de la Vuzelle, dont la partie supérieure offre quelques difficultés.

Quand on va du Villard à Pralognan, cette montagne se présente sous des aspects très-différents, et, malgré son peu de hauteur, c'est certainement une des plus remarquées de la vallée, ce qui m'a décidé à en faire l'ascension.

Le mercredi 7 août, je pars de Pralognan à 10 h. du matin seulement, le temps m'ayant paru douteux jusque-là. J'ai pour guides deux chasseurs de chamois, Antonin et Joseph Favre. Il n'y a que des Favre dans le pays.

Nous suivons d'abord le chemin qui mène au col de la Vanoise; à 10 h. 25 min. nous le quittons, et, prenant à gauche, nous montons à travers bois pendant 45 min. pour entrer dans une prairie d'où nous voyons la Grande-Casse à l'Est et, dans la direction du Sud, la partie inférieure des glaciers de la Vanoise; au Nord, nous apercevons l'extrémité de la Pointe de Léchaux.

A 1 h. 20 min., nous arrivons au col de Léchaux, et, à 1 h. 35 min., nous atteignons avec la plus grande facilité la Pointe de Léchaux (2,642 mèt.). N'y trouvant pas de pyramide, nous en élevons une et j'y laisse ma carte. Au Sud, la vue est belle sur les glaciers de la Vanoise et sur une aiguille qui est, je crois, l'Aiguille de Pécelet.

Après avoir regagné le col, nous nous dirigeons au Nord sur la Vuzelle, faisant d'abord l'ascension du pic Nord, le moins élevé, qui a été souvent gravi par les gens du pays et qui est d'un accès facile. On y arrive du col de la Vuzelle par une arête très-commode; il ne doit être

inférieur que de 25 à 30 mètr. au sommet le plus élevé. Nous y sommes à 4 h.; le temps est assez beau, et nous voyons admirablement la vallée de Brides arrosée par le Doron. Dans le pays, beaucoup de torrents s'appellent Doron. Les glaciers de la Vanoise nous sont cachés par la pointe la plus élevée de la Vuzelle, que nous pouvons examiner à notre aise. Nous nous décidons à l'attaquer par le versant Nord en partant du sommet du couloir qui divise la montagne en deux. Les premiers mètres ne sont pas précisément faciles; la pente est extrêmement raide et il faut se servir des mains autant que des pieds, mais la roche offre des aspérités que l'on peut saisir sûrement. J'avais commencé l'ascension sans me faire attacher. Arrivé à un pied de rhododendron qui se trouve au bas d'une cheminée presque verticale, je prends la corde, dont mes guides n'ont pas encore l'habitude, et l'ascension continue sans trop de difficultés. Une succession de cheminées nous amène sur le sommet à 4 h. 55 min.; impossible de se tromper; du côté où nous avons attaqué la montagne, il n'y a pas deux chemins.

Malheureusement le temps s'est couvert; les nuages nous dérobent la vue des glaciers de la Vanoise. Quant à la vallée de Brides, elle nous est cachée par un petit pic situé tout près du point où nous sommes et plus bas de 2 ou 3 mètr. seulement. Nous atteignons facilement ce promontoire, et, quoique ce ne soit pas la pointe la plus élevée, ce doit être celle d'où la vue est la plus complète; par un beau temps, elle doit être fort belle sans être extrêmement étendue.

Comme le brouillard augmente et qu'il est un peu tard, nous nous empressons de descendre.

A 5 h. 35 min. nous nous retrouvons au sommet du grand couloir où a commencé le passage le plus difficile, qui peut avoir 50 mètr. de longueur. Avec un guide sûr, un touriste éprouvé pourrait se dispenser de la corde. A

7 h. 15 min. nous arrivons sur le col de Léchaux et à 9 h. à Pralognan.

Je conseillerais à ceux qui voudraient faire cette course de prendre, soit à l'aller, soit au retour, une route qui dans mes excursions précédentes m'avait mené jusqu'au col de la Vuzelle. On suit, en quittant Pralognan, la route de voitures jusqu'un peu au-delà de Notre-Dame des Neiges ; on monte ensuite sur la droite, on passe par Chamberanger (ou tout près, je ne me rappelle pas exactement), et on arrive par une route charmante, bois de sapins et prés, jusqu'au col de la Vuzelle. De la route au col, il faut compter 2 h. 45 min. de marche.

Tous ceux de nos collègues qui ont visité depuis trois ou quatre ans la Maurienne et la Tarentaise, et qui ont tenté de faire connaître ce beau pays, se sont justement étonnés de le voir encore si peu fréquenté. Ils lui ont tous prédit, avec raison, un brillant avenir, mais je crois qu'ils n'ont pas assez répété que presque partout il offre, à côté des grandes courses, quelquefois un peu difficiles et qui ne sont pas du goût de tout le monde, des excursions aussi faciles que belles et dont quelques-unes peuvent être considérées comme de véritables promenades. Ce sont là, il faut bien le reconnaître, les courses qui attirent généralement la foule des touristes.

Sur les dix-huit jours que j'ai passés dans la Savoie méridionale, il y a eu six jours de pluie et plusieurs journées incertaines ; et, malgré le mauvais temps, il m'a presque toujours été possible de faire quelque jolie excursion dans les gorges ou dans les vallées. Le pays offre un grand nombre de chemins praticables aux chevaux. Modane, Termignon, Bonneval, Val de Tignes (habituellement désigné dans le pays sous le nom de Laval), Pralognan, Bozel, Brides-les-Bains, sont presque complètement reliés par des chemins de mulets.

Le chemin de fer vous débarque à Modane, d'où la

route du Mont-Cenis vous mène à Termignon. De là, on peut atteindre, en 4 h. de montée, les glaciers de la Vanoise. Un chemin de mulets conduit à une demi-heure des glaciers, très-facilement abordables. Les personnes qui ne redoutent pas de coucher sur la paille trouvent des chalets à proximité des glaciers.

De Termignon à Pralognan, il existe un chemin de mulets qui passe par Entre-Deux-Eaux et le col de la Vanoise. Si on ne craint pas d'aller à pied, on fera bien de gagner Entre-Deux-Eaux par la magnifique gorge du Doron où les eaux des glaciers de la Vanoise forment d'innombrables et ravissantes cascades. Cette course ne présente ni difficultés ni dangers ; on y rencontre seulement quelques éboulis de pierre un peu fatigants.

Si, au lieu d'aller directement à Pralognan, on désire visiter une partie de la Savoie, on peut, à la rigueur, se rendre jusqu'à Bonneval en voiture, en laissant sur sa droite les vallées de Ribon et d'Avérole, qui viennent aboutir tout près du village de Bessans et que j'ai bien regretté de ne pouvoir visiter.

De Bonneval, si l'on tient à une route absolument facile pour gagner Val de Tignes, on peut prendre le chemin de mulets qui franchit le col du Mont-Iseran. De Val de Tignes à Tignes, il existe une route de voitures. Ce dernier village offre, comme auberges ou hôtels, beaucoup plus de ressources que Val de Tignes. On peut encore aller à cheval de Tignes au lac du même nom ; c'est une ravissante promenade.

Une route facile et en même temps très-belle mène de Val de Tignes à Pralognan. Actuellement la partie moyenne n'est pas praticable à cheval, mais il me semble qu'un chemin de mulets, dans cette partie de la route, n'exigerait que des travaux très-peu considérables.

Quant à Pralognan, c'est incontestablement le point de la Savoie méridionale qui devra attirer un jour le plus

grand nombre de touristes. Inutile de répéter ici ce qu'en ont dit M. Ferdinand Reymond, dans l'Annuaire de 1875, et MM. Cordier et Pierre Puiseux, dans l'Annuaire de 1876 ; mais je demanderai la permission d'indiquer très-brièvement quelques-unes des promenades et des courses très-faciles qu'on peut faire autour de ce site privilégié.

Je recommanderai une visite à la cascade de l'Allée, formée par le ruisseau qui se jette en face de Notre-Dame des Neiges sur la rive droite du torrent qui descend de Pralognan. Les rochers voisins offrent de magnifiques escarpements.

Je ne parlerai pas des superbes gorges de Champagny, qui sont bien connues, mais je dirai un mot d'une ravissante excursion, qui consiste à aller de Pralognan à Brides-les-Bains en passant par le col de la Petite Val. De Pralognan, on gagne ce col en suivant d'abord la route qui mène au Mont-Blanc de Pralognan. J'avais pris un guide, mais un guide est inutile. Il n'y a pas de chemin muletier, à proprement parler ; toutefois il me semble que par les pâturages les mulets pourraient y arriver. Du col de la Petite Val, on gagne le ruisseau qui se jette dans le Doron en face de Bozel ; on suit presque toujours la rive gauche, par un bon chemin de mulets ; on passe sur le lit desséché d'un petit lac, sous lequel l'eau disparaît pour reparaitre un peu plus loin, ce qui n'a rien d'étonnant dans ces terrains calcaires ; on s'élève ensuite par une pente douce, puis la route se poursuit presque horizontalement à mi-côte. Prenant ensuite une direction Est-Sud-Est, on passe par le village du Praz et on descend à Saint-Jean par un véritable parc anglais où les arbres fruitiers se mêlent aux différentes essences forestières. Là, on rencontre la route de voiture qui mène jusqu'à Brides-les-Bains. Cette course exige 8 h. de marche ; avec 1 h. de plus, on pourrait faire l'ascension du Mont-Blanc. Si on

ne voulait pas aller jusqu'à Brides, on pourrait descendre à Bozel, par Saint-Bon.

De Pralognan, pour gagner le chemin de fer, on a le choix entre la route de voitures qui passe par Brides-les-Bains, Moutiers, etc., ou le chemin de Modane par les cols d'Aussois ou de Chavière. Je me suis décidé pour ce dernier col ; c'est une fort belle course. A la montée, on peut, en se retournant, admirer le véritable Mont-Blanc, et du col même la vue est superbe sur les grandes montagnes du Dauphiné ; elle est toutefois un peu moins étendue que celle du Mont-Thabor dont elle se rapproche beaucoup. Sur les deux versants du col, on trouve quelques champs de neige, mais les bestiaux les traversent aisément et il me semble que les mulets pourraient très-bien y passer aussi.

Dans la Maurienne et la Tarentaise, les montagnes sont souvent couvertes de cultures, de forêts et de pâturages jusqu'à de grandes hauteurs. Il ne faudrait qu'un travail insignifiant sur un certain nombre de points pour rendre de longues courses entièrement praticables à mulets. Les selles de dames manquent encore ; mais, grâce à la Direction centrale du Club Alpin, il est probable qu'elles ne feront pas longtemps défaut.

Comme la Suisse, enfin, la Savoie méridionale possède l'avantage inappréciable de présenter dans les mêmes localités et de réunir, pour ainsi dire, dans le même cadre, les beautés sévères et grandioses des montagnes granitiques du Dauphiné, avec les sites à la fois si gracieux et si imposants du massif de la Grande-Chartreuse.

ÉDOUARD ROCHAT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

VI

PREMIÈRE ASCENSION

DE L'AIGUILLE MÉRIDIONALE D'ARVE

(ALPES FRANÇAISES)

Le massif confus de montagnes qui sépare les vallées de la Romanche et de l'Arc, au Nord de la route du Lautaret, et dont le groupe des trois Aiguilles d'Arve forme le point culminant, est encore aujourd'hui bien rarement visité par les touristes, qu'attirent de préférence les glaciers du Pelvoux et de la Meije. Cependant, quiconque a gravi quelque pic élevé du Dauphiné ou de la Tarentaise a été étonné de voir se dresser devant lui cette belle chaîne, dont il soupçonnait à peine l'existence; il en a admiré les aiguilles hardies et pittoresques, et, s'il a demandé quelques renseignements à ses guides sur une région d'apparence si exceptionnellement curieuse, il en a obtenu pour toute réponse : « Ces aiguilles s'appellent les Aiguilles d'Arve et passent pour inaccessibles. » Et il n'a sans doute pas éprouvé le désir d'explorer une région dont on savait si peu de chose. Quant à moi, toujours épris de la solitude et de l'inconnu, dès que j'appris l'existence des Aiguilles d'Arve par les récits de M. Moore et M. Whymper, je résolus d'aller les contempler de près et, si je le pouvais, de les escalader.

Mon premier voyage eut lieu en 1870. J'en fus si satisfait que je le recommençai sept années de suite. Je publiai sur cette intéressante région, dans l'*Alpine Journal*

de novembre 1876, un article un peu trop sec, mais qui, résumant mes propres courses et celles de mes prédécesseurs, offrira d'utiles renseignements à tous ceux qui désireraient marcher sur mes traces. J'y ai décrit les courses de mes devanciers et surtout celles que j'avais faites moi-même jusqu'à cette époque ; — entre autres mon ascension avec ma feue tante, M^{lle} Brevoort, à la plus basse pointe de l'Aiguille d'Arve septentrionale, le 3 juillet 1873, et celle de l'Aiguille centrale, le 10 juillet 1874. A l'époque où parut cet article, j'ignorais que l'Aiguille centrale avait été gravie le 31 juillet 1876, par MM. Vaccarone, Costa et Balduino¹, par la route que M. Magnin² et moi avions suivie, et que MM. H. Ferrand et F. Perrin avaient tenté inutilement d'escalader l'Aiguille septentrionale le 3 août 1876³.

Je vais essayer de compléter ici mon article de l'*Alpine Journal* de novembre 1876, en tant qu'il regarde les Aiguilles d'Arve elles-mêmes, me bornant à enregistrer le plus sommairement possible les principales courses que j'ai faites dans les autres parties de ce massif pendant l'été de 1877 :

Passage du collet Brabant et ascension du Rocher Badon (au nord du Rocher Blanc, près des Sept-Laux), 14 juin ;

Passage du col de la Vache, 15 juin ;

Ascension du grand pic de Belledonne, 16 juin ;

Ascension de l'Aiguille du Goléon, 26 juillet ;

Passage du col Lombard, 27 juillet ;

Passage du col des Sarrasins, 28 juillet.

¹ *Annuaire du Club Alpin Français*, 1876, page 244 à 246.

² M. Benoît-Nicolas Magnin, actuellement notaire à Saint-Michel-de-Maurienne, m'a communiqué en 1878 une intéressante relation de la première ascension de l'Aiguille centrale d'Arve, qu'il a faite avec ses deux frères, le 2 septembre 1839, par le versant de Valloire. Il avait laissé sur le point culminant deux pièces de monnaie dont l'une a été retrouvée par M. Vaccarone, en 1876.

³ *Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, page 93 à 100.

J'avais franchi le col Lombard, qui s'ouvre à 3,160 mètr. entre l'Aiguille d'Arve méridionale au S.-O. et l'Aiguille septentrionale de la Saussaz (passage complètement nouveau aux touristes), dans l'espoir de trouver sur ce point un chemin qui pût me conduire au sommet de l'Aiguille méridionale, inaccessible en apparence de tous les autres côtés, et qui jouissait d'une haute renommée locale. Mais mon examen ne me laissa aucun espoir, et je gagnai Valloire et Saint-Michel-de-Maurienne par le col des Sarrazins, à l'Est de l'Aiguille septentrionale. Toutefois, après avoir réfléchi que la Meije, jugée aussi inaccessible, avait été gravie par mon jeune ami Boileau de Castelnau, je résolus de faire une nouvelle tentative pendant la saison de 1878¹.

Le 27 juin, je rejoignais à Saint-Michel mes deux fidèles guides, Christian Almer, et son deuxième fils, Christian. Le lendemain nous découvrîmes un nouveau col, le col de Pierre-Fendue, au Nord de l'Aiguille de l'Épaisseur, sommité haute de 3,241 mètr., que nous escaladâmes en passant. Ce col met en communication Valloire avec la Combe de Pierre-Fendue. Nous couchâmes aux chalets de Rieublanc à la base occidentale des Aiguilles d'Arve. Mais le brouillard était si épais, le temps paraissait si menaçant, il restait encore une telle quantité de neige sur les montagnes, que je gagnai la Grave, le 30, par le col de Martignare ; quelques jours après, j'eus la satisfaction de faire la seconde ascension de la Meije et la première des Bans.

¹ Le 2 octobre 1877, mon cher ami, M. Salvador de Quatrefages, escalada une pointe haute de 3,320 mètr., dans la crête entre l'Aiguille méridionale et le Col des Trois-Pointes, l'époque avancée de la saison ne lui permettant pas de pousser plus loin. Il dit par erreur avoir atteint l'Aiguille septentrionale de la Saussaz (dont la méridionale a été gravie, en 1864, par MM. Moore, Walker et Whymper) ; mais les Aiguilles de la Saussaz sont au S.-O. du Col Lombard, tandis que son sommet est au S.-E. et en est tout à fait distinct. (Voir S.-T.-D., III, 1877, p. 189-191.)

Le 20 juillet, après une longue série de courses heureuses, j'étais de retour à la Grave, très-désireux de renouveler mes tentatives autour des Aiguilles d'Arve. Aussi, dès le lendemain, allâmes-nous bivouaquer dans le Fond du Goléon, non loin de la rive droite du glacier Lombard, car il m'avait paru que, de ce côté, l'ascension de l'Aiguille méridionale était possible, au moins jusqu'à la base de la partie supérieure qui surplombe. Mais j'avais très-peu d'espoir de réussir dans ma tentative.

La nuit fut assez froide et notre campement insuffisamment protégé contre le vent. Aussi, dès 4 h. 40 min. du matin, le 22 juillet, étions-nous sur pied et en marche. A 5 h. 50 min., après avoir franchi le glacier Lombard, nous atteignîmes le col Lombard. Nous nous trouvions alors en face des pentes Sud et Sud-Est de l'Aiguille méridionale, qui se dressait gracieuse et fière au-dessus de nos têtes. Le versant sud en est tout à fait uni; mais de l'arête Sud-Est descendaient deux petits couloirs de neige, qui nous semblaient accessibles par des éboulis et des rochers dont l'aspect n'offrait rien d'inquiétant. Nous résolûmes donc d'atteindre par l'un ou par l'autre de ces couloirs, si cela était possible, le faite de l'arête, puis de tenter d'escalader le point culminant par le versant Nord-Est qui domine le vallon des Aiguilles d'Arve.

En conséquence, après avoir déjeuné sur le col et y avoir abandonné notre bagage sauf quelques provisions de bouche, nous nous mîmes en marche à 6 h. 30 min. La montée fut facile jusqu'à la base de celui des deux couloirs qui se trouvait le plus à droite et que nous escaladâmes sans trop de peine; parvenus à l'arête, nous contournâmes au nord un petit escarpement rocheux qui sépare les deux couloirs, puis nous traversâmes un autre couloir correspondant à celui qu'on voit à gauche sur le versant Sud-Est. Nous étions alors à l'endroit où le rocher surplombe sur la pente N.-E. Grâce à de petites aspérités

ou fissures, nous pûmes traverser cette paroi, au-dessous de la partie surplombante, jusqu'à l'arête septentrionale. Là, le rocher ne surplombait plus, mais il était si raide et si lisse que les mains ni les pieds n'y trouvaient aucun point d'appui. Almer ôta ses souliers (ce qu'il n'avait jamais fait auparavant avec moi) et s'efforça de grimper en ligne droite; mais il se vit bientôt obligé de battre en retraite. Force nous fut donc de revenir sur nos pas jusqu'à un point que nous avions remarqué en montant sur le versant Nord-Est. Là en effet s'ouvrait, dans la partie surplombante, à une certaine hauteur au-dessus de nos têtes, une petite fente d'où descendait une véritable cascade pétrifiée. Ce phénomène naturel ne peut manquer d'attirer l'attention des touristes qui tenteront l'escalade. Almer fils, étant monté sur les épaules de son père, atteignit la base de cette cascade, s'y accrocha tant bien que mal aux glaçons les plus solides et parvint je ne sais comment à l'escalader jusqu'au sommet de la paroi surplombante. L'Aiguille méridionale était à nous. Almer et moi, nous suivîmes Almer fils, et, passant par une véritable crevasse dans le rocher, jusqu'à l'arête Sud-Est, nous nous élevâmes le long de cette arête jusqu'au point culminant. Il était 10 h. 5 min., soit 3 h. 35 min. du col Lombard, en y comprenant une halte de 25 minutes et le temps perdu dans notre première tentative. Ce succès inespéré nous remplit de joie; nous élevâmes deux pyramides, une à chaque extrémité de la cime qui, jusqu'alors, avait été regardée comme inaccessible. Cette cime, vierge de pas humains, est formée d'une mince arête, ayant une direction du Nord au Sud, d'où descendent des pentes qui sont d'abord peu inclinées. Elle ressemble beaucoup au toit d'une maison.

La vue était superbe, surtout du côté du Dauphiné; mais l'Aiguille septentrionale nous était entièrement cachée par l'Aiguille centrale sur laquelle nous vîmes par-

faitement notre pyramide qu'a reconstruite M. Vaccarone.

L'altitude relative des Aiguilles centrale et méridionale est contestée. La carte de l'État-major français, qui ne contient aucune indication sur l'Aiguille septentrionale, donne 3,514 mètr. à l'Aiguille méridionale et 3,509 mètr. à l'Aiguille centrale, mais MM. Moore, Whympet et Studer pensent que l'Aiguille centrale est la plus haute. Lorsque j'en escaladai le sommet en 1874, je me crus en effet plus élevé que l'Aiguille méridionale; cette opinion fut confirmée par les observations que nous fîmes sur la cime de l'Aiguille méridionale. A mon très-grand regret cependant, nous n'avions, en fait d'instrument, qu'un baromètre anéroïde qui indiquait l'altitude exagérée de 3,550 mètr.

J'envoyai une pensée à mes collègues d'Oxford qui célébraient en ce moment la fête de la patronne de notre collège, sainte Marie-Madeleine; je glissai ma carte, renfermée dans une petite boîte, dans une fissure de rocher, et nous commençâmes à descendre, à 11 heures. La cascade pétrifiée nous offrit d'aussi grandes difficultés que les plus mauvais pas de la Meije. Force nous fut même d'abandonner un petit bout de notre corde. A 2 h. seulement, après un second déjeuner sur l'arête, nous étions de retour au col Lombard; la descente, sans y comprendre les haltes, avait donc exigé 2 h. 10 min.

Repartis du col à 2 h. 45 min., nous atteignîmes par des nappes de neige des pentes d'éboulis d'où, suivant la crête d'une curieuse arête d'ardoises, nous gagnâmes le fond du vallon, à peu de distance des granges de la Saus-saz. De ces granges nous montâmes, sous un soleil brûlant, aux chalets de Rieublanc.

Le lendemain, 23 juillet, nous fîmes en 1 h. 30 min. environ depuis le col la première ascension de la plus haute pointe (celle du Nord) de l'Aiguille septentrionale, dont j'avais escaladé la pointe la plus basse en 1873.

Nous montâmes en moins de 2 h. 30 min. au col des Aiguilles d'Arve, situé entre l'Aiguille centrale et l'Aiguille septentrionale, puis, nous dirigeant vers le couloir de neige

1

2

3

trionale, — couloir que j'avais suivi déjà en 1873, — nous nous élevâmes jusqu'à l'échancrure qui sépare les deux pointes de l'Aiguille; de là, grâce à une petite brèche

ouverte à la base de la pointe septentrionale et qui est bien visible sur la gravure de M. Whympfer, nous atteignîmes un petit plateau au Sud-Ouest et qui domine Rieubanc ; traversant alors la face de la pointe jusqu'à un gros rocher surplombant, nous montâmes tout droit par des rochers assez escarpés jusqu'à la cime (1 h. 20 min. du col). La vue était fort belle, mais l'Aiguille méridionale nous restait cachée. Nous dominions de quelques mètres les deux pyramides, à demi écroulées, que nous avions élevées sur la pointe la plus basse. Bien que les pierres y soient nombreuses, il n'y a pas de traces de l'homme ; nous nous croyons donc autorisés à réclamer les honneurs d'une première ascension. Sur la cime nous construisîmes une énorme pyramide.

Cette pointe doit être moins haute de 100 mètr. environ que l'Aiguille centrale. Je l'évalue à 3,400 mètr. Ma première évaluation de 3,450 mètr. (voir mon précédent article) était certainement exagérée ; notre baromètre anéroïde nous donnait 3,430 mètr. Nous revînmes au col en 1 h. 45 min., la descente demandant, surtout pour la plus haute partie, le plus grand soin. De là nous prîmes notre ancienne route pour regagner le Rieubanc.

Ainsi j'avais terminé l'exploration complète du groupe des Aiguilles d'Arve et j'en avais atteint les trois sommités dont deux (l'Aiguille méridionale et la pointe la plus élevée de l'Aiguille septentrionale) n'avaient certainement pas encore été gravies.

Le 24 juillet, partis de Rieubanc, nous montâmes en 40 min. à la Basse-de-Gerbier, dans la crête qui s'étend au Nord-Ouest de l'Aiguille septentrionale, puis, nous maintenant à une assez grande hauteur sur les flancs du Mont-Pellard, nous gagnâmes en 2 h. le passage que la carte française appelle le Pas du Gros-Grenier, à peu de distance de la cime du Gros-Grenier (2,890 mètr.). De ce col nous descendîmes en 55 min. aux granges de Pemian, et, en 1 h.

de plus, en suivant la rive droite du ruisseau, à Valloire, par Pravorsin et le Clos (4 h. 40 min. de Rieublanc). C'est un chemin inconnu jusqu'à ce jour des touristes, mais très-facile et très-court, pour aller de la base des Aiguilles d'Arve à Saint-Michel.

Après m'être rendu, par le col du Galibier, pour la réunion du 15 août, au col du Lautaret, d'où la pluie torrentielle du lendemain me chassa au Monétier, je continuai à explorer le massif compris entre les vallées de la Romanche et de l'Arc¹, massif trop peu connu, comme je l'ai dit en commençant ; mais je veux me borner dans cet article au groupe des Aiguilles d'Arve, groupe très-intéressant que je tiens à bien faire connaître et que je serais désolé de *vulgariser*. Puisse la foule banale des touristes en rester éloignée, puissent les vrais Alpinistes seuls en escalader les sommets pour en admirer les beautés sauvages et les splendides panoramas !

W.-A.-B. COOLIDGE,

Membre de l'Alpine Club,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

¹ 17 août. Col de Buffère à Névache. Col du Vallon aux granges de Valétroite.

18 août. Ascension du Mont-Thabor (3,181 mèt.) : Première ascension du Pic du Thabor (3,205 mèt.). Descente à Saint-Michel de Maurienne par Val-Meinier.

TENTATIVE D'ASCENSION

AU GRAND-BEC DE PRALOGNAN

(3,240 MÈT. ENVIRON).

La haute chaîne accidentée qui court, de l'Est à l'Ouest, à travers la Savoie méridionale, séparant les vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, offre au touriste un sujet d'études des plus intéressants. Vers son premier tiers s'élève la plus haute pointe de la Savoie méridionale, la Grande-Casse ou Aiguille des Grands-Couloirs (3,864 mèt.) non loin du Mont-Pourri (3,788 mèt.); enfin ses deux grands cols si fréquentés du Mont-Iseran (2,769 mèt.) et de la Vanoise (2,520 mèt.), dont le plus élevé seul reste accessible pendant l'hiver, achèvent de lui donner une physionomie et une importance particulières.

J'avais étudié l'année dernière le point où cette chaîne secondaire se soude à la grande chaîne alpestre ¹ et l'une de ses principales sommités, voisine du col de la Vanoise ²; et ces deux excursions, en me faisant connaître l'orographie générale de cette contrée, en même temps que les beautés pittoresques de ses vallées, m'avaient inspiré le désir de l'explorer d'une manière plus attentive et plus complète. Je revins donc à la charge cette année avec mon guide ordinaire, Ginet Pierre, d'Allemont; mais les

¹ Voir l'*Annuaire de 1877 du Club Alpin Français*, p. 178.

² *Ibidem*, p. 142.

mauvais temps continuels du mois de juillet, après m'avoir infligé deux jours d'arrêts forcés à Bessans, m'empêchèrent de gravir la Pointe de la Sana et la Grande-Motte et de tenter l'escalade du Mont-Pourri.

Le 29 juillet 1878, en descendant du col du Palet par la belle vallée du Doron de Champagny, j'avais admiré, outre les splendides escarpements de la Grande-Casse ou Pointe des Grands-Couloirs, les rochers non moins importants des Aiguilles de la Glière et le beau glacier de la Becca Motta qui tapisse le versant septentrional des Pointes du Vallonet, du Grand-Bec et de la Becca Motta. Pendant cette charmante promenade qui devait m'amener à Pralognan, ce Zermatt de la Savoie méridionale, j'avais longuement contemplé la position exceptionnelle de ces montagnes, auxquelles leur situation sur l'extrémité occidentale du massif de la Vanoise devait ménager une vue admirable, et le Grand-Bec surtout m'avait paru un remarquable belvédère. A peine arrivé le soir à Pralognan (1,430 mè.), je m'enquis auprès de Favre, l'obligeant propriétaire de l'*hôtel du Bariaz*, et chez les deux frères Amiez, les meilleurs guides de la contrée, du chemin par lequel ce pic superbe pouvait être abordable. Mon étonnement fut grand en apprenant que nul touriste n'avait eu jusqu'alors l'idée de l'escalader et que cette sommité était tellement vierge de pas humains que les habitants eux-mêmes n'en avaient jamais abordé la base. Mon désir de la gravir n'en devint que plus vif, et je me mis de suite à l'étudier.

Isolé de la Pointe des Grands-Couloirs par le col de la Grande-Casse, le massif dont un des points culminants était ainsi mon objectif forme comme une grande étoile à trois branches de longueur inégale, dont la Pointe du Vallonet (3,343 mè.) formerait le centre. Le Grand-Bec, dont l'altitude approximative est de 3,420 mè., se trouve sur la branche septentrionale de cette étoile et à peu de

distance du centre. Il pouvait donc être abordé par les trois versants de la vallée de Champagny, de la vallée de Pralognan ou du col de la Vanoise. Le premier m'avait paru fort difficile, et d'ailleurs j'en étais éloigné : restait à choisir entre les deux autres qui pouvaient présenter des difficultés de nature différente. Les deux Amiez me fournirent de suite un renseignement sur le troisième versant ; ils s'étaient élevés au-dessus du col de la Vanoise à la poursuite des chamois jusque vers la Pointe du Vallonet, et, sauf un glacier assez crevassé, ils n'avaient point rencontré de difficultés notables. Il ne s'agissait plus que de savoir si l'arête qui unit le Vallonet au Grand-Bec était praticable, et je cherchai pour m'en assurer un belvédère d'un accès facile dont l'ascension occupât une partie de ma journée du lendemain.

Le Mont-Blanc (2,695 mè.), si bien décrit par nos collègues Puiseux dans l'*Annuaire* de 1876, était tout naturellement indiqué, et il me permettrait en même temps d'inspecter le versant occidental pour lequel le fidèle compagnon de mes excursions, Ginot, montrait un faible instinctif. Le 30 juillet, vers 11 h. du matin, après une promenade de 3 h. qui eût fait la joie de bien des botanistes¹, nous nous installions sur le signal de cette belle montagne dont l'ascension ne saurait être trop recommandée. M. Pierre Puiseux, dans sa description, est peut-être resté au-dessous de la vérité. Nous passâmes 4 h. sur cette bosse gypseuse en dessinant et en scrutant le merveilleux horizon et surtout le massif du Grand-Bec.

Vue à la lunette, l'arête nous parut fort difficile à suivre ; elle doit être très-étroite, et, tout près du Vallonet, elle présente une brèche qui serait peut-être inaccessible. En

¹ La flore des prairies du Mont-Blanc est vraiment remarquable, et j'y ai trouvé plus bas que partout ailleurs l'Edelweiss (*Gnaphalium leontopodium*) et le Myosotis des hauteurs (*Erythrichium nanum*).

- | | | |
|---|---|---------------------------------|
| 1. Grand-Bec de Pralognan (3.480 mèt.). | 5. Col de la Grando-Casse. | 8. Refuge et lac des Assiettes. |
| 2. Tête du Creux-Noir. | 6. Grando-Casse, ou Pointe des Grands-Couloirs. | 9. Montée du col de la Vanoise. |
| 3. Pointe du Vallonet. | 7. Pentes des glaciers de la Vanoise. | |
| 4. Aiguilles de la Glière. | | |



Vue prise du Mont-Blanc de Pralognan, d'après un croquis (à la chambre obscure) de M. H. Ferrand.

revanche, la muraille terminale de la montagne offrait sur le versant occidental un aspect qui justifiait pleinement les pressentiments de Ginet. C'était une sorte de haut escarpement de roche accidentée, présentant de nombreux couloirs, qui devaient, comme à la muraille occidentale des Rousses, vers l'Étendard, fournir un accès facile. A leur défaut, l'arête peu inclinée d'où part l'éperon qui vient rejoindre la Pointe de la Vuzelle pouvait être une précieuse ressource. Restait à résoudre la question de savoir comment nous arriverions au pied de cette muraille. Ginet voulait y monter de Planay : la carte et l'aspect des lieux me firent craindre des pentes trop rapides, et je préférerai me rendre dans le vaste cirque qui nous paraissait s'étendre au-dessous de notre montagne par les prairies du mont Bochor et de Léchaux. La pente devait être plus douce, et il nous semblait que, une fois arrivés au col de Léchaux, toute difficulté devait avoir disparu. Le seul embarras devait être la traversée du ravin qui descend de la Pointe du Creux-Noir, mais nous crûmes y distinguer un sentier, et nous revînmes à Pralognan pleins de confiance dans le succès.

Dans l'auberge de Favre, où j'ai la bonne fortune de passer la soirée avec M. Coolidge, on dissipe toutes mes inquiétudes au sujet du ravin du mont Bochor ; et, mes préparatifs étant terminés, je puis me livrer à tout le charme d'une longue conversation avec notre intrépide collègue qui, venant de faire la seconde ascension de la Meije et de gravir la cime vierge des Bans, devait attaquer le lendemain la Pointe des Grands-Couloirs.

Le 31 juillet, M. Coolidge étant parti à 3 h. avec ses deux guides, Almer père et fils, de Grindelwald, je me mis en route à 5 h. avec mon guide Ginet et le porteur Pierre Favre, de Pralognan. Nous suivons d'abord, pendant une demi-heure, le chemin du col de la Vanoise ; puis, arrivés, à 5 h. 1/2, à une sorte de petit plateau, nous

prenons à gauche et nous nous élevons par un sentier rapide à travers les forêts qui tapissent les flancs du mont Bochor. De légères brumes voltigent autour de nous, et nous dérobent la vue du paysage pittoresque qui nous entoure et des fantastiques aiguilles du Grand-Marchet. A 6 h. nous sortons de la forêt ; en quelques minutes, nous atteignons un abreuvoir d'où doit partir le sentier qui traverse le ravin (2,200 mètr. environ) et nous essayons de rejoindre au Nord la base des prairies de Léchaux. Mais le sentier a été emporté par les avalanches, et il est impossible d'arriver même au bord de la faille.

Nous prenons alors le parti de descendre au Nord par une sorte de couloir qui va rejoindre le ravin et de le remonter, jusqu'à ce que nous puissions prendre pied sur sa rive droite. Les pentes étaient fort raides et le couloir et le ravin garnis de pierres éboulées : cette partie de la montagne est formée d'une sorte de marbre verdâtre ou violet qui se découpe en arêtes tranchantes.

Enfin, à 7 h. 1/2, après une *remontée* très-fatigante d'environ 100 mètr., nous pûmes nous élever sur un éperon de la rive droite, à 2,200 mètr. environ d'altitude, et commencer à gravir les prairies de Léchaux. Les pentes étaient très-rapides, l'herbe longue, sèche et glissante, et nous ne pûmes avancer sûrement que lorsque nous eûmes rejoint une sorte de sentier qui montait du hameau des Granges. A 8 h. 40 min., nous atteignîmes le col de Léchaux, sorte d'arête fort aiguë qui relie au massif la Pointe de Léchaux. Mais là, nouvelle déception ! au lieu de pouvoir traverser le grand cirque de la Vuzelle auquel nous sommes enfin parvenus, pour nous rendre directement au point d'attaque que nous avons désigné, il nous faut descendre dans un entonnoir abrupt et neigeux qui s'ouvre sous nos pieds, afin de contourner un escarpement infranchissable, contre-fort de la Pointe du Creux-Noir.

Nous nous arrêtons donc sur le col, et, les vapeurs

s'étant un peu dissipées, nous nous reposons de notre rude escalade en contemplant l'horizon qui s'offre déjà à nos yeux. En arrière, la vue s'étend sur la vallée de Pralognan, les contre-forts du Chasseforêt, le col de Chavière et tout le massif des Allues que dominent les Aiguilles de Péclet et de Polset. En avant, nous planons sur le cirque de la Vuzelle, vaste amphithéâtre de prairies, de moraines et de névés, et nos regards se portent vers la montagne que nous voulons gravir. Sa forme est bien celle que nous avons vue de loin : la partie supérieure du Grand-Bec se compose d'une haute paroi affectant la forme d'un trapèze irrégulier. Seulement cette paroi se trouve, vers l'arête inclinée et en dessous du point culminant, coupée par une sorte de terrasse. Il nous faudra donc gravir d'abord un premier escarpement qui paraît assez difficile, mais qui va en s'abaissant vers la gauche et dont la hauteur varie de gauche à droite d'environ 10 à 80 mètr. ; puis une terrasse inclinée qui s'élargit vers la droite et présente son maximum de largeur directement au-dessous du point culminant ; enfin la paroi supérieure, haute de 3 à 400 mètres, et qui ne paraît pas offrir de difficultés.

A 8 h. 50 min., nous quittons le col et nous descendons la pente escarpée qui conduit au chalet de la Vuzelle que nous apercevons en bas au centre d'un pâturage d'un beau vert. A 9 h. 10 min., nous avons contourné le grand rocher qui nous barrait le passage (2,430 mètr.), et nous commençons à nous élever en diagonale au travers du grand cirque de la Vuzelle en nous dirigeant vers le premier escarpement, au point où il rejoint l'arête de l'éperon qui relie le Grand-Bec à la Pointe de la Vuzelle. Cet éperon qui, pour nous, fermait l'horizon, sépare le bassin de la Vuzelle de celui de la Forêt-Noire, et, sur ce point, la carte de l'État-major ne nous paraît pas parfaitement exacte quant au figuré du terrain.

Nous gravissons des pâturages rocheux fréquemment

coupés par des névés et par les écroulements assez forts du glacier qui descend de la Pointe du Vallonet et de l'arête qui la relie à la Pointe du Creux-Noir. De cet endroit, la Pointe du Vallonet serait, dans notre opinion, très-facilement accessible, et, en passant du bassin de la Vuzelle dans celui du col de la Vanoise par le Vallonet, on pourrait faire une excursion intéressante.

Cette montée, interrompue pourtant çà et là par l'étude des sommités qui nous dominaient, me parut fort longue et fastidieuse ; enfin nous arrivâmes à la base du premier escarpement. Après deux tentatives infructueuses dans des couloirs trop raides, nous trouvâmes un passage praticable vers l'arête, et, à 10 h. 45 min., nous atteignons la terrasse, à 2,800 mètr. environ d'altitude. Du côté de Planay et de la Forêt-Noire, un abîme s'ouvrait sous nos pieds, et de ce point, plus élevé que l'Aiguille de la Vuzelle, nous découvrions un panorama splendide.

Malgré un vent froid et assez violent, nous déjeunons en face de ce magnifique horizon ; puis, à 11 h. 30 min., nous nous remettons en marche en remontant la terrasse. Cette corniche, étroite au début, s'élargit à mesure que nous nous élevons ; elle se compose de blocs éboulés, recouverts de neige, et Ginet déploie une véritable habileté en nous conduisant à travers ce dédale. Malheureusement les brouillards du matin qui se sont condensés flottent autour de nous, nous dérobaient parfois la vue de la plaine ou de notre but.

A midi, nous sommes arrivés à la partie la plus large de notre terrasse, au point désigné de loin pour l'escalade, à près de 3,000 mètr. d'altitude. La roche est un gneiss très-compacte et à grains serrés sur lequel on se tient facilement. Nous trouvons un couloir assez large et dont la partie inférieure seule présente quelques difficultés. La roche y a été comme polie par la chute des blocs éboulés ; mais plus haut des aspérités nombreuses rendent la mon-

tée facile ; nous approchons donc de l'arête sans trop de peine ; déjà nous ne voyions plus aucun obstacle devant nous et nous touchions presque au but, quand une brume épaisse nous enveloppa subitement ; nous dûmes nous arrêter.

Celui-là seul auquel est arrivée pareille mésaventure peut se faire une idée de notre situation : sentir autour de soi, dans l'air, un adversaire impalpable qui vous enserre, vous aveugle et vous paralyse, être à deux pas du but, et n'y pouvoir toucher, et d'autre part craindre de s'égarer en s'avancant à tâtons ou même de se précipiter dans l'abîme ! Aussi, malgré un froid assez vif, restâmes-nous plus d'une demi-heure cramponnés aux aspérités du roc, et espérant toujours que le brouillard se dissiperait. Il était midi 45 min. et le baromètre marquait 3,200 mètres.

A 1 h. 15 min., je me décidai à donner le signal de la retraite et nous descendîmes avec précaution jusqu'à la terrasse : là le brouillard était plus compacte encore, mais nous retrouvâmes nos traces dans la neige pour nous guider. La merveilleuse sagacité de Ginnet lui fit découvrir le passage par lequel nous avions franchi la première muraille, et, toujours dans le brouillard, nous descendîmes l'arête gazonnée qui va rejoindre la Pointe de la Vuzelle. A 2 h. enfin nous sortîmes des nuages, et nous vîmes se dresser devant nous une croix, la croix de la Vuzelle, à laquelle nous nous arrê tâmes (2,550 mètr. environ). Pour nous consoler dans notre infortune, nous contemplâmes l'horizon encore fort étendu qui se présentait à nos regards : au Sud, le col de Chavière était en-dessous de la nappe brumeuse, et à droite et à gauche nous pouvions étudier les contre-forts du massif de la Vanoise et de celui des Allues. A l'Ouest notre regard s'étendait sur les verdoyants coteaux de Saint-Bon, la vallée de Bozel et de Brides, la Basse Tarentaise, les montagnes du Cheval-Noir, du Gros-Villan et du mont Bellachat, et même

une partie des Beauges. Au Nord, le massif de l'Aiguille du Midi et les montagnes de Beaufort s'estompaient de vapeurs.

A 2 h. 45 min. nous continuons la descente, et en moins d'un quart d'heure nous sommes au col de la Vuzelle. Il s'agit maintenant de savoir quel versant nous allons prendre : à droite, un chemin muletier descend sur Chambéranger et Planay ; à gauche, des prairies en pente conduisent aux chalets de la Vuzelle. Notre porteur ne peut nous fournir aucun renseignement, et nous nous dirigeons vers les chalets dans l'espoir d'y trouver un chemin de descente ; mais, hélas ! le berger, interrogé, nous apprend que son pâturage, séparé par un escarpement rocheux de la vallée inférieure, ne communique avec le monde civilisé que par le col de la Vuzelle ou celui de Léchaux. Nous sommes donc obligés de remonter au col que nous venons de quitter.

De là, après beaucoup de tâtonnements et d'erreurs, nous regagnons enfin à 6 h. la route de Pralognan et à 7 h. nous rentrons à l'hôtel du Barioz.

Si notre tentative avait échoué, nous avions du moins frayé la route aux touristes plus heureux qui devaient nous suivre, et je laissai sur le livre de l'hôtel quelques indications utiles. J'ai eu depuis la satisfaction d'apprendre, par une lettre de Favre, que notre collègue M. A. Guyard, membre de la Direction Centrale, prenant le chemin de Planay, que j'avais indiqué comme devant être préférable, avait parfaitement réussi, le 19 septembre, l'ascension du Grand-Bec en compagnie des guides Joseph et Abel Amiez.

Pour moi, après quelques nouveaux déboires vers la Pointe du Dar et le col de la Vanoise, je réussissais, les 4 et 5 août, en compagnie de MM. Mulaton et Valette, de Lyon, la magnifique traversée de l'Aiguille de Polset (3,538 mètr.), voisine de la cime de Pécelet visitée et dé-

crite l'année dernière par M. Pierre Puiseux, et je terminais là mes explorations de cette année dans la chaîne de la Vanoise, bien résolu à y revenir l'année prochaine prendre la revanche de mes déconvenues.

H. FERRAND,

Membre du Club Alpin

(Sections de Tarentaise et de Maurienne.)

VIII

LA POINTE DES ARSES

ET LE GRAND-BEC DE PRALOGNAN

(MAURIENNE ET TARENTEISE)

Les Alpes de la Savoie méridionale commencent à être visitées par les membres du Club Alpin Français, et ce n'est que justice. On ne saurait trouver des vallées plus gracieuses et plus pittoresques, couronnées par des glaciers plus grandioses. Mais ce qui doit attirer principalement les touristes vers cette magnifique contrée, c'est l'extrême facilité d'abord et de parcours qu'y présentent presque partout les hautes régions. Nulle part ailleurs, peut-être, on ne rencontre un aussi grand nombre de cimes élevées de plus de 3,000 mèt., accessibles sans aucun danger et permettant de mieux apprécier l'ensemble et la grandeur d'un groupe de hautes montagnes.

J'ai eu précisément l'heureuse fortune de gravir deux de ces sommets privilégiés, la Pointe des Arses et le Grand-Bec de Pralognan, véritables belvédères, restés vierges jusqu'à cette année. Je crois rendre service aux lecteurs de notre Annuaire en les leur signalant. Qu'ils en renouvellent l'ascension l'été prochain ; aucun d'eux, j'en suis sûr, n'en éprouvera de regrets.

LA POINTE DES ARSES (3,203 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

La Pointe des Arses est située dans cette chaîne secondaire, perpendiculaire à la frontière italienne, qui sépare, à leur naissance, les deux vallées de l'Arc et de l'Isère. Elle domine immédiatement Bonneval au Nord-Est, et se présente sous la forme d'une aiguille rocheuse, terminant une longue arête décomposée, déchiquetée, dont la base repose sur une croupe verdoyante, le plateau des Lauzes.

Comment en ai-je fait l'ascension le 11 septembre dernier? C'est sans le vouloir, et même sans le savoir. Fatigué, j'avais dormi la grasse matinée, et, craignant de ne pouvoir entreprendre une course sérieuse, je m'étais fait indiquer, vers midi, un observatoire rapproché de Bonneval d'où je pourrais prendre une idée générale de cette partie de la Maurienne. On me désigna le pâturage des Lauzes, large éperon qu'il est facile de gagner en 2 h., soit à pied, soit à mulet. Je partis seul, emportant simplement mon piolet et mes jumelles. En m'arrêtant à chaque pas pour prendre haleine, je mis 3 heures à parvenir sur le plateau.

De là, la vue est déjà magnifique. Quand un hôtel convenable aura été construit à Bonneval, au pied du col d'Iseran, les Lauzes deviendront la promenade obligée de toutes les dames. Les plus vastes et les plus splendides glaciers de la frontière italienne brillent là sur une ligne étendue, et s'étagent en gradins, séparés seulement du spectateur par l'étroite et profonde vallée de l'Arc. Mais je ne m'arrête qu'un instant à contempler cette chaîne resplendissante; ce que je vois m'électrise et me fait désirer de voir plus et mieux encore. Mes yeux se portent en

arrière sur une pointe rocheuse, s'élevant au-dessus d'une pente d'éboulis, et qui doit me cacher les trois quarts du panorama. Sans chercher à me rendre compte, ni de sa hauteur, ni du temps nécessaire pour l'atteindre, d'instinct, je me dirige vers elle en faisant à droite un léger détour pour suivre une succession de terrasses sur lesquelles de larges flaqes de neige alternent avec de maigres lichens. La pente se trouve adoucie par ce détour. Un instant je songe à accentuer mon mouvement et à tourner complètement le rocher par la droite vers laquelle l'inclinaison me semblait diminuer; mais ma montre, d'accord avec le soleil, m'indique que je n'ai pas de temps à perdre en manœuvres. Escaladant alors fiévreusement le clapier, je me dirige au Nord, droit sur un couloir qui aboutit à la cime.

Les vrais montagnards, qui seuls ont éprouvé ce que j'éprouve en ce moment, seuls aussi me croiront et me comprendront. L'impression que je ressens et l'air vif des 2,700 mètr. auxquels je suis parvenu, ont fait disparaître subitement le malaise que j'avais éprouvé le matin. Quoique presque à jeun et sans provisions, je me sens autant d'ardeur et d'agilité que j'avais eu de pesanteur et de mollesse une demi-heure auparavant. Malheureusement les éboulis sont composés de larges et épaisses feuilles de schiste posées à plat, glissant les unes sur les autres, et, pour un pas fait en avant, souvent on recule de deux.

Après différents essais tentés plus à l'Ouest sur des points où le rocher est plus rapproché de moi, je désespère de pouvoir monter en ligne droite, et, tantôt courant, tantôt sautant, tantôt m'accrochant à de gros blocs solides, je me dirige en diagonale sur la gauche, vers un éperon de rochers derrière lequel je puis atteindre un couloir. Enfin je pose le pied sur l'arête rocheuse formée de schistes décomposés, que je ne puis mieux comparer qu'à la crête conduisant du glacier au pic de la Munia dans les

Pyrénées. Cette seconde partie du trajet n'avait offert aucune difficulté, mais elle avait été extrêmement fatigante. Tenant le rocher, j'étais au bout de mes peines; je n'avais plus qu'à suivre l'arête vers l'Ouest, en marchant alternativement sur son tranchant et sur l'un ou l'autre de ses flancs. Une fois cependant je me crus arrêté par l'une des nombreuses et hautes dents de scie qui la découpent. Je veux la contourner par la droite, mais ses saillies à peine accusées, glissantes et d'une solidité douteuse surplombent un couloir profond. Avec un ou deux compagnons, ce mauvais pas eût été facile à franchir; mais j'étais seul, et, après quelques essais, je crus prudent de retourner sur mes pas. En examinant mieux le terrain, je m'aperçus qu'il me serait facile, à l'aide d'un peu de gymnastique, de m'élever à gauche au-dessus d'un ressaut perpendiculaire de 2 mètr. et de suivre plus haut une corniche. En cas de chute, je pouvais me meurtrir cruellement sur des lames d'ardoises perpendiculaires; mais je ne courais pas de dangers plus sérieux. Ces deux mètres furent vite franchis, et 5 ou 6 min. de course rapide me conduisirent de là sur le sommet.

La vue était de celles dont on se souvient toute sa vie, mais qu'on ose à peine décrire. Montez-y, lecteurs, à votre tour, et, si rebelles que vous puissiez être à de telles émotions, elles vous saisiront malgré vous !

De trois côtés des gouffres profonds et sauvages s'ouvraient sous mes pieds, et, vers l'Est, la longue et profonde vallée de l'Arc, avec ses épaisses forêts, se prolongeait jusqu'à Lans-le-Bourg. L'horizon était enserré dans un cercle irrégulier mais complet de hautes montagnes s'étaguant les unes au-dessus des autres; cercle dont le rayon atteignait en certains points plus de 26 kilom. Sur toute l'étendue de ce panorama, s'étalaient, presque sans interruption, de prodigieux glaciers et des pics gigantesques.

Ce qui frappait surtout les regards, c'était la Levanna.

les glaciers de la source de l'Arc, du Mulinet, du Grand-Méan, des Évettes; le rocher bizarre du mont Sėti, les pointes d'Albaron, de Chalanson, de Charbonnel et de Ronce, les glaciers de la Vanoise qui de nul autre point ne m'ont paru si grandioses, la Grande-Motte, la Grande-Casse, le Mont-Pourri, et un massif imposant que je crois être celui de l'Aiguille du Midi.

Comme un prodigieux diamètre, séparant en deux parties cette circonférence, la chaîne au milieu de laquelle je me trouvais, faisait étinceler ses neiges, et les glaciers des Fours, de Méan-Martin, du Vallonet, dominé par la pointe du grand Roc-Noir, formaient au Dôme de Chasseforêt des premiers plans dignes de lui.

Je ne sais si aucun de mes souvenirs des Alpes m'a jamais impressionné comme cette solitude absolue au centre d'une nature gigantesque. Tout se réunissait alors pour donner à ce tableau un caractère saisissant et ineffaçable; tout, jusqu'aux nuages rougeâtres qui, tour à tour, voilaient et découvraient capricieusement, au milieu de leurs flots de gaze, les neiges resplendissantes de la Vanoise.

C'était vivre des heures en quelques minutes, car le soleil couchant m'avertissait que les instants m'étaient comptés. Je construisis à la hâte une pyramide, besogne que j'accomplis avec une remarquable maladresse, et après avoir abrité entre deux pierres le procès-verbal de mon ascension, je me demandai pour la première fois où j'étais, et par quel chemin je reviendrais à Bonneval. Il me fut impossible de répondre à la première question; j'avais oublié de prendre mes cartes et j'étais réduit à des conjectures sur l'identité du pic que je venais de conquérir. Son altitude, d'ailleurs, était plus considérable que je ne l'avais cru en l'attaquant, car mon baromètre m'indiquait environ 3,250 mè., et je dominais au Nord un glacier de quelque étendue.

Je ne pouvais prendre pour descendre le chemin que j'a-

vais suivi à la montée. Repasser par le sommet du plateau eût, en effet, allongé inutilement ma course. J'étais décidé à suivre l'arête presque jusqu'à sa naissance, près d'une petite brèche qui seule conservait encore une coulée de neige. De là, j'aurais pu descendre en droite ligne sur Bonneval, et c'est même le chemin que je conseillerais aux ascensionnistes futurs. Malheureusement je me laissai tenter par une longue trainée blanche qui m'apparaissait au Nord-Ouest, au fond d'une vallée, et que je devinai être le sentier du col d'Iseran. J'avais cru par là éviter les éboulis ; mais je les retrouvai bientôt, après avoir fait en pure perte un long détour. J'espérais aussi franchir le glacier par une rapide glissade ; mais des crevasses sur lesquelles je ne comptais pas me barrèrent la route ; il me fallut sonder la neige à plusieurs reprises et même tailler quelques pas pour descendre une courte pente de glace. Enfin j'atteignis le chemin du col, à l'endroit où il tourne brusquement à l'Est, près du dernier chalet, non loin d'une cascатель. La nuit y arriva en même temps que moi, et, trébuchant souvent, mais courant toujours, je rentrai à Bonneval 7 h. 1/2 après l'avoir quitté.

Les renseignements qui me furent fournis par l'aubergiste, M. Culet, et l'examen de la carte m'apprirent que j'avais gravi la Pointe des Arses. Le lendemain, d'ailleurs, le doute n'était plus possible, car, à l'aide d'une lunette, on voyait ma pyramide du seuil même de l'auberge.

Si la haute Maurienne est un jour visitée comme elle mérite de l'être, la Pointe des Arses acquerra une véritable célébrité. Elle est accessible sans dangers ni difficultés d'aucune sorte : la course, aller et retour, ne doit pas dépasser 6 ou 7 h., et il est facile de faire à cheval plus de la moitié du trajet. Seuls les éboulis peuvent causer quelque fatigue ; mais peut-être serait-il possible de les éviter en étudiant mieux son chemin, ou en tournant la montagne par l'Est, du côté de la Ouille Noire.

LE GRAND-BEC DE PRALOGNAN (3,403 MÈT.)

(PREMIÈRE ASCENSION)

Éloigné d'environ 25 kilom. à vol d'oiseau de la Pointe des Arses, le Grand-Bec est situé en pleine Tarentaise, entre les riantes et pittoresques vallées de Pralognan et de Champagny. Il fait partie de la même chaîne que la Grande-Casse ou Pointe des Grands-Couloirs, cette reine de la Savoie méridionale, et se dresse à peu de distance d'elle, vis-à-vis ses plus remarquables glaciers ; aussi sa position en fait-elle un observatoire remarquable pour étudier la face la plus imposante du colosse. C'est ce qui me décida à en entreprendre l'ascension. Elle avait déjà été tentée par deux membres du Club Alpin Français, dont l'un, M. Ferrand, a presque touché la cime, et en aurait pris possession sans le mauvais temps. Je n'avais pas à hésiter sur le choix de mes guides ; il n'y en a que deux à Pralognan : Joseph et Abel Amiez, chasseurs de chamois, qui ont fait cette année avec succès leur première campagne sérieuse.

Le 19 septembre, nous partions à 5 h. du matin de l'hôtel de la Vanoise, munis de provisions par les soins de l'excellent M. Favre, l'un des maîtres d'hôtel les plus intelligents et les plus serviables des Alpes françaises. Nous ne passâmes pas par Planay, comme le croit M. Ferrand ; nous suivîmes exactement le chemin qu'il avait pris lui-même dans sa tentative.

À 5 h. 20 min., nous quitions le sentier du col de la Vanoise. À 6 h. 15 min., nous étions aux magnifiques pâturages du mont Bochor ; à 6 h. 35 min., au grand ravin, presque perpendiculaire, qui descend de la Pointe du Creux-Noir. Plus heureux que notre collègue, nous le tra-

versions en droite ligne. Nous gravissions alors en diagonale les prairies qui montent vers le col de Léchaux, et dont les pentes sont si rapides et si glissantes que nous assurâmes plusieurs fois notre équilibre avec la pointe de nos piolets. Nous arrivions au col vers 8 h. 15 min., et, peu de temps après, nous commençons la descente. Du col de Léchaux, une demi-heure ou trois quarts d'heure nous suffirent pour doubler l'éperon qui s'avance à l'Ouest du grand Creux-Noir, et atteindre la base du long rocher en forme de lame de couteau qui constitue le Grand-Bec. Là, nous tinmes conseil en déjeunant. Sur trois que nous étions, trois avis différents furent ouverts. Joseph et moi, nous regardions comme le point culminant la pointe Nord-Ouest; mais Joseph voulait l'aborder de face par les couloirs, tandis que je préférais l'arête de gauche, suivie, comme je l'ai su depuis, par M. Ferrand. Abel, au contraire, affirmait que le sommet Sud-Est, voisin du glacier qui s'étend entre le Grand-Bec et la Pointe du Vallonet devait être le plus élevé. Il ajoutait que le chemin en était mieux indiqué, que le succès était plus certain de ce côté, et que, en outre, on avait chance de passer d'un pic à l'autre par l'arête horizontale qui les réunit.

Pendant que nous délibérons, un brouillard épais cache à nos yeux l'objet de notre discussion, et des nuages menaçants arrivent de plusieurs côtés. Cet événement modifia le cours des idées de Joseph en ne lui permettant plus d'étudier l'itinéraire assez compliqué qu'il proposait, et, suivant les conseils d'Abel, nous nous dirigeâmes à notre droite vers le glacier que nous gravîmes jusqu'à son extrémité supérieure. Tournant alors à gauche, nous suivîmes pendant quelques instants la crête, et, sans plus de difficultés, nous arrivâmes vers 11 h. 30 min., sur le point indiqué au début par Abel. Pendant ce trajet, les brouillards s'étaient peu à peu dissipés, et l'horizon était parfaitement clair jusqu'aux plus extrêmes limites.

Passer d'un sommet à l'autre eût été, je crois, impossible. Quant à leur hauteur relative, mes guides donnaient quelques mètres de plus à celui sur lequel nous avions construit notre cairn. Pour moi, la question reste encore douteuse. Quoi qu'il en soit, c'est un belvédère que j'étais allé chercher, et celui que j'avais rencontré me satisfaisait au-delà de mes espérances.

Devant nous, s'allongeait la fertile et gracieuse vallée de Bozel, tandis que du côté opposé nous surplombions à une grande hauteur le beau glacier de Becca Motta, l'un des plus affreusement crevassés que je connaisse. La vue était étendue, et notre horizon ne se trouvait limité au Sud que par la chaîne du Dauphiné à laquelle l'éloignement n'enlevait rien de sa puissance et de son éclat. Quatre montagnes captivaient surtout l'admiration et la détournaient de toutes les autres. C'étaient la face méridionale du Mont-Blanc, plus imposante que je ne l'avais encore vue, la Grande-Motte, la vaste plaine neigeuse de la Vanoise, un des plus grands glaciers français, et qui, de là, semble avoir été créée tout exprès pour permettre aux touristes de s'y promener à plat sur une étendue de près de 12,000 mètres. Mais ce qui formait le trait dominant du tableau, c'était sans contredit la Grande-Casse, cette Jungfrau de la Tarentaise, drapée du sommet à la base dans un manteau de neige immaculée. Rapprochée qu'elle était par sa masse énorme, il semblait qu'on pût l'atteindre d'un jet de pierre.

Non-seulement les montagnes changent d'aspect suivant l'endroit d'où on les examine ; mais il n'y a même le plus souvent qu'un point spécial d'où elles apparaissent dans leur complète majesté et produisent tout leur effet artistique. Pour la Grande-Casse, ce point privilégié me semble être le *Grand-Bec*. Il est encore dominé par elle de près de 500 mèt. ; il en est assez loin pour permettre d'en saisir l'ensemble, et assez près pour que l'œil ne perde

rien des lignes hardies et grandioses de son imposante structure.

Après un long séjour sur la cime, il fallut songer au retour. Le mieux eût été de reprendre le chemin que nous avions suivi à la montée; mais, dans le désir d'abrégér, nous eûmes la fâcheuse idée de descendre en droite ligne par le rocher.

Il se trouvait sur ce point horriblement décomposé, formé de grosses pierres sans cohésion entre elles, et partout il était hérissé d'obélisques mal équilibrés qui semblaient n'attendre qu'une occasion pour nous faire cortège jusqu'au fond de la vallée. Nous nous hâtâmes donc de revenir sur le glacier que nous atteignîmes au pied de sa pente supérieure, à 10 ou 15 mètr. au-dessus d'une crevasse qui en coupe toute la largeur. Ces quelques mètres formés de glace vive étaient très-inclinés et présentaient une concavité, sorte de canal par lequel les eaux du glacier se précipitaient dans cette crevasse. Nous étions plus que jamais sur le passage des avalanches, et je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à Joseph Amiez qui taillait péniblement des degrés en tête de notre caravane. A peine avais-je parlé que deux grosses pierres, bondissant et sifflant comme des boulets, passèrent au milieu de nous, suivies d'une grêle de petits cailloux. J'en parai deux ou trois avec le manche de mon piolet, mais une autre en même temps m'effleurait le cou de pied et me causait une vive douleur. Abel et moi nous surveillions attentivement la roche au-dessus de nos têtes, pendant que la hache de Joseph frappait à coups redoublés. La situation était en effet quelque peu critique, car il était impossible de se garer par un mouvement violent sous peine de perdre l'équilibre et de choir dans la crevasse. Heureusement la ligne de chute était étroite et nous l'eûmes vite dépassée; nous pûmes alors, sans inquiétude, glisser presque jusqu'au bas du glacier. Suivant nos traces

du matin, nous rentrions au Barioz, 4 h. 30 min. environ après avoir quitté la cime.

Je dois pour cette course des remerciements aux deux Amiez qui sont de bons montagnards, adroits, polis, attentionnés et prudents. Comme tous les nouveaux venus, ils manquent peut-être encore un peu d'expérience, mais quelques conseils et une autre campagne aussi bien remplie que celle de cette année achèveront de les former.

Si belle que soit la vue du Grand-Bec, et si facile qu'en soit l'ascension, je n'ose lui promettre la même renommée qu'à la Pointe des Arses. Il est situé trop loin de Pralognan et de tout autre gîte habitable. Pour en aborder la base, il faut à plusieurs reprises monter et descendre des pentes toujours raides et escarpées.

Le Grand-Bec ne deviendra populaire que le jour où un chalet convenable s'élèvera au centre des pâturages de la Vuzelle.

ALBERT GUYARD,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

LA POINTE DE NIVOLET

(3,350 MÈTRES)

UN NOUVEAU COL D'ITALIE EN FRANCE

Trouver un passage direct entre le Val Savaranche et la Savoie était un des projets que nous avions le plus à cœur de réaliser. Se diriger des chalets de Nivolet vers la vallée supérieure de l'Isère, franchir sur un point convenablement choisi la ligne de faite, déboucher sur le glacier de Bassagne, sans être obligé de redescendre dans les vallées de Rhêmes ou de l'Orco, telle était la route qui nous semblait devoir se substituer avec avantage à l'itinéraire pénible et détourné de la Galise. Le problème cependant était mal posé : son énoncé seul renfermait un contre-sens géographique. Pour qu'il existe un passage entre deux vallées, au moins faut-il qu'elles soient contiguës. Or, les glaciers qui alimentent les lacs de Nivolet et s'élèvent vers le Sud-Ouest, ne rejoignent nulle part la frontière française. Sans motifs suffisants, nous avons identifié deux montagnes très-distinctes ; la cime triangulaire qui ferme au Nord le glacier de Bassagne, et la pointe rocheuse qui limite l'horizon des chalets de Nivolet. La première est la pointe de Bousson de la carte de France ; la seconde est la pointe de Nivolet de la carte piémontaise. Entre ces deux pics s'étend une arête aiguë, découpée, dont le parcours serait excessivement long et difficile.

On ne saurait donc en pratique échapper à la nécessité de passer sur le versant du val de Rhêmes. A cette déception s'en est jointe une autre : le glacier de Bassagne, par lequel nous avons pensé redescendre, s'est trouvé n'être qu'une impasse. Du moins nous n'avons pas su lui trouver une issue du côté de la France ; ce n'est pas à dire qu'elle n'existe pas. Le problème, on le voit, n'est donc qu'effleuré, et nous serions heureux de le voir élucider complètement par notre vaillante section de Tarentaise.

Nous sommes au 17 août 1877, à 6 h. du matin. Après une nuit fraîche et agitée, notre petite troupe, toujours sans guides, quitte les chalets de Nivolet ; la longue traite que nous avons fournie la veille justifiait un peu cette heure tardive. Au bout d'un quart d'heure, on abandonne la route ordinaire de Val Savaranche à Céréssole. On dépasse deux petits lacs, pour s'élever sur de grands pâturages pierreux. Aux derniers gazons succède un cirque rocheux parfaitement dessiné. Semblables à des fils d'argent, de maigres cascades glissent le long des parois verticales, dont elles font ressortir la noirceur. D'épais glaciers s'avancent jusqu'au bord de l'escarpement. L'escalade directe étant impossible, il faut absolument tourner le cirque à droite ou à gauche. Cette dernière voie nous avait séduits l'année précédente, et nous comptions la reprendre, même après une première expérience des difficultés qu'elle présente. L'autre, bien plus détournée, entraîne un long trajet sur des éboulements rapides : à ne considérer que le temps et la difficulté, elle rachète, et au delà, cet inconvénient, en évitant l'escalade d'une pente de glace dure, qui constitue sans nul doute la partie la plus pénible et la plus critique de toute la course. Mais cette difficulté même était un attrait de plus ; la route de l'Est obtint donc, cette fois encore, la préférence.

A une heure des chalets, les derniers torrents sont franchis : nous remontons ensuite une pente rocailleuse, où

la neige et le gazon se disputent la place. Immédiatement au dessus s'élève l'éperon rocheux par où nous pouvons aborder le glacier. Un chemin de chasse en très-mauvais état, mais bien tracé, et visible de fort loin, s'élève en zigzag au milieu des blocs. A droite, bien au-dessous de nous, le glacier projette dans un étroit ravin sa dernière coulée, masse bleuâtre veinée de blanc, semblable à la patte d'un monstre dont les griffes se seraient incrustées dans le sol. Vers l'Est s'ouvre un profond abîme, où vont, à de longs intervalles, s'engouffrer les avalanches. A 8 h. nous en avons fini avec les chemins ; nous sommes sur une étroite plate-forme, à 3,000 mètr. de hauteur, de plain-pied avec une grande plaque de neige ancienne, qui nous offre un passage facile et tout indiqué. Avant d'en profiter, nous respirons un moment, et nous étudions avec une curiosité légèrement inquiète l'obstacle qu'il s'agit d'enlever.

Une bosse de glace compacte, escarpée, démesurément haute, constitue la seule voie qui puisse nous donner accès sur le névé supérieur du glacier de Nivolet. Deux ou trois crevasses transversales promettent d'ajouter singulièrement aux difficultés de la route. L'heure matinale, qui faciliterait l'accès du névé, nous est plutôt défavorable en ce moment. La glace est encore dure, sèche, glissante : si bien taillés que soient les degrés, le pied s'y fixera moins sûrement que sur une surface spongieuse et croustillante, telle que la font une heure ou deux de soleil. L'année dernière, partis trop tard et de trop loin, nous avions escaladé, sans bagage il est vrai, la moitié de cette pente. Surpris au beau milieu par le mauvais temps, nous avions promptement rétrogradé, pas assez vite cependant pour esquiver une averse, qui eût mérité le nom de tropicale, si elle n'eût pas été si froide. Le même sort nous était-il réservé cette fois ? On pouvait le craindre : un escadron serré de nuages noirs traversait le ciel et ne laissait percer qu'une lu-

mière douteuse et changeante. Sans cesse déchirés, tordus par un vent furieux, ils accouraient du fond de l'horizon avec une rapidité digne des coursiers sauvages de l'Apocalypse. Un temps pur et calme nous eût mieux convenu sans nul doute ; mais enfin les Alpes sont belles par tous les temps, pourvu qu'on les voie. Une éclaircie pouvait se produire : nous n'avions donc nul motif sérieux d'abandonner la partie.

En peu d'instant nous avons franchi le tapis de neige, et nous commençons à tailler nos marches dans la glace : escalier rude et incommode, il faut en convenir. L'équilibre n'y est assuré qu'au prix d'une certaine tension des jarrets. Au début, j'arrive à tailler deux ou trois pas par minute, mais on ne peut continuer longtemps du même train ; la respiration s'accélère outre mesure, et de nombreux temps d'arrêt deviennent nécessaires. Devant nous, à 50 mètres à peine, un lambeau de neige respecté par le soleil contraste par son blanc pur avec le bleu grisâtre de la glace : une fois là, nous sommes sauvés ; c'est la terre promise. Malheureusement il s'en faut bien qu'on puisse s'en rapprocher en droite ligne. A mi-chemin, une large crevasse nous barre la route ; la contourner serait une entreprise interminable et peut-être sans issue : tailler des pas d'un bord à l'autre est impossible ; sauter ne paraît pas plus facile, car où trouver un point d'appui sur le talus glissant qui forme l'autre bord ? Jamais la partie n'avait paru plus compromise. Enfin, en cherchant bien, nous découvrons sur l'autre bord une sorte de banquette où il est possible de prendre pied : une nouvelle crevasse est franchie ensuite avec moins de peine. La dureté de la glace déjoue toutes nos prévisions, et rend nos progrès excessivement lents. Aussi profite-t-on sans hésiter d'une sorte de rigole à demi remplie d'eau glacée, où les aspérités plus fortes nous tiennent lieu de marches. Quelques bains de pieds résultent sans doute de cette façon d'aller,

mais nul n'y fait attention. Nous sommes trop excités par la lutte, trop préoccupés des obstacles qui peuvent surgir encore.

Après une heure et plus d'un rude travail, le succès ne fut plus douteux pour aucun de nous. Dix mètres seulement nous séparaient de la neige ; toutefois ces dix mètres, c'étaient dix minutes, bien longues au gré de notre impatience. Nous aurions voulu les franchir à la course, mais la nature ne perd jamais ses droits ; à deux pas du but, il fallut s'arrêter et se reposer encore. Quiconque aura passé par la même épreuve conviendra que, s'il est amusant de gravir une pente de glace, il l'est davantage encore d'en sortir. La neige était aussi raide, mais beaucoup plus sûre : plus de glissades à craindre : nous retrouvions la pleine liberté de nos bras et de nos jambes ; un lit de roses ne nous eût pas mieux délassés.

Une montée facile nous amena vers 10 h. sur un îlot rocheux, théâtre naturellement indiqué pour ce drame quotidien de la vie du touriste qu'on nomme déjeuner. En marche depuis deux jours à travers les rocs et les neiges, nous avons trop compté, paraît-il, sur les ressources du pays. Le menu était donc des plus spartiates, à part la substitution de l'eau claire au brouet noir. Savourez-le bien, cependant, touristes partisans de la couleur locale et de la frugalité piémontaise. Dès ce soir, nous serons en Savoie. terre classique des hôtes obligeants et des bons dîners ; et qui sait si, au milieu des festins splendides de Pralognan, de Termignon, nous n'accorderons pas un souvenir ému aux déjeuners sur le pouce et au pain noir de Nivolet ?

Un vent furieux n'avait cessé de nous assaillir pendant notre repas ; c'était à se demander comment nous pourrions tenir sur les crêtes. On se remit en marche, cependant, et presque aussitôt l'atmosphère rentra dans le calme. Sans doute le dieu des vents, vaincu par notre constance, désespérait de nous arrêter. Pour la première

fois de la journée, un vrai soleil vint éclairer notre route. Des champs de neige semblables à beaucoup d'autres (puissent-ils trouver quelque jour un chantre plus inspiré !) nous conduisirent sur l'arête. Nous attendions ce moment avec une sorte d'anxiété. Qu'allions-nous trouver au delà ? La réponse ne se fit pas attendre. Un large bas-

Col de Calabre	Pointe de Calabre
(3,115 mètr.)	(3,361 mètr.)

Vue prise des moraines du glacier de Rhêmes.
(D'après un croquis de M. Pierre Puiseux.)

sin de névé, divisé par des arêtes rocheuses en trois cirques distincts, s'étalait sous nos yeux. Nous le reconnûmes, à n'en pas douter, pour le glacier de Rhêmes. C'est par là que nous avons passé l'année dernière, après avoir franchi le col de Calabre ¹.

Pour éviter de descendre sur ce glacier la seule voie qui nous parut praticable consistait à suivre vers le Sud l'arête même que nous venions d'atteindre. On pouvait encore espérer de gagner ainsi la frontière, en escaladant

¹ Voir pour le récit de cette course l'*Annuaire* de 1876.

en chemin la Pointe de Nivolet. Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous confondions ce pic avec la Pointe de Bousson de la carte française.

Sans déboucler nos sacs, nous nous acheminons vers la cime, en suivant une croupe large et facile, neigeuse à gauche, rocheuse à droite. Chacun peut adopter le genre de terrain qui lui va le mieux. L'escalade finale pouvait seule nous donner quelque souci. En effet, après 150 mèt. d'ascension, nous nous trouvons en présence d'un prisme vertical, haut d'une dizaine de mètres. Il faut de toute nécessité le contourner sur un versant ou sur l'autre. Nous prenons ce parti, et, après avoir taillé quelques pas dans une pente de neige raide, nous nous trouvons sur l'arête orientale, dominant à une profondeur effrayante la vallée de l'Orco. La dernière partie de l'escalade n'est pas sans difficulté, particulièrement dans une étroite cheminée, où il faut jouer des pieds et des mains. Enfin, à 11 h., nous nous trouvons réunis sur la plate-forme du pic. L'ascension en serait probablement très-malaisée par toute autre voie.

Un coup d'œil d'abord autour de nous. D'un côté comme de l'autre s'ouvrent des précipices, mais à cela près le contraste est absolu. Vers l'Ouest s'étendent des glaciers sans fin ; à l'Est, la profonde vallée de l'Orco fuit, en se contournant, vers les plaines italiennes, voilées, comme toujours, par une brume épaisse. Du moins nous savons à quoi nous en tenir sur notre prétendu passage. D'aucune manière on ne peut éviter de redescendre sur le glacier de Rhêmes. Là, nous aurons le choix entre plusieurs cols pour gagner la France. Mais allons d'abord au plus pressé. La descente directe serait impossible, ou du moins très-hasardeuse ; nous allons donc reprendre notre ligne d'ascension jusqu'au point où nous avons gagné l'arête. Arrivés là, il ne nous faut pas dix minutes pour dévaler, sur des éboulis et des neiges rapides, jusqu'au plan du glacier

de Rhêmes. Les Alpes Graïes n'offrent guère de plus beaux spectacles que ce large amphithéâtre aux lignes majestueuses et pures. Ciselée, pour ainsi dire, par le soleil, la glace offre partout les reflets les plus riches, les accidents les plus grandioses.

Trois passages faciles s'offrent pour arriver au sommet du cirque. Deux d'entre eux, les cols de Rhêmes et de Calabre, nous sont déjà connus. On n'aurait que la peine de les aller chercher. Ce parti était incontestablement le plus sage. La journée s'avancait ; assez d'incidents l'avaient marquée déjà pour qu'il ne fût pas impérieusement nécessaire d'en chercher d'autres. Chacun de nous se disait cela, sans nul doute ; mais aussi quel est l'alpiniste qui n'a pas senti la tentation de découvrir un nouveau col

Chatouiller de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ?

Une heure d'ascension, semblait-il, nous porterait sur la ligne de faite, entre les glaciers de Rhêmes et de Bassagne. N'aurions-nous pas tout le temps de chercher notre route de l'autre côté ? Sans hésiter, mon frère se prononça dans ce sens. Je n'opposai qu'une résistance assez molle bien que, d'après mes souvenirs, la descente sur le versant français fût tant soit peu problématique. Mais de notre côté la route semblait si belle, le bandeau de neige qui forme le col s'enlevait si brillamment sur le bleu du ciel, que toute indécision s'évanouit. Faisant un angle droit avec notre direction première, nous marchons une seconde fois à l'assaut, avec autant et même plus d'ardeur qu'au départ. Notre premier succès n'en promettait-il pas un second ?

L'ascension eût-elle été deux fois plus longue, je crois bien que nous l'eussions faite sans regret. De la base au faite, l'intérêt va toujours croissant. Au milieu de ces champs de neige, si beaux, si éblouissants, qu'il semble

que ce soit une profanation d'y imprimer ses pas, s'ouvrent de monstrueuses crevasses. Pour en trouver de plus belles dans nos Alpes, il faut aller au Mont-Blanc ou au glacier du Géant. Grâce aux nuages qui ont voilé le soleil dans la matinée, les ponts de neige ont encore toute la solidité désirable ; il ne s'agit que de les trouver. Faute d'avoir étudié la route à l'avance, nous nous engageons une fois ou deux dans des impasses, et ce n'est qu'après avoir longtemps côtoyé les crevasses que nous parvenons à les franchir. Mais comment décrire le merveilleux spectacle qu'elles nous offrent, les reflets de la glace, avec leur azur plus beau que celui du ciel, l'obscur profondeur de ces gouffres, d'où monte, comme un chant, le murmure lointain des eaux invisibles ? Nous voilà bien récompensés de quelques légers détours. Au col seulement, on s'aperçoit qu'on vient de fournir 2 h. d'une marche laborieuse et sans haltes. On s'assied donc, pour déballer les éléments d'un second repas. Ceci ne nous empêche pas de dessiner la vue, qui est fort belle, et d'examiner la situation, qui ne manque pas de piquant. Pour la première fois depuis huit jours, nous mettons le pied sur la terre de France. Était-ce pour y rentrer définitivement, ou bien allions-nous au-devant d'obstacles insurmontables ?

Le col, si tant est qu'il mérite ce nom, est une longue arête, aiguë en certains endroits comme un dos de carpe et appuyée vers le Sud à des contre-forts rocheux. Rien ne peut être plus engageant que la partie supérieure du glacier de Bassagne, que nous avons sous les yeux. Une belle nappe de neige descend en pente douce, presque sans crevasses, des pointes de la Galise et de Bousson. Elle va sur notre droite rejoindre une muraille à pic, de 60 à 80 mètr. de hauteur, qui la sépare du glacier de Calabre. Sur l'autre rive, des escarpements non moins abrupts s'abaissent sur le glacier de la Galise. Cette circonstance

était fâcheuse pour nous ; car, si le glacier devenait impraticable, nous n'avions que peu de chance de nous tirer d'affaire par l'une ou l'autre des deux rives. D'ailleurs, nulle conjecture ne pouvait suppléer à l'expérience ; il fallait pour juger avoir vu de nos propres yeux. Aussi, vers 2 h., nous nous attachons de nouveau pour descendre sur le glacier de Bassagne. Dès les premiers pas, nous remarquons à notre droite un couloir de débris excessivement raide, qui paraît conduire au glacier de Calabre. C'est un pis-aller qu'il ne faudra pas négliger, si toute autre voie nous est interdite. A mesure que l'on descend, les crevasses s'élargissent, la glace dure commence à percer. Nous avançons toutefois, en côtoyant les rochers de la rive droite, jusqu'au point où un brusque ressaut de la pente nous arrête : nos plus fâcheuses prévisions étaient confirmées.

D'ici jusqu'aux pâturages de la vallée de l'Isère, le glacier n'est plus qu'un labyrinthe de crevasses, de lames, de blocs inclinés dans tous les sens. Impossible d'y faire un pas sans recourir à la hache ; et, si nous entreprenions une pareille besogne, il est probable que la nuit nous y trouverait encore. Chercherons-nous un refuge sur les rochers ? La muraille, toujours verticale et désagrégée, ne paraît offrir aucune prise. Tout au plus pourrait-on suivre en rampant une corniche étroite et glissante ; mais alors comment s'entr'aider, comment prévenir les suites d'un faux pas ? Après mûr examen, on convint qu'une tentative serait faite par le couloir que nous avions remarqué pour monter au glacier de Calabre.

Désireux d'écarter toute objection, nous avons déclaré ce couloir on ne peut plus facile. De fait, il fallut mettre en jeu, pour l'escalader, tous les talents gymnastiques que nous possédions. Dans le bas, les débris accumulés ont formé un talus compacte, où l'on peut se creuser des

marches avec le piolet ; mais au dessus le sol devient si mouvant, si perfide, que cette méthode n'est plus applicable. On écarte les pierres les plus mal équilibrées, on se hisse comme l'on peut, et l'on aide le voisin en ramenant la corde à soi : sauvetage fort compromettant, en ce qu'il a souvent pour effet de faire dégringoler le sauveur. C'était vraiment un spectacle comique que de nous voir collés au rocher, nous escriment des pieds, des mains, presque des ongles ; pour atteindre d'imperceptibles saillies, ne gagnant un pouce de terrain que pour en perdre deux, et réduits à des efforts désespérés pour ne pas suivre, dans leur descente, les pierres que nous avions nous-mêmes détachées. La tâche la plus difficile était la mienne ; car, placé en tête, je ne pouvais recevoir aucune aide, mais la plus désagréable était échue à mon frère, posté à l'arrière-garde et contraint de subir stoiquement une grêle de cailloux mêlée de poussière. Je crois bien que dans le plus mauvais passage 4 ou 5 mètr. d'ascension nous demandèrent plus d'un quart d'heure. Enfin nous tenons la récompense de tant d'efforts : nous touchons au haut du couloir. Excité par le succès, je m'élançai en avant, prêt à chanter victoire : d'un coup d'œil je mesure la situation, je me retourne vers mes compagnons, mais c'est pour leur dire, après un moment de silence : « Eh bien, nous avons fait un joli coup ! »

Qu'était-il donc arrivé ? On croit volontiers ce que l'on désire : nous avons donc admis sans examen que ce couloir nous mènerait au glacier de Calabre. Or, il n'en était rien ; l'exercice acrobatique auquel nous venions de nous livrer de si bon cœur avait eu pour résultat de nous ramener sur l'arête du col, à 100 mètr. à peine du point où nous l'avions franchie. Un coup d'œil jeté à notre gauche nous montra plus abrupte, plus impitoyable que jamais, cette même muraille que nous avions espéré mettre sous nos pieds. Vraiment notre constance méritait mieux.

La Grande-Sassière, vue prise à l'Est du col de Calabre (d'après un croquis de M. P. Puisieux).

« C'était bien la peine, disait mon frère, de recevoir tant de cailloux sur la tête ! » Et de fait, ses habits poudreux, sa figure noire, lui donnaient bien le droit de maugréer un peu. Que faire maintenant ? Depuis dix heures nous étions en marche. Aucun de nous ne se montrait fatigué, mais le jour baissait, et déjà nos ombres s'allongeaient démesurément sur la neige. Nos provisions étaient épuisées ; la perspective de bivouaquer sur le glacier, sans feu ni souper, n'avait rien qui pût nous séduire. Dans ces conditions, personne n'osa proposer une troisième tentative, qui aurait bien pu aboutir au même résultat que les deux autres. Après avoir suivi l'arête pendant quelques minutes, nous redescendons sur le glacier de Rhêmes par la route que nous avions prise en montant.

Arrivés en bas, nous eûmes à résoudre une grave question. L'idée ne nous était pas même venue, jusque-là, que nous dussions chercher, pour passer la nuit, un autre gîte que Val de Tignes. Sans doute, nous avions pour nous y rendre une route assurée par le col de Calabre. Mais était-il encore temps de la prendre, et ne devons-nous pas plutôt aller chercher un abri dans les premiers chalets du val de Rhêmes ? En supposant même que le temps ne dût pas nous manquer, ne fallait-il pas considérer la fatigue d'une montée rapide de 400 mèt., rendue peut-être plus pénible par l'état de la neige ? Après une courte délibération, chacun se déclara prêt à l'entreprendre. On se dirigea donc sans perdre un moment vers le col. Un plateau de glace profondément imbibé d'eau servit de préface à une pente de névé dure et rapide, où il fallut presque tailler des marches. Après une centaine de mètres gravis de la sorte, l'inclinaison s'adoucit beaucoup. Nous nous trouvions au centre d'une vallée formée d'une neige grenue admirablement pure, se relevant de toutes parts en éventail, et terminée au fond par l'ondulation gracieuse qui marque le passage. Il ne nous restait plus qu'à suivre

la route facile que nous avions reconnue l'année précédente.

A ce moment, le soleil se couchait dans toute sa gloire, les cimes de la Grande-Sassière et de Sainte-Hélène revêtaient un éclat splendide, pendant qu'au fond des vallées l'obscurité croissait déjà comme une marée montante. Le dernier rayon de soleil glissait sur nous au moment où nous franchissions le col de Calabre. En face, les glaciers du col d'Iseran, baignés dans un ardent crépuscule, nous promettaient le beau temps pour le lendemain. Cette journée, ouverte sous des auspices menaçants, se terminait par une soirée magnifique. Le glacier de Calabre se trouvait aussi facile, plus uni même que l'année dernière. On ne peut lui reprocher que sa pente trop douce, qui ne nous permet pas de descendre par glissades. En une demi-heure nous sommes au bas ; on détache la corde avec un plaisir peu dissimulé : nous venions en effet de passer onze heures sur la neige.

Sans nous arrêter aux belles gentianes bleues qui dans toutes les fentes du rocher semblent solliciter nos regards, nous précipitons notre marche vers la vallée de l'Isère, qui nous apparaît bientôt à une profondeur de 600 mètres. Des éboulis, des gazons rapides, où nous ne prîmes pas la peine de chercher un sentier, nous conduisirent aux chalets de Saint-Charles, au moment où l'obscurité devenait complète. Une heure de route nous séparait encore de Val de Tignes, mais cette fois nous n'avions plus qu'à suivre un chemin tracé. Dans l'espoir de hâter notre souper, je prends les devants, j'accélère le pas ; j'en suis quitte pour trébucher deux ou trois fois et pour patager dans quelques ruisseaux. J'arrive en effet avec 10 min. d'avance chez l'aubergiste, M. Bonnevie. Mais, hélas ! la diligence n'est pas la vertu cardinale des Savoyards, qui d'ailleurs en ont tant d'autres, et de si précieuses. Si durs que soient les bancs qu'on nous offre,

nous ne résisterons pas à leur attrait. Bientôt nos yeux se ferment, nos imaginations voyagent, et c'est tout au plus si, vers 9 heures, l'apparition du souper nous ramènera pour un instant dans le monde réel.

PIERRE PUISEUX,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

AUX ENVIRONS D'EMBRUN

(HAUTES-ALPES)

Que nous importe que les ascensions
vierges deviennent rares et même im-
possibles ?

Ad. JOANNE. *Congrès international.*
séance du 6 septembre 1878.

C'est une sage, prévoyante et encourageante parole que celle dite par notre cher et honoré Président. Elle vise un point capital, un danger peut-être ; elle vient à point. Elle ne ferme pas l'ère des conquêtes audacieuses ; elle ne dit pas que l'on va renoncer à soumettre les quelques Géants de la Gelée qui peuvent rester invaincus. Non, non, elle ne le dit pas et je m'empresse de répéter que telle n'est pas mon appréciation. Parbleu ! je ne veux pas que les ascensionnistes conquérants, dont notre club s'honore, aient le droit de me regarder, moi et leur alpenstock, de cet œil dont un coloriste fougueux regardait, dit-on, sa jambe de bois et Ingres, avec l'intention de lui passer cette arme d'un nouveau genre à travers le corps. Mais elle dit clairement aux petits excursionnistes : Vous n'avez pas à votre actif d'ascension verticale, pas de conquête vertigineuse et glorieuse ? Patience ! *Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, ou bien à la Meije ; allez toujours votre petit chemin...*, on peut être alpiniste à plus d'un titre.

C'est donc une bonne parole que j'ai retenue, que je

phonographierais et téléphonerais, si je pouvais, car elle me rassure, étant un des petits : j'ascends, pour employer



le mot nouveau, inventé... après Rabelais, s'entend ; je ne grimpe pas et j'habite un pays où il n'y a pas possibilité de conquérir un pic inconnu.

Embrun, autour duquel une force invincible me retient. Embrun n'en possède pas. Toutes les montagnes, grosses ou petites, sont à peu près sillonnées partout et jusqu'au sommet de sentiers battus où vont, cheminant et brouquant, les vaches et les brebis. Les beaux éléments, en vérité, pour une expédition aventureuse ! Vous figurez-vous un héros, imitant les bons vieux qui vont aux pâturages,



un appendice caudal à la main, dodelinant de la tête et rabotant le chemin de ses semelles ? Non, non, il n'y a pas le plus petit prétexte à exploits dans nos montagnes. Il faut se résoudre à les parcourir, à atteindre des altitudes de 2,000 et 2,900 mèt., sans crainte de rompre une corde absente et inutile ; et, comme

dans le *Voyage où il vous plaira*, on peut bien dire à son voisin : « Tenez-vous bien, tenez-moi bien, je vous en conjure, » sans que cela soit autre chose aussi qu'un acte de surérrogation.

Je tiens à bien constater cet état bonhomme de nos montagnes, car, pour l'avoir oublié un instant, je me suis attiré l'affront le plus sensible que puisse éprouver un montagnard fier de ses rocs et de leur majesté terrible.

C'était l'an dernier : il n'était bruit que des travaux d'organisation de M. Guillemin et des Touristes du Dauphiné : guides par-ci ! guides par-là !... on en mettait partout. Embrassé du feu sacré, je me mis à rêver, moi aussi,

une création identique pour notre vallée. L'Embrunais ne pouvait rester plus longtemps comme cela!... c'était une honte... il lui fallait sa société de guides. Je cherchai et n'eus pas de peine à trouver chasseurs de chamois, bergers, etc., tous connaissant à fond la montagne et aptes au service que je leur demandais. Je le crois bien, il n'y a, comme je l'ai dit, qu'à enfourcher le chemin et à filer. Radieux de mon résultat, mais ayant besoin de conseils

pour parfaire mon œuvre : organisation définitive, livrets, etc., je m'en ouvris au secrétaire d'une société dont les talents comme organisateur et l'entrain comme touriste ne font de doute pour personne.

Au premier mot, il sourit : « Mais pourquoi des guides dans l'Embrunais ? Un aveugle irait partout sans faire un faux pas ! » — « Vous êtes dans le vrai, lui dis-je ; et tellement dans le vrai, continuai-je sans penser à mal, que moi-même, Monsieur, j'ai été pour la première fois sur le *Poussin*, un beau pic, Monsieur, 2,900 mètres, le Géant

de la vallée, Monsieur, avec plusieurs dames et un boíteux et sans autre guide qu'un petit berger qui se tint toujours à l'arrière-garde, certain, sans doute, qu'ayant le pic devant nous, nous n'irions le chercher ni à droite ni à gauche. »

— « Ah ! ah ! complet ! complet ! » s'écria le touriste.

Et il me laissa avec la tête que vous pouvez aisément vous figurer. Cette tête, je la conservai longtemps. Il est dur d'avoir voulu élever son pays à la hauteur d'un casse-cou et d'être forcé de convenir qu'il est comme la chose de M. Purgon, bénin, bénin.

Si bénin, que l'on peut presque toujours, en prenant



Embrun pour quartier général (quartier général suffisamment pourvu de bons hôtels), ascendre, — répétons le mot, — les plus hauts sommets des environs et revenir coucher dans son lit ; un lit où l'entomologiste n'a rien à faire.

Mais, à défaut de qualités capables de créer des héros, ces montagnes en possèdent d'autres, de grâce, d'originalité, et ont aussi des côtés intéressants et surtout non encore étudiés. Leur étude géologique est à faire ; nous ne savons sur quels rocs nous sautons. Il y aurait donc là pas mal de pierres à casser. Leur histoire est incomplète : nous possédons, il est vrai, deux ouvrages à ce sujet ; mais, s'ils parlent beaucoup l'un et l'autre d'archevêques et de miracles de Notre-Dame, ils ne disent mot de la vie de ce peuple, qui vivait cependant, puisque de loin en loin il prenait la liberté grande de mettre ses princes mitrés à la porte. Et la flore ? J'en parle en tremblant, connaissant mon botaniste et surtout son terrible déplantoir ! Que de belles et précieuses cueillettes ! Que de nombreux trous,

noirs et hideux, à faire ! Que de belles fleurs fraîches et pimpantes à transformer en momies, entre deux mauvaises feuilles de papier gris ! J'en ai la chair de poule ! Et le côté pittoresque ? Et les croquis ? Ah ! le croquis ! Bien, bien, *adveniat*, j'en suis, comme dit l'âne de Panurge devant l'avoine ; j'en suis. D'ailleurs, je ne connais que cela... un peu... s'entend.

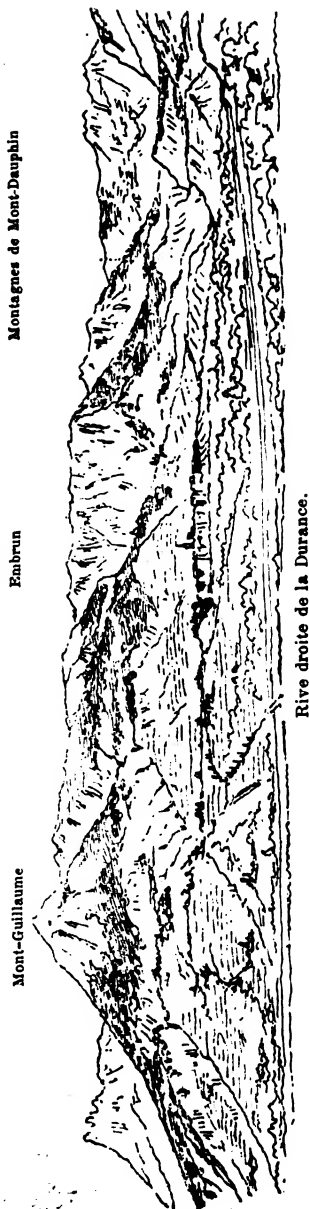
Voulez-vous que nous en fassions quelques-uns de compagnie en parcourant *grosso modo* le pays ?

Comme début, je crois qu'une vue d'ensemble de la vallée où perche sur son roc le vieil Embrun ferait bien : la voici :

Descendons aux détails.

LE POUSSIN (2,900 MÈT.)

J'ai déjà prononcé son nom : commençons par lui. Mais d'abord un mot sur ce nom lui-même : c'est bien *Poussin* qu'il faut dire et non *Pouzenc*, comme l'écrivent les cartes. La raison, la voici : tout à côté de ce pic est une croupe arrondie que, dans le patois du pays, on appelle la *Cluche*, mot tiré de l'italien *chioccia*, qui signifie poule

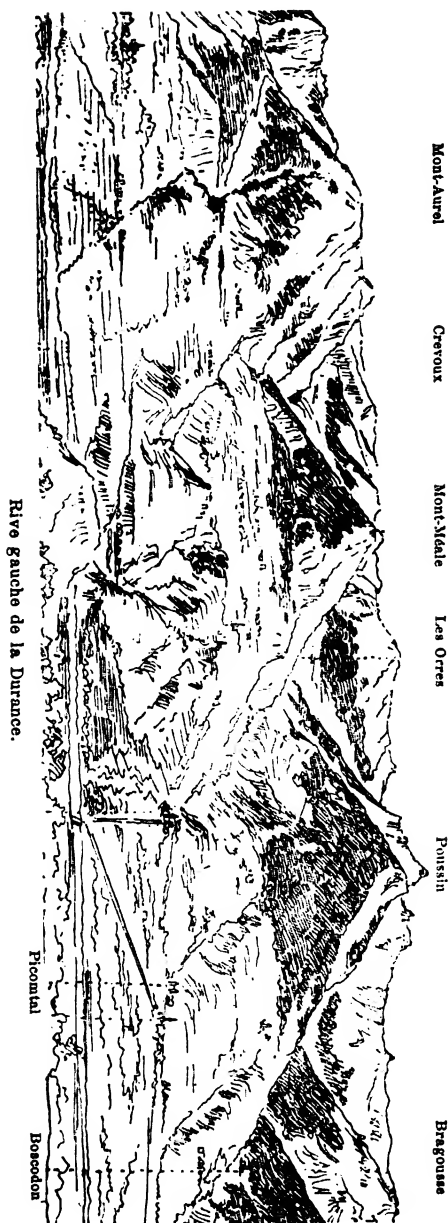


Montagnes de Mont-Dauphin

Embrun

Mont-Guillaume

Rive droite de la Durance.



couveuse. Le poussin devait être à côté, et il y est, et il y est si bien que, comme toutes ces ressemblances que l'on trouve dans la silhouette des montagnes, y compris la *culotte du Rocher des Fiz* dont l'aspect, quoique vague, alarmait toutefois tant l'Anglais de Tœpfier, notre pic a vraiment, mais là *vraiment bis*, la forme du bec d'un poussin. Cette démonstration vaut bien un q. e. d.

On peut y arriver par trois côtés également intéressants et qui ont chacun leur *great attraction*.

Par le vallon de *Siguret*, on traverse le joli, coquet et ombragé village de Baratier, qui vaut mille fois mieux que ne semblent l'indiquer son nom tiré de l'italien, *baratteria*,

tromperie, et la devise de ses anciens seigneurs, *loyauté sans barat*. Pauvre Sancho Pança ! Que n'as-tu conquis notre Baratteria au lieu du tien !... Tu y eusses trouvé bon gîte, bonne table et bon vin, et pas de médecin Pedro Recio de Mal Agüero de Tirteafuera.

Au delà est une montée assez fastidieuse dans les champs. Mais bientôt arrive et les prés et la forêt de Lubac, et les sous-bois, et la fraîcheur ; et puis les coins inattendus où mélèzes et pins cimbros, *issant* au-dessus de coquettes pierres grises, vous forcent à vous arrêter à chaque pas, vous procurant ainsi un repos plein de charmes, sans compter les crispations sur l'album, pleines de charmes aussi, si tant est que vous ayez cette déplorable

manie de vouloir y faire entrer et cette fraîcheur, et les mélèzes, et ce repos charmant. On va ainsi de crispations en ravissements et de ravissements en crispations, sur la



mousse et parmi
les pierres à robe

sa majesté de... poussin, qui monte là-haut tout droit et vous appelle.

Je n'ose dire : Voyez le tableau ! mais c'est pourtant de là que notre croquis est pris.

Descente dans le cirque, grimpe sur les côtes et les

rochers, jusqu'à la corniche. Escalade de quelques rocailles qui s'effeuillent et.... la pyramide du Génie ! Regardez ! plus de cinquante pics vous contemplent !

Par les Crottes , on passe devant le *Château-fort du Picomtal* qu'un lettré distingué est en train de débarasser des maquillages de toute espèce inventés par



plusieurs générations de conservateurs et restaurateurs honnêtes au possible, et qu'il a déjà rempli d'œuvres d'art, de manuscrits, de meubles dont le nombre égale la valeur.

Après quoi, l'on suit le chemin tout doux, tout doux de la montagne, qui passe au milieu de nombreux villages, — dont l'un étonne par son nom hispanique les *Catalans*, et qui tous sont des fouillis à croquis, témoin ce pe-

tit coin des *Marlès* que vous représente ce dessin.

Puis on entre dans les prés, dans la forêt de sapins et de mélèzes avec son petit lac, dans les pâturages ensuite et finalement on aboutit au pied du géant dont il ne reste plus qu'à gravir d'abord une pente de *bricaille* et de *bricassaille* (pierres brisées), — saluons ces mots : ils vont faire partie du bagage alpiniste grâce au travail de notre collègue, M. Robert Long, — et le cône à peu près garni de mot-tes en escalier qui toutes vous disent d'une façon ouatée : Vous y êtes, vous y êtes, hup !



Par les Orres, c'est encore Barattier, puis la route

en partie carrossable, et beaucoup haïssable, qui vous mène au *Mélèzet*, hameau des Orres ; puis le sentier de la forêt qui va, descend dans le torrent, remonte un éboulis tout

gazonné, tout boisé et vous met nez à nez avec les *Fontaines de Jérusalem*, auxquelles il ne manque que 50 mètr. de plus de muraille à pic pour en faire un morceau de choix. Un coup de collier, et vous êtes à la cabane des bergers dans le vallon de *Muretier*. C'est du velours : pas une pierre ; puis la montée, doucement inclinée, doucement gazonnée, jusqu'aux 2,900 mètr. enviés.

Comment résister à la tentation d'ascendre cette splendide montagne aux lignes si fières, si harmonieuses, que l'on devine dans la vue ci-contre, prise du rond-point de l'Archevêché, à Embrun ! Allez-y ! C'est une course char-

mante déjà racontée par M^e Fargue, dans l'*Annuaire de 1877*. Allez-y ! mais, pour Dieu ! méfiez-vous du petit sentier qui conduit à la petite source en dessous du chemin, là-haut, près de la sortie de la forêt. Méfiez-vous ! n'y menez pas votre âne ! Non ! Je vous en conjure ! Il vous arrivera ce qui nous arriva pas plus tard que l'an dernier où notre âne, — il s'appelait *la Guitone*, car c'était probablement une ânesse, — ne put se retourner, perdit pied, s'abattit, roula et opéra dans la côte une descente extraordinaire pour une bête qui n'a pas l'habitude de ces sortes de gymnastique, jusque là-bas, bien bas, à une maîtresse souche qui coupa court à la rotation de la Guitone, à ses sangles et à nos transes, car nos vivres, les sangles et la Guitone tenaient ensemble.

Au demeurant, on peut aussi bien faire la campagne sans ânes et on n'en admirera que mieux les beautés et les originalités du chemin courant dans la forêt et passant en tête de la combe de *la Magnanne* ; et puis en haut le lac au milieu des pâturages, et, plus haut encore, la ligne finale des rochers et la pointe extrême qui domine à pic la vallée.

Comme sur toutes nos montagnes, il y a une fête sur le Morgon, le jour de la Saint-Pierre, fin juin. Celle-ci est originale en ce que chaque pèlerin reçoit un pain blanc d'une livre et un demi-litre de vin. La tradition, quoique ancienne, n'est pas près de s'éteindre : elle repose sur la solidité de la montagne elle-même. Le fondateur, un fier alpiniste celui-là, et pratique, a légué deux champs dont le produit est à jamais consacré à cette œuvre.

MONT-GUILLAUME (2,628 MÈT.)

C'est tout à fait *derrière* les remparts de la ville, qui sont déjà à 823 mèt. d'altitude ; reste une simple promenade. Un bon moment pour la faire, c'est le second dimanche

de juillet: le mont est plein de monde, de chants, de robes roses, de surplis et de soutanes rouges, de repas de Gamache et de soleil! C'est la fête du saint. Et il est vraiment beau à voir, ce jour-là, le vieux guerrier que l'artiste a fait manchot, mêlant ainsi les deux légendes de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de Guillaume, berger et manchot, avec autant de maestria qu'il en a mis à tailler à coups de hache la sainte image. Il est vraiment beau à voir, couronné de rhododendrons et tâchant de faire à

ses visiteurs la mine la plus gracieuse que puissent lui permettre les susdits coups de hache. Il n'y réussit guère, c'est vrai, il faut être véridique, et sa figure de Canaque persiste quand même. Mais on s'y fait. Et puis, jugez donc: des coups de hache comme polissoir et douze mois dans une cabane en pierres sèches, à 2,628 mètr. d'altitude!

BOSCODON

Il est bon de voir un instant la fête. Mais il y a autre chose au Mont-Guillaume de plus durablement beau: c'est sa ceinture de forêts de mélèzes, sous lesquels la naïade de la montagne se glisse un peu partout avec des mouve-

ments de couleuvre, court échevelée et bondit, éparpillant partout des trésors de diamants étincelants ! Il y a ses nombreuses clairières pleines de muandes (chalets) où s'agite tout un monde pittoresque de bœufs, de vaches, de chevaux, de bergers, de chevriers qui se jouent au soleil ou sous l'ombre si lumineuse des arbres : — délicieux assemblage qui vous distrait et vous intéresse tout en descendant et jusqu'à ces charmants hameaux, la banlieue de la ville, qu'on appelle *Chalvet*.

C'est la forêt des sapins noirs et sévères que le soleil perce avec peine, traçant sur les troncs argentés ces longs et obliques rayons qui éclairent si discrètement les colonnes des cathédrales gothiques ; c'est le retrait tranquille et sauvage comme il convient à une Thébaïde.

Boscodon en était une, en effet. L'abbaye, rongée par le temps, rougie violemment par les incendies, mais encore complète dans sa nudité, témoigne de son importance dans les temps jadis. Son histoire est encore à peu près à faire, histoire où les croquis ne feraient pas défaut, ce me semble.

Des croquis, il y en a ici encore des panérées.

Il y a d'abord la forêt, avec ses aspects rendus si variés par les mouvements brusques du terrain ; et puis, de chaque côté et la bornant, deux combes.

Dans celle du *Colombier*, c'est la dévastation intelligente et artistique, dégageant de la terre qui les cachait les immenses quartiers de tuf et créant, soit des massifs hérissés d'aiguilles, soit de longues pyramides, tortues, teintes par le soleil et le temps de couleurs éclatantes que rehausse encore la vigoureuse masse des mélèzes et des pins. Dans celle de *Bragousse*, c'est la destruction brutale, creusant avec furie la montagne dont elle a juré la perte, arrachant les blocs, les quartiers de terre, des lambeaux entiers de la forêt et précipitant le tout dans le ravin sans autre but que de détruire vite et bien.

Ce lieu est maudit : un pauvre maniaque vint, il y a quelques années, y chercher volontairement la mort, attiré sans doute par le tableau de cette désolation puis-sante et sans remède. Tout près sont les *Oules* (marmites *des Fées*, légende sans doute effrayante, mais, hélas! perdue complètement, corps et biens, dans l'in-crédulité de nos montagnards.

A quelques pas de ce cirque, — pourquoi pas de ce *cercle* de dam-nation? — com-mence la forêt du *Bout des Mèlèzes*, où tout est fraî-cheur, verdure et lumière.

Allons! bon! voi-là messire Budget de l'*Annuaire* qui me fait les gros yeux en voyant s'accumuler les pages!... et peut-être vous-même, cher lecteur?... Il n'est que temps de condenser; condensen-s, condensen-s!

Sur la montagne de *Méale*, vous aurez, outre le lot habi-tuel des forêts gracieuses, un joli canal, qui, partant de l'*Enfer*, fin fond de la commune de *Crévoux*, tourne toute la montagne à 2,000 mètr. d'altitude; un joli bout de che-

min à parcourir le long de sa petite rive, avec croquis, toujours.

Au *Mont-Aurel*, la forêt de *Saluces*, les pâturages de *Pramouton*, de *Valbelle* et la gorge des *Florins*, avec ses longues murailles de rochers.

Aux *Orres*, des ruines romaines et une glacière qui s'est à peu près subitement formée dans une galerie de houille creusée par un pauvre mineur, mort à la peine sans se douter qu'au lieu de calorique il créait du réfrigérant. Dieu veuille que ce ne soit pas mon lot !

A Châteauroux, dans la gorge de *Fouran*, ce sont les cascadelles fines au sommet, toutes de poussière en bas, et les grosses et puissantes cascades bouillonnantes; dans la gorge du Rabious, les grands défilés de rochers, les pâ-

turages et les forêts où toute une population de *muandiers* estive avec ses troupeaux; au fond, la barrière de montagnes très-intéressantes, le *Mourefred* par son altitude, le *Vetalba* par son nom doux et original, toutes par leur aspect pittoresque.

Y en a-t-il des croquis, et des eaux claires, et de l'air pur, et du ciel bleu dans tout cela !

Y aurait-il à bavarder encore !

Mais j'aime mieux vous laisser avec la députation suivante à qui je confie le soin de vous entraîner et de vous dire qu'un pays où les guides ne peuvent exister, c'est comme... un vrai bouquet de fleurs.

E. GUIGUES,

Membre du Club Alpin Français,
S.-Section d'Embrun.

COURSES EN MAURIENNE

PREMIÈRE ASCENSION DE LA POINTE DE CHALANSON (3,577 MÈT.)

ROCHER DU MULINET (3,469 MÈT.)

**ASCENSION DE LA POINTE DE CHARBONNEL (3,760 MÈT.) PAR UN
CHEMIN NOUVEAU**

Avant d'entreprendre le voyage de Maurienne dont je vais parler, j'avais fait en Dauphiné, avec mon ami Albert Carbonnier, une série de courses nouvelles dont je ne dirai qu'un mot. J'en publierai, du reste, la relation dans l'Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné. Mais je crois devoir mentionner notre ascension à la pointe septentrionale de la *Tête du Crouzet* (3,245 mèt.). Cette cime, encore vierge, ne portait pas de nom particulier; nous lui avons donné celui de *Pointe Lemercier*, en l'honneur de notre vénéré collègue, M. Abel Lemercier, un des fondateurs du Club Alpin Français, et l'un des hommes certainement qui ont le plus fait, par leur exemple et leur propagande, pour répandre parmi la jeunesse française la passion des montagnes.

A la vue des paysages de la Maurienne, on comprend difficilement l'oubli dans lequel cette belle contrée est demeurée jusqu'à ce jour. Par la fraîcheur de ses vallées, par l'étendue et la magnificence de ses glaciers, elle peut rivaliser avec les plus belles parties des Alpes.

La beauté des sites n'est qu'un des charmes de la Maurienne; ce pays présente encore dans une certaine mesure l'attrait de l'inconnu, et le voyageur attentif y sera récompensé de ses fatigues par d'intéressantes études. Néanmoins on ne doit plus espérer y faire des découvertes importantes, ni trouver matière à des rectifications analogues à celles dont le Mont-Iseran fut jadis l'objet; c'est à un travail plus ingrat, mais non moins méritoire, que pourront se livrer les alpinistes français, en raccordant sur la carte les cimes des deux versants et en identifiant clairement les noms des montagnes. La carte de l'État-major français et les excellents travaux de nos collègues italiens sur la chaîne des Alpes Graies méridionales ont, en effet, un défaut : les officiers français n'ont relevé que la Savoie, et les alpinistes italiens ne se sont généralement préoccupés que du versant piémontais ¹. Aussi, lorsque l'on veut considérer l'ensemble du massif, est-on exposé à commettre de nombreuses erreurs. Ajoutons que les différents travaux, demeurés sans lien entre eux, ont amené une extrême multiplicité de noms. Ainsi, les *Grandes Pareis* de l'État-major français sont appelées tour à tour *Bec du Collerin* par M. Nichols, *Uja di Bessans* par les ingénieurs du cadastre de la province de Turin, et enfin *Bessanese* par presque tous les alpinistes italiens.

Des deux chaînes qui bordent la Haute Maurienne, l'une, qui s'étend du Mont-Iseran au col de la Vanoise, appartient au massif de la Savoie méridionale, l'autre, comprise entre le col du Carro et le Mont-Cenis, forme les Alpes Graies méridionales. Je m'occuperai seulement aujourd'hui de cette dernière chaîne.

Sous le nom d'Alpes Graies, John Ball comprend le

¹ La carte de M. Nichols (*Map of the Southern Graians*) et l'esquisse topographique de M. Martelli (Boll. C. A. I. vol. X, n° 27) sont, à ma connaissance, les seuls travaux comprenant à la fois les deux versants d'une partie de la chaîne.

massif du Grand-Paradis et les deux chaînes qui séparent la Tarentaise et la Maurienne de l'Italie, réservant pour la région délimitée par l'Isère et l'Arc la dénomination d'Alpes de la Savoie méridionale. Ces appellations sont excellentes, en ce qu'elles concordent avec la géologie et l'orographie.

Le massif qui limite au Sud la vallée de l'Arc, que l'on désigne plus brièvement sous le nom d'Alpes Graies méridionales, se relie au massif central par le chaînon compris entre la Levanna et le col du Carro, chaînon remarquable par sa régularité et son puissant relief. La crête s'élève pour ainsi dire à égale distance des vallées de l'Orco et de l'Arc et, sur une base d'environ 6 kilom., atteint un relief moyen de 1,300 mètr.

De la Levanna à Rochemelon, la crête se dirige du Nord au Sud, sauf quelques inflexions, ne s'abaissant jamais au-dessous de 3,083 mètr., et gardant une altitude moyenne de 3,357 mètr.¹.

J'arrivais, le 31 août au soir, à Lans-le-Bourg, où je puis en conscience recommander l'auberge de Garinot, buraliste.

Le lendemain j'en repartais pour Bonneval, dernier village de la vallée de l'Arc. Cette vallée présente une série de paysages verdoyants que l'on apprécie surtout en quittant le massif du Pelvoux.

Le Dauphiné et la Maurienne nous montrent la nature alpestre sous ses aspects les plus divers. Dans les Alpes dauphinoises, les sites sont sauvages, grandioses, mais tristes. Ici, au contraire, le paysage est gai et souriant. Les prairies alternent avec les champs cultivés; des forêts, des pâturages s'étagent sur les pentes des montagnes, et les pics, couverts de glaciers, se dressent encadrés par

¹ Cette moyenne a été calculée d'après les altitudes fournies par la carte française de l'État-major.

des premiers plans de verdure. Au sortir de Lans-le-Villard, on gravit un monticule au sommet duquel se trouve la Magdeleine, hameau de quelques chalets. De ce point le regard embrasse toute la plaine de Bessans, vaste pelouse entremêlée de massifs de sapins, et dominée par les glaciers des pointes de Soliette et de Charbonnel. Le monticule de la Magdeleine, moraine frontale de l'ancien glacier de l'Arc, barre la vallée dans toute sa largeur. Les souvenirs abondent dans cette région. Des paysans, labourant un champ près de la Magdeleine, ont mis à découvert des ossements préhistoriques. On retrouve partout des vestiges de la domination romaine et des légendes sarrasines.

L'étroit passage par lequel s'écoule l'Arc, resserré entre le monticule de la Magdeleine et la rive gauche, porte le nom de Val des Sarrasins, et une mine de fer voisine est encore appelée Trou des Sarrasins.

Au-delà de Bessans on aperçoit au fond de la combe d'Averole la Pointe de Charbonnel, toute chargée de glaciers, et dont les formes carrées justifient peu cette dénomination de *pointe*. A la vue des beaux champs de neige qui couvrent ses flancs, on ne saurait se défendre d'un certain respect pour cette montagne; à son air de grandeur et de majesté, on se sent en présence de la souveraine de la région.

A l'extrémité de la plaine de Bessans, le paysage change d'aspect. La vallée devient plus sauvage. Sur la rive gauche de l'Arc, la végétation disparaît devant les éboulis, tandis que de frais alpages s'étagent sur les flancs des montagnes de droite, formant un saisissant contraste. A 2 h. j'arrivais à Bonneval, chez le père Culet. Mon premier soin fut de demander Blanc, dit le Greffier, le plus intrépide chasseur de la vallée. Il consentit à m'accompagner, et s'adjoignit comme second guide son compagnon de chasses Brun.

Notre objectif pour le lendemain était la Pointe de Chalanson. Partis à 3 h. 30 min., nous remontons rapidement à la lueur d'une lanterne la vallée de l'Arc, et au point du jour (4 h. 30 min.) nous sommes en face de l'Écot. Abandonnant ici le sentier, nous gravissons le roc de Pareis (*Paroi*) pour atteindre le col des Évettes, situé entre ce point et l'Ouille du Midi. Comme l'indique ce nom de Pareis, c'est une paroi assez escarpée, plus même qu'il ne le conviendrait au début d'une course. Aussi n'est-ce pas sans une secrète envie que nous voyons la facilité et la rapidité avec laquelle détaille un lièvre que notre promenade matinale a surpris au gîte.

Une heure après nous atteignons le col, et le cirque des Évettes se déploie devant nous. Ordinairement, dans les courses en montagnes, on aperçoit depuis longtemps le pic dont on doit faire l'ascension, la vue s'accoutume à ses formes, et l'esprit, préparé par degrés à la sublimité ou à l'originalité du paysage, en est moins vivement frappé. Ici, au contraire, du fond de la vallée, on ne soupçonne même pas l'existence du glacier, et, lorsqu'on arrive au col des Évettes, le glacier et les belles cimes qui l'entourent apparaissent tout à coup. A droite se dressent les escarpements rocheux de l'Albaron, surmontés de superbes tranches de glace; la Pointe de Chalanson occupe le fond du cirque, puis vient la Pointe Tonini¹, et entre ces deux pics se montre la Ciamarella. De ce côté elle se présente sous la forme d'une crête neigeuse aux contours lourds et sans grâce. Combien je lui préfère l'élégante Pointe de Chalanson, surmontée de rochers qui paraissent d'autant plus noirs que la draperie qui couvre ses flancs est plus éclatante! Plus loin, comme pour faire ressortir

¹ Point 3343 de la carte au 1/80000^e, ainsi nommé par le comte de Saint-Robert, en mémoire de l'ingénieur Tonini qui exécuta, sans guide, la première ascension de la Ciamarella.

la blancheur de ces névés, se dressent les rochers dentelés de la Pointe de Bessans.

Je crois devoir faire des réserves sur cette dénomination adoptée par l'État-major français. Mes guides, jaloux de cette appellation qui leur semble un empiétement des Bessanais, leurs rivaux séculaires, ignoraient ce nom. Les alpinistes italiens nomment cette pointe, avec beaucoup de raison, ce me semble, Pointe de Bonneval.

Après avoir visé à l'altitude tous les sommets, nous quittons le col des Évettes à 6 h. 30 min. Au lieu de descendre immédiatement sur le glacier, nous avançons sur la moraine de gauche (7 h. 20 min.). Le glacier se laisse aborder sans difficulté. Une table glaciaire nous invite à déballer nos provisions. Tout en satisfaisant notre appétit, nous discutons le choix de notre route pour atteindre la cime. Deux itinéraires s'offrent à nous, chacun ayant ses avantages et ses inconvénients. L'arête rocheuse Nord-Est serait difficile, au dire de Blanc, qui l'a examinée de la Ciamarella quelques jours auparavant; de plus, pour arriver à la base, il faudra traverser en diagonale le glacier des Évettes. Au contraire, pour gagner l'arête Sud-Ouest, nous aurons à gravir une longue pente de neige assez rapide, conduisant à un col entre Chalanson et l'Albaron. De ce point, un quart d'heure suffira pour atteindre le sommet. Malgré les difficultés que peut présenter la neige si la glace vive se montre à découvert, nous optons pour ce dernier itinéraire. A 8 h. 30 min., nous nous remettons en marche, après nous être attachés.

Quelques pas plus loin le glacier est déchiré dans toute son étendue par une large crevasse entremêlée de séracs branlants. Après avoir traversé ce passage, plus dangereux que difficile, nous atteignons un plateau, au pied de la pente de neige. C'est ici que commence véritablement l'ascension. Un névé bien compacte, épais de plusieurs centimètres, recouvre la glace et fait corps avec elle :

néanmoins nous devons tailler de nombreux degrés, justement aux endroits où il serait prudent de hâter la marche. Le panorama devient plus étendu ; malheureusement, malgré un vent piquant du Nord, les brouillards couvrent les montagnes dans cette direction. Du Mont-Blanc, on n'aperçoit que la cime. A 11 h. 10 min., nous arrivons au col. Du côté opposé, à mon grand étonnement, s'ouvre une profonde vallée. C'est la vallée de Balme, me dit Blanc. « Nous ne nous dirigeons donc pas sur Chalanson ? car le voici », lui répliquai-je, en lui montrant l'Albaron. La carte de l'État-major m'avait trompé. Elle donne le nom de Chalanson à l'Albaron et n'indique pas la véritable Pointe de Chalanson. M. Nichols avait déjà signalé cette erreur¹. Du reste, l'étymologie explique cette appellation : dans le patois de Bonneval, Albaron signifie la montagne éclairée la première par les rayons du soleil. La pointe appelée par l'État-major Pointe d'Albaron est connue dans le pays sous le nom d'Ouille du Grand-Fonds. La carte au 80,000^e semble justifier elle-même cette dénomination en appelant glacier du Grand-Fonds le glacier qui descend de ce pic. La véritable Pointe de Chalanson, celle où mon guide m'a conduit, n'est indiquée ni sur la carte française, ni sur la carte de M. Nichols. Elle se trouve sur la crête même, à 300 mètr. environ de la petite Ciarella (3,505 mètr.). M. Martelli, sur son esquisse du glacier des Évettes², lui donne, à tort, ce me semble, le nom de Mont-Collerin : le colonel Clavarino, dans son excellente monographie des vallées de Lanzo, aurait assurément mentionné ce nom, s'il avait été usité dans le val d'Ala. Il se borne à indiquer l'existence de la Pointe de Chalanson. La dénomination de Mont-Collerin s'appliquerait, d'après la carte française, au point coté 3484, qui au con-

¹ *Alpine Journal*.

² C. A. I., vol. X., n° 27.

traire, suivant M. Martelli, s'appellerait Bec du Collerin, nom que M. Nichols et l'État-major italien emploient pour désigner les Grandes-Pareis. Ces exemples montrent suffisamment la confusion qui règne dans cette chaîne.

A 20 min. au-delà du col nous atteignons la cime de Chalanson. N'ayant trouvé aucune pyramide au sommet, je pense en avoir effectué la première ascension. La hauteur obtenue au moyen d'une visée à l'alidade prise du sommet de Mulinet est de 3,573 mèt. (1 h. 35 min. Barom. = 493; Therm. — 1,8). Située entre la Ciama-rella et l'Albaron, la Pointe de Chalanson est un excellent belvédère pour examiner ces deux cimes. La montagne italienne n'a point ces formes élégantes ou hardies qui vous laissent un souvenir ineffaçable. L'Albaron au contraire est extrêmement gracieux; un alpiniste ne peut en regarder la svelte pyramide sans former le projet de l'escalader un jour. La brume nous dérobe malheureusement la plus grande partie du panorama. Par instant, le voile se déchire, laissant entrevoir ou le Mont-Pourri ou le Grand-Paradis ou le Mont-Blanc. Vers l'Est nous apercevons seulement un coin de la plaine. Poussés par le « lombarde »¹, les nuages s'amoncellent au fond du val d'Ala et s'élèvent jusqu'au col de Chalanson; à cette hauteur, le vent du Nord se fait sentir. Il se livre alors entre les deux courants aériens un combat terrible : les nuées se déchirent brusquement, laissant entrevoir tantôt un pan de glacier, tantôt un pic rocheux. Chassés par la brume et le froid (Therm., — 2) nous quittons le sommet à 2 h. A 3 h. 10 min. seulement nous atteignons le col après avoir perdu beaucoup de temps à chercher de l'asbeste. Sans espoir désormais de voir les brouillards se dissiper, nous nous remettons en route, emboîtant les pas que nous avons taillés à la montée. L'excellent

¹ Vent du Sud-Est.

état de la neige et le voisinage des séracs nous invitent à abrégér les lacets par de rapides glissades. En 50 min. nous arrivons au plateau au-dessus de la grande crevasse. Plus bas, la descente n'est qu'un jeu. A 5 h. 45 min. enfin nous atteignons le col des Évettes, et 2 h. après nous rentrons à Bonneval.

Durant toute cette course, Blanc n'avait cessé de me vanter le merveilleux panorama qu'offrait le Mulinet, où il avait conduit quelques jours auparavant deux touristes anglais.

Le Mulinet est cette dent rocheuse située à l'extrémité du glacier du même nom, et que l'on distingue de Bonneval au fond de la vallée de l'Arc.

Le 4 septembre, à 2 h. du matin, nous partions pour cette cime par un ciel absolument serein. A 3 h. 30 min. nous commençons à gravir les pentes de l'Ouille de Trièves. Au dessous, le ruisseau issu du glacier du Mulinet se traîne au milieu d'un chaos de blocs de toute dimension. La légende place en cet endroit le théâtre d'un combat sanglant entre les Romains et les habitants de la vallée. Deux *rois* romains auraient trouvé la mort dans ce combat. La découverte de deux vieilles pièces de monnaie dans une moraine avoisinante a confirmé les gens du pays dans leur naïve croyance.

Le lever du soleil fut d'une incomparable beauté. Le ciel était limpide comme du cristal; seules, quelques légères *fouffures*¹ poussées par la *biellaise* (vent du Nord-Est) troublaient par instants la pureté de l'atmosphère. La coloration rougeâtre des sommets était pour les guides un indice certain de beau temps sur la plaine italienne.

Le cône neigeux de l'Albaron s'illumina. Le langage est impuissant à rendre ces effets de couleur. Le calice d'une

¹ Les guides appellent ainsi les légères vapeurs matinales dorées par le soleil levant.

rose, la fine corolle de l'anémone des Alpes, n'ont pas des teintes plus délicates.

Pour atteindre la partie supérieure du glacier du Mulinet, nous contournons l'Ouille de Trièves. Aux approches de la moraine, Blanc nous devance dans le vain espoir de surprendre quelques chamois ; mais nous ne trouvons plus que des traces. Remontant alors la vallée entre la moraine et la montagne, nous abordons le glacier à 6 h. 40 min. sans rencontrer la moindre difficulté. Jamais glacier n'eut meilleure apparence ; une belle nappe de neige durcie par la gelée couvre toutes les crevasses. L'emploi de la corde est complètement superflu ; ce serait même une précaution gênante qui retarderait notre marche. Si le glacier se présente sous d'excellentes apparences, le Mulinet n'a point des dehors aussi encourageants. A 7 h. 30 min. nous arrivons au pied d'une cheminée défendue par une crevasse. Je confesse avoir peu de goût pour les couloirs, à cause des chutes de pierres. Celui-ci en particulier, taillé entre deux parois aux assises branlantes et rempli de roches mobiles, ne m'inspire qu'une confiance médiocre. Notre collègue M. Nigra n'avait-il pas failli être emporté par une avalanche dans un couloir situé sur le versant italien lors d'une tentative pour gravir de ce côté le Mulinet ? Les rochers à gauche de la cheminée me paraissent préférables, mais Blanc les déclare inaccessibles. La bergschrund est rapidement franchie, puis nous gravissons une courte pente de glace, sur laquelle il n'y aurait aucun moyen de se garer d'une canonnade. L'escalade du couloir ne présente cependant aucun danger, si l'on prend soin de grimper le long des rochers de gauche, où l'on se trouve à l'abri des pierres. A 8 h. 30 min., nous atteignons le sommet de la cheminée qui, d'après mes observations barométriques, aurait une hauteur d'environ 160 mètr. Un quart d'heure après nous arrivons à la cime. Un ciel sans nuages nous permet de saisir

tous les détails d'un panorama aussi étendu que varié : d'un côté des glaciers, des cimes dentelées couvertes de neige ; de l'autre côté la riche plaine de l'Italie, où l'on distingue des villes, des villages, même des champs de blé reconnaissables à leur couleur jaunâtre tranchant sur le ton neutre du sol. La Superga est visible ; Blanc prétend même apercevoir un convoi sur le chemin de fer de Biella ; cependant nous ne parvenons pas à distinguer Turin. Essayer de décrire ce panorama serait vouloir dresser la liste de tous les pics de la chaîne des Alpes de l'Adamello au Viso. On devine même l'Ortler, et, au Sud du Viso, le massif des Alpes Maritimes s'abaisse peu à peu, puis dans un lointain vapoureux les Apennins ferment le cercle de l'horizon. Si la Méditerranée était visible, deux vers de Pétrarque résumeraient cette vue incomparable :

Il bel paese

Che Apenin parte e il mar circonda e l'Alpe!

Au Sud-Ouest et à l'Ouest, la Meije et les Écrins, la Grande-Casse et le Mont-Pourri dominant un océan de cimes qui toutes ont leur beauté particulière. La vue sur le Mont-Blanc mérite plus qu'une simple mention. « J'avais vu le colosse de beaucoup d'endroits, de Courmayeur, de Chamonix, de Genève, écrit le comte de Saint-Robert dans le récit de son ascension à la Ciamarella ; jamais il ne m'avait apparu sous cet aspect. Je ne saurais mieux le comparer qu'à une immense cathédrale dont le Mont-Blanc figurerait la coupole s'élevant au milieu d'innombrables aiguilles. Le dôme de saint Pierre placé au centre du *Duomo* de Milan donnerait une idée de l'aspect sous lequel le Mont-Blanc m'apparaissait. »

Notre ascension était la quatrième. L'honneur de la première appartient à M. L. Barale, un des plus intrépides grimpeurs du Club Italien.

Voulant visiter le glacier de la Source de l'Arc et une mine située au pied de la Levanna, nous quittons le sommet à midi 35 min. A cette heure avancée, les canonnades sont à redouter; aussi, pour descendre plus rapidement, nous laissons-nous couler sur les éboulis, et, sauf une petite alerte, tout se passe parfaitement. Nous franchissons la bergschrund à 1 h. 25 min. Pour gagner le glacier de l'Arc, nous inclinons à droite. De ce côté de magnifiques crevasses déchirent le glacier; quelques-unes sont recouvertes d'une trompeuse couche de neige ramollie par le soleil. Blanc sonde soigneusement le terrain. A 2 h. nous atteignons l'extrémité de l'éperon Est de l'Ouille de Trièves. De là, une pente de neige, assez rapide pour permettre une glissade, nous amène en quelques instants sur le glacier de la Source de l'Arc, dont la traversée ne présente aucune difficulté. A 3 h. 15 min. nous venions d'attaquer la moraine de droite, quand nous apercevons deux chamois remontant le glacier. Nous nous blottissons derrière un rocher, Blanc arme sa carabine et leur envoie à une distance de 200 mètr. une balle qui rase le dos de l'un deux. C'est plaisir de voir avec quelle agilité ils détalent, bondissant, sautant les crevasses, puis s'arrêtant par instants. A la moraine du glacier succède une pente herbeuse assez escarpée qui nous conduit en 1 h. 30 min. au gisement de fer. Cette mine est située à une altitude de 2,950 mètr., au-dessous de la Crête des Allemands. On appelle ainsi l'arête qui relie l'Ouille de Pariote à la Levanna occidentale. Le sol est couvert de minerai de fer spathique. L'orifice d'un puits de mine avec revêtement en pierres sèches est encore parfaitement visible. A quelques pas se trouve un énorme bloc incliné formant une cavité que ferme un petit mur de pierres non maçonnées. Plus bas on remarque encore les traces parfaitement visibles d'un second abri. La légende veut que ces mines aient été exploitées par les Romains. En fouillant

les débris qui les obstruent, Brun y trouve des ossements et des fragments de mélèze dans un état de conservation parfaite. La présence de ce bois semble indiquer l'existence de forêts à cette hauteur. Ce fait ne doit pas nous étonner. D'après le colonel Clavarino, des forêts de *pinus uncinata* couvraient, il y a deux siècles, la partie supérieure du Val Grande jusqu'à la moraine frontale du glacier du Mulinet¹.

A 6 h. 30 min., nous quittons la mine. Le ciel est encore absolument pur, et la transparence de l'air nous permet de distinguer nettement la Meije, la Brèche, le Râteau, le Pic de la Grave, le glacier du Mont de Lans, illuminés par le soleil couchant. Longeant l'Ouille de Pariote, nous atteignons à 7 heures les chalets de la Duis. Le glacier de la Source de l'Arc a considérablement reculé. Il y a dix-huit ans, une superbe chute de séracs existait à l'endroit où il se termine actuellement, et, depuis plusieurs années, le lac de la source de l'Arc n'existe plus que sur la carte.

Pour ne pas allonger ce récit, je passe sous silence une course d'intérêt secondaire que je fis le 6 septembre dans les environs de la Levanna. Je me bornerai à indiquer aux futurs visiteurs de cette région la magnifique vue dont l'on jouit des pâturages de Léchans, que l'on atteint presque à mulet. En bas la riantة verdure des alpages, en haut de vastes glaciers avec leur cortège de pics. D'un seul coup d'œil, de la Levanna à l'Albaron, on embrasse une étendue de 2,000 hectares de glace.

De retour à Bonneval, nous en repartîmes immédiatement pour Bessans, dans le but de faire le lendemain l'ascension de la Pointe de Charbonnel.

Le 7 septembre, à 2 h. 45 min. du matin, nous nous mettons en route. Remontant la Combe de Ribon, nous atteignons vers 5 heures les chalets de Pierre-Grosse. Si

¹ Glacier de la Levanna de M. Nichols.

la vallée d'Averole a l'aspect riant, bien différent est celui de la Combe de Ribon. Un étroit passage, que le torrent a creusé dans les rochers, y donne accès ; de sombres rochers à pic l'entourent de tous côtés ; au fond on aperçoit seulement un pan de glacier. Abandonnant le sentier entre les chalets de Pierre-Grosse et de Giaffa, nous nous élevons sur les maigres pâturages qui s'étagent à notre gauche. Cette montée est d'une monotonie décourageante. La vue se borne à un coin du glacier de Rochemelon et aux escarpements rocheux qui servent de piédestal aux glaciers de la Ronce. Enfin, la Pointe de Charbonnel se découvre à nos regards, sombre paroi noireâtre de laquelle se détachent deux arêtes décrivant une sorte de demi-cercle. Elle a cet aspect morne, triste, caractéristique des montagnes composées de schistes calcaires de la zone des pierres vertes ¹.

A 8 heures, nous rencontrons une ancienne moraine, puis nous nous dirigeons vers une faible dépression de l'arête Nord-Ouest en nous élevant à l'intérieur du cirque. Les pâturages sont remplacés ici par des éboulis schisteux. Après 3 heures de marche fatigante, nous atteignons l'arête, et nous attaquons le glacier, qui présente une pente modérée, sauf à un endroit où nous devons tailler une vingtaine de marches dans une glace très-dure. A midi 45 min., nous escaladons le sommet, orné d'une haute pyramide de triangulation. Le panorama est indescriptible. Entre le Mont-Blanc et la Meije, la Grande-Casse et le Mont-Pourri nous dépassent seuls, la première d'une centaine de mètres, le second de 18 mètr. Le Viso, le demi-cercle des Alpes dauphinoises, les Rousses, tous les massifs de la Savoie, le Mont-Blanc, le Grand-Paradis s'étalent à nos regards comme une carte en relief. Vers le Nord, la brùme qui couvre en partie la plaine d'Italie dérober la

¹ Baretto, *Studi geologici sul gruppo del Gran-Paradiso*.

vue au-delà du Mont-Rose. Sans ce maudit brouillard, trop fréquent sur les rizières de la Lombardie, toute la chaîne des Alpes se développerait devant nous.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la muraille qui s'élève devant nous du col de la Vanoise au Mont-Iseran. Par leurs escarpements abrupts, le Grand-Roc-Noir, les pointes du Chatelard, de Vallombrun pourraient presque se comparer à la chaîne des Jorasses vue de l'Est.

Les hautes cimes de la Maurienne sont un excellent belvédère pour contempler dans leur ensemble toute la chaîne des Alpes. Du haut de Charbonnel comme du haut du Mulinet, on embrasse toute la grande courbe des Alpes de l'Adamello au Viso, les massifs du Dauphiné et de la Savoie, et l'on distingue nettement la convergence des vallées dans la plaine du Pô et leur divergence sur le versant français.

A 3 heures, nous quitions le sommet après avoir joint nos noms à ceux de M. Coolidge et de ses guides, et à 7 heures nous rentrions à Bessans.

Le sommet de Charbonnel se compose d'un schiste calcaire verdâtre, entremêlé de veines de quartz et de pyrites de fer, rangé par M. Baretta dans la classe des schistes paléozoïques.

Cette course élémentaire est à la portée de toutes les forces, et, le jour où des touristes plus nombreux auront appris le chemin de nos Alpes françaises, cette belle cime deviendra certainement le but de fréquentes ascensions.

Le 10 juillet 1876, M. Coolidge a effectué cette ascension en partant de la Goulaz, village situé au débouché de la Combe d'Avérole. Après avoir gravi le glacier, il atteignit le sommet, ayant marché en tout 5 h. A en juger par son récit, cette direction serait préférable à celle que j'ai suivie.

Cette course clôturait ma campagne dans les Alpes. Deux jours après, je passai le Mont-Cenis. La route, autre-

fois si animée, est maintenant déserte. Elle est pourtant loin de mériter cet abandon. La vue, vers le versant français, s'étend sur les massifs du Péclet, de la Vanoise et de la Levanna, et un alpiniste, avant de quitter la montagne pour les plaines de l'Italie, peut de là jeter un dernier regard sur les cimes qu'il a vaincues.

C. RABOT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

Pointe de Charbonnel, d'après un croquis de M. C. Rabot.

PREMIÈRE

ASCENSION DE L'AIGUILLE DU DRU

12 septembre 1878.

Notre président, M. Ad. Joanne, ayant bien voulu m'engager à rédiger pour l'*Annuaire* un article sur l'ascension de l'Aiguille du Dru que mon collègue et ami M. Dent et moi nous avons faite au mois de septembre dernier, je crois devoir résumer succinctement quelques-unes des tentatives d'ascension qui ont précédé la nôtre.

La première tentative sérieuse dont j'aie connaissance fut combinée par deux caravanes d'Anglais au mois de juin 1873. Parties du côté du Sud, c'est-à-dire du glacier de la Charpoua, ces deux caravanes n'atteignirent pas tout à fait le col qui sépare l'Aiguille Verte de l'Aiguille du Dru. Au mois d'août de la même année, M. Dent, partant du même glacier, essaya à deux reprises d'escalader le moins élevé des deux pics, le pic occidental. Dans la première de ces deux tentatives, il parvint sur l'arête qui se dirige vers la Mer de Glace, jusqu'au point où cette arête aboutit au pic occidental. Là, plongeant ses regards sur le Mont-tenvers, il reconnut l'impossibilité d'aller plus loin. Dans la seconde tentative, il se tint plus à droite et s'éleva à une plus grande hauteur en prenant le grand couloir qui se trouve entre les deux pics. Mais il fut arrêté de nouveau par des obstacles infranchissables. En 1874, il parvint jusqu'au col situé entre l'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru et il y laissa deux échelles, une longue et une

courte, pour faciliter de futures escalades. Une autre fois, à l'occasion d'une tentative faite du côté du glacier du Nant-Blanc, il trouva le côté Nord de la montagne absolument inattaquable. Plusieurs autres personnes ont essayé depuis d'arriver jusqu'au sommet, mais ces tentatives ne valent guère l'honneur d'une mention, si ce n'est celle de M. Charlet Stratton, dont l'*Annuaire* de 1877 contient un compte-rendu trop concis.

D'après ce que je viens de dire, on a dû voir que si quelqu'un connaissait l'Aiguille du Dru, c'était bien M. Dent. Aussi fus-je enchanté le jour où, à Chamonix, il me demanda de me joindre à lui pour faire une nouvelle campagne contre son vieil ennemi.

Nous faisons d'abord transporter une tente, des sacs pour dormir, des provisions et des ustensiles de cuisine jusqu'à la plus haute pente gazonnée entre l'Aiguille du Dru et l'Aiguille du Moine. Ces précautions prises, nous quittons ce gîte, le 14 août, à 2 h. 45 min. du matin, pour faire notre première tentative. Nous avons comme guides Alexandre Burgener de Saas et Andreas Maurer de Meiringen. Nous trouvons le glacier de la Charpoua, qui d'ordinaire est très-crevassé, assez facile à franchir, et nous le quittons, par un goulet ou ravin étroit et très en pente, vers le haut à gauche. Ce ravin nous conduit, en quelques instants, à une petite plate-forme, au pied d'un long couloir aboutissant au col situé entre l'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru, tout à fait contre le pic principal de cette dernière Aiguille. C'est sur cette plate-forme que dans toutes nos expéditions nous avons fait halte pour déjeuner.

La bise souffle fort, les rochers sont recouverts d'une épaisse couche de glace, de sorte que nous passons la journée à atteindre le col, à chercher notre route au delà, et à dresser, pour notre prochaine tentative, les échelles laissées en 1874 par M. Dent. Puis nous redescendons. Les rochers, même jusqu'à ce point, sont

admirables pour l'escalade, et ne ressemblent en rien à tous ceux que j'ai vus jusqu'ici. D'une solidité parfaite, ou bien ils présentent un excellent appui pour les pieds et les mains, tout en mettant notre talent de grimpeurs à une rude épreuve; ou bien ils nous repoussent à la première tentative, à cause de leur extrême difficulté.

Le mauvais temps empêcha toute nouvelle tentative d'escalade jusqu'au 8 septembre, jour où, quittant la tente à 4 h. 30 min. du matin avec Burgener et un porteur de Saint-Nicolas (qui s'arrêta effrayé aux premiers rochers), nous trouvâmes un chemin plus facile pour monter au col, à l'endroit où il touche à l'arête orientale, et nous pûmes ainsi avancer de quelques pas sur la face même de la montagne. Nous jetons la grande échelle sur un ravin, en la fixant dans une fente du rocher; et, après y être montés, nous nous trouvons sur une étroite corniche: là nous sommes arrêtés par une déclivité perpendiculaire de 5 à 6 mètr. Mais, à l'aide d'une corde, nous en venons bientôt à bout. M. Dent est néanmoins forcé de rester en arrière afin de nous remonter à notre retour. Il nous est impossible de monter beaucoup plus haut, et, du point où nous nous arrêtons, nous ne pouvons guère voir la partie supérieure de la montagne. Pour cette fois, nous faisons réellement de bonne besogne, car traîner après soi une longue et lourde échelle sur des rochers escarpés n'est pas chose facile. Nous attachons aussi une corde dans un ravin, un peu au-dessous du col, afin de nous aider dans notre prochaine tentative.

La neige et la pluie nous retinrent encore quelques jours à Chamonix. Mais enfin, le 12 septembre, avec Burgener et Kaspar Maurer de Meiringen, nous quittâmes une troisième fois notre gîte à 4 h. du matin, pour tenter un dernier assaut. Le glacier était bien plus mauvais que lors de notre première tentative et nous eûmes quelque difficulté à franchir la bergschrund et à gagner les rochers

inférieurs. A 6 h. 45 min. nous arrivons à notre plate-forme, où nous nous arrêtons pendant quarante minutes pour déjeuner. Reprenant alors notre course, mais sans être attachés, car nous connaissons maintenant parfaitement cette partie de la montagne, nous parvenons, à 8 h. 15 min., après une vive escalade, au point où nous avons placé la corde la dernière fois, c'est-à-dire un peu au-dessous du col. Ici nous laissons nos provisions, et, emportant avec nous la corde et la petite échelle, pour le cas où nous trouverions plus haut des obstacles, nous arrivons jusqu'à la grande échelle. Après l'avoir traversée en prenant de grandes précautions (car d'un côté elle était peu solide), nous nous trouvons sur la corniche supérieure. Ayant, non sans peine, réussi à fixer une corde dans le rocher, ce qui dispense l'un de nous, au moins, de rester en arrière pour remonter les autres, nous nous laissons glisser en bas, l'un après l'autre, jusque sur la face de la montagne. C'est le point extrême où nous étions parvenus le 8. Impossible de voir quel genre d'escalade nous est réservé. Après nous être hissés sur un escarpement de rocher couvert de glace, nous rencontrons une véritable crevasse de rocher taillée à pic sur les deux côtés, sans appui pour les mains. Ce passage n'est pas très-agréable; mais le premier d'entre nous l'ayant franchi fait passer les autres, et nous nous trouvons alors tous dans une espèce de tunnel, avec un point d'appui qui nous permet de tirer à nous notre bête noire, la petite échelle. Une nouvelle escalade nous amène au pied d'une *cheminée* très-étroite et très-raide, ayant 30 mètr. environ de hauteur et un peu plus de 1 mètr. de largeur. De chaque côté se dressent des parois perpendiculaires. Sous nos pieds nous n'avons que de la glace vive, sauf pour les 3 ou 4 derniers mètres où le rocher surplombe. Nous nous détachons, M. Dent et moi restant en bas, tandis que les deux guides continuent à monter en taillant des pas. Maurer,

qui est en avant, vient d'atteindre le pied du surplombement, et s'occupe à y tailler un pas plus large que d'habitude, lorsque la plaque de glace s'écroule toute entière. Heureusement, Burgener peut l'arrêter dans sa chute, en la soutenant contre une des parois de la cheminée; autrement elle aurait roulé jusqu'en bas de la montagne, en entraînant Burgener. Bientôt remis de leur frayeur, et montant ensuite sur les épaules l'un de l'autre, les deux guides réussissent à gravir le surplombement et nous hissent ensuite avec la corde.

Après une dernière grimpe relativement facile, nous nous trouvons sur l'arête à midi. Là toute difficulté cesse. Il est vrai que cette arête ne ressemble pas précisément à une grande route. Elle se compose en majeure partie de glace, recouverte de neige molle. Mais c'est un jeu d'enfant par rapport à ce que nous avons déjà fait, et, à midi 30 min., nous hissons M. Dent sur la pierre solitaire qui représente le sommet du Dru.

La journée était superbe, tiède et sans nuages, sauf une légère vapeur flottant sur le Charmoz. Avec une lorgnette, nous distinguons facilement les personnes groupées autour du télescope à Chamonix et qui nous regardent fixement. Nous attachons alors un grand drapeau au bout d'un alpenstock que j'avais apporté exprès, et nous l'agitons. Nous construisons ensuite une pyramide; nous fixons le drapeau dans une fente du rocher et nous laissons une bouteille avec nos noms. Nous passons enfin une heure à fumer et à regarder le paysage, tout étonnés de voir que le sommet sur lequel nous sommes perchés est plus élevé de 20 à 25 mètr. au moins que celui qui regarde le Montenvers.

Quittant le sommet à 1 h. 30 min., nous franchissons bien vite l'arête jusqu'au point où nous l'avions attaquée et où nous avons laissé notre petite échelle, que nous emportons avec nous jusqu'au haut de la cheminée, bien

qu'elle ne nous serve pas à grand'chose. Puis, nous nous laissons glisser en bas, au moyen d'une corde de 30 mètr.

L'Aiguille du Dru
Vue prise du glacier de la Charpoua, montrant l'itinéraire
de MM. J. W. Hartley et Dent.

que nous fixons dans le rocher et que nous abandonnons ensuite afin de faciliter les futures ascensions. Nous ne

pouvons pas marcher vite, le rocher étant bien plus mauvais qu'à la montée, aussi est-ce à 5 h. passées seulement que nous pouvons traverser de nouveau la grande échelle et descendre le long de la dernière corde jusqu'à l'endroit où nous avons laissé nos provisions. Comme nous n'avons pris, depuis 7 h. du matin, qu'un petit sandwich à deux, nous nous mettons de suite à manger ; mais nous aurions mieux fait de nous en abstenir, car, au moment où nous descendons vers le glacier, la nuit commence à tomber, suivie d'un brouillard épais. La bergschrund ayant été mauvaise dès le matin, les guides refusent de s'y aventurer ; aussi nous faut-il nous reposer sur une pierre très-dure et très-anguleuse depuis 7 h. jusqu'à 10 h. du soir, en attendant que la lune vienne dissiper le brouillard. Enfin, le temps paraissant s'éclaircir, nous nous remettons en marche ; mais la neige est dans un tel état que nous sommes obligés d'y creuser de grands pas jusqu'à ce que nous soyons arrivés sur le glacier, d'où, n'ayant pas suivi la bonne piste, nous ne réussissons à regagner notre tente qu'à 2 h. du matin, ayant donc employé 4 h. à descendre une partie de la montagne que nous avons gravie en 2 h. $\frac{3}{4}$. Pendant que les guides font la soupe, je trouve un billet de mon frère, qui, étant monté pendant la journée, nous avait vus arriver sur le sommet, et qui, en faisant sa cuisine, avait été tellement effrayé par nos cris, qu'il avait renversé sa soupe. A 3 h., après un léger souper, nous nous retirons dans nos sacs pour en ressortir à 6 h. et déjeuner. A 7 h. environ, nous partons, chargés de la tente, des couvertures, des ustensiles de ménage et de cuisine, etc., etc... comme quatre mulets, et nous arrivons à 8 h. 30 min. au Montanvers, où les frères Simon insistent pour nous faire boire une bouteille de Moët en honneur de notre ascension. Avant d'atteindre Chamonix nous rencontrons M. Loppé, qui nous offre ses cordiales félicitations. Enfin, chez

Couttet, nous sommes accueillis par le bruit du canon, par une avalanche de bouquets et par un déluge de champagne.

Le lendemain, M. Dent et moi nous quittons Chamonix pour l'Angleterre, enchantés d'avoir été, après une si mauvaise saison, récompensés de tous nos efforts par une aussi belle escalade que celle de l'Aiguille du Dru.

Dans cette course, il n'y a guère à craindre la chute des pierres, sauf au pied du couloir qui conduit au col, et là même il en tombe rarement. Mais, lorsqu'il en tombe, le danger est grand, parce qu'il est impossible de les éviter en sortant vite du couloir. Lors de notre seconde tentative, nous l'échappâmes belle.

Pour pouvoir grimper sur le rocher, il faut qu'il ne s'y rencontre ni neige ni glace ; car, outre qu'on y est exposé au danger de glisser, il présente de telles difficultés qu'on ne peut pas porter de gants, et avec les doigts engourdis on serait obligé de renoncer à en gravir certaines parties. Toutefois, en partant de bonne heure, par un beau soleil, après quelques jours d'un temps favorable, on pourra faire, je le crois du moins, la plus belle escalade que puissent offrir les Alpes.

J. WALKER HARTLEY,

Membre de l'Alpine Club,
Membre du Club Alpin Français
(section de Paris).

XIII

PIC D'ÉRISTÉ OU DE BAGUENIOLA

Altitude estimée : 3,100 mètres

(PYRÉNÉES)

Notre collègue, le comte H. Russell, vient de résumer en un volume l'histoire de ses ascensions, c'est-à-dire l'histoire de sa vie. Si, en effet, il a visité les lacs glacés de la Sibérie, les mers du Pôle et de l'Équateur, les campagnes de Chine et les steppes de Mongolie, s'il a pu comparer les Andes à l'Himalaya et les Alpes aux Pyrénées, c'est à ces dernières montagnes qu'il s'est attaché par une de ces passions mystérieuses qui peuvent se comprendre et se partager, mais non pas s'expliquer. Le nom de Russell est désormais lié à celui des Pyrénées. Les montagnes franco-espagnoles ont trouvé en lui leur poète; il aura eu cette grande joie de révéler une beauté nouvelle à tous ceux qui sentent leur cœur battre devant une montagne. Et si, dans sa préface, notre collègue semble s'excuser d'avoir visité ses sommets de prédilection avec plus d'enthousiasme que de méthode, s'il paraît regretter d'y avoir promené une âme de poète au lieu d'un baromètre ou d'un théodolite, si enfin, comme il nous l'écrivait dernièrement, « il n'a jamais porté dans la montagne que des émotions et des larmes », c'est précisément de cela que nous autres, ses imitateurs, nous le remercions. La flamme qui brûlait en lui a été contagieuse, et

bien qu'il soit resté seul capable jusqu'à présent d'exprimer la magie des montagnes ensoleillées et des plaines éblouissantes sur lesquelles descend le soleil couchant, il a appris à d'autres à sentir ce qu'il avait senti, à aimer ce qu'il avait aimé. Cela vaut bien quelques mesures barométriques.

Le volume dont nous parlons n'est pas encore publié ; quelques exemplaires seulement ont été distribués par le comte Russell à des amis ; nous pouvons donc considérer comme à peu près inédites les pages suivantes, détachées du livre avec la permission de l'auteur.

F. S.

A environ 3 kilom. au Sud-Ouest du Posets, s'élève une imposante et haute montagne à trois sommets, dont le versant nord est tout blanchi par un glacier très-raide, qui va mourir aux bords d'un lac sans nom.

En 1875, après avoir gravi le pic Posets par l'Ouest, j'avais été coucher, le 30 août, au N. de cette massive et mystérieuse montagne, avec l'idée d'en tenter l'ascension le lendemain.

.....

Le lendemain j'entrai dans un pays entièrement différent, qui ressemblait aux parcs heureux et verts de l'Angleterre. Allant Sud-Ouest, sans monter ni descendre, à un niveau d'environ 2,000 mètr., et contournant d'abord des croupes et des vallons sombres et cendrés, que sillonnaient des ravins gigantesques, nous rencontrâmes un peu plus loin, sur des pelouses superbes, une insolente colonie de mulets, qui gambadèrent pendant une demi-heure à nos côtés, en s'obstinant à nous accompagner. Étaient-ils fous ou simplement sauvages ? Pas un homme ne parut. Depuis deux jours nous n'avons vu personne, et

aujourd'hui se passera de même. Quelle solitude que ce pays !

Voici encore nos chers sapins, et des pins rouges partout. Silence universel... le « *vastum silentium* » des anciens. Nous voyageons au Sud, et horizontalement, laissant à gauche les calcaires et les schistes, et leurs affreux précipices bruns, à stratifications bizarres, inouïes, presque circulaires, et torturées dans tous les sens. A droite, tout change, et subitement. Là commence tout un monde de granit, plein de mystère, de fleurs, de sources et de sapins.

Quel est ce pic de premier ordre, masse austère de granit et de neige, qui nous barre l'horizon du Midi ? C'est le pic d'Éristé, qui dépasse 3,000 mètr. A sa gauche, assez loin, à mi-chemin entre lui et le Posets, s'ouvre une brèche très-profonde, vaste ouverture où s'engouffrent tous les vents. C'est le col d'Éristé (2,610 mètr.?) qui fait communiquer la vallée supérieure de Gistaïn avec celle de Vénasque. Tout cela est inconnu dans la géographie pyrénéenne, du moins en France. Voilà pourquoi j'ai l'air de faire un dictionnaire.

Nous délogeons d'une grotte inaccessible une jeune famille d'izards ; autrement, rien n'a vie... c'est en silence que nous montons nous-mêmes au Sud, sur la rive droite d'un torrent remarquable au point de vue géologique, puisqu'il sépare, comme une barrière infranchissable, la région granitique du Posets, des schistes et des calcaires, qui sont bien plus considérables, car ils composent la masse et le sommet de cette montagne. La région des granits, qui comprend l'Ouest et le Sud-Ouest, est un peu moins alpestre et moins développée. Pourtant, elle est bien vaste aussi, et bien plus pittoresque. Ce jeune torrent, dont nous suivons la rive, sépare nettement les deux régions. Il coule à l'Ouest-Nord-Ouest, et sort d'un lac dont je vais reparler.

Je n'oublierai jamais cette soirée-là, quoique j'en aie vu de belles dans tous les coins du globe. Ayant trouvé une cabane vide au Nord-Nord-Ouest et à une heure de la brèche d'Éristé, nous la primes pour la nuit. Mais, vers cinq heures du soir, laissant dormir Firmin Barrau, je m'en allai errer à l'aventure, au Sud, vers le pic d'Éristé. En un instant, je foulai le granit, qui d'ici forme à l'Ouest une espèce de désert aérien, en ondulant comme les grandes boules de l'Atlantique. Il me prit des envies de courir, tant j'étais libre et lesté. Pas un obstacle sur l'horizon de l'Ouest, où grondaient deux orages, mais vaguement et très-loin. Partout ailleurs le ciel était limpide et bleu. La nature s'endormait.

Une petite demi-heure de montée au Midi, vers les sources mystérieuses du torrent, dont une cascade très-turbulente formait le déversoir, me fit franchir un monticule, derrière lequel je pressentais quelque chose d'agréable et d'étrange... Devinez mon bonheur, quand tout à coup, au beau milieu de ces déserts, je me trouvais, par une splendide soirée d'été, sur la rive Nord d'un lac si pur et si tranquille, que, près du bord, je n'en voyais plus l'eau, mais seulement les abîmes et le fond ! Quel calme et quel silence ! On aurait entendu le vol d'un papillon, la chute d'une plume aurait été un évènement ! Et j'étais seul... On admire plus alors, parce qu'on est plus triste. Ce lac, qui forme un carré long et qui a bien vingt hectares, comment l'appellera-t-on ? Que de couleurs, que de contrastes autour de lui ! Au bord, des pelouses et des fleurs, où le granit, en serpentant dans tous les sens, roulait ses vagues sauvages. Au loin, à gauche, des pics désordonnés, schisteux, rouges et cuivrés ; au Sud, la neige, partout la neige, formant du bord de l'eau jusqu'au sommet de l'Éristé une nappe immaculée d'une demi-lieue. Sur l'eau, quatre ou cinq îles de pierre et d'herbe ; puis, au milieu du lac, un *iceberg*, un seul, fils égaré des glaces,

perdu sur l'onde où il errait au gré de chaque zéphyr, cherchant à fondre ou à s'échouer. Il avait l'air si malheureux !

Et dans les nues que de splendeurs ! Au couchant, se dressaient pompeusement des colosses de vapeur et de feu, où grondait sourdement le tonnerre. Ces masses rouges ou plombées se miraient dans le lac, tandis que le soleil, caché derrière leurs tourbillons, dont il dorait les bords, jetait sur tout le reste du monde, mais surtout sur la neige, des reflets d'incendie... En vérité c'était sublime, et, si l'Enfer a des magnificences, c'est à cela qu'elles ressemblent.

Pourtant mon attention se détourna bientôt d'un autre côté. Que se passait-il donc dans la cascade par où les eaux du lac s'échappent au Nord ? A chaque instant, mais pas toujours, on entendait sortir du gouffre étroit, presque tubulaire où elle tombait, un mugissement, un grondement vague et sourd, un bruit inquiet et inquiétant, sans nom connu... Étaient-ce des colonnes d'air emprisonnées s'échappant violemment à certains intervalles ? ou la sonorité, la vibration des roches, changées en « lithophones » par les caprices de la température, comme la statue harmonieuse de Memnon ? Ce singulier ravin de pierre, très-profond, presque à pic et tortueux, formerait-il les trois-quarts d'un tuyau, où l'eau et l'air chantent des duos ? Peut-être. Mais je livre aux savants ce mystère d'acoustique. Pour moi, je m'attristais. Sentant que ce petit voyage allait finir, je fus saisi de désespoir à la pensée de descendre des montagnes et de quitter la vie sauvage. J'espère pourtant ne pas être misanthrope. Mais qui niera qu'il y ait un magnétisme, une sorte d'ivresse dans la vie libre qu'on mène là-haut, et dans le fait de se servir de la nature, des rochers, des sapins, des ruisseaux, au lieu des hommes et de leurs inventions plus ou moins inutiles et coûteuses ? Il est incontestable qu'on est heureux sur ces

sommets perdus, où soufflent d'une voix lugubre les vents de l'infini.

1^{er} août. — Il fallait bien enfin tourner le dos à ces merveilles, par manque de vivres (!) et, laissant au Sud-Ouest un autre lac, à trois quarts d'heure de celui-ci et plus élevé, je descendis à l'Ouest-Nord-Ouest, par une large gorge boisée, qui est un Éden de fleurs et de sapins.

.....

Je me dédommageai trois ans après (1878), en gravissant le pic Bagueniola par le Sud-Est, c'est-à-dire d'Éristé, propre et riant village d'Aragon, situé sur la rive droite de l'Essera, et à trois kilomètres en aval de Vénasque. Le succès fut complet, mais la course fut très-longue. En effet, Éristé est très-bas (800 mètr. environ), et le pic en question a plus de 3,000 mètr.; c'est donc une ascension de 2,200 mètr. ou même plus. Il est aussi fort loin. Il termine au Nord-Ouest une gorge immense qui, orientée du Sud-Est au Nord-Ouest, débouche à Éristé, de même que celle qui descend du Posets, mais celle-ci incline plus vers le Nord. Sa direction moyenne est Sud-Sud-Est — Nord-Nord-Ouest.

En 1875, j'avais appelé cette cime « Pic d'Éristé ». Et en effet, c'est ainsi qu'on la nomme à El Plan de Gistaïn. Mais, à Vénasque, on dit Bagueniola. C'est un malheur commun à presque toutes les montagnes de l'Aragon, d'avoir deux noms, comme les filous. Nos descendants seront bien déroutés quand ils chercheront à classer tous ces pics espagnols, qui ont autant de noms que d'arêtes ou d'aspects ! Pour ne parler ici que du Posets, le roi de cette région, à Vénasque on l'appelle en effet les Posets ; à Éristé, à quelques kilomètres plus bas, jamais : il devient *Lardana* ! ainsi de suite. Que faire ? J'adopte *Bagueniola* pour le nom de mon pic ; parce que j'aime la musique et que ce mot est en même temps mélodieux et sauvage.

Il faisait une chaleur tout à fait effroyable, même avant

le lever du soleil, quand, le 17 juillet 1878, je partis de Vénasque avec Firmin Barrau et un agile chasseur d'isards, âgé de vingt-trois ans, André Soubra, jeune homme aussi intelligent qu'honnête et obligeant, qui me fut très-utile. Ce qui me disposa tout de suite en sa faveur, c'est qu'il m'avoua n'avoir jamais été dans le pays que j'allais explorer. D'autres sont moins véridiques!... Ainsi nous allions tous vers l'inconnu, mais par un temps splendide. Le ciel était absolument immaculé.

En sortant d'Éristé, laissant à droite la gorge très-étranglée qui monte au Nord-Nord-Ouest vers les Posets, nous grimpâmes au Nord-Ouest sur des talus très-raides, sans ombre, mais tout couverts de petits buis. Il y a un assez bon sentier, praticable aux mulets. Au bout d'une heure, nous trouvâmes des sapins où soupirait un zéphyr moins brûlant que celui de Vénasque. De l'eau, il en courait partout. Nous entrions dans une gorge granitique; or, le granit fournit toujours de l'eau. Après avoir longtemps suivi la rive droite du torrent, nous en prîmes la rive gauche à deux heures d'Éristé. Petit pont.

Mais où était le pic qu'il s'agissait de vaincre? Où allions-nous?... Nous nous le demandâmes tous les trois à la fois, et c'est pourquoi personne ne répondit. La vue était bornée. Un grand obstacle se dressait devant nous au Nord-Ouest où une montagne abrupte, austère et à crêtes déchiquetées, nous barrait le chemin comme un mur. Elle avait l'air de traverser la gorge, qui se rétrécissait à gauche, et se cachait derrière ce rempart excentrique de pierres et de pelouses, à pentes très-redressées.

Mon instinct me disait que cette gorge montait droit à notre pic, que je savais être au Nord-Ouest de nous et d'Éristé. Il n'y avait donc qu'à se laisser guider par le torrent, et à en remonter les rives partout faciles... Mais, dans le doute, je préfèrai m'élever tout de suite aussi haut que possible, pour dominer et observer l'ensemble de la région.

Nous franchîmes donc, après une escalade vraiment torride, la montagne insipide et très-roide qui nous cachait la vue vers le Nord-Ouest. Herbe et « pierraille », quelques petits sapins, et eau en abondance ; plus de sentier. Le soleil nous fondait, nous traversait, nous écrasait ; il n'y avait pas un souffle. Je ne m'intéressais même pas aux fleurs qui coloraient et parfumaient tout le pays, je ne cherchais qu'à respirer.

Mais, ô bonheur ! j'avais raison ! A peine eûmes-nous coupé la longue arête qui descendait à gauche de 500 ou 600 mètr. vers le torrent, que nous vîmes au Nord-Ouest, derrière une enceinte hideuse, nue, et toute marbrée de neige, les trois sommets dominateurs du pic Bagueniola. Il n'y avait plus qu'à y monter, il n'y avait plus à le chercher ; c'était déjà beaucoup. Mais il était trois heures. Firmin était malade, il avait bu trop d'eau et se tordait dans d'atroces convulsions... Il avait l'air empoisonné. Je ne savais que faire. Il était dur de renoncer à l'ascension par une soirée si merveilleuse. Ferait-il aussi beau le lendemain ? Après bien des hésitations, j'imaginai un compromis ; je tranchai la question en laissant mon malade à la garde de son jeune camarade. Je leur livrai les provisions, le vin, etc., et, à trois heures et demie, je partis seul pour le désert à la conquête du pic.

Laissant d'abord à gauche et assez bas un joli lac presque circulaire contenant une petite île sauvage, je traversai à toute vitesse de fatigants « chaos », et je fis halte au bas du pic, pour constater laquelle de ses trois cimes était la plus élevée. Ayant cru que c'était celle de gauche (la plus à l'Ouest), je la gravis de gauche à droite, tantôt sur des neiges éternelles, où je vis un isard solitaire, tantôt sur des rochers mobiles et fatigants. L'ascension fut facile et, à six heures, j'étais perché, par une soirée divine, à plus de 3,000 mètr. d'élévation, sur le sommet le plus à l'Ouest, qui s'évase en cylindre. Jugez de ma

tristesse, de mon humiliation, quand je vis au Nord-Est la pointe centrale me dépasser de quelques mètres ! De très-mauvaise humeur et démoralisé, je descendis au lac pour y passer la nuit, mais bien déterminé à ne pas me montrer à Luchon avant d'avoir vaincu la plus haute des trois cimes. Firmin Barrau était guéri, et nous nous endormîmes tous trois au bord du lac, tout à fait en plein air, sans aucune sorte d'abri.

Quel temps, et quelle nuit idéale ! Nous étions cependant à une hauteur très-respectable, que j'estime à 2,300 mètr. Il est rare qu'il fasse tiède toute la nuit à pareille altitude. Quand la lune se leva, vers dix heures, le calme et le silence régnaient partout. Je n'entendais qu'une grande cascade qui, gémissant et tonnant tour à tour, tombait de l'autre côté du lac. Son bruit changeait souvent et, à l'aube, elle se mit à gronder. Car, le matin, dans les montagnes, les sons grandissent, ils enflent, et les torrents surtout élèvent alors la voix comme s'ils s'impatientaient. A l'arrivée du jour, l'air devient plus sonore, et on entend de bien plus loin. Ce phénomène étrange me frappe toujours, mais je n'en comprends pas la cause.

Avant de m'endormir, je me levai deux ou trois fois pour regarder autour de moi. Sublime et singulier spectacle ! Nous étions entourés de chaos de granit, où les rayons lunaires produisaient des effets fantastiques ; car, à mesure que la lumière remplaçait l'ombre sur la face ou aux angles des rochers, ils avaient tellement l'air de remuer, que, plus d'une fois, je les pris pour des ours, qui abondent dans cette gorge. Aussi j'avais mon revolver chargé, à côté de mon sac, bien que jamais encore un ours ne m'ait touché ni peut-être vu. Il n'y a guère d'animal plus timide, tant qu'on le laisse en paix. En somme, cette nuit fut une des plus tranquilles, une des plus poétiques que j'aie jamais passées dans les montagnes. La cascade seule déchirait le silence ; la nature, immobile et

aussi calme que Dieu lui-même, avait l'air d'écouter quelque chose ; il n'y avait pas un nuage et, tous les trois, nous dormîmes, jusqu'à l'aube, du sommeil des enfants.

Le lendemain, 18 juillet, au lever du soleil, déjà le ciel était en feu. Les pierres brûlaient. Les mouches et les moustiques nous dévoraient, et des centaines de truites saluaient le jour en sautillant à la surface du lac. Enfin un papillon impertinent (ou peut-être innocent et naïf) vint se percher sur le bout de mon nez, qu'il prit sans doute pour une fleur favorite. Il y resta longtemps à me dévisager dans le blanc des yeux. C'était très-drôle et très-gracieux. Les papillons français sont plus polis.

Quelle vie charmante nous menions là ! Comme je m'occupais peu du Congrès de Berlin ! Quel plaisir que celui de rester, de séjourner dans ces lieux inviolés, où l'on devient en quelques heures aussi fort qu'un sapin, fier comme un aigle et libre comme la lumière ! Même la frugalité est un plaisir sur les montagnes ! Il y a pourtant des bornes à tout. Aussi, je dois l'avouer, j'étais inquiet sur ce chapitre. Je n'avais plus que quelques onces de nourriture : du pain passé à l'état de fossile et si dur qu'il fallait le casser à coups de pierres, puis le saturer d'eau pour pouvoir l'avaler ; quelques bouchées de chocolat et de jambon, et tout au plus deux litres de vin... Cela devait suffire à trois grands estomacs jusqu'à l'après-midi du lendemain, si je persistais dans ma résolution d'escalader la pointe centrale du pic, la plus élevée des trois. C'était sérieux, presque alarmant ; mais je persévérerai. Je repartis avec Firmin Barrau, laissant André à la garde des bagages et des vivres. Nous montâmes au Nord-Ouest sur des pentes assez douces, mais pierreuses et tout à fait stériles, bien qu'arrosées par mille ruisseaux qui murmuraient en bondissant partout. Chaque plaque de neige versait le sien. Une fois au pied du cône (1 h. du lac), je m'arrêtai pour l'étudier. Il avait l'air d'un mur à pic. Laisant là nos

souliers, nous l'attaquâmes de droite à gauche (de l'Est à l'Ouest), en espadrilles, avec les mains et à genoux, et nous finîmes par le dompter ainsi, mais en suivant une crête épouvantable et moins large que notre corps, entre deux abîmes que l'on voyait ensemble du même coup d'œil, tant l'arête était mince. Heureusement que la roche était bonne : c'était un excellent granit ; pas un caillou ne bougea sous nos pas. Mais une bouffée de vent nous aurait emportés.

Sur le sommet, la perspective de redescendre par là gâtait tellement tout mon plaisir que ma première occupation fut d'explorer la partie ouest du pic, à la recherche d'un autre passage et, en quelques minutes, j'en trouvai un tellement facile, qu'en vérité je fus honteux de ne l'avoir pas vu plus tôt. C'était une preuve ajoutée à tant d'autres, que, même par le temps le plus clair, la moindre erreur suffit dans les montagnes pour exposer sa vie, à quelques pas souvent d'un endroit où monteraient des moutons ou des vaches. C'est une affaire d'instinct. Le mien, cette fois, m'avait trompé.

Enfin, je respirai à l'aise après cette découverte tardive, et, pendant vingt minutes, je savourai le plaisir sans mélange de me trouver perché, par une journée de toute magnificence, sur le point culminant d'une montagne inconnue dépassant 3,000 mètres. Je pense qu'elle a 3,100 mètr. (approximativement).

Il faut compter six heures d'Éristé au sommet. — Cette fois, nous étions bien sur la cime véritable du pic Bague-niola, ou d'Éristé ; j'y laissai donc une bouteille et nos noms. Nous avions mis, des bords du lac, un peu moins de deux heures. Nous dominions toute la région, sauf le Posets, dont la tête chauve et blanche s'élevait majestueusement dans le Nord-Est, à une distance d'environ trois kilomètres. Mais le col très-profond d'Éristé nous séparait de lui à tout jamais, car le Posets, par le Sud-Ouest, est à

l'abri de toute attaque : il fait presque peur aux yeux.

La vue, très-analogue à celle du pic Posets, était nécessairement superbe. Au Nord et au Nord-Est, on voyait plus de neige que de terre ; mais au Sud, quel contraste ! Là, tout était brûlé, stérilisé par les ardeurs d'un soleil dévorant. Jusqu'au port de Saoun, c'était une masse sauvage de montagnes sablonneuses et pierreuses, s'abaissant graduellement, et comme rougies au feu. Quelques petits lacs bleus brillaient pourtant sur leurs flancs calcinés. Le *Cotiella* était superbe. Jamais il ne m'avait semblé dominer à ce point les déserts foudroyés qui l'entourent.

Au Nord, j'apercevais, par leur revers méridional, au moins cent kilomètres de pics hardis, gracieux, majestueux ou terribles, depuis le Grand-Vignemale jusqu'aux Gours-Blancs. A 5 ou 600 mètr. au-dessous de moi se déroulait aussi, au Nord, la nappe tranquille et bleue du lac, en forme de carré long, où j'avais vu il y a trois ans, un coucher de soleil à jamais mémorable. Je l'ai décrit ailleurs. Une demi-lieue de neiges et de glaces éternelles descendait en fuyant sous mes pieds jusqu'au rivage.

Je serais resté là plusieurs heures, si le soleil, noyant dans l'ombre les quatre cinquièmes de l'horizon, ne m'avait averti de partir. Nous descendîmes aux bords du lac (1 h. 30 min.), où nous passâmes une seconde nuit.

Le lendemain nous nous trouvâmes menacés de famine. Nous n'avions plus que quelques bouchées de pain tout à fait pétrifié, quelques atomes de viande, un peu de chocolat, et presque plus de vin. Il est clair qu'il fallait descendre.

Vivre plusieurs jours à une très-grande hauteur dans les déserts pyrénéens, est à la fois *une impérieuse nécessité*, quand on veut explorer, et un problème extrêmement difficile à résoudre, même en France, mais surtout en Espagne, vu l'éloignement et le peu de hauteur des villages

où l'on peut s'approvisionner. Il faut absolument tout emporter, pour plusieurs jours, à de grandes altitudes; or, ce n'est pas facile, car les chevaux ou les mulets ne dépassent guère, en général, la zone de 2,000 mèt. Plus haut, c'est à dos d'hommes que tout doit être porté, et, plus il y a de porteurs, plus il y a d'estomacs à nourrir. Et c'est pourquoi les ascensions des Pyrénées sont en réalité plus longues et plus ardues que celles des pics cependant plus élevés de la Suisse, où on trouve des hôtels à plus de 2,000 mèt. et des refuges à 4,000 mèt. Cela simplifie singulièrement les choses!

Au lac Bagueniola, rien de semblable! Aussi nous y vécûmes comme des trappistes. Mais j'avais réussi, le pic était vaincu, et je me consolai sans peine de ces petites misères. Puis, mon alerte et jeune chasseur, André Soubra, nous avait tué quatre truites superbes avec sa carabine, pendant notre ascension. Nous ne pouvions, il est vrai, les faire cuire, n'ayant rien pour cela, mais je le fis descendre à Éristé à cinq heures du matin; il les fit cuire, et, remontant à notre rencontre, il nous les apporta encore toutes chaudes avant midi, avec du vin et du pain frais. Jamais Bignon ni les Frères-Provençaux ne m'avaient fait tant de plaisir!

Du lac Bagueniola, le pic Posets se trouve au Nord (mais on ne le voit pas); les trois sommets du pic Bagueniola se dressent entre l'Ouest et le Nord-Ouest. Le pic de Malibierne est juste à l'Est (très-loin) et le Gallinero au Sud-Est.

Pour notre retour du lac, je copie simplement mon journal. Descente raide au Sud-Est, par une énorme muraille de 500 mètres. Passage facile vers le milieu, sur l'herbe. Dangers à l'Est. Superbe cascade à gauche: elle glisse sur les rochers d'au moins 150 mèt. Au bas de la falaise (1 h. du lac), voici le confluent de deux ruisseaux; premiers sapins, source délicieuse, glaciale. Bassin hori-

zontal long d'un kilomètre , parsemé de gros blocs de granite et de petits sapins. Un sentier le traverse, cabane au bout. Passez sur la rive gauche, le sentier s'accroît. Grande descente au Sud-Est, sur l'herbe et les cailloux. Fleurs et serpents. Passez sur la rive droite (2 h. du lac), il y a un pont ; sapins partout et, plus bas, buis. En 3 h. 30 min. du lac, nous arrivâmes à Éristé, et, moins d'une heure après, nous étions à Venasque, où nous couchâmes à l'hôtel Broussao.

Je remontai ensuite aux *Bains* (rive gauche de l'Essera), perchés comme un nid d'aigle sur une colline à pic. On y est à merveille, comme en France. Les lapins y fourmillent. Altitude estimée : 1,600 mèt. J'aime beaucoup cet hôtel et son site. Nous y couchâmes et, le lendemain, remontant au Nord-Ouest, pendant près de 4 h., la gorge alpestre, mais à pentes douces, de *Litayrolles*, nous arrivâmes aux bords glacés du lac qui porte ce nom. C'est le plus haut des Pyrénées. Niché dans un amphithéâtre de neiges immenses et éternelles, il est à près de 2,800 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et ne dégèle presque jamais. Cette fois, cependant, j'en trouvai les trois quarts liquéfiés (mi-juillet). Jamais encore cela ne m'était arrivé. Ayant une heure de disponible, j'allai, au Nord, passer la tête dans le *Col de Crabioules* (3,000 mèt.). On a beau explorer, voir et revoir ces hautes et froides régions où on ne reste jamais longtemps, on y fait de nouvelles découvertes chaque fois qu'on y revient. Ainsi, je ne m'étais jamais encore douté, malgré mes innombrables ascensions dans ces lieux, de la distance réelle entre le pic de Crabioules et la Tusse de Maupas. Le col Crabioules s'ouvre au milieu de l'intervalle qui les sépare, mais il ne touche ni à l'un ni à l'autre ; il en est loin, bien loin, et, à vrai dire, il n'est que le sommet d'un couloir très-étroit. C'est une brèche.

Je fus aussi frappé de la très-grande hauteur du Pic Rouge ou *Royo*, qui remplit tout l'espace compris entre le

col du Perdighero et le passage de Litayrolles. Comme ce *Pic Rouge* dépasse 3,140 mèt., il est plus haut que le *Pic de Crabioules*, qui n'en a que 3,119.

C'est par ce col toujours neigeux de Litayrolles (3,100 mèt.) que je revins en France. Je la trouvais noyée sous des brouillards livides et orageux, tandis qu'au Sud, sur les neiges lumineuses d'Espagne, régnaient un implacable soleil et le silence magnifique du désert. On aurait vraiment dit la limite de deux mondes.

Je descendis enfin par le lac d'Oo à Bagnères-de-Luchon, où, comme toujours, l'aimable et obligeant propriétaire du Grand-Hôtel des Bains, M. Mérens, sut me régénérer en quelques heures.

On le voit donc, cette ascension est un petit voyage qui, de Luchon, exige au moins trois jours.

Comte HENRY RUSSELL,

Membre du Club Alpin Français.

(Sections de Paris et du Sud-Ouest.)

XIV

DE BARÈGES A GAVARNIE

PAR LE VAL DE MOUDANG, BIELSA, LE VAL DE NISCLE

ET FANLO

PIC DE L'ESCUZANA

(PREMIÈRE ASCENSION)

Le 9 septembre 1878, je me rendis de Barèges à Gavarnie. Mon guide, Henri Passet, étant libre pour la journée du lendemain, nous convinmes de tenter la première ascension du pic de l'Escuzana ¹.

¹ Ce pic est désigné sur la carte de mon ami Schrader sous le nom de Pic de la Gatère, et le nom d'Escuzana est attribué par lui à un pic plus septentrional et plus élevé de 200 mè., situé du reste dans le même vallon et au-dessus des mêmes pâturages. Du sommet où je suis monté, le grand pic se profile sur le Gabiétou et est, par conséquent, invisible ; je n'en ai reconnu l'existence qu'en examinant les tracés et les dessins de M. Schrader avec lui, après mon retour à Paris. Mon guide a-t-il donc fait erreur en me conduisant sur le pic de 2,840 mè.? Je ne le crois pas : d'après le vieux chasseur Castetx qui connaît admirablement le pays et d'après les renseignements des gens de Torla et de Boucharo, le nom de la Gatère s'appliquerait seulement aux murailles, et le nom d'Escuzana aux pâturages et au pic, et naturellement au seul pic visible de la vallée de Broto, c'est-à-dire au pic de 2,840 mè. dont j'ai fait l'ascension. Quant au pic de 3,050 mè., on l'ignore, et on le confond avec le Gabiétou. Je crois donc devoir désigner, au moins provisoirement, sous le nom de l'Escuzana, le sommet que j'ai atteint, sauf à donner plus tard, s'il y a lieu, au pic de 3,050 mè. le nom de grand pic de l'Escuzana, ce à quoi penchent du reste mon ami Schrader et notre guide Henri Passet.

Le 10 septembre, à 5 h. 30 min. du matin, nous prenons le chemin du port de Boucharo. Tout est encore dans l'ombre. Bientôt le soleil levant vient enflammer le môle de l'Astazou, puis la Tour, le Casque, et toute la crête du Cirque, tandis que le fond de la vallée est recouvert d'une nappe de brouillard blanc qui semble le lit d'un immense glacier.

2 h. de marche rapide nous conduisent au faite du port; là, quittant le chemin de Boucharo, nous appuyons à gauche, afin d'atteindre et de longer au Sud-Sud-Ouest, en montant à peine, la base des murailles du massif du Gabiétou, tantôt sur d'étroites et faciles corniches, tantôt à travers des éboulis, jusqu'au point où la muraille se recourbant et montant à l'Est, forme un large hémicycle dont la partie supérieure supporte un petit glacier. Quittant alors le rocher, nous continuons à nous diriger presque droit au Sud-Sud-Ouest, sur des éboulis, de maigres gazons, puis au milieu de chaos de calcaire; des ravins peu profonds, formés par l'écoulement des eaux du glacier occidental du Gabiétou, sillonnent le talus morainique.

2 h. 40 min. — Dépasant l'arête Sud de l'hémicycle, nous pénétrons dans un large couloir encombré de blocs de calcaire. Devant nous, au Sud, s'ouvre la Brèche de la Fourca. Les murailles cannelées de ce couloir sont formées de strates étroites et saillantes de calcaire jaunâtre, séparées l'une de l'autre par des bandes évidées de calcaire noirâtre; à gauche, les strates, redressées presque verticalement, se terminent en minces aiguilles; à droite, au contraire, les strates sont tordues dans tous les sens, tout en conservant leur parallélisme. Cette muraille a l'aspect d'une gigantesque ciselure; je regrette vivement que mon cher collègue et ami Schrader ne soit pas avec moi pour admirer ce petit coin, si retiré, si particulier, qui, à lui seul, mériterait une visite.

2 h. 50 min. — Une montée de 10 min. sur des éboulis et

des chaos nous conduit à la Brèche de la Fourca (2,560 m.), dominée à l'Est par un fleuron très-élevé du massif du Gabiétou, au Sud-Ouest par le Soum de la Fourca. Lorsque la contrebande était florissante de France en Espagne, ce passage était très-fréquenté par les contrebandiers de Gavarnie, qui, de là, descendaient dans la vallée d'Arrasas, en aval de la grange de Caspiétou.

La vue est déjà extrêmement intéressante. A nos pieds s'étendent les pâturages de l'Escuzana, et, plus loin, la belle vallée de Broto. Au Sud, se dresse notre pic, dont nous ne pouvons voir le sommet, caché par le piton de l'Escuzanette; trois étages de banquettes lisses et verticales s'élèvent en rubans le long de la paroi de la montagne; chacune de ces banquettes forme un gradin séparé du gradin supérieur par une corniche qui semble, à son extrémité, se buter contre d'autres murailles. Ces corniches sont-elles praticables? Henri ni personne n'a jamais gravi le pic; il sait seulement qu'en suivant le chemin des contrebandiers on peut éviter les banquettes; mais alors il faudrait descendre de près de 800 mètr., pour remonter ensuite d'environ 1,200 mètr.; il nous semble préférable d'aller étudier le chemin de plus près; il sera toujours temps de descendre, si nous ne pouvons l'atteindre par les corniches.

Tournant à l'Est, nous décrivons presque horizontalement une longue courbe sur les étroites saillies de l'arête qui réunit le pic de la Fourca au massif du Gabiétou; puis, arrivés au niveau de la partie supérieure du val de l'Escuzana, encombré par un chaos d'énormes blocs calcaires, nous nous dirigeons, sur des éboulis, vers la base du premier gradin. Henri part en avant pour reconnaître le chemin; un seul point est encore obscur pour lui: à quoi vient aboutir le tournant du second gradin? A un précipice, à une muraille supérieure, ou bien à des pentes accessibles?

Bientôt il me fait signe de venir le rejoindre. Je m'en-

age dans un couloir d'éboulis qui me conduit à la seconde corniche; d'abord assez large, elle monte en se rétrécissant peu à peu; parfois la muraille supérieure surplombe, la muraille inférieure tombe verticalement; il faut alors faire face au rocher et marcher de flanc; pourtant, si l'on n'est pas très-gros, il n'y a aucune difficulté réelle, et je ne puis trop recommander cette excursion à ceux qui redoutent les ascensions difficiles ou réputées telles; mais j'oublie que je parle à des alpinistes qui, sans doute, ne connaissent plus d'obstacles. A son extrémité, la corniche aboutit à une banquette verticale d'environ 2 mètr. de hauteur; la roche est solide, et les anfractuosités suffisantes. Henri monte le premier, prend mon bâton et me laisse grimper à ma guise; un instant après, je suis à côté de lui, sur une croupe herbeuse très-redressée qui s'élève vers l'arête du pic (3 h. 50 min.); l'*Artemisia mutellina* et quantité d'autres plantes qui, malheureusement, ont passé fleur, se montrent dans les gazons. Afin d'éviter les pentes couvertes d'éboulis, qui nous conduiraient directement au sommet, nous ascendons la croupe gazonnée jusqu'à l'arête du pic.

Cette arête est très-longue et très-facile; nous n'avons plus qu'à la suivre, ayant en vue l'Escuzanette, qui nous masque le véritable sommet. A nos pieds, à l'Est, le val de Salarous descend Nord-Sud, dominé par les formidables escarpements du versant occidental du pic de Salarous, qui tombent d'un seul bond dans la vallée d'Arrasas. La neige est partie, et le pic tout entier semble un immense tas de cailloux, tant la roche est émietlée; sur le tranchant de l'arête seulement nous trouvons la roche en place. Afin d'éviter la fatigue et l'ennui de monter sur les éboulis, nous franchissons successivement les petits affleurements de rocher qui pointent çà et là, montant et descendant tour à tour. En passant, nous montons sur le sommet du Piton de l'Escuzanette, d'où nous avons enfin la vue du

sommet principal, portant sur la tête une immense couronne murale de pierres blanchâtres.

Les pentes, jusqu'alors très-douces, se redressent. La montée, depuis la Brèche de la Fourca, a été longue ; le soleil nous brûle ; il est 1 h. 15 min. du soir, et depuis 5 h. 30 min. du matin nous n'avons pas bu une goutte d'eau ; un instant, je m'arrête découragé, tant la soif me torture, regardant avec envie au loin les neiges du Marboré, et, à mes pieds, les eaux limpides du rio Ara, qui brillent au soleil, au fond de la belle vallée de Broto. Enfin, tout haletant, je me remets à grimper, et, à 1 h. 30 de l'après-midi, après 8 h. sans eau, j'atteins le sommet (2,840 mètr.). 5 h. 40 min., arrêts compris. — La soif est oubliée devant l'admirable panorama qui se déroule devant nous. Peu de sommets secondaires offrent une aussi belle vue, et d'aucun point, même du col d'Estom-Soubiran, du col des Aiguillous, du Taillon ou du Piméné, on n'a une aussi belle vue d'ensemble du massif du Vignemale, qui, d'un seul jet, monte des profondeurs de la vallée du rio Ara jusqu'au Cerbillona et à la Pique-Longue, tout en laissant voir la tranche du grand glacier d'Ossoue, qui descend majestueusement vers le Nord. C'est là qu'il faut venir admirer la plus haute montagne des Pyrénées françaises ; de même que c'est du col de Capdella, ou de l'un des pitons de la Sierra de Montarto, qu'il faut aller contempler le massif du Néthou.

A l'Ouest, le Tendenera domine fièrement les pics d'Otal et de Fenès et les pâturages du Sébouillat ; au Nord-Est, du Gabiétou au Soum de Ramond et aux pics de Niscle, court la crête du massif calcaire ; seule, la Brèche de Roland est masquée par le Pic Royo ; à l'Est-Sud-Est, se prolongent les Parets ; au Nord-Est, par la large coupure du col du Gabiétou, on peut reconnaître la chaîne du Bastan, qui se détache en bleu au-delà des roches jaunes du Taillon, et, en inclinant à l'Ouest, les pitons du massif dentelé de

l'Ardiden ; à l'Ouest-Nord-Ouest se dressent les pics de Labassa ; plus à l'Ouest, la Grande Fache, le pic d'Enfer, la muraille méridionale du Balaitous, les pics neigeux de las Arualas, de las Algas et du massif de Piedrafitia ; plus loin encore, à l'Ouest, courant Nord-Sud, le Bisaurin, l'Anayet, la Peña Collarada, tous les pics aigus des sierras qui séparent les bassins supérieurs du rio Aragon et du rio Gallego, se découpent en bleu sombre sur le bleu clair du ciel ; plus au Sud se prolongent les sierras d'Oroel et de Guarra, au-delà desquelles se déroule en plein soleil la plaine ondulée d'Huesca.

Tout près, à l'Est-Sud-Est, se creuse le vallon de Salaurous ; à l'Ouest, un barranco coupe la muraille de la Gatère. et va tomber dans le défilé de Boucharo, en face de la cascade de l'Échelle, encadrée de sapins ; au Sud, un autre barranco, dont on ne voit que la terrasse initiale, descend vers le val d'Arrasas, presque en face des escarpements du pic de Diazès. Mais ce qui donne à cette belle et facile excursion un attrait tout particulier, c'est, après le spectacle grandiose du Vignemale et de la chaîne entre le Gallego et l'Aragon, la vue détaillée de la vallée du rio Ara. De la base méridionale du Vignemale jusqu'à Fiscal, peut-être même jusqu'à San-Felices, situé à l'entrée du plateau de Fugola, elle est entièrement en vue ; étroite, sauvage, pastorale à son origine, puis couverte de forêts, elle s'élargit tout à coup au pont des Navarrais et devient la large, lumineuse et fertile vallée de Broto, avec ses nombreux bourgs : Torla, Broto, Oto, etc., dont on pourrait compter les blanches maisons.

Je restai 1 h. au sommet. Le thermomètre indiquait $+16^{\circ}$. Enfin, à 2 h. 30 min., je me décidai à regret à descendre, mais cette fois directement, par les éboulis du versant méridional, vers la corniche que nous avions gravie à la montée.

En 1 h. 30 min. nous atteignons la Brèche de la Fourca,

Les murailles de la Gatère et le Pic de l'Escuzana, vue prise de Torla.
(Dessin de F. Schrader, d'après nature).

d'où une marche rapide de 45 min. nous conduit au port de Boucharo. A 7 h. 30 min. du soir, nous rentrions à Gavarnie (9 h. de marche, arrêts non compris).

DE BARÈGES A LA PUNTA SUELSA ET A BIELSA

Le 15 septembre, à 7 h. du matin, je partis de Barèges avec Henri Passet, pour faire une excursion de plusieurs jours. Je voulais franchir la frontière au port de Moudang, longer la crête méridionale jusqu'au port d'Ourdissetou, monter à la Punta Suelsa de los Libones, descendre à Bielsa par la gorge peu connue de Montillo; puis, traversant le col de Niscle, visiter la vallée du rio Vellos, ou vallée de Niscle, que j'avais entrevue en 1875 avec mon ami F. Schrader, et que depuis il avait relevée du haut des plateaux supérieurs, mais qui n'avait jamais encore été parcourue par un voyageur, pas même par mon ami Ch. Packè; je comptais, de là, rentrer à Barèges par Fanlo et Gavarnie.

Je ne dirai que peu de mots de la charmante promenade bien connue de Barèges à Castets; pourtant, je mettrai les visiteurs en garde contre la tentation bien naturelle qu'ils pourraient avoir de compter sur les provisions et les lits de la cantine des travaux du lac Dorrédon. A la fin du mois d'août 1878, un savant alpiniste anglais, M. L..., qui descendait du Néouvieille, et qui voulait le lendemain faire l'ascension du Pic Long, s'est vu (selon la coutume, d'ailleurs) impitoyablement refuser non-seulement du pain et du vin, mais aussi un abri pour la nuit; et, sans le bon cœur d'un ouvrier qui, au mépris de la consigne, lui prêta en cachette une cape et une couverture, lui et son guide Pontis eussent passé la nuit en plein air, à 1,870 mètr. d'altitude, sans couverture et sans feu; ne trouvant pas, à deux pas des hangars, des maisons des ouvriers et de la cantine, une hospitalité qui n'est jamais refusée dans la plus pauvre cabane de bergers français ou espagnols.

3 h. 20 min. de Barèges au col d'Aure; 4 h. au lac d'Aubert, 4 h. 25 min. au lac Dorrédon. Là, commence une route de chars, accessible aux voitures légères, et qui, par la belle vallée de la Neste de Couplan, conduit dans la vallée d'Aure. — 6 h. à Castets; on fera bien de compter sur 7 h. de marche : connaissant tous les deux chaque pas de cette course, nous avons marché très-rapidement.

On trouve un excellent gîte à Castets, chez M. Fougax, instituteur et correspondant météorologique de l'observatoire du Pic du Midi.

Le 16 septembre, nous quittons Castets à 7 h. 20 min. du matin. Un pont nous conduit sur la rive droite de la Neste d'Aure, en amont du confluent de la Neste de Moudang, dont nous remontons ensuite la rive gauche. La route forestière monte à travers le bois de Pio, et se maintient à une grande élévation au-dessus du lit de la Neste. Sur le versant opposé se montre la sapinière de Bert. Moins sombre, moins sévère que le val de Couplan, le val de Moudang est charmant de grâce, de fraîcheur, et, en même temps, de sauvagerie; de nombreuses cascates bruissent sous des voûtes de feuillages; parfois une clairière nous laisse apercevoir le lit du torrent resserré entre de grandes roches sombres, couvertes en partie de mousse et d'arbrisseaux. Les tilleuls, les hêtres qui ombragent le chemin laissent arriver jusqu'à nous les gais rayons du soleil du matin, et c'est une délicieuse promenade que cette montée sous bois vers les granges de Moudang.

Après avoir dépassé la lisière de la forêt, nous entrons dans une région de vastes pâturages (1,320 mèt.); à l'Ouest sont les crêtes de Moudang et les escarpements des pics de Caneille (2,634 mèt.) et de Garlitz (2,737 mèt.). À l'Est se dressent, au-dessus des gazons, les murailles du Soum de la Piette (2,620 mèt.). D'abord assez étroit, le fond de la vallée s'élargit, et bientôt on arrive dans le vaste bassin où, sur une petite plate-forme, sont pittoresquement

groupées les granges du hameau d'été de Moudang (1,556 mèl.). Il y a un mois, Henri avait trouvé ce hameau peuplé de bergers, de buveurs des eaux de Chourriours; tout était vie et mouvement; on chantait, on riait, on dansait; d'innombrables troupeaux étaient répandus sur les pâturages. Aujourd'hui, l'automne arrive: tout est solitude; pas un troupeau, pas un pâtre; les granges sont fermées.

A l'Ouest-Sud-Ouest s'ouvre, entre le pic de Pène Abeillère (2,676 mèl.) et la croupe de Bédoura, une gorge profonde et tortueuse qui conduit au port d'Héchempy; droit au Sud monte la gorge de la Neste de Chourriours, ouverte entre les escarpements de la montagne de l'Escalette à l'Est, et le versant oriental de Bédoura à l'Ouest. Voulant aller déjeuner aux sources minérales, nous laissons à droite le chemin qui nous mènera au port, et nous longeons la rive gauche de la Neste de Chourriours; les roches qui la bordent sont vivement colorées en jaune orangé et en rouge par les dépôts ocreux.

A 1 h. 30 min. de Castets se trouvent les sources (1,655 mèl.); le thermomètre, à l'air libre et à l'ombre, indique $+ 10^{\circ}$; plongé dans la source principale pendant 30 min, il ne marque plus que $+ 4^{\circ} \frac{5}{10}$. C'est leur température constante; aussi jamais ces eaux ne gèlent, et elles passent dans le pays pour être froides en été et chaudes en hiver. Près des sources ferrugineuses dont l'eau claire et limpide rougit le sol par ses dépôts, au bord même du torrent, jaillit à gros bouillons une source sulfureuse froide, qui peut être excellente contre telle ou telle maladie, mais qui est détestable au goût.

A 10 h. 45 min., après une heure d'arrêt, nous partons pour aller rejoindre le chemin du port; un sentier, mal frayé en zigzag à travers les pâturages de Bédoura, rend la montée facile. De tous côtés se montrent de vastes plaques brillantes de *crocus multifidus* aux belles corolles lilas.

A 2 h. 15 min. de Castets nous laissons à droite, sur une terrasse, une cabane de bergers (2,060 mèt.) adossée contre une muraille de roches rouges, nous dépassons une source (2,103 mèt.), la dernière jusqu'au port, et, tournant vers l'Est, nous nous élevons rapidement sur des pentes dénudées. La vue s'étend sur le massif du Néouvielle; plus près, le pic de Gerbats et les superbes précipices de la Barroude, versant oriental du Cirque de Troumouse, attirent surtout le regard.

3 h. Port de Moudang (2,487 mèt. État-major. Mon baromètre indique 2,485 mèt.). — La neige, qui presque toujours persiste ici toute l'année, a entièrement disparu. A l'Est est le pic de Lia (2,882 mèt.), à l'Ouest le pic de Marty-Caberrou. Devant nous, au Sud, puis à l'Ouest-Sud-Ouest, entre la montagne de Trigoñera et le Pic-Mené, descend la gorge ou barranco de Trigoñera, qui va tomber dans la vallée du rio Cinca Barrosa; la région environnante est connue, à Bielsa, sous le nom d'Ourdissetou et du Libòn. J'aurais beaucoup désiré suivre ce barranco et aller visiter le beau Cirque de Barrosa, découvert en 1877 par mon ami Schrader; je n'avais pas assez de temps à ma disposition; je dus y renoncer pour cette fois. Laisant donc à droite le chemin qui nous y aurait conduits, nous franchissons le port et nous tournons au Sud, en nous dirigeant presque horizontalement sur des éboulis, le long des escarpements du versant espagnol du pic de Lia et de la crête frontière.

3 h. 10 min. — Plusieurs sources sourdent des éboulis; nous nous arrêtons à 2,480 mèt. à la troisième que nous rencontrons, ayant en vue les cimes du Mont-Perdu et du Cylindre, le pic de las Louseras, la Munia, et toutes les Parets de Pinède; le Cirque de Barrosa nous est caché par la longue crête de la montagne de Trigoñera. La vue est si belle sur ces grandes solitudes, chaudement éclairées, le temps est si calme, la vie si facile, que nous restons là

une grande heure à vivre en plein soleil. Puis nous reprenons la marche, toujours sur des éboulis de schiste, en nous tenant à une altitude moyenne d'environ 2,500 mètr., sur les versants des crêtes méridionales des pics de Lia, d'Arriourère et de Castets. Arrivés devant des arêtes de rochers qui nous barrent le chemin, nous descendons d'une centaine de mètres vers les gazons d'une immense région de pâturages ondulés désignés dans le pays sous le nom général de *Libòn* (prononcez *Liboun* : lac, étang, en patois aragonais).

3h. 40 m. — Tout à coup, du haut d'un mamelon herbeux, nous découvrons à nos pieds le lac ou liboun de l'Espade (2,380 mètr.) dominé par les murailles rouges du pic frontière de l'Espade, connu ici sous le nom de pic du Liboun. Un autre lac supérieur se trouve, paraît-il, à la base du pic. D'ici il est invisible. L'herbe est tellement desséchée et rendue glissante par la sécheresse, qui, cette année, désole le Nord de l'Espagne, que troupeaux et bergers sont partis. Pendant toute la durée de cette course, de Castets à notre gîte du soir, nous ne rencontrâmes pas un être vivant, pas même un isard.

Le lac de l'Espade est assez grand; appuyé au Nord contre un petit hémicycle de schistes rouges, partout ailleurs il est entouré de croupes herbeuses. Au Sud-Est se montre la Peña-Montañesa qui, de partout où on la voit, semble une grande montagne, malgré son altitude de 2,348 mètr. Contournant les crêtes du pic de l'Espade, nous franchissons l'arête qui le réunit au Pico-Mené et nous descendons un peu sur des gazons. En face de nous, au Sud-Sud-Est, se dresse le massif des Libones : la Punta de Fulsa à droite, la Punta de Suelsa à gauche, séparées par une profonde coupure; à l'Est-Sud-Est est le Passo de los Caballos qui conduit dans le pays de Gistaïn ou de Chistaü; au-dessus de l'ouverture du Passo et au loin, s'élèvent dans une lumière d'or la masse sombre du pic de

Bagueñola ou d'Éristé et le massif des Posets ou Punta de Lardana, comme on l'appelle ici et à Gistaïn ; à l'Est se montre le port d'Ourdissetou. A nos pieds, courant de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest, le vallon de los Ibònes ou los Libònes descend vers le rio Cinca Barrosa.

4 h. 45 min. — Près de nous, en contre-bas, sont les cabanes de Pardina (environ 2,130 mèl.), qui nous offriraient un abri pour la nuit si nous n'espérions trouver un gîte plus confortable à la mine d'argent d'Ourdissetou ; nous laissons ces cabanes à droite et nous nous dirigeons en descendant à peine vers le Passo de los Caballos ; à notre gauche, au Nord, s'ouvre le port d'Ourdissette. Bientôt nous atteignons le fond du val supérieur (2,150 mèl.) et, suivant alors un excellent chemin muletier qui dessert les mines, nous montons par des lacets bien ménagés l'escarpement du Passo.

5 h. 15. — Passo de los Caballos (2,280 mèl.) : d'ici, 3 h. 30 min. de marche rapide conduiraient au Plan de Gistaïn. La vue que l'on a de l'arête du col sur le pic de Bagueñola et sur les Posets est extrêmement belle. Au Sud, un grand lac, dont la rive méridionale conserve encore de la neige, étend sa nappe bleue à la base des formidables escarpements rouges du versant Nord du Suelsa.

Le chemin monte vers un large bassin lacustre, qui s'étend en plate-forme au pied des deux Puntas. Là, sont trois lacs, entourés d'une ceinture de roches moutonnées si violemment colorées en rouge, qu'elles sont presque invraisemblables de couleur. Ces nappes d'eau bleue bordées de roches d'un rouge vif, et dans lesquelles se reflètent le ciel bleu et les précipices rouges du Suelsa, forment un tableau d'une étrangeté saisissante : un dessin, une photographie, ne pourraient donner une idée de ce paysage aux tons violents et pourtant si harmonieux dans son ensemble, sous la chaude lumière de l'Espagne. Depuis treize ans je parcours chaque année les Pyrénées, et, plus

je les connais et plus aussi je crois que celui qui désire savoir ce qu'elles sont doit aller les voir sur le versant espagnol. Charmantes de grâce et de fraîcheur sur le versant français, et déjà vivement éclairées par la belle lumière du Midi, elles offrent de grandes beautés naturelles et je ne connais rien de plus vraiment beau que le cirque de Gavarnie ; mais, sur le versant espagnol, elles prennent presque partout une originalité si puissante, une telle intensité de couleur et de lumière, que rien ne peut en faire deviner la merveilleuse splendeur à ceux qui ne les ont pas parcourues.

Au-dessus du lac supérieur se trouvent la maison du régisseur des travaux et les cabanes des ouvriers. Henri connaît le régisseur, ancien douanier français, qui avait été l'ami de son père : aussi compte-t-il sur une bonne et large hospitalité ; mais, hélas ! le maître de la maison est absent et la servante, robuste Aragonaise, n'ose prendre sur elle de nous faire profiter (contre remboursement) des provisions de son maître, mettant d'ailleurs à notre disposition toutes ses provisions personnelles, pain, lard et même un œuf. Nous avons des conserves, et, comme nous sommes assurés d'avoir des matelas, des couvertures et du feu, nous ne sommes pas bien à plaindre et nous serons plus confortablement ici qu'à la cabane de Pardina.

Nous avons mis 5 h. 30 min. de Castets à la maison de la mine, située à 2,360 mètr. d'altitude.

Le coucher du soleil fut superbe, puis vint le lever de la pleine lune se reflétant sur les nappes d'eau des lacs et éclairant de sa froide mais exquise lumière argentée les montagnes et les rochers.

Vers huit heures du soir arriva une bande de dix chasseurs français de la vallée d'Aure. Ils avaient tué un isard et étaient fort gais ; après leur souper, ils chantèrent en chœur des chansons montagnardes, puis vers dix heures les chants cessèrent ; l'un d'eux, garde général à Arreau,

fort aimable homme, partageait avec moi la chambre principale. Connu du maître de la mine, il eut le lit avec un matelas ; moi, j'eus un matelas étendu devant le feu. Je souhaite d'avoir toujours un aussi bon gîte.

La mine de plomb argentifère, connue à Bielsa sous le nom de mine d'Ourdissetou, est, paraît-il, fort riche. Quatorze galeries étaient déjà ouvertes, et, un mois avant, Henri y avait trouvé un atelier de cent ouvriers, tous Espagnols de Gistaïn.

Le lendemain matin, 17 septembre, au lever du jour, les chasseurs partent pour rentrer en France en chassant. La matinée est superbe, c'est à peine si quelques brouillards blancs sont accrochés aux crêtes du pic d'Ourdissetou, tout le reste du paysage est en pleine lumière ; les lacs, couverts d'une nappe de léger brouillard, se découvrent peu à peu et brillent à nos pieds ; les roches rouges qui les entourent, pourprées par le soleil levant, flamboient ; toute la muraille des puntas est encore dans l'ombre froide de la nuit.

Après avoir pris le thé, nous partons à notre tour à 7 h. 30 min. Un chemin muletier tracé pour le service des mines facilite la montée, mais il s'arrête, un peu avant d'arriver à la brèche, devant un chaos de roches striées, les unes rouges, les autres vertes. Nous escaladons sans peine ces gros blocs et bientôt nous sommes sur le milieu de l'étroite brèche taillée entre le Suelsa et le Fulsa.

30 min. De l'autre côté de cette étroite coupure, (2,590 mètr.) la muraille tombe à pic, d'un seul bond, sur une terrasse où brille la nappe d'eau bleue d'un lac rond entouré de murs de rochers. A notre droite, sont les escarpements de la Punta Fulsa ; à notre gauche, les murailles verticales de Suelsa. Nous tournons à gauche et, au moyen d'étroites saillies, nous grimpons à l'aide des mains, collés contre le rocher ; d'ailleurs, la roche est solide, elle offre des aspérités suffisantes pour qu'on puisse l'escalader sans

courir de danger ; seulement il est essentiel de ne pas glisser. Nulle part je n'ai besoin de l'aide d'Henri qui me laisse grimper à ma guise : une seule fois il s'arrête un instant, ce qui est sa manière d'attirer spécialement mon attention sur une possibilité de danger.

45 min. Un quart d'heure de gymnastique suffit pour atteindre à 2,650 mètr. le haut de la muraille. Là, nous trouvons des pentes très-redressées couvertes de gazons qui montent vers l'arête du pic. Cette arête, large et facile,

Pic Fulsa, vu du Pic Suelsa.
(Dessin de F. Schrader, d'après nature.)

se compose, ainsi d'ailleurs que le Fulsa et tout ce massif, de bandes alternées de schistes brun rouge et de granit ; nous la suivons ; en passant, nous grimpons sur le sommet d'un petit mamelon de granit (2,750 mètr.), qui nous masquait la vue du pic et d'où l'on a déjà une très-belle vue, puis nous reprenons l'arête ; au schiste rouge brun succèdent des schistes ardoisiers et enfin du granit.

1 h. 40 min. — A 9 h. 35 min. du matin nous arrivons sur le sommet de la Punta de Suelsa ; à l'ombre, le thermomètre indique $+ 7^{\circ}5$, le baromètre 536,5. A midi le thermomètre donne $+ 13^{\circ},5$, le baromètre 536. L'atmosphère est très-calme, le soleil ardent ; à midi 15 min. le thermo-

mètre placé sur le sol en plein soleil marque, après un quart d'heure d'attente, 36°.

Le panorama que l'on découvre de la cime du Suelsa est immense et très-varié. Droit au Nord-Est se montre le pic du Midi de Bigorre, au Nord-Ouest le Vignemale, à l'Est le Perdighero, et plus près la gigantesque arête du pic Pétard ou grand pic de Batchimale (3,178 mèt.), qui, vu de ce côté, monte lentement de la crête de Batchimale jusqu'à la cime, et projette en Espagne un colossal éperon de la chaîne frontière. Le sommet est-il tout entier en Espagne ou bien est-ce un pic frontière ? Mon ami F. Schrader, qui le premier l'a gravi cette année, affirme, d'après ses relèvements et les dessins qu'il en a faits, et d'accord avec les relevés de l'État-major français, que c'est un pic espagnol. D'un autre côté, mon ami le comte Henri Russell, qui, quelques jours après M. Schrader, le gravit à son tour et qui connaît si bien toute la région de Batchimale et d'Ayguetortes, le croit pic frontière. Quant aux Espagnols que j'ai interrogés à la mine d'Ourdissetou, ils m'ont avoué leur ignorance absolue à cet égard.

A l'Est-Sud-Est est le massif des Posets, la Punta de Lardana du pays de Gistaïn, les trois pitons du pic de Bagueñola ou d'Éristé ; au Sud-Est le Cotiella. Le beau Cirque de Barrosa se montre tout entier à l'Ouest, dominé par les pics de las Louseras et de la Munia, puis le Mont-Perdu, le Vignemale, etc. Au Sud, sont les sierras de Cancias, de Guarra, d'Oroel, toutes lumineuses ; plus loin, la plaine d'Espagne se déroule à perte de vue dans une lumière dorée. C'est avec un vif plaisir que je reconnais, au-delà du plateau du Fugola, l'entrée du barranco del Funde et à l'Est-Sud-Est le gigantesque portail de Monsech.

Pas un souffle ne trouble le calme absolu de l'atmosphère ; aucune vapeur ne voile la pureté de l'horizon, et nous restons plus de trois heures étendus au soleil sur le sommet sans pouvoir nous rassasier de la vue si variée du

grandiose et lumineux paysage qui s'étend au loin vers le Sud.

Enfin à 1 h. je me décide à partir. Nous laissons à l'Ouest notre chemin du matin et descendons directement au Sud sur d'immenses éboulis de schistes, puis sur les pentes gazonnées qui vont rejoindre au Sud la Sierra del Marquès, afin d'atteindre l'origine de la branche orientale du rio de Montillo qui nous conduira à Bielsa. La descente est aussi facile que rapide ; en 20 min., après avoir laissé à droite et en contre-bas deux lacs bleus, dont un seul est visible du sommet, nous reprenons haleine un instant à 2,215 mètr. d'altitude au-dessous de la digue des lacs que nous ne voyons plus et qui se déversent en cascades du haut des belles murailles rouges recourbées en hémicycle et formant un charmant petit cirque. Là, nous rencontrons le chemin muletier qui par le col de la Cruz de Guardia conduit de Bielsa dans la vallée de Gistaïn ; nous en coupons les lacets, et bientôt, après avoir dépassé la grange ou casa del Croute, nous nous arrêtons pendant une heure près d'une fontaine qui jaillit de la berge de la rive gauche du rio Montillo (2,010 mètr.).

C'est un vrai plaisir que de flâner en montagne, surtout en pays aussi peu connu ; car, sauf notre regretté collègue Lacotte-Minart, aucun touriste n'a parcouru le versant méridional du massif des Libones, absolument différent du versant Nord, avec ses pâturages mamelonnés, ses forêts, ses eaux abondantes.

A 2 h. 30 min. nous repartons, traversant d'abord des pâturages ondulés, puis la forêt qui couvre les versants et la partie inférieure du val de Montillo. L'ombrage des arbres nous protège contre l'ardeur du soleil. « Il est fâcheux, me dit tout à coup Henri, que les Pyrénées espagnoles soient entièrement déboisées, » et nous nous mettons à rire. A quoi tient ce préjugé du déboisement du versant méridional ? J'en ai déjà parlé, et je ne me lasserai

pas d'en parler. On reprochait un jour à l'abbé de Saint-Pierre, je crois, de refaire à peu près toujours le même livre. — Comment voulez-vous sans cela, répondit-il, faire entrer dans la circulation générale une vérité dont on n'a pas l'habitude ? Je redirai donc à satiété : Il y a des forêts, de nombreuses forêts, de magnifiques forêts sur le versant espagnol des Pyrénées, et d'ailleurs aujourd'hui encore les forêts occupent le douzième de la superficie totale de l'Espagne.

1 h. 10 min. du sommet. Le torrent, dont nous avons suivi les détours à une assez grande élévation au-dessus de son lit, se jette à 1,415 mètr. d'altitude dans le torrent principal qui prend sa source dans le lac supérieur situé au pied de la brèche du Suelsa. Ces deux branches forment par leur réunion le rio Montillo. La gorge occidentale couverte de taillis, est très-resserrée et paraît presque impraticable. Un peu plus loin, en aval du confluent, nous quittons la forêt qui continue à s'étendre sur les versants élevés ; la vallée s'élargit sur la rive gauche, nous commençons à rencontrer des cultures et bientôt après nous voyons devant nous les granges de Cisco.

1 h. 20 min. — Des blocs de granit forment un passage dans le lit du rio (1,360 mètr.), nous le franchissons et nous prenons un excellent chemin muletier qui monte d'abord à travers bois le long du talus escarpé de la rive droite, puis se maintient en descendant à peine sur le flanc de la montagne, contourne de grands ravins, les uns encombrés de chaos de roches et de buissons, les autres véritables gouffres de verdure du fond desquels pointent de grands arbres dont la cime vient effleurer la route. Le soleil est ardent, mais de grands buis, des haies de noisetiers, des arbres, le tout enguirlandé de clématites et de ronces, bordent le chemin et donnent un peu d'ombre. Le val inférieur de Montillo, avec ses vertes prairies où sont des bouquets d'arbres jetés çà et là, ses cultures à mi-côte, ses blanches maisons

éparses qui se détachent sur les tons sombres des sapinières du versant oriental, réjouit et repose le regard. En face de nous, au Sud, et tout près, se dressent les escarpements de la Punta de Salinas et les Parets de Pinède.

1 h. 45 min. — Nous tournons à l'Ouest, puis à l'Ouest-Nord-Ouest, et, quittant (1,210 mètr.) le val de Montillo dont nous voyons, à peu de distance à l'Est-Sud-Est, le confluent avec la vallée principale, nous entrons dans la vallée du rio Cinca. La rivière que nous dominons d'environ 200 mètr. circule paresseusement, entre des rangées de peupliers, au milieu de prairies d'un vert intense et velouté ; la vallée est bordée au Sud par les forêts de sapins et de pins, dont sont revêtues les bases des Parets sur une bande large de plus de 1,000 mètr. de hauteur absolue (du niveau de la Cinca à la limite de la végétation forestière) et longue de 15 kilomètres à vol d'oiseau. Au-dessus de la zone des forêts, court vers l'Ouest-Nord-Ouest la gigantesque muraille cannelée des Parets qui, peu à peu, monte vers le Soum de Ramond et le Mont-Perdu. Sur la rive gauche, au-delà du gros bourg de Bielsa qui s'étale au soleil, nous apercevons une partie des escarpements qui dominent Espierbe.

Les rayons du soleil nous brûlent, mais l'air est si léger que nous supportons gaiement leurs morsures. Les paysans que nous commençons à rencontrer nous disent, après avoir salué : « Quelle chaleur ! » Il est certain que, pour une journée de la seconde quinzaine de septembre, il fait extrêmement chaud et que les lézards doivent se trouver à merveille le long de ces murailles et de ces affleurements de roches d'un rouge ardent qui flamboient au soleil. Au fond de la vallée se montrent les neiges et les glaciers du Mont-Perdu.

Le chemin, qui jusqu'alors s'était maintenu horizontal, descend rapidement vers Bielsa ; après avoir dépassé un ravin descendu de la Peña de Lésin, nous franchissons sur

un pont (1,015 mètr.) le rio Cinca-Barrosa qui vient du Nord à travers une large et profonde vallée, aux versants noirs de forêts; puis, prenant une ruelle, nous montons sur l'affreux cailloutis, glissant comme du verglas, qui rend presque dangereuse la traversée des villages espagnols de la montagne, et bientôt nous arrivons devant l'auberge, hôtel ou posada d'Antonio Vidallè, situé sur la grande place (1,040 mètr.).

2 h. 10 min. — Il est 4 h. 30 min. du soir. Après échange de poignée de main avec le señor Antonio, je commande aussitôt le dîner et les provisions pour le lendemain, et, bien assuré de ne pas dîner avant 7 h. du soir, je fais monter dans la chambre de l'eau, du pain et du vin. Pourtant mes prévisions furent trompées, car le dîner, ou souper, ne fut servi qu'à huit heures; il est vrai qu'il avait fallu tuer le mouton dont on nous fit manger une partie. Le dîner fut bon, le gîte supportable et les prix modérés.

Avant le dîner, lorsque l'attente commençait à nous peser, tout à coup des chants et des guitares résonnent sous nos fenêtres: le dimanche précédent des élections avaient eu lieu et le candidat favori de la vallée avait été élu; pour célébrer ce triomphe, une troupe de musiciens, avec guitares, violon, tambourin, etc., parcourent le bourg en tous les sens, venant tous les quarts d'heure aboutir sur la grande place en chantant, toujours sur le même air, des vers improvisés avec accompagnement des instruments; cet air toujours le même, qui peu à peu s'éloigne, peu à peu se rapproche, puis éclate sur la place pour s'éloigner de nouveau et revenir encore; ces montagnards aux vestes sombres, à la large ceinture violette, aux culottes de velours bleu, qui vont et viennent sur la place, les filles qui sortent des maisons et restent devant les portes; les enfants qui dansent autour des musiciens, toute cette jolie scène nous fit prendre notre mal en patience: la promenade finie, l'un des musiciens déclare qu'il faut danser, les filles

accourent et la danse commence. Cette fête improvisée se prolongea jusqu'à 3 h. du matin ; toujours sur le même air.

DE BIELSA A FANLO PAR LE VAL DE NISCLE

Le 18 septembre, fidèles à nos habitudes, nous prenons d'abord le thé, puis nous partons à 7 h. du matin avec le señor Chucarillo qui doit porter nos provisions jusqu'au col de Niscle et qui reviendra le soir à Bielsa.

Le chemin suit la rive gauche du rio Cinca de Pinède, traverse le village de Xavierre (1,120 mèt.) aux anciennes maisons armoriées, longe un barrage et remonte la belle vallée de Pinède. Devant nous, au loin, est l'admirable cirque de Béousse¹. J'ai parcouru cette partie du massif calcaire, au coucher et au lever du soleil, un peu à toute heure du jour, et je ne puis encore exprimer le charme exquis et pénétrant de cette immense solitude, si harmonieuse de lignes, si chaude de couleur, avec ses immenses forêts, ses roches calcaires largement modelées, ses glaciers et ses cascades.

1 h. Sur une terrasse se montre l'église d'Espierbe ; en face, sur la crête des Parets, se dresse le beau rocher de Mail-Grande ou Mail-Aouéran ; le bruit de la grande cataracte de Béousse trouble seul le silence. Il y a huit ans, je m'étais arrêté pour la première fois, à cette même place, avec mon ami le comte H. Russell, pour admirer au soleil couchant le cirque et les glaciers du Mont-Perdu rougis par les rayons obliques du soleil ; aujourd'hui tout est en pleine lumière.

Pendant une heure nous continuons à remonter la vallée, puis nous traversons le Rio Cinca et nous nous arrêtons sur la rive droite, près de la casa d'Inglatas (1,250m.), afin de déjeuner dans l'ombre de la maison.

¹ Voir l'*Annuaire* de 1877, p. 23.

2 h. — Après avoir accompli cet acte important, nous quittons le fond de la vallée, et nous commençons à monter presque droit, à l'Ouest, sur les flancs des Parets de Pinède. Un petit sentier à peine frayé s'élève en lacets à travers une forêt de buis, à laquelle succède bientôt une belle forêt de hêtres et de pins, percée çà et là de charmantes clairières; l'eau abonde, les ruisseaux descendent en cascates, formant une série de ravins boisés que nous contournons.

2 h. 35 min. — A 1,480 mètr. d'altitude, une grande clairière herbeuse, ombragée par des hêtres magnifiques, nous laisse voir la vallée, l'Estibette et le massif des Libones; au-delà de cette clairière, les affleurements de roches nues sont plus nombreux. La montagne s'élève de terrasse en terrasse; l'escalade d'une série de faciles cheminées nous permet d'atteindre rapidement la limite de la végétation forestière.

3 h. — A 1,810 mètr., nous entrons dans la région des rhododendrons, des arbrisseaux et des pâturages.

3 h. 45 min. — Une excellente fontaine (1,990 mètr.) nous procure l'occasion d'une halte. Plus loin, nous ne trouverons plus d'eau avant d'avoir atteint la vallée du rio Vello, et, quoique Chucarillo semble préférer le vin, — avec modération, — nous nous installons sur l'herbe. L'eau est fraîche et délicieuse; c'est un vrai régal pour Henri et pour moi; de plus, la vue est fort belle, et je trouve qu'une belle vue, de l'eau fraîche, du soleil et une cigarette forment un ensemble fort satisfaisant. Ici, nous avons le choix entre deux voies : nous pouvons aller rejoindre, près de la cabane de Fourcarral, le chemin ordinaire du col de Niscle, ou bien monter directement vers le col, sans trop savoir ce que nous rencontrerons sur la route. « *Malpays*, » dit l'Espagnol; mais nous avons assez de temps pour essayer le plus court, qui nous est inconnu : va donc pour le plus court ! et nous partons.

L'escalade, sur des pentes gazonnées, puis au moyen d'étroites corniches sur la roche vive des Parets, est d'abord facile ; en 30 min., nous nous élevons de 300 mèt. ; mais, à partir de 2,300 mèt. d'altitude, les corniches et les cheminées deviennent assez pénibles ; les pentes, extrêmement inclinées, sont couvertes d'éboulis de calcaire qui roulent sous le pied et contusionnent les chevilles ; et, là où nous rencontrons la roche en place, elle est si désagrégée, si peu solide, que nous ne pouvons avancer qu'en sondant le terrain et en montant très-rapprochés les uns des autres, afin d'éviter les chutes de pierres. Cette grimpe sur un sol mobile est réellement mauvaise. Après avoir contourné plusieurs couloirs, dans lesquels les blocs de rocher et les graviers glissent continuellement, tant l'inclinaison est forte (60, 65 et 70°), nous nous trouvons arrêtés à l'origine de l'une de ces raillères ; sur notre droite est une muraille verticale, fissurée et sans solidité ; à notre gauche s'ouvre, béante, la raillère qui tombe à pic entre deux murs de roches désagrégées ; devant nous, un bloc de roche calcaire, haut de 3 mèt., barre notre route : il est bombé, presque lisse, mais solidement calé ; il faut le franchir ou revenir sur nos pas. En un instant, Henri a atteint le haut de ce rocher ; comment a-t-il pu l'escalader sans aide, et même sans quitter le sac ? J'avoue que je ne le comprends pas. L'Espagnol, hardi montagnard et chasseur d'isards, essaie, retombe deux fois et déclare qu'il va chercher un autre passage. Henri lui tend alors la main et le hisse près de lui. A mon tour, je tente cette escalade en écharpe ; je me cramponne au rocher avec les mains, mais les saillies sont insuffisantes ; je ne puis réussir à poser le second pied, et je suis obligé d'avoir recours à l'aide d'Henri pour atteindre le haut du rocher. J'aurais du plaisir à renouveler cette tentative ; mais, l'année prochaine, où sera ce bloc ?

Au-delà de ce mauvais pas, nous ne rencontrons plus de

difficulté réelle, et c'est sur de larges corniches émoussées par les neiges que nous cheminons, ayant en vue la crête des Parets de Pinède, dont les murailles de calcaire jaunâtre, tailladées, déchiquetées, tour à tour dénudées par les neiges ou brûlées par le soleil, forment un tableau d'une sauvagerie grandiose et terrible.

5 h. de Bielsa. Col de Niscle (2,530 mètr.). — Vue admirable¹. Après avoir mangé un morceau en compagnie du señor Chucarillo, qui va rentrer à Bielsa, nous nous séparons. Henri et moi nous commençons à descendre au Sud le talus fort incliné du-col; puis, arrivés près du rio Vello, nous en suivons la rive droite en nous maintenant à une grande élévation au-dessus du lit du torrent. Toute cette partie de la route, jusqu'à la brèche Passet-Pujo, a déjà été décrite, et je n'en dirai rien, si ce n'est que cette seconde visite n'a fait que confirmer l'impression de grandeur harmonieuse que j'avais éprouvée la première fois que je passais le col de Niscle avec mon ami Schrader.

Nous laissons à droite la brèche, et nous cherchons un chemin pour descendre vers le fond de la vallée, où, à défaut de cabane et même d'abri, nous aurons au moins de l'eau et du bois pour la nuit. La descente vers ce gouffre tout noir, au milieu duquel est caché le rio Vello, assez terrible à première vue, est en réalité des plus faciles; les banquettes et les éboulis sont très-praticables, et les pentes gazonnées, parsemées de buissons, n'offrent aucune difficulté; d'ailleurs, Henri Passet trouve du premier coup d'œil les passages faciles, et mon modeste rôle se borne à le suivre. Bientôt nous arrivons au bord du rio Vello, près de son confluent avec le torrent du barranco de Fon-Blanca. Il se fait tard. Déjà le soleil ne dore plus que les crêtes de la vallée; il faut nous hâter de chercher un abri; tout à coup Henri s'arrête et prête l'oreille; il lui a semblé

¹ Voir l'*Annuaire* de 1875.

entendre tinter au loin une clochette. Le son devient bientôt tout à fait distinct, il y a donc des moutons et des chèvres, et, par conséquent, un berger et un abri ; aussitôt nous nous mettons à battre le terrain pour découvrir un sentier ; le sentier trouvé nous conduit à la cabane.

6 h. de Bielsa. Cabane de Fon-Blanca (1,730 mètr. d'altitude). — Nous avons descendu de 800 mètr. depuis le col de Niscle. La cabane, ou plutôt l'abri, est solide. Un énorme bloc de calcaire, taillé en pyramide et reposant à sa base sur une nappe de rocher, laisse entre le sol et lui une sorte de poche dont deux côtés ont été fermés par des murs en pierres sèches. C'est dans cette poche que vivent les bergers. En les attendant, nous examinons le campement sans entrer dans la cabane, ce qui serait une impolitesse. L'endroit est charmant ; la cabane, perchée sur un mamelon herbeux, est adossée à la muraille rouge, zébrée de jaune, d'un petit cirque formé par le ressaut du barranco de Fon-Blanca ; à droite et à gauche de l'abri sont deux abondantes cascades ; des buis entourent le mamelon ; en aval, commence la forêt ; en amont, au loin, se montre l'arête du col de Niscle.

Le berger et deux petits pâtres, très-propres et très-intelligents, arrivent, et, quoique un peu étonnés de voir des étrangers, nous font bon accueil. Nous apprenons avec plaisir que la cabane n'est occupée que depuis deux jours, et que, au moment de l'installation, ils ont nettoyé le gîte en y faisant brûler des buis et des pins. Ces braves gens sont remplis d'obligeance. L'un des petits pâtres nous raconte qu'il a été jusqu'à Gèdre acheter des sonnettes pour le troupeau, et il est très-fier de « connaître la France ». Chacun s'empresse pour nous être agréable ; les enfants me font un lit de leurs capes au meilleur endroit de leur cabane, et, au moment du repas, qui se compose d'une chaudronnée de lait de chèvre et de tranches de pain, on nous offre simplement des cuillers et des

coupes de bois, et, gaiement, nous mangeons à la gamelle.

Le souper fut trouvé excellent, et, malgré les affleurements du rocher qui pointaient sous les capes, je dormis presque toute la nuit.

Le 19 septembre, à 4 h. 30 min. du matin, on rallume le feu, et, tout en mangeant une bouchée de pain, nous questionnons les bergers sur la vallée et sur la route à suivre. Le vieux berger nous apprend que l'on est obligé de faire passer les troupeaux par les plateaux supérieurs et par la brèche que Schrader et moi avons nommée, en 1875, *brèche Passet-Pujo*. Il prétend que la partie supérieure de la vallée, jusqu'au barranco de Pardina, est impraticable, même pour les chèvres, et il affirme que nous ne pourrions la traverser; que, quant à lui, il y est passé une fois pour descendre à Escalona, mais qu'il a eu tant de peine que jamais plus il ne tentera l'aventure; puis, voyant que nous sommes bien décidés à continuer notre route, il nous apprend que, si nous réussissons à atteindre le barranco de Pardina, nous trouverons à cet endroit un chemin de trainage qui nous permettra, soit de visiter facilement la partie inférieure de la vallée, soit de nous rendre à Nérin et à Fanlo.

A 5 h. 45 min., le jour commence à poindre. Nous remercions nos hôtes, qui se décident à grand'peine à accepter un douro, et, à 6 h. du matin, nous partons afin d'aller prendre le thé en plein air, près du torrent. La matinée est fraîche et belle. Au Nord, se montre la grande arête du col de Niscle, qui se détache finement sur le ciel encore sombre; près de nous, à notre droite, s'élèvent les escarpements de Fon-Blanca, dominés par de grandes murailles qui se dressent de plus de 500 mèt. jusqu'au plateau de la Cazotte. Traversant le torrent de Fon-Blanca nous suivons le fond de la gorge sur la rive droite du Rio Vello, tantôt dans le lit même du torrent, tantôt à

travers les taillis ; le défilé s'élargit un peu, laissant place à quelques pâturages ; à gauche, sur un mamelon herbeux, sont des cabanes de bergers.

6 h. 35 min. (1,550 mètr.) — Nous nous arrêtons dans un bassin de verdure formé par le confluent d'un petit ruisseau qui descend de l'Ouest au fond d'un ravin masqué par les arbres. Là, nous trouvons une provision de bûchettes de buis, destinées sans doute à être transformées en cuillers, et oubliées par leur propriétaire, car elles sont sèches et bonnes à faire du feu. Henri construit un bûcher, le feu s'allume, et, pendant que l'eau chauffe, nous nous livrons, chacun de notre côté, aux ablutions matinales ; puis, reposés, rafraîchis par l'eau glaciale du torrent, nous regardons ce qui nous environne. Jusqu'alors, nous avons marché au Sud-Sud-Ouest ; ici, la vallée fait un coude à la rencontre d'un ravin de droite en amont, et fléchit au Sud-Sud-Est pour reprendre un peu plus loin en aval, à la rencontre d'un ravin de gauche qui descend du col d'Escuain, la direction première. Nous sommes entourés de tous côtés par d'immenses parois de roches verticales grises, rayées de jaune, aux anfractuosités desquelles s'accrochent des buis, des pins, des hêtres, etc., suspendus dans les airs. Il semble que nous sommes entièrement séparés du monde.

Deux marmitées de thé, accompagnées de tranches de pain grillé, nous font un excellent déjeuner du matin ; puis nous partons pour l'inconnu, car aucun touriste, pas même mes amis Ch. Packe ou F. Schrader, n'a parcouru le fond de la vallée de Niscle, appelée aussi par les Aragonais *val de Ripareta*. Cette vallée, la plus considérable des crevasses du massif du Mont-Perdu, véritable cañon qui atteint jusqu'à 1,000 mètr. de profondeur, sur un écartement aux lignes de faite variant de 800 à 1,500 mètr. au maximum, est encore à peu près inconnue dans sa partie supérieure, même des chasseurs et des bûcherons espagnols ;

c'est seulement depuis quelques années que la forêt immense qui la recouvre est exploitée, de Pouy-Arrouebo, près d'Escalona, au barranco de Pardina ; mais, entre ce barranco et celui de Fon-Blanca, c'est une forêt vierge que nous devons traverser¹.

Nous suivons d'abord pendant 10 min. le bord du torrent, sur des nappes de roches polies par les crues et assez glissantes ; puis nous pénétrons dans la forêt, en face du barranco boisé qui descend du col d'Escuain.

Il faudrait être un grand poète pour dire l'impression profonde causée par la pénombre des grands bois silencieux ; quant à moi, je dirai seulement que cette forêt vierge, avec son cadre de rochers immenses, forme un ensemble merveilleusement beau.

Autant que possible, nous longeons le pied des murailles supérieures de droite qui, d'étages en étages, montent de 350 à 400 mètr. jusqu'aux plateaux de la Caçotte ; là, les fourrés sont moins épais et la marche plus facile ; mais bientôt une saillie de roche nous oblige à rentrer dans les massifs de la forêt, et à nous glisser entre les troncs des sapins, des hêtres et des frênes, ou à travers les buissons. Des arbres magnifiques, morts de vieillesse ou frappés de la foudre, barrent souvent le chemin ; les uns reposent sur le sol, présentant de tous côtés, comme des chevaux de frise, un fouillis de branches aiguës ; d'autres, arrêtés dans leur chute par les arbres voisins, forment portails ; d'autres encore pointent au-dessus des précipices. Ça et là, des banquettes de roches sombres tombent à pic ; il nous faut les contourner, soit par le haut, soit à leur base. Plus loin, la terrasse que nous suivons est coupée par un ravin secondaire, et nous sommes forcés de descendre dans de vérita-

¹ Mon ami F. Schrader a relevé cette vallée du haut des plateaux supérieurs et y est descendu en 1877 pour passer du col d'Escuain au plateau de la Cazotte. Sa carte, publiée dans l'*Annuaire* de 1877, est d'une exactitude scrupuleuse et rend parfaitement le relief du terrain.

**Le Mont-Perdu et la vallée de Niscle, vue prise des pâturages de Niscle.
Dessin de F. Schrader, d'après nature.)**

bles gouffres en nous aidant des arbrisseaux et des herbes qui poussent dans les moindres fissures du rocher, et en nous laissant glisser de saillies en saillies. Dans ces passages, Henri me montre le chemin sans pouvoir me venir en aide. « Surtout, ne vous accrochez pas aux buis, » me dit-il, et, chaque fois que nous avons atteint le fond d'une de ces coupures, il respire plus à l'aise ; puis nous escaladons la paroi opposée pour rentrer dans la forêt.

De distance en distance, une éclaircie nous permet de voir sur la rive gauche, au-dessus de la zone forestière, d'immenses parois de roches qui montent de terrasses en terrasses, se dressant en aiguilles, se courbant en amphithéâtres. Ici, la roche est jaune, rayée de noir ; là, blanche ; plus loin, orangée ou presque rose. Les crêtes ressemblent à d'immenses fortifications taillées en étages. Il en est ainsi, sur les deux versants, sur une longueur de près de 20 kilom. à vol d'oiseau ; seulement, l'architecture, la coloration des roches, la disposition des masses de verdure de la base changent continuellement d'aspect, tout en gardant l'unité d'ensemble, cette marque des grandes œuvres.

Souvent, le rio Vellos est caché par la forêt ; souvent aussi, nous apercevons son lit, devenu plus large, rempli d'une eau tranquille et bleue qui bientôt va se précipitant de chute en chute entre les banquettes noires d'un étroit canal ; puis nous sommes de nouveau obligés de nous rapprocher des murailles supérieures.

Tout à coup, nous nous trouvons au bord de la coupure verticale, absolument infranchissable, du barranco de Pardina, qui descend du col inférieur de Gaulis ; il nous faut alors descendre en retour dans la forêt, afin de chercher, au bord du rio Vellos, le chemin de trainage dont nous ont parlé les bergers de Fon-Blanca ; les pentes sont très-vives, mais elles ne présentent aucune difficulté, et bientôt nous avons atteint le fond de la vallée.

1 h. 30 min. (1,420 mèl.). — Quelques minutes après, nous entrons dans une clairière ombragée de grands arbres, où nous rencontrons un Aragonais, fabricant de cuillers en buis, qui, en nous voyant, s'écrie : « El señor Passeto ! » Il est venu plusieurs fois à Gavarnie et connaît Henri ; il nous offre du vin et du pain, fume une cigarette avec nous, et ne veut pas croire que, du premier coup, Henri ait pu découvrir le seul passage qui existe, paraît-il, pour descendre au bord du rio Vellos ; il nous affirme que personne ne s'aventure dans la partie de la forêt que nous venons de traverser, et que, pour se rendre au col de Niscle et à Bielsa, les Espagnols prennent le chemin des plateaux supérieurs.

Près de la clairière commence le chemin de trainage et la partie exploitée de la forêt. C'est un des plus beaux quartiers de forêt que j'aie visités : des sapins et des hêtres gigantesques, des frênes monstrueux bordent le chemin. Parfois les arbres s'écartent un peu et nous laissent apercevoir le torrent, tour à tour large et tranquille ou resserré et se précipitant dans de charmants bassins entourés de grandes roches et de verdure. Sur le chemin même, nous rencontrons, en grand nombre, des arbres abattus et équarris par les bûcherons ; l'une de ces billes mesure 0^m 80 de côté, d'un bout à l'autre, sur 24 mèl. de longueur.

Le barranco de Pardina, dont nous traversons le débouché, est complètement masqué par les massifs de la forêt ; mais, sur la rive gauche, nous voyons de grandes murailles grises, ou jaunes, ou rose vif, le tout strié de jaune ou de noir, dont les crêtes se découpent sur le ciel bleu, en obélisques, en pyramides ou en châteaux-forts ; les ravins secondaires, véritables fissures, sont des nids de verdure ; de la moindre saillie de la roche, où il semblerait qu'un arbrisseau aurait peine à trouver place, jaillit une rangée de grands arbres, plaqués contre le rocher. Nous sommes

émervillés. Je regrette vivement que mon ami Ch. Packe, qui a fait connaître la vallée d'Ordesa, si longtemps oubliée, malgré le récit de Ramond, ne soit pas avec moi, et je suis fâché que mon cher collègue Fr. Schrader, qui déjà a vu la vallée de rio Vellos du haut du col de Niscle et aussi du sommet du pic de Sestrale, n'ait pu m'accompagner dans cette trop sommaire visite; du moins ses dessins, fidèles comme des photographies, auraient montré à mes lecteurs ce que, hélas! je ne puis que leur indiquer. Mais je puis affirmer que pas un de ceux qui, ayant l'amour du beau, visiteront la vallée du rio Vellos, ne regrettera ni son temps, ni sa peine.

2 h. — La vallée fléchit au Sud-Sud-Est, et nous voyons soudain au Nord-Nord-Ouest se dresser, au loin, les échelles et les glaciers du Mont-Perdu, tandis qu'à nos pieds le torrent se précipite en cataracte dans un large gouffre, bordé sur la rive gauche par une longue banquette de roche, lisse comme un mur de marbre et portant sur sa corniche de beaux arbres qui se penchent au-dessus du torrent. Plus loin, la vallée reprend la direction Nord-Sud, qu'elle garde jusqu'au confluent du rio Aso; là, elle tourne brusquement à l'Est-Sud-Est, prenant la direction même du rio Aso.

Bientôt nous arrivons devant un grand précipice boisé, que le chemin contourne en lacets, montant et descendant tour à tour; trois fois la route traverse le ravin, allant et venant comme la navette d'un tisserand.

2 h. 40 min. — Un pont nous permet de franchir définitivement cette crevasse, et nous nous arrêtons pour déjeuner; plus loin, nous nous éloignons du rio Vellos et nous risquons de ne pas trouver d'eau. En face de nous, sur la rive gauche, se développe un admirable amphithéâtre taillé dans les flancs du pic Sestrale, qui d'un seul jet s'élance à près de 1,000 mètr. au-dessus du lit du torrent; des pins, des buis énormes nous entourent; plus haut, des

ifs monstrueux bordent le chemin ; un de ces derniers, haut d'environ 15 mèt., mesure 2^m,50 de circonférence à 1^m,50 du sol, un autre mesure 3 mèt. ; les ifs aussi célèbres que peu connus du port de Boucharo sembleraient presque chétifs à côté des ifs de la vallée de Niscle.

3 h. 25 min. — Nous quittons le chemin de trainage, afin de prendre une route muletière conduisant dans la vallée du rio Aso. Devant rentrer le lendemain à Gavarnie et de là à Barèges, je n'avais malheureusement pas le temps de descendre jusqu'à Escalona ; d'ailleurs, je devais voir des contre-forts du pic Crespeña toute la partie inférieure de la vallée du rio Vellos, moins grandiose peut-être, mais tout aussi belle que la partie supérieure.

Le chemin muletier monte en lacets, rapide et pierreux, le long des escarpements couverts de taillis du pic Crespeña, et, après 25 min. d'escalade en plein soleil, nous faisons halte près de la Collada de Nerin, pour admirer encore la vallée et les crêtes supérieures qui se profilent au loin.

Aussitôt que nous avons franchi la brèche, nous découvrons, à l'Est-Sud-Est, le barranco de Guampe, traversé par le rio Aso, et toute la partie inférieure du val du rio Vellos, encadrée par les grandes murailles rouges de la Mingua-sera ; la Peña-Montañesa, toute bleue, ferme l'horizon ; à l'Ouest, se montre le pays de Fanlo.

Le chemin tourne droit à l'Ouest et passe horizontalement sur les pentes arides du pic de Crespeña. Le contraste entre le vert intense de la forêt que nous venons de quitter et les tons roux des montagnes nues et calcinées des environs de Nérin et de Fanlo, est saisissant ; autant la vallée de Niscle est belle et pittoresque, autant les montagnes écrasées, roussies, pelées, qui nous entourent sont monotones et vulgaires. Ici, en dehors de la vue de l'Est-Sud-Est qui est magnifique, la seule belle chose, c'est la lumière ardente du soleil.

4 h. — Nous traversons le pauvre village de Cercué (1,205 mèl.), et, trouvant un pommier qui a l'imprudence de nous montrer ses fruits, nous en prenons quelques-uns; les pommes de Cercué ont la grosseur de petites noix et sont acides au-delà de toute expression. Le chemin contourne successivement plusieurs ravins; devant nous sur un mamelon se montre le village de Nérin dont les maisons blanches, vivement éclairées par le soleil, se détachent nettement entre le bleu du ciel et le jaune du terrain.

4 h. 20 min. — Un pont (1,175 mèl.) sur un petit ravin assez profond, mais sans eau, descendant du pic Crespeña, nous conduit au pied de la butte de Nérin, et nous montons en lacets vers le village caché maintenant par un pli de la montagne.

4 h. 50 min. — Nérin (1,280 mèl.). Il n'est que 2 h. de l'après-midi, nous avons tout le temps d'arriver à Fanlo avant la tombée de la nuit; je m'arrête donc à la Casa Buesa afin de laisser passer un peu le plus fort de la chaleur. En entrant dans la maison, je vois un tas de belles pommes de terre, et je demande aussitôt que l'on en fasse cuire quelques-unes à l'eau sans autre assaisonnement que du sel. La padrona se récrie, veut y joindre des condiments, fait plusieurs tentatives inutiles, puis ne se résigne à me servir un si maigre repas qu'avec mille excuses. Ce plat improvisé, accompagné d'une tasse de thé, nous fit un excellent repas, sain et frugal. La maison est fraîche et propre, les hôtes fort obligeants; je les recommande aux futurs visiteurs.

Mais la journée s'avance, il est 4 h. 30 min. du soir; nous partons, accompagnés des souhaits de la señora. La route contourne une partie du barranco de Caldaruela; afin d'éviter ce long détour, nous quittons le chemin à peu de distance de Nérin, et nous descendons rapidement à travers des champs et des terres couvertes de broussailles vers le lit presque sans eau du rio Aso, dont nous remon-

tons ensuite le cours, en nous servant des rochers à découvert dans le lit même du torrent, jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par des escarpements à pic ; nous grimpons alors à travers les taillis de la rive droite, afin de rejoindre le chemin de Buisan et de Fanlo. Le soleil baisse peu à peu sur l'horizon : au Sud, tout est encore dans la lumière dorée du soir, mais déjà nous sommes dans l'ombre ; tout est calme et tranquille autour de nous ; au loin, nous entendons les chants des Espagnols qui rentrent au village.

5 h. 40 min. — Nous passons au pied du village de Buisan (1,400 mèt.), pittoresquement étagé sur un mamelon. Une fillette appelle sa mère, en nous traitant de *Gavachos* ; la mère, qui sans doute a des idées plus bienveillantes à l'égard des étrangers, nous salue de loin et donne une forte gifle à la fillette pour lui inculquer les principes de la civilité puérile et honnête : la fillette hurle, puis tout rentre dans le silence profond de la première heure du soir.

Le chemin, après avoir descendu au fond d'un ravin, monte vers le bourg de Fanlo, où nous entrons avec la nuit.

6 h. Fanlo. (1,430-1,450 mèt.) — Nous allons directement demander l'hospitalité au manoir du señor de Fanlo. La padrona et son fils nous accueillent avec empressement ; puis arrive le señor, qui vient à moi en me tendant la main. Je l'avais rencontré à Boucharo il y a quelques années ; il me rappelle aimablement que je lui ai fait fumer des cigarettes de Maryland et qu'il m'a demandé de m'arrêter chez lui lorsque j'irais à Fanlo.

Le dîner, très-abondant, fut terminé par un excellent dessert, composé de gâteaux, de fruits et de miel en ruche ; les chambres, avec leurs alcôves à portail doré, sont d'une propreté parfaite.

DE FANLO A GAVARNIE

Le 20 septembre, on nous sert une tasse de chocolat, on nous donne du pain et du vin, et ce n'est qu'en insistant que je puis faire accepter une très-modique rémunération.

Le chemin de Fanlo à Broto a été parcouru par un assez grand nombre d'excursionnistes, mais je n'en connais aucune description; aussi en dirai-je quelques mots, car c'est une charmante promenade.

A 6 h. 35 min. du matin, nous partons, accompagnés des souhaits de nos hôtes. Un petit col nous permet de passer du bassin de la Cinca dans le bassin de l'Ara. Tout était brûlé et dénudé sur le versant du rio Aso, tout est verdure et fraîcheur sur le versant du rio Xalle. Le chemin muletier qui longe la rive gauche du rio, à une grande élévation au-dessus du lit du torrent, est bordé de pins et de sapins qui, entre leurs troncs droits comme des colonnes, laissent apercevoir le fond de la vallée. Puis nous traversons des bois de hêtres, des taillis de buis et de beaux massifs de chênes. C'est une véritable promenade en forêt, et, comme il a plu un peu pendant la nuit, la fraîcheur est exquise, l'air embaumé par les senteurs des bois.

40 min. — Nous traversons le rio Xalle (1,120 mè.), et passons sur la rive droite. Les deux versants sont couverts de forêts; afin d'éviter de nombreux ravins boisés et des rochers escarpés, la route monte à une assez grande élévation au-dessus du torrent, ça et là bordé de prairies.

1 h. 40 min. 1,015 mè. — Nous traversons le débouché du barranco de la Canal, qui descend majestueusement en grands escaliers de pierre; le corriero (facteur), que nous avons rejoint, nous dit que c'est un mauvais pays; il est donc probable que ce barranco serait intéressant à visiter; en face, sur la rive gauche, s'ouvre le barranco

boisé de la Balle, dont les murailles à pic s'entr'ouvrent pour laisser passage à un petit torrent et s'étendent à droite et à gauche de son confluent avec le rio Xalle.

2 h. — Un pont nous permet de franchir le barranco del Funde, qui tombe de gouffre en gouffre dans le torrent; c'est superbe, et je m'étonne que ces divers barrancos n'aient pas été signalés et visités; d'ailleurs toute la vallée, depuis le col de Fanlo jusqu'à Sarvisé, avec ses forêts, ses belles prairies, ses bassins et ses défilés, est charmante de grâce et de fraîcheur. Après avoir longé la Pardina del Señor, nous montons un peu à travers un bois de pins, pour descendre ensuite dans la belle vallée de Broto; bientôt nous voyons à travers les arbres le large débouché du rio Xalle et le beau bassin verdoyant de Sarvisé, uni comme le fond d'un grand lac et bordé de montagnes roussies et brûlées par le soleil.

2 h. 50 min. — Sarvisé, belles maisons. Nous traversons le bourg, longeant le manoir de Don Blas; suivant alors la rive gauche de l'Ara, nous laissons à droite, perché sur une terrasse, le pauvre village de Buesa, puis sur l'autre rive Oto, qui s'étale au soleil; et, après avoir dépassé la chapelle de San-Blas, nous entrons dans le bourg de Broto.

3 h. 15 min. de Fanlo. — Je ne parlerai ni de l'église, ni du vieux pont de Broto, mais je recommande la casa Buesa, située sur la rive droite du Rio Ara. On peut y déjeuner très-convenablement et à des prix modérés; beaucoup d'obligeance.

De Broto à Gavarnie, la route est bien connue de nos lecteurs.

Le soir nous étions rentrés à Gavarnie, et le lendemain j'étais de retour à Barèges.

A. LEQUEUTRE,

Membre du Club Alpin Français.
Section de Paris.

Tavernay en Morvan, 12 octobre 1878.

DE BARÈGES A LUCHON

PAR L'ESPAGNE

Mon voyage de 1878, pendant lequel le temps m'a favorisé, comprenait toutes les montagnes situées entre les pics de Suelsa à l'Ouest et de Montarto à l'Est, c'est-à-dire une longueur de 50 kilomèt. environ, dans laquelle se trouvaient inclus les massifs des Posets et des Monts-Maudits. Je possédais déjà l'emplacement de la plupart des sommets de cette région, mais je désirais en étudier les détails et en reconnaître les vallées. Sans doute, ce travail ne présentait pas pour les Monts-Maudits un intérêt de nouveauté aussi grand que pour le Mont-Perdu ; M. Ch. Packe avait déjà éclairci la topographie de ce massif dans sa belle carte, datée de 1869. Mais cette carte, admirable au point de vue itinéraire, était moins accomplie sous le rapport de l'orographie, de l'orientation des vallées, de la situation des sommets. De plus, elle n'était détaillée qu'aux alentours des Monts-Maudits ; le massif des Posets y était vaguement indiqué par une ou deux crêtes, et la région granitique du pic d'Éristé n'y était absolument pas mentionnée.

J'avais donc là un vaste champ de travail, si vaste qu'un voyage ne m'a pas suffi pour l'étudier à fond, et que je préfère ne pas publier cette année encore la carte que j'en ai dressée : mieux vaut la vérifier et la compléter en 1879.

Celle que j'ai publiée, en 1878, dans l'Annuaire de 1877, s'arrêtait à la partie inférieure du rio Cinquetta ; la dernière indication qu'elle portât vers l'Est était le nom du village d'*El Plan*, dans la vallée de Gistaïn. Cette vallée, parcourue par les diverses branches de la Cinquetta, descend du Nord au Sud entre les massifs de Suelsa et des Posets. Plus à l'Est, la vallée de l'Essera se creuse entre les Posets et les Monts-Maudits ; enfin, entre les Monts-Maudits et les chaînons du Montarto, derniers grands sommets des Pyrénées atlantiques, descend la Noguera-Ribagorzana, dans une des plus belles vallées de la chaîne.

Le dirai-je en commençant, et déflorerai-je mon récit par un aveu qui lui enlèvera une partie de son intérêt ? Dans son ensemble, la région des Posets et des Monts-Maudits est inférieure à celle du Mont-Perdu comme hardiesse de formes, comme richesse de teintes, comme originalité d'allures. Je ne dis pas que ceux qui l'ont parcourue avant moi l'aient trop vantée, mais, si l'on veut avoir une idée nette du caractère des Pyrénées, c'est plutôt aux alentours du Mont-Perdu qu'il faut aller. Voilà mon aveu fait sans détour. Je sais bien qu'il risque de refroidir quelques lecteurs, mais je m'empresse de les rassurer, ils ne vont pas lire une relation dédaigneuse : j'ai vu nombre de choses admirables, des forêts étonnantes, des glaciers alpestres, des lacs entourés de neige, des vallées éblouissantes, j'avoue même avoir été ému plus que de raison devant la splendeur d'un soleil de midi dans la vallée de Malibierne ; mais, s'il me faut exprimer une préférence, ce ne sera pas en faveur des Monts-Maudits. Que le dieu Néthou me le pardonne, s'il y eut jamais un dieu Néthou dans les Pyrénées !

Parti de Luz pour Barèges le 5 août et de Barèges pour Castets le lendemain, je franchis en 5 h. 50 min., en compagnie d'Henri Passet, la vallée d'Escoubous avec ses nombreux lacs, ses granits déchirés ; puis le col d'Aure,

d'où la vue est extraordinaire sur la région lacustre de Couplan, et enfin la longue et pittoresque vallée de Couplan, au débouché de laquelle, sur les bords de la Neste, se trouve le hameau de Castets. La partie inférieure de la vallée, que je ne connaissais pas encore, me parut un peu monotone, mais la région lacustre, où les torrents, les forêts, les neiges, les grands lacs et les glaciers s'entremêlent dans les gorges et dans les contre-forts du Néouvielle ou du pic Long, m'a laissé l'impression d'une des plus belles choses que j'aie vues.

A Castets, nous couchâmes chez l'instituteur, M. Fouga, où l'on est simplement mais cordialement reçu ; puis, le lendemain, à 5 h. 30 min., nous partîmes pour l'Espagne par la vallée de Moudang. Le chemin traverse la Neste et pénètre dans le ravin de Moudang sous des forêts épaisses de hêtres et de sapins. Après 1 h. de montée, on sort de la forêt, la vallée s'ouvre, les prairies s'étendent, les montagnes s'écartent et se dénudent, et bientôt on aperçoit le hameau ou plutôt le village des granges de Moudang pittoresquement situé au milieu de grands pâturages aplanis en terrasses sous les montagnes neigeuses de Chourrious.

Le site est grandiose et gracieux à la fois. Je vois encore la belle plaine verte, la fumée lumineuse des cabanes, les vaches errantes, les habitants qui sortent des granges et se dirigent en procession, par des sentiers fort doux, entre les grandes herbes, vers la source ferrugineuse qui jaillit à 30 minutes plus loin, au pied même du cirque de Chourrious.

C'est une procession de malades ; quelques bourgeois de petite ville, des fillettes aux joues roses et au regard brillant, tout cela plein d'entrain, de bonne humeur, mais anémique, à ce qu'on nous apprend. Fort bien, nous serons volontiers anémiques, nous aussi, pour la circonstance, et nous nous joignons à la caravane. On arrive aux sources,

qui jaillissent à gros bouillons dans des bassins rouges ; on s'assied, chacun déballe son petit déjeuner qu'il partage volontiers avec celui du voisin ; on cause, on rit, on boit beaucoup en puisant à la source ; c'est comme si on avalait une dissolution de clefs ou de ferraille ; l'eau est glacée, l'air limpide et frais encore sous l'ombre matinale des roches : il ferait bon s'oublier dans cette bonne, simple et joyeuse compagnie ; mais le temps marche, il nous faut marcher aussi. Qui sait si, dans vingt ans, il n'y aura pas un casino et des toilettes aux eaux de Moudang ?

Nous montons vers le port, et à 11 h. 10 min. nous franchissons la frontière, qui est composée d'un double repli. Il fait froid, et la vue est insignifiante sur l'Espagne. Aussi, après avoir passé à peu près une heure à traquer inutilement sept isards, avec deux hommes du pays, nous dirigeons-nous vers les bases des pics Suelsa et Fulsa. La nuit se passe dans une mauvaise cabane abandonnée, au pied du pic d'Ourdissetou.

Le lendemain, nous faisons l'ascension du pic Suelsa (3,000 mètr.) dont je ne dirai rien, mon ami M. Lequeutre l'ayant faite quelques jours plus tard et m'ayant témoigné le désir de la raconter. Du Suelsa, nous descendons en 4 h. sur le village du Plan, d'où nous devons repartir le lendemain pour le massif d'Éristé.

PIC D'ÉRISTÉ.

Ici commençait l'inconnu. Le comte Russell avait fait quelques jours auparavant la première ascension de ce pic, mais par le versant opposé et en partant d'Éristé.

J'avais eu le regret d'être retenu à Paris, et de ne pouvoir, malgré ses télégrammes réitérés, le rejoindre pour cette course, projetée entre nous depuis longtemps ; mais je voulais me dédommager en attaquant le pic par son versant occidental.

Plusieurs voies, deux au moins, s'offraient à nous ; nous pouvions remonter la vallée de Gistaïn jusqu'au pied d'un ravin qui descend à l'ouest du pic, ou bien monter droit au Nord-Est du Plan, par un vallon qui s'enfonçait dans le massif et semblait se diriger vers la cime. Ces deux routes étaient aussi inconnues l'une que l'autre. Passet opinait pour la première, je préfèrai la seconde. Chacun de nous avait raison à son point de vue : Passet pour aller vite, et moi pour tout voir.

La préparation de nos trois jours de vivres et la recherche d'un porteur nous retardèrent jusqu'à 9 h. 40 min. : quand nous partîmes, accompagnés d'un jeune Espagnol de belle mine, dont je me suis empressé d'oublier le nom, le temps était déjà étouffant et le soleil semblait verser non plus de la lumière, mais du feu. — Remontant la rive gauche de la Cinquetta pendant 35 min., puis traversant le torrent sur un pont de pierre, nous commençâmes vers 10 h. 30 min. l'ascension interminable d'un contre-fort mal boisé, exposé au Sud-Ouest. On s'y élève de 400 à 500 mètres par un chemin assez praticable, puis on oblique à droite pour gagner le vallon de Scïn, profond, boisé, et sur le versant opposé duquel nous distinguons, très-loin et très-haut, les bâtiments d'exploitation d'une mine de cobalt et de nickel. Le chemin y conduit tout droit, c'est même sa seule raison d'être. Il sert bien aussi, pendant 10 minutes, de canal latéral au torrent, mais c'est une pure affaire de circonstances. En se retournant, quand on ne marche pas trop profondément dans l'eau, on voit la masse du Cotiella s'amonceler au Sud dans une poussière de soleil, avec ses forêts, ses déserts de pierre rouge et ses neiges. A 11 h. 20 min. nous traversons le torrent sur un pont de bois, et nous entrons 10 minutes plus tard dans la cour de la mine. Antonio Rinç, le maître de l'hôtel du Plan, dirige les travaux ; il nous invite à déjeuner avec une si loyale

simplicité que nous acceptons de prendre au moins le café. Puis il me fait visiter l'usine, qui est vraiment bien établie et qui donne des bénéfices. Un ingénieur allemand nous accompagne ; il est là pour l'analyse chimique, et parle tant bien que mal le français, ce qui lui permet de corriger le langage d'Antonio et même de m'apprendre avec sévérité qu'on ne fait pas la photographie sur du « verre », comme je le disais, mais sur de la « vitre ! » Cette leçon m'égaie considérablement ; le professeur n'y comprend rien.

A midi 35 min. nous repartons accompagnés d'un deuxième porteur qui connaît, paraît-il, le massif supérieur et qui doit nous mener tout droit au pic (le pauvre homme le croyait peut-être lui-même). Montant au Nord-Est par des pentes herbeuses très-redressées, nous arrivons en 30 min. au sommet d'un ressaut d'où le torrent de Sein se précipite, au débouché du vallon supérieur. Ce vallon nous apparaît à son tour, se prolongeant au Nord-Est vers un escarpement sauvage de granit dominé par un cirque d'aiguilles neigeuses. Nous cheminons sur des schistes anciens, aux formes douces, couverts d'une herbe épaisse. Arrivés au pied de l'escarpement de granit, nous attaquons la paroi rocheuse sur laquelle bondissent des cascades. Aucune difficulté ne retarde notre route, et à 3 h. 20 min. (3 h. 40 min. du Plan) nous atteignons le sommet de la muraille. Petit lac de deux ou trois hectares avec une ébauche de barrage tenté par les mineurs. Nous contournons ce lac par l'Est ; devant nous, autour de nous, le pourtour de la vallée forme une demi-circonférence d'aiguilles verticales, déchiquetées, superbes. Nous traversons un chaos immense, vrai plateau de ruines d'un gris rosé, et subitement un vaste lac aux eaux bleues et noires nous apparaît, remplissant entièrement le fond de ce cirque (3 h. 30 min. Barom. 2,320 ; therm. + 20).

Nous nous arrêtons, ravis de cette apparition que rien

ne nous avait fait prévoir. Je prends une esquisse et quelques photographies, puis je parcours les bords du bassin et les recoins de ce beau cirque. Cependant le soleil s'abaisse, les vagues du lac chantent comme un faible carillon entre les blocs sonores de granit ; les roches dorées et les neiges se reflètent dans la partie abritée de la nappe d'eau. C'est si beau que nous nous décidons à passer la nuit au bord du lac, dans les débris de deux cabanes, dont l'une nous servira à réparer l'autre.

D'ailleurs, notre porteur, qui connaissait si bien le pays, est au bout de son latin, et tandis que ma boussole m'indique, droit devant nous, la brèche, difficile, mais praticable, qui doit nous approcher du pic d'Éristé, le brave homme affirme qu'il faut passer tout-à-fait à droite, en laissant à gauche les murailles du cirque. Nous réparons la cabane, puis la nuit vient. La lune, suspendue au zénith, jette sa douce lumière sur le lac et sur les parois du cirque ; le vent s'apaise, les vagues s'endorment. A 11 h., j'étais encore assis sur un bloc du rivage ; j'y aurais passé la nuit, perdu comme en un rêve et sentant littéralement rouler la terre au milieu des étoiles. Mais Henri vint me rappeler que nous aurions le lendemain autre chose à faire qu'à rêver.

Après une nuit très-douce, presque tiède, nous partons, le 10 août, à 5 h. 30 min. du matin (barom. 2,335 mèt. ; température, + 13). Je voudrais me diriger vers le Nord, mais notre Espagnol affirme que nous arriverons plus vite par l'Est. En réalité, je crois qu'il est intimidé par les parois qu'il s'agirait de gravir. Nous le suivons, et une ascension de 35 min. nous amène à la brèche orientale (barom. 2,540 mèt. ; therm. + 12°), d'où nous apercevons sous nos pieds, à l'Est-Sud-Est, un vallon pierreux, avec deux lacs, qui doit descendre sur Sahoun : notre guide l'affirme, du reste ; mais, quand il s'agit de reconnaître le pic d'Éristé, dont je crois entrevoir sur notre gauche les

aiguilles granitiques, nous cessons d'être d'accord. Le brave homme veut maintenant aller tout à fait à gauche, et franchir la crête à l'extrémité de laquelle doit être le pic, pour l'aborder par le versant Ouest. Ce plan, trop compliqué pour un grimpeur qui ne songerait qu'à aller vite, a pour moi l'avantage de nous rejeter du versant de Sahoun sur le versant opposé. Une escalade assez rude, puis une brèche escarpée, neigeuse (2,800 mèr.), nous amènent à l'origine des vallons occidentaux, et nous apercevons au Nord-Nord-Ouest un beau lac très-grand et très-bleu. Du pic, pas la moindre apparence. « Il faut descendre au lac, » nous dit notre homme. Je renchéris, et je déclare que nous devons visiter non-seulement ce vallon, mais tous ceux qui se creusent en éventail vers l'Ouest. Rien de plus sauvage que ces vallons; on les croirait brûlés, et, dans chacun, nous trouvons un ou plusieurs grands lacs. Ce hérissément de crêtes granitiques plongeant de toutes parts dans des gouffres bleus est singulièrement beau et très-original; mais le voyage est long et pénible. Le pic se cache au milieu de toutes les aiguilles dont nous contournons péniblement les bases en cheminant sur de gros blocs de granit rose. Nous avons déjà découvert sept lacs; en voici deux autres au Nord-Ouest. Puis, par-delà une nouvelle crête, un nouveau sous nos pieds, et un autre très-loin et très-bas, plus au Nord; tous fort larges et fièrement encadrés de montagnes de grande allure. Au-dessus du dernier lac, à peine séparé de la nappe d'eau par quelques mamelons granitiques et une gorge noire, s'élève, à plus de 1,000 mètres, toute la masse des Posets. Vers l'Est, exactement au-dessus de nous, se hérisse dans le ciel une rangée de dents neigeuses. Laquelle de ces dents est le pic d'Éristé? Un dessin pris du pic Suelsa lève nos doutes; nous reconnaissons bientôt chacune des pointes qui nous dominent, chaque glacier, chaque promontoire, et nous grimpons à l'assaut

de ce qui nous paraît être le pic. Non sans quelques doutes, car la cime se cache au-dessus des murailles qui dominent le glacier, et nous serions bien en peine de dire si vraiment cette cime dépasse les autres. Nous traversons un glacier, nu et glissant, mais modérément incliné, et Henri part en avant pour essayer dans les hautes murailles granitiques la cheminée qui nous paraît la plus praticable. Un quart d'heure après, nous l'entendons crier, du milieu des aiguilles, et de très-haut, que nous pouvons le suivre. Je fais passer le jeune porteur en avant, car le brave garçon est singulièrement intimidé par l'aspect du couloir, et déclare que nous retomberons en morceaux sur le glacier : il importe donc de lui couper la retraite. Je le suis de près ; le deuxième porteur vient après moi. A peine nous sommes-nous élevés de 60 mètr., que le jeune homme pose le pied sur une trainée de glace noire, s'accroche, et se met à pleurer sans vouloir aller plus loin. Je suis obligé de prendre ses paquets, de lui creuser des pas et de lui faire mettre le pied sur mon bâton ferré en guise d'échelons ; pendant ce temps, les pierres dégringolent sous ses pieds et sous ses mains, qui tremblent. Le deuxième porteur, qui est en contre-bas et qui se tient à grand'peine sur la glace noire, n'est pas beaucoup plus rassuré ; mais il s'accroche bravement et finit par s'élever à son tour. Il y a là dix minutes très-longues, puis nous atteignons des roches moins redressées et sans glace. 5 min. après, nous sommes sur la cime (1 h. 10 min ; barom. 3030 mètr. ; thermomètre, + 10°), où nous trouvons la tourelle et la carte du comte Russell. Cinq nouveaux lacs nous apparaissent dans la gorge qui tombe sur Éristé, ce qui porte à dix-sept le nombre de ceux que nous avons vus depuis le matin.

Le panorama, vraiment beau, caractérisé par un premier plan d'immenses hérissements granitiques drapés de neige, est malheureusement assombri par un orage qui arrive du Sud. A peine ai-je le temps de prendre quelques clichés

photographiques et de relever le cercle des principaux points de l'horizon ; puis le paysage prend subitement un aspect fantastique ; le vent se lève, le tonnerre gronde, les rochers noirs et les nuages sombres se mêlent et semblent tournoyer ensemble ; la pluie commence à tomber, mêlée de grésil. Il nous faut quitter la cime au plus vite pour ne pas jouer avec la vie de notre jeune porteur. La descente n'est pas facile, mais nous atteignons sans accident la base du glacier, et 1 h. 30 min. de marche vers le Nord-Nord-Ouest nous amène au bord du lac le plus voisin de la base des Posets. La pluie, qui nous a accompagnés pendant la descente, s'arrête brusquement ; les grondements de la foudre s'éloignent, et, parmi les nuages entr'ouverts, le soleil brille sur les neiges des Posets, sur les granits et les pelouses où repose le lac comme dans une vasque aux larges contours. Une île de rochers émerge du milieu d'un golfe de pâturages ; autour de nous, la montagne ondule en hautes vagues de granit. Plus haut, à l'Est, montent les neiges ; plus bas, à l'Ouest, descendent les sapins. En face, au Nord, s'entassent les Posets, une muraille monstrueuse, noire, brune, rouge, blanche, formée d'un entrelacement de couches impossible à décrire.

Entre les roches primitives qui entourent le lac et les roches de transition qui forment les Posets, s'ouvre une étroite gorge, une vraie fente, la *Garganta de Millar* ; granit au Sud, schistes ferrugineux au Nord. Un col la domine et conduirait à Éristé et à Venasque, entre les Posets et le pic d'Éristé.

Toute cette région, si peu connue encore¹, est un des points les plus importants de la chaîne des Pyrénées. Depuis cent ans, on parle du Néouvielle ; on en fait un des pivots de tout le système ; on répète que l'axe géologique

¹ Voir p. 269 la description qu'en fait le comte Russell, le seul voyageur qui en ait visité une partie avant moi.

est reporté au Nord de l'axe orographique ; et nous voilà sur un Néouvielle méridional , aussi haut, aussi vaste, aussi riche en lacs, aussi puissamment ramifié que l'autre ! Je le soupçonnais l'année dernière¹, j'en suis sûr cette année ; j'y compte dix-sept lacs en un jour ; je vois les granits qui me portent se prolonger à travers les massifs de Suelsa et de Barrosa , vers le Vignemale, vers les monts d'Enfer, vers le Pic d'Ossau ; je les vois rejeter au Sud les calcaires crétacés du Mont-Perdu et du Cotiella ; au Nord, les schistes siluriens ou dévonien du Piméné ou des Posets. Ce que Ramond avait considéré comme une simple protubérance granitique devient un des grands alignements primitifs des Pyrénées, et le Néouvielle semble relégué au second rang quand je le considère du haut des granits d'Éristé. Mais patience ! Contentons-nous, pour le moment, de voir, et ne généralisons pas trop vite. « Le temps respecte peu ce que l'on fait sans lui, » et rien n'est plus nécessaire, en montagne, que de résister à l'enthousiasme du moment, d'en appeler de l'impression du jour à celle du lendemain.

Je l'avoue cependant ; au moment de me diriger vers les schistes des Posets, j'éprouvai un mouvement de joie intense en me retournant vers ce monde de granit, et je remerciai presque le pic d'Éristé de s'être trouvé conforme à ce que j'attendais de lui.

Il nous fallut laisser à gauche le déversoir du lac, qui tombe sur un gouffre infranchissable. Tournant à droite, vers le Nord, nous atteignîmes, sans presque descendre, l'origine supérieure de la gorge de Millar ; puis, suivant la rive droite du vallon, qui descend au Nord-Ouest, nous longeâmes le pied du sombre Posets. La gorge s'abaisse rapidement entre ses hautes murailles et le plateau du lac de Millar. C'est noir, abrupt, surplombant, plein d'arbres, presque effrayant de sauvagerie. Des gorges latérales,

¹ Voir l'*Annuaire* de 1877, page 36.

véritables fentes sans versants et sans fond, entaillent le mur des Posets. On ne sait ni d'où elles viennent ni comment elles ont pu s'ouvrir. Quelques arbres y pendent, se penchent sur nous, comme étonnés de voir l'homme. Plus bas, la forêt est noire, semblable à du velours, du moins sur la rive gauche. La rive droite, que nous continuons à suivre, s'évase à 2 kilomèt. environ au-dessous du lac, et nous pouvons, en nous élevant, gagner des pentes plus douces, au-dessus des escarpements inférieurs; ces pentes supportent de maigres pâturages, arrosés de ruisseaux ferrugineux, parsemés de grands pins aux branches étendues. Elles vont s'abaissant par larges ressauts, non plus vers la gorge de Millar, qui se creuse à gauche sous nos pieds, mais vers la vallée de la Cinquetta, qui s'ouvre en travers devant nous. Nous sommes sur les plateaux inférieurs des Posets, et, tournant graduellement vers le Nord, nous commençons à voir au-dessus de nos têtes les neiges qui recouvrent le versant occidental du pic. Encore 30 minutes de descente oblique au milieu des pâturages et des arbres, et nous nous trouvons devant le *Corral del Clot*, grand encadrement de troncs non équarris, enfermant un espace où se rassembleront à la nuit une centaine de mulets répandus dans la montagne. Un bouquet d'orties nous indique l'emplacement de la cabane où nous devrons passer la nuit. Une jarre de lait, abandonnée par le berger depuis le matin, nous désaltère; puis nous nous asseyons sur l'herbe, devisant de la journée et de celle du lendemain. Nous avons marché 9 h. 55 min., dont 7 h. pour la montée et 2 h. 55 min. pour la descente.

Le ciel n'a plus un nuage; à l'Ouest seulement, une nappe de brouillards épais sort lentement du port d'Ourdissetou et se dissipe en quittant la France. Le soir approche, et les mulets arrivent de toutes parts à travers la forêt; puis nous entendons les cris du pâtre qui rassemble ses chèvres et ses brebis. Les clochettes résonnent,

le troupeau arrive en galopant avec un bruit sourd dans l'herbe épaisse. Le berger s'approche de nous et nous souhaite avec simplicité la bienvenue : « Tout ce que j'ai est à votre disposition. » Le pauvre homme n'avait pas grand'chose, mais du moins il disait vrai.

PIC TONNERRE OU GRAND PIC DE BATCHIMALE.

Sur l'autre rive de la Cinquetta, au Nord de la cabane du Clot, s'élevait un grand pic, très-isolé, au milieu d'un chaos de montagnes secondaires. Ce pic, qui atteint presque 3,200 mèt., et qui touche à la France, troublait mes rêves depuis cinq ans. Je m'en étais graduellement approché ; le moment était venu de le gravir.

C'était le *pic Pétard*, nom vulgaire en apparence et poétique en réalité, car il signifie *pic Tonnerre*. Ne le cherchez pas sur les cartes : il n'y est pas indiqué, et vous perdriez votre peine, comme cela m'arriva, en 1874, quand j'aperçus, des glaciers du Mont-Perdu, ce grand sommet inconnu, très-loin à l'Est, et brillant de neiges ¹. Je le pris d'abord pour le pic des Gours-Blancs ; mais, en mesurant mes visées, je les vis passer trop au Sud. Était-ce donc le pic Perdighero ? — Non. Les visées passaient trop au Nord. Les gens du pays étaient unanimes ; en dehors de ces deux pics, on n'en connaissait pas d'autre dans la rangée d'Oo et de Clarabide, où j'avais tracé mon sommet ; j'avais évidemment rêvé. Mais, en 1875, mon rêve se renouvela. Du sommet de la Munia, le grand pic inconnu m'apparut de nouveau ; je le montrai à mon guide, vis-à-vis des Posets, au Nord du col de Gistain. En 1876, je l'en-

¹ Ne pas confondre ce pic avec un petit *pic Petar* marqué plus au Nord-Est sur la carte de l'État-major, dans le vallon d'Aygues-Tortes. Celui-ci n'a que 2,500 mèt., et la signification du nom me ferait croire à une erreur d'emplacement, car plus un pic est haut et isolé, plus la foudre le frappe.

trevis du Mont-Perdu; en 1877, de toutes les cimes de Bielsa. J'en approchais chaque année; je m'informais toujours : on persistait à n'y pas croire. J'étais arrivé à la certitude que ce pic s'élevait à l'extrémité de la crête de Batchimale, et que le sommet de ce nom (2,980 mèl.), marqué sur la carte française, ne formait qu'un faible éperon de ma montagne inconnue; on la niait toujours. La carte de l'État-major portait cependant hors des frontières françaises un petit triangle, sans nom et sans chiffres, sur lequel venaient se réunir toutes mes visées. Mais le comte Russell, le seul voyageur qui eût visité la région, avait vu, et fort bien vu, un signal géodésique sur un petit sommet de 2,600 mèl. Comment donc mes observations m'indiquaient-elles sur ce point une montagne de 3,160 à 3,180 mèl. ? Un peu déconcerté devant toutes ces dénégations, je m'avisai, au moment du départ, de demander à notre collègue, le capitaine Prudent, ce que donnaient les observations géodésiques de Corabeuf pour ce petit triangle mystérieux auquel je venais toujours aboutir. Sa réponse fut : *Pic Pétar*, 3,177^m 3. J'avais raison, mais ma découverte ne m'appartenait plus qu'à moitié. Je résolus du moins de prendre le premier possession de la cime, puisque personne n'avait voulu aller me la ravir.

Le 11 août, à 5 h. 45 min., nous quittons, Henri Passet, un porteur et moi, la cabane del Clot (barom. 2,000 mèl.; thermomètre, + 12°). Une descente de 20 min. nous conduit au bord de la Cinquetta, que nous traversons avec quelque peine. Le pic s'élève droit au-dessus de nos têtes, presque dégarni de neiges : il n'y en a, du reste, que fort peu en 1878 dans les Pyrénées. Henri Passet est maintenant aussi certain que moi de s'avancer vers une montagne sérieuse. Il croit même l'avoir gravie en 1876 avec M. Lacotte-Minard, dans la brume, en croyant se diriger vers un autre sommet plus occidental : nous verrons bien. Une montée assez vive sur des pâturages extrêmement

Le Posets, vu du Pic Tonnerre.
(Dessin d'après nature, par F. Schrader.)

inclinés nous conduit au vaste plateau qui entoure le pic vers le Sud et vers l'Ouest. Nous nous élevons doucement sur les pentes méridionales du sommet principal, que nous ne voyons pas, mais que nous devinons. Une crête aiguë qui descend au Sud-Ouest est aisément franchie, et nous tombons sur un vallon désolé au sommet duquel, vers le Nord-Est, brille la tête neigeuse de notre ennemi. Ennemi peu redoutable, il faut l'avouer, car nous pourrions l'atteindre directement par cette voie ; mais les rochers supérieurs sont extrêmement redressés et empâtés de neige ; il nous paraît plus court de traverser le vallon, de nous élever par une cheminée difficile sur la muraille qui le ferme à l'Ouest, puis de suivre le sommet schisteux de cette muraille en nous dirigeant vers le point culminant.

Nous l'atteignons, sans difficultés sérieuses, à 10 h. 5 m. (3 h. de la cabane del Clot).

Pas la moindre trace de pyramide. Le sommet est couvert d'un cailloutis schisteux, labouré de traces profondes par les *pétards* de la foudre. Le pic mérite bien son nom. Quant au panorama, le voici en quelques mots. Au Nord, par-delà une étroite coupure qui nous sépare des crêtes françaises, s'enfuit la vallée d'Aure. Au Sud, entre les neiges du Cotiella et celles du Suelsa, flamboie l'Espagne. A l'Ouest, brillent les glaciers du pic Long, du Vignemale, du Balaïtous, des monts d'Enfer ; puis le Marboré et le Mont-Perdu avec leur triple entassement de glaces et de neiges. Au Sud-Sud-Est, le pic d'Éristé et la masse noire du Posets, drapée de glace. Au Sud-Est, l'amoncellement des Monts-Maudits, encadré par le col profond de Gistaïn. A l'Est, presque sous nos pieds, tous les glaciers d'Oo, des Gourgs-Blancs et de Clarabide. Enfin, de toutes parts, le relief puissamment éclairé des Pyrénées que nous dominons. Seuls, le Vignemale, le Mont-Perdu, les Posets et le Néthou s'élèvent notablement au-dessus de

notre observatoire. On devine ce que je pourrais dire de la beauté de cette vue, cela suffit, j'aime mieux le laisser deviner.

Le ciel est d'une pureté complète, l'air absolument calme, et je puis demeurer jusqu'à 2 h. à travailler sur la cime et à photographier le panorama; puis Henri élève une belle pyramide et y glisse une bouteille contenant nos noms. Malgré le doute qui planera toujours sur l'ascension de M. Lacotte-Minard, je la mentionne sur notre billet, car notre collègue n'est plus, et mieux vaut éviter jusqu'à la possibilité d'une injustice. Toutefois, je dois dire qu'Henri ne reconnaît ni le pic ni les environs; il n'a vu que le brouillard et ne peut pas savoir exactement où il est monté. Le pic Batoa (3,035 mètr.) vers lequel il se dirigeait ce jour-là, s'élève de l'autre côté du vallon de la Pez, à 6 kilom. de nous, neigeux, noir et sauvage, mais bien modeste à côté de la pointe qui nous porte ¹.

Pour descendre, nous nous dirigeons au Sud-Ouest, à travers des rochers très-inclinés et des neiges, vers le vallon que nous avons reconnu et traversé en montant. Nous nous arrêtons 40 min. pour faire un bon repas auprès d'une fontaine (2,750 mètr.), en face du pic des Posets. Puis nous gagnons par le Nord-Est le col qui sépare le grand pic du petit sommet de 2,600 mètr. qui porte un ou même deux signaux. De là, une descente très-rapide, mais sans danger, sur des terrains croulants, nous amène à

¹ Le billet que j'ai laissé sur la cime du *pic Pétard* lui donne outre ce nom celui de *grand pic de Batchimale*. J'ai cru pouvoir le désigner ainsi, pour mettre la topographie locale, telle que je l'avais reconnue, d'accord avec des récits antérieurs, qui mentionnaient le massif de Batchimale sans en connaître le point culminant, et qui considéraient le *pic de Batchimale* de l'État-major comme formant le sommet de la crête. On voit qu'il s'en faut de 2 kilom. de distance et de 200 mètr. en hauteur, mais j'ai pensé qu'il y aurait avantage pour tous à ne changer que le moins possible la nomenclature admise. J'use toutefois du droit de traduction, et je remplace *Pétard*, qui faisait du reste double emploi, par son équivalent français, *Tonnerre*.

la base du col de Gistain (Est) et du port d'Aygues-Tortes (Nord), d'où nous redescendons la rive droite de la Cinquetta pour la traverser au même point que le matin et atteindre la cabane del Clot au coucher du soleil, après 2 h. 30 min. de marche très-rapide.

Le lendemain nous faisons l'ascension du pic des Posets par un temps superbe, et en 2 h. 20 min. nous nous élevons de la cabane (2,000 mètr.) à la cime (3,367 mètr.). Le panorama, si vanté, me paraît inférieur à celui de la veille, par la raison très-simple que du sommet des Posets on ne voit pas le massif sur lequel on se trouve, et que les glaciers d'Oo et des Gourgs-Blancs sont complètement invisibles. Le reste du panorama est identique, cependant on voit moins bien les vallées françaises et les plaines espagnoles.

En revanche, les vastes déserts de granit et de gneiss qui se déroulent au Sud-Est sont d'une grandeur et d'une tristesse saisissantes.

Nous descendîmes en 6 h. 30 min. à Vénasque par la superbe vallée d'Astos, et le lendemain nous rentrions à Luchon par le port de Vénasque. Ce jour-là, nous nous élevâmes de l'hospice de Vénasque à la cabane du port, soit plus de 700 mètr., en 55 min. Qu'y a-t-il donc dans l'air des montagnes pour doubler en quelques jours la force des muscles et l'énergie de la volonté ?

J'allai passer quelques jours dans les Basses-Pyrénées pour me reposer dans ma famille et mettre en ordre les résultats de cette première tournée. Mais le 20 août, à 9 h. du soir, je frappais à la porte de mon collègue Gourdon, à Bagnères-de-Luchon, fidèle à la promesse que je lui avais faite de voyager deux jours avec lui en Espagne lors de ma deuxième tournée.

Le 21, à 3 h. du matin, nous partons pour Vénasque par le port : MM. Trutat, Gourdon et moi, avec deux guides, Barthélemy Courrège et Firmin Barrau, deux por-

teurs, le père Courrège et le domestique de M. Gourdon, un cheval chargé de mille objets divers, dont une tente, bref, un équipage des plus complets, peu conforme à mes habitudes. Le temps est beau, mais le sommet du Néthou se voile, à notre arrivée au port, dans un grand nuage blanc. Nous passons la moitié de la journée à photographier, à dessiner, à nous asseoir au soleil dans les prairies du versant espagnol; je vais même pousser de petites pointes dans les ravins qui découpent la base des Monts-Maudits, ravins pleins de sources, de fleurs, de surprises charmantes, de groseilles et de framboises, au fond de l'un desquels j'ai la chance de trouver le contact des dolomies avec le granit. C'est sur cette ligne de contact que s'engouffrent et que rejaillissent les eaux. Je cours chercher Trutat, je le ramène au fond de mon nid de rochers et de verdure, où il s'enthousiasme, et, tout en mangeant des groseilles que nous cueillons parmi les rochers et entre les jaillissements du torrent, nous déclarons que ce petit vallon deviendra un jour classique. Du moins, s'il ne le devient pas, il manquera à tous ses devoirs.

La vallée de l'Essera, avec ses sapins énormes, ses roches reluisantes, ses cascades et ses larges bassins de prairies est belle, très-belle. De quelle vallée espagnole n'en peut-on pas dire autant? Vénasque, où nous arrivons à la tombée de la nuit, mériterait une description détaillée; mais, outre qu'on l'a déjà faite, je dois me borner aux montagnes et passer sous silence les rues sales, les enfants criards, les écussons armoriés, les ponts en dos d'âne, les fenêtres grillées, les jolies figures, les mulets harnachés et les cochons innombrables. En somme, une fois habitué au parfum des rues et à la cuisine à l'huile, j'aime ces petites villes espagnoles, à la fois remuantes et placides, bruyantes et mélancoliques, hérissées de tours, assombries par les montagnes, où toutes les ruelles étroites aboutissent à une place centrale, sur laquelle le soir viennent se ras-

sembler les chèvres pour dormir couchées sur le pavé. On se sent si loin de la France, si loin de l'Europe, dirais-je ! Au Sud, une sierra verticale, stratifiée, de couleur brûlée, fait penser à l'Afrique, et bien plus encore le maintien harmonieux et les grands yeux calmes des filles qui vont à la fontaine. Le soir tombe, tiède et plein d'apaisement, on n'entend plus que l'Essera qui gronde sur les rochers rouges et un vague murmure de guitares aux fenêtres ouvertes. Il fait bon respirer sous les étoiles qui apparaissent une à une. Qu'avons-nous besoin de travail, de pensée, de recherches, de complications infinies ? Une heure semblable suffit pour comprendre les peuples qui se laissent vivre.

GRAND PIC DE MALIBIERNE

Le 22 août, nous quittons Vénasque à 4 h. 45 min. du matin ; beau temps, barom. 664, therm. + 22°. Nous faisons une halte au pont de Cubère, à l'entrée de la vallée d'Astos, pour dessiner les contre-forts des Posets qui nous dominent à l'Ouest, puis à 6 h. nous repartons. Une heure nous suffit pour arriver au point de la vallée où l'Essera reçoit de l'Est, à travers une épaisse forêt de sapins, les cascades du torrent de Malibierne. Un pont traverse ce torrent, puis un sentier caillouteux se détache, vers la droite, du chemin qui nous ramènerait en France. Nous prenons ce sentier, qui va montant rapidement par des lacets multipliés sous les sapins et au milieu des buis. Au-dessus de nos têtes, trois étages de belles roches grises se dressent à pic, formant le grandiose portail de la vallée de Malibierne. Nous montons vivement, presque trop vivement pour le pauvre cheval qui, chargé de la tente, des instruments et des provisions, se déclare à chaque instant complètement découragé. Bientôt l'escarpement sur lequel nous avons commencé à monter se change en une

terrasse boisée, dont le rebord tombe à droite sur une gorge très-profonde où nous ne pouvons ni voir ni entendre le torrent. Sur l'autre rive, les rochers à pic, d'un gris clair et lumineux, se dressent comme un mur de 600 mèt., moucheté de sapins. De la première terrasse, nous nous élevons successivement sur trois autres terrasses, dont les flancs sont formés d'un immense dépôt de boue glaciaire. Nous y ramassons de superbes cailloux rayés. A chaque étranglement, des ressauts de roches polies et striées percent le manteau morainique; au-dessus de nos têtes, tout est rayé, poli, arrondi, et nous sommes déjà à 1,750 ou 1,800 mèt. Après la quatrième terrasse, une courte gorge en pente vive nous impose encore un petit effort, puis le sentier s'aplanit, les prairies s'ouvrent, l'horizon se dégage, la belle vallée de Malibierne nous apparaît avec son tapis de prairies entrecoupé de mamelons boisés, ses forêts sombres, ses escarpements granitiques et ses neiges. A gauche, le Néthou est encore invisible, mais les contre-forts qui en descendent ne lui sont guère inférieurs. A l'Est, tout au bout de la vallée, le pic de Malibierne (3,125 mèt.) surgit isolé, lumineux, très-beau de formes, comme un dôme neigeux dont la partie antérieure se serait écroulée. Beaucoup de fleurs, mais nous ne nous y arrêtons pas, et nous ne faisons une courte halte que pour nous réconforter un peu, dans un ravin où coule un filet d'eau fraîche. A cent pas de nous, une large cascade tombe de très-haut entre les sapins, et les prairies mamelonnées étendent leurs pelouses au milieu des forêts. Sur la rive gauche des affleurements ferrugineux laissent suinter de maigres nappes d'eau rouge qui vont rejoindre le torrent; tout à côté, une autre source coule du rocher, mais celle-ci dépose sur la pierre un revêtement blanc comme la neige. Le temps nous manque pour aller l'examiner de plus près, et nous repartons à 9 h. 30 min.

9 h. 50 min. — Cabane de Ribereta, dans une superbe clairière. Nous reprenons, au-delà, les sentiers qui courent au hasard dans la forêt. Les arbres sont petits, mais l'ensemble du paysage me plaît beaucoup. Ce n'est cependant pas là la vallée incomparable que j'attendais d'après les descriptions des rares touristes qui ont parcouru Malibierne, et je ne puis m'empêcher de songer à ce que diraient mes compagnons s'ils se trouvaient transportés au fond des gouffres rouges et sous les arbres monstrueux que domine le Mont-Perdu.

Mais la comparaison est un sot exercice ; elle gâte ce qu'on a et ne donne point ce qu'on n'a pas ; aussi je ne dis rien : j'admire, je respire le parfum des pins et de la mousse, et, comme le cheval a repris son entrain depuis que les montées se sont adoucies, nous avançons rapidement vers le fond de la vallée.

10 h. 15 min. — Nous traversons sur les cailloux de granit un large torrent, calme, peu profond, divisé en mille bras, qui descend des contre-forts du Néthou et serpente sous la forêt. Je m'y arrêterais volontiers pour la journée. Mais les arbres changent d'aspect devant nous. Voici enfin la vieille forêt, les sapins bifurqués et blanchis, les racines qui s'accrochent aux rochers, les rhododendrons mêlés à l'herbe et aux blocs de granit. Nous choisissons vers 2,000 mètr. la place du campement. Un rocher situé au Nord nous servira de foyer à réflecteur ; l'herbe couverte de brindilles de pin sera notre lit, et la tente nous fournira un palais. Elle est vite dressée, et nous déjeunons copieusement au pied des grands arbres.

Au Nord se gonflent les escarpements qui montent vers le Néthou. Ce sont de vastes déserts de granit, éblouissants de soleil et tachés de neige, au-dessus desquels s'élève le plus haut sommet des Pyrénées, encadré de deux glaciers peu visibles d'ici. Plus à droite, le pic des Tempêtes, puis le pic Russell, vont s'abaissant vers un large col, au-delà

duquel les pentes se relèvent vers le pic de alibierne. Celui-ci attire nos regards. Le soleil vient de l'éclairer, et, de minute en minute, ses roches, violemment contournées, s'illuminent d'une teinte plus ardente. Tout à l'heure il était gris, maintenant il prend la teinte d'un beau pain légèrement doré. La neige y brille comme de l'argent mat. Voilà un de ces aspects que les montagnes méridionales seules peuvent donner dans leurs beaux moments d'illumination. Il n'est que midi ; le pic semble nous appeler. « Montons-y !... » Et nous voilà partis, instruments au dos et bâtons en main. Je porte l'orographe, Trutat un objectif photographique, Gourdon un sac vide (qu'on remplira) et un marteau de géologue. Nous avons à nous élever de 1,100 mètr. à peu près ; mais la journée est encore longue, le ciel est pur et la température agréable. Nous poussons droit au pic, qui semble graduellement s'effiler et prendre l'aspect d'une quille gigantesque. Bientôt, les blocs parsemés dans l'herbe font place aux éboulis fuyants. Nous tournons un peu vers la droite pour rencontrer quelques rochers solides, et nous nous élevons d'abord rapidement. Par malheur, les roches éboulées contiennent des grenats, des cristaux d'orthose, de quartz, des curiosités de mille sortes, et mes compagnons s'arrêtent souvent pour casser des fragments ramassés dans les éboulis, et dont on déterminera les noms à loisir une fois revenus vers la plaine. Pour moi, qui me suis fait une loi de connaître les formes du terrain avant d'en rechercher la composition, et de ne pas considérer les formations géologiques autrement que sur place et dans leurs rapports avec la masse des montagnes, je préférerais marcher droit vers mon but, qui est le sommet, mais je m'arrête à chaque instant pour attendre mes compagnons de voyage.

Cependant les heures s'écoulent. Il est déjà 3 h. 15 min. quand nous arrivons au col qui sépare la vallée de Malibierne des montagnes méridionales de Sierra-Negra. Le

jour avance, l'horizon s'embrume ; nous courons grand risque de ne rien voir sur le sommet. Aussi Barthélemy me propose-t-il de monter droit au pic sans plus nous arrêter, et de laisser nos compagnons à leurs recherches. Nous partons tous les deux et, en 40 min. d'une assez vive escalade, nous atteignons le sommet à 4 h. — Mais quelle déception nous y attendait ! Vers l'Est s'élève, à 100 mètr. au plus de distance, un second sommet, plus élevé d'une vingtaine de mètres, et qui nous cache tout l'horizon de ce côté. Entre ce sommet et le nôtre s'effile la plus singulière crête que j'aie encore vue : une lame de dolomie sans épaisseur, sans la moindre cassure, quelque chose comme un énorme tranchant de rasoir, tombant verticalement à droite et à gauche sur des abîmes. Je me souvins alors de la recommandation qui termine le résumé des deux ou trois ascensions du Malibierne dans les « grandes ascensions des Pyrénées » du comte Russell. « Inutile de passer, au risque de sa vie, sur l'extrémité orientale, séparée de l'autre, qui est tout aussi bien la cime, par une lame de calcaire où les deux pieds d'un homme tiendraient à peine. »

Certes, si je n'avais fait l'ascension qu'en touriste, je me serais rangé à l'avis du comte Russell ; car la crête, bien examinée, ne pouvait pas même offrir de point d'appui à la largeur d'un seul pied ; mais il me fallait atteindre le point culminant, sous peine de n'avoir qu'un horizon incomplet et des visées inexactes. Aussi, après avoir consulté Barthélemy, qui se déclara prêt à tenter la traversée, je m'engageai à sa suite sur la crête où il nous fallut cheminer à califourchon, en nous transportant en avant à la force des poignets. Nous avions littéralement le pouce de chaque main sur un versant et les quatre doigts sur l'autre. Le débarquement sur les rochers croulants du grand pic fut opéré avec prudence, et, 10 minutes plus tard, nous nous trouvions sur le véritable sommet de Mali-

bierne, encore vierge. Cette fois c'était sans y songer que j'avais accompli une des dernières conquêtes qui restent à faire dans les Pyrénées au-dessus de 3,100 mètres. Du reste, le principal était de travailler sans perdre de temps ; aussi les instruments furent-ils mis en position, et j'essayai de prendre au moins quelques visées, mais la brume du soir rendait les sommets lointains insaisissables dans la longue-vue de mon orographe ; à peine pouvais-je les entrevoir à l'aide de l'alidade que m'avait confiée le colonel Goulier.

Sur ces entrefaites, Barthélemy avait commencé la construction d'une pyramide, et nos compagnons de voyage apparaissaient à leur tour sur le petit pic. La vue de la crête les fit hésiter comme nous ; mais, puisque nous avions vaincu le grand sommet, ils ne voulaient pas rester en route. Firmin Barrau et Gourdon s'engagèrent hardiment sur la taillante ; mais en les voyant ainsi suspendus, je fus saisi d'un sentiment de responsabilité presque impossible à supporter : je leur criai de s'arrêter, et je leur montrai sur le versant Sud de la crête, à 30 ou 40 mètr. audessous du tranchant, une sorte de corniche, peu visible du premier pic, mais que je voyais se prolonger du flanc d'un sommet au flanc de l'autre. Ils la trouvèrent, non sans peine, et, longeant le mur vertical dont nous avions franchi le sommet, ils arrivèrent à 4 h. 30 min. sur le pic oriental, où nous nous trouvâmes tous réunis.

Un dernier rayon de soleil illuminait les Monts-Maudits : Trutat put encore en prendre une épreuve photographique, tandis que je relevais à la hâte quelques angles zénithaux. C'était toujours autant de fait pour le lendemain ; car je ne pouvais plus me faire d'illusion, l'ascension devait être recommencée. Une fois mon parti bien pris, je reployai mes instruments et je regardai le panorama.

Oserai-je le dire, après les éloges qui ont déjà été faits de la vue du Malibierne ? Ce panorama n'est pas ce qu'on pourrait attendre de la hauteur des cimes et

de la profondeur des vallées. La longue crête des Monts-Maudits s'allonge au Nord avec une monotonie de formes et une indécision de relief qui lui enlève beaucoup de sa grandeur. Au Sud, les premières pentes de la Sierra-Negra, vraiment belles avec leurs teintes de velours noir et leurs traînées de neige, servent de repoussoir à la chaîne, uniforme et sans caractère, du Gallinero ; à l'Ouest, le Posets est fort beau, mais je ne pouvais pas m'en apercevoir ce soir-là, car les brumes grises l'avaient complètement noyé. A l'Est, en revanche, les crêtes du Montarto et des montagnes catalanes, alignées en dents de scie, cachant leurs innombrables sommets les uns derrière les autres, ne produisent aucune impression de grandeur. La faute n'en est pas aux montagnes mêmes, mais à la situation de l'observatoire. Le Néthou, presque insignifiant de Malibierne, est sublime du Montarto. Le Gallinero n'est pas sans majesté quand on le voit des environs de Vénasque ; et, quant aux montagnes catalanes, j'ai assez de confiance dans les appréciations de mon ami Lequeutre et j'en ai vu assez dans le chaînon de Montarto pour pouvoir affirmer qu'elles sont extrêmement belles. Mais la nature n'est pas infallible, elle a des hauts et des bas : ici elle crée la Munia ou le Piméné, placés à souhait pour tout voir sous le plus bel aspect, là le Malibierne, tourné vers le versant le plus défavorable des montagnes qui l'entourent.

A la descente, nous passâmes tous par la crête, et à la tombée de la nuit nous arrivions à notre campement, guidés par la lueur du feu que les porteurs avaient allumé contre les rochers, devant la porte de la tente. Quel charme dans ces clairières de sapins vaguement éclairées par les reflets rouges de la flamme ! La blanche et subite lueur des éclairs vint bientôt s'y joindre, puis l'orage amassé dans les brumes du soir gronda et la pluie commença à ruisseler. Mais que nous importaient, avec notre bon abri et notre large feu, le déchaînement du vent et le

bruit de la foudre ? Le vent attisait la grande flamme et les éclairs illuminaient l'intérieur de la tente.... « *Suave mari magno* »... etc.

Le lendemain matin, Gourdon et Trutat repartent pour le bas de la vallée et me laissent accomplir seul avec Barthélemy Courrège la seconde ascension du grand pic. Firmin Barrau s'offre à nous accompagner comme porteur : nous acceptons. Par malheur, l'orage gronde encore, il pleut ; les nuages couleur d'ardoise couvrent les montagnes et roulent jusqu'au milieu des vallées latérales ; mais je n'ai pas à choisir, il faut monter à tout hasard ; le mauvais temps peut nous empêcher d'arriver, mais il ne doit pas nous empêcher de partir. A 9 h. 10 min. nous nous séparons, nos amis s'en vont avec le cheval et les porteurs, et nous partons dans la direction du pic. Cette fois il faut aller vite, pour profiter de la moindre éclaircie ; aussi ascendons-nous les 1,100 mèt. en 1 h. 45 min., et à 11 h. 5 min. nous nous arrêtons sur le grand sommet, ayant cette fois franchi la crête en moins de 10 min. Les nuages se dissipent ; à midi nous apercevons presque tout l'horizon, et, à midi 30 min., le ciel tout entier est bleu. Je me suis déjà mis au travail ; en 3 h. je complète un cercle d'horizon qui ne me laisse plus rien à désirer. Il est heureux, du reste, que j'aie pu juger le panorama la veille ; car, en ce moment, sous le soleil, tout se transfigure, et j'oublie la monotonie des formes devant la splendeur de la lumière. A 3 h. 20 min. nous repartons, surexcités par le succès et grisés par le soleil. En 10 min. nous atteignons le petit pic, et de là, nous lançant à corps perdu dans les glissoires de neige et d'éboulis, nous atteignons en 40 min. les premières pelouses de la vallée (barom. 2,280 mèt.), puis en 13 min. notre campement de la nuit. En 53 min. nous avons descendu nos 1,100 mèt.

Pour ne pas nous arrêter en si beau chemin, nous traversons à grands pas les forêts et les clairières, sous le

plus merveilleux éblouissement de soleil que j'aie encore vu. En me retournant de temps en temps, je ne puis contenir mon émotion à la vue du pic de Malibierne qui a pris des teintes d'or mat et qui brille au milieu du ciel comme s'il jetait de la lumière. A 6 h. 10 min. nous atteignons la route de Vénasque, et à 7 h. 15 min. nous frappons à la porte de l'établissement des bains, ayant employé 3 h. 10 min. à la descente depuis le sommet.

Nous retrouvons nos compagnons de voyage, arrivés depuis plusieurs heures, et nous passons la nuit dans cette étrange construction, à l'aspect de forteresse, si fièrement perchée au sommet d'un éperon détaché des Monts-Maudits. On y circule à travers des corridors voûtés, humides, sombres, qui font songer à l'inquisition ou à une prison du moyen âge ; mais par les lucarnes ou les fenêtres on aperçoit à l'Ouest la large vallée qui remonte vers Litayrolles, et où resplendissent les glaces du Perdighero.

PIC GALLINERO.

Le lendemain matin, la caravane se sépare ; MM. Trutat et Gourdon retournent en France, tandis que je pars pour le Midi avec Barthélemy Courrège. Nous entrons pour la troisième fois à Vénasque, à 11 h. 30 min. ; puis nous en repartons à 4 h. 45 min. pour nous diriger à l'Est vers le pic Gallinero. Un chemin pierreux, jaune, exposé au Midi, nous amène bientôt au village très-pittoresque de Serlé (barom. 1,600 mèt. ; therm. + 20). Pendant toute la montée nous avons pu admirer sous nos pieds le vaste bassin de Vénasque, entièrement cultivé, et au loin la Sierra de Chia, qui se dresse comme une muraille calcaire entre nous et le Cotiella. Après Serlé (6 h. 20 min.), nous rencontrons ou plutôt nous traversons à 6 h. 35 min. l'ermitage de San-Pedro (barom. 1,620 mèt., + 20°) assis à cheval sur la route, puis nous trouvons un peu plus loin le confluent des ruis-

seaux de Lampriò et d'Ardones. Ce dernier arrive du Nord-Est et va descendre, sous le nom de Labert, un peu au-dessous de Vénasque. Quant au ruisseau de Lampriò, il contourne Est et Nord le pied du pic très-aigu et très-gracieux *del Pico*, et provient des vastes pâturages de Lampriò, situés dans une sorte de cirque entre les pics de Gallinero, del Pico, de Bassibé et de Castaneza. Cette région ne figure encore sur aucune carte.

La nuit nous surprend avant que nous ayons atteint les pâturages de Lampriò. Nous y arrivons enfin à 7 h. 50 min. et nous entrons, guidés par la lueur d'un feu de pin, dans une très-vaste cabane où nous sommes accueillis avec une hospitalité tout.... espagnole (1,950 mètr.). Nous y mangeons une soupe excellente, nous y passons la nuit, et le lendemain matin nous partons pour le Gallinero, à 5 h. 30 min. La note est modérée.

Le pâturage de Lampriò, vu aux premiers rayons du soleil, me paraît magnifique. Un *corral* voisin de la cabane renferme 300 à 400 mulets ; à l'entour, dans les prairies doucement ondulées, paissent des centaines de vaches et de taureaux ; plus haut, les pentes herbeuses se relèvent très-doucement vers les crêtes rouges qui enserrant la vallée, tandis que vers le Nord-Ouest la cime et les glaciers du Perdighero nous apparaissent à droite de la pointe del Pico.

Une interminable et monotone ascension de 2 h. environ nous amène sur la cime rouge, orangée, jaune, brûlée, du Gallinero (barom. 2,870 ; therm. + 12°), d'où nous contemplons au Sud une admirable vue de montagnes secondaires. Vers le Nord, les Monts-Maudits, entrevus par-dessus la rangée de Malibierne, sont encore plus insignifiants que de ce dernier point ; mais le Cotiella, la Sierra de Chia, le Turbon, les échelons intermédiaires qui descendent vers les plaines de l'Èbre, ont une indicible majesté de contours. Virgile les aurait décrits, et le Poussin

les aurait dessinés. Le soleil d'Espagne les éclaire. Nous verrions Saragosse si la plaine de l'Èbre n'était légèrement blanchie de vapeurs.

Je travaille 6 h. sur la cime ; à 2 h. 10 min. nous nous mettons en route pour gagner la vallée de Castaneza par les pentes déchirées et sans consistance qui nous séparent du col de Bassibé. Notre seule distraction en descendant est de poursuivre à 50 pas de distance deux jeunes isards, fort inexpérimentés sans doute, qui marchent candide-ment devant nous, avançant quand nous avançons, s'arrêtant quand nous nous arrêtons.

Nous les perdons de vue vers 3 h. 30 min., et nous arrivons 10 minutes après au col (barom. 2,325 mèt.; therm. + 21°), où nous faisons une halte de 20 min., pendant laquelle j'esquisse le raccord des deux vallées opposées. Rien de grandiose, du reste, dans cette vue de montagnes nues et sans hardiesse. On dirait des collines immenses, rien de plus. — Assez loin au Sud-Est, nous distinguons les cabanes de Castaneza, vers lesquelles nous descendons bientôt, et que nous atteignons à 5 h. 35 min. (barom. 1,750 mèt. ; therm. + 10°).

Quel changement ! Nous sommes sur les pentes qui regardent la Catalogne ; aussi les mœurs sont-elles toutes différentes. Des paysans qui battaient le blé devant une des granges nous demandent ce que nous faisons. Je leur réponds que je mesure les montagnes. « *Sobre el nivel de las valles, ó sobre el nivel del mar ?* » me demande l'un d'eux. — Sa jeune fille, qui passe l'été dans le hameau, nous prépare en moins de 30 minutes un excellent dîner, m'offre des prunes du pays,... et *de l'eau pour les laver !!!*

La soirée se passe au coin du feu à examiner les cartes de la région, à y relever des fautes ou des omissions ; tous les moissonneurs ou faucheurs des environs se sont rassemblés dans la grange principale, sur le bruit de l'arrivée d'un étranger. Le maître de la maison et moi, assis sur

un banc, nous tenons déployée sur nos genoux la carte provisoire dressée par notre collègue, le capitaine Prudent, d'après tous les documents existants. La jeune fille, agenouillée devant nous et tenant une lampe de forme aplatie, promène cette lumière fumeuse sur les parties de la carte où se pose mon doigt ou celui de son père, tandis que les assistants, coiffés de longs bonnets rouges, à la mode catalane, nous entourent et donnent leur avis, non point en espagnol, mais dans leur brève et robuste langue catalane, avec une gravité et une sûreté singulières. J'apprends ainsi qu'entre les granges et le village de Castaneza il existe quatre hameaux de cabanes ; que la montagne située à l'Est, vers Castaneza, s'appelle Llana do Barra ; une autre, plus haute, que tous me montrent sur mes dessins, Pana-Gran.

Puis mes interlocuteurs s'exclament en voyant que Vicdaillet, situé dans la grande vallée de la Noguera, est placé par les géographes sur la rive droite, tandis qu'en réalité il est à la fois sur les deux rives, mais plutôt sur la rive gauche. Je laisse à deviner le charme de cette soirée, passée ainsi en pleine montagne, au milieu de ces braves Catalans, à faire de la bonne étude, bien attentive, bien exacte. Un seul d'entre eux avait-il jamais appris à lire une carte ? J'en doute ; mais leur esprit actif et chercheur trouvait là un aliment et se l'assimilait du premier coup. Au sortir de Vénasque, où j'avais été frappé du contraste entre la vivacité des regards et la torpeur intellectuelle, je croyais entrer dans un monde nouveau. C'était un peu cela ; je quittais l'Espagne pour la Catalogne. Au point de vue administratif, cependant, j'étais encore en Aragon. La séparation des provinces, qui devrait s'opérer logiquement d'après la crête qui descend au Sud des Monts-Maudits et du Malibierne, se fait sur les rives de la Noguera Ribagorzana, aussi catalanes l'une que l'autre.

Nous dormons dans le foin, et le lendemain matin à

5 h. nous nous préparons au départ. Le ciel est éblouissant, et le soleil oblique du matin accuse tous les ressauts des montagnes, dont la hauteur varie entre 2,800 et 3,100 mètres. Sur les pentes schisteuses qui forment les rebords doucement ondulés de ce grand bassin (barom. 1,750; therm. $+10^{\circ}$) les champs de blé montent à 1,900 ou 2,000 mèt., les pâturages atteignent presque les cimes. Toute la dentelure des crêtes semble revêtue de velours vert, et des ravins herbeux se dessinent régulièrement du haut en bas des pentes. Sur ces crêtes, un point particulièrement déprimé attire notre attention au Sud-Est. C'est le col de las Salinas, qui doit nous conduire à Néthou, ou pour mieux dire à *Aneto*; car Néthou est simplement une faute de prononciation, et le plus haut pic des Pyrénées, loin d'être consacré au prétendu dieu ibère Néthou, est tout simplement désigné par le nom du petit village qu'il domine: c'est le pic d'*Aneto*. Nous quittons les granges à 6 h., nous traversons, en nous élevant obliquement, les prairies de Pana-Gran; à notre gauche, nous entrevoyons très-haut un petit sommet noir, taché de neiges; c'est notre Malibierne, peu visible d'ici; peut-être même n'est-ce pas le point culminant.

A 8 h. 20 min. nous atteignons le col de las Salinas (barom. 2,180 mèt.; therm. $+16^{\circ}$) d'où la vue s'ouvre à l'Est sur le grandiose massif du Montarto et sur les monts de Catalogne, qui dominent la vallée de la Noguera, noire de forêts. Toutes les crêtes qui s'échelonnent devant nous se découpent sur le ciel avec une singulière grandeur. Les vallées sont abruptes, les reliefs accusés; nous rentrons dans la région des granits.

C'est pourtant encore sur de molles prairies schisteuses que nous descendons au Nord-Est vers la montagne de Buzia. Cette descente est brusquement coupée par une profonde fissure transversale dans laquelle s'écroule, en venant du Nord-Ouest, le déversoir du lac de Liaouset

et du versant oriental de Malibierne. Les rochers amoncelés à notre gauche sur lesquels il roule en hautes cascades forment la « vallée fermée » de M. Packe ; à droite, les eaux s'engouffrent dans le profond barranco de Buzia et tombent bientôt dans la Noguera.

Nous suivons sur un bon chemin de mulets la rive gauche du barranco ; à chaque pas l'ouverture sur la vallée de la Noguera nous apparaît plus grandiose. C'est comme une porte gigantesque, à travers laquelle nous apercevons à 700 ou 800 mètr. de profondeur le large lit de la Noguera, fuyant vers la droite sous les forêts épaisses de Montarto. « Voilà la manière de la Catalogne », me dit Barthélemy ; j'avoue que cette manière me plaît assez. Le chemin serpente entre des buis énormes et des sapins un peu clairsemés ; il descend en escaliers le long de la paroi à pic du barranco, et nous amène à l'improviste (midi) sur le promontoire qui domine le confluent de la Noguera. La vue s'ouvre au Sud sur la vallée de Vicedaillet, bien plus belle que celle de Vénaque. Après un moment de repos, nous tournons à gauche (Nord), sur un chemin qui domine de très-haut la rive droite de la Noguera, et en 30 min. nous arrivons au village très-pittoresque d'Aneto, situé, non point comme son nom l'indiquerait, sur les pentes mêmes du Néthou, mais sur le soubassement des montagnes de Rio-Bueno, contre-forts du grand pic.

Il n'y a pas précisément d'auberge à Aneto, mais les habitants sont complaisants et les maisons sont propres ; on trouvera aisément le vivre et le couvert : sinon, le village catalan de Senet est tout près, sur l'autre rive de la Noguera, et la Casa del Roz y recevra les voyageurs. Pour nous, fatigués par la chaleur, nous nous arrêtons à Aneto, et je m'informe du chemin à prendre pour gravir le pic de Béciberri, piton avancé du Montarto (2,971 mètr.). Tout le monde le connaît, ce chemin ; l'on me montre même le pic de Béciberri, que je reconnais pour un simple contre-

fort du pic véritable. Dès lors, je serais sûr de faire fausse route en insistant pour gravir ce sommet, et je me rabats sur le Signal de Montarto (2,950 mèl.), dont aucun touriste n'a encore fait l'ascension, mais où j'ai vu de loin une tourelle géodésique en ruines : une tourelle, c'est-à-dire du mortier. Je demande un homme qui ait porté ce mortier, on me l'amène, et il s'offre à me guider tout droit au pic. Cette fois, je vois par ses renseignements qu'il connaît son affaire et que nous arriverons. C'est un grand gaillard, très-énergique, mais très-déplaisant, comme nous le reconnaissons dès le départ du lendemain. Il a habité Toulouse, Bordeaux, Paris, où il a appris l'argot français le plus répugnant, qu'il emploie à tous propos. Il a fait tous les métiers, et d'autres encore, et s'en vante avec un tel cynisme et une telle abondance de paroles que deux ou trois fois dans la journée je me vois forcé de lui demander un moment de repos. Très-serviable du reste et connaissant bien sa montagne ; mais il nous la gâterait, si quelque chose pouvait gâter une semblable ascension.

SIGNAL DE MONTARTO

Nous quittons Néthou à 5 h. 15 min. En consultant mon baromètre au départ, je constate que, malgré toutes mes précautions, la vitre s'est cassée et a descellé l'aiguille !

15 min. — Pont sur la Noguera. Nous passons sur la rive catalane. Un bon chemin, qui porterait des chars, se dirige au Nord vers le port de Viella et la vallée d'Aran. Sur la rive opposée, la tour de Castell couronne très-fièrement un piton de rochers.

35 min. — Débouché des ravins secondaires de Rio-Bueno. Le ravin principal va descendre plus au Nord dans la gorge de las Salenques, dont nous apercevons devant nous l'ouverture grandiose.

Toutes les montagnes qui nous dominent, noires de

sapins et couronnées de neige, forment certainement un des plus beaux ensembles des Pyrénées, et cette vallée est bien supérieure à celles de l'Essera ou de la Cinquetta.

40 min. — Scierie. Nous prenons, à droite du chemin, un petit sentier qui s'enfonce dans la forêt, en montant rapidement. La vue s'agrandit à chaque pas vers le Nord et vers l'Ouest. Voici la tête blanche du Pic Féchan, puis les granits cendrés et les nappes de glace du Néthou, aussi beau de ce côté-ci qu'il était écrasé de Malibierne. A ses pieds se creuse la gorge sauvage de las Salenques.

Nous remontons le vallon de Fennarouye, qui s'enfonce à l'Est dans les flancs du massif compliqué de Montarto. Ce n'est d'abord qu'un ravin, assombri par une forêt superbe, où croissent les plus beaux arbres des Pyrénées. Je me trompe ; les plus beaux sont tombés, et des buissons de groseilliers ou de framboisiers jaillissent des crevasses de leurs vieux troncs blanchis. La marche n'est pas facile au milieu de ces colosses renversés et parmi les buissons qui recouvrent les pierres.

Notre cicerone affirme que c'est de là qu'ont été extraits les échantillons de bois de la vallée d'Aran (*sic*) qui figurent à l'Exposition universelle. Il nous donne des détails sur le transport, par-dessus la frontière, de ces étonnantes rondelles de bois que j'avais admirées au Champ de Mars. Si le fait était vrai, il serait assez curieux ; mais je laisse aux actionnaires le soin de l'éclaircir.

Un peu plus haut, les pentes s'adoucissent, le ravin s'élargit, nous arrivons sur une vaste pelouse, dominée de tous côtés par des crêtes rougeâtres ou neigeuses. Obliquant graduellement à gauche (Nord), nous remontons avec précaution les pentes d'un pâturage aussi glissant qu'un glacier, et nous arrivons à 9 h. 15 min. à une brèche ouverte vers l'Est (2,250 mètr. environ).

A nos pieds, deux lacs d'un bleu intense. Tout à l'entour, des granits rouges ou brûlés ; tout au loin, en bas,

la profonde vallée de Bohi, d'un bleu noir, dominée par les crêtes neigeuses de Como las Pales. Au Nord, les murailles sombres de Como la Forno, d'une hardiesse et d'une inclinaison extraordinaires. La neige y tient à peine.

Contournant à gauche les deux lacs (*de Fé*), nous atteignons en 45 min. la crête qui les domine au Nord et nous découvrons un autre vallon, parallèle, mais beaucoup plus profond et infiniment plus sauvage, dans lequel dorment, au pied de murailles de plusieurs centaines de mètres, les *Estañs Frim*. Notre pic s'élève sur le pourtour de ces murailles, à gauche, et nous nous dirigeons de ce côté en contournant ce vallon par l'Ouest comme le précédent. C'est d'abord très-dur, les crêtes sont branlantes et les précipices profonds, mais bientôt le dos de la montagne s'élargit, et c'est sur une pente douce de granit désagrégé, presque réduit à l'état de sable, que nous atteignons notre tourelle, à 11 h. 10 min., après une ascension de 5 h. 15 min., sans compter les arrêts.

M. Lequeutre a vanté l'aspect du Néthou depuis le col de Capdella. D'ici, je puis m'assurer qu'il n'a rien exagéré ; les Monts-Maudits sont réellement admirables vers l'Est. Jamais on ne reconnaîtrait la montagne massive qui domine le port de Vénasque ; c'est un aspect tout nouveau et une véritable révélation. Aussi, avant tout autre travail, je me hâte d'en prendre trois clichés photographiques, afin d'être bien sûr d'en rapporter une bonne épreuve. Puis je travaille jusqu'à 3 h. 40 min. à prendre le cercle d'horizon, autant du moins que la massive tourelle veut bien me le permettre.

A 3 h. 50 min., nous repartons, et, pour varier la descente, nous nous lançons un peu au hasard dans le vallon qui tombe à l'Ouest sur le lac Béciberri. C'est un véritable gouffre d'aiguilles granitiques et de courts éboulis qui s'écroulent au moindre ébranlement ; aussi nous faut-il quelque prudence pour descendre les premiers 300 mè.

Plus loin, nous franchissons avec peine un ou deux escarpements de rochers lisses couronnés de vieux pins, et nous nous reposons sur des pentes plus douces, au bord du lac supérieur de Béciberri. Ce lac, très-petit, est formé par une *lacune* morainique à la partie supérieure d'une plaine de déjections glaciaires (4 h. 50 min.).

Repartis à 5 h. 10 min., nous apercevons au-dessous de nous, à 5 h. 30 min., le merveilleux paysage dont le grand lac occupe le centre. C'est encore un plateau d'alluvions glaciaires; les blocs, épars dans la plaine d'herbe et de tourbe où serpentent mille bras de torrent, témoignent du passage du glacier.

Le lac, encadré de forêts et de rochers, découpé de golfes et de péninsules, repose comme un grand saphir au milieu de la vallée, et reflète les neiges du massif du Néthou, vers lequel descend le torrent que nous suivons. En nous retournant, nous voyons l'imposant cirque de Béciberri, encadré entre les principales cimes du chaînon de Montarto, et dominé en apparence par le Béciberri (2,971 mè.). Ici, on ne songe pas à s'informer de la hauteur : c'est un admirable paysage de montagnes. Sommes-nous les premiers à le contempler? Peut-être. Tout au plus M. Packe peut-il l'avoir vu avant nous.

Après avoir repoussé à coups de pierres et de bâtons les attaques de quatre chiens qui gardent les troupeaux autour du lac, nous longeons sur de beaux rochers polis la rive droite de la nappe d'eau. Arrivés à l'extrémité Ouest, nous nous laissons descendre de roche en roche auprès du déversoir, qui forme une des plus belles cascades des Pyrénées. Ce mur de soutènement du lac forme, avec les côtés de la vallée, un vrai gouffre triangulaire de plusieurs centaines de mètres de profondeur, noir de forêts et ruisselant de cascades. Enfin, les pentes s'aplanissent, et, sous le jour tombant, nous cheminons au milieu d'une forêt, moins sauvage peut-être, mais non moins belle que celle.

de Fennarouye, et merveilleusement poétique dans le double crépuscule du soir et des dômes de verdure. A 7 h., nous sortons brusquement de la forêt, sur le bord même de la Noguera; un pont nous permet de rejoindre la route, qui est ici sur la rive droite, et nous rentrons à 8 h. au village d'Aneto.

La vallée de Béciberri me paraît une des plus belles des Pyrénées, et la vue des sommets de ce groupe sur le Néthou vaudrait à elle seule l'ascension du Signal ou du Béciberri. En partant du lac, où se trouve une cabane, on raccourcirait la course de 2 h. à 2 h. 30 min. Telle que nous l'avons faite, elle est un peu longue : 5 h. 15 min. à la montée, et plus de 4 h. à la descente, en marchant extrêmement vite.

MASSIF DES MONTS-MAUDITS

Le lendemain 28 août, nous quittons Aneto à 6 h. 15 min., reprenant vers le Sud le chemin de l'avant-veille. A 6 h. 45 min., nous nous arrêtons quelques instants sur le promontoire du torrent de Liaouset, où je veux noter les directions de plusieurs villages dans la vallée inférieure; puis, remontant le sentier rocailleux qui nous avait amenés du col de las Salinas, nous arrivons à 8 h. au pied du pâturage de Buzia à gauche, et sous les cascades qui tombent du lac Liaouset à droite. Il y a là une petite et charmante plaine, toute miroitante de sources vives; nous y déjeunons sur l'herbe, puis nous nous préparons à livrer l'assaut aux murailles qui portent le lac. Trois escarpements superposés, sur lesquels s'écroule le torrent, barrent notre route. Un berger que nous rencontrons nous affirme que par la rive gauche nous arriverons au sommet. Il faut donc grimper par la droite. Nous nous mettons en route à 8 h. 45 min.

La montée dans cette âpre fissure est des plus intéres-

santes. On est presque toujours suspendu au-dessus du torrent ou des terrasses inférieures ; les difficultés ne sont pas grandes, mais il faut se bien tenir et ne pas faire de faux pas. A mesure qu'on s'élève, la gorge se ferme de plus en plus, jusqu'au moment où ce n'est plus qu'une véritable cheminée, au fond de laquelle passe le torrent tout entier avec un grondement énorme.

Il faut grimper à deux pas de l'eau, parfois même s'arc-bouter d'un pied sur un rocher qui sort de l'écume ; on est mouillé et assourdi, mais c'est superbe. Tout à coup, l'espace s'ouvre, et les yeux se trouvent au niveau d'une immense nappe bleue, au fond de laquelle brillent les neiges du Malibierne : c'est le lac Liaouset.

A droite montent les granits dont l'autre versant redescend sur le vallon d'Angllos et les lacs de Rio-Bueno. Au fond, les crêtes dolomitiques et schisteuses de Malibierne. A gauche, les murailles d'ardoises noires qui supportent la Sierra-Negra.

Le lac, recourbé en croissant, long de 1 kilomèt. à peu près, ne communique avec les vallées inférieures que par le couloir qui nous a amenés. On est au sommet du monde ; nul bruit, plus un arbre : c'est une absolue et sublime solitude.

Pas tout à fait, cependant ; deux hommes retirent leurs filets du lac : c'est le *casador* d'Aneto et son fils. Le *casador* (chasseur) est légendaire jusqu'à Bagnères. Petit, maigre, chétif en apparence, il a porté dans sa cabane vingt-huit ours tués par lui. Aujourd'hui, son dos est voûté et ses jambes raidies, mais ses yeux brillent encore comme deux diamants noirs, et ses paroles sont brèves, décidées, comme celles d'un homme qui laisse ses actions parler pour lui. Son fils, grand, bien bâti, extraordinairement sérieux, ne chasse pas. Il aide le vieux *padre* à lever ses filets dans le lac Liaouset. L'expression de sollicitude filiale qui brille dans les yeux calmes de ce jeune homme

est touchante. Évidemment, pour lui, son père est un dieu. Ils ont pêché une vingtaine de belles truites, que le jeune homme ira vendre le lendemain à Bagnères. Deux cols, trois vallées et 13 h. de marche pour aller : autant pour revenir. Mais nous avons eu quelques paroles de respect et de sympathie pour le vieillard ; il faut donc absolument que nous prenions quelques truites. Il les choisissent, les plient dans de l'herbe et nous les donnent, sans vouloir accepter en échange autre chose qu'une gorgée de vin, hue à notre santé. De plus, le fils nous demande ce que nous ferons le lendemain. Nous lui répondons que nous irons à Luchon par le sommet du Néthou. « Fort bien ; je serai à l'Hospice avant vous ; je vous annoncerai, et peut-être une voiture voudra-t-elle vous attendre ; car vous serez fatigués. » Et nous quittons ces braves gens en leur serrant la main avec l'énergie que méritent une telle délicatesse et une si charmante bonté. « Adios, dit le vieux casador, vous ne me reverrez plus ; je suis fini. »

Les ruisseaux de Malibierne et de Sierra-Negra jettent dans le lac un très-abondant et très-curieux delta de sable granitique et de boues schisteuses. Nous le laissons à gauche, et nous montons, en nous dirigeant un peu vers la droite des crêtes qui descendent de Malibierne. De cette façon, nous entrons graduellement dans les vallons granitiques qui s'étendent entre Malibierne, les Monts-Maudits et Rio-Bueno. En 25 min., nous atteignons un deuxième lac, moins grand, mais plus sauvage que le lac Liaouset. Celui-ci reçoit aussi les ruisseaux supérieurs par un delta, mais ce delta forme de longues plages de beau sable granitique, parsemées de rochers, scintillantes de quartz et de mica, sur lesquelles viennent rouler à grand bruit des volutes d'écume soulevées par le vent. Le soleil luit sur la crête des vagues ; cette eau m'attire presque irrésistiblement, mais je viens de manger quelques bouchées de pain :

je ne puis donc pas m'y jeter. Au moins, puis-je livrer mes mains aux caresses du flot, puis plonger ma tête dans les vagues transparentes, la retirer toute fraîche, et emporter sur moi la sensation vivante de cette lumière et de cet azur.

Au-dessus du lac règne de toutes parts le désert de granit. C'est une houle de hautes montagnes, dont chaque dépression renferme un lac, et où de toutes parts s'ouvrent en désordre des cols neigeux, hérissés d'aiguilles. C'est vraiment beau, mais on ne sait où l'on va. Seuls, le soleil et la boussole nous guident, et nous arrivons bientôt au-dessus du troisième lac mentionné par M. Ch. Packe. Laissant ce lac à droite et obliquant à l'Ouest, nous en apercevons bientôt un quatrième, inconnu, puis un cinquième, situé sur une terrasse au pied Nord du pic de Malibierne, exactement au-dessus des murailles qui tombent sur le deuxième lac. Bien loin, à l'Est, nous en discernons un sixième, petit et profond comme un puits. Enfin, à 1 h. 25 min., l'horizon s'ouvre devant nous à l'Ouest. Nous sommes au sommet de la vallée de Malibierne, qui s'enfuit vers les cimes des Posets et du pic d'Éristé.

Deux lacs reposent à nos pieds dans les granits ; quelques flaques de neige résistent encore sur les deux versants du col. Nous descendons bientôt vers la vallée, sans nous presser, en photographiant, et nous arrivons à 4 h. à la cabane supérieure, située au confluent des deux premiers ruisseaux dont se forme le torrent de Malibierne. Je prends un bain dans le torrent Nord, qui descend du pic des Tempêtes, puis nous mangeons une bonne soupe préparée par les bergers, nous savourons les truites du lac de Liaouset, et, repartant vers le Nord à travers la vallée, nous montons coucher dans une cabane abandonnée, au bord d'un petit lac, dans le vallon d'Éréoueil, ou plutôt d'Erihuall.

Nous avons marché 7 h. 40 min. depuis le matin, dont 2 h. 35 min. d'Aneto au lac Liaouset, 2 h. 5 min. du lac au col de Malibierne, et 3 h. environ du col à notre cabane, par le fond de la vallée.

Il tonna toute la nuit. Le lendemain matin, il pleuvait, mais j'insistai pour accomplir néanmoins l'ascension du Néthou, sauf à battre en retraite par le versant de Luchon si le temps ne se levait pas. A 7 h. 20 min., nous quittons la cabane. A 8 h. 10 min., nous atteignons un deuxième lac, que je photographiai. De là, en 15 min., nous arrivions au glacier d'Érihuall, nu et crevassé, et nous le remontions avec quelque peine jusqu'à la brèche de Coroné ou de Coronas (10 h.), où la tempête se déchaîna, arrachant les pierres, enlevant la neige en spirales, et mon chapeau dans une des spirales. La coiffe seule, attachée sous mon menton, resta fixée à mon crâne. Une caravane de quatre personnes renonçait en ce moment à l'ascension du Néthou, et redescendait à Luchon en se couchant par moments sur le glacier pour échapper aux rafales. Par bonheur, nous avons gardé avec nous les crampons de notre collègue Gourdon, qui nous rendirent l'ascension possible. La tempête chassait les nuages, et, du sommet du Néthou (3,404 mèr.), je pus contempler un horizon presque infini, sous un ciel dégagé de vapeurs. Cette ascension est si connue que je n'en dirai rien de plus. Du sommet, nous redescendîmes au Portillon en 1 h. 55 min., à travers un lacs de crevasses difficiles à franchir. Du Portillon à la Rencluse, en 40 min.; de la Rencluse au port de Vénasque, par le Plan des Étangs, en 1 h. 15 min.

Là, l'orage creva de nouveau, et c'est en courant sous la pluie que nous arrivâmes, Barthélemy et moi, à 7 h. 10 min. du soir, à l'Hospice français. Hélas ! aucune voiture n'avait voulu nous attendre ; nous étions ruisselants d'eau, l'orage redoublait, et il fallut nous résoudre à

passer la nuit dans l'Hospice. Le lendemain matin, une promenade de 2 h. 20 min. nous ramenait à Luchon, sous la brume et la pluie. Je pouvais regagner les plaines sans regrets.

FRANZ SCHRADER,

Membre du Club Alpin Français
(Sections de Paris et du Sud-Ouest).

EXPLORATIONS NOUVELLES

DANS LES MONTAGNES DU HAUT ARAGON

DE BOLTAÑA (RIO ARA) A LA VALLÉE DE ECHO

(PYRÉNÉES ESPAGNOLES)

Cette année (1878), j'ai atteint, au Sud, la limite que j'avais déjà tracée à mes études. De ce côté, je me suis arrêté à la première ligne des Sierras aragonaises qui, en réalité, constituent un système de montagnes nouveau, quoique se rattachant, en divers points, à des ramifications de la haute chaîne pyrénéenne.

A l'Est, j'ai relié mon travail à l'œuvre, si consciencieusement poursuivie et si remarquablement exécutée, de mon collègue et ami M. F. Schrader. Du côté de l'Ouest, j'ai atteint les vallées qui naissent dans le voisinage de la *Punta de Bisaurin*, ou *Bisouri*, belle montagne qui a été, un peu plus tard, visitée par un autre de mes collègues et amis, M. L. Lourde-Rocheblave.

En résumé, j'ai parcouru et étudié, en trois tournées, une lisière de largeur très-variable du Nord au Sud, mais d'un développement de 70 kilomèt. de l'Est à l'Ouest. Si je voulais relater tous les détails de ces tournées, mon compte-rendu prendrait des proportions abusives. Aussi

vais-je raccourcir le plus possible, et ne relever, dans mon carnet de notes, que ce qui me paraîtra absolument indispensable pour donner une idée générale de la physiologie locale.

Le 7 juillet 1878, je me dirigeais vers le haut de la vallée de Saques, ou d'Escarra, en compagnie de mes deux guides, Clément Latour, de Cauterets, et Vicente Faure, de Panticosa. Mais, au lieu de prendre la voie déjà connue¹ de Sandiniès ou de Tramacastilla, j'adoptai un itinéraire nouveau. Au-delà du pont d'Escarilla, nous montâmes sur le chaînon qui sépare le vallon d'Escarilla de celui d'Escarra. Il y a là des pâturages magnifiques couronnés par le mamelon de *la Huega* (1,722 mètr.), d'où la vue est de toute beauté : au Sud, sur les murailles hautes de mille mètres de la Partagua ; à l'Ouest, sur les crêtes dentelées de Buquesa ; au Nord, sur les grands sommets de la chaîne, depuis les Pics d'Enfer jusqu'au Pic du Midi d'Ossau ; vers l'Est, sur le massif de Tendenera, etc. ; il est étonnant que ce site, qui ne se trouve qu'à 4 h. des bains de Panticosa, n'ait pas été encore signalé. Au-delà de la Huega, le plateau s'abaisse en courbe gracieuse pour former le col de Tramacastilla, puis il se relève, en grandes vagues de verdure, et se lie aux crêtes ruinées qui montent droit, à l'Ouest, à la flèche d'*Escarra*, ou *Campanal d'Izas*.

A 5 h., nous étions encore sur ces beaux pâturages couverts de troupeaux, retardant sans cesse le moment de les quitter. Toutefois, comme je voulais coucher, le soir, dans le cirque d'Escarra, à la cime du vallon, nous fûmes bien obligés de presser le pas. Nous suivîmes constamment, dans la direction Ouest, le flanc des pâturages, et, presque sans descendre, nous arrivâmes ainsi à l'origine du vallon à la nuit tombante. Nous étions dans le vaste amphi-

¹ Voir la carte de 1877.

théâtre qui forme le cirque d'Escarra, entouré des belles murailles du pic d'Escarra au Nord, et de Buquesa au Sud et à l'Ouest. Nous pensions y trouver une cabane, mais notre espoir fut déçu : les cabanes étaient beaucoup plus bas. Alors, après avoir cherché l'endroit le mieux abrité, nous dressâmes une tente assez confortable au moyen de nos bâtons ferrés et de ma grande toile de coton qui, d'ordinaire, en double ou en triple pli, me sert de couverture.

Barom. 617; therm. 14°5; altitude, 1,690 mètr.

LA PUNTA ET LES CIRQUES DE BUQUESA

(PREMIÈRE ASCENSION)

La nuit fut excellente, et, le lendemain 8 juillet, nous nous réveillâmes au point du jour, bien disposés à entreprendre une rude journée. A 4 h. 30 min., nous étions prêts à partir. Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer le haut des murailles du cirque, sur lesquelles rampe un filet d'argent que nous n'avions pas remarqué la veille. Cette cascade est la source du torrent d'Escarra.

Le temps continue d'être beau; cependant les rayons du soleil nous paraissent un peu ternes.

Nous nous dirigeons droit au Sud, et, en quelques minutes, nous nous trouvons au pied de la difficile Brèche d'Acumuer, que Latour et moi avons déjà escaladée¹. A 5 h. 30 m., nous atteignons le sommet de la cheminée qui la termine (barom. 585; therm. 10°4; altit. 2,141 m.). Nous nous y arrêtons pendant quelques instants, et nous délibérons sur ce que nous allons faire. J'avais d'abord eu le projet de monter à la *Pala de la Horca de Lanne-Mayor*, et de reprendre l'exploration de la Partagua au point où je l'avais laissée l'année précédente. Mais Latour et

¹ *Annuaire de 1876.*

Vicente me font remarquer, non sans raison, que Lanne-Mayor est si rapprochée de la Peña-Telera que nous ne verrions probablement rien que nous n'eussions déjà vu de cette dernière cime. Aussi je change facilement de projet et j'opte pour la *Punta de Buquesa*, qui s'élève fièrement à l'Ouest. Sa position centrale me fait supposer que du sommet je pourrai étudier tout un groupe nouveau, dont la forme m'avait vivement intéressé la veille, pendant que nous cheminions sur le plateau de la Huega.

Une fois l'ascension résolue, reste à savoir par quel côté nous attaquerons la Punta. Les flancs paraissent très-difficiles ; il importe donc de ne pas s'y engager à l'étourdie. Pendant quelques instants, je me mets à les étudier très-attentivement avec ma lunette, et voici ce que je remarque : Du côté du Nord-Ouest, la Punta se relie au Campanal d'Izas par une arête impraticable ; en face, je vois comme à les toucher les strates calcaires crétacées, étagées presque sans corniches jusqu'à une très-grande hauteur. Il me paraît donc impossible de monter directement de ce côté. Mais, du côté du Sud-Ouest, une crête de la Punta s'abaisse sensiblement avant de se lier à l'arête de *los Rayos*, avec laquelle elle forme un cirque jonché d'éboulis et de neiges. De ce côté, les pentes paraissent moins raides, et c'est par là que nous décidons d'attaquer la montagne. Nous espérons tirer grand parti des belles plaques de neige qui montent assez haut.

A 6 h., nous quittons le plateau de la Brèche, nous dirigeant, au Sud-Ouest, vers l'entrée du cirque de *los Rayos*. Nous cheminons d'abord assez bien, au milieu des blocs de toutes dimensions. Mais, quand nous touchons à l'orifice du cirque (40 min. de la Brèche), nous nous trouvons au milieu d'un bouleversement épouvantable où je remarque les fossiles des terrains crétacés. Nous engager dans ce chaos serait nous exposer à perdre beaucoup de temps dans une série d'escalades peut-être inutiles. La crête qui

nous attirait, vue de plus près, nous paraît en effet bien difficile. Nous renonçons à cette voie pour essayer l'ascension directe de la Punta par son versant oriental, et c'est droit à l'Ouest que nous allons maintenant monter. Je regrettais de n'avoir pu traverser ce cirque, image de la désolation. Ses formes et sa structure étranges, ses parois rubannées de filons calcaires et ferrugineux éclatants de couleur, ses zébrures régulières de neige, m'intéressaient beaucoup.

Nous voilà donc résolûment engagés sur les parois qui, d'assise en assise, doivent monter jusqu'à la cime. Afin de conserver la liberté de nos mouvements, je fais laisser sous une strate formant caverne tous nos bagages, sauf les instruments et quelques vivres.

La première partie de l'ascension s'opère assez bien, grâce à une raillère dans laquelle nous trouvons quelques traînées de neige et des éboulis. Nous suivons les traces d'une bande d'isards que nous venons de déranger. Mais bientôt ces traces conductrices disparaissent complètement sur la roche nue. Alors notre embarras devient sérieux. Nous n'avons plus au-dessus de nous qu'une série de corniches de plus en plus inclinées et difficiles. Chacune d'elles exige, pour ainsi dire, un siège en règle. Quand nous avons trouvé le passage, j'y fais dresser une petite pyramide de blocs, comme jalon pour la descente. Mes deux guides rirent d'abord de cette précaution, qui, plus tard, me valut leurs éloges.

Il serait trop long de décrire ici tous les détails de cette pénible et périlleuse escalade. Il me suffit de dire qu'à chaque instant un faux pas ou la moindre distraction pouvait nous précipiter dans l'abîme. A la fin, mes guides ne riaient plus, et moi-même, comprenant toute la responsabilité de ma tentative, j'ai été au moins dix fois sur le point d'y renoncer et de donner l'ordre du retour. Mais l'excitation nerveuse produite par ces difficultés inces-

santes avait à ce point accru notre énergie que le danger nous était devenu presque indifférent. La cime nous attirait irrésistiblement, et nous voulions l'atteindre à tout prix.

Enfin, à 9 h., nous posons le pied sur la plate-forme terminale, près du rebord septentrional; mais nous ne sommes pas encore à la vraie cime. Cette plate-forme, longue de 15 à 20 mèt., et large de 4 à 5, est orientée Nord-Nord-Est—Sud-Sud-Ouest. Une profonde crevasse, sorte de coup de sabre à la Roland, la divise en deux; et c'est de l'autre côté de cette coupure, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale de la plate-forme, que se trouve le point culminant qui nous domine de 3 ou 6 mèt.; heureusement, la crevasse se rétrécit beaucoup du côté de la paroi occidentale. Là, elle n'a guère plus de 1^m,50 de largeur, et nous pouvons la franchir d'un bond.

Nous voilà donc réellement sur le véritable sommet de la *Punta de Buquesa*. Barom. 540; therm. 12°5; alt. 2,770 m., déduite des angles pris sur les principaux pics environnants dont la hauteur est déjà connue.

Le vent souffle légèrement du Sud-Ouest, où commencent à se former quelques vapeurs d'un aspect désagréable; cependant le temps est encore beau.

Que de peines et de fatigues pour atteindre la cime! Mais aussi quel immense et grandiose panorama! Je peux le comparer, pour l'ensemble, à celui que j'avais tant admiré, deux ans avant, du sommet de la Collarada, notre proche voisin du côté de Canfranc. Je n'entreprendrai pas de le décrire. Il suffit de dire que, de l'Est à l'Ouest, on distingue toutes les grandes cimes, depuis le Mont-Perdu jusqu'au Bisouri et au pic d'Anie. Du côté des plaines du Béarn, de la Navarre et de l'Aragon, l'horizon est sans limites.

Mais c'est surtout l'entourage immédiat qui étonne par sa nouveauté et son caractère peut-être unique dans les Pyrénées.

La Punta de Buquesa occupe le point central d'un massif qui rayonne dans tous les sens. De ce centre partent des crêtes déchiquetées terminées par des pics d'une architecture toute particulière, caractéristique des terrains crétacés; ce sont : au Sud, la Pala de los Rayos (des rayons ou des coups de foudre) (2,704 mètr.); au Sud-Ouest, la Peña de Villanua (2,716 mètr.); à l'Ouest, la Collarada (2,884 mètr.); et, au Nord, le pic d'Escarra ou Campanal d'Izas (2,755 mètr.), auquel se soude la crête d'Yp, fuyant vers l'Ouest-Nord-Ouest. De ces pics eux-mêmes partent quelques crêtes secondaires. Entre les murailles verticales de ces diverses branches s'ouvrent des cirques, dont les plus remarquables sont : au Sud, celui de los Rayos; au Nord-Est, celui d'Escarra; et, à l'Ouest, celui d'Yp, presque aussi grand que Troumouse.

Ces pics, très-rapprochés, sont tous — à l'exception de la Collarada — dominés par la Punta, et nous ne perdons pas une ligne de leurs découpures si diverses. Toutes les formes s'y trouvent, depuis la flèche aiguë du Campanal jusqu'à la tour trapue de la Pala.

Du haut de notre plate-forme, nous ne pouvons voir les murailles qui la soutiennent, et il nous semble qu'elle est suspendue dans l'espace. Le regard tombe directement à pic au fond des cirques, dont le gouffre paraît se creuser de plus en plus. Il serait difficile de trouver un autre endroit où le sentiment du vide s'impose aussi impérieusement.

Sans perdre de temps, je dresse mes instruments, tandis que mes guides font les préparatifs du déjeuner. Quel agréable repas nous faisons, au milieu d'une telle nature ! Nous n'avons pas d'eau, cela va sans dire, mais la neige, qui se trouve à quelques pas de nous, y supplée. Après cette restauration nécessaire, je me mets au travail, avec d'autant plus d'ardeur que je vois l'horizon des plaines espagnoles se gâter sensiblement; des nuages plombés com-

minent à les envahir. Heureusement, tous les sommets restent encore découverts.

Pendant que je travaille, mes guides ne restent pas inactifs. Au lieu de se reposer, ils rassemblent tous les blocs qu'ils peuvent arracher à la plate-forme et construisent une solide pyramide haute de 1 mèt. environ.

A 1 h., mon travail est terminé. Sans tarder, nous faisons nos préparatifs de départ, et il n'est que temps, car un vigoureux coup de tonnerre nous annonce que l'orage n'est pas loin. Nous descendons le plus vite possible, mais néanmoins avec toutes les précautions qu'exige l'état des lieux. Sur ces entrefaites, le brouillard nous enveloppe et devient de plus en plus intense. C'est alors que Latour et Vicente me félicitent à qui mieux mieux d'avoir eu l'heureuse idée de faire dresser les pierres indicatrices de notre route. Les éclats du tonnerre augmentent, et quelques grosses gouttes commencent à tomber. L'orage arrive. Par bonheur, nous touchons à la grotte où nous avions laissé nos bagages. A peine y sommes-nous installés que la grêle tombe avec violence. En un instant, tout est blanc autour de nous. De notre abri, nous assistons à toutes les phases d'une véritable tempête. La Pala de los Rayos, que nous avons en face, est toute en feu : la foudre la sillonne sans cesse. Dans ce moment, je comprends toute la justesse de son appellation.

Après l'orage, nous reprenons la descente, en inclinant de l'Est au Sud, afin d'aboutir au plateau de la Brèche, un peu plus bas que le point de notre départ.

VALLÉES DE L'AURIN ET DE SANEGUE

Nous sommes, à 3 h. 40 min., sur les bords d'un petit étang entouré d'assez jolis pâturages. Une cabane s'élève tout près de nous, au pied du versant oriental de los Rayos. Le ruisseau de l'Aurin, que nous allons côtoyer,

sort de ce petit étang. Au Sud-Sud-Est s'étend, à perte de vue, l'interminable vallée de l'Aurin, par laquelle je veux descendre vers le Gallego. Nous marchons, pendant quelque temps, presque horizontalement, sur les vertes pelouses d'un étroit vallon encadré dans les hautes murailles de la Canal Larga à l'Est, de los Rayos et de la Spata à l'Ouest. Ce vallon forme l'origine de la grande vallée que nous voyons se continuer, très-bas, au-dessus de nous. Ne connaissant pas encore cette région, je suis surpris d'une si grande différence de niveau ; mais bientôt tout s'explique.

A 4 h. 15 min., nous arrivons, en effet, sur le rebord d'une haute terrasse où finit subitement le vallon supérieur. Là s'est produit un affaissement, de 300 mètres environ, qui a formé le cirque d'Acumuer, au fond duquel le ruisseau, jusque-là très-paisible, se précipite en cascades écumeuses. Les parois de ce cirque sont de puissantes assises de schistes jaunâtres et de grès. Celles de droite, Ouest, s'élèvent à une hauteur considérable au-dessus de la terrasse, et portent les traces de l'action du glacier que Buquesa déversait dans la vallée.

L'apparition de ces roches du terrain secondaire à une si faible distance de Buquesa m'explique la puissance du soulèvement de ce massif crétacé qui avait à subir l'effet de compression immédiate des couches plus anciennes et plus résistantes.

Il n'est pas facile de descendre au fond du cirque ; mais, une fois ce passage franchi, on se trouve dans la vraie vallée de l'Aurin, et l'on ne rencontre plus aucune difficulté.

Les arnicas croissent en grandes touffes au milieu des débris qui jonchent le cirque, et les parois sont presque partout tapissées de superbes saxifrages.

Le temps s'est tout à fait embelli, et, en descendant la vallée, nous faisons une promenade ravissante qui nous fait complètement oublier les émotions de la matinée.

Nous traversons d'abord de vastes pâturages, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre rive du torrent. Nous trouvons ensuite quelques cultures, au milieu desquelles nous remarquons un sentier très-bien tracé, qui descend vers la vallée. Nous le prenons et nous passons sur la rive gauche, que nous ne devons plus quitter.

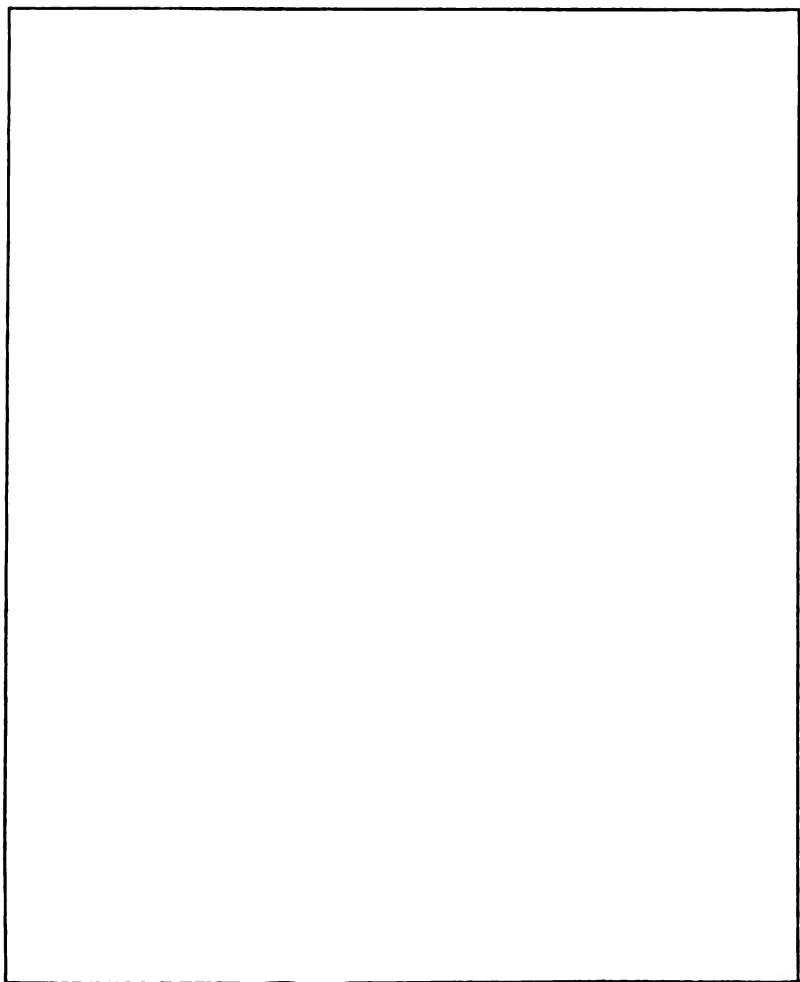
La vallée s'élargit par degrés. A droite et à gauche débouchent de petits vallons noirs de forêts. Les montagnes, qui s'abaissent sensiblement, sont presque partout boisées jusqu'à la cime.

Après 1 h. 30 min. de marche, à partir du cirque, nous voyons subitement, au-delà d'un pli du terrain, à droite du sentier, une grande cabane recouverte de plaques de gazon : c'est la caserne, ou *Cuartel de los carabineros*. Cette habitation, la première que l'on rencontre dans la vallée, est bien primitive ; mais il paraît qu'elle suffit aux braves militaires qui, à tour de rôle, viennent y guetter les contrebandiers. Les trois carabiniers qui y font la faction sont bientôt près de nous, curieux de savoir qui nous sommes. Il paraît que mes explications, et surtout une recommandation dont j'étais porteur, les rassurèrent pleinement, car ils se montrèrent d'une politesse et d'une complaisance extrêmes dans leurs réponses à toutes mes demandes de renseignements. J'appris surtout avec un plaisir inouï que nous n'étions qu'à 1 heure de marche d'Acumuer — 1 h. d'Espagne, il est vrai, qu'il nous faudrait sans doute doubler ; — enfin, j'étais assuré d'atteindre, le soir même, ce gros village où je devais trouver un bon accueil de la part de mes amis de l'année précédente.

Nous reprenons notre marche, accélérant le pas le plus possible. Du reste, plus nous descendons et plus le sentier s'améliore. Nous trouvons quelques granges.

A 7 h. 30 min., nous contournons un dernier mamelon, et nous apercevons les maisons d'Acumuer, bâti, rive gauche, sur le versant de la montagne. Encore une montée

**RÉGION MÉRIDIONALE
DES PYRÉNÉES ESPAGNOLES DE L'ARAGON
VALLÉES DE L'AURIN ET DE LA THENA**



Imp. Erhard

Grave par Erhard

de 20 min., et nous sommes au village (1,148 mètr.), où l'hospitalité la plus empressée et la plus cordiale m'est offerte par le maestro don Antonio Laguna et l'excellent curé don Mariano Ara. Qu'ils reçoivent l'un et l'autre mes plus sincères remerciements !

Le 9 juillet, à 8 h. 30 min., nous quittons Acumuer (barom. 665,4 ; therm. 22°5.). Après une descente assez

1 Huega de la Spata, 2490.

2 Village d'Ysin, 998.

3 Peña Collarada, 2884.

4 Peña de Araguas, 2716.

5 Vallon d'Acumuer.

6 Lit du Río Aurin.

7 Cirque d'Aurin ou d'Acumuer

8 Pala de los Rayos, 2704.

9 Punta de Buquesa, 2770.

•

Haute vallée de l'Aurin.

(Dessin de M. Wallon, d'après nature, en aval du village d'Ysin).

raide, Sud-Sud-Est, nous rejoignons le sentier muletier qui continue sur la rive gauche de l'Aurin.

9. h. — Traversé le barranco qui descend de l'Est et du col d'Assun.

9. h. 30 min. — Le chemin monte sur une terrasse qui domine à pic l'Aurin. En face, sur la rive droite, se trouve, au même niveau (barom. 677 ; altit. 998 mètr.), le village d'Ysin, bâti sur le bord d'un plateau bien cultivé, au confluent de l'Aurin et du barranco d'Ysin. Les deux hameaux d'Asques et de Bolaz s'étagent un peu plus haut sur le même versant du barranco (rive gauche).

10 h. 20 min. — Barranco des Ataguas qui vient du Nord-Est. Au-delà du barranco, le sentier passe sur la rive droite, et nous traversons l'Aurin, qui serpente au milieu d'un lit de graviers et de débris large comme une plaine. De ce côté, nous sommes au pied d'assez jolies cultures. En face, rive gauche, la montagne est boisée jusqu'à la cime.

10 h. 40 min. — Arrêt pour déjeuner près d'une fontaine. De là, nous voyons, du côté du Nord, toute la haute vallée couronnée par les pitons de la Collarada et de Buquesa. C'est un très-beau coin de panorama. Du côté du Sud, les montagnes s'abaissent rapidement jusqu'à la plaine au-delà de laquelle s'élève la première ligne des sierras. De ce côté, tout est plus lumineux; les horizons s'élargissent.

A 11 h. 15 min. nous reprenons notre marche sur la rive droite et nous arrivons en une demi-heure au village de Lares, bâti sur une terrasse sans cesse attaquée par les eaux du torrent (barom. 684,5; altit. 907 mèt.). Au lieu d'entrer dans le bourg, nous nous engageons dans les graviers immenses de l'Aurin et nous revenons sur la rive gauche. Nous montons sur un premier plateau au-delà duquel nous traversons un dernier barranco avant d'atteindre (12 h. 30 min.) le *Cerro* ou grand plateau de Saneguë (barom. 684; therm. 25°; altit. 913 mèt.).

Ce plateau, de calcaire émietté, mêlé de débris schisto-marneux, termine le long chaînon qui se détache de la Partagua et sépare la vallée de l'Aurin de la grande vallée de la Theña ou du Gallego. On peut dire que, dans cette partie, les Pyrénées finissent là. Au pied du plateau, du côté de l'Est et du Sud-Est, s'étend la belle et large plaine de Saneguë toute dorée de moissons. Cette plaine se relie, au Sud, aux vallées de Bassa et de la Tulivana, au-delà desquelles s'élèvent les Sierras de Urus (ou de San-Julian ou de Allue) et de Oroël. La route carrossable des

bains de Panticosa à Jaca traverse l'Aurin au pied du plateau, Sud-Sud-Est, puis tourne à l'Ouest pour passer au Nord du village de Cartillana dont on aperçoit les maisons. Du milieu du Cerro on voit très-bien, au Sud-Sud-Est, le confluent de l'Aurin et du Gallego. Du côté de l'Est-Sud-Est, au-delà du Gallego, s'étagent les belles terrasses de calcaire rougeâtre de *las Peñas del Puerto de Santa-Orosia* (1,919 mè.). Au Nord, paraissent quelques grands pics de la chaîne, et notamment tout le massif de Buquesa. L'endroit était bien choisi pour travailler ; aussi je m'y arrêtai pendant près d'une heure. Nous descendîmes ensuite, en 25 minutes, au village de Saneguë, bâti, à l'Est-Sud-Est, sur la rive droite du Gallego, un peu au-delà de la route. Ayant l'intention de nous arrêter dans ce village, pour nous rafraîchir et laisser tomber un peu la chaleur, nous allâmes droit à la casa du señor Ramon Albertin que connaissait mon guide Vicente et où nous fûmes très-cordialement reçus (bar. 690 ; therm. 27°5 ; altit. 838 mè.).

Je trouvai en Ramon Albertin un homme intelligent, qui prit un plaisir extrême à suivre son pays (c'était son expression) sur les esquisses que je mettais au net en sa présence, et qui me donna une foule de renseignements utiles.

A 5 h., nous quittâmes Saneguë pour remonter la vallée du Gallego, par la route de voitures qui longe constamment la rive gauche de la rivière. A 7 h. nous étions à Biescas à la posada d'Andrès Fañanas où, comme l'année précédente, je fus gratifié d'une aubade par le fils du patron, jeune guitarrero déjà célèbre.

Le 10 juillet je couchai aux bains de Panticosa, et le 11, parti à 5 h. du matin des Bains, je rentrai à Cauterets par la Collada de las Aruelas (2,811 mè.), les lacs (que je trouvai tout glacés) de Pundillos (2,741 mè.), le cold'Enfer (2,739 mè.) et le port de Marcadau (2,550 mè.). — Très-belle course de 12 h. de marche, passablement fatigante, mais néanmoins très-digne d'être recommandée.

COLLADAS DE FENEZ ET DE SOBAS — VALLÉE DE BASSA

Le 25 juillet, j'étais dans la vallée de Broto avec mon guide Pierre Pujo, de Gavarnie. Après avoir passé toute la matinée avec mes amis don Blas Ballarin de Sarvisé et don Constancio Gil, notaire à Broto, je quittai Sarvisé à 4 h. du soir (barom. 682; therm. 23°5; altit. 870 mèl.), me dirigeant vers le bas de la vallée que nous ne connaissions pas encore en aval du confluent du rio Forcos.

Le chemin muletier longe constamment la rive gauche du rio Ara qui descend, presque en ligne droite, du Nord au Sud depuis Sarvisé jusqu'au rio Forcos. A partir de là, la vallée décrit un grand coude vers le Sud-Est et se resserre au point de n'être plus qu'une gorge entre des montagnes boisées. — Belles touffes d'épine-vinette.

6 h. 30 min. — La vallée s'élargit de nouveau, et l'on commence à jouir d'une belle vue sur le bassin de Fiscal, borné, au Sud, par la *Sierra de Cancias*.

7 h. — Pont de Fiscal. — Barom. 690; therm. 19°; altit. 772 mèl. — Le gros bourg de Fiscal est bâti sur la rive droite du rio Ara au confluent de cette rivière avec le ruisseau de Vinuales qui traverse le village; mais la plus grande partie de Fiscal est construite sur la rive gauche du ruisseau.

Quelques minutes après avoir traversé le pont, on est à Fiscal. — Barom. 689,4; altit. 780 mèl.

Engagés dans les rues tortueuses du bourg, nous fûmes obligés de demander plusieurs fois notre chemin pour arriver à la *Casa de Cadena* appartenant à l'un des propriétaires les plus considérables de l'endroit, don Mariano Sampietro, pour lequel son ami don Blas m'avait donné une lettre de recommandation. Nous reçûmes, encore là, une hospitalité des plus gracieuses. Notre souper, très-confortable d'ailleurs, fut égayé par les accords de toutes sortes

d'instruments et les cris joyeux de la jeunesse de l'endroit qui célébrait par des danses nationales la fête de *San-lago*, l'un des patrons de l'Espagne.

Le 26, nous sommes prêts à partir à 5 h. 50 min. — Barom. 691, therm. 14° — le temps est toujours superbe. Pendant que nous prenons quelques tasses d'excellent chocolat, le fils de don Mariano, jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, à la mine alerte et dégourdie, se décide subitement à venir se promener avec nous, et, pour le retour, il prend l'un de ses mulets sur lequel nous chargeons les bagages.

Nous montons sur la rive gauche du ruisseau de Vinuales et nous dépassons successivement les villages de Lardies, de Berroy et de Vinuales que nous laissons à droite, Nord ; le versant sur lequel ils sont bâtis est assez boisé ; au-delà de Vinuales, laissant à gauche le ruisseau principal qui décrit une courbe vers le Sud-Ouest, nous montons, à l'Ouest-Nord-Ouest, sur la rive gauche du ruisseau de Fenez. Le sentier serpente au milieu des buis et de quelques pins rabougris qui ont planté leurs racines dans les interstices des grès et des conglomérats de cailloux roulés. Pendant la montée, nous voyons constamment, à gauche, d'abord Sud, puis Sud-Est, la Peña de Cancias (1,930 mèr.) de la base au sommet. Cette Peña, dont les flancs sont couverts de belles forêts de pins, est terminée par des murailles jaunâtres formant à leur cime un plateau qui paraît horizontal.

7 h. 30 min. Collada de Fenez (barom. 647 ; therm. 18°4 ; altit. 1,325 mèr.). — La vue est très-belle surtout du côté de l'Est, sur la plaine de Fiscal et le cours inférieur du rio Ara dont on suit tous les méandres jusqu'à son confluent avec la Cinca. Au-delà de la collada nous descendons, mais légèrement, dans un vallon qui se déverse Ouest-Nord-Ouest dans la vallée de Sassa. Ce vallon est couvert de belles forêts de pins. Nous laissons bientôt le

fond du vallon qui s'infléchit au Nord, et nous inclinons à l'Ouest-Sud-Ouest. Pendant 30 minutes, nous marchons presque horizontalement au milieu des bois. Nous atteignons ainsi le haut du vallon de Sassa, d'où une montée facile nous fait atteindre, à 8 h. 35 min., la collada de Sobas (baromètre, 632,5; thermomètre, 20°5; altitude, 1,514 mètres).

Quoique l'altitude ne soit pas considérable, la vue est néanmoins très-belle et très-étendue. Dans la région de l'Ouest, au-delà du vallon de Sobas, où nous allons descendre, se développe toute la vallée de Bassa, avec ses nombreux vallons tributaires. Plus loin c'est la Peña de Oroël qui a l'air d'un fort détaché au milieu de la plaine de Jaca. Du côté du Sud, et très-près, c'est la Sierra de Urus boisée jusqu'à la cime. On voit sa crête régulièrement ondulée se rattacher à la Sierra de Cancias, au Sud-Est de la collada. Dans la région du Nord-Est et du Nord, on a sous les yeux la vallée très-boisée de Sassa qui descend à celle de Sobrepuerto dont on distingue presque tout le développement.

La collada de Sobas est un point topographique important. Elle est, en effet, le trait d'union entre les premières Sierras de l'Aragon et le chaînon pyrénéen qui, par le Pouy de Buey, Cote-Fablo, Tendenera, Urdissou et Brassato, remonte du Sud au Nord à la frontière, et forme la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Ara et celui du Gallego.

Je travaillai pendant une heure; ensuite, étendus sur une verte et moelleuse pelouse, nous fîmes honneur à l'excellent déjeuner que notre jeune compagnon Sampietro portait sur son mulet. Quel bonheur de se sentir vivre, à pleins poumons, au milieu d'un site aussi ravissant, dans une atmosphère éclatante de lumière et tout imprégnée du parfum des pins et des mille plantes alpestres qui forment notre tapis de verdure! Voilà de ces plaisirs que nous ne

goûtons jamais dans le tourbillon de notre vie au sein des villes.

Pendant notre repas, nous fûmes enveloppés par un énorme troupeau de moutons qui passait du val de Sobas dans celui de Sassa. Bergers et chiens furent bientôt près de nous : ils avaient, probablement, flairé l'odeur de nos succulentes côtelettes. Je fis aux bergers la politesse de les engager à casser une croûte avec nous, invitation qu'ils acceptèrent *pour nous faire honneur*. Les chiens, deux superbes bêtes, se civilisèrent vite, et l'un d'eux, sans doute le plus gourmand, poussa sa lourde câlinerie jusqu'à venir gambader autour de moi et à me laisser passer la main dans sa soyeuse fourrure, espérant obtenir ainsi l'os de ma côtelette que ses yeux convoitaient fort.

Mais il faut s'arracher à ces délices. A 10 h. nous quittons la collada et nous descendons, à l'Ouest, dans le barranco de Sobas. Ce barranco forme un vallon, qui prend naissance dans les montagnes boisées du Nord-Est et débouche dans la grande vallée de Bassa, près du village de San-Julian. Nous marchons parallèlement à la vallée de Bassa dont la direction Est-Ouest se conserve jusqu'à son débouché au Gallego. Cette vallée commence, à notre gauche, au Sud-Est, au point de jonction de la Sierra de Urus avec la Peña de Cancias. Là s'ouvre un col par lequel on communique avec le vallon de Fablo.

Nous franchissons un petit monticule, où je retrouve les grès et les conglomérats de la collada de Fenez, et, bientôt après, nous sommes au fond du barranco de Sobas (11 h. 30 min.). A gauche, Sud, se trouvent les villages de Fantiello et de San-Julian sur la rive droite du rio Bassa, et ceux d'Espin et de Urus sur la rive gauche. Ces villages sont bâtis au pied de la Sierra de Urus, qui porte aussi le nom de San-Julian.

Au-delà du barranco, nous montons assez vivement pour atteindre (midi) le village de Sobas, placé sur une ter-

rasse entourée de cultures (barom. 675 ; therm. 25° ; altit. 974 mètres).

Au-delà de Sobas, le sentier s'améliore beaucoup, et continue, presque de niveau, dans la direction de l'Ouest. Il reste encore loin du rio Bassa, et il suit la série des terrasses que terminent les nombreuses arêtes détachées des montagnes de *Santa-Orosia* qui s'élèvent au Nord, séparant ainsi la vallée de Bassa du barranco d'Olivan.

Midi 50 min. — Nous descendons les talus d'un barranco et nous atteignons la rive gauche du ruisseau de Santa-Orosia qui vient du Nord-Est. Ce ruisseau, d'une limpidité cristalline, est formé par une énorme fontaine qui jaillit auprès de la *Ermita* (chapelle) de *San-Cornello*, lieu de pèlerinage célèbre. La *Peña de Santa-Orosia* (1,949 mètr.) domine le cirque de rochers où se trouve la grotte de la fontaine.

Le sentier, suivant la rive gauche du ruisseau, fait forcément un crochet au Sud pour atteindre (1 h. 10 min.) le village de Yebra. — Barom. 683,7 ; therm. 27° ; altit. 869 mètr. — Il fait très-chaud.

Après nous être rafraîchis dans ce village, nous continuons notre route en nous rapprochant peu à peu du rio Bassa. Nous avons repris la direction Ouest. Nous voyons à gauche sur l'autre rive du Bassa le village de Allue qui donne aussi son nom à la Sierra qui s'élève au Sud et qui n'est que la suite de celle de Urus ou de San-Julian.

Nous marchons maintenant au milieu des luxuriantes cultures de la vallée de Bassa qui s'élargit de plus en plus. La vue s'étend aussi, car au Nord-Nord-Est nous voyons le massif de Tendenera et, au Nord-Nord-Ouest, celui de la Peña-Telera et de Buquesa. — Je m'arrête un instant pour prendre ces directions.

3 h. — Village del Puente bâti un peu en amont du confluent du Bassa et du Gallego, sur la rive gauche de cette dernière rivière. Situation charmante. — Barom. 693 ;

therm. 28°; altit. 759 mètr. — Fonda à la casa de Ramon-Campos, la première maison sur la route de Yebra. On n'y est pas trop mal.

Ce village, qui tire son nom du pont établi en cet endroit pour franchir le Gallego, se trouve placé à l'issue de la plaine de Saneguë et à l'entrée de la gorge dans laquelle la rivière s'est creusé un lit entre les Sierras de Allue et d'Oroël. Après m'être un peu reposé, je passai la soirée à explorer les environs et à recueillir des renseignements.

ARROYO DE LA TULIVANA — PLATEAU DE CARTILLANA

VALLÉE DU GAS — JACA

Le 27 juillet, notre course devant se borner à atteindre Jaca par d'excellents chemins, et presque toujours en plaine, nous ne partîmes d'El Puente qu'à 9 h. 30 min., après avoir déjeuné. Le temps continuait à rester au beau.

En sortant du village, le chemin descend rapidement au pont où je m'arrêtai un instant pour prendre des directions. — Barom. 695 ; therm. 22°; altit. 740 mètr. — Au-delà du pont le chemin de Jaca monte vers le Nord et, pendant 1 kilomèt. environ, il longe la rive droite du Gallego. Là, il fait un coude à l'Ouest et suit pendant quelque temps la rive droite de la Tulivana qu'il franchit sur un pont en maçonnerie. Au-delà de la Tulivana, le chemin se bifurque, et nous nous serions trouvés dans l'embarras sans l'arrivée de deux *guardias civiles* (gendarmes) qui allaient en correspondance. Instruits de notre projet, ces complaisants militaires nous donnèrent les indications les plus précises. « Nous pourrions, dirent-ils, continuer notre chemin par Saviñanigo et l'arroyo de la Tulivana ; mais par là nous trouverions d'assez mauvais sentiers. Aussi, nous conseillaient-ils de suivre, droit devant nous, au Nord-Nord-Ouest, le chemin qui mène à Cartillana et

aboutit à la route carrossable au-delà de ce village. Nous allongerions un peu, il est vrai, mais nous aurions l'avantage de rester constamment sur un plateau, d'où la vue est très étendue... » J'opte pour Cartillana. Dès lors, laissant à gauche Saviñañigo, nous nous éloignons de la Tulivana et nous cheminons, pendant quelques centaines de mètres, avec les gendarmes qui s'efforcent de mériter de plus en plus les éloges que je leur adresse à propos de leurs connaissances topographiques. Nous sommes déjà au mieux, mais il faut se séparer : ils vont à Aurin et à Saneguë.

Le chemin muletier que nous suivons traverse la plaine basse limitée par la Tulivana, le Gallego et l'Aurin. Cette plaine couverte de belles moissons est de la même nature que le plateau de Saneguë : — terrains légèrement marneux et cailloutis de schistes jaunes et de grès.

10 h. 40 min. — Le chemin passe au pied et au Sud d'un monticule sur lequel s'élève la *Ermita de Santa-Lucia*. Ce monticule n'est que le prolongement de l'une des vagues du plateau supérieur de Cartillana.

11 h. — Après une légère montée, et au-delà d'un petit col, nous arrivons à Cartillana (barom. 686 ; therm. 23° 5 ; altit. 864 mèt.), et bientôt après à la route de Jaca. Les gendarmes avaient raison : la route traverse un plateau dont la vue est très-belle. Ce plateau, ou plutôt cette plaine, monte, du côté du Nord, en pente très-douce jusqu'au pied des derniers contre-forts des Pyrénées détachés de Buquesa. Du côté du Sud, elle descend, de mamelon en mamelon, à la Tulivana. A l'Est et au Nord-Est, elle se relie aux plaines de Bassa, d'Aurin et de Saneguë ; et, du côté de l'Ouest, elle se prolonge, à perte de vue, jusqu'à Jaca et au delà. Elle produit l'effet d'un large fossé creusé entre les Pyrénées et la Sierra de Oroël qui s'élève, au Sud, au-delà de la Tulivana.

Après Cartillana, la route fait un détour vers le Nord et descend pour franchir un premier ruisseau au-delà duquel

elle remonte à Pardinilla qu'on laisse à gauche, Sud. A partir de ce village, la route prend, en ligne droite, la direction Ouest qu'elle conserve jusqu'à Jaca.

Nous dépassons un autre ruisseau, puis le village de Martilluë, à gauche, près de la route, et, un peu plus loin, après la maison des cantonniers, un dernier ravin au-delà duquel la route monte un peu. Tous ces ruisseaux naissent dans l'éventail des contre-forts pyrénéens et descendent, du Nord au Sud, à la Tulivana, coupant ainsi la plaine par des barrancos qui forment de petits vallons. Une fois la montée finie, nous sommes au point de partage des eaux. Le village d'Orante, bâti à gauche sur un monticule assez élevé, semble avoir été placé là pour surveiller toute la plaine.

Nous venions de laisser derrière nous, au pied des Pyrénées ou sur les bords de la Tulivana, une série de villages dont la nomenclature serait trop longue. La multiplicité de ces centres de population serait une preuve de la fertilité du pays, alors même que nous n'aurions pas été témoins du mouvement qui y régnait pour ramasser une moisson qui paraissait très-belle. Nous quittons le bassin de la Tulivana pour entrer dans celui du rio Gas. Nous descendons insensiblement, et, après avoir laissé à droite les fermes de Bandies, la route traverse l'une des branches du Gas qui vient du Nord, du village de Badaguas. En aval de la route, le ruisseau fait un brusque détour pour prendre la direction Ouest. Le chemin, continuant sur la rive droite du Gas et très-près du cours d'eau, passe au haméau de Despoblado (5 kilom. de Jaca), franchit plusieurs ruisseaux qui descendent au Gas, et, après avoir laissé Guasa (854 mèt.) un peu à droite, il descend dans le fertile vallon de Jaca. Vue de ce point, la Peña de Oroël (1,729 mèt.), qui s'élève au Sud, affecte la forme d'un immense bastion finissant à pic du côté de l'Ouest et dont les flancs sont boisés jusqu'à une grande hauteur.

On traverse un ruisseau, et l'on se trouve au pied de la terrasse sur laquelle s'élève Jaca entouré d'un mur continu flanqué de tours. Il faut gravir une pente assez raide pour entrer dans la ville. A 3 h. nous passons sous la porte orientale. Conformément aux indications qui nous avaient été données, nous allâmes nous installer à la fonda de Firmin Diaz, place de l'Église (barom. 689 ; therm. 25° 8 ; altitude 823 mètr.).

Jaca, ses remparts, sa citadelle, sa vieille cathédrale, etc., sont trop bien décrits dans les Guides aux Pyrénées et dans l'Itinéraire de l'Espagne pour que j'ajoute quelque chose à ces descriptions.

Le soir j'allai m'établir, pour travailler, un peu en dehors de la porte Nord de la ville, presque sur les talus de la citadelle. De là on a des points de repère excellents : les Peñas Collarada, Oroël, Orosia, Cancias, etc. Quelques officiers, voyant ce déploiement d'instruments, s'approchèrent de moi et m'adressèrent quelques questions sur le but de mon travail. Je les rassurai sans doute complètement, car ils se montrèrent ensuite d'une complaisance extrême, et ils me fournirent tous les renseignements que je pouvais souhaiter.

Après le dîner, je communiquai à mon maître d'hôtel le projet que j'avais formé d'explorer les vallées qui descendent des montagnes d'Aspe au rio Aragon, en aval de Jaca, et je lui demandai s'il ne pouvait pas me mettre en rapport avec un chasseur, contrebandier ou autre connaissant ces vallées. Diaz me répondit qu'il avait ce que je désirais, et il envoya, de suite, chercher le señor Francisco Urban. Quand nous eûmes échangé quelques paroles, nous vîmes, avec Pujo, que c'était à peu près ce qu'il nous fallait, et l'accord fut bientôt conclu.

VALLÉE DE AISA — LA LLENA D'EL BOSO

(PREMIÈRE ASCENSION)

Le 28 juillet, jour de dimanche, pendant que mes deux guides préparaient les bagages, j'allai passer une demi-heure à la cathédrale où la haute société de Jaca se rendait, en grande toilette, pour entendre la messe. Ce fut une étude de mœurs et un spectacle qui avait bien sa valeur.

A 8 h. du matin, nous sortions de la ville par la porte de Santa-Orosia (barom. 689; therm. 24°); temps encore beau; nous dirigeant vers l'Ouest, sur un chemin muletier qui passe au pied et au sud de la citadelle et descend ensuite assez raide pour traverser le rio Aragon sur un pont en maçonnerie d'une seule arche très-élevée. Au-delà de la rivière, le chemin remonte sur un plateau bien cultivé qui domine le confluent du Gas et du Rio Aragon, et d'où la vue s'étend très-loin sur la plaine basse. Ce plateau, presque aussi élevé (807 mèt.) que celui de Jaca, commence, au Nord, au pied des contre-forts pyrénéens qui remontent jusqu'aux montagnes d'Aspe, et descend, de terrasse en terrasse, aux rives de l'Aragon. En face, sur la rive gauche du rio, s'étagent, dans la région du Sud, les montagnes boisées de *San Juan de la Peña*, connues par leur célèbre ermitage.

De 9 à 10 h. arrêt pour travailler sur le plateau.

Le chemin continue au milieu de belles moissons et traverse plusieurs barrancos, laissant à gauche le village de Bonaguas. Tous ces barrancos naissent dans les dernières ramifications des Pyrénées et vont, au Sud, tomber dans le rio Aragon.

11 h. 25 min. — Vallée de Luvierre qui vient d'assez haut. Déjeuné à l'ombre des peupliers, rive gauche, un peu en aval du village de Canias (barom. 691,2; thermo-

mètre 25°,5 ; altit. 799 mètr.). La Collarada paraît au Nord-Nord-Est.

Midi 30 min. — Au-delà du Luvierre que nous traversons, sans pont et presque à pied sec, le chemin monte (15 min.) au village de Noves (barom. 687° 5 ; altit. 840 m.) et se développe sur un plateau fertile, à l'origine duquel, au pied de la montagne, est bâti le gros village d'Araguas del Solano.

1 h. 15 min. — Le sentier incline au Nord-Ouest et commence à descendre dans un barranco de la vallée d'Aisa. Nous voyons, en face, de l'autre côté de la vallée, le petit village de Fragonal, bâti très-haut, sur le revers de la montagne. Au-delà du barranco (10 min.), le chemin descend sur le bord du rio Estarrun. Nous sommes dans la longue vallée d'Aisa, qui naît au massif *del Boso* et de *Licerin*, et descend presque en ligne droite, au Sud, jusqu'au rio Aragon. L'Estarrun coule dans un large lit de graviers et de débris de toutes sortes, comparable à celui de l'Aurin, et se divise en une foule de petits filets que nous traversons facilement, l'un après l'autre, pour passer sur la rive droite où nous prenons quelques instants de repos sous un délicieux ombrage.

2 h. — *Casa Baja* du hameau de Lastiesas (barom. 689 ; therm. 27° ; altit. 825 mètr.). Cinq ou six maisons sont groupées autour d'une construction plus considérable qui servait autrefois de dépôt d'échalons pour la vallée d'Aisa et les vallées voisines. Nous entrons dans cette maison pour nous désaltérer, et nous y recevons une très-cordiale hospitalité de la part du señor Manuel Aisa y Arto.

2 h. 30 min. — Nous continuons notre route sur la rive droite et bientôt nous laissons à droite, sur le bord de l'Estarrun, la *Casa del Cura* entourée d'un beau jardin, et à gauche, sur la montagne, le groupe de la *Casa Alta*.

3 h. — *Puerta de Lastiesas*, ouverture de 30 à 40 mètr. de large, que les eaux de l'Estarrun ont creusée dans un grand

mur de calcaire jaunâtre formé par le redressement perpendiculaire d'une strate, qui unit le chaînon de la rive droite à celui de la rive gauche. En amont, on reconnaît les traces d'un lac. Les montagnes s'élèvent sensiblement et sont de plus en plus boisées. Ici la vallée n'est plus qu'une étroite gorge. Un peu au delà, le sentier franchit un ravin, laisse à gauche sur la hauteur les granges de Pueyo, et plus loin, après un autre ravin, il passe au pied

1 Collada de Iasa, 1236.

2 Cime de la Pardina.

3 Rio Estarrun.

4 Cime de la estiba de Castiello.

5 La Llana d'el Boso, 2581.

6 La Garganta, 2301.

7 Llana de la Garganta, 2601.

8 Pico de la Garganta, 2635.

Vallée de Aisa.

(Dessin de M. E. Wallon, d'après nature, vue prise en aval du village d'Aisa, à 1,066 mètres.)

du village de Sinues, bâti sur une terrasse qui domine la rive droite.

3 h. 45 min. — Au-delà d'un troisième barranco, le chemin passe sur la rive gauche du Rio Estarrun. Bientôt après (4 h. 10 min.), nous laissons à droite, très-haut placé, sur cette rive, le village d'Esposa entouré de cultures et de forêts. La vallée s'élargit. A l'Est-Nord-Est, apparaît un moment la cime de la Peña Collarada, et, au Nord, nous voyons enfin le village de Aisa pittoresquement assis, en amphithéâtre, sur un versant dont les cultures descendent jusqu'à la rive gauche du rio Estarrun. En amont, et loin du village, la vallée semble se terminer

par un immense cirque de forêts et de pâturages que couvrent les trois cimes du massif *del Boso* ou *de la Garganta*. Les belles formes et les neiges de ces pitons, d'un jaune clair et brillant, produisent un effet ravissant au-dessus du frais tableau de la vallée. Nous revoyons l'aspect des hautes montagnes.

5 h. 30 min. — Aisa, chef-lieu de la vallée. (Au centre du village; barom. 669; therm. 25°; altit. 1,066 mèt.); bonne fonda, propreté et complaisance à la casa de Victor Garcia. Approvisionnements assez faciles et prix modérés.

Pendant le souper (l'un des meilleurs de ma tournée), je témoignai à Garcia, qui pour le moment était mon invité, le désir de monter sur l'un de ces beaux pics dont la silhouette m'avait séduit, et je lui demandai s'il les connaissait. Précisément je m'adressais à un chasseur qui avait tué nombre d'isards dans ces montagnes *del Boso* ou *de la Garganta*. Toutefois, il ajouta « qu'il n'avait pas eu encore l'occasion de monter à la cime, et qu'il ne savait même pas si on pouvait y arriver ». Quoi qu'il en fût, il offrait de nous accompagner le lendemain : offre immédiatement acceptée. J'étais ainsi assuré d'avoir un bon guide jusqu'au pied du piton que je voudrais gravir.

Le 29 juillet, nous quittons Aisa à 5 h. du matin (barom. 669; therm. 18°); le temps est toujours beau et nous profitons de la fraîcheur du matin pour presser le pas. Du reste, le sentier est excellent jusqu'à la fin des cultures qui montent assez haut dans la vallée.

5 h. 30 min. — Le chemin traverse le lit du rio Estarun et monte ensuite continuellement sur la rive droite.

6 h. — Pardina de Juan Antonio Garcia (barom. 663, 2; altit. 1,136 mèt.) un peu en aval du débouché du barranco de la Pardina qui descend des montagnes de l'Ouest, noires de forêts de pins.

6 h. 25 min. — Après avoir traversé plusieurs autres barrancos, on se trouve dans le vallon des Pardinas de

Castiello où finissent les cultures (barom. 651,5; altitude 1,281 mè.). Joli site dans un encadrement de forêts de pins, et ayant pour fond de tableau, au Nord, la belle silhouette des cimes del Boso.

7 h. 10 min. — *Casa cuartel de las Aleras*, poste de carabiniers nouvellement construit sur un monticule détaché de la montagne, près de la rive du torrent (baromètre 644; altit. 1,376 mè.). Au delà, le sentier devient mauvais et monte assez raide, en lacets, au milieu des vieux pins végétant dans les interstices des longues bandes calcaires qui semblent avoir été régulièrement superposées par quelque prodigieux architecte. Au pied, le torrent, dont le lit est maintenant très-rétréci, gronde et écume en tombant d'assise en assise.

8 h. — Fond de la vallée, formant, dans son ensemble, un grand cirque de pâturages sur lesquels nous voyons de longues files de moutons. Nous avons devant nous, au Nord, et très-près, du moins à vol d'oiseau, les diverses cimes du massif del Boso qui s'alignent, de l'Ouest à l'Est, dans l'ordre suivant : 1° *la Llana del Boso* ; 2° *la Llana de la Garganta*, séparée de la précédente par la Garganta (col) d'Aisa ; et 3° *le Pico de la Garganta* qui se relie, vers le Nord-Est, aux crêtes de Licerin.

A l'Ouest de la Llana del Boso, la crête s'abaissant forme un col au-delà duquel commence l'un des contre-forts de la *Punta de Bisaurin*, ou *Bisouri*, dont la cime domine tout du côté du Nord-Ouest.

A l'entrée du cirque, le torrent se bifurque : l'une des branches vient du côté du Bisouri et l'autre du côté de Licerin. Ces deux branches, formant chacune un vallon pittoresque, sont séparées par une arête détachée de la Llana de la Garganta. C'est sur cette arête, qui se termine en terrasses gazonnées, que nous commençons à monter, après avoir franchi la branche occidentale du torrent. Nous montons droit au Nord, pour atteindre d'abord la

Garganta. Tant que les pâturages durent, la montée est facile. Il en est tout autrement lorsque nous atteignons les éboulis et le chaos calcaire qui encombrant le couloir de la Garganta. — Fossiles, arnica, myosotis, gnaphalium leontopodium.

A 9 h. 20 min., fatigués et surtout affamés, nous nous arrêtons pour déjeuner sur le bord d'une plaque de neige. Au même instant, nous entendons le bruit caractéristique de la chute des pierres du côté de la Llena del Boso, et nous voyons sept isards qui fuient, sans trop se presser, vers le col du Bisouri. Comme Garcia regrette en ce moment de n'avoir pas pris sa carabine ! Mais, à mon avis, il portait mieux que cela : c'était une grande boîte de fer-blanc pleine de superbes et délicieuses truites saumonées du rio Estarun. La señora, qui, la veille, s'était mise au courant de mes goûts, avait voulu me faire cette surprise.

A 10 h. nous reprenons la montée, et, afin d'être plus agiles, nous laissons le gros des bagages sous une pierre. Nous suivons le fond du couloir où de loin en loin nous trouvons quelque trainée de neige.

A 11 h. nous sommes sur la Garganta (barom. 576; altit. 2,301 mètr.). Tout le versant français paraît à la fois, mais je veux monter plus haut, et je donne la préférence à la Llena del Boso qui me paraît mieux placée pour étudier tout le massif. Ce piton, dont nous n'apercevons pas la cime, s'élève au Nord-Ouest de la Garganta. A première vue, il paraît d'un abord difficile. Nous montons d'abord en suivant l'extrémité de la crête, d'où nous voyons, à nos pieds, un précipice de *sept ou huit cents* mètres du côté du Pas d'Aspe. Mais cette crête devient bientôt tout à fait impraticable et nous essayons d'une cheminée plus à l'ouest. Au-dessus, les strates calcaires sont un peu plus disloquées et nous éprouvons moins de difficultés. Peu à peu, nous approchons du sommet : l'horizon s'agrandit, en effet, de plus en plus.

A midi 10 min. nous étions sur la punta de la *Llena del Boso* formant un plateau légèrement arrondi (baromètre 556,4; therm. 16°,5; altit. 2,581 mètr., déduite des angles pris sur les pics français et espagnols les plus voisins, et dont la hauteur est déjà bien connue).

Du haut de la Llena, le panorama est incommensurable et indescriptible : on voit tout, tant du côté des montagnes que du côté des plaines françaises et espagnoles, mais c'est surtout la région avoisinante qui m'intéresse.

Du côté de l'Ouest-Nord-Ouest, tout est dominé par le Bisouri (2,683 mètr.) dont le cône régulier attire invinciblement le regard. Il est assez près (5 kilom.) pour que l'on puisse distinguer tous les détails de sa forte charpente, et suivre dans tous les sens ses diverses ramifications. On pourrait, je crois, aller de la Llena au Bisouri par la crête et le col qui les relie.

Du côté du Nord, le regard plonge sur la région d'Aspe, et l'on voit, de prime-abord, combien est peu naturel le tracé de la frontière dans cette région. C'est par le faite d'El Boso qu'aurait dû passer la ligne séparative des deux États, puisque toutes les eaux du versant septentrional d'El Boso vont former le gave français d'Aspe. La haute vallée d'Aspe se voit dans tous ses détails, et l'on peut suivre du regard tous les contours de la route des voitures du Somport, des deux côtés de la frontière. De ce même côté, Nord-Est, le Pic du Midi d'Ossau est superbe de volume et de forme.

De la Garganta, on peut descendre au Pas d'Aspe, et, de là, dans le vallon de Sansane, origine de la vallée d'Aspe.

Pendant que je travaille, mes compagnons entassent pierres sur pierres et élèvent un *cairn* formidable. Le temps est resté calme et beau; aussi, dans l'espace de 2 h. 30 min., je fais beaucoup de besogne dans le tour complet de l'horizon. Je ne regrette qu'une chose : c'est qu'une crête, qui me cache le lac d'Estaens et ses rives, m'empêche de voir le versant de ses eaux.

A 3 h., nous descendions du pic, en inclinant sur le versant méridional, qui nous paraissait moins mauvais. Des traînées d'éboulis nous facilitèrent fort la descente, et, en peu de temps, nous fûmes au rocher où nous avions laissé nos bagages. En descendant, je trouvai des cristaux magnifiques. Le soir, à l'entrée de la nuit, nous étions de retour à Aisa.

Pendant la nuit, il fit de l'orage ; mais le lendemain, 30 juillet, le temps s'était remis au beau. Au lieu de revenir directement à Jaca, en quittant Aisa, nous montâmes à l'Ouest, à la *Collada de Iasa* (1,236 mè.), d'où nous descendîmes, par un vallon ravissant, au village de Iasa (956 m.) et à la vallée d'Aragues, que nous suivîmes jusqu'à sa jonction à la grande vallée d'Écho. Nous descendîmes ensuite cette belle vallée, sur la rive gauche du *rio Aragon de Echo*, limpide cours d'eau aussi volumineux que le gave de Gavarnie. Arrivés en face du village d'Embun, bâti sur la montagne de la rive droite, nous franchîmes, à l'Est, la *Collada de Lastiesas* (1,084 mè.), pour descendre, par les *Casas, Alta et Baja*, au Rio Estarrun, où nous retrouvâmes le chemin de Jaca, que nous connaissions déjà.

Cette excursion fut pleine de charmes, et je regrette que le manque d'espace ne me permette pas d'en retracer les détails. Je m'en console en formant le projet de revenir, l'année prochaine, dans cette belle vallée d'Écho.

VALLÉE INFÉRIEURE DU RIO ARA — DÉFILÉ DE JANOVAS — BOLTÂNIA

SANTA-MARINA

Ma dernière tournée, — je l'ai déjà indiqué en commençant, — a relié mes études, du côté de l'Est, à celles de mon collègue et ami M. Schrader. Je crois donc, à ce titre, devoir lui consacrer quelques lignes, en me bornant

à ce qui me paraît absolument indispensable pour donner une idée de la région parcourue.

Le 18 août, à 2 h. de l'après-midi, je partais du pont de Fiscal (barom. 699; therm. 22°3; altit. 772 mèl.), avec mon guide Pierre Pujo, et un jeune garçon que mon ami don Blas de Sarvisé m'avait donné pour me fournir des renseignements jusqu'à Boltaña. Le chemin longe constamment la rive gauche du rio Ara, dont le cours incline du Nord au Sud-Est. Un peu en aval du pont, on voit les premières plantations d'oliviers, et bientôt après on traverse Arresa.

3 h. — Au-delà du barranco du Iardo, on trouve Javierre (bar. 701; alt. 745 mèl.) et son annexe, Santa-Oloria. Le rio Ara prend la direction de l'Est. La vallée est dans tout son développement. Sur la rive droite, les cultures et les villages montent jusqu'au pied de la Sierra de Cancias, qui forme la barrière du Sud.

4 h. — Le chemin, au-delà des *Casas de l'Andumiano*, traverse plusieurs barrancos venant, du Nord, de la Sierra de *San Iago*, et monte à *Lacorte*, village bâti sur une terrasse, dans un site charmant (barom. 703; altit. 720 mèl.). Au delà, la vallée commence à se resserrer.

4 h. 30 min. — Nous franchissons le rio de *la Guarga*, qui descend de la vallée de Solana, dont les ramifications, couvertes de villages, montent en éventail, au Nord, jusqu'aux montagnes de Luciarre et de Comiello, au-delà desquelles se trouve la vallée du Xalle. Le Rio Ara décrit un coude vers le Sud-est.

5 h. — Lavillilla, au-delà d'un ravin profond et d'une montée assez vive (barom. 702; altit. 732 mèl.). Un pont fait communiquer ce village avec Janovas, bâti sur la rive droite. La plaine finit brusquement, et l'on voit le rio Ara, qui reprend sa direction de l'Est, s'engouffrer dans une immense porte taillée à pic sur les deux rives. La Sierra de Cancias finit là et se lie à la Sierra de Janovas, qui

continue sur la rive droite. On remarque, au-dessus du village de Janovas, des bandes de rochers rouges comme du sang.

Un peu au-delà de Lavilla (15 min.), le sentier entre dans la gorge extrêmement curieuse qui forme le défilé de Janovas. Ce défilé n'est qu'une vaste fissure ouverte dans une série de couches d'un calcaire rougeâtre, redressées presque verticalement, et formant autant de murailles au travers desquelles les eaux de la rivière se sont ouvert un passage, en creusant une longue suite de portes. Ces redressements, très-puissants, sont régulièrement arqués et affectent la forme d'une demi-ogive. Ceux de la rive droite, en particulier, sont extrêmement curieux. On dirait une file d'immenses tranches d'oranges appuyées perpendiculairement l'une contre l'autre. Je n'avais pas encore vu cette disposition géologique sur une aussi vaste échelle.

Au milieu d'un terrain aussi tourmenté et coupé çà et là de profonds ravins, le sentier décrit une foule de sinuosités, en restant toujours très-haut au-dessus de la rivière.

5 h. 50 min. — Fermes et fonda, à la Casa Delatre.

6 h. — Le défilé commence à s'élargir, et en aval on aperçoit un grand coude de la gorge vers le Sud-Est.

6 h. 30 min. — Le sentier descend par degrés au fond de la gorge, et se relie à la route de voitures en cours d'exécution sur la rive gauche. Cette route franchit bientôt le barranco d'Ascaso, qui vient du Nord; elle décrit ensuite, côte à côte avec la rivière, une courbe vers le Sud-Est.

7 h. — La vallée s'élargit subitement au-delà de la courbe, et Boltaña paraît aussitôt sur son promontoire, entouré de riches plantations d'oliviers. Encore 20 min. de marche et une montée assez raide, et l'on est dans la ville (barom. 790; altit. 627 mètres).

Boltaña, chef-lieu administratif du district, est une assez jolie petite ville, à rues étroites, mais propres; il y a quel-

ques belles maisons sur la place de l'Église; on y remarque des curiosités archéologiques. L'église, assez vaste, possède une belle nef de style roman. La voûte, très-élevée, est remarquable par ses nervures formant de jolies arabesques. Les vieilles orgues ne manquent pas de style; mais le maître-autel, de grandes proportions, est, comme d'habitude, trop surchargé de dorures.

Fonda, bien tenue par Antonio Menac, avant d'arriver à la place de l'Église.

Il plut pendant la nuit; mais le lendemain, 19 août, le temps s'était remis au beau. Alors Pujo alla à la recherche d'un guide espagnol connaissant les montagnes situées entre Boltaña et Fanlo.

A 9 h. du matin, nous quitions la ville (barom. 713; therm. 18°) pour reprendre la route de voitures jusqu'au barranco d'Ascaso. Là, notre nouveau guide, le señor Joaquim Juste, nous fit abandonner la route, et nous montâmes, au Nord, sur la rive droite du barranco.

10 h. — *Buerda de Santa-Maria*, construction confortable.

10 h. 30. — Ascaso (barom. 681; altit. 1,032 mètr.), petit village d'où la vue s'étend très-loin. Jusque-là, le sentier est assez bien tracé, mais, plus loin, il faut monter où l'on peut. Nous inclinons au Nord-Ouest, sur un mauvais penchant de schistes marneux et de grès, au milieu desquels croissent quelques maigres buis. Nous ne saurions guère où nous allons si, de temps à autre, nous n'apercevions les murs blanchis à la chaux de la célèbre *Ermita de Santa-Marina*, perchée sur la cime de la montagne. La montée n'est pas dangereuse, mais, en plein soleil, elle devient pénible.

Midi 25 min. — Cime et Ermita de Santa-Marina. Chapelle entourée de constructions primitives destinées à abriter les *romeros* qui y montent des villages voisins à certaines époques de l'année.

Avant d'aller plus loin, je me permets une courte digression au sujet de la *romeria espagnole*. Cette fête, à la fois religieuse et profane, sait allier dans une large part les plaisirs mondains aux cérémonies du culte. La fête débute, le matin, par les pratiques de la dévotion dirigées par l'un des prêtres de la contrée, et continue ensuite par les jeux et les danses les plus animés. Pour se rendre à la *romeria*, les hommes revêtent leurs plus riches habits, et les femmes se parent d'étoffes aux couleurs les plus éclatantes. Le rouge, le vert, le jaune, le blanc et le bleu, — ce sont là les couleurs dominantes, — s'y marient de toutes les façons, au milieu de la frénésie de la *jota aragonesa*. Cette année, en descendant du port de Gavarnie, avec Pujo, nous sommes tombés en pleine *romeria*, à la Ermita de Santa-Helena, dans la gorge de Boucharo. Nous avons assisté à la fête, et, le soir, nous sommes descendus à Torla avec la troupe des *romeros* qui s'en revenaient, en chantant à tue-tête leurs airs nationaux, avec accompagnement de musette, de flûte, de guitare, etc.

Après ces quelques mots, consacrés à une fête peu connue en France, je reviens à la cime de Santa-Marina (barom. 620,5 ; therm. 15° ; altit. 1,821 mètr.). La chapelle est bâtie tout à fait sur le bord d'une muraille à pic très-élevée, et au point culminant de la crête qui, en cet endroit, forme un petit plateau ; cette muraille, dont le développement est considérable, est l'origine du versant occidental. La crête est orientée Sud-Ouest-Nord-Est. Santa-Marina domine tout son entourage, et, par suite, est le centre d'un panorama aussi vaste que merveilleux, dont voici les traits principaux :

Au Nord, le massif du Marboré et du Mont-Perdu est superbe de forme et de majesté. Ses neiges méridionales, dont on apprécie bien d'ici toute l'importance, sont éblouissantes. C'était peut-être la première fois que je pouvais mesurer le développement du beau glacier qui

s'étend sur le flanc occidental, entre le Soum de Ramond et le Mont-Perdu. Ce massif est continué par les belles crêtes de Niscle et de las Parets. De ce côté Nord, tout s'abaisse géométriquement, depuis le faite du Mont-Perdu jusqu'au rio Ara, et ne forme qu'un vaste plan incliné coupé par de profondes gerçures qui ont formé les vallées actuelles. Plus près, le regard tombe sur les vallons de rio Hiessa, auquel descendent les talus septentrionaux de Santa-Marina. On compterait presque les maisons des villages de Vio, de Buerba, de Yeva et de Ceresuela, qui s'étalent sur le versant septentrional de ces vallons. Au-dessus des croupes de Buerba et de Vio, et un peu à gauche de ces derniers villages, la vallée de Niscle laisse voir ses belles murailles, entre les pics Crespeña et Sestrale.

Du côté du Nord-Est, le regard peut suivre tous les contours de la Cinca et de la Cinquetta, et l'enchevêtrement des crêtes de ce massif si compliqué. Plus à l'Est, les lignes de faite descendent majestueusement des hauteurs du Posets au Cotieilla, et à la Peña-Montañesa, très-belle de formes, au-delà de la Cinca.

Au Sud-Est, le ruban argenté de la Cinca paraît au-delà de son confluent avec le rio Ara. On le voit serpenter dans une longue vallée qui semble s'unir à la plaine. Dans cette région, les montagnes s'abaissent régulièrement et ressemblent à la houle de la mer.

Au Sud, l'aspect est tout différent. Dès les premiers plans, le regard s'arrête à la Sierra, chaudement colorée, de Janovas, dont la ligne continue vers le Sud-Ouest et s'unit à la Sierra de Cancias. Au delà, les Sierras de Guarra et de Monrepos montrent leurs festons bleuâtres.

Du côté de l'Ouest, la vue est ravissante sur la vallée de la Guarga ou de Solana, au pied même de Santa-Marina, et, plus loin, sur la plaine de Fiscal, coupée par les courbes gracieuses du rio Ara; au-dessus de cette plaine, la Peña

de Cancias (1,925 mètr.) ressemble à une forteresse ; la Peña de Oroël se montre aussi dans l'extrême lointain. Un peu plus vers le Nord, les montagnes de Sobrepuerto forment le trait d'union avec le massif de Panticosa et de Tenedera, qui paraît en entier au Nord-Ouest, et dont les belles lignes se reliait à celles de Gavarnie. Plus près, de ce côté, les Sierras boisées de Luciarre et de Comiello s'unissent aux montagnes de Vio, plus au Nord.

L'atmosphère, d'une pureté parfaite, me permettait de tout distinguer dans cette immense circonférence ; aussi je pus faire beaucoup de travail pendant les 3 h. que je passai à Santa-Marina.

A 3 h. 30 min., nous commençâmes à descendre, mais d'abord faiblement, en longeant constamment la crête vers le Nord-Est. Je fis là une cueillette de plantes que mon ami, M. Bordère, le célèbre botaniste de Gèdre (Hautes-Pyrénées), détermina trois jours plus tard ; ce sont : *teucrium*, *capitatum*, *calamintha alpina* et *salvia æthiopis*. Après avoir cherché en vain un passage dans la muraille pour descendre directement dans les vallons de la Hiessa, nous fûmes obligés d'appuyer plus à l'Est. Pendant quelques instants, la marche sur ce versant oriental devint désagréable et pénible au milieu d'un fourré de buis arborescents, au bas duquel nous allions joindre le sentier de Boltaña à Fanlo, par la collada d'El Fabar.

4 h. 10 min. — Collada d'El Fabar (barom. 626,5 ; altitude, 1,720 mètr.). — Nous sommes sur le sentier qui, après avoir franchi la collada, à une disjonction de la muraille, descend très-raide au Nord, en décrivant de nombreux lacets dans la forêt d'El Fabar. Tout ce versant est couvert de pins.

6 h. Rio de Hiessa (barom. 680,5 ; altit. 1,030 mètr.). — Nous avons fini de descendre, et nous arrivons au point où la Hiessa, qui vient du Nord, décrit un coude presque à angle droit, pour se diriger vers l'Est à la rencontre du

rio Vellos. Nous laissons au Sud-Ouest la Garganta de Yeva, par laquelle l'on communique avec la vallée de Guarga, et nous montons, droit au Nord, sur la rive droite, mais à une certaine distance du rio Hiessa. Le vallon est bien cultivé.

6 h. 30 min. Yeva (barom. 669; altit. 1,185 mètr.). — Notre guide espagnol nous mène droit à une maison de fort belle apparence qui, nous dit-il, est habitée par l'un de ses cousins, le señor Francisco Buesa. Malheureusement (ou plutôt heureusement), le patron était à la chasse, et les señoras se montrèrent assez mal disposées à notre égard. Toutefois Joaquín (mon Espagnol) persistait à vouloir attendre son parent, et, grâce à cette persistance, nous étions encore là lorsque le señor Francisco arriva, suivi de son chien et tenant à la main un gros lapin qu'il venait de tuer. Aussitôt, la scène change : les cousins se reconnaissent ; Joaquín me présente à don Francisco qui, à l'ouïe de mon nom, vient me presser la main, en me disant qu'il a déjà entendu parler de moi à Broto et à Sarvisé... Bref, nous voilà au mieux. Les señoras se confondent alors en excuses, et, sans tarder, se mettent à l'œuvre pour nous préparer un bon souper, dont le lapin fournit l'un des principaux éléments. Afin de cimenter plus complètement la réconciliation avec les señoras, j'obtins du patron qu'elles prendraient place à table à côté de moi : grande dérogation aux usages aragonais ; en somme, la soirée, qui s'annonçait fâcheusement, fut charmante pour nous.

Francisco Buesa, homme passablement lettré, connaît parfaitement tout le district. Il me le prouva le lendemain matin en passant 1 h. avec moi à corriger ce que j'avais fait. Il mit surtout un soin extrême à écrire lui-même l'orthographe des noms.

Le 20 août, à 9 h., notre déjeuner terminé, nous quittons Yeva (barom. 670 ; therm. 21° ; temps splendide) après

force poignées de main échangées entre notre hôte et nous.

Le chemin se continue droit au Nord.

9 h. 50 min. — Ceresuela (baromèt. 659; therm. 22°5; altit. 1,325 mètr.), à la jonction de plusieurs ruisseaux qui forment le rio Hiessa.

10 h. 30 min. — *Cuello-Trito* (barom. 649,5; therm. 20°; altit. 1,448 mètr.). Le chemin, laissant à droite, Est, la montagne de *Métils*, et, à gauche, Ouest, la *Punta de Comiello*, passe sur le versant de la Spuña ou de Nerin, couvert de forêts de pins, et se dirige, Nord-Nord-Ouest, en pente douce vers Buisan et Fanlo. On descend jusqu'au pied du promontoire de Fanlo.

Midi. — Après une montée assez raide, Fanlo (baromètre, 545; therm. 24°; altit. 1,352 mètr.). Au delà, nous connaissons déjà le chemin : inutile d'en parler.

En passant à Sarvisé, je serrai encore une fois la main à mon ami don Blas Ballarin et à la señora, et, le soir, j'étais encore d'assez bonne heure chez mon autre ami don Constanancio Gil, à Broto, pour faire avec lui une promenade du côté du rio Sorrosal et de la Costera de Pueyo, qui sépare ce ruisseau de celui de Frajen. Il y avait là une confusion que je voulais dissiper.

Le 21 août, je terminais ma tournée en rentrant à Gavarrie.

Afin de ne pas trop allonger ce récit, j'ai omis une foule d'indications qui l'auraient complété. J'espère toutefois que les croquis et les cartes qui l'accompagnent l'éclairciront un peu, quoique ces cartes ne soient, à proprement parler, que des esquisses. Seulement je dois ajouter que je les ai dressées très-fidèlement d'après mon original au 80,000°, dressé lui-même d'après mes relèvements faits sur le terrain. Quant à l'orthographe des noms, j'ai adopté

celle que j'ai lue sur les pièces officielles espagnoles, et, à défaut, celle qui m'a été donnée dans les localités par les habitants eux-mêmes. Malgré ces précautions, je puis bien avoir commis des erreurs, que je corrigerai au fur et à mesure qu'elles me seront révélées par mes tournées futures, ou par des documents dignes de confiance.

E. WALLON,

Membre du Club Alpin français.
(Section de Paris.)

LA VALLÉE D'ASPE

(BASSES-PYRÉNÉES)

ET LE PIC BISOURI OU VISAURIN

(ARAGON)

La vallée d'Aspe est la dernière grande vallée des Pyrénées occidentales ; plus à l'Ouest, les sommets s'abaissent considérablement , et leur altitude ne dépasse guère 1,500 mèt., sauf au pic d'Orhy (2,017 mèt.).

Par une étrange anomalie, le gave d'Aspe prend sa source en Espagne, à 2 kilom. environ au Sud de la frontière, qu'il franchit au *Pas d'Aspe*, au pied de la *Table d'Aspe* (2,320 mèt.), montagne crétacée, de forme quadrangulaire, qui domine le fond de la vallée. Après un parcours de 56 kilom. vers le nord, ce gave va se réunir à celui d'Ossau, dans la pittoresque ville d'Oloron, et là leurs eaux confondues prennent le nom de gave d'Oloron.

En remontant, sur la rive gauche de la vallée, une belle route de voitures qui conduit d'Oloron à Jaca (Aragon), par le *Port d'Urdos* ou *Somport* (1,640 mèt.), on traverse un pays d'une physionomie douce et calme ; le sol est formé de terrasses diluviennes très-régulières.

Après avoir dépassé le village d'Asasp (10 kilom. d'Oloron), on entre brusquement dans la vallée d'Aspe proprement dite, par la coupure d'une crête de terrain crétacé

surgissant hardiment de la plaine. Là commencent les montagnes qui vont s'étagant jusqu'à la frontière.

La vallée n'est plus qu'une longue et étroite gorge, resserrée encore par des crêtes transversales, comme la *Pène d'Escot*; le torrent roule avec fracas dans de profondes fissures, que la route franchit sur des corniches taillées dans le roc et sur des ponts pittoresques.

Vers la partie moyenne de la vallée s'ouvre le riant bassin de Bedous (5 kilom. de longueur, 2,500 mètr. de largeur), couvert de champs et de vertes prairies, et peuplé de nombreux villages.

Plusieurs vallées viennent déboucher dans ce bassin : à l'ouest, celles d'Osse et d'Athas conduisent, par le col d'*Ourataté* (1,001 mètr.), dans les vallées de Lourdios, d'Aramits et de Mauléon; à l'est, celle d'Aydius, par le col d'Arrioutort, et celle d'Accous, par le col d'Iseye (2,000 mètr.), mènent dans la vallée d'Ossau.

Au-delà du bassin de Bedous, on entre de nouveau dans une étroite gorge fermée par la *Pène d'Esquit*, aux parois verticales, et si resserrée, qu'on y passe sans apercevoir à l'ouest le ruisseau qui forme la belle cascade de Lescun. Ce ruisseau mérite d'être signalé, car il est alimenté par les cours d'eau de plusieurs vallées descendant de la frontière.

A 35 kilom. d'Oloron, on traverse le petit village d'Et-saut, situé au débouché du vallon qui descend du pic de *Sesques* ou *Scarput*. Un peu plus loin s'élève sur un rocher surplombant, à 150 mètr. au-dessus du torrent, le *Fort d'Urdos* ou *Portalet*, taillé dans le roc et commandant le défilé.

5 kilom. au delà, on traverse Urdos (760 mètr.), dernier village français, où la vallée s'élargit un peu en formant une petite plaine.

Enfin, à 5 kilom. 1/2 d'Urdos, la route se bifurque; celle de gauche s'élève en serpentant vers le *Somport*,

tandis que celle de droite, tronçon abandonné, va se terminer près de la *Fonderie*, ancienne usine ruinée, transformée en établissement agricole.

Ici notre vallée se divise en deux branches : l'une, où coule le ruisseau de l'*Espugna*, remonte vers le Sud-Ouest au *Port de Gabedaille* (1,600 mètr. à peine); l'autre, continuant la direction générale de la vallée principale, remonte au Sud vers le *Pas d'Aspe*, en envoyant vers le Sud-Est un vallon aboutissant au *Somport*.

La vallée d'Aspe ne possède pas de granit, comme les vallées plus orientales; mais, par contre, elle est remarquable par l'abondance de ses pointements ophitiques, qui se montrent à Lurbe, à Escot, et surtout dans le bassin de Bedous.

Dans cette dernière région, l'ophite forme une série de monticules arrondis ou coniques; on le retrouve encore au col d'Iseye, à 2,000 mètr., et probablement plus haut.

Le bassin de Bedous, partageant physiquement la vallée en deux parties distinctes, se trouve être aussi un point de division géologique. En effet, les roches que l'on rencontre à l'entrée de la vallée, d'Asasp à Escot, sont formées de puissantes assises contemporaines de la craie. D'Escot à Bedous règne le terrain jurassique, caractérisé par le calcaire à dicérates.

La portion supérieure de la vallée, au-dessus de Bedous, est constituée par l'étage supérieur du terrain de transition, ou système devonien, représenté par des schistes, des grauwackes, et surtout par des calcaires en partie amygdalins.

Près de la frontière, principalement dans la montagne d'Espalunguère, on remarque des teintes d'un rouge intense; cette montagne, formée de schistes devoniens, contient des gîtes d'albâtre gypseux en voie d'exploitation.

Le Somport lui-même est formé de schistes et cal-

schistes rouges et verts ; ces derniers présentent la structure amygdaline entrelacée des marbres de Campan.

On trouve aussi dans cette région des minerais de fer et de cuivre, dont l'exploitation est abandonnée.

Des traces évidentes d'anciens glaciers se montrent dans la vallée d'Aspe ; cette dernière a été probablement recouverte en entier par une mer de glace.

Le bassin de Bedous est terminé au Nord par une terrasse glaciaire considérable, qui a dû longtemps retenir les eaux et former en amont un vaste lac ; aujourd'hui, le gave s'est creusé un lit profond au travers de ces débris ; mais l'absence de cailloux granitiques rend difficile la détermination des niveaux glaciaires.

Actuellement, quelques plaques de neige, que des escarpements abritent des rayons du soleil, sont les derniers souvenirs des glaces quaternaires.

Sans offrir les sites grandioses et les puissants sommets des hautes Pyrénées, la vallée d'Aspe possède des paysages charmants : des gorges sauvages, pittoresques, des pics hardis, des crêtes déchirées, des forêts aux arbres magnifiques. Les cascades ne sont pas nombreuses, mais celle de Lescun peut rivaliser avec les plus belles des Pyrénées.

Plusieurs ascensions, parmi lesquelles se placent au premier rang celles du pic de *Sesques* (2,605 mè.), et surtout du pic d'*Anie* (2,504 mè.), offrent un grand intérêt.

La pauvreté des sources thermales et, par suite, le défaut absolu d'établissements confortables, ainsi que l'éloignement des voies ferrées, ont contribué à isoler cette vallée du courant qui amène, chaque été, des flots de visiteurs dans les Pyrénées. Le chemin de fer, en voie d'exécution, de Pau à Oloron, facilitera bientôt l'accès de la vallée et la rendra plus fréquentée.

Ayant eu l'occasion de faire, en août dernier, un petit séjour dans la vallée d'Aspe, j'ai parcouru le pays, et je

puis signaler ici quelques courses intéressantes, sinon toutes nouvelles.

Le pic de *Sesques* ou *Scarput* (2,605 mèt.), point culminant du chaînon qui sépare la vallée d'Aspe de la vallée d'Ossau, offre un magnifique panorama. Le Balaïtous, les pics d'Ossau et d'Anie, vus de cet observatoire, sont superbes. On y monte directement en 4 h. du village d'*Et-saut*, et la descente demande 2 h. : c'est une course très-facile.

En face et à l'Ouest de Sesques, de l'autre côté de la vallée, s'élance le *Pic d'Anie* (2,504 mèt.); l'ascension en est longue et laborieuse, mais elle présente des aspects nouveaux. Cette région est formée d'un calcaire gris clair dont la couleur prête à l'illusion; l'œil, trompé par cette teinte délicate, donne volontiers aux objets des dimensions exagérées.

Toute cette contrée est déchirée; les sommets se dressent en crêtes vertigineuses, en parois verticales; plus de verdure, plus d'eau; partout la roche nue avec sa lumineuse couleur.

C'est du village de Lescun (902 mèt.), admirablement situé sur un plateau dominé par le *pic Billarre* (2,309 m.), qu'on doit partir pour atteindre de bonne heure le Pic d'Anie.

ASCENSION DU PIC DE BISOURI (ARAGON)

(2,669 MÈT., D'APRÈS CORABEUF)

Le 30 août 1878, une voiture, quittant Bedous¹ à 2 h. du matin, arrive vers les 7 h. à l'auberge de *Peillou* (5 kilom. au-dessus d'Urdos), et cinq voyageurs mettent pied à terre.

¹ Je recommande tout spécialement à Bedous l'hôtel de la Paix. Le propriétaire, M. Lagun, connaît parfaitement le pays et peut donner des renseignements utiles.

Il fait froid, un épais brouillard laisse tomber une pluie fine, mais le programme de la journée est trop intéressant pour qu'on

arrête à de semblables contre-temps ; puis nous allons en Espagne, et le soleil doit briller là-haut.

Nous partons, suivant la route abandonnée qui longe la Fonderie. Après 2 kilom., le chemin cesse brusquement : un sentier de chèvres lui succède, et monte au Sud-Ouest dans un taillis de hêtres ; au-dessus des bois s'étendent des pelouses verdoyantes.

Le brouillard, qui nous environne toujours, semble pourtant s'éclaircir ; soudain il se dissipe, laissant encore pendant quelques minutes des écharpes vaporeuses flotter autour des monts.

Un chaud soleil nous réjouit et illumine les montagnes.

Bientôt nous atteignons le sommet d'un plateau herbeux et mamelonné (2 h. de l'auberge). L'Espagne s'étend devant nous ; mais ce nouveau paysage nous surprend. Ce ne sont point les horizons lointains que nous pensions découvrir. En face, à 2 kilom. au Sud, se dresse une haute muraille d'un gris fauve (calcaire crétacé) ; entre elle et nous, dans une vasque de riches pâturages, dort un grand lac à l'onde limpide et azurée : c'est le lac d'Estaëns¹ (près de 1.700 mèl.) ; de nombreux troupeaux paissent sur ses bords, dont aucun arbre n'ombrage les prairies.

Encaissé de tous côtés, ce lac s'écoule souterrainement, et ses eaux vont jaillir en sources vives dans le vallon de l'*Espugna*, en France, et en Espagne dans la vallée d'*Aygues-Tortes*. Cette région est un territoire indivis entre les deux pays ; pendant quatre années, des bergers espagnols l'occupent, et, la cinquième année, ils sont remplacés par des pâtres français (le tour de ceux-ci revient en 1879).

Un peu en arrière de la muraille qui nous domine, apparaît, à l'Ouest-Sud-Ouest, à travers une brèche, notre objectif, le *Pic de Bisaurin* ; quelques neiges brillent sur son front ; nous brûlons du désir de nous mesurer avec ses hauts escarpements.

Deux routes s'offrent à nous : l'une fut suivie, il y a quel-

¹ Ce lac est presque deux fois plus grand que le lac de Gaube.

ques années, par notre collègue, le comte Henry Russell (qui fit la première et, je crois, l'unique ascension du pic).

Parti du lac, il contourna les escarpements de la muraille par l'Est, pénétra dans le beau cirque de *Bernère* ou d'*Olibon* (c'est là que passe le chemin du Port de Bernère, qui conduit à Aragues del Puerto). 4 h. 15 min. de marche lui suffirent pour atteindre le sommet du Bisouri.

L'autre route, la plus directe, est celle que je résolus de tenter; la brèche qui nous laissait apercevoir le pic devait nous livrer passage.

Une demi-heure de promenade sur les pâturages nous conduit à l'extrémité S.-O. du lac; les provisions sont déballées, et nous prenons des forces pour donner l'assaut.

A 10 h. 1/2, nous repartons. Quatre d'entre nous prennent le chemin du Bisaurin; le cinquième, passant par le Somport, va nous attendre à l'auberge de Peillou.

La montée se fait d'abord sur des roches calcaires moutonnées; au dessus, nous rencontrons des couches d'un conglomérat à ciment probablement ferrugineux, d'un rouge de sang. Ces couches sont inclinées au Sud et plongent sous la masse du terrain crétacé, pétri de fossiles.

Nous atteignons la brèche (1 h. 15 min. du lac): le Bisaurin apparaît, soutenu par de puissants contre-forts; au Sud s'ouvre la haute vallée d'*Aragues*; des forêts de sapins couvrent ses pentes; plus loin, une sierra dessine sa fière silhouette bleuâtre; à l'Est, se dressent les escarpements du *Cirque d'Olibon*. Du côté opposé, la vallée d'*Aygues-Tortes*, le lac d'*Estaëns* et le Pic d'*Ossau*, puis toutes les montagnes des Basses-Pyrénées ferment vers le Nord notre horizon. Autour de nous, tout est aride, calciné; la roche poreuse absorbe l'humidité: plus d'eau, plus de végétation.

Nous traversons obliquement, en nous élevant très-peu, une large croupe qui descend dans le cirque d'*Olibon*;

nous sommes au pied même du pic, et, après un moment d'ascension assez rude mais sans danger, nous posons le pied sur le sommet (2,669 mèt., d'après Corabeuf) : 2 h. 50 min. depuis le lac d'Estaëns ¹.

Le sommet du Bisaurin consiste en une crête de 200 à 300 mèt. de longueur, légèrement voûtée et orientée au Sud-Est ; l'angle oriental seul est visible du lac d'Estaëns.

Le panorama est immense ; le Bisaurin domine de beaucoup les sommets environnants, et la vue s'étend librement au loin. Vers le Sud, l'horizon est sans limite ; l'œil se perd dans les chaudes vapeurs des plaines espagnoles ; au Nord et à l'Est, c'est un entassement de monts, qu'il serait impossible de nommer tous. Signalons seulement le Pic d'Anie, le Sesques, l'immense obélisque d'Ossau, puis le Balaitous et la Montagne-Fermée avec leurs précipices et leurs glaciers, la Pique-Longue de Vignemale pointant entre le pic d'Enfer et le Bondeillos, le Pic Posets, les sommets de Gavarnie, le Mont-Perdu, le Tenedenera, la Peña Collarada et plus de cent autres.

Ce qui frappe surtout l'observateur placé au sommet du Bisaurin, c'est la position oblique que garde, par rapport à l'axe de la chaîne, la formation crétacée espagnole, des montagnes de la Navarre à celles de Bielsa ². Tout ce système, orienté entre le Sud-Est et l'Est-Sud-Est, se dresse au Nord en colossales murailles, aux parois d'une hauteur vertigineuse, dominant souvent les pics de la frontière et formant comme une seconde chaîne, traversée par de profondes vallées. Vers le Sud, au contraire, les couches, faiblement inclinées, descendent en pente douce ;

¹ Une partie de mes instruments ayant été oubliée à Bedous, je n'ai pu mesurer le pic très-exactement ; mais j'ai la conviction qu'il ne dépasse pas 2,700 mèt., quoique pendant longtemps il ait été considéré comme aussi élevé, ou plus élevé, que le Pic d'Ossau. Son isolement a été la cause de cette erreur.

² Voir les cartes du Mont-Perdu de M. F. Schrader, ses articles de 1877 et de 1878.

d'immenses crevasses aux précipices verticaux entament les plateaux et donnent naissance à des vallées qui fuient au Midi.

Du village d'*Aragues-del-Puerto*, que nous dominons de près de 1,800 mèl., on peut monter directement, par le Sud, au Bisaurin.

Pic de Bisaurin.

(D'après une aquarelle de M. J. Valette.)

Laissant nos noms sur le pic, nous quittons à regret notre observatoire ; le retour s'effectue par le même chemin que la montée ; à la brèche (1 h. du pic), nous descendons, au Nord, dans la large vallée d'*Aygues-Tortes* aux pelouses du plus beau vert, arrosées par un tortueux ruisseau qui décrit des courbes sans nombre dans les pâturages. Cette tranquille vallée se dirige en pente douce vers le Nord-Ouest, entourée de montagnes d'un rouge écarlate (terrain devonien) ; elle est parallèle à la frontière sur un parcours de 5 à 6 kilom. ; puis, courant au Sud-Ouest,

elle va se jeter dans le Rio Aragon Subordan (vallée de Echo).

Contournant les contre-forts qui supportent le lac d'Estaëns, nous passons au port de Gabedaille (1 h. 45 min. du Bisaurin), large plateau horizontal et marécageux ; c'est plutôt une plaine qu'un col.

Le brouillard, après avoir dormi toute la journée dans les vallées françaises, commence à monter et gagne les cimes.

Nous descendons au Nord-Est dans le vallon de l'Espugna, que domine la montagne d'Espélunguère (2,258 mè.), par un chemin muletier, qui suit au début la rive droite, et qui, passant devant la Fonderie, nous ramène à notre auberge 3 h. 20 min. après notre départ du Bisaurin (soit, de l'auberge, 8 h. 30 min. de marche pour la course, arrêts non compris).

Il est prudent de se munir d'eau, soit au lac d'Estaëns, soit au port de Gabedaille, en montant au pic. Par un temps douteux, un guide¹ est indispensable ; avec le brouillard, nous aurions vainement cherché le sommet et trouvé bien difficilement le chemin du retour.

J.-L. LOURDE-ROCHEBLAVE,

Membre du Club Alpin-Français,
Vice-Président de la section du Sud-Ouest.

¹ Malheureusement on ne trouve pas de vrais guides dans le pays ; il faut se contenter de bergers ou de chasseurs.

RUDA ET LE LAC GERVAIS¹

(PYRÉNÉES ESPAGNOLES).

Le 14 mai 1878, après 3 jours de recherches et de fouilles heureuses dans le val d'Aran, je me trouvais au Port de Bérét (1,872 mètr.), près des sources de la Garonne, avec mon domestique et Barthélemy, mon guide habituel.

Il était midi 45 min. lorsque, quittant l'humble berceau du grand fleuve naissant, je me dirigeai vers l'Est-Nord-Est. Les montagnes d'alentour étaient encore en grande partie blanches de neiges hivernales. Nous franchissons le rio Malo, nous laissons bientôt derrière nous une cabane de bergers et son *courtaou* désert, et nous marchons sur des pelouses dans la même direction. Ici se montrent des schistes bleuâtres, parmi lesquels fleurissent de jolies ané-

¹ Le torrent de Ruda est la plus longue et la plus abondante des deux branches de la Garonne naissante. Il apporte à la rivière descendue du Port de Bérét les eaux du cirque et des lacs de Sabourédo, et aurait, sans nul doute, été considéré comme la branche maîtresse de la Garonne, si le petit ruisseau du Port de Bérét, suivi par les habitants des vallées pour passer du val d'Aran dans le val de la Noguera Pallaresa, n'avait emprunté à ce passage même une importance qui en a fait le fleuve principal. La Ruda descend du Sud au Nord, puis tourne au Nord-Ouest, et impose sa direction à la Garonne quand elle rencontre le petit fleuve près de Trédos. Au confluent, la Ruda a parcouru près de 12 kilomètres, la Garonne 3 kilomètres seulement. On n'a pas encore de mesures précises donnant l'apport relatif des deux torrents. Quant au lac Gervais, qu'on appelle quelquefois *Gerbel* ou *Jelver*, il s'écoule à l'opposite et envoie ses eaux à la Noguera-Pallaresa. (Réd.).

mones roses et blanches; ailleurs ce sont des calcaires, et enfin les granits. Nous ne tardons pas à atteindre le petit pic de Bacivère. On y jouit déjà d'une fort belle vue sur tout le massif de Béret. Une crête longue et disloquée conduit de là au grand pic de Bacivère. Peu d'instants avant d'atteindre le point culminant, nous devons ralentir notre marche et prendre quelques précautions pour franchir une étroite corniche de neige fondante. Une imprudence, en effet, nous aurait infailliblement précipités à l'Ouest dans trois laquets encore tout glacés, à 100 ou 200 mèt. au-dessous de nous.

Enfin nous foulons le sommet à 2 h. 40 min. (Barom. = 539, thermom. = + 6.) — Le panorama est assez étendu et toutes les crêtes d'alentour sont encore couvertes de neige: vers l'Ouest-Nord-Ouest brillent entre tous le Mauberge (2,880 mèt.), le Crabère (2630 mèt.), puis le pic de los Armeros, aux nombreuses ramifications; tandis qu'au couchant on distingue les montagnes des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne qui se relie aux Monts Maudits étincelants de glaces. Plus à l'Est, on aperçoit les crêtes du haut Aran, que domine le Montarto (2951 mèt.), et à l'horizon celles de l'Andorre.

Arrachant, non sans peine, quelques pierres de l'épaisse couche de neige qui encombre le sommet du pic, Barthélemy construit une tourelle où nous déposons nos cartes de visite. — A 3 h., ayant repris nos sacs, nous partons en glissant sur l'immense tapis blanc qui couvre le versant Sud-Est de la montagne; et en quelques minutes nous atteignons un val pierreux à la base du Bacivère. Les blocs erratiques, les granits polis se montrent partout, et dans les interstices de la roche s'accrochent des pins, dont la sombre verdure tranche vivement sur les névés. Mille ruisseaux s'échappent des bancs de neige, sautillant de roc en roc. Nous faisons comme eux, ou, passant entre les troncs des vieux arbres, nous arrivons (à 3 h. 40 min.) sur

les bords du lac de Bacivère, jolie nappe d'eau encore gelée ; mais de larges crevasses se montrent déjà toutes béantes sur la surface terne et sans éclat. A l'Est s'ouvre la Hourquette d'Arreu, sur la gauche d'un pic à signal, tandis qu'au Sud le beau pic de la Lance monte fièrement vers le ciel.

Du lac de Bacivère sort le rio Malo, fougueux torrent dont nous suivons la rive droite. A la base Nord-Nord-Est du pic de Baqueire il passe sous une pittoresque et curieuse arcade naturelle, haute de 30 mètr. environ sur 10 mètr. de longueur et 7 à 8 de largeur, creusée dans un calcaire blanc veiné de gris. Le soleil, qui commence à descendre à l'horizon, envoie obliquement ses derniers feux sur les anfractuosités de la roche, pénètre sous cette voûte ogivale, éclaire en rouge la paroi de gauche tandis que l'autre est déjà dans l'ombre. Des arbres verts se penchent vers le gouffre. Cette faille, qui se continue à une assez grande distance, nous montre trois autres voûtes aussi curieuses et assez rapprochées l'une de l'autre. Une cinquième existait jadis ; mais les plaques calcaires minées à la base par les eaux ont glissé et fermé la fissure : le rio Malo s'infiltré sous leurs gigantesques débris, et, continuant sa course, reparait 50 mètr. plus loin. Une partie de ses eaux disparaît alors dans une petite excavation. Poussé par la curiosité, un habitant d'un village voisin entra en rampant dans cette caverne il y a quelques années, et suivit un étroit couloir, où il rencontra trois gouffres. Malheureusement pour lui, privé de lumière et du fil d'Ariane, il se perdit dans ce nouveau labyrinthe et, durant 24 h., ne vécut que des truites qu'il y prenait.

A 6 h. 30 min., je rentrais par le col de Béret à Salardu, mon quartier général.

15 mai. — Le lendemain matin, à 5 h. 15 min., nous nous remettons en route ; je traverse le village de Tredos, et je laisse à droite le val de Colomès pour suivre le sentier muletier, qui conduit dans la vallée de Ruda en con-

tournant au Nord la Tusse des Planès. Les calcaires forment la base de cet énorme mamelon, tandis que, au sommet, j'ai pu l'année précédente constater la présence du granit non loin de la cabane de Pourèra. Sur ces pentes rapides s'étagent des bouquets de pins. A 6 h. 20 min. le chemin se bifurque : à gauche, c'est la route du port de Paillas montant à mi-côte des pics de Baqueire et d'Ezerquil; celle de droite va nous mener dans l'interminable vallon de Ruda. Suivant toujours la rive gauche du torrent, nous cheminons à travers de vertes prairies émaillées de fleurs odorantes. Après avoir franchi un petit ruisseau qui vient de la droite, nous atteignons une cabane couverte en ardoises, la grange de Parissou de Gagette. Les pâturages ne tarderont pas à disparaître, la nature désolée et sauvage va peu à peu reconquérir son empire; le granit nu et polisse montre déjà (7 h. 30 min.) et, à l'Est, apparaissent depuis quelques instants, abruptes et déchirées, les Trois Tusses de lo Campo et le pic de Sabouredo que recouvrent d'immenses nappes de neige. Des rhododendrons poussent entre les blocs amoncelés au milieu desquels nous avançons lentement suivant un sentier à peine indiqué. Ce sentier nous conduit à une jolie cascabelle se précipitant dans une fissure de la roche et dominée elle-même par une belle chute immense. Sur le sol tourbeux de la vallée, de vieux pins tombés gisent à demi cachés dans les herbages. Guidés par un bruit sourd qui se fait à peine entendre sur notre droite, nous nous dirigeons vers une haute terrasse rocheuse, barrage d'un ancien lac glaciaire et d'où se précipite une belle cascade. Au Sud les maigres silhouettes des pins, qui végètent dans cette solitude morne et désolée, se dessinent encore à l'entrée du cirque solitaire de Sabouredo. Nous traversons un petit bassin pierreux, lit d'un ancien lac maintenant comblé, et, à 8 h. 35 min., nous faisons une courte halte sur le bord d'un ruisseau à la base Est du chaînon que projette

le petit pic de Sandrous. La vallée de Ruda s'offre à nous sous son aspect le plus sauvage : ce ne sont partout que chaos, neiges abondantes, sierras horriblement déchirées, qui semblent défier le touriste. Leur merveilleuse silhouette m'attire : changeant mon itinéraire, je renonce à visiter les lacs du cirque de Sabouredo ; je franchis le ruisseau non loin d'une cabane à demi cachée par un énorme quartier de granit, et, traversant de l'Ouest à l'Est le désert de Ruda, je suis le filon granitique qui, descendu du Sandrous, remonte vers les Aiguilles de Sabouredo.

Sur le plateau marécageux où nous marchons, un autre torrent venu des lacs supérieurs se trace un lit sinueux et large ; et plus d'une fois nous avons de la peine à franchir ses trop nombreux méandres. D'innombrables blocs tombés des cimes voisines jonchent le sol de leurs débris informes ; ils sont couverts d'une neige épaisse et perfide et souvent nous disparaissions soudain, l'un sur l'autre, dans leurs interstices. Enfin nous sortons sans accident de ce mauvais pas, et nous nous arrêtons pour déjeuner sur un petit plateau de quelques mètres carrés d'où jaillit un filet d'eau.

Pendant ce court arrêt, j'examine à mon aise les paysages qui m'environnent : ils sont tous merveilleusement sauvages et un brillant soleil fait étinceler leurs neiges.

A 10 h., nous bouclons les sacs pour commencer l'escalade : la montée est rapide et glissante et plus d'une fois des pierres détachées de la cime nous effleurent dans leur chute. Un énorme quartier de granit qui nous domine, perché en équilibre sur la crête, semble prêt aussi, lui, à rouler dans l'espace. Un dernier effort, et, sur des blocs entassés et branlants, nous atteignons le sommet de l'Aiguille Sud de Sabouredo (baromèt. = 543 1/2. thermomèt. = + 5°).

De ce superbe observatoire, je distingue alors facilement

la configuration de la vallée de Ruda et du vaste cirque de Sabouredo. Dans cette longue et profonde dépression s'étendent cinq lacs complètement glacés : l'un d'eux, le lac de la Ratère, se trouve à la base du chaînon projeté par le Sandrous ; deux autres sont plus haut dans le cirque de Sabouredo, et un peu à gauche du grand Sandrous. Le quatrième et le cinquième, plus au Sud, s'étendent à l'Est et à la base de la crête qui sépare le val de Ruda du grand lac Gervais et du massif de las Tres Pouys. Une dizaine de sommets neigeux et déchirés ferment la vallée au Sud, et derrière leur sombre et abrupte barrière dort le lac de Portaron. Le massif de las Tres Pouys à l'Est et le lac Gervais attirent principalement mon attention, et, lorsque mes yeux ont erré à loisir sur les pics voisins et jusqu'à l'horizon, de la Maladetta à l'Andorre, ils viennent avec plaisir se reposer sur ces crêtes majestueuses et sonder avec une sorte d'hésitation les longs couloirs, les parois blanches de neige et presque verticales de ce puissant massif, et, du Sud remontant au Nord, vont s'arrêter sur le sommet désolé du pic de la Bonaïgue.

Je prends un croquis de ces pittoresques Aiguilles de la Sabouredo, sœurs vierges encore de celle que j'ai gravie, et peut-être inaccessibles : j'élève une pyramide, j'y laisse ma carte et celle de Barthélémy et je donne le signal du départ (11 h. 35 min.).

A nos pieds (Est) une longue pente de neige descend en trois nappes successives vers un plateau et de là jusqu'à l'étang Gervais. A quelques mètres en contre-bas du petit col que nous passons, deux pitons de granit poli émergent du névé ; leur convexité, leur forte inclinaison nous obligent à prendre des précautions pour parvenir à leur base sur une corniche tellement étroite que deux personnes y trouvent difficilement place. Pendant que l'un de nous se cramponne de son mieux à une légère fissure, Barthélémy est déjà sur le champ de neige. Mais cette

neige est si molle qu'elle glisse en avalanche, et il n'a que le temps d'enfoncer profondément son bâton dans la couche solide, tandis que l'avalanche roule avec fracas jusqu'au bas de la pente. Quelque dangereuse que soit la descente, nous n'avons pas le choix, il nous faut suivre la même direction ; mon parti est vite pris ; je me lance en glissant, mes compagnons me suivent et nous arrivons sans avaries sur un petit plateau à 100 mètres environ de notre point de départ. De là les aiguilles paraissent encore plus belles et leurs décourageantes et fières silhouettes se détachent noblement sur l'azur du ciel. Les premiers arbres se montrent, nous descendons toujours, et à midi 30 min. nous sommes près du lac ou étang Gervais.

Le site est pittoresque et je m'arrête (rive Ouest) sur une plate-forme de maigre gazon près d'une misérable cabane (baromèt. = 573 — thermomèt. = + 9). Comme premier plan, à mes pieds, s'étend le beaulac Gervais que domine un superbe pic au triple sommet, tout défilé, et du haut duquel trois fleuves de neige semblent rouler mollement en cascades jusque sur la berge du lac ; les belles pointes du massif inconnu de las Tres Pouys forment un cadre digne de ce charmant tableau.

Sur la rive orientale du lac un sentier muletier masqué encore sous une épaisse couche de neige conduit à une mine de fer jadis exploitée et qui fut découverte, m'a-t-on dit, par des pêcheurs venus pour capturer dans les eaux profondes du lac les magnifiques truites saumonées qui y pullulent.

Mais l'extraction du minerai a depuis plusieurs années déjà été abandonnée et le chemin se détériore rapidement. Pendant près d'une heure, je ne puis me lasser d'admirer la grandiose nature qui m'environne, et c'est à regret que, quittant les bords du lac, je me dirige sur des pelouses d'eskia, à travers des pins clair-semés, vers le déversoir de l'étang. Des troncs d'arbres entassés dans cette étroite

gorge nous permettent de le traverser facilement, et, sur la rive droite du rio nous rejoignons le sentier qui serpente au flanc de la montagne. Emprisonné sous de fréquents ponts de neiges, le torrent se fraie en écumant avec fracas un passage dans ce défilé de granit poli ; aux parois de la roche usée par le contact des anciens glaciers, de vieux arbres aux formes étranges et tourmentées se penchent sur le ravin, étendant au loin leurs sombres rameaux noueux, et semblent d'un bord à l'autre vouloir fermer cette cluse ; ailleurs leurs tiges jeunes et vigoureuses s'élancent fièrement élevant vers le ciel leurs panaches d'aiguilles mobiles. Le chemin, souvent enfoui sous la neige, contourne en corniche les renflements de la roche, déroule ses rapides lacets jusqu'au second lac ou lac d'Estanyo, que domine directement à l'Ouest le fleuron central des crêtes de lo Campo. Franchissant alors le torrent d'un saut, nous suivons la rive gauche, et peu à peu, nous en écartant vers le Nord-Nord-Ouest, nous passons près d'un troisième lacet, dont les eaux limpides reflètent les abrupts couloirs et la cime décharnée du pic de la Bonaïgue.

Quelques instants après, à un détour de la route, se montre à l'Est, dans une verdoyante vallée, l'hospice de la Bonaïgue, et, sous nos pieds, l'ermitage de N.-S. de las Avas, vers lequel se précipite en une cascade toute blanche d'écume le trop-plein du lac Gervais. Nous montons alors à l'Ouest par des gazons sur les flancs Nord-Nord-Est de lo Campo, et à 3 h. 35 min. nous faisons halte au port de la Bonaïgue (2,072 mè.). La vue est fort belle vers l'Est, mais vers l'Ouest des nuages nous cachent les montagnes. Après 35 min. de vaine attente, nous repartons ; à 6 h. nous rentrons à Salardu, et le lendemain nous regagnons Luchon par Viella et le Portillon de Burbe.

MAURICE GOURDON,

Membre du Club Alpin Français
(Section des Pyrénées-Centrales).

ÉTRANGER

XIX

LE VÉSUVÉ EN SEPTEMBRE 1878

Les montagnes volcaniques n'ont de commun avec les montagnes proprement dites qu'une notable élévation au-dessus du niveau de la mer. Elles s'en distinguent, à grande distance et à première vue, autant qu'elles se ressemblent entre elles. Leur approche, si hautes qu'elles soient, ne s'annonce pas par ces soulèvements déjà puissants qui précèdent les grandes chaînes, et elles se révèlent invariablement sous la forme d'un cône tronqué. Étrangères au sol qui les supporte comme le tombeau de sable au terrain sur lequel on le décharge, ce sont des montagnes qui, à bien parler, n'ont point de base ; et elles n'ont point de cime non plus, puisqu'on ne trouve en haut qu'un entonnoir, c'est-à-dire précisément l'inverse d'une cime, ce qu'on pourrait appeler une cime en creux. Leur constitution intime n'est pas moins différente. Leur axe, au lieu d'être horizontal, est vertical ; au lieu de couches solides et continues, redressées sous des inclinaisons variables, le géologue n'y observe que des nappes compactes rayonnant d'un même centre, ou des matériaux meubles disposés suivant les lois de la gravitation. En un mot, quiconque aime à rapprocher et classer les choses selon leurs rapports généraux, trouvera plus d'analogies entre d'humbles collines, comme celles de Meudon, et une grande montagne, telle que les Diablerets, qu'entre celle-ci et

une montagne volcanique de même hauteur, comme par exemple l'Etna ¹.

Le Vésuve, cependant, fait exception à l'ordinaire monotonie d'aspect des volcans. Après un long intervalle de repos, une éruption formidable a démantelé une grande partie de l'enceinte de son cratère primitif. Il n'en subsiste plus qu'une crête en arc de cercle qui, à en juger par le nom de *Somma* sous lequel on la désigne, a dû rester pendant longtemps le point culminant du massif, tandis qu'un nouveau cône s'est constitué autour de la bouche volcanique sur l'espèce de table rase produite par l'explosion. Ce cône est le Vésuve actuel. D'un diamètre toujours moindre que l'ancien, il s'est graduellement élevé jusqu'à atteindre environ la même hauteur, c'est-à-dire le niveau de Somma. Entre ses pentes, les précipices de Somma et les attaches encore visibles çà et là de l'ancien cône, règne un plateau circulaire, légèrement concave, que les laves et les commotions volcaniques comblent de jour en jour ou échancrent vers la plaine, et qui prend successivement les noms d'*Atrio del Cavallo*, de *Pedemontina* et de *Canale dell' Arena*. Cette sorte de dédoublement du volcan lui prête une originalité singulière et dont l'effet est encore augmenté lorsque de Naples, par exemple, on aperçoit ensemble les pentes extérieures, régulièrement inclinées, du cône moderne et, au-dessous des arêtes dentelées de Somma, les pentes intérieures, aux escarpements sillonnés et rapides, de l'ancien cône.

L'opinion commune admet que le Vésuve a pris cette forme caractéristique à la suite de sa première éruption historique, en

¹ Depuis que la politique russe a reculé les limites de la Russie d'Europe au-delà du Caucase, de subtils géographes ont prétendu que le Mont-Blanc cessait d'être la plus haute montagne de notre continent. En effet, l'altitude de l'Elbrus et du Kasbeck dépassent l'altitude du Mont-Blanc. Mais ni l'Elbrus ni le Kasbeck ne sont du Caucase; ce sont des volcans entés sur le Caucase. La distinction est nécessaire. En laissant entendre que le Caucase forme des sommets plus élevés que ceux des Alpes, on répand une idée fausse, contraire à la saine géographie. Le soulèvement graduel d'une chaîne de montagnes étend son action sur des régions immenses. Il détermine la pente générale d'une contrée, modifie la nature de son sol, influe sur son climat, règle le cours de ses fleuves. Un volcan est un accident purement local. L'Elbrus et le Kasbeck, insignifiants malgré leur hauteur d'emprunt, n'ont qu'une faible importance au point de vue de l'orographie raisonnée.

Vue intérieure du cratère du Vésuve en 1878.
(D'après une photographie de M. Lemuet.

l'an 79. On fait remarquer que les auteurs qui en ont parlé antérieurement le décrivent comme une montagne d'une seule venue, et que Pline le Jeune, dans la lettre fameuse où il rapporte à Tacite les circonstances de la mort de son oncle, se sert de l'expression *ruina montis, la chute de la montagne*, comme s'il voulait marquer l'écroulement de l'ancien cône. Ces arguments ne seraient pas sans réplique. Des voyageurs, qui ont visité le Vésuve dans ces deux derniers siècles, n'ont pas davantage mentionné Somma, dont l'existence à cette époque est pourtant incontestable. D'autre part, les anciens, lorsqu'ils avaient à décrire les phénomènes naturels, n'employaient pas une langue assez précise, assez rigoureuse, pour qu'il soit permis de trancher une question scientifique sur l'autorité d'un mot. Pline a pu employer le terme juste sans que nous osions l'affirmer ¹. Mais les recherches récentes de la géologie viennent appuyer des conjectures qui, à leur défaut, seraient bien hasardées. Il semble, en effet, que, dans l'éruption de 79, le Vésuve n'a point vomi de laves, au moins dans la direction d'Herculanum et de Pompéi, et les matières fragmentaires ou compactes qui recouvrent immédiatement ces deux villes sont identiques au tuf ponceux qu'on observe sur toute la surface de la Campanie et qui, produit certain du volcan antéhistorique, devait en composer les parois au temps de la catastrophe.

Pour faire l'ascension du Vésuve, on part ordinairement de Résina. En une heure et demie, on atteint l'ancien ermitage, maintenant converti en cabaret, et, une centaine de pas plus avant, l'observatoire météorologique de notre éminent collègue le docteur Palmieri, bâti sur une sorte de promontoire qui a divisé plusieurs courants de laves. Bien que la route, large et praticable aux voitures, coupe quelques-uns de ces courants (en attendant que de nouvelles coulées la coupent à son tour), la végétation, montant avec elle, l'accompagne ou la rejoint. L'ermitage même est situé à la lisière d'un petit bois de châtaigniers et environné de beaux arbres. Mais, à partir de ce point, le voyageur entre dans la région exclusivement volcanique et, quand la nature du sol ne l'annoncerait pas, il en serait averti de la façon

¹ Est-il besoin de rappeler le fameux vers de Juvénal sur Annibal :

Diducit scopulos et montem frangit aceto,

à propos d'une opération qui consistait probablement à briser quelques saillies de rocher pour élargir la voie et faciliter le passage des convois de l'armée carthaginoise ?

la plus saisissante par une inscription placée au bord du chemin, dans le mur de clôture de l'observatoire :

« Nell' incendio Vesuviano del 1872 ad ore quattro mattutine del 26 apr. otto compagni furono inghiottiti nel fuoco di una improvvisa bocca nell' Atrio del Cavallo..... »

L'accident auquel cette inscription se rapporte est un des plus mémorables qui soient survenus au Vésuve. Le 24 avril 1872, le Vésuve, après avoir donné pendant plusieurs mois des signes d'activité, entra tout à coup en éruption avec une extrême violence. Mais le phénomène diminua rapidement d'intensité. Dès le lendemain, la montagne n'émettait plus que de légères vapeurs. Engagées par ce calme trompeur, nombre de personnes voulurent contempler sans retard et de près les effets nouveaux de l'action volcanique. Dans la nuit du 25 au 26, une foule de curieux, gens du pays et étrangers résidant à Naples, montèrent jusqu'à l'ermitage, et plusieurs s'étaient avancés au delà, lorsque, à quatre heures du matin, sans secousse préalable et au milieu d'un bruit affreux, le cône du Vésuve se fendit du haut en bas vers la partie qui regarde Somma. En même temps une crevasse s'ouvrit en travers de l'Atrio del Cavallo et rejeta dans l'instant des masses prodigieuses de laves. Ceux qui s'étaient aventurés plus loin eurent la retraite coupée et périrent. Les autres purent échapper, mais beaucoup d'entre eux, fuyant éperdus sous la pluie de scories et de pierres, furent blessés plus ou moins grièvement.

L'imagination populaire porta d'abord à plusieurs centaines le nombre des victimes. M. le professeur Fuchs, dans un récent ouvrage ¹, admet qu'il y en eut au moins soixante. Cette évaluation est encore très-exagérée. Dans une déclaration faite à la Chambre des députés, quelques jours après l'événement, le Président du Conseil, M. Sella, n'annonçait qu'une douzaine de morts et l'inscription de l'Observatoire réduit ce chiffre à huit personnes.

Si l'on se reporte à la description que j'en ai donnée plus haut, on remarquera que l'Atrio del Cavallo, bien que en dehors de l'orifice normal actuel, est encore situé à l'intérieur du cratère primitif. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la fréquence des manifestations volcaniques dont il est le théâtre. La crevasse de 1872 s'est ouverte à la place où s'était formée, en 1831, une série de petits cônes adventifs ².

¹ *Les Volcans*, Bibliothèque scientifique internationale.

² Si Empédocle a réellement péri à l'Etna, il n'est guère croyable

Quarante minutes suffisent pour aller de l'ermitage au pied du cône terminal. La différence de niveau entre ces deux points est de 250 mètres. Quant à la hauteur du cône lui-même, je l'ai trouvée de 450 mètres. On entend souvent dire que pendant l'ascension on marche constamment sur des cendres. Or, il n'y a pas au Vésuve un atome de cette poussière de lave impalpable qu'on appelle, fort improprement d'ailleurs, des cendres volcaniques. Il n'y en a pas et il ne saurait y en avoir. Trop subtile et trop légère pour retomber dans les alentours immédiats du conduit volcanique, cette poussière est chassée par le vent à des distances souvent énormes et, tout au moins, jusqu'à la plaine où on l'a vue s'entasser en couches épaisses de plusieurs centimètres. Les flancs du cône sont recouverts uniquement de cette espèce de pierraille scoriacée qui a reçu le nom de *lapilli*. On pourrait les comparer aux pierriers qui s'étalent dans les Alpes au-dessous des glaciers de cime; mais l'escalade en est beaucoup plus pénible à cause de la nature des matériaux. En effet, l'égalité de volume de ces graviers, pris à même poignée, est chose surprenante. *On croirait qu'ils ont été passés au crible*, disait avec raison le célèbre Addison qui visita le Vésuve au commencement du siècle dernier. Ceux qu'on rencontre dans la première demi-heure de montée ont une grosseur intermédiaire entre celles d'un grain de millet et d'un grain de chènevis, une forme anguleusement arrondie, une densité assez forte, une couleur d'un noir terne ou rougeâtre. Ils sont mêlés d'un grand nombre de cristaux d'augite brisés, mais encore reconnaissables. Au dessus, ce sont de petites masses moins égales, poreuses, rudes au toucher, de teinte plus claire. Ces observations permettent de comprendre comment s'est effectué le triage naturel des lapilli. Les moins gros, les moins rugueux, les plus riches en fer (partant les plus lourds), ont dû glisser entre les interstices des autres pour se réunir sur la partie inférieure de la pente.

Il faut près d'une heure pour gravir le cône. La théorie méca-

que sa mort ait été volontaire. La tradition de son suicide est sans doute un legs de cette sottise vulgaire qui ne peut comprendre qu'un philosophe expose sa vie pour pénétrer les secrets de la nature. Mais le fait singulier d'un suicide dans un volcan s'est produit au moins une fois. Le 16 janvier 1831, un Français, nommé Coutril, s'est précipité dans le plus grand des cratères adventifs dont je viens de parler, alors en pleine activité. Ce cratère, qui est resté longtemps visible, était désigné sous le nom de *Coutril*.

nique de l'ascension peut se formuler ainsi : la force musculaire du voyageur se dédouble sous ses pieds ; une partie pousse les lapilli en arrière, l'autre le pousse lui-même en avant. Il devra donc faire en sorte que le partage lui soit aussi avantageux que possible, et il n'en est qu'un moyen : marcher vite et appuyer peu. Dans ces conditions, la fatigue apparaît comme la résultante du mouvement précipité des jambes combiné avec la perte d'une partie de l'effort ascensionnel sur une pente inclinée de 45 degrés et haute de 450 mètres. On peut la comparer à celle que causeraient cent cinquante étages montés au trot ; encore faudrait-il supposer que chaque marche cédât sous le pied. Ces considérations ingénieuses, par lesquelles je cherchais à me distraire, m'ont assez mal réussi. A quoi qu'on pense, au bout de quelques minutes, l'angoisse vous prend aux genoux, le cœur bat avec violence et force est de s'arrêter. Si le cône du Vésuve avait la hauteur d'une sommité moyenne des Alpes, il serait vierge de pas humains et, tel qu'il est, on ne saurait trop admirer William Hamilton, l'auteur des *Campi Phlegrezi*, pour en avoir fait l'ascension cinquante-quatre fois.

Du haut du cône, le regard plonge dans l'intérieur du cratère. J'en estime le diamètre à 300 mè., la circonférence entre 1,000 et 1,200. Il est profondément échancré vers Somma par la brèche toujours béante de 1872. Les laves le remplissent sous forme de plancher solide jusqu'à 80 mè. au-dessous du bord et se prolongent ensuite à travers cette brèche dans l'Atrio del Cavallo, à la façon d'un glacier et en pente assez rapide. Les parois, très-escarpées, sont formées de laves rocheuses, alternant avec des couches de scories criblées de cavités, teintées de rouge brun, de jaune verdâtre et de vert, et revêtues par places de matières pulvérulentes d'un jaune vif. Ces dépôts se forment à l'entour des fumerolles dont on voit la vapeur se dégager en maint endroit. Ils sont imprégnés d'eau fortement acide, assez chauds pour n'y pouvoir tenir la main et répandent une odeur particulière ¹.

¹ La teinte jaune qui domine dans ces incrustations est due, non pas, comme on le croit généralement, à du soufre sublimé, mais à un chlorure de fer (molysite). Sans qu'il soit besoin de recourir à l'analyse chimique, l'odeur seule y dénote la présence du chlore, et, si on les fait tremper quelques minutes dans l'eau, la liqueur prend le goût astringent propre aux sels de fer. — Les enduits verts sont dus à un chlorure de cuivre ; en les plaçant dans la flamme d'une bougie, ils

En quelques minutes nous sommes descendus au fond du cratère sur la surface solidifiée, mais encore tiède, des laves. C'est de ce point que M. Léon Lemuet a pris la photographie que M. F. Schrader a bien voulu reproduire dans cet article. Derrière nous (en dehors, par conséquent, du champ de l'objectif) s'ouvrait la brèche de 1872. L'enceinte cratérique nous entourait sur tous les autres côtés, s'élevant selon les points de 80 à 100 mètr. au-dessus de nos têtes. Le temps, par malheur, était devenu brumeux. Les nuages, pénétrant par la brèche et chassés à travers le cratère, se confondaient çà et là avec ses vapeurs et nous dérobaient, par instants, une partie de ses parois. Pour avoir une idée exacte de la configuration des lieux, il faut donc imaginer que les escarpements rocheux qu'on aperçoit à l'arrière-plan de la gravure, au lieu de figurer des pics isolés, se rejoignent derrière les nuages de façon à former une enceinte continue.

A la distance de deux cent cinquante à trois cents pas se dressaient deux cônes. L'un, de scories blanchâtres, fumait par tous ses pores comme une énorme charbonnière. L'autre, plus élevé, lançait une épaisse colonne de vapeurs et projetait à courts intervalles des gerbes de pierres incandescentes et des morceaux de lave en fusion qui retombaient sur ses flancs.

En différents points de la région des cônes, la lave ardente montait à l'ouverture des crevasses et débordait comme d'autant de fournaises. La plus rapprochée de ces bouches de feu était évidemment toute récente, car le courant qui s'en échappait n'avait guère que 4 mètr. de largeur et quelques dizaines de mètres de longueur. A la source, la lave, d'un rouge cerise éblouissant, était assez fluide et s'épanchait à la façon d'un liquide sirupeux soumis à une forte compression. Mais son éclat, sa consistance et sa vitesse s'altéraient rapidement. A peu de distance de l'orifice, elle n'était plus que d'un rouge sombre

en colorant les bords en beau vert émeraude. — La lave du Vésuve est une *amphigénite*. La pâte, plus ou moins bulleuse, est composée d'un mélange intime de pyroxène augite noir (alumino-silicate de chaux, de magnésie et de fer) et d'amphigène (espèce voisine des feldspaths) blanc grisâtre. Des cristaux abondants et nets de ces deux minéraux, particulièrement du dernier, lui donnent souvent un aspect porphyroïde. Je possède un cristal d'amphigène, empâté dans un fragment de lave recueilli à Résina, qui ne mesure pas moins de 25 millim. de diamètre.

plissé de noir par les scories qui commençaient à se former à la surface; sa résistance, éprouvée au bâton, était celle d'une pâte ferme. Plus loin, sa teinte générale devenait noire, marquée seulement de trous et de fentes d'un rouge vif; le courant s'étalait en s'épaississant; la surface prenait une convexité prononcée, se boursoufflait et se ridait comme d'une suite pressée de flots elliptiques. Alors même, le rayonnement était d'une intensité insupportable à la distance de quatre pas. Enfin, les scories, toujours plus nombreuses, se tordaient, se dressaient les unes sur les autres, et, charriées par le courant intérieur, venaient tomber sur ses bords et à son extrémité en s'entre-choquant avec un bruit mat. La vitesse, en front, était faible, mais encore très-appéciable à l'œil.

Depuis notre visite, cette éruption a été en croissant lentement. Dès le lendemain, les guides s'abstenaient de pénétrer à l'intérieur du cratère et, quelques semaines après, notre collègue, M. Rabot, a vu, la nuit, de Caserte, la lave descendre rouge par la brèche de 1872 et couler dans l'Atrio del Cavallo.

J'ai pensé que le récit de cette excursion pourrait intéresser le Club Alpin. Le Vésuve a été décrit bien souvent, mais avec un volcan actif il n'y a jamais de description définitive. Mon frère, qui voyait le Vésuve pour la troisième fois, lui trouvait, aussi bien qu'à la seconde visite, un autre aspect. Le lecteur pourra consulter dans la *Correspondance inédite* de Henri Beyle, à la date du 14 janvier 1832, un croquis tracé de la main même de l'auteur et représentant le Vésuve à cette époque ¹. Le cratère était, comme aujourd'hui, occupé par deux cônes inégaux; mais ces cônes en dépassaient le bord et la lave se déversait sur Résina. Tel était le Vésuve après l'éruption de 1831, et tel il est resté, au moins dans les traits essentiels, jusqu'à celle de 1872. Cette dernière éruption l'a profondément modifié. L'énorme

¹ Puisqu'il est question d'établir un chemin de fer au Vésuve, je constaterai que l'auteur de la *Chartreuse de Parme* a des droits indiscutables à la priorité de l'invention : « La montée est abominable... Dans ma colère, j'ai fait cinq ou six plans pour rendre ce chemin commode avec mille écus. Par exemple, des troncs de sapin mis les uns au bout des autres, et un fauteuil glissant sur un plan incliné et remorqué, comme aux montagnes russes, par une petite machine à vapeur. »

brèche qu'elle a déterminée dans le cratère ne permet plus à la lave de le remplir entièrement et la dirige sur l'Atrio del Cavallo. Si la faible éruption dont nous avons été témoin et qui semble se continuer cette année est le prélude d'une éruption considérable, la forme du Vésuve ne tardera pas à subir d'autres changements ¹.

Charles DURIER,

Membre du Club Alpin Français.
(Sections de Paris et du Mont-Blanc.)

¹ Une lettre de M. Léon Lemuet, datée de Naples, 27 avril 1879, m'annonce qu'il vient de visiter de nouveau le Vésuve. La hauteur du plus élevé des deux cônes intérieurs avait considérablement diminué, par l'effet, sans doute, de l'accumulation des nappes de lave contre ses flancs. Pendant que M. Lemuet et son frère étaient dans le cratère, une fissure se produisit subitement à quelques pas d'eux, en donnant naissance à un ruisseau de lave qui s'est aussitôt divisé en deux.

ASCENSION DU FUSIYAMA

(JAPON)

Le 16 août 1877, après plusieurs mois de voyage, pendant lesquels j'avais parcouru Ceylan, la Chine, et fait une pointe jusqu'aux déserts d'herbes de Mongolie, je débarquais à Yokohama, me proposant de visiter l'intérieur du Japon, et attiré plus particulièrement par le désir de faire l'ascension du Fusi-yama, le Géant de l'Empire du soleil levant.

Après avoir perdu plus de deux heures à la douane, l'une des plus brillantes innovations dont la civilisation européenne ait doté le Japon, après avoir ouvert tous mes colis et fini par payer des droits d'entrée assez élevés, je pris le chemin de fer pour me rendre à Tokio (Yeddo), la capitale de l'Empire, où j'étais attendu à la mission militaire française dont je connaissais plusieurs officiers. En moins de temps que je n'en avais perdu à la douane, j'arrivai à la porte de *Kamon Yasiki*, le palais occupé par la mission militaire. Ce palais, situé dans *Sakourada*, l'un des quartiers les plus élevés de la ville, domine d'un côté les fossés qui entourent le parc du Siro, au milieu duquel s'élevait le château impérial détruit, il y a quelques années, par un incendie qui avait éclaté, je crois, à la suite d'un tremblement de terre. A cette époque de l'année, les eaux des fossés disparaissaient sous une forêt de feuilles de lotus, dont les belles fleurs roses répandaient au loin leur délicat parfum ; d'un autre côté la vue s'étend jusqu'à la baie de Yeddo, passant par-dessus la ville basse et ses enceintes concentriques.

Le lendemain de mon arrivée, M. Jourdan, commandant du génie, directeur des études à l'École militaire japonaise, le capitaine Perrussel, instructeur de cavalerie, et M. de Montherot,

attaché à notre légation, m'annoncèrent qu'ils devaient partir pour faire une excursion dans l'intérieur, et que le but de leur tournée était le sommet du Fusi-yama, dont la hauteur était encore mal déterminée par les géographes. Ces messieurs vinrent au-devant de mes désirs et me proposèrent de me joindre à eux pour ce petit voyage. La date du départ fut fixée au 22 août. J'employai les journées qui me restaient à visiter la ville, ses temples, l'exposition de Ouéno où étaient rassemblés tous les objets qui depuis figurèrent à notre Exposition de 1878, et, chose plus importante, à obtenir mon fouda, ou passe-port, qui m'était indispensable pour pouvoir voyager en dehors de la limite des traités, limite dont le rayon ne s'étend qu'à une très-faible distance de Tokio. Je ne parlerai pas de cette capitale, déjà décrite d'une façon plus ou moins exacte, plus ou moins pittoresque, par différents voyageurs. Mon intention étant simplement de faire connaître l'itinéraire que nous avons suivi pour atteindre le Fusi-yama et la route que nous avons parcourue pour revenir à Tokio, j'arriverai de suite au 22 août, jour de notre départ.

22 août. — Nos préparatifs terminés, dès le matin, mes trois compagnons et moi, accompagnés de deux koskai (domestiques japonais), qui devaient nous faire la cuisine et nous servir d'interprètes, emportant avec nous des conserves de toutes sortes et même du vin, armés de plusieurs baromètres anéroïdes et holostériques, d'un baromètre Fortin et d'un hypsomètre, nous quittions le Yasiki en jinriksha¹. Ainsi voiturés, nous atteignons rapidement, au grand trot de nos tireurs, le petit village de Sinjikou, où nous trouvons une route qui nous permet de prendre des véhicules attelés de chevaux. Nous montons dans deux sortes de tapissières dont la plupart des ressorts brisés et l'un des essieux, consolidé au moyen d'une tige de bambou et de cordes nouées autour, ne nous offrent qu'une sécurité relative. Au reste, nous marchons moins vite avec nos chevaux qu'avec nos nisogos²; souvent même, nous devons monter les côtes à pied. Heureusement que nous n'en avons pas pour longtemps; car, après avoir passé par Go-shi-kow, puis par Fouchiou, nous attei-

¹ La jinriksha est un petit cabriolet à deux roues avec capote et tablier, trainée par un homme qui se met dans les brancards, ou par deux hommes; le deuxième tire alors en avant du premier au moyen d'une corde fixée à une traverse qui relie l'extrémité des brancards.

² C'est le nom que l'on donne au Japon aux hommes de peine et qui correspond au mot *coolie*, employé aux Indes et en Chine.

gnons les rives du Tamangawa que nous devons traverser en bac.

La contrée que nous venons de parcourir, et celle que nous aurons à traverser pour arriver jusqu'au Fusi-yama, est des plus fertiles, et c'est l'une de celles où l'on s'occupe le plus de sériciculture. La route est très-variée, bordée tantôt de rizières, tantôt de plantations de thé, tantôt serpentant au milieu des champs de mûriers ou de bois de bambous. Les villages que nous traversons ont un air de bien-être que nous rencontrons rarement dans nos pays. Chaque maison est un atelier propre et soigné où les femmes dévident, filent et tissent la soie ; ce sont, pour ainsi dire, de petites manufactures en chambre. Ça et là, vous remarquez une maison ouverte sur la rue ; une vingtaine de bassines, ou plus, y sont disposées les unes à côté des autres ; attendant à la construction est un jardin ou une cour garnie de pieux de bambou et de cordelettes ; c'est une teinturerie où chacun apporte sa soie à teindre. Le bleu est la couleur dominante ; aussi l'odeur particulière de l'indigo vous prévient-elle à l'avance de l'existence d'un de ces établissements dans le voisinage. Plus loin, c'est un *koura*, ou *dozo*, construction à l'épreuve du feu que l'on trouve dans toutes les villes du Japon, mais que l'on rencontre dans ces parages en plus grand nombre qu'ailleurs, à cause de la grande production de soie, richesse considérable qu'il faut mettre à l'abri de l'incendie. Ces *koura* ou *dozo* sont des constructions à deux étages, composées d'un rez-de-chaussée et d'un étage au-dessus ; les murs sont formés d'une mince charpente de bambous reliés par des cordes, formant une carcasse que l'on recouvre ensuite de terre battue, pétrie avec du sable ou du gravier fin, pour former une paroi de 30 à 40 centimètres d'épaisseur environ ; la toiture est faite de tuiles dans le genre des nôtres. La porte et les fenêtres, pourvues de fermetures faites de même matière que les murs et de la même épaisseur que ceux-ci, donnent à ces magasins l'aspect d'un vaste coffre-fort. Les murs, ainsi que les fermetures, sont recouverts d'une sorte d'enduit en stuc noir qui donne à la construction plus de solidité et plus de résistance contre le feu, mais qui a fait dire à je ne sais plus quel voyageur que les magasins étaient construits en marbre noir.

A quelques cents mètres après la traversée du Tamangawa, nous nous arrêtons dans un petit village que l'on nous dit être Chino, où nous entrons dans une *tchaya* pour déjeuner. La première chose qui tombe sous les yeux du voyageur entrant dans

une de ces auberges, c'est une série de petites planchettes suspendues par de courtes ficelles à des clous ; chacune de ces planchettes porte une inscription ; ce sont les numéros du vestiaire où chaque arrivant dépose ses chaussures. En effet, le plancher des auberges est entièrement recouvert de nattes en paille de 3 à 4 centimètres d'épaisseur, de 1 mètre environ de largeur sur 2 mètres à peu près de longueur ; ces nattes juxtaposées les unes aux autres constituent le mobilier japonais ou à peu près ; ce sont elles qui tiennent lieu de sièges, de tables, et pour en faire des lits on n'a qu'à étendre dessus la couverture dans laquelle on se roule. Les tchayas brillent par une propreté irréprochable qui ferait rougir nos hôtels les mieux tenus. L'habitation se compose d'un ou de plusieurs corps de bâtiments séparés par de petits jardins ornés de rochers artificiels et d'arbres nains auxquels une taille et un palissage habiles font représenter toutes sortes d'objets. Chaque corps de bâtiment, relié aux autres par de petits ponts, ne forme dans le jour qu'une seule et même salle, mais la nuit, grâce à des coulisses ménagées dans les planchers haut et bas, on fait glisser des panneaux en baguettes de sapin sur lesquels sont tendues des feuilles de papier qui forment les cloisons mobiles d'autant de chambres. Si, ce qui est le cas général, la tchaya se compose d'un rez-de-chaussée et d'un étage, l'étage du dessus comporte la même organisation que le rez-de-chaussée. Aussitôt que vous entrez dans une de ces habitations, les *mousmées* (jennes filles) qui font le service de la maison, fraîches et pimpantes, étroitement serrées dans leurs longues robes par une large ceinture de soie nouée derrière les reins, coquettement coiffées, vous apportent avec un gracieux sourire et le *ohaio* (bonjour) de bienvenue, d'abord du thé, boisson aussi désagréable et amère que celui de Chine est agréable et doux de parfum. Après le thé servi dans de petits bols en porcelaine sans anses, c'est le brasero ou *chibatchi* qu'on vous présente pour allumer la pipe microscopique qui vous est offerte toute bourrée de tabac fin, mais fade.

Pendant ce temps on nous prépare notre déjeuner, composé d'une boîte de nos conserves, d'œufs, et de riz (*gozen*) bouilli dans l'eau, servi dans des soucoupes en laque rouge. On nous offre aussi du poisson cru, et divers plats de fruits ou de légumes macérés dans je ne sais quelle sauce, mais je ne voulus pas y goûter, préférant rester sur la bonne impression que m'avait causée la façon délicieuse dont le riz avait été préparé.

Après une halte d'une heure environ, nous reprenons des

jinrikshas, et nous atteignons en peu de temps Atchodji, ville importante, où se vendent des marchandises de toutes sortes destinées au réapprovisionnement des habitants de l'intérieur. Selon la coutume, générale dans tout le Japon, chaque maison possède une auge en bois ou en fonte et une pile de seaux pleins d'eau pour alimenter la pompe en bois qui est suspendue en permanence au-dessus de l'entrée des maisons. Malgré ces précautions, il ne se passe pas d'années sans qu'on ait à déplorer d'effroyables incendies qui parfois détruisent des villes entières, les réduisant en un amas de cendres au milieu desquelles seuls restent debout les dozoz dont j'ai parlé plus haut.

A partir d'Atchodji, le pays devient plus accidenté, au point de nous forcer à quitter nos jinrikshas à Kobotokké, petit hameau situé à l'extrémité d'une vallée aussi étroite que pittoresque. Préférant la marche au *kango*, sorte de panier étroit suspendu à une barre transversale que deux hommes portent sur leurs épaules, et dans lequel nous ne pourrions entrer sans nous désarticuler (ce véhicule étant destiné aux Japonais, dont la taille est, en moyenne, très-inférieure à la nôtre), nous gravissons à pied un sentier de montagne assez raide qui nous mène au col de Kobotokké, à 6 h. (altitude, 700 mèt. environ). Là, pendant les quelques minutes que nous nous accordons pour respirer, nous voyons une vénérable mère de famille dans le costume le plus primitif, plongée dans un baquet placé sur le bord de la route, occupée à laver une jeune fille d'une quinzaine d'années, dans le même costume, plongée dans un autre baquet placé à côté du premier. La propreté est innée chez les Japonais de toutes classes, qui matin et soir ne pourraient se dispenser de leur bain. En redescendant sur l'autre flanc de la montagne, nous sommes surpris par la nuit. Par bonheur la lune ne tarde pas à se lever, ce qui nous permet de descendre, sans tomber hors du sentier, jusqu'à Obara, où nous nous arrêtons à 8 h. dans une *tchaya* où nous passerons la nuit. Obara doit être à environ 400 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

23 août. — En route dès l'aube, montés sur des chevaux de bât, nous nous enfonçons de plus en plus dans la région montagneuse. Deux fois nous traversons en bac le Kazuragawa. Il faut signaler le joli village de Joshino situé au sommet d'une colline qui commande un tournant de la rivière, et d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur le cours du Kazuragawa. Peu après nous trouvons une route de voitures en construction passant par Sékino,

Ouenobara, Tsurukawa et Notagiri où nous faisons notre halte de midi. Chemin faisant, nous rencontrons de jolies chutes d'eau et de riants ruisseaux.

A 6 h. 1/2 du soir nous atteignons Sarou-Bachi (le Pont aux Singes), bourg presque aussi considérable qu'Atchodji. Sarou-Bachi, comme son nom le fait deviner, est juché sur les flancs d'une gorge profonde et étroite, dans le genre de celles de Pfaefers, au fond de laquelle roule un torrent impétueux, mais limpide, où s'ébattent de superbes truites. Nous traversons le pont, jeté à plus de 30 mètres au-dessus du niveau du torrent, et nous entrons dans une tchaya située juste en face. Tout à côté de notre auberge s'élevait un bâtiment à l'européenne surmonté d'un campanile ou clocheton. J'en avais déjà remarqué de semblables dans presque toutes les localités que j'avais traversées. M'informant de la destination de ces édifices, j'appris que c'étaient des écoles et des postes de police, en un mot, des sortes de *mairies*.

A peine étions-nous arrivés que le propriétaire nous demanda nos noms, prénoms et qualités, ainsi que l'exhibition de nos passe-ports, absolument comme en France quand un voyageur descend dans un hôtel, pour faire sa déclaration à qui de droit. Après le diner, nous fîmes un tour de promenade dans le bourg, dont les rues étaient éclairées au moyen de réverbères au pétrole. De retour à notre logis, je demandai l'explication d'une particularité qui m'avait frappé depuis mon arrivée au Japon et dont je ne m'étais pas encore rendu compte. J'avais souvent rencontré par les rues des individus tenant un bâton d'une main, et de l'autre une sorte de flûte de bambou dont ils tiraient des sons aigus tous les deux ou trois pas. Je vis bientôt que j'avais affaire à des aveugles; mais ce que je ne savais pas, c'est que leur instrument strident leur servait à prévenir de leur passage les clients qui pouvaient avoir besoin d'eux. Ces aveugles, paraît-il, exercent la profession de masseurs, et arrivent parfois à une grande dextérité dans cet art.

24 août. — Aujourd'hui, c'est en jinriksha que nous allons voyager. Nous dépassons Komabachi, Odzouki, Yokkachiba, Yamoura, villages en tout semblables à ceux que nous avons laissés derrière nous. Nous faisons une courte halte à Yamoura, et nous arrivons peu après à deux belles chutes d'eau qui se trouvent à une cinquantaine de pas sur la droite de la route. Un peu plus loin nous traversons le torrent sur un pont dans le genre de celui de Sarou-Bachi, bien que moins élevé au-dessus de l'eau.

Nous atteignons ensuite Tokashiba où fonctionnent deux véritables usines, filatures de soie qui, je crois, appartiennent au mikado. C'est à quelques pas de là, qu'après un tournant de la route nous voyons subitement se dresser devant nous le cône merveilleux du Fusiyama, entouré d'une couronne de nuages.

D'Onouma, où nous déjeûnons, nous n'apercevons encore que le tiers de la montagne. Le sol sur lequel nous marchons est couvert de pierres, de scories de laves et de cendres vomies par le volcan, aujourd'hui complètement éteint. En quittant Onouma, le sentier monte un peu et atteint promptement un petit col, d'où nous descendons dans l'immense cirque au milieu duquel se dresse le cône régulier du géant du Japon, le Fusiyama, but de notre tournée. Nous pouvons l'admirer dans toute sa splendeur, se détachant franchement sur le ciel bleu qui lui sert de fond.

A 4 h., nous arrivons dans un village tout pavoisé, précédé d'un *torii*¹, et dont la rue principale, je dirai même la seule, long boulevard planté de jujubiers, de palmiers, de pins et de saules, traverse la localité en droite ligne, dans la direction du sommet de la montagne. Nous sommes à Yoshida, qui est avec Soubachiri un des deux points principaux où se réunissent les pèlerins pour entreprendre l'ascension; aussi avons-nous grand'peine à trouver un gîte. Nous finissons pourtant par entrer dans une vaste auberge précédée de deux cours. Dans la deuxième coule un ruisseau limpide au moyen duquel ont été créés des lacs et des cascades en miniature, avec des forêts et des temples dans les mêmes proportions et un Fusiyama du même genre.

Le propriétaire de l'établissement, après s'être assuré par nos passe-ports que nous étions des gens dignes de son hospitalité, nous donna deux chambres non loin d'une chapelle située dans la dernière salle de la maison, et où nombre de pèlerins, parmi lesquels se trouvaient plusieurs aveugles, venaient faire leurs dévotions et offrir des ex-voto. La religion du Japon fait des montagnes les plus élevées le séjour habituel des divinités maléfiques; c'est ce qui donne lieu à ces pèlerinages considérables qui ont pour but d'implorer le dieu du mal afin de conjurer ses maléfices.

¹ Le *torii* est un portique composé de deux pièces de bois verticales reliées à leur extrémité supérieure par une troisième pièce horizontale, et que l'on rencontre sur tous les chemins qui aboutissent à un temple.

En nous promenant dans Yoshida nous fûmes surpris du nombre de théâtres en plein vent dressés sur les bas-côtés de la rue, et sous des tentes, au milieu de boutiques de toutes sortes où se vendaient des bâtons, des gourdes et des clochettes pour les pèlerins; nous retrouvions un spectacle en tout semblable à ceux de nos foires, où l'on voit au travers d'immenses verres grossissants des panoramas de batailles, ou bien des

Le Fusi-yama

(D'après une photographie.)

tableaux représentant des sites pittoresques et des monuments remarquables. La foule trop nombreuse ne nous permit pas d'avancer assez près pour voir si par hasard nous ne retrouverions pas quelque paysage ou ville d'Europe.

25 août. — A 6 h., nous sommes à cheval, et nous commençons la traversée du cirque qui nous sépare de la base du Fusi-yama.

D'abord, c'est une forêt de *cryptomeria japonica* entrecoupée de clairières; dans l'une d'elles est bâti un vieux temple, auprès duquel se dressent deux de ces arbres colosses atteignant plus de 30 mètres d'élévation, et mesurant à hauteur d'homme une

circonférence de plus de 10 mètr. Nous quittons la forêt pour traverser une plaine couverte de fleurs de milliers d'espèces, où nous sommes brûlés par les rayons d'un soleil ardent, et nous atteignons ensuite la zone des mélèzes, où nous laissons nos chevaux (9 h.) pour commencer l'ascension proprement dite. Ce point se nomme *la première station*. Gravissant une pente assez raide, mais facile, au milieu de pins, puis de sapins, nous arrivons graduellement à la cinquième station où nous faisons notre halte du déjeuner. Puis, nous rentrons dans une zone de mélèzes et de rhododendrons, et, avant de dépasser la région de la végétation, nous traversons un fouillis de bambous, de noisetiers, d'aunes et d'autres essences malingres et rachitiques qui n'atteignent pas plus de 1^m 50 à 2 mètr. de hauteur.

A la sixième station, nous avons décidément dépassé la zone des arbres. A partir de ce point, l'ascension devint de plus en plus fatigante, le sentier s'élevant par de très-courts lacets et presque en ligne droite vers le sommet de la montagne. D'un autre côté, nous n'avions plus l'appui des racines d'arbres, qui permettaient de poser le pied avec certitude. Le sol, composé de scories de laves presque en poudre, roulait sous nos pieds, et souvent, sur dix pas, nous reculions de deux ; ou bien nous rencontrions des roches volcaniques qu'il nous fallait escalader comme nous pouvions, le sentier disparaissant alors complètement.

A 5 h. 1/2, ayant, grâce à mon habitude des ascensions, pris les devants sur mes compagnons, j'arrivais sans être trop fatigué à la 8^e station, dernière cahute où l'on trouve assez de place pour pouvoir étendre ses couvertures sur le plancher en bois et passer la nuit. Quelque temps après moi arrivaient mes compagnons échelonnés les uns derrière les autres, passablement essoufflés par la rapidité de la pente. Les observations barométriques nous indiquaient pour ce point une altitude d'environ 3,412 mètr. A 8 h. le thermomètre accusait + 12 degrés centigrades et pendant la nuit il ne descendit pas au-dessous de + 8°.

Vers 9 h. la lune se leva dans toute sa splendeur, éclairant les sommets des montagnes les plus élevées et l'océan de nuages, blancs comme la neige, qui formait ceinture à nos pieds au-dessus du cirque qui entoure la base du Fusi-yama ; plus loin à l'Est apparaissait l'océan Pacifique, calme comme un bain d'huile. Jamais je n'admirai si beau spectacle sous les rayons de cette blanche lumière.

26 août. — Le plus jeune de mes compagnons et moi, après avoir

dormi d'un sommeil que nous avions il est vrai bien gagné, nous étions debout à temps pour voir le soleil sortir de l'Océan Pacifique. Un vent assez frais avait entièrement balayé les nuages qui nous environnaient la veille au soir. Nous pouvions distinguer l'île d'Enoshima, la baie et la ville de Yokohama, et même plus au loin Yeddo à l'aide de la lorgnette. A 7 h. nous nous mettions en marche pour le sommet, que les plus agiles atteignirent en moins de trois quarts d'heure. Pendant ce temps, le ciel s'était couvert de nuages qui bientôt nous entourèrent à tel point que l'on ne pouvait plus rien distinguer à quatre ou cinq pas de distance. Le vent ne tarda pas à souffler, et en quelques minutes il acquit une telle violence que nous avions peine à nous tenir. Puis les nuages se convertirent en une pluie glaciale, mêlée de neige et de grêle, qui nous trempa jusqu'aux os avant que nous eussions pu atteindre la cabane, qui se trouve à 8 ou 10 mètr. au-dessous du piton de l'Est, la plus élevée des trois pointes qui émergent au-dessus de l'arête du cratère.

En attendant notre quatrième compagnon, qui arriva en se traînant vers 8 h. 1/2, nous nous rendîmes à la chapelle boudhiste ménagée à l'une des extrémités de la cabane. Là, deux ou trois bonzes qui viennent habiter le sommet de la montagne pendant la saison des pèlerinages, marquèrent, moyennant une aumône tarifée, nos vêtements, nos chapeaux et nos bâtons, d'un sceau attestant notre arrivée au sommet, et nous délivrèrent en outre des certificats de pèlerinage; il nous fallut même attendre quelque temps, vu le grand nombre de pèlerins, hommes, femmes, enfants et aveugles qui nous avaient précédés au lieu saint.

Aussitôt l'arrivée de notre dernier compagnon et après quelques instants de repos, pendant que le capitaine Jourdan faisait ses observations dans la cabane, nous partions avec un baromètre holostérique pour prendre la hauteur exacte du piton situé derrière la hutte. Nous n'avions pas 50 mètr. à faire, ce qui nous eût pris 2 min. par un beau temps, mais à cause du vent il nous fallut contourner l'arête et prendre un peu par le bord intérieur du cratère, ayant à marcher sur des rochers qui surplombaient l'abîme dont les nuages nous empêchaient de mesurer la profondeur. Le vent tourbillonnait avec violence dans cette énorme marmite; nous pouvions à peine marcher, et encore nous fallait-il nous coucher pour donner moins de prise à la tempête. Mon chapeau fut enlevé et disparut en une seconde par-dessus le sommet. Mes compagnons s'étant arrêtés, je leur dis que je

ne jugeais pas prudent de continuer, car il était évident que sur le sommet nous pourrions être enlevés par une rafale et lancés soit dans le cratère soit par-dessus la cabane. Mon avis fut adopté, et 5 min. après notre départ nous rentrions dans la hutte, avec nos vêtements couverts de pluie congelée.

La hauteur accusée par les instruments indiquait 3,810 mètr. pour la cabane ; le sommet du piton est de 8 ou 10 mètr. plus élevé ¹.

A 10 h., nous mettions en route pour la descente par une tempête affreuse. Les ravins étaient transformés en torrents ; nous nous laissions glisser plutôt que nous ne descendions sur des éboulis de lave en poussière, tout comme sur les nêvés de nos montagnes de Savoie. A 1 h. nous étions déjà au pied du cône. Après notre halte habituelle, nous nous engageons dans une superbe avenue taillée au milieu de la forêt que nous avions rejointe et qui en ligne droite nous mena à Soubachiri après plus de 8 kilom. de parcours. Il était 4 h. quand nous entrâmes dans l'auberge, tout ruisselants d'eau, joyeux de retrouver nos bagages et de pouvoir mettre des vêtements secs. Un peu avant d'arriver à Soubachiri, on remarque, sur le bord de l'avenue dont j'ai déjà parlé, un superbe bouleau et un pin aux branches desquels pendent par centaines des sandales en paille de riz que les pèlerins y lancent après avoir effectué leur descente du Fusi-yama ; j'ajouterai qu'après une pareille descente il ne reste plus guère de semelle à ces sortes de chaussures dont chaque voyageur indigène porte toujours une certaine provision avec lui.

27 août. — La pluie a enfin cessé et nous débutions par 2 ris (environ 2 lieues) en jinriksha sur une route délicieuse que l'on pourrait bien plutôt prendre pour une belle allée de parc se déroulant au milieu de bois, de prairies, de champs entrecoupés de bouquets d'arbres et au milieu desquels serpentent de gais ruisseaux. Quelle fraîcheur on y respire, et quelles belles teintes vertes après la pluie d'hier ! Nous nous arrêtons quelques ins-

¹ Au retour à Yeddo, refaisant les calculs en tenant compte des observations simultanées que nous avons fait prendre au pied de la montagne, à Yokohama et à Yeddo, nous obtenions comme résultat définitif une altitude de 3,772 mètr. — Je dois noter que l'hypsomètre nous donna toujours des indications concordant à très-peu de chose près avec celles du Fortin, tandis que celles données par les holostériques et les anéroïdes s'en écartaient d'une façon notable.

tants dans un petit hameau, où nous devons prendre des chevaux de bât, car nous allons avoir à franchir un col auquel nous arrivons par un sentier en lacets qui disparaît complètement sous des herbes de plus de 3 pieds de haut, à peu près semblables aux gynériums que nous cultivons dans nos jardins.

Du sommet du col nous avons une vue superbe sur le cirque du Fusiyama, dont le sommet nous est encore caché par les nuages, sur la mer et sur le lac d'Hachoné, où nous devons arriver le lendemain. Le col une fois franchi, la descente s'opère comme la montée, au milieu d'un océan de roseaux et d'herbes plus hauts que nous et qui dérobent tout à notre vue. Pourtant quelques éclaircies dans cette végétation nous permettent de voir les fumées blanchâtres qui s'échappent de solfatares ouvertes en assez grand nombre sur les flancs de la montagne qui s'élève à notre droite. Descendant graduellement, nous finissons par nous engager dans un fouillis inextricable de bambous, de palmiers, de ronces, de rotins, etc., sous lequel est frayé le sentier. Ce sentier nous conduit au fond d'une vallée étroite et resserrée où se trouve Chiynia-Kaméja, village pittoresque, bâti moitié sur les flancs de la montagne, moitié sur les bords d'un torrent impétueux qui le traverse et qui est la station de bains la plus fréquentée par la haute société japonaise. L'on peut s'y loger dans de très-bonnes tchayas qui chacune possèdent une source sulfureuse suffisamment chaude pour plaire aux baigneurs indigènes, qui ne craignent pas un bain dont nous autres Européens aurions grand-peine à supporter la température.

L'ensemble de ces tchayas compose un véritable établissement balnéaire, et la surveillance en est remise, nous dit-on, aux mains d'un médecin japonais.

28 août. — Aujourd'hui nous rencontrons sur notre route une autre localité dont les eaux sulfureuses attirent encore beaucoup de monde; c'est Achinoiou, dont la source a une température telle que j'y puis à peine tenir la main, mais dans laquelle Japonais et Japonaises de tout âge viennent se plonger sans sourciller. L'eau en était si limpide qu'un de nos compagnons voulut essayer d'un bain; à peine était-il entré dans la piscine qu'il en sortait à moitié cuit, au grand étonnement des autres baigneurs et baigneuses qui s'y trouvaient très-confortablement. Achinoiou attire même quelques Européens, qui pendant la saison chaude quittent Yokohama, autant que leurs affaires le leur permettent, et viennent y respirer durant un ou deux mois l'air vif et frais de la montagne. Peu après Achinoiou, le sentier que nous descendons

longe un petit lac vis-à-vis duquel se trouve un bouddha taillé dans le roc, puis aboutit au Tokaïdo, la grande voie de communication qui traverse le Japon dans toute sa longueur. Tournant à droite, nous nous engageons sur cette route dont la chaussée n'est plus qu'un chaos de pierres et de dalles disjointes, puis nous atteignons une avenue bordée de deux rangées de cryptomerias gigantesques que baignent les eaux du beau lac d'Hachoné et au bout de laquelle l'on arrive à la localité de ce nom. Nous y logeons à « Eurêka-Hotel », tchaya japonaise, où nous trouvons cependant des lits, des tables et des sièges destinés aux Européens qui viennent en assez grand nombre passer ici la saison d'été. Le site est charmant ; par derrière, la montagne disparaissant sous une forêt des plus riches ; par devant, les jardins des tchayas descendant jusqu'au lac, dont les rives capricieuses et contournées s'étendent aux montagnes qui forment la couronne extérieure du cirque du Fusi-yama. — Nous arrivons de bonne heure à Hachoné, le matin, et y restons jusqu'au lendemain, consacrant l'après-midi à une promenade sur le lac, pendant laquelle nous ne pouvons résister à la tentation d'un et même de plusieurs plongeons en pleine eau.

29 août. — Nous remontons par le Tokaïdo vers Yokohama, La route accrochée aux flancs de la montagne, tantôt montant, tantôt descendant, serpentant à droite, tournant à gauche sous des futaies sombres dont les cryptomerias sont les principaux sujets, la route, dis-je, finit par atteindre un col, le dernier qui nous sépare de la mer.

Au pied de ce col, le Tokaïdo traverse Atta, puis Yumoto, villages dont la principale industrie, la seule, consiste en objets de bois sculpté. A partir de cette dernière localité nous nous trouvons presque sur la plage, aussi reprenons-nous des jinrikshas qui nous mèneront à Yokohama. — Déjeuner à Odawara, grand bourg construit sur une belle plage. Le Tokaïdo suit dès lors la dune dont le sable fin donne par moments assez de mal à nos nizogos surtout sous le soleil de plomb dont nous ne sommes à peine garantis par les quelques pins maritimes qui bordent la chaussée. Nous traversons plusieurs rivières, dont les lits sont presque desséchés en cette saison, pour atteindre Oïso, village de pêcheurs. Après avoir été assister au retour des barques de pêche, chargées de poisson de toutes sortes au nombre desquels je remarquai un espadon d'assez grande taille et une sorte de requin, nous regagnâmes notre tchaya. Nous avons trouvé au 1^{er} étage des chambres d'où nous pouvions voir la mer ; aussi

le reste de l'après-midi se passa-t-il sur le balcon à regarder les vagues qui déferlaient sur la grève, et aussi, de temps à autre, à rendre le bonjour aux petites mousmées qui, se promenant deux par deux, trois par trois, ou en groupes plus nombreux, se pressant sous un vaste parasol en papier huilé, jeunes, fraîches, pimpantes et gracieuses, trottaient sur les tabourets qui leur tiennent lieu de chaussures ¹ nous envoyant au passage un gracieux sourire ou un salut.

30 août. — Deux rivières traversées en bac, et nous arrivons à Fusysawa où nous avons fait retenir d'avance des jinrikshas pour aller à l'île d'Enosima. On y arrive par une route étroite qui se détache sur la droite du Tokaïdo pour rejoindre la mer dont nous nous sommes un peu éloignés depuis Oïso. En moins d'une heure nous arrivons à la plage et nous traversons par un petit bras de mer profond d'environ 50 cent. la distance qui nous sépare de l'île (un peu moins d'un kilomètre) ². Nous visitons l'île sacrée, ses temples, sa grotte, qui n'offrent rien de bien particulier si ce n'est une végétation luxuriante sur un rocher de quelques hectares de superficie; la « great attraction » de l'endroit sont les plongeurs qui pour quelques petites pièces de cuivre vont chercher au fond de la mer et au milieu des rochers, soit un homard, une éponge, un crabe, une hultre, soit tout autre objet que vous désignerez d'*arance*.

Les Japonais sont d'ordinaire réputés bons plongeurs, et peuvent rester relativement fort longtemps sous l'eau; c'est grâce à cette habitude qu'ils parviennent à retirer du fond des cales de navires naufragés sur leurs côtes jusqu'à la dernière caisse du chargement. Ceux auxquels nous avons affaire ici ne sont pas aussi habiles; ce sont de pauvres vieillards qui après deux ou trois plongées de quelques secondes, faits pour la forme, nous rapportent l'objet que nous avons demandé et qu'ils avaient caché préalablement dans un pli de leur fondochi ³. Repassant nous-mêmes, au retour, près d'un rocher où nos plongeurs se

¹ Les Japonais désignent ces sortes de sandales sous le nom de *géta*.

² Quelques mois à peine avant notre voyage, l'île d'Enosima était reliée à la terre par une langue de sable qui permettait d'y arriver à pied sec, même à marée haute. Cette digue naturelle fut détruite par un typhon le 26 juin 1877.

³ C'est une longue bande d'étoffe qui se noue autour des reins, puis se passe entre les jambes, et qui constitue le vêtement d'été des Japonais qui ne sont pas astreints à observer les règles de police que la municipalité anglaise a imposées dans l'intérieur de Yokohama.

retiraient avant de faire leur expérience, nous voyons dans une sorte de petit bassin formé par la mer, à quelques centimètres sous l'eau, un certain nombre de paniers maintenus par des cordes fixées au rocher..... C'est le derrière des coulisses! — Nous regagnons ensuite le village d'Enosima, construit en amphithéâtre au-dessus de la mer sur la face de l'île qui regarde la terre ferme. Nous déjeunons, puis, comme nous étions venus nous retourner à nos jinrikshas, dans lesquelles emportés comme le vent nous traversons champs de riz, bosquets de bambous, etc. Sur notre chemin nous visitons le « Daibutz », colossale statue de bronze représentant un bouddha accroupi : cette statue est située au milieu d'un joli petit jardin gardé par des bonzes qui moyennant une aumône nous en ouvrent la porte. Près de là, nous allons voir un temple dédié à la déesse Quannonsama; attendant au temple, mais dans une construction spéciale, l'on va admirer une statue de la déesse haute de plus de 12 mèt.; elle est entièrement dorée et laquée. Toujours moyennant une aumône, un bonze nous en fait remarquer les détails à l'aide d'une lampe suspendue à une poulie qu'il fait monter ou descendre à volonté. De la terrasse de ce temple, on découvre en entier la baie d'Odawara et l'entrée de la baie de Yeddo. Reprenant notre course, nous nous engageons dans une longue avenue en ligne droite qui commence au bord de la mer et va aboutir aux toriis et au vaste escalier qui précèdent le temple de « Hachiman », situé à Kamakoura, jadis capitale du Japon, aujourd'hui simple village. Dans l'intérieur de ce temple sont conservés toutes les armures, les vêtements et autres objets ayant appartenu aux premiers Shogouns et que l'on peut aisément visiter. Au pied de la terrasse sur laquelle s'élève le temple, dans le beau parc qui l'entoure, les bonzes montrent aux voyageurs une pierre de forme particulière et bizarre, devant laquelle les femmes viennent prier pour avoir des enfants.

31 août. — Dès le matin nous quittons Kamakoura, et vers les 10 h., sans incident de route, nous arrivons à Yokohama où nous prenons le chemin de fer pour rentrer à Yeddo. — A 4 h. nous étions de retour au Kamon yasiki, enchantés de notre excursion dont je garderai longtemps un vif souvenir.

CH. PETIT fils,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

UNE ASCENSION EN COCHINCHINE

Il y a peut-être quelque témérité à oser parler de la Cochinchine, un des pays les plus plats de la terre, à des alpinistes qui ont voué aux montagnes le culte qui leur est dû. Les montagnes de Cochinchine sont plus que modestes. Aucune d'elles n'atteint 1,000 mètr. et aucun membre de ce club ne songerait à noter comme un jour d'exploit le jour où il aurait gravi la plus élevée. Je prie pourtant mes collègues de leur pardonner cette hauteur médiocre, elles valent ce qu'elles peuvent; par contraste, et, quand depuis longtemps on a perdu le souvenir des vraies montagnes, on est heureux de retrouver en Cochinchine quelque chose au-dessus du panorama habituel et la sensation de la hauteur.

La Cochinchine française, on le sait, est ce vaste delta de formation tout à fait moderne conquis par le fleuve Mékong sur la partie méridionale de la mer de Chine. Le drainage incessant d'un immense bassin qui remonte jusqu'au Thibet, à 4,000 kilomèt. de la Cochinchine, a permis au Mékong de combler en partie une mer, très-peu profonde et très-peu ancienne, qui sépare l'Indo-Chine de l'île de Bornéo, deux terres vraisemblablement unies à une époque géologique antérieure peu reculée. Ainsi a été formée une terre plus solide surnageant à peine à la surface des eaux.

Cette transformation se continue encore à l'heure actuelle, et une des plus vastes de nos provinces, celle du Rach Giá, est presque de niveau avec la mer environnante; la limite est insensible, et la boue alluvionnaire s'étend à plusieurs kilomètres dans la mer, et aussi, du côté opposé, dans ce qu'on est convenu en Cochinchine d'appeler « la terre ». Les Cambodgiens, propriétaires de cette boue au siècle dernier, étaient plus hésitants et se contentaient de la nommer « Tu'k Khmau » « l'eau noire ».

Les derniers contre-forts des collines descendues des montagnes du Thibet pour limiter le bassin du Mékong aboutissent à la mer en quelque sorte aux limites des possessions françaises, la Cochinchine dite basse et le Cambodge, expressions politiques de la partie la plus méridionale du bassin.

Dans cette région bien délimitée, quelques rares soulèvements granitiques se sont produits, mais sont restés isolés sans jamais former de chaînes continues. Dans la région non envahie par les alluvions du Mékong, ce sont des îlots montagneux sortant des flots, comme Poulo Condor (596 mètr.) dans la mer de Chine, comme Hón rai — le rocher de la Loutre (425 mètr.) — et Phú Quốc, dans le golfe de Siam. Les îlots qui ont été atteints par la terre en formation représentent les montagnes de Cochinchine, surgissant au milieu des marais ou des rizières dans la région récente, au milieu de la forêt dans la région plus ancienne, mais toujours sur une base parfaitement horizontale. Les chaînes limites du bassin se trouvent hors de la vue sur le territoire cambodgien, ou sur le territoire de l'Annam proprement dit.

Tous ces îlots montagneux se ressemblent; ce sont des cônes à pentes fort escarpées entièrement verdoyants jusqu'au sommet, visibles de tous les points de l'horizon en raison de leur isolement, autant que le permet leur faible altitude. La liste complète en serait de peu d'importance; je vous signalerai seulement le « Núi Dinh » (496 mètr.) dans la province de Bà rìa. le So'n lu'u et le Núi Chúa vang (la montagne de la Pagode d'or) dans la province de Biền hoa qui arrivent à 800 mètr., le Núi Cam (500 mètr.) dans la province de Châu dòc, — enfin le Núi Bà dên dans la province de Tây ninh, une des plus connues et des plus élevées, — elle atteint 883 mètr. d'altitude. — « Núi » veut dire « montagne » en annamite, « So'n » a la même signification en chinois prononcé à la manière du pays. Permettez-moi de vous dire quelques mots de cette dernière montagne dont j'ai fait l'ascension en 1875. Elle pourra vous donner quelque idée de toutes les autres.

Le Núi Bà dên, la montagne de Dame noire en français, est visible de Saigon et de Cho'lo'ng à 100 kilomètres de distance à vol d'oiseau. En se rendant à Tây ninh, lorsqu'on remonte pendant 180 kilomètres le fleuve du Grand Vaico, on ne le perd de vue qu'aux moments où on passe trop près de la ligne continue des arbres qui bordent et défendent le rivage. Seulement, en raison des lacets invraisemblables formés par le fleuve, on éprouve l'illusion de l'apercevoir tour à tour dans toutes les directions. A

Bên Kên, on quitte le fleuve pour gagner la petite clairière où est située la petite agglomération de cases annamites nommée Tày ninh, chef-lieu administratif d'une région de forêts. A ce point l'aspect de la montagne est vraiment beau. Je vous disais en commençant que sa hauteur n'atteignait pas 1,000 mètres, chiffre absolument insignifiant en Oisans ou en Maurienne. Mais je vous prie de considérer que les 1,000 mètres de la Dame noire sont bien à elle, et non à ces contre-forts qu'on gravit d'ordinaire pour arriver à contempler les reines des montagnes. Elle s'élève d'un seul jet, d'une façon abrupte et majestueuse; la marée de la mer de Chine éloignée de plus de 200 kilomètres arrive jusqu'à ses pieds, et elle porte au-dessus des nuages sa noire chevelure de forêts comme une reine absolue et incontestée.

L'effet produit est assez grand pour qu'on éprouve quelque surprise, en quittant Tày ninh pour tenter l'ascension du Niú Bà dên, à cheminer de longues heures à travers une forêt monumentale par des sentiers très-sablonneux et absolument horizontaux. On se dirige cependant tout droit vers elle, l'entrevoyant seulement aux plus larges clairières. A son pied, on ne la voit plus, le sol s'élève brusquement, et on se trouve en face d'un escalier de rochers amoncelés; mais aucun sommet ne vient rompre la perspective de cette pente rapide et régulière, recouverte d'une forêt semblable à celle de la plaine.

Il y a environ 18 kilomètres de Tày ninh au pied de l'escalier, et peut-être auriez-vous quelques doutes sur le courage et les forces d'un membre de votre Club qui a mis tant d'heures pour faire si peu de chemin (4 h.), si je n'avouais que j'ai fait la plus grande partie du trajet couché dans une voiture à bœufs.

C'est le seul véhicule qui se puisse trouver dans l'arrondissement de Tày ninh, c'est aussi le seul approprié à la nature des lieux, le seul qui puisse passer dans les sentiers de la forêt, bordés de chaque côté d'ornières profondes d'un mètre, dans lesquelles trottent les bœufs quand on a pu se procurer des bœufs dits trotteurs. Par malheur, ces ornières ne se trouvent nullement symétriques, l'une des roues se trouve parfois à un mètre au-dessus de l'autre; par malheur aussi, les racines des arbres voisins traversent souvent l'ornière et on arrive à butter contre cet obstacle imprévu; mais la voiture est légère, les bœufs sont les plus forts et la roue retombe, hélas! brusquement de l'autre côté. J'estime que 4 h. de voiture à bœufs représentent en Cochinchine la fatigue de 2,000 mètr. d'escalade en notre bon pays de France.

Il est impossible de songer à partir tout bravement à l'assaut de la Dame noire avec un sac et un piolet; aussi nous emmenions un luxe de bagages et de porteurs à faire sourire même les ascensionnistes qui sont montés au Righi en chemin de fer. Mais songez que le soleil est brûlant, que le bagage réduit à sa plus simple expression se complique singulièrement dans un pays où il faut transporter la cuisine et le coucher, où la moindre négligence hygiénique devient périlleuse; songez enfin que les porteurs annamites n'étant ni robustes ni montagnards, le nombre seul supplée à la qualité. Puis, le climat énervant vient agir sur l'Européen le mieux intentionné, et il consent sans rougir à ne pas oublier une théière, une casserole et un petit matelas cambodgien en coton d'érindendron.

Avec cet équipage il nous fallut une heure pour monter jusqu'à la pagode, dite en langue littéraire annamite « la pagode du nuage de la montagne », située à environ 250 mètres. C'est le lieu habité le plus élevé de la Cochinchine française. Cette pagode est fort vénérée dans la région. On va boire l'eau d'un torrent situé tout auprès et demander à la Dame noire toute espèce de faveurs. L'ancien sanctuaire était placé dans une petite caverne à côté de laquelle a été construit l'édifice nouveau, en pièces de bois dur qu'il a fallu hisser à force de bras. Les frais de la restauration actuelle se seraient élevés à la somme relativement énorme de 20,000 piastres mexicaines, plus de 100,000 francs. Les religieux bouddhistes reçoivent les visiteurs avec douceur et nonchalance; ils apportent des nattes dans le sanctuaire aux pieds de l'énorme Bouddha de bois, au visage doré, à l'air paternel, puis une tasse de thé, et, l'hôte installé, ils retournent à leur sempiternelle psalmodie. Que demander de plus? Ils donnent à l'étranger le couvert, l'eau et le feu, tout ce qu'ils ont. Comme les autres prêtres bouddhistes de la Cochinchine, ils vivent d'aumônes et d'une façon fort misérable, sans se plaindre ni manquer aux devoirs de l'hospitalité et aux rites consacrés, sans fanatisme et sans ennemis.

Il était 6 h. du soir, la nuit était brusquement arrivée comme dans tous les pays tropicaux. Ce serait peut-être le moment de conter la légende ou l'histoire de la Dame noire et de la montagne. Malheureusement pour le pittoresque, l'extrême Orient n'est déjà plus l'Orient, les Annamites comme les Chinois sont gens de peu d'imagination pour lesquels le merveilleux se réduit à quelques traits monotones universellement répétés dans la littérature de toutes les époques. Je citerai pourtant l'opinion de

l'auteur du *Gia-dinh-thong-chi* ou description du pays de Giadinh (Basse Cochinchine), ouvrage composé il n'y a pas cinquante ans par un haut et puissant mandarin nommé Trâ-hôi-dùc, homme très-consideré pour son érudition, dit la préface. Cet ouvrage a eu le mérite extrême-oriental de devenir la géographie officielle qui doit être connue à fond par tous les candidats aux fonctions publiques sous le gouvernement de l'empereur de Hué.

« La montagne de Bà dên (ou Bà dinh), parsemée de roches de différente hauteur et extrêmement boisée, offre un sol excellent et des sources d'eau douce.

« Sur le sommet se trouve la pagode So'n-vân (nuage de la montagne), et au pied un lac dont la vue est extrêmement agréable. La forêt en ce lieu est très-épaisse et habitée par des Annamites et des Mois sauvages qui y ont établi quelques villages. Les essences forestières de cette montagne donnent lieu à de grands profits.

« Il existe d'antiques armes et des ustensiles en or et en jade que quelques personnes ont pu trouver au milieu du lac. Dans ce lac est aussi une sorte de gông (grand timbre de métal) en or, semblable à la pierre musicale qui flotte en Chine sur les eaux du Tu'-tân ou bien à la cloche de Giang-Thuy.

« Ce gông disparaît à la vue de ceux qui veulent s'en approcher. On voit aussi, par les belles nuits sans nuages, un bateau-dragon errer sur le lac ; il en sort des chants, des plaintes et des gémissements.

« Enfin, dans certaines occasions se montre une tortue d'or longue de dix pieds. »

Je dois avouer que je n'ai pas été favorisé par les circonstances ; je n'ai vu ni la tortue d'or, ni le bateau-dragon plein de chants, de plaintes et de gémissements, ni le gông musical flottant sur les eaux et disparaissant quand on veut s'en approcher. Il m'a été impossible de découvrir même le lac situé au pied de la montagne. Il est représenté par plusieurs mares plus ou moins persistantes à la saison des pluies. Aussi je ne puis guère m'associer à la réflexion par laquelle l'auteur termine la description du Núi Bà dên.

« Tout cela n'est pas extraordinaire, car ce lieu est véritablement fréquenté par l'âme de l'air et les esprits. »

Le lendemain, au lever du jour c'est-à-dire vers 6 h. nous nous mettons en route. Inutile de songer à partir de nuit à cause des fourrés épineux impossibles à traverser dans l'obscurité et

de l'absence de chemin tracé. Au reste, cette région appartient au tigre pendant la nuit et il serait difficile de se faire accompagner par un indigène.

Le sentier traverse le Suôï (ruisseau) Bâ-dèn qui descend des rochers voisins dans une gorge alpestre, peuplée de grands singes et de gigantesques calaos qui jouent sur des dipterocarpus hauts de 150 pieds. Ce ruisseau d'eau limpide est d'un grand attrait pour les Européens de Cochinchine habitués à l'eau, universellement bourbeuse et troublée, de ce pays. Puis on s'élève en lacets contre le flanc de la montagne, comme pour se rendre de la Grande Chartreuse à Bouvinant. Mais la forêt est changée. Peu ou point de conifères, à peine un *Casuarina* ou un *Dacrydium*. Les Diptérocarpées dominent (*Dipterocarpus*, *Hopea*, *Shorea*, *Anisoptera*, etc.); puis les *Anacardiacees*, *Buchaniana* et *Mangifera*, les *Lythariacées* (*Lagerstrœmia*) et tout un monde de *Clusiacees*, de *Myrtacées*, de *Dilleniacees*, de *Cœsalpiniées*, tous les géants de la forêt.

De branches en branches, d'arbres en arbres s'entrelacent des lianes innombrables. C'est un fouillis inextricable d'épines et de tiges volubiles se dirigeant en tout sens. Ces lianes grimpanes donnent à la forêt tropicale son caractère distinctif. Je vous signalerai seulement deux de ces lianes parmi les plus ornementales, le *Pothos scandens* à feuilles d'acanthé (*Aroïdées*) et les *Calamus* dits Rotins, longs parfois de 150 mètres et horriblement épineux.

Le sol est recouvert non plus de hautes herbes, comme dans la plaine, mais d'*Amomacées*, de *Zingibéracées*, d'*Aroïdées*, de *Sélaginelles* et de Fougères. Je n'ai point vu toutefois de Fougères arborescentes, d'*Alsophila* notamment, dans cette région.

Enfin les *Orchidées* épiphytes, les *Dendrobium* et les *Vanda* couronnent tous les arbres et ajoutent un caractère particulier à ce tableau.

Mais peu à peu le sentier disparaît parmi les blocs superposés, les arbres deviennent plus rares et moins hauts, puis les bambous remplacent les arbres, et, quand enfin on a réussi après 3 h. de marche à pénétrer dans la jungle épineuse qui couronne la montagne, on se trouve sur un sommet rocheux, large d'une quinzaine de mètres et dominé par la végétation d'alentour. Pour sortir de la forêt et gagner la vue des horizons lointains, il faut grimper avec les mains et les genoux sur une des trois ou quatre pyramides de granit qui arrivent à dépasser les bambous.

Le panorama est à peu près sans limites. A l'Est tout au bout

de l'horizon, les chaînes montagneuses élevées de 1,200 à 1,800 mèt. qui séparent le Mékong de la mer de Chine, offrant un aspect dentelé dû à une série de cônes contigus; au Sud, à plus de 180 kilomèt., les montagnes de Bà-ria, puis un brouillard confus qui doit être la mer. Au Sud-Ouest, les sommets éloignés de plus de 200 kilomètres situés dans la province de Châu dô'c. A l'Ouest et au Nord rien n'arrête le regard sur cette mer verte formée par la forêt. Les ombres portées des nuages circulent sur cette verdure comme des lacs en voyage. Plus près les fleuves, le grand et le petit Vaïco, la rivière de Saïgon déroulent leurs méandres durant des centaines de kilomètres.

L'altitude de la montagne a été établie trigonométriquement par un de nos officiers et de nos administrateurs les plus distingués, M. Reinart, dernièrement chargé d'affaires de France auprès du gouvernement annamite à Huê. Comme je vous l'ai dit cette altitude est de 883 mètres.

J'ai un reproche à adresser à la vue qu'on obtient du haut du Núi Bà dên. Elle est tout aérienne et se rapproche de celle qu'on aurait en ballon au-dessus d'une plaine sans fin. Tout point de comparaison manque et l'illusion même de la hauteur disparaît pour nos yeux accoutumés à tout rapporter à une échelle connue.

En somme, l'ascension de la plus haute montagne de Cochinchine présente peu de difficultés et beaucoup de plaisirs. Cependant elle n'a été faite jusqu'à ce jour qu'une dizaine de fois.

Docteur GILBERT TIRANT,
Administrateur des affaires indigènes
en Cochinchine,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

**SCIENCES, INDUSTRIE,
BEAUX-ARTS.**

LES CHAINES DE MONTAGNES

SOMMAIRE. — Considérations préliminaires. — Mouvements de la pyrosphère ; mouvement orogénique. — Structure de l'écorce terrestre ; dénivèlement des fragments prismatiques dont elle se compose ; plateaux. — Formation des chaînes de montagnes. — Soulèvements en voûte ; hypothèse des refoulements latéraux. — Structure d'une chaîne de montagnes ; divers axes. — Groupement des chaînes de montagnes dans les massifs montagneux. — Circonstances qui impriment à chaque montagne son aspect caractéristique — influence de la stratification et de la nature des terrains. — Rôle des roches éruptives. — Comment finissent les chaînes de montagnes ; affaissements de l'écorce terrestre ; influence destructive des agents atmosphériques. — Dernières remarques.

Considérations préliminaires. — La surface du globe présente des saillies ou protubérances que nous appelons *montagnes* lorsqu'elles sont isolées, *chaînes de montagnes* si elles s'alignent les unes à la suite des autres en se soudant par leur base, et *massifs montagneux* quand elles résultent du groupement de plusieurs chaînes qui s'entre-croisent dans différentes directions. Nous voudrions dire quelques mots des causes qui ont amené l'apparition de ces protubérances, nous voudrions donner une idée des diverses circonstances qui ont imprimé à chaque massif montagneux sa structure et à chaque montagne son aspect caractéristique. Le sujet est vaste ; nous nous efforcerons de le traiter sommairement.

La *cause essentielle* qui préside à l'édification des chaînes de montagnes a son siège dans l'intérieur de l'écorce terrestre ou plutôt au-dessous de cette écorce. Sans doute, les agents extérieurs et surtout les cours d'eau, en opérant

à la surface du globe comme le ferait un burin, peuvent creuser le sol et laisser en relief des masses plus ou moins considérables, telles que la butte Montmartre. Mais ces masses, que l'alpiniste ne prend jamais pour objectif, constituent des collines plutôt que des montagnes proprement dites, et c'est en vain qu'on essaierait d'expliquer la formation des chaînes de montagnes en accordant aux phénomènes qui ont produit ces collines une plus grande énergie et une plus longue durée.

D'après ce que nous venons de dire, la cause qui a déterminé l'apparition des montagnes se trouve au-dessous de l'écorce terrestre ; mais, pour achever de la caractériser, nous ajouterons qu'elle agit dynamiquement. En nous exprimant ainsi, nous voulons indiquer que, dans la recherche qui nous occupe, nous ferons abstraction, afin de restreindre notre cadre, des cônes volcaniques édifiés par voie d'éruption. Ceux-ci résultent de l'accumulation de matériaux venus d'une profondeur plus ou moins grande : leur forme générale et leur mode d'édification permettraient de les comparer à de gigantesques taupinières.

Dans une théorie de l'origine des montagnes, il faut faire intervenir tout à la fois, d'une part, la structure de l'écorce terrestre, et, d'autre part, les impulsions qui ont leur siège dans la pyrosphère et dont cette écorce ressent le contre-coup. En d'autres termes, deux causes interviennent réellement dans le phénomène que nous avons en vue : une cause *active*, c'est le mouvement orogénique que nous définirons tout à l'heure ; une cause *passive*, c'est la propriété qu'a la croûte du globe de se diviser, par une sorte de fissuration spontanée, en fragments prismatiques placés les uns contre les autres.

Au-dessous de l'écorce terrestre se développe une zone que nous désignons sous le nom de *pyrosphère*. Cette zone, où la matière est à l'état de liquéfaction ignée, peut être assimilée à une mer incandescente, toujours agitée tantôt

sur un point, tantôt sur un autre. Elle supporte l'écorce terrestre comparable à un immense radeau aux pièces mal jointes, sujettes à se disloquer et à s'enchevêtrer. A mesure que le radeau, qui présentait d'abord une surface plane, se disloque, certaines pièces se redressent et deviennent des montagnes.

Cela posé, la question que nous avons à traiter se ramène à savoir : 1° quelle est la nature des impulsions qui, en agitant la pyrosphère, occasionnent les dislocations de l'écorce terrestre ; 2° comment l'écorce terrestre se prête, par sa nature même, à ces dislocations.

Mouvements de la pyrosphère. — L'océan pyrosphérique, de même que l'océan superficiel, obéit à des impulsions de nature différente. Dans l'examen de ces impulsions, laissons d'abord de côté les secousses séismiques qui donnent naissance aux tremblements de terre. Ces secousses impriment à la croûte du globe des mouvements vibratoires dont l'influence directe sur la constitution topographique de chaque contrée est à peu près nulle. Ne nous occupons pas non plus de ces marées pyrosphériques en vertu desquelles, deux fois par jour, le fil à plomb s'éloigne de la verticale, ainsi que l'astronome anglais Airy l'a constaté, tandis que la lave des volcans éprouve, sous l'influence de la même cause, deux flux et deux reflux par jour.

Ne considérons que les mouvements occasionnant, à la surface du globe, l'apparition des saillies et des protubérances permanentes qui l'accidentent sur tous les points.

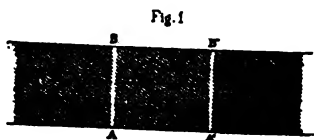
Parmi ces mouvements, il en est qui affectent des surfaces plus ou moins étendues et se manifestent d'une manière continue, lente, séculaire, en agissant dans le même sens pendant toute une période géologique : ce qui se passe dans la presqu'île scandinave permet de se

faire une idée de leur manière d'opérer. Ils président à l'édification des masses continentales, mais ils ne sauraient donner naissance à des chaînes de montagnes, parce que les impulsions dont ils sont la conséquence n'ont pas assez d'énergie pour déchirer l'écorce terrestre ; celle-ci est assez souple, assez élastique, assez mobile pour se mouler sur la pyrosphère à mesure que, sur un point quelconque, celle-ci se gonfle ou s'affaisse.

Mais la pyrosphère est le siège d'un autre mouvement que nous désignons sous le nom de *mouvement orogénique*, parce que nous voyons en lui la cause essentielle de la production des chaînes de montagnes. Voici quels sont, selon nous, ses caractères distinctifs. Ce mouvement se produit d'une manière brusque et violente, sans pourtant occasionner des cataclysmes, comme le croyait Élie de Beaumont. Il ne se fait pas sentir à la fois sur toute la surface du globe ; mais il affecte des régions limitées, à forme allongée, qu'il visite l'une après l'autre ; il a une tendance à se manifester suivant des lignes droites ou brisées. Enfin, il est intermittent et sujet à des périodes de repos et d'activité ; aussi, de nos jours, ne voit-on pas de chaînes de montagnes s'édifier à la surface du globe. Quant à la nature essentielle du mouvement orogénique, si nous pouvons nous faire une idée de ses divers modes de manifestation, nous avouons que sa raison d'être et sa véritable origine nous sont inconnues.

Sous l'influence du mouvement orogénique, la matière pyrosphérique, projetée avec plus ou moins de force contre la face inférieure de l'écorce terrestre, tend à pénétrer dans les fentes existant à travers cette écorce ; elle vient s'épancher à la surface du globe pour y donner origine aux roches éruptives. Mais l'apparition de ces roches éruptives est toujours accompagnée d'actions dynamiques qui ont précisément pour conséquence le soulèvement des chaînes de montagnes.

Structure de l'écorce terrestre. — L'écorce terrestre et toutes les roches dont elle se compose sont soumises à des actions moléculaires qui amènent des contractions dans leur masse. Ces contractions, s'effectuant, par exemple, autour des points M, N, O, déterminent l'apparition de lignes AB, A'B', que nous appelons *lignes de moindre résistance*, parce que c'est le long de ces lignes que s'établissent des solutions de continuité lorsque l'écorce terrestre éprouve des chocs d'une nature quelconque. Par suite soit de ces chocs, soit de la persistance des actions moléculaires qui ont produit les lignes de moindre résistance, celles-ci se transforment en *lignes de retrait*.



Si les lignes de retrait n'ont qu'une étendue limitée dans le sens vertical, elles constituent les plans de clivage que l'on peut très-bien observer dans les carrières en exploitation. Si elles se prolongent à travers toute l'écorce terrestre, elles deviennent des fentes ou fissures qui sont pour nous des failles *rudimentaires* ou à l'état *latent*.

Cet état de choses pourrait persister indéfiniment. Mais les fragments prismatiques que ces fentes, par leur entrecroisement, découpent dans la masse de la croûte du globe, ne restent pas en place comme cela s'observe dans l'argile desséchée ou dans

Fig: 2

le basalte. Sous l'impulsion des forces intérieures, ils sont portés à des hauteurs différentes; quelques-uns même, obéissant à la pesanteur, peuvent descendre. Le premier effet de ces déplacements est de faire passer les lignes de retrait dont il vient d'être question à l'état de *failles dénivelées* ou de *failles proprement dites*. En même temps l'écorce ter-

restre prend l'aspect d'une mosaïque aux pièces mal jointes, non rabotées et non polies ; les pièces en relief sont les montagnes, les pièces en creux sont les vallées.

La figure 3, imaginée par Élie de Beaumont pour représenter les événements géologiques qui ont amené l'apparition de la vallée du Rhin, ainsi que la séparation des



massifs des Vosges et de la Forêt-Noire, jadis réunis, indique suffisamment la manière dont s'effectue

le glissement des fragments prismatiques les uns contre les autres ; elle montre également comment ces dénivelllements réagissent sur le relief du sol.

Il est assez difficile de définir ce que l'on doit entendre par *plateau*. Sans nous arrêter à rechercher quel sens il faut en géographie donner à cette expression, nous ferons remarquer que la forme, pour ainsi dire tabulaire, que l'on est porté à accorder à un plateau, résulte avant tout de la manière dont les fragments prismatiques de la croûte du globe ont été soulevés. Dans ce cas, leur soulèvement s'est effectué en vertu d'un mouvement d'ensemble qui a maintenu dans leur situation relative les accidents topographiques disséminés à la surface du globe.

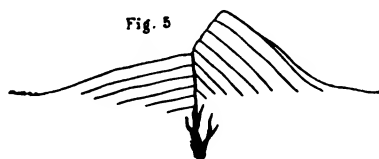
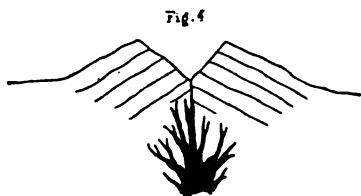
La disposition en plateau existe évidemment pour le Jura occidental, limité, à l'Est, par le faisceau de chaînons qui le sépare de la plaine helvétique, et à l'Ouest, par la haute falaise qui domine la plaine bressane. Toutefois, dans le Jura occidental, l'idée que nous nous faisons d'une chaîne de montagnes, c'est-à-dire d'une masse saillante, isolée de toutes parts, n'est pas nettement réalisée. L'observateur placé dans la plaine, voyant un plateau se dresser devant lui, n'hésitera pas à se considérer comme étant au pied d'une chaîne de montagnes, mais il n'en sera pas de même pour celui qui se trouvera sur le pla-

teau, surtout si la surface de ce plateau est à peu près plane.

Il nous faut donc examiner ce qui se passe lorsqu'une chaîne de montagnes se produit dans des conditions que nous appellerions volontiers normales ou typiques ; dans ce cas, comme nous allons le voir, l'action orogénique semble se concentrer le long d'une ligne droite ou brisée correspondant à une faille préexistante.

Formation d'une chaîne de montagnes. — Pour expliquer cette formation, nous n'aurons pas besoin, après les considérations précédentes, d'entrer dans de grands détails. Les figures ci-jointes nous feront facilement comprendre. Deux cas se présentent à notre examen.

Premier cas. — La matière pyrosphérique ou éruptive, représentée en noir ou par des traits croisés, pénètre comme un coin dans une faille ; à droite et à gauche elle rejette, en leur communiquant un mouvement de bascule, les bords de la faille. Ceux-ci prennent tantôt sur les deux côtés de la faille (fig. 4), tantôt sur un seul (fig. 5), la forme saillante propre à une chaîne de montagnes. Nous ne donnons que deux figures pour exprimer ce phénomène, mais, on le conçoit, l'effet obtenu peut beaucoup varier.



Deuxième cas. — La matière éruptive apparaît au jour ; alors on a la disposition représentée dans les deux figures 6 et 7 ; cette disposition est également susceptible de nombreuses variations.

Si la matière éruptive possède une fluidité plus ou moins grande, ainsi que cela s'observe pour le basalte et toutes

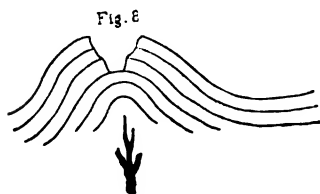


les roches volcaniques, elle pourra s'épancher au-dessus de la masse qu'elle aura soulevée ; c'est là une circonstance que nous nous bornons à mentionner, afin

de ne pas être conduit à nous occuper des phénomènes volcaniques, dont l'examen ne se rattache pas directement à l'objet de cette étude. Qu'il nous suffise de faire remarquer que, s'il y a épanchement de lave, il se produit un cône volcanique, c'est-à-dire une montagne isolée et non une chaîne de montagnes.

Soulèvements en voûte. — Dans les divers cas que nous venons d'examiner, l'action orogénique fonctionne comme le ferait une charrue ; chacune des mottes de terre rejetées à droite et à gauche par le soc de la charrue est une montagne, et l'ensemble des mottes de terre alignées de chaque côté du sillon est une chaîne de montagnes.

Mais le mouvement orogénique agit encore d'une autre manière, c'est lorsqu'il produit ces *soulèvements en voûte*



dont le Jura possède le type classique ou, du moins, le plus facile à étudier. Dans ce cas, les strates ont été non pas soulevées de manière à prendre une disposition anti-

clinale semblable à celle des deux côtés d'un toit, mais recourbées en dôme ou en voûte et infléchies sans subir de

déchirure. Du moins, cette déchirure, lorsqu'elle existe, a été le résultat non d'une fente préexistante, mais de l'étiement des strates ayant dépassé leur limite d'élasticité. Et, alors, la déchirure a commencé par affecter les strates superficielles, parce que celles-ci ont été les plus tendues. En outre, cette déchirure s'est prolongée, dans le sens vertical, à une distance plus ou moins faible de la surface du sol, sans atteindre les plus profondes des strates affectées par l'impulsion ayant donné origine au soulèvement en voûte.

Pour expliquer la formation des soulèvements en voûte, nous n'avons pas besoin de renoncer à l'hypothèse que nous avons mise en œuvre ; il nous suffira de lui faire subir une très-légère modification.

Puisque les strates superficielles ont pu conserver quelquefois leur continuité primitive, il semblerait naturel d'admettre l'absence d'une faille préexistante. Mais, d'un autre côté, l'existence préalable d'une fissure est nécessaire pour expliquer comment la matière éruptive a pu se rapprocher beaucoup de la surface du sol sans pourtant l'atteindre. Le rayon de courbure des soulèvements en voûte est, en effet, trop faible pour qu'on puisse placer dans l'intérieur de la croûte du globe à une grande profondeur le point d'application de la force qui intervient dans le phénomène que nous venons de décrire en peu de mots.

Hypothèse des refoulements latéraux. — L'hypothèse que nous venons d'invoquer n'est pas adoptée par tous les géologues. Beaucoup d'entre eux, en se basant sur les expériences de J. Hall, récemment reproduites dans d'autres conditions par M. A. Favre¹, voient dans les sou-

¹ J. Hall, pour expliquer comment les couches ont dû se courber et se replier sur elles-mêmes de manière à prendre une allure ondulée, avait recours à l'expérience suivante. Il superposait les uns aux autres

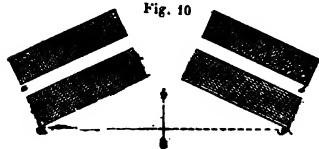
lèvements en voûte les effets de pressions latérales. « Considérons, dit l'illustre géologue de Genève, deux points, *a* et *b*, situés sur une même couche, et supposons-les placés, après la formation des couches et avant celle de la montagne, comme ils le sont dans la figure 9. Il est évident

Fig 9



qu'au moment où la montagne a pris la forme d'une *voûte sans rupture*, les couches pierreuses ne pouvant s'étirer, les points *a* et *b* ont dû se rapprocher. Si la force qui a exhaussé le sol s'était exercée de bas en haut et que les points *x* et *y*, qui indiquent à peu près la position des lignes autour desquelles les masses ont tourné, ne se fussent pas rapprochés, les terrains de la figure 9 auraient pris nécessairement la forme de ceux de la figure 10 et il

Fig. 10



y aurait eu une rupture dans les couches. Mais dans les montagnes en voûte où la rupture n'a pas eu lieu, il faut qu'il y ait eu un rapprochement entre les points *a* et *b* ou *x* et *y*. Dans ce cas, la force qui a rapproché ces points est celle qui a exhaussé le sol. Elle a produit un *refoulement latéral*. » (*Recherches géologiques*, § 597.)

Nous ne croyons pas devoir admettre, comme s'appliquant à tous les cas, l'explication fournie par M. A. Favre.

de petits lits d'argile ou des morceaux de draps de diverses couleurs. Au-dessus de ces lits taillés en rectangles égaux, il posait un livre chargé d'un poids suffisant, puis il exerçait contre les lits une pression latérale au moyen de deux livres placés parallèlement l'un à l'autre. Il voyait, à mesure que la pression augmentait, les lits former des ondulations plus ou moins prononcées. Dans l'expérience réalisée par M. A. Favre, les lits d'argile alternent avec des lames de caoutchouc dont le mouvement de contraction remplace la pression latérale exercée dans l'expérience précédente. M. A. Favre a ainsi obtenu des effets qui imitent d'une manière exacte les accidents stratigraphiques qui caractérisent le Haut-Jura.

Les points x et y , a et b , lorsque le soulèvement en voûte s'est produit, n'ont pas nécessairement subi un déplacement. La ligne xy est restée la corde d'un arc dont le rayon de courbure et l'étendue étaient assez faibles pour que les strates aient pu se courber et s'allonger sans se rompre, et cela, grâce surtout à leur élasticité et à leur souplesse. Cet allongement a pu d'ailleurs être favorisé par diverses circonstances, telles que l'apparition de fractures n'affectant qu'un seul banc à la fois, et la possibilité pour les strates de glisser les unes sur les autres comme les pièces d'un meuble à tiroirs. Et lorsque la limite d'élasticité a fini par être dépassée, une déchirure s'est manifestée au sommet du soulèvement en voûte. A dater de ce moment, les agents atmosphériques sont intervenus pour agrandir cette déchirure; ils ont achevé de donner à la partie intérieure du soulèvement les accidents stratigraphiques que l'on désigne sous le nom de *combes*, *crêts*, *cluses*, etc.

En ce qui concerne les soulèvements en voûte du Jura, qu'on a plus spécialement considérés comme résultant d'une pression latérale, nous ajouterons une dernière remarque : c'est qu'on n'a pas nettement établi d'où venait cette pression. Nous savons bien qu'on l'a rattachée à l'influence exercée par le massif alpin; mais la question n'est pas ainsi résolue, elle n'est que déplacée, puisque la chaîne du Mont-Blanc n'est elle-même qu'un gigantesque soulèvement en voûte.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, nous sommes bien loin de ne pas admettre les effets de pressions latérales; nous savons que ces effets peuvent être observés sur un grand nombre de points. Mais, pour nous, les forces initiales, qui impriment à l'écorce terrestre son modelé et président à l'édification des massifs montagneux, se dirigent verticalement soit de bas en haut, soit de haut en bas (ce dernier cas se produit lorsque la pesanteur agit

seule). Ces forces changent ensuite de direction ; elles donnent origine à des impulsions obliques ou latérales, d'où les *refoulements des strates*, leur *contournement*, leur *renversement* sur elles-mêmes, etc. Mais ces refoulements, quelle que soit leur importance, ne constituent que des effets de second ordre, successifs et plus ou moins locaux.

Structure d'une chaîne de montagnes. — Désignons sous le nom d'*axe médian* ou *géographique* la ligne qui passe par la partie centrale d'une chaîne isolée, de peu d'étendue, et soulevée, à la suite d'une seule et même impulsion, dans les conditions que nous avons énumérées. Cet axe géographique sera en même temps un axe *orographique*, car il joindra entre eux les points culminants et marquera la ligne de partage des eaux ; un axe *stratigraphique*, puisque les strates considérées dans leur direction et leur degré d'inclinaison seront disposées, de part et d'autre, d'une manière symétrique ; un axe *géognostique*, puisque les terrains, dans leur mode de répartition, se coordonneront par rapport à lui ; enfin, un axe de *soulèvement* qui dessinera, à la surface du sol, la direction de la zone où, dans l'intérieur de la pyrosphère, les forces intérieures auront eu leur point d'application.

Cette idée de la structure d'une chaîne de montagnes est, avant tout, une conception théorique qui fréquemment ne se trouve réalisée que dans une faible mesure. Elle est la déduction naturelle de la connaissance que nous avons du mode d'action des forces intérieures et de la disposition première des masses sur lesquelles ces forces s'exercent. Mais, tantôt au moment même où une chaîne de montagnes surgit, tantôt à des époques postérieures, divers phénomènes interviennent qui impriment à cette chaîne une structure différente de celle qu'elle posséderait si les choses s'étaient toujours passées aussi simplement que nous venons de l'indiquer. L'action dynamique elle-

même, cause première du surgissement d'une chaîne, ne se développe pas toujours dans des circonstances identiques. Il en résulte que toutes les chaînes de montagnes, bien qu'offrant dans leur structure des traits généraux communs, se distinguent les unes des autres par divers caractères, de sorte que, de même que dans toutes les œuvres de la nature, l'unité de plan ne s'oppose pas à la variété infinie des détails. L'axe éruptif peut se placer à une certaine distance de l'axe géographique et quelquefois même au pied de la chaîne. L'axe orographique ou de plus grande altitude ne coïncide pas toujours avec l'axe de soulèvement. Quelle que soit la situation de ce dernier, les points culminants d'une chaîne de montagnes ne sont pas toujours occupés par les roches éruptives dont l'apparition a coïncidé avec le surgissement de la chaîne. Ces roches éruptives peuvent aussi ne pas se montrer à la surface du sol; évidemment il ne saurait alors exister d'axe éruptif.

Grouperment des chaînes de montagnes. — Les chaînes de montagnes, en se groupant entre elles, constituent les massifs montagneux; la structure intérieure et la configuration générale de ces massifs dépend de la manière tantôt confuse, tantôt régulière dont s'opère ce grouperment. Nous nous bornerons à citer quelques exemples.

La partie orientale du Jura comprend un faisceau de chaînes parallèles ou se croisant sur des angles aigus, depuis les bords du Rhône, près de Belley, jusque sur les bords du Rhin, au-dessus de Schaffhouse, et se placent bout à bout, de manière à dessiner une ligne courbe dont la concavité est tournée vers les Alpes.

Élie de Beaumont comparait la forme des Vosges à celle d'un T renversé. Dans cette comparaison, le massif de syénite des Ballons figure la barre horizontale du T (système des Ballons), tandis que la crête principale des Vosges (système du Rhin) représente le jambage vertical.

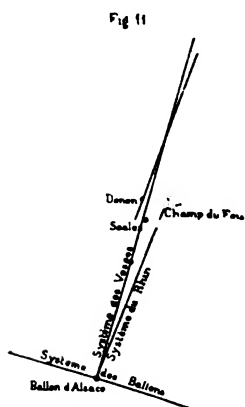
« Le relief des Vosges, ajoute Élie de Beaumont, se coordonne, comme celui des Pyrénées, à deux lignes de faite parallèles entre elles, dont l'une se termine vis-à-vis du point où l'autre commence. La première est la crête qui se poursuit d'une manière continue, depuis le ballon d'Alsace jusqu'à la montagne qui sépare Sainte-Marie-aux-Mines de la Croix. L'autre commence près de Saales, se poursuit par le Donon jusqu'à la montagne de Saverne, et se continue même jusque dans la Bavière Rhénane, en formant le bord occidental du massif montagneux qu'on nomme les basses Vosges ou le Hardt. Ces deux chaînes sont séparées par le col de Saales qui remplit, dans les Vosges, une place analogue à celle que la vallée d'Aran occupe dans l'ensemble des Pyrénées. » (*Notice sur les systèmes de montagnes*, p. 364.)

Dans la comparaison établie par Élie de Beaumont, le jambage vertical rattaché au système du Rhin n'est per-

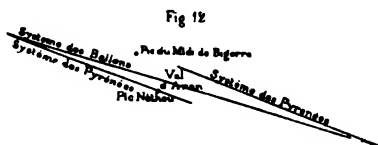
pendiculaire à la barre transversale qu'à 4 degrés près. Le système, que nous avons distingué sous le nom de système des Vosges, réalise cette perpendicularité d'une manière rigoureuse ; il est représenté, dans les Vosges, par une ligne qui, perpendiculaire au système des Ballons et partant du ballon d'Alsace, se prolonge jusqu'à Bingen, sur les bords du Rhin, en conservant d'une manière générale le caractère de ligne anticlinale

entre les bassins du Rhin et de la Moselle. En même temps, elle relie les deux lignes qui, ainsi que nous venons de le voir, dessinent les traits principaux du massif vosgien (Voy. fig. 11).

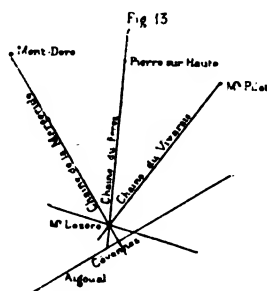
On observe dans la structure des Pyrénées quelque



chose d'analogue à ce que l'on constate dans les Vosges. Deux lignes parallèles commencent chacune où l'autre finit, et sont orientées toutes les deux dans le sens du système des Pyrénées ; le point de séparation de ces deux lignes correspond, comme dans les Vosges, à une dépression qui est le val d'Aran où la Garonne prend sa source. Une troisième ligne, orientée dans le sens du système des ballons, rattache entre elles les deux lignes que nous avons mentionnées d'abord. Celles-ci pourraient recevoir le nom de la montagne la plus élevée placée sur le trajet de chacune d'elles : la ligne du pic Nethou et la ligne du Pic de Montcalm.



Transportons-nous, afin de citer un dernier exemple du mode de groupement des chaînes de montagnes, dans la partie Sud-Est du plateau central de la France, sur le point où s'élève le Mont-Lozère que nous considérerions volontiers comme formant le nœud stratigraphique de tout ce plateau. La Lozère présente une masse granitoïde comme celle des ballons d'Alsace et allongée dans le même sens (système des Ballons). De ce massif partent, offrant une disposition rayonnée, quatre chaînes qui sont : la chaîne du Vivarais (système du Mont-Senly), qui se termine au mont Pilat et comprend le Mézenc ; la chaîne du Forez (système du Forez), qui sépare le bassin de la Loire de celui de l'Allier et a pour point culminant la montagne de Pierre-sur-Haute ; la chaîne de la Margeride (système de la Margeride), dont le prolongement va aboutir au Mont Dore ; et la chaîne



des Cévennes (système du Hundsrück), dont le plus haut sommet est l'Aigoual, et qui forme la ligne anticlinale entre les versants océanien et méditerranéen.

Les considérations que nous venons de formuler à propos du groupement des chaînes de montagnes sont tout à fait indépendantes des idées qui ont conduit Élie de Beaumont à formuler sa théorie des systèmes de soulèvement. En indiquant incidemment à quels systèmes correspondent les chaînes que nous avons eu l'occasion de mentionner, nous avons voulu, après avoir montré les relations qui existent entre les divers chaînons d'un même massif montagneux, indiquer que les chaînes, quoique appartenant à des régions différentes, sont pourtant rattachées les unes aux autres par des relations d'âge et de direction. Elles forment des groupes que l'on appelle *systèmes de montagnes*, et c'est l'étude de ces groupes qui fait l'objet de la stratigraphie systématique ; mais c'est là un sujet que les limites restreintes de notre cadre ne nous permettent pas d'aborder.

Circonstances qui impriment à chaque montagne son aspect caractéristique. — Les agents atmosphériques, avons-nous dit, ne jouent qu'un rôle très-secondaire dans la formation des montagnes ; mais ce sont eux qui, en reprenant en sous-œuvre le travail des forces souterraines, impriment à chaque montagne l'aspect qui la caractérise ; ce sont eux qui lui donnent son individualité et la forme qui nous la fait reconnaître à distance. C'est par les forces intérieures que le bloc de marbre a été extrait de la carrière, mais ce sont les agents extérieurs qui donnent à la statue son modelé.

Toutefois, les effets des agents atmosphériques varient : 1° avec la nature des terrains ; 2° avec la structure des roches et la disposition de leurs plans de clivage ; 3° avec l'allure de la stratification. Il serait fastidieux d'énumérer

tous les cas qui peuvent se présenter ; il nous suffira d'entrer dans quelques considérations générales et de formuler quelques principes dont le lecteur pourra aisément faire l'application. Supposons d'abord qu'une montagne soit composée de roches massives, non stratifiées ou ne présentant de traces de stratification qu'à de longs intervalles. Si la roche est homogène et possède une consistance uniforme, la montagne tendra à prendre une forme plus ou moins arrondie, comme les montagnes granitiques du Limousin. Si une roche, tout en ayant une composition uniforme, offre des parties inégalement résistantes à l'influence des agents atmosphériques, les parties faciles à se désagréger et à se décomposer seront détruites et entraînées les premières ; elles laisseront en place les parties les plus résistantes. Celles-ci prendront alors les formes variées, souvent bizarres et toujours soumises, comme les agglomérations de vapeur d'eau dans l'atmosphère à l'état de nuages, à cette loi que l'on a spirituellement appelée la *loi du hasard*. Parmi les roches qui se prêtent à prendre ces formes indéterminées, nous citerons quelques calcaires, les dolomies et toutes les roches éruptives, surtout lorsqu'elles se présentent en filons et en dykes dénudés. Dans ce dernier cas, il y a ordinairement tendance au passage à la forme en aiguille.

En réalité, la nature des terrains exerce une influence sur la configuration du sol plutôt que sur la forme des montagnes. Celle-ci se trouve bien plus souvent dépendre du nombre et de la disposition des plans de clivage, de l'allure de la stratification et de la manière dont des masses de consistance différente alternent entre elles. C'est ce que nous allons essayer d'établir, en distinguant quatre cas principaux suivant que les strates sont horizontales, inclinées, verticales ou recourbées sur elles-mêmes.

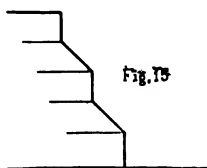
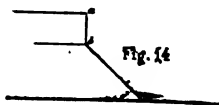
Lorsque la stratification est horizontale, la ligne qui dessine le faite d'une montagne l'est aussi. La forme de la

montagne dépend alors de la silhouette dessinée par les parties latérales. Supposons la montagne constituée par une roche homogène, résistante : les flancs de la montagne présenteront chacun une ligne droite, verticale, correspondant à une faille ou à une ligne de clivage perpendiculaire à la stratification. On aura une forme tabulaire que l'on trouve nettement accusée dans les montagnes de grès bigarré et de grès rouge des Vosges ; cette forme a valu à la montagne de la *Table*, au Cap de Bonne-Espérance, le nom qu'elle porte et l'a fait comparer à un autel gigantesque.

A ce type appartiennent également les formes que l'on désigne, dans les Pyrénées, sous les noms de *tour*, de *cylindre*, etc. « Ainsi, disait Leymerie, les massifs cylindriques ou rectangulaires, à parois verticales, des Tours du Marboré, du Cylindre, du Cirque de Gavarnie, de la Brèche de Roland qui constituent à la crête des hautes Pyrénées comme un magnifique hors-d'œuvre, doivent leurs formes exceptionnelles à cette circonstance que ces cimes sont composées de calcaires en couches assez épaisses et très-sujettes à se fissurer dans un sens perpendiculaire à la stratification. Ces couches, violemment transportées de la plaine à ces grandes hauteurs, ont conservé des parties horizontales dont l'effet combiné avec celui des fissures verticales a donné lieu au faciès rectangulaire et insolite qui domine dans cette haute région. »

Au même type orographique appartiennent encore les formes que le géologue anglais J. Philipp distinguait sous le nom de *collines oolithiques tabulaires* ou à *plateau*. Ces collines, qui se montrent dans le Yorkshire oriental, existent également avec les mêmes caractères dans le Jura. Elles se composent à la base de marnes oxfordiennes disposées en talus peu incliné, et, à la partie supérieure, d'un chapiteau de terrain corallien. Toutefois leur isolement est dû non à l'intervention des failles, mais aux agents de

dénudation, qui les ont laissées comme des témoins d'anciennes masses disparues (environs de Besançon, bords de la Loue, Mont-Rivel, près de Champagnole). Dans les collines tabulaires (fig. 14), deux terrains de consistance différente déterminent un profil de deux lignes, l'une $a b$, verticale et correspondant à la roche résistante, l'autre $b c$, inclinée et correspondant à la roche plus facile à être détruite. Cette disposition, en se répétant plusieurs fois, donne naissance à une ligne brisée apparaissant sur le flanc des montagnes qui se composent de terrains résistant d'une manière inégale à l'influence des agents atmosphériques (fig. 15).



Nous appelons l'attention du lecteur sur ces alternances. Nous venons de citer un exemple pour ainsi dire rudimentaire de la disposition en ligne brisée qui en résulte ; mais cette disposition doit être considérée comme un fait presque constant, et il est bien peu de montagnes où on ne le retrouve, tantôt à peine reconnaissable, tantôt fortement accusé.

2° Si les strates sont plus ou moins inclinées, la montagne prend l'aspect d'un cône plus ou moins surbaissé, mais toujours irrégulier ; car la forme conique, parfaitement régulière, est le propre des montagnes volcaniques. Dans le cas que nous



avons en vue, un des côtés du cône (fig. 16) est fourni par la surface $b c$ des strates plus ou moins inclinées, et l'autre côté par leur tranche $a b$. On arrive au même résultat en supposant que les formes tabulaires dont il vient d'être question éprouvent un mouvement de bascule.

Dans ces divers cas, on a la forme en *dent*, en *pic*, etc., si commune dans les contrées constituées par les terrains jurassique et crétacé. (Dent du Midi, mont Ventoux, pic de Saint-Loup, près de Montpellier, Jura, etc.)

A distance, la ligne *a b* (fig. 16) peut paraître droite ; mais, dans certains cas, à mesure qu'on s'en approche, elle prend, d'une manière de plus en plus nette, la disposition en ligne brisée dont nous venons d'indiquer l'origine.

3° Lorsque les strates sont redressées et se rapprochent plus ou moins de la verticale, c'est la forme en aiguilles qui se montre le plus fréquemment. Cette forme est surtout nettement accusée lorsque les strates ou les terrains redressés ne sont pas tout à fait de la même nature. Les parties les moins résistantes, indiquées par des traits

Fig 17

inclinés de droite à gauche (fig. 17), sont enlevées les premières et laissent les autres en saillie. Nous avons ici une nouvelle application du principe des

alternances, mais une application dans de larges proportions, puisque les parties saillantes peuvent à elles seules constituer de véritables montagnes.

C'est à une circonstance analogue, c'est-à-dire à la disposition verticale des masses rocheuses et à leur inégale résistance aux agents atmosphériques, qu'est dû le grand nombre de sommets aigus qui se dressent autour du Mont-Blanc (Aiguille de Charmoz, Aiguille du Dru, Aiguille Verte, etc.). Sans doute la région qui entoure le Mont-Blanc ne renferme pas de roches réellement stratifiées, mais, ainsi que le déclare M. Lory, les vrais granits massifs sont rares dans les Alpes occidentales, et les roches cristallines du Mont-Blanc offrent un délit prononcé, une allure stratiforme.

Le Mont-Serrat, en Catalogne, doit son nom (*Mons Serratus*) à sa crête découpée en scie. Cette crête est constituée par un poudingue dont les éléments sont fortement cimentés ; il forme des strates puissantes de plus de 40 mèl., à peu près horizontales, mais divisées dans le sens vertical par de nombreuses fissures ; les agents atmosphériques creusent sans cesse ces fissures et donnent ainsi origine à des blocs irréguliers et séparés par de profondes échancrures.

4° Les formes que nous avons mentionnées jusqu'ici nous ont amené à ne considérer que des lignes droites ou brisées, verticales, horizontales ou inclinées. Les profils des montagnes peuvent comprendre aussi des lignes courbes dont l'apparition provient quelquefois de circonstances accidentelles, mais plus fréquemment de la courbure imprimée aux strates.

Ces lignes courbes dessinant la silhouette des montagnes apparaissent surtout dans les soulèvements en voûte et y prennent des formes variant depuis la forme surbaissée et le plein cintre jusqu'à l'ogive.

Ordinairement la forme des montagnes change avec le côté d'où on les aperçoit. Une montagne tabulaire peut prendre, si elle a peu de largeur, l'aspect d'une colonne ou d'une aiguille plus ou moins élancée. Un très-bon exemple de cette différence d'aspect nous est fourni par le Mont-Aiguille, en Dauphiné, qui, vu d'un côté, se dresse comme une muraille, et, de l'autre, offre la forme qui lui a valu son nom. (Voir l'*Annuaire du Club Alpin*, 1876, p. 584.)

Les soulèvements en voûte, lorsqu'on les regarde dans une direction normale à leur grand axe, dessinent une ligne droite, horizontale ou inclinée, tandis que, lorsqu'on les aperçoit dans le sens de ce grand axe et qu'ils ne présentent pas de rupture, ils prennent la forme arquée ou conique résultant de leur structure intérieure. « La mon-

tagne du Môle, vue de Genève, s'élève comme une pyramide ; mais elle n'a pas réellement la forme qu'on lui attribue ; elle est allongée ; mais, comme de Genève on la voit en raccourci, cette longueur disparaît entièrement. Sa forme, lorsqu'on la regarde en face, paraît si différente de celle qu'elle présente de profil qu'on a peine à la reconnaître. Quelques personnes, curieuses de voir le Môle de près, allèrent à Bonneville, située au pied de cette montagne ; mais elles revinrent sans l'avoir vue parce que, trompées par sa forme, elles la méconnurent et prirent pour elle une autre montagne qui est de l'autre côté de l'Arve. » (De Saussure.)

Rôle des roches éruptives dans la formation des montagnes.

— Les géologues divisent les roches éruptives en roches *plutoniques* (granit, porphyre, etc.) et en roches *volcaniques* (basalte, trachyte). Celles-ci ont une origine purement ignée ; elles sont arrivées à la surface du globe à l'état de fluidité plus ou moins grande et ne se sont montrées qu'à dater d'une époque récente (le commencement de la période tertiaire) ; ce sont les seules qui soient encore en voie de formation. Les roches plutoniques ont une origine hydro-thermale, c'est-à-dire qu'elles se sont constituées sous la double influence de l'eau et de la chaleur ; elles se sont montrées les premières à la surface du globe, où elles arrivaient à l'état pâteux ou sub-solide ; leur règne est fini.

Les roches volcaniques, du moins celles que nous pouvons observer, ne semblent pas avoir joué un rôle important dans l'édification des chaînes de montagnes sur le plateau Central ; les roches volcaniques constituent des amas très-puissants, mais elles n'ont exercé autour d'elles aucune action dynamique appréciable. Elles se sont bornées à former, par voie d'accumulation de matériaux venus de la pyrosphère, des cônes et des nappes simplement

superposés au vaste plateau granitique qui occupe le centre de la France.

D'un autre côté, nous constatons que les roches volcaniques manquent dans le Jura et, tout au moins, dans la partie occidentale des Alpes. Pourtant ces massifs montagneux portent le témoignage de l'énergie des actions dynamiques qui leur ont donné naissance. En outre, nous ne croyons pas qu'il existe de chaînes de montagnes, pas même les Andes, dont le soulèvement puisse être attribué aux roches volcaniques.

Puisque les roches volcaniques paraissent n'avoir joué aucun rôle dans la formation des chaînes de montagnes, puisque dorénavant les roches éruptives seront exclusivement volcaniques, il semblerait naturel d'admettre qu'il ne se produira plus de chaînes de montagnes. C'est là une déduction hasardée et tout à fait inadmissible. Mais les limites de cet article ne nous permettent pas d'aborder l'importante question qui se présente ici à notre examen.

Qu'il nous suffise de constater que les roches plutoniques ont été les seuls agents immédiats de l'édification des chaînes de montagnes. C'est en partie à leur présence qu'est due la forme dentelée des hautes chaînes, telles que les Pyrénées et les Alpes. Cette forme dentelée, qui contraste avec les profils plus calmes, plus réguliers, des chaînes dont l'altitude ne dépasse pas 2,000 mètres (les Vosges, le Jura, les Alpes calcaires), provient aussi de ce que, dans les hautes chaînes, les strates sont presque toujours verticales ou fortement redressées. Elle résulte encore de ce que, dans la partie centrale des hautes chaînes, les forces intérieures se sont exercées avec une violence extrême et ont disloqué les masses soumises à leur influence.

Comment finissent les chaînes de montagnes et les massifs montagneux. — Après avoir constaté le mode d'apparition

des massifs montagneux, montrons comment ils finissent. Leur destruction, ainsi que nous allons le voir, peut s'effectuer de deux manières différentes.

Supposons d'abord que l'effort intérieur en vertu duquel une région montagneuse, ou un bombement du sol, tel que le plateau central de la France, sont maintenus à une certaine hauteur, vienne à cesser. La pyrosphère et la région montagneuse qu'elle supporte, en cédant chacune à la pesanteur qui les sollicite, s'affaisseront sur elles-mêmes, soit lentement, soit brusquement, suivant la rapidité avec laquelle la matière pyrosphérique se déplacera. C'est ainsi qu'est survenu l'effondrement qui a donné naissance à la vallée du Rhin ; c'est encore ainsi que s'est effectuée, vers le commencement de la période miocène, la disparition d'un massif montagneux dont les montagnes des Maures et de l'Estérel, en Provence, les montagnes granitiques de la partie occidentale de la Corse et celles de la partie orientale de la Catalogne sont les derniers *témoins*. Enfin, ne pourrait-on pas attribuer à la même cause la disparition de l'Atlantide de Platon, si toutefois ce continent hypothétique a jamais existé ?

Mais les montagnes sont encore soumises à un autre mode de destruction qui agit d'une manière plus générale et, pour ainsi dire, plus efficace. Nous voulons parler des agents atmosphériques qui opèrent, tantôt d'une manière lente, mais continue, tantôt d'une manière temporaire, mais violente.

Les agents atmosphériques, avons-nous dit, contribuent à imprimer à chaque montagne son aspect caractéristique ; mais la nature, à force de retoucher son œuvre dont l'aspect se modifie à chaque siècle géologique, en amoindrit les dimensions ; elle procède par élimination. Sous un certain rapport, on pourrait dire qu'une montagne est un édifice en ruines ; mais cette comparaison ne serait exacte que dans une certaine mesure, car les œuvres de la nature ne

portent jamais avec elles le caractère de vétusté inhérent, peu après leur construction, aux monuments édifiés par la main de l'homme.

Pour donner une idée de l'énergie avec laquelle s'effectue la destruction des montagnes, nous rappellerons ce que l'éminent géologue italien M. Giordano dit du mont Cervin (Matterhorn) :

« Le pic actuel n'est que le reste d'une puissante formation géologique dont les couches, puissantes de plus de 3,500 mèt., enveloppaient tout autour, comme un immense manteau, le grand massif du Mont-Rose. Aussi, son étude donne la clé de la structure géologique de beaucoup d'autres montagnes des environs. On y voit partout le phénomène assez curieux d'une puissante formation talqueuse très-cristalline, régulièrement superposée à une formation schisteuse et calcarifère. Cette même constitution géologique est en partie la cause de la forme aiguë et de l'isolement du pic qui font l'émerveillement des voyageurs. En effet, tandis que les roches feuilletées de la base, étant facilement corrodées par l'action des météores et de l'eau, ont été facilement creusées en vallées larges et profondes, la roche supérieure, qui constitue la pyramide, donne lieu par sa dureté à des fendillements formant des parois escarpées qui conservent au pic ce profil alpin élancé et caractéristique. Les glaciers qui entourent son pied de tous les côtés, en emportant d'une manière continue les débris tombés de ses flancs, contribuent à maintenir l'isolement de la merveilleuse pyramide, qui, sans eux, serait peut-être déjà ensevelie sous ses propres ruines. »

Et à propos de l'œuvre de destruction qui s'exerce sur le mont Cervin, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire ici les paroles émues qu'à la fin de son beau livre, *Escalades dans les Alpes*, Édouard Whymper, en se rappelant la catastrophe du 14 juillet 1865, adresse au mont Cervin comme une menace « Vaincu avec une faci-

lité qui n'eût pu être prévue, comme un impitoyable ennemi terrassé, mais non anéanti, le mont Cervin a tiré une terrible vengeance de sa défaite. Mais un jour viendra où lui-même aura disparu ; seul, un amas de débris informes marquera la place où s'élevait la belle montagne, dont la forme n'a pas d'égale dans les Alpes. Atome par atome, centimètre par centimètre, mètre par mètre, elle subit peu à peu l'action destructive des forces éternelles auxquelles rien ne saurait résister. »

Dernières remarques. — C'est à l'intervention des roches éruptives que nous avons attribué en partie le contraste que l'on observe entre la forme dentelée des hautes chaînes de montagnes et le profil bien moins accidenté des chaînes dont l'altitude ne dépasse pas 2,000 mètres. D'autres circonstances, avons-nous ajouté, agissent dans le même sens, et nous avons cité l'allure de la stratification souvent verticale et toujours plus ou moins tourmentée vers les hauts sommets. Mais ces diverses causes ne suffisent pas, puisque, dans la Bretagne, les strates sont fortement bouleversées et les roches éruptives très-abondantes ; pourtant « cette région, dit Élie de Beaumont, n'offre pas ces arêtes saillantes, ces pics isolés qui donnent aux contrées anciennes les formes sauvages et pittoresques que recherchent les voyageurs. Les chaînes longues et étroites qui le sillonnent forment à l'horizon des lignes droites sans échancrures, analogues à celles qui existent dans les plaines où les roches stratifiées ont éprouvé peu de dérangement ; il semble qu'une cause générale a nivelé ces montagnes. »

En effet, les agents atmosphériques jouent dans la nature plusieurs rôles distincts ; ils sont tout à la fois agents de destruction et agents de nivellement. Dans les hautes régions, d'ailleurs non protégées contre leur influence à cause de l'absence de toute végétation, leur œuvre est

surtout destructive; tout en effaçant les aspérités du sol sur un point, ils en font naître d'autres à côté. Mais, dans les basses régions, ils exercent de préférence une action *nivélatrice*; ils effacent les angles saillants et comblent les angles rentrants au moyen des matériaux qu'ils ont charriés des hauts sommets.

Aussi terminerons-nous cette étude en signalant l'opposition établie dans l'économie générale de la nature entre les forces intérieures, ayant pour mission de faire surgir des inégalités à la surface du sol, et les agents atmosphériques tendant à faire disparaître ces mêmes inégalités. Il y a là une lutte, un dualisme qui ne cessera que lorsque les adversaires dont nous venons de rappeler l'antagonisme n'existeront plus. A dater de ce moment, les choses prendront à la surface du globe un autre caractère, une autre allure, et notre planète entrera dans une nouvelle période de son histoire cosmogonique.

ALEXANDRE VÉZIAN,

Président de la Section du Jura,
Professeur de géologie à la Faculté des sciences
de Besançon.

VOLCANS DE LA FRANCE CENTRALE

ET LES ALPES¹.

Le voyageur qui, se dirigeant de Clermont vers le Puy, s'arrêterait à Fix et gravirait les hauteurs qui dominent cette station, aurait sous les yeux l'un des plus merveilleux panoramas du monde.

Placé sur ce belvédère élevé, il embrasserait en portant ses regards à l'horizon l'ensemble des volcans éteints de la France centrale. Au Sud-Est, il verrait se profiler sur le ciel les formes si bizarres du Mezenc, du Mégal, des puys phonolithiques du Velay. A l'Ouest, il apercevrait les pentes gazonnées du grand volcan du Cantal, son cratère grandiose, ses vallées étroites et profondes ombragées de noirs sapins. Au Nord-Ouest, son voisin le Mont-Dore, dont la cime la plus élevée, le Sancy, se distingue avec peine des cimes voisines qui l'entourent; enfin son œil étonné, ravi, distinguerait nettement la file plus moderne des cônes volcaniques, fuyant vers le Nord, dominés par la masse imposante du Puy-de-Dôme.

¹ Lecture faite à la séance générale de la section d'Auvergne du Club Alpin Français, par M. A. Julien, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Clermont.

En ramenant ses regards de l'horizon, et les rapprochant de ce piédestal si bien situé, il contemplerait avec non moins d'admiration de puissantes masses de basalte, disséminées sur tous les points de la vaste étendue, tantôt s'élançant en dykes nombreux, supportant çà et là des ruines féodales, tantôt dominant de leurs majestueuses et sévères colonnades les flancs de ravins escarpés au fond desquels courent avec fracas de cascade en cascade de frais et limpides torrents.

C'est de l'ensemble de ces formations volcaniques, qui font du Plateau central une région privilégiée pour le géologue, que j'ai l'intention de vous entretenir. Je n'examinerai point leur constitution intime et la nature variée des roches qui les composent, non plus que leur mode de formation. C'est à un point de vue nouveau que je désire les envisager avec vous. En un mot, je veux rechercher leur raison d'être dans notre pays. Quelle est la cause qui a fait surgir, avec une telle profusion, des volcans jadis en activité, aujourd'hui éteints, au sein de la France centrale? Voilà le but que je me propose de rechercher dans ce court entretien.

Et d'abord, j'écarterai dans cette enquête les cônes à cratères, d'une si belle conservation, que l'on observe soit en Auvergne, soit dans le Velay ou le Vivarais, car ils datent de l'époque actuelle et leur existence se lie à un ordre particulier de phénomènes. Je n'envisagerai que les volcans anciens, anté-glaciaires, trachytiques et basaltiques, qui se sont lentement édifiés à l'époque tertiaire, et dont nous ne voyons plus aujourd'hui que les ruines, témoins survivants des grandes érosions de l'époque diluvienne.

Si notre voyageur, continuant sa route, traversait la pittoresque ville du Puy et s'élevait jusqu'au sommet du Mezenc, il apercevrait, par un temps clair, les cimes dentelées des Alpes, brillant, dans le ciel bleu, de l'éclat éblouissant des neiges immaculées.

Eh bien ! Messieurs, bien que cela puisse vous paraître un paradoxe, un simple jeu d'esprit, une thèse illusoire et décevante, j'ai la conviction profonde, et je désire vous la faire partager, que c'est dans l'élévation des Alpes qu'il faut chercher la cause de l'apparition de nos volcans tertiaires. Pour être plus précis, je pense que l'exhaussement des Alpes et l'activité volcanique si prodigieusement développée dans cette région ne sont que les deux faces, les deux processus d'un phénomène plus général qui a son siège dans les profondeurs du globe, et sa raison d'être dans la constitution même de notre planète, phénomène qui ne pouvait produire l'un sans donner fatalement naissance à l'autre. En un mot, sans la formation des Alpes, pas de volcans dans le centre de la France, et réciproquement et d'une manière plus générale, l'activité volcanique ne pouvait se manifester à leur périphérie, si les Alpes n'avaient point subi leur exhaussement. Ce que je dis en effet, des formations volcaniques du Plateau central, je devrais l'appliquer aux autres massifs de même origine et de même date, que l'on observe dans toute l'Europe. Ainsi du Siebengebirge, ainsi des basaltes de la Bohême et de la Saxe, des dômes trachytiques de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Turquie, de la Grèce et de l'Italie, qui enveloppent, en suivant une courbe magnifique, à plus grand rayon, le majestueux arc de cercle des Alpes.

Pour démontrer la thèse que j'ai l'honneur de vous exposer, pour la rendre évidente à vos esprits, il me suffira, je l'espère, de vous prouver que l'un et l'autre phénomène se sont produits simultanément, que nos volcans éteints ont eu leur période d'activité pendant la durée de la révolution qui a eu pour résultat définitif l'apparition des Alpes au milieu de l'Europe tertiaire, et que leur extinction a coïncidé avec la fin de ce grandiose phénomène. Alors la solidarité qui existe entre ces deux mani-

festations si différentes de la vie du globe ne soulèvera plus d'objection dans votre esprit.

Or, Messieurs, depuis longtemps déjà, la science a fixé la date géologique du soulèvement des Alpes. C'est à la fin de la période tertiaire, en pleine époque pliocène, que la Suisse, qui était jadis une vaste plaine, recouverte, tantôt par la mer, tantôt par de grands lacs, a pris son relief actuel et définitif.

Les découvertes accomplies dans ces dernières années par les géologues français ont permis de fixer exactement à la même date la période d'activité du Mont-Dore, du Cantal et du Mezenc, et de ces innombrables volcans basaltiques dont les cônes ont disparu, et qui ne se révèlent aujourd'hui que par les débris de leurs puissantes coulées.

Permettez-moi de vous exposer ces recherches avec quelques développements.

Des difficultés sérieuses arrêtaient naguère le stratigraphe et retardaient la solution de ce problème chronologique. Dans l'Auvergne et le Velay, en effet, le Mont-Dore et le Mezenc reposent directement et sans interposition d'aucune couche de terrain sédimentaire sur les roches cristallines, granitiques et gneissiques, du Plateau central.

Dans le Cantal seulement, les pentes inférieures du grand volcan, constitué sur une immense épaisseur par des cendres, des lapillis, des ponces et des conglomérats trachytiques, recouvrent un horizon fossilifère très-net.

Ce niveau paléontologique est caractérisé par des fossiles bien connus qui permettent de lui assigner sa place dans l'échelle des formations vers l'étage miocène supérieur. C'est au puy de Courny, à 2 kilomèt. environ d'Aurillac, que l'on peut observer ce précieux contact. Il existe en ce point, l'un des plus importants pour la géologie du Cantal, un lit de graviers d'origine fluviale, reposant lui-même sur une ancienne coulée de basalte qui forme le roc de Coissy. Cette coulée est le produit dans cette

région de la première manifestation de l'activité volcanique.

Ce basalte recouvre, comme chacun le sait, des marnes lacustres avec Lymnées, Planorbes et Potamides Lamarckii, synchroniques du classique étage du calcaire de Beauce.

Ce lit de graviers fluviaux déposés là par un fleuve qui arrosait à cette époque une contrée dont le relief n'avait rien de commun avec le relief actuel du Cantal, renferme de nombreux ossements appartenant aux mammifères si caractéristiques de l'Europe à l'époque miocène supérieure. C'est le *Dinotherium giganteum*, le *Machairodus cultridens*, l'*Hipparion gracile*, espèces dont les dépouilles fossiles ont été depuis longtemps retrouvées à Cucuron dans le Vaucluse, à Concud en Espagne, à Baltavar en Hongrie, à Pikermi au pied du mont Pentélique en Grèce.

L'analogie permettait de prévoir que le Mont-Dore et le Mezenc, ces deux volcans éteints dont la constitution est identique à celle du grand volcan cantalien, n'avaient pas une date plus ancienne, et que leur période d'activité se confondait avec celle de leur voisin. Mais des découvertes accomplies dans le sein même des tufs ponceux ont permis de fixer avec plus de précision encore, avec une certitude absolue, la date géologique de l'activité de ces trois grands volcans.

Cet heureux résultat a pu être réalisé grâce aux progrès de la paléophytologie. Des forêts fossiles, qui jadis couvraient les pentes de ces volcans dans une phase de repos et qui furent ensevelies sous des pluies formidables de cendres et de ponces, lors du réveil volcanique, ont été découvertes à plusieurs reprises au Cantal, au Mont-Dore et dans le bassin du Puy. Au Cantal, ces forêts, signalées depuis de longues années déjà par notre vénérable compatriote M. Bouillet, recherchées avec soin par M. Rames, ont été reconnues par ce dernier observateur dans un

grand nombre de localités, éparses sur une longueur de plus de trente lieues. Les deux gisements les plus importants sont celui du *Pas-de-la-Mougudo* situé au dessus de Vic-sur-Cère, à 980 mètr. d'altitude, et celui de *Saint-Vincent*, situé à une élévation de 925 mètr., dans la vallée du Falgoux, sur le versant septentrional du volcan.

Voici quelques-unes des principales espèces qui ont été recueillies dans ces deux localités et dont nous devons la détermination à la science profonde de notre célèbre paléophytologiste, M. le comte de Saporta :

FLORE FOSSILE DU PAS-DE-LA-MOUGUDO.

- Aspidium filix mas* ? pliocenicum.
- Abies pinsapo*. Boiss.
- Bambusa lugdunensis*. De Sap.
- Alnus glutinosa*, var. *orbicularis*. De Sap.
- Carpinus suborientalis*. De Sap.
- Fagus sylvatica pliocenica*.
- Zelkova crenata*. Spach.
- Ulmus cocchii*. Gaud.
- Sassafras ferretianum*. Mass.
- Oreodaphne Heerii*. Gaud.
- Tilia expansa*. Sap.
- Grewia crenata*. Heer.
- Acer polymorphum*. Sieb. et Zucc. pliocenicum.
- Acer integrilobum*. O. Webb.
- Dictamnus major*. De Sap.
- Etc., etc.*

FLORE FOSSILE DE SAINT-VINCENT.

- Pinus sp. foliis quinis* (sect. *Strobus* ?).
- Pinus sp. foliisternis* (id. Tœda).
- Carpinus suborientalis*. De Sap.
- Quercus robur pliocenica*.
- Sassafras ferretianum*. Mass.
- Vitis subintegra*. De Sap.
- Acer polymorphum*. Sieb. et Zucc. pliocenicum.

Acer pontianum. Gaud.

Acer opulifolium granatense. Boiss.

Sterculia Ramesiana. Sap.

Etc., etc.

Ces deux flores, à peu près identiques et très-voisines par leur composition de la flore si connue de Meximieux, dans l'Ain, végétaient au début de la période pliocène. Or, le volcan du Cantal a subi les érosions de la période glaciaire, pendant la durée de laquelle il a perdu son cône terminal, qui s'élevait au moins à 3,000 mètr. d'altitude. Il a vu son cratère profondément excavé, ses vallées rayonnantes se dessiner et se creuser jusqu'à la profondeur actuelle; son anneau de trachyte, ses nappes de phonolithe et son revêtement de basalte en partie se disloquer et se disséminer au loin sous forme de trainées morainiques. Ainsi sa période complète d'activité est donc comprise entre le dépôt des graviers fluviatiles du miocène supérieur du puy Courney et la période quaternaire. Elle date avec une précision rigoureuse de l'époque pliocène ancienne.

Il en est de même du Mezenc et des autres volcans phonolithiques et basaltiques du Velay.

Les marnes à tripoli de Ceyssac, bien que situées dans des conditions un peu différentes de celles des flores précédentes, renferment une flore un peu plus récente, mais qui est encore comprise dans la période pliocène.

Le Mont-Dore a donné des résultats identiques. Ce grand volcan était éteint quand vivaient dans le bassin d'Issoire les espèces animales dont les ossements sont enfouis en si grand nombre dans les alluvions pliocènes récentes de la colline de Perrier. Cette faune, découverte par hasard en 1823, et que les recherches de Bravard, de Jobert et de l'abbé Croizet, curé de Neschers, ont rendue célèbre, avait la composition suivante :

Mastodon Arvernensis. Croiz. et Job.

Mustodon Borsoni. Hays.

Rhinoceros elatus. Pomel.

Tapirus arvernensis. Croiz. et Job.

Cerfs nombreux. Croiz. et Job.

Antilope antiqua. Pomel.

Etc., etc.

C'est une faune pliocène récente. Mais l'examen des tufs ponceux du Mont-Dore nous permet de nous passer même de l'horizon de Perrier. Notre savant compatriote, M. le sénateur Pomel, a découvert jadis dans ces tufs, à Varennes, près de Murols, un gisement de plantes fossiles identique à ceux du Cantal, et dont M. le comte de Saporta a pu faire l'étude, en 1876, dans le musée H. Lecoq, où M. Pomel en avait déposé des spécimens.

Ce sont surtout des feuilles de chêne qui ont été recueillies à Varennes et dans le trass de la Bourboule. M. de Saporta a pu distinguer les espèces suivantes :

Quercus robur pliocenica ;

Quercus robur amplifolia ;

Quercus robur Lamottii ;

Quercus scillana, qui répond à un sous-type aujourd'hui asiatique ;

Q. infectoria Arvernensis ;

Q. Mirberkii antiqua ;

voisines des espèces similaires contemporaines, mais qui vivent dans la région méditerranéenne.

C'est là encore, d'après l'éminent botaniste, une flore pliocène ancienne.

La grande manifestation volcanique qui a laissé des traces si exubérantes à la surface du Plateau central et, formé le Mont-Dore, le Cantal et le Mezenc, remonte donc à l'époque pliocène, et le summum de cette activité interne du globe coïncide avec la première phase de cette période.

Mais il ne faut pas oublier cependant, pour être com-

plet, qu'elle avait débuté dès l'époque miocène inférieure, et il ne faut pas perdre de vue non plus qu'elle a continué, en s'affaiblissant sur certains points, jusqu'à l'aurore des temps actuels, après la fusion définitive des anciens glaciers quaternaires qui a permis la conservation des cônes à cratères qu'elle édifiait, par un dernier effort, dans le Vivarais, dans le Velay et dans la région des monts Dômes.

Les basaltes ont en effet précédé la sortie des roches trachytiques et phonolithiques. Nous en avons vu un premier exemple au puy de Courny, où les graviers à dinotheriums et à hipparions remplissent les anfractuosités d'une nappe basaltique. Mais la Limagne et le bassin d'Issoire nous offrent de nombreux exemples de basaltes intercalés dans les couches calcaires miocènes inférieures de ces deux bassins.

En Limagne, le basalte fait son apparition dès l'époque de l'*Helix Ramondi*, et il est alors accompagné de couches puissantes de wacke et de pépérite qui se sont confusément stratifiées dans les eaux peu profondes et sur le point de disparaître du lac miocène.

A Gergovia, c'est encore une coulée de basalte qui sépare l'*Helix Ramondi* et le calcaire à *phryganes* des marnes fluviatiles supérieures de la montagne à *Melania Aquitanica* et à *Melanopsis Kleinii*.

D'autre part, et à une époque plus récente, le Velay nous offre de nombreuses intercalations de la même roche dans les diluviums quaternaires à *Elephas* et à *Rhinoceros*, qui relient ainsi les grands massifs trachytiques aux cônes du commencement de l'ère actuelle, lesquels marquent la clôture définitive du phénomène volcanique.

Quel merveilleux tableau n'a cessé de présenter le Plateau central de la France dans le cours de cette époque tertiaire qui a vu le plus splendide épanouissement de la vie à la surface duglobe, en même temps qu'elle était

troublée par les convulsions gigantesques qui ont semé la terre entière de volcans, et donné naissance à toutes les grandes chaînes de montagnes : les Pyrénées, les Alpes, les Andes, l'Himalaya !

A l'époque miocène inférieure, d'immenses lacs, qui couvraient presque toute la France, pénétraient dans le cœur du massif central et y déposaient des sédiments calcaires charriés par des fleuves venant de contrées inconnues. Les premières secousses volcaniques se faisaient sentir dès l'époque du calcaire de Beauce, et d'innombrables geysers donnaient de toute part naissance à des calcédoines, à des silex résinites, à de vastes dépôts de meulière, comme cela a lieu encore de nos jours en Islande.

Puis ces lacs disparaissent, et, à l'époque miocène moyenne, de grands cours d'eau s'établissent, dont nous retrouvons les traces dans les couches supérieures de Gervois et du puy de Mûr, et dans les plaines de l'Orléanais. Les volcans basaltiques sont déjà nombreux, et partout ils dressent leurs cônes que les grandes érosions de l'époque glaciaire doivent faire disparaître un jour.

Plus tard encore, au miocène supérieur, la France subit un vaste mouvement d'affaissement. La mer envahit lentement les bassins qui entourent le Plateau central. Dans celui de la Loire, elle dépasse Manthelan ; elle y dépose ces faluns célèbres auxquels se rattache l'impérissable souvenir du potier de Saintes, Bernard de Palissy. Elle gagne Pontlevoy, dont elle ronge le rivage calcaire, et elle atteint les environs de Blois.

Dans l'Aquitaine, elle pénètre jusque dans l'Armagnac, et, dans la vallée du Rhône, elle dépasse Lyon.

Le Plateau central formait alors une île véritable, à l'époque des *dinotheriums* d'Aurillac.

Le moment approchait où l'activité volcanique allait atteindre son apogée et édifier le Mont-Dore, le Cantal et

le Mezenc, les phonolithes de la Tuilière et de la Sanadoire, les puits domitiques du Puy de Dôme, de Clerzou, de Sarcoui et de Chopine, et les monts si bizarres et si étranges que l'on aperçoit du belvédère de Fix, se profilant sur le ciel depuis le Mezenc et le Mégat, jusqu'à Miaune et Gerbizon.

Les Alpes, comme je vous le disais en commençant cette lecture, se sont produites à la même époque que nos massifs volcaniques. Les couches miocènes supérieures ont participé au mouvement qui a modifié si profondément le relief ancien de la Suisse, et les sables pliocènes inférieurs de l'Astézan sont eux-mêmes redressés contre le versant méridional de cette grande chaîne de montagnes.

Sans doute, des mouvements préliminaires et précurseurs s'étaient manifestés dans le cours de la période miocène, coïncidant avec l'apparition de nos wackes basaltiques. Mais le paroxysme est fixé par les géologues à la date de l'époque pliocène, et coïncide ainsi toujours exactement avec le paroxysme de l'activité volcanique dans la France centrale. Tout était à peu près terminé de part et d'autre à l'époque glaciaire. C'est alors que l'aire d'ébranlement et d'oscillation se déplace. Elle gagne le Nord de l'Europe, l'Ouest et le Midi, et son action paraît se lier avec la production de nos volcans à cratères, avec celle des volcans de Catalogne et de l'Eifel. Cette coïncidence vraiment merveilleuse ne peut être l'œuvre du hasard. Elle nous montre évidemment que ces deux ordres de phénomènes sont solidaires l'un de l'autre, qu'ils ne sont bien que les manifestations superficielles d'une force souterraine qui a son siège dans les profondeurs de notre planète, et qui a pour effet d'en modifier incessamment la surface.

Du reste, l'étude du monde actuel nous révèle un ensemble de phénomènes identiques. De grandes ondulations reconnues par l'illustre Darwin, dans le cours de ses belles recherches sur les îles de corail, se développent

lentement à travers les solitudes de l'océan Pacifique. Simultanément, les côtes, les rivages qui le bordent, tant du côté de l'Amérique que du côté de l'Asie, tant aux îles Sandwich, au Nord, qu'à la Nouvelle-Zélande, au Sud, participent à ce grand mouvement de flexion de l'écorce terrestre. Ces rivages et ces îles, fréquemment secoués par des tremblements de terre, s'élèvent incessamment, pendant que le sous-sol du Pacifique s'affaisse et se ride d'une manière générale, et ces grandes ondes terrestres se produisent en même temps que s'exerce une puissante activité volcanique, évidemment connexe.

Ces mouvements de flexion, actuellement comparables en amplitude à ce qui se passait dans l'Europe centrale à l'époque tertiaire miocène, ont paru à Darwin être la cause de ce grand *cercle de feu* signalé depuis si longtemps à l'attention des géologues par Léopold de Buch. Un cercle de feu comparable régnait autour de la région au centre de laquelle allaient se dresser les Alpes. Il n'est pas, du reste, jusqu'au mode intime de formation de cette magnifique chaîne de montagnes qui n'offre un trait de ressemblance de plus avec les rides en voie de formation à l'époque actuelle.

Portez vos regards, Messieurs, sur les deux profils géologiques que j'ai l'honneur de vous soumettre, et vous y reconnaîtrez avec une netteté parfaite, et, je dois ajouter, avec une admiration réelle pour leurs savants auteurs, le véritable mode de formation de ces montagnes. L'une de ces coupes est due au célèbre géologue de Genève, M. Alphonse Favre. Elle est établie à travers le massif du Mont-Blanc, depuis la montagne des Fiz, le Sinai des géologues, jusqu'au Cramont.

L'autre est l'œuvre magistrale du professeur de Zurich, M. Albert Heim. Elle court du lac de Zurich aux montagnes du Tessin, à travers les deux massifs du Finsteraarhorn et du Saint-Gothard.

Ces deux belles coupes, qui vous révèlent le degré de perfection atteint de nos jours par la géologie suisse, vous démontrent en même temps les deux thèses que je viens de vous exposer, relatives à l'âge des Alpes et au rapprochement que j'ai fait de leur mode de formation avec les plissements qui se produisent sous nos yeux.

Ces deux coupes vous font voir que les couches de l'écorce terrestre tout entière, depuis les plus profondes jusqu'aux couches miocènes supérieures, ont participé au mouvement. Ils vous font comprendre comment le Mont-Blanc, le Finsteraarhorn et le Gothard, constitués par des gneiss et des schistes cristallins, se sont dressés dans les airs en même temps que le Mont-Dore, le Cantal et le Mezenc s'érigeaient à la surface de notre pays.

De l'examen de ces deux profils découle encore un autre enseignement. Ils vous font toucher du doigt les érosions formidables qui se sont produites à la surface de l'Europe depuis la période pliocène, et elles confirment réellement l'audacieuse assertion des géologues suisses, que les Alpes ont déjà perdu, sous leur influence, la moitié de leur hauteur. Nous pouvons ajouter, sans crainte d'être contredit, qu'il en est de même de nos volcans tertiaires.

Mais vous ne seriez pas suffisamment éclairés, Messieurs, si je ne vous disais un mot, en terminant, de la manière dont les géologues comprennent aujourd'hui l'origine des montagnes et leurs relations avec les phénomènes volcaniques.

On croyait jadis que les rides montagneuses du globe étaient le produit d'affaissements. Du moins, Deluc avait-il émis cette opinion. Plus tard, on retourna la proposition et l'on édifica la théorie des soulèvements.

Ces deux hypothèses ont fait place, de nos jours, à une vue plus générale et plus vraie que les deux précédentes. On admet que l'intérieur du globe est à l'état de fusion ignée, et que la sphère intérieure liquéfiée est enveloppée

d'une écorce solide, puissante, formée dans le cours des âges, écorce que nous connaissons depuis le gneiss granitoïde, la plus ancienne couche soumise à notre observation, et la plus profonde, jusques et y compris les dépôts qui se forment de nos jours au sein des lacs et des mers, et à la surface des continents.

Les géologues admettent que ce noyau liquéfié perd sans cesse de la chaleur par voie de rayonnement dans l'espace, à travers l'écran de l'écorce terrestre, et, par suite, qu'il se contracte. L'écorce terrestre, obligée de se maintenir en contact permanent avec la surface de ce noyau interne, est tenue de se contracter à son tour. Elle doit, par ce fait, occuper une surface de moindre étendue et se plisser. En un mot, la formation des chaînes de montagnes est la conséquence logique du refroidissement graduel de la planète et de la diminution du rayon terrestre. De tels mouvements, tantôt lents, tantôt brusques, tantôt d'une faible amplitude, comme nous le constatons, depuis les temps historiques; tantôt rapides, accentués et gigantesques, comme à certains moments de l'histoire du globe; de tels mouvements, dis-je, ne peuvent se produire sans qu'il n'en résulte des fractures dans toutes les directions, et spécialement dans les massifs granitiques anciens, moins plastiques que les bassins sédimentaires, et, par suite, plus fragiles, et sans que les eaux superficielles ne trouvent alors un accès plus facile dans les régions profondes où règne l'incandescence. Du contact de ces couches à température élevée, et de l'eau de mer ou de celle qui ruisselle à la surface des terres émergées, naît un prodigieux développement de gaz et de vapeur d'eau, qui, dans leur réaction formidable contre leurs parois, parvient à se dégager à la surface du sol en s'élevant le long des fissures, et à y rejeter les matières arrachées à la profondeur, et dont l'amoncellement constitue les montagnes volcaniques. Et c'est ainsi, Messieurs, que les Alpes et les

volcans tertiaires de la France centrale me paraissent être le produit d'une même force souterraine, les deux faces solidaires et contemporaines d'un même phénomène.

A. JULIEN,

Membre du Club Alpin Français,
professeur de géologie et minéralogie
à la Faculté des Sciences de Clermont.

ÉTAT DE LA GÉOGRAPHIE

DANS LES PYRÉNÉES

Quelques-uns de nos collègues, visiteurs passionnés des Alpes françaises, ont paru regretter que les *Annuaire*s du Club Alpin Français continssent trop de cartes des Pyrénées et pas assez de cartes des Alpes. Il est certain que, si l'on ouvre les derniers volumes publiés par notre Société, on y trouvera presque exclusivement, comme travaux de cartographie, des relevés des Pyrénées espagnoles. Mais la raison en est bien simple : les cartes des Alpes françaises, suisses ou italiennes, existaient lors de la fondation du Club, tandis que celles des Pyrénées espagnoles n'étaient pas même ébauchées. Il n'est peut-être pas hors de propos de donner quelques détails à ce sujet, et j'ose croire qu'après les avoir lus on ne pensera plus que les Pyrénées tiennent une trop grande place dans nos publications.

Qu'on se figure une carte des Alpes où l'Arve descendait du Mont-Blanc pour se jeter dans l'Isère ou dans la Durance en traversant le massif de la Maurienne. Il faut déjà pour cela un effort d'imagination, mais ce n'est pas tout. Qu'on se figure encore les affluents de l'Arve et leurs vallées respectives, répartis tantôt dans le bassin du Rhône, tantôt dans le bassin de la Durance ou de l'Isère,

suisant les suppositions du cartographe. On voit d'ici le singulier système de vallées qui va se former de toutes pièces entre ces montagnes et ces rivières de fantaisie. Sallanches communiquera avec Genève par deux ou trois cols élevés, Chamonix enverra ses eaux à Grenoble, les Fiz sépareront le bassin du Léman de celui de la Doire. Les sources des torrents descendront sur le versant opposé à celui qu'ils arrosent; le glacier des Bossons pourra devenir une source du Rhône, et, personne n'y allant voir, personne ne s'en doutera.

Si, dans une autre partie de la chaîne, des eaux thermales attirent un grand courant de visiteurs, — visiteurs oisifs, malades ou ennuyés, — cette partie de la chaîne deviendra banale. Tout le monde ira, tout le monde en parlera, tout le monde la connaîtra. Des sentiers conduiront les promeneurs aux points de vues célèbres. Ils verront de là les sommités de la chaîne inconnue, et, sans y aller, sans en rien vérifier, sans le moins du monde éprouver de curiosité scientifique, ils inscriront sur leurs carnets les noms de pics qu'on leur aura indiqués; ces noms deviendront ainsi populaires, ils se trouveront un beau jour dans la mémoire de tout le monde sans que personne se soit jamais occupé de savoir ce qu'ils représentent.

Il y aura ainsi dans cette chaîne deux parties bien différentes : l'une visitée, connue, étudiée, percée de routes, criblée de noms; l'autre vue de loin, sans détails, et sur laquelle planeront vaguement quelques dénominations dont tout le monde se contentera. Pourquoi s'en contenter? C'est bien simple : ces montagnes-là sont à l'écart, il faut plusieurs jours pour y aller; pas d'auberges, du pain dur, de la viande sèche, des roches brûlantes; pas la moindre célébrité constatée parmi ces pics et ces vallons. Il faudrait avoir le courage de dire par soi-même : Ceci est beau, ceci est laid. Combien il est plus facile d'accepter les jugements tout faits! Et puis, ces montagnes semblent

féroces; on n'y parle pas français; les guides des villes d'eaux préfèrent rester en France; on y reste avec eux. Sans doute, on voit que ces montagnes inconnues sont plus hautes, leurs glaciers plus larges, leurs parois plus abruptes, leurs roches plus colorées; on le voit, et on s'en revient dîner à l'hôtel. Ainsi allait le monde, il y a quelque dix ou vingt ans; je n'apprends ici rien à personne. Aujourd'hui encore des savants admettent que Strabon a fait erreur en décrivant les Pyrénées ibériques comme couvertes de forêts. Pour eux, elles sont nues et déboisées. Qu'ils y aillent, et ils trouveront les bases de toutes les montagnes couvertes de forêts immenses. Le degré le plus profond de l'ignorance, c'est de s'ignorer elle-même.

Un beau jour, deux ou trois indisciplinés, de ces gens qui ne font rien comme les autres, proie toute préparée pour les futurs Clubs Alpins, se hasardent dans ce dédale inconnu avec quelques hommes du pays. C'est Ramond qui lutte bien des années contre le Mont-Perdu et qui arrive à le vaincre, mais sans avoir le temps d'en étudier les formes et les environs. C'est M. le marquis de Turenne, notre cher et vénéré collègue, qui va chasser le bouquetin dans les vallées méridionales du Mont-Perdu en 1844; M. de Franqueville ou M. Platon de Tchibacheff qui gravissent la Maladetta; c'est M. Ch. Packe qui étudie le premier les Monts-Maudits et le Mont-Perdu et qui publie, sans espoir d'être suivi de longtemps, — *vox clamantis in deserto*, — une carte des Pyrénées centrales, bien incomplète, bien pleine de fautes, admirable cependant, car c'était la première qui embrassât les deux versants. Puis vient le comte Russell, qui passe sa vie à voler de pic en pic, en vrai poète, recherchant l'intimité profonde de la nature et exprimant ses sentiments d'une façon incomparable. Il avait la foi, il a transporté les montagnes. Si les Pyrénées espagnoles ont fini par attirer les regards et par

être explorées, c'est grâce à lui. Jusque-là, ceux qui en avaient parlé n'avaient pas trouvé d'écho. Henry Russell en trouva dans la colonie, en partie étrangère, de Pau, dans les salons des villes d'eaux pyrénéennes, où l'on accueillait, avec une joie un peu admirative, ce sauvage, homme du monde, qui redescendait incessamment du ciel. On parla de lui et de ses montagnes; la cause était gagnée.

D'ailleurs, la terre tournait toujours et les temps étaient mûrs. Le Club Alpin allait naître, la Société Ramond était née; qu'on me permette à ce propos un souvenir personnel.

C'était en 1872, le 21 août. Je me trouvais avec quatre ou cinq amis et un seul guide sur la Brèche de Camplong. Nous voulions gravir le pic Long (3,194 mèt.) qui se dressait au Nord par-delà le large et sauvage vallon de Cambieil. Au Sud, en revanche, se dressait la chaîne frontière de Gavarnie et du Mont-Perdu. Nous étions partis de Héas avec la lune; à ce moment le soleil se levait, et jamais pareil lever de soleil ne nous était apparu. Les pics, de hauteur moyenne, étaient plongés dans une sorte de fournaise d'un rouge sombre, d'où sortaient des cimes de plus en plus hautes, de plus en plus éclatantes, jusqu'aux deux ou trois sommets suprêmes, dont les glaces semblaient chauffées jusqu'au rouge blanc et se laissaient à peine regarder en face.

Employant depuis 1868 nos courtes vacances à courir les montagnes, j'avais dessiné en deçà de la frontière quelques panoramas sur lesquels je cherchais à reconnaître les cimes que j'avais sous les yeux pour les reporter sur un relief au 1/20000^e, péché de jeunesse depuis longtemps oublié. Mais je vis, dès le premier coup d'œil, que si, jusqu'à la crête frontière, je pouvais me rendre assez facilement compte de l'orographie, il n'en était plus de même au delà. Rien ne m'indiquait plus le nom ou la po-

sition des cimes qui s'élevaient en Espagne, bien plus hautes, bien plus glacées que les montagnes françaises. Seuls, le Mont-Perdu et le Cylindre du Marboré figuraient sur nos cartes d'État-major sous la forme de deux petits triangles ornés d'une cote d'altitude. Mais quel était ce grand sommet inconnu, avec un glacier, en arrière du Mont-Perdu ? Jamais personne, Ramond même, ne l'avait mentionné. Seul, mon ami Léonce Lourde-Rocheblave l'avait entrevu et me l'avait fait pressentir. Nous imposâmes à ce mont nouveau le nom de Ramond, mais un nom, ce n'est rien ; il fallait savoir où était cette pointe, quels étaient ses rapports avec le Mont-Perdu. Si j'en croyais les documents que j'avais pu consulter ou les récits de Ramond, le col de Niscle (2,500 mètr. env.) aurait dû occuper la place où surgissait cette cime de 3,300 mètr. à peu près de hauteur. En quelques minutes, notre détermination fut prise : il fallait étudier les Pyrénées espagnoles !

Parmi nous se trouvait un homme de génie, mort quelques mois plus tard : Albert Lourde-Rocheblave, élève ingénieur des mines. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un sac de voyage était posé à plat sur les blocs schisteux et nivelé à l'aide d'un niveau en caoutchouc, — une invention à moi, — que je portais toujours en montagne. Une feuille de papier fut posée sur le sac et assujettie par quatre pierres, puis une épingle plantée dans le papier et un fil attaché à l'épingle par un bout, tandis que Albert Lourde en tenait l'autre bout, fixé à un crayon vertical, et promenait ce crayon devant les cimes espagnoles. J'avais l'œil à l'épingle, j'arrêtais mon théodolite vivant à chaque passage du crayon devant une cime, et je marquais sur le papier l'angle fourni par cette visée. Qui nous eût dit ce jour-là que nos modestes traits de crayon constituaient tout le bagage scientifique de la géographie à l'égard de cette chaîne admirable !

En redescendant à Héas, chez le vieux guide Chapelle, nous aperçûmes devant sa porte un homme de cinquante ans environ, maigre, nerveux, avec des cheveux gris et un regard perçant. C'était un avocat de Montauban, M. Wallon : un inconnu pour nous, comme nous pour lui. Les premiers rapports furent même d'une cordialité douteuse : il nous avait pris notre dîner, nous lui prîmes sa chambre, et, jusqu'au lendemain, on resta de part et d'autre en hostilité déclarée ; je crois même que nous l'avions traité de « vieux », et qu'il nous avait traités de « fous » ; les choses ne se seraient pas facilement arrangées s'il n'eût eu l'idée lumineuse de déployer devant son guide une « carte manuscrite des deux versants de la chaîne des Pyrénées ». A cette vue, je n'y pus tenir ; je lui demandai la permission de m'approcher, la paix fut vite faite, l'excellent homme nous demanda nos noms ; et en entendant celui de mes compagnons : « Comment, vous seriez les fils de mon vieux ami Lourde ? Que ne le disiez-vous plutôt ! » Amitiés, serrements de main et embrassades sur toute la ligne. Voilà comment se font les amitiés dans la montagne.

Cette carte, oubliée depuis et remplacée avec avantage, était un résumé des observations personnelles de M. Wallon et des documents existants à cette époque, à l'échelle de 1/140,000°. L'auteur avait rattaché ses explorations des environs de Cauterets aux indications des cartes espagnoles et à celles fournies par l'Itinéraire des Pyrénées de M. Ad. Joanne : or, les indications des cartes étaient fausses, comme je l'ai dit, et celles de l'Itinéraire étaient forcément incomplètes. Il résultait cependant de tout cela une œuvre d'autant plus intéressante qu'elle jalonait à ce moment l'état de la science pour le point qui nous préoccupait.

M. Wallon n'avait pas exploré personnellement les environs du Mont-Perdu. Pour cette région, il reproduisait,

avec quelques modifications de détail, la carte de Capitaine, dressée en 1822 pour le service de la guerre d'Espagne. Il lui eût été difficile de trouver mieux ; car, depuis cette époque, rien n'avait été fait dans les Pyrénées espagnoles. Or, les indications que fournissait la carte de Capitaine ne cadraient guère avec la disposition réelle du massif du Mont-Perdu telle que j'ai pu l'étudier depuis.

Les deux traits principaux du massif étaient la vallée de Bielsa et la vallée de Fanlo, toutes les deux descendant du Mont-Perdu. Mais, tandis que la vallée de Bielsa se bornait à descendre beaucoup trop au Sud, celle de Fanlo se détournait complètement de sa route véritable et allait se déverser dans le rio Ara. C'est en 1876 seulement que j'ai pu connaître avec certitude la direction du cours de cette rivière : elle se jette dans le rio Cinca, à 25 kilomèt. de son embouchure supposée, après avoir traversé tout le massif, non point du Nord-Est au Sud-Ouest, comme on la figurait, mais tout au contraire du Nord-Ouest au Sud-Est, c'est-à-dire à angle droit. Autant vaudrait un plan de Paris avec la Seine coulant du Nord au Sud ; il ne serait pas aisé d'y raccorder correctement les rues et les boulevards. Aussi devine-t-on l'exactitude du raccord des montagnes et des vallées dans cette partie de la chaîne ! Des villages, situés dans la même vallée, figuraient sur les cartes comme séparés par plusieurs cols élevés, etc., etc.

La carte de M. Wallon parut en 1873. La France y était reproduite d'après l'État-major, les Monts-Maudits d'après M. Packe, dont la belle carte était antérieure de quatre ans ; toute la région entre les Monts-Maudits et les montagnes de Panticosa, dans laquelle se trouvaient le Mont-Perdu, les Posets, le Cotiella, l'espace vide et mystérieux où figure aujourd'hui le massif d'Éristé, et tous les environs espagnols de Gavarnie, reproduisait à peu près les documents espagnols. Aux environs de Panticosa, seule-

ment, les relevés personnels de M. Wallon apportaient à la géographie de véritables découvertes.

C'est précisément entre le noyau exploré par M. Packe et celui visité par M. Wallon que nos quelques visées venaient s'insérer. Il y avait là 3,000 kilomèt. carrés d'inconnu.

Six ans se sont écoulés, voici où nous en sommes.

De la carte primitive de M. Wallon, il n'est plus question. L'auteur lui-même a jugé l'œuvre qu'il avait empruntée à ses devanciers, il l'a reprise depuis les fondements, et, pièce à pièce, année après année, il a relevé sur le terrain toute la région située à l'Ouest du rio Ara. Pendant ce temps, je continuais mes levés du Mont-Perdu ; je fabriquais, sans y songer, mon premier orographe, dont mon excellent ami M. Wallon possédait bientôt le second exemplaire, et sans lequel je crois que nous n'aurions pas fait beaucoup d'ouvrage. Que de fois nous avons dû nous viser l'un l'autre, insectes invisibles, sur les pointes colossales dont nous essayions de déterminer la place et les rapports ! Que de fois, redescendant à Gavarnie ou à Cauterets, nous nous sommes mutuellement montré nos travaux de la semaine ou du mois précédent (pour moi, hélas ! c'était plus souvent la semaine, ou même la demi-semaine) ! Comme par un accord tacite, auquel nous n'avions jamais pensé, M. Wallon travaillait à l'Ouest du rio Ara, et moi à l'Est de cette rivière. En 1878, ses relèvements sont venus s'y confondre avec les miens, en même temps que j'atteignais, à 100 kilomèt. plus à l'Est, la fin de la chaîne Atlantique, le chaînon du Montarto, et que mon ami Léonce Lourde-Rocheblave, à près de 200 kilomèt. vers l'Ouest de mes derniers sommets, dressait l'alidade du colonel Goulier sur la cime du Bisaurin, entourée de vallées inconnues !

Qu'importe maintenant si dans les cartes des uns ou des autres il y a encore quelques erreurs plus ou moins

considérables! Chacun de nous a fait de son mieux, et du Bisaurin au Montarto on peut parcourir les Pyrénées espagnoles sans se tromper de vallée, sans chercher de cime introuvable, sans descendre à l'Est quand on voudrait aller à l'Ouest.

Ce n'est pas tout. Quand on connaît les montagnes et les vallées, il reste encore à connaître les chemins qui les parcourent ou les franchissent, à décrire ces chemins, à détailler les itinéraires. Mon ami M. Lequeutre s'est chargé de cette œuvre; tous les visiteurs des Pyrénées connaissent ses *guides* de Barèges et de Cauterets, et la prochaine édition de « l'Itinéraire Joanne » lui devra bien des renseignements nouveaux.

Pendant ce temps, la carte topographique d'Espagne au 1/200,000^e, créée par le colonel Coello, s'avance vers les Pyrénées, nos travaux et les siens se rejoignent et se complètent, il nous envoie ses renseignements en échange de nos levés, et, petit à petit, les dernières lacunes se combleront.

Le Dépôt français des fortifications, de son côté, publie, sous la direction de notre collègue le commandant Prudent, une carte de France au 1/500,000^e, destinée à remplacer la carte du Génie militaire.

Celle-ci avait été refondue en 1873, mais elle portait encore les Pyrénées fantastiques dont je parlais plus haut, avec leur rio Vellos imaginaire, et, bien plus, un gave de Pau venant d'Espagne et sortant de ce fameux lac du Marboré, rejeté aujourd'hui sur le versant espagnol et parmi les glaciers du Mont-Perdu. Il fallait refaire l'Espagne sur la nouvelle carte au 1/500,000^e, et, non content d'encourager les chercheurs, le capitaine Prudent (il n'était alors que capitaine) se mit à chercher lui-même. Ainsi fut retrouvé cet immense travail des ingénieurs géographes du siècle dernier, dont le dernier Annuaire contenait un tableau, et qui indique, avec cotes d'alti-

tude, les coordonnées de points nombreux situés entre les Pyrénées des Asturies et le Mont-Perdu.

On le voit, la géographie des Pyrénées espagnoles était inconnue il y a quelques années à peine ; c'est en grande partie dans les *Annuaire*s du Club Alpin qu'elle a été révélée. J'ai longtemps hésité à raconter l'histoire de cette révélation, car, si j'avais plaisir à parler de mes amis MM. Lourde, Lequeutre et Wallon, il me déplaisait d'y mêler le haïssable *moi*. Il a fallu les observations dont je parlais en commençant pour me décider à dire à nos collègues du Pelvoux ou de la Tarentaise ce que les *pyré-nistes* du Club Alpin avaient fait dans les Pyrénées. Peut-être n'est-ce pas le moindre titre d'honneur de notre Société que d'avoir ajouté un versant de chaîne européenne aux parties du globe connues dans leurs détails.

Maintenant, après les dresseurs de cartes, forcément peu nombreux, à l'œuvre les botanistes, les entomologistes, les géologues, les historiens, les linguistes, les numismates, les archéologues ! Tout est neuf dans ce pays superbe ; à chaque pas on y peut trouver quelque chose d'inattendu. Déjà, pour ne citer qu'un exemple, la géologie des Pyrénées semble devoir être modifiée par l'étude simultanée des deux versants ; la grande faille Mont-Perdu, Posets, Maladetta, dont Magnan faisait un pivot du système pyrénéen, n'existe pas ; et à sa place se montrent des accidents orientés d'une façon tout à fait inattendue, dont l'étude semble devoir être féconde en résultats nouveaux.

Eh bien ! est-ce là une œuvre sans importance ? Peut-on comparer la géographie des Pyrénées à celle du Pelvoux, et les grands pas qui ont été faits dans l'une à ceux qui resteraient à faire dans l'autre ? Les glaciers du Pelvoux ne sont pas bien dessinés sur les cartes ? Mais c'est une simple affaire de rectification, et de rectification de cabinet. Avec deux photographies prises de points

différents, on peut, en quelques heures, compléter le dessin d'un massif et lui donner une exactitude absolue. Et, parmi nos collègues, combien y en a-t-il qui sont capables de cette œuvre? On ne les compte pas; tous ceux qui me lisent ont les noms sur leurs lèvres. Bien autre chose est le débrouillement complet d'un pays inconnu. Ceux-là seuls qui y ont travaillé et médité pendant des années sont aptes à continuer et à compléter l'œuvre; car eux seuls possèdent la somme de connaissances et d'observations qui leur permet à chaque instant d'expliquer ce qu'ils voient par ce qu'ils ont déjà vu, de rattacher chaque observation nouvelle au réseau de leurs observations antérieures, et de compléter, d'enrichir ainsi de plus en plus, par une lente accumulation d'expériences et de souvenirs, l'ensemble des faits d'où peuvent sortir les vues générales. Toute œuvre sérieuse est une œuvre de patience et de persévérance, j'allais dire une œuvre d'entêtement.

C'est aussi une œuvre de passion et d'amour. Certes, personne n'ira jamais mettre en doute l'immense majesté des Alpes et leur écrasante beauté. Nul ne sera assez exclusif pour borner son admiration aux chaudes montagnes du Midi et aux roches brûlées de l'Espagne; mais, après avoir donné un regard d'admiration à la sublimité des Alpes, il sera bien permis à l'ami des Pyrénées de retourner aux montagnes qu'il n'a pas seulement contemplées des yeux, mais qu'il a faites *siennes* par des années de travaux et de recherches.

Franz SCHRADER,

Membre de la Direction Centrale
du Club Alpin Français.

IV

LE

PASSAGE DES ALPES PAR ANNIBAL

CONGRÈS INTERNATIONAL DES CLUBS ALPINS

(Conférence du 6 septembre 1878)

MESSIEURS,

L'opinion populaire chez les anciens faisait passer Annibal par le Grand Saint-Bernard : c'est Tite Live qui nous l'apprend. Les premiers historiens des guerres puniques, Polybe, par exemple, le conduiraient plutôt par le Petit Saint-Bernard. Le Petit ou le Grand, la question est secondaire ; ces deux passages débouchent dans la vallée d'Aoste : l'armée de Marengo, l'armée de Bonaparte, les a traversés tous les deux ensemble, et l'essentiel, au point de vue des opérations stratégiques, est de savoir qu'Annibal a pénétré en Italie par le val d'Aoste. Les Romains le croyaient communément. Jusqu'au xvi^e siècle de notre ère, on pouvait lire sur un rocher, au bord de la voie romaine du val d'Aoste, cette inscription : *Transitus Annibalis : Passage d'Annibal*.

Voilà le témoignage des premiers temps. Il y avait consentement de la tradition vulgaire et de l'histoire. Mais, par la suite, cet accord s'est détruit. Les savants, les éru-

aits, ont commencé à se diviser, et la controverse s'est poursuivie jusqu'à nos jours, en prenant à certaines époques un caractère plus animé : ainsi, lorsque les Romains eurent définitivement établi leur empire sur les Alpes de l'Ouest, — c'est le temps de Tite Live ; — puis, lorsque la Renaissance a cherché à reconstituer les annales de l'antiquité ; enfin, après les guerres de la Révolution et de l'Empire, alors que Souwarow au Saint-Gothard, Bonaparte au Saint-Bernard, Macdonald au Splügen, semblaient avoir renouvelé les prouesses du général carthaginois.

La cause de ce désaccord est celle-ci : ni Polybe, ni Tite Live n'ont nommé le col qu'aurait franchi Annibal : Tite Live, on ne sait pourquoi, car il nomme les passages par où Annibal, suivant lui, n'a pas passé ; — Polybe, par le scrupule de montrer de l'érudition hors de propos. Ses contemporains étaient si ignorants en géographie, qu'un nom ne leur eût rien représenté. Il figure, il décrit les lieux, il ne les nomme pas : ici un cours d'eau, à droite des montagnes, entre ces montagnes un défilé. Les commentateurs se sont donc attachés, selon le degré de foi qu'ils y ajoutaient, à des détails, à des particularités du récit des deux grands historiens. Ainsi, Annibal, du haut des Alpes, a montré à ses soldats les plaines d'Italie : on a cherché un col d'où l'Italie fût visible. Annibal a attaqué le rocher à l'aide de vinaigre bouillant : on a cherché une route, ouverte dans le terrain calcaire qui est attaquable par les acides. Annibal a eu à traverser un couloir d'avalanche : voici le couloir d'avalanche ! Il y a aussi une certaine roche blanche : la roche blanche, la voilà. Et chacun de dire : Prenez mon itinéraire. La vérité est qu'il n'est presque pas de route où on ne puisse trouver une bande de terrain calcaire, un couloir d'avalanche, une et souvent deux roches blanches. Quelqu'un a bien été jusqu'à reconnaître, dans la roche blanche, le Mont-Blanc ! Ce n'est pas probable et c'est.

dommage. Il eût été beau de se figurer Annibal posté sur la cime du Mont-Blanc pour surveiller le défilé de ses éléphants.... par le col du Géant, sans doute. Et, pour en finir avec ces fantaisies, il y a en Piémont, au pied des Alpes, une petite ville qui s'appelle *Giavenno*, — preuve péremptoire que c'est par là que le général carthaginois a débouché en Italie en s'écriant : *Jam veni !* je suis arrivé ! — *Jam veni*, apparemment, est du carthaginois.

La formation des Clubs Alpins a donné comme un renouveau à cette éternelle question. Le passage d'Annibal a fait l'objet de travaux considérables en Angleterre. Chez nous, en ces dernières années, je citerai particulièrement ceux de M. l'abbé Ducis, de M. Chappuis, de M. le commandant Hennebert, de M. Maissiat.

M. l'abbé Ducis tient pour le val d'Aoste, mais il y fait entrer Annibal par le Grand Saint-Bernard. Je ne m'inscris pas contre cet itinéraire ; mais, comme Annibal, en ce cas, aurait longé le lac de Genève, on peut s'étonner qu'aucun auteur n'ait fait mention de ce lac qui est assez remarquable. Cela rappellerait un peu trop l'aventure de saint Bernard, abbé de Cîteaux. Ce grand saint était si rempli de ses pensées et de ses méditations pieuses qu'il ne remarquait pas les pays par lesquels il passait. Étant allé de Genève à Lausanne, comme ses compagnons s'entretenaient le soir de la beauté du lac, il leur demanda où donc était ce lac qui les avait si fort frappés. Il l'avait côtoyé toute la journée sans y prendre garde.

M. Chappuis, à la suite d'une mission dont l'avait chargé le ministre de l'instruction publique, s'est décidé pour les vallées de Barcelonnnette, de l'Ubaye et le col de l'Argentière. M. le commandant Hennebert a publié une *Histoire d'Annibal*, en deux volumes pleins d'érudition. Vous avez pu voir, à l'Exposition, une grande carte des opérations d'Annibal, dressée par M. Hennebert pour l'intelligence de cet ouvrage. La marche de l'armée carthaginoise y est

tracée par la vallée de la Durance, le Mont-Genèvre, puis le col de Sestrières qui l'amène en Piémont par la vallée vaudoise de Pragelas.

Enfin, M. Maissiat se prononce pour le Mont-Cenis. Il reproduit, sans paraître s'en douter, l'opinion soutenue en Angleterre, avec un grand éclat, par M. Robert Ellis, et aussi l'opinion du célèbre astronome Lalande¹ et, bien avant eux tous, celle de Josias Simler, au xvi^e siècle. Seulement, M. Maissiat, comme M. Ellis, au lieu de faire prendre à Annibal le Mont-Cenis que tout le monde connaît, le conduit par un col secondaire, très-voisin mais un peu plus élevé, le petit Mont-Cenis. Pourquoi cela ? Ah ! là est le secret, la raison d'être de l'itinéraire. Simler et Lalande désignaient le Mont-Cenis parce que, des hauteurs qui dominent ce passage, on aperçoit l'Italie. M. Ellis et M. Maissiat conduisent Annibal par le petit Mont-Cenis pour l'amener directement sur ces hauteurs mêmes.

Il faut faire justice de cette vue merveilleuse, de cette fable d'Annibal montrant l'Italie à ses troupes. Les Alpes sont un mur, *un mur inexpugnable*, disaient les anciens. Or, quand on est sur la crête d'un mur, on doit voir en bas. Voilà l'idée que le peuple se fait d'une chaîne de montagnes. A des siècles d'intervalle, le même raisonnement naïf produit les mêmes préjugés.

Je possède un livre très-curieux qui raconte le passage de Bonaparte par le Grand Saint-Bernard². L'au-

¹ *Voyage d'un François en Italie, fait dans les années 1765 et 1766*, chap. 1^{er} : « Cette plaine (le plateau du Mont-Cenis) est bordée latéralement par deux montagnes qui la surpassent encore de cinq cents toises en hauteur perpendiculaire ; du haut de ces montagnes on peut apercevoir la plaine du Piémont, et c'est de là peut-être qu'Annibal fit voir à ses soldats le beau pays qu'ils allaient conquérir. » — La première édition (1769) est anonyme, la seconde (1786) porte le nom de l'auteur J.-J. Lefrançois de Lalande.

² *Voyage en Suisse et en Italie, fait avec l'armée de réserve*, par V. D. M. Paris, an ix.

teur, témoin oculaire, est Victor de Musset, le père de notre grand poète. J'y lis ceci : « Tous les auteurs nous promettaient le plus beau spectacle dont il fût possible de jouir quand nous descendrions de l'autre côté des Alpes ; *de manière qu'arrivés au haut du Saint-Bernard, nous nous faisons une fête de voir un pays délicieux*... Un des bons religieux, à qui nous témoignâmes notre empressement de *voir cette Italie* dont nous avions une si haute idée, nous tira de notre erreur en nous disant que, pendant quelques jours encore, nous aurions à peu près devant nous les mêmes points de vue que nous avions eus avant d'arriver au Saint-Bernard. » Bien plus ! Il existe une gravure, d'après un tableau du temps, qui représente Bonaparte à cheval au Saint-Bernard, et les plaines d'Italie en perspective ¹.

Nous voilà donc en défiance. Maintenant, prenons nos auteurs anciens, — Polybe, d'abord. M. Taine, dans un de ses premiers ouvrages, *l'Essai sur Tite Live*, comparant la manière de Polybe et celle de Tite Live, prend justement pour exemple le passage relatif à la vue de l'Italie. Quel art, s'écrie-t-il, quel talent d'exposition chez l'historien latin ! On croit voir les florissantes campagnes qu'arrose le Pô ! Quelle sécheresse, au contraire, dans Polybe ! Tout platement il vous apprend qu'Annibal « a le spectacle de l'Italie ». Et M. Taine ajoute : « Spectacle ne traduit même pas le mot grec qui est bien autrement pédant. C'est un

¹ Dans un autre ouvrage de l'époque, le prévôt Ludler dit aux soldats assemblés à la porte de l'hospice : « D'ici vous voyez le lac Léman et ses bords délicieux. Voilà la pierre de Neptune que son frère Penninus roula du haut de cet hospice pour en faire l'autel de ses sacrifices (la pierre de Niton, à l'entrée du port de Genève). Voilà la colonie équestre de Nyon, Lausanne autrefois célèbre par son imprimerie, etc., etc. » (*Le Mont-Joux*, Discours historique lu à la séance publique de la Société philotechnique du 20 messidor, an VIII.) Ce qu'il y a de curieux, c'est que la brochure est illustrée d'une vue assez exacte de l'hospice, où l'on ne voit rien autre à l'horizon que le Velan : mais la rhétorique déclamatoire n'en tient compte.

terme philosophique qui signifie *évidence*. L'évidence de l'Italie ! Cela ne parle pas aux yeux, cela ne s'adresse qu'à l'esprit. » Eh mais ! c'est peut-être bien cela ! Polybe a voulu, en se servant de ce terme abstrait, faire entendre qu'Annibal avait la *certitude* de l'Italie, qu'elle était au pied de la montagne, rien de plus. — On a fait une autre observation. Annibal désigne à ses soldats les plaines du Pô et jusqu'à la place de Rome. Un helléniste anglais a relevé dans Polybe tous les passages où il emploie le verbe que nous traduisons ici par *désigner*, *montrer du doigt* : il a trouvé que, sauf un cas qui est douteux, le sens de la phrase ne suppose pas que l'objet soit réellement en vue. C'est comme si je vous disais : Le Louvre est là, et le Trocadéro là-bas. — Enfin, c'est dans le camp même que la scène se passe. Mais, si l'Italie était en vue du camp, les soldats avaient sans doute des yeux pour la voir aussi bien que leur général et assez d'intelligence pour comprendre que c'en était fait de leurs peines ! Comment ! depuis cinq mois l'armée a quitté l'Espagne, depuis cinq mois elle suit fidèlement Annibal qui la conduit en Italie, et c'est quand elle aperçoit enfin l'Italie, c'est à ce moment qu'elle murmure, qu'elle se révolte !

Tite Live, qui prend à la lettre le récit de Polybe, a bien senti cette invraisemblance. Aussi, chez lui, l'armée a levé le camp et c'est d'un promontoire que la vue se découvre. Annibal a pris les devants, il fait faire halte, et montrant le panorama : « Soldats, vous escaladez les remparts de l'Italie, que dis-je ? les murs mêmes de Rome... » Le discours, la mise en scène sont admirables, mais ne sentez-vous pas combien tout cela est factice et théâtral ? Ce général en chef qui passe le premier, qui prépare son effet, comme nous ferions pour ménager à une caravane scolaire le plaisir de la surprise, cette armée arrêtée fixe à un point de vue !

Il me semble qu'il ne faut pas grand effort pour com-

prendre cette scène d'une autre façon. Depuis deux jours l'armée est campée au sommet du passage dans une solitude effroyable ; la neige tombe ; la neige, pour ces Africains ! Le désespoir s'empare des soldats ; cette Italie ne viendra donc jamais ! Alors Annibal paraît. Il sait, lui, que l'Italie est là, à leurs pieds ; qu'ils n'ont plus qu'à descendre. Et, dans un discours inspiré, perçant du regard les mornes sommités d'alentour, il évoque à leurs yeux les fertiles campagnes qui les attendent, et Rome même, au loin, Rome terrifiée et déjà vaincue. Les nations modernes ont une allocution semblable à mettre en parallèle. Christophe Colomb, au milieu de l'Atlantique, harangue ses matelots révoltés. Le doigt tendu vers l'Ouest, il leur affirme l'existence d'un grand continent et les dompte par l'assurance du génie. La scène est vraie et sublime. Mais, quand enfin l'Amérique paraît au-dessus des flots, qu'aurait-il à dire ? Elle parle pour lui. Un matelot a crié : *Terre !* L'équipage éclate en acclamations et se prosterne aux pieds de l'homme de génie. Voilà la vérité.

Ce point traité, voyons par où a pu prendre Annibal. Si nous n'avions pas d'autre historien à consulter que Polybe, — notez que Polybe est contemporain d'Annibal et a traversé les Alpes que Tite Live n'a peut-être jamais vues que des environs de Padoue, sa ville natale ; — je dis que si nous n'avions d'autre historien à consulter que Polybe, il est probable que le passage d'Annibal n'aurait jamais fait question, car le récit de Polybe est très-bien lié, il s'enchaîne parfaitement. Je vais le résumer.

Annibal passe le Rhône, vis-à-vis de la vallée de la Durance, qui conduit au Mont-Genèvre. On peut admettre que le Mont-Genèvre était alors son objectif. Mais, le Rhône franchi, il envoie une reconnaissance de cavaliers numides le long du fleuve, en aval. Cette troupe se heurte à des éclaireurs de l'armée de Scipion et revient avertir Annibal de la rencontre. En effet, l'armée romaine est

campée aux environs de Marseille. Donc, si Annibal poursuit sa route vers le Mont-Genèvre, cette armée peut l'attaquer par son flanc droit ; elle peut aussi le prendre à revers et le bloquer dans la haute vallée de la Durance. Sur ces entrefaites, il reçoit une députation des Insubres. Ces députés le mettent au courant de la situation politique de la haute Italie et s'offrent à lui montrer le chemin. La situation politique est celle-ci : presque toutes les nations de la haute Italie, les Insubres en tête, ont secoué le joug des Romains ; seuls, les Tauriniens, qui habitent les environs de Turin, vers les sources du Pô, leur sont restés fidèles. Le chemin ? C'est apparemment celui qui mène chez les Insubres, en évitant de traverser le territoire de leurs ennemis, les Tauriniens. Or, les Insubres occupaient le Milanais à l'issue du val d'Aoste.

Sur ces renseignements, Annibal se décide. Il se dérobe à l'armée romaine, remonte le fleuve, et gagne à marches forcées la contrée comprise entre le Rhône et l'Isère, notre bas Dauphiné, aux environs de Vienne. Ce pays est en proie à la guerre civile. Deux frères s'y disputent l'empire. Annibal calcule les chances ; il observe que l'ainé est soutenu par les principaux de la nation. Il prend parti pour lui et le met au pouvoir. Alors, ce qu'il n'eût pu obtenir d'un pays déchiré par les factions, il l'obtient de la reconnaissance de son nouvel allié. Les vivres, les fourrages, les ravitaillements de toute sorte affluent dans le camp carthaginois. Les troupes reçoivent des armes neuves, des vêtements chauds, des chaussures pour la montagne, — oui, des chaussures faites exprès pour la montagne ; ce n'est pas moi, c'est Polybe qui le dit.

Alors commence immédiatement l'entrée dans les Alpes. Lorsque des environs de Vienne, — c'est moi, cette fois, qui ajoute la remarque, — lorsque des environs de Vienne on regarde vers les Alpes, on aperçoit la brèche du Petit Saint-Bernard entre la masse énorme du Mont-

Blanc à gauche et les Alpes Graïes à droite. C'est sur cette brèche qu'Annibal doit se diriger. Jusqu'à ce qu'il l'ait atteinte, son armée est constamment harcelée par les partisans de la faction qu'il vient de vaincre. Dès qu'il l'a franchie, il ne rencontre plus d'autres obstacles que ceux de la nature. Il descend enfin chez les Insubres. Et par où donc, si ce n'est par le val d'Aoste ? Car on n'a jamais élevé aucun doute sur la situation géographique des Insubres : tous les auteurs les placent dans le Milanais.

Chez les Insubres : Polybe le dit positivement, et c'est bien naturel puisque les Insubres étaient les alliés d'Annibal et qu'il était conduit par leurs députés. On l'a cependant contesté, et par une raison bien singulière. Après avoir refait ses troupes, raconte Polybe, Annibal se porte contre les Tauriniens *qui habitent au pied des Alpes*. En trois jours, il enlève leur capitale, soumet tout le pays et reprend ensuite sa marche en avant. C'est d'une stratégie excellente. Annibal ne veut pas s'engager en Italie avant d'avoir anéanti derrière lui toute résistance. Mais parce que Polybe dit que les Tauriniens *habitent au pied des Alpes*, on a conclu qu'Annibal avait trouvé les Tauriniens au pied des Alpes mêmes qu'il a franchies ! *Qui habitent au pied des Alpes*, passez-moi l'anachronisme de la traduction, mais cela signifie mot pour mot *qui sont des Piémontais*, et, parce qu'un général aura d'abord livré bataille aux Piémontais, cela n'empêche pas qu'il n'ait pu pénétrer en Italie par le Simplon, le Gothard ou le Splügen.

Comparons, maintenant, à ce récit où tous les incidents de marche s'expliquent si bien, — pourquoi Annibal remonte le Rhône, pourquoi il intervient en Dauphiné, pourquoi il est inquiet en gravissant les Alpes, pourquoi il ne l'est plus quand il les descend, — comparons le récit de Tite Live. Nous ne comprenons plus rien. On ne comprend pas pourquoi Annibal remonte le Rhône, car il refera le chemin en sens inverse tout le long des Alpes ;

on ne comprend pas pourquoi, oubliant l'Italie et les Romains, il va, comme un aventurier vulgaire, user ses forces à guerroyer en Dauphiné, car il passera les Alpes très-loin de là ; on ne comprend pas pourquoi les montagnards le harcèlent pendant l'ascension du passage, car nous ignorons quel motif d'hostilité ces populations peuvent avoir contre lui ; on ne comprend pas, enfin, pourquoi on le laisse descendre en paix et refaire tranquillement ses troupes au pied des Alpes, car Tite Live l'amène justement chez les Tauriniens, les seuls ennemis qu'il ait dans la haute Italie.

Ceci est pourtant l'unique renseignement positif que nous fournisse Tite Live au sujet du passage des Alpes : « Annibal est descendu chez les Tauriniens ». Mais comment ? par où ? Je serais bien en peine de le dire. Depuis le Dauphiné, par des vallées montagneuses, jusqu'à la Durance ; la Durance traversée, des plaines et encore des plaines, — de telle sorte qu'un éminent critique a pu dire : « Si Tite Live conduit Annibal quelque part, c'est dans la Méditerranée. » On voit bien, en revanche, où il ne le conduit pas. Du temps de Tite Live, les anciens connaissaient trois routes des Alpes au Nord du mont Viso : le Grand, le Petit Saint-Bernard, le Mont-Genèvre ; et ils en soupçonnaient peut-être une quatrième, le Mont-Cenis. Il me paraît que l'Annibal de Tite Live n'a pris aucun de ces passages, attendu qu'ils l'auraient tous amené sur la rive gauche du Pô. Or, je consulte la géographie du temps de Tite Live, la géographie de Strabon, et j'y vois que les Tauriniens n'occupaient que la rive droite du Pô. D'ailleurs, en ce qui concerne les Saint-Bernard, Tite Live lui-même se prononce très-nettement : « Ces deux passages eussent conduit Annibal dans le val d'Aoste, à travers le pays des Salasses ». — Le Mont-Cenis, le Mont-Genèvre ? J'ouvre encore Strabon. Strabon décrit assez bien ces deux montagnes : sur la première, un grand lac ; sur la

seconde, deux cours d'eau prennent naissance, dont l'un, la Durance, va grossir le Rhône, tandis que l'autre, la Doire, est un affluent du Pô. Mais Strabon ajoute que cette Doire va se jeter dans le Pô *à travers le pays des Salasses* : c'est-à-dire qu'il confond les deux Doires, la Doire du Mont-Genèvre et du Mont-Cenis, la Doire Ripaire, et la Doire Baltée, la Doire du val d'Aoste où sont effectivement les Salasses. Ainsi, pour Strabon, Annibal, en passant le Mont-Cenis ou le Mont-Genèvre, entrait sur le pays des Salasses, tout comme s'il eût passé le Grand ou le Petit Saint-Bernard. Je ne doute pas que Tite Live n'ait été induit en erreur, — et par l'idée fausse que tous les auteurs s'accordaient pour faire descendre Annibal chez les Tauriniens, tandis que Polybe dit expressément « *chez les Insu-bres* », et par les connaissances incomplètes de son temps sur la géographie des Alpes.

Eh bien ! à travers ces confusions, à travers ces obscurités, il me semble trouver dans le texte de Tite Live la confirmation la plus éclatante du passage par le Petit Saint-Bernard. En quittant le Dauphiné, Tite Live nous représente d'abord Annibal se dirigeant droit contre les grandes Alpes, puis il tourne *à gauche*... comment, à gauche ? à gauche pour le Saint-Bernard, oui ! mais à gauche pour descendre vers le midi, à gauche pour gagner la Durance ? Cette indication est si inattendue, elle contredit si fort l'itinéraire de Tite Live, elle embarrasse tellement ses commentateurs, qu'on n'a pu l'expliquer que par la plus étrange des hypothèses. On a supposé que les historiens latins prenaient leur gauche ou leur droite de Rome ; de sorte que quand ils disaient : « Annibal prit à gauche », cela signifiait à gauche de Rome et, par conséquent, à sa droite à lui. Il paraît qu'on a trouvé un autre exemple, très-douteux, à propos d'une campagne de Lucullus, si je ne me trompe, dans l'Asie-Mineure. Messieurs, sans aller si loin, dans quatre jours nous ferons une excursion

en forêt ; si quelques-uns de nous venaient à s'égarer, je supplie ceux de nos collègues qui voudraient les remettre dans le bon chemin de ne pas prendre leur gauche ou leur droite de Paris. Sérieusement, je crois que nous avons là, dans cette inadvertance de Tite Live, comme un jalon de la vraie direction transmis d'historien à historien.

Maintenant, Tite Live... mais ici il faut citer le passage : « On croit communément qu'Annibal a pris par le *Jugum Penninum*, le col Pennin » (c'est le Grand Saint-Bernard) « qui, même, aurait reçu son nom de Pennin du passage des Carthaginois ou *Pæni*. Cælius Antipater le fait passer par le *Jugum Cremonis* » (le Petit Saint-Bernard, ou le col de la Seigne, puisque Tite Live continue :) « Ces deux passages l'amenaient par la vallée d'Aoste. Mais il n'est pas vraisemblable qu'ils fussent libres, d'autant que les approches du col Pennin étaient défendues par une nation semi-germaine, les Vérages, et que les Vérages, qui ne se souviennent pas du passage d'une armée punique, soutiennent que le col tient son nom du Dieu Penn qu'ils adorent sur ces hauteurs. »

« Il n'est pas vraisemblable que les deux passages fussent libres. » Si Tite Live veut dire qu'ils n'étaient point praticables pour une armée, il a pris soin de se réfuter lui-même, car, suivant lui, c'est à travers le Grand Saint-Bernard qu'une partie des tribus gauloises a jadis pénétré en Italie. S'il veut dire que les montagnards se seraient opposés à la marche d'Annibal, il oublie que c'est précisément ce qui a eu lieu. « Les Vérages ne se souviennent pas d'avoir vu passer une armée punique et c'est de leur dieu que la montagne a reçu son nom. » Soit ! bien que la presque-totalité des *ex voto* qu'on a trouvés au Grand Saint-Bernard orthographient *Pæninum* avec la diphthongue æ comme *Pæni*, et non avec l'e simple comme le dieu *Penn*. Mais enfin ces Vérages n'occupaient que le revers sep-

tentrional du *Jugum Penninum*, ayant leur capitale à Martigny, en Valais. L'objection ne porte donc pas contre le Petit Saint-Bernard.

En revanche, vous avez remarqué cette phrase : « Cælius Antipater fait passer Annibal par le *Jugum Cremonis* », et il ressort du texte de Tite Live que le *Jugum Cremonis* débouche dans le val d'Aoste. Ce Cælius Antipater, dont rien ne nous est parvenu que cette citation isolée, Cælius Antipater, historien antérieur à Tite Live, contemporain peut-être de Polybe, fait ce que ni Polybe, ni Tite Live n'ont fait : il nomme le passage qu'a franchi Annibal et le nomme d'un nom singulier que nous ne connaissons que par lui. C'est le *Jugum Cremonis*, le *col de Crémont*. Vous reconnaissez le *Cramont*, — le nom est à peine changé, — le *Cramont*, cette haute montagne qui se dresse au-dessus de Courmayeur, flanquant la vallée de la Thuille et le passage du Petit Saint-Bernard. Est-ce que cette rencontre n'est pas bien frappante ? Est-ce que, jointe à l'itinéraire de Polybe, elle ne nous permet pas d'affirmer qu'Annibal a franchi les Alpes au Petit Saint-Bernard ?

Vous m'excuserez, Messieurs, et vous, Mesdames, de vous avoir entretenus de cette vieille question. Pour comprendre comment, après vingt siècles, elle passionne encore les esprits, il suffit de se rappeler ce que nous devons à la civilisation romaine, et que cette civilisation, à la veille de s'imposer à l'Europe où elle a laissé des germes de vie et de grandeur incontestables, a failli périr, a failli avorter, non par le fait d'une nation, mais par le fait d'un homme. Ce n'est pas du côté de Carthage qu'était la supériorité des institutions politiques et des mœurs militaires ; elle avait encore bien moins l'art, la science, la hauteur de vues, l'esprit d'organisation, ce qu'il fallait pour occuper dans le monde la place et remplir le rôle de sa rivale : elle a manqué l'étouffer cependant, grâce au génie d'un de ses citoyens. Lorsque Asdrubal, qui amenait une armée au

secours de son frère, vint se faire battre et tuer sur les rives du Métaure, les Romains lui tranchèrent la tête et la jetèrent dans le camp d'Annibal. Annibal prit entre ses mains cette tête sanglante, et, voyant sa dernière espérance perdue : « Je reconnais, dit-il, la fortune de Carthage ! » Il avait raison : et c'est ce qui fait sa grandeur extraordinaire. Alexandre, César, Napoléon, ont été soutenus, portés par le génie de leur race. Pendant vingt ans, Annibal lutta à la fois contre Rome et contre la fortune de Carthage. Les Romains ne s'y trompèrent pas. Carthage vaincue, ils voulurent la vie d'Annibal. Carthage n'était que Carthage, — Annibal était l'homme qui avait fait trembler Rome.

CHARLES DURIER,

Membre des sections de Paris
et du Mont-Blanc.

RECHERCHES BOTANIKUES

AUTOUR DU MASSIF DU PELVOUX

Il est difficile de se faire une idée exacte de quelque science que ce soit, si on ne l'a cultivée. Pour bien des gens, le botaniste est un simple collectionneur de plantes, qu'il recherche uniquement pour leur beauté et surtout pour leur rareté. Il les entasse dans des matelas de papier, jusqu'à les réduire, par la dessiccation, à l'état de squelette; il les affuble de noms baroques, tant bien que mal accommodés à une désinence latine. Son accoutrement bizarre, sa longue boîte de fer-blanc, ses allures rôdeuses, l'exposent à la risée des ignorants et à l'ire inconsciente des chiens de village. Il n'a même pas le mérite du touriste qui gravit un sommet pour le plaisir de la vue, puisqu'il n'a pas autant que lui l'apparence des difficultés vaincues et des dangers affrontés.

J'avoue, pour mon compte, avoir souvent entendu ces critiques, sans en être jamais bien vivement touché. Depuis surtout qu'un membre de l'Institut, et non des plus obscurs, a osé dire en pleine séance, en présence de deux botanistes, ses collègues : « Messieurs, la question est si simple qu'elle serait comprise du premier venu, fût-il botaniste », aucune impertinence ne m'étonne plus; je suis devenu philosophe; je laisse *parler* les chiens et *aboyer* les gens. J'ai lâché, il est vrai, l'antique boîte de

Dillen, parce qu'elle conserve mal les plantes, et surtout qu'elle n'en contient pas assez; mais le cartable qui lui a succédé n'est guère plus gracieux. Si j'ai remplacé le déplantoir par une simple pioche à manche court, c'est qu'elle me rend plus de services. — Au *monsieur* qui me reproche mes noms latins, je ne me donne même pas la peine de répondre que je ne peux pas employer les noms vulgaires, mal définis et variant d'un canton à l'autre; que, après tout, chaque espèce a son histoire, et que, s'il a plu à un Allemand ou à un Russe de lui donner, il y a quelque cent ans, un nom rétif à nos oreilles françaises, ce n'est pas une raison pour la rendre méconnaissable en changeant tardivement son état civil. — Au montagnard qui me poursuit de sa curiosité importune, je réponds invariablement que je cherche des *simples* pour la médecine; car il ne croirait pas à ma sincérité, si je lui avouais naïvement les bénéfices très-négatifs que me rapportent mes courses. Il me prend pour un charlatan — d'une espèce rare, qui ne fait pas payer ses remèdes... — Mais, enfin, c'est ainsi que, à travers et malgré tout, j'étudie l'*espèce*, son origine, ses conditions d'existence, ses variations. Je recherche les lois du grand problème de la vie, et, si je tiens aux *espèces rares*, c'est surtout parce que la connaissance mieux raisonnée de leur dispersion géographique donnera tôt ou tard des conclusions générales qui échappent actuellement à notre investigation.

Nos recherches, d'ailleurs, ont un but spécial qu'il importe de connaître, si l'on veut se rendre un compte exact de leur direction et de leurs résultats.

Au printemps de 1874, c'est-à-dire quelques mois seulement avant la création de notre section de l'Isère du Club Alpin Français, était fondée à Grenoble la *Société Dauphinoise pour l'échange des plantes*. Son titre en indiquait suffisamment le double but : favoriser les études de géographie botanique par des échanges entre des associés

de toutes les parties de l'Europe et aussi de l'Algérie; faire connaître les merveilles de notre végétation alpine par la publication d'espèces choisies, avec des notes critiques insérées dans un *Bulletin*. — Une autre pensée nous guidait. Depuis que l'illustre *Villars* a donné, dans son *Histoire des plantes du Dauphiné* (1786-1789), une étude magistrale pour l'époque, rien de satisfaisant n'a été produit chez nous, jusqu'à ces dernières années. Car je ne puis compter la *Flore de Mutel* (1^{re} édit., 1830; 2^e édit., 1848), compilée à la hâte et trop souvent dépourvue de cet esprit de critique sévère qui rend si difficiles et si lents les travaux de ce genre. — En 1872, notre collègue et ami, M. J.-B. Verlot, le savant directeur du Jardin de Grenoble, a donné, dans son *Catalogue raisonné des plantes vasculaires du Dauphiné*, un recensement consciencieux de nos richesses végétales : plus de 2,500 espèces, c'est-à-dire plus de la moitié de nos espèces françaises ! Mais un Catalogue, si soigné qu'il soit, ne dispense pas d'une Flore descriptive, où chacun puisse reconnaître, étudier, discuter les plantes recueillies. Aussi, dès cette époque, il fut décidé entre nous de préparer les matériaux d'une bonne Flore, et pour cela de diriger nos recherches sur tous les points de la province ; en même temps de publier en nature, dans la collection de la *Société Dauphinoise*, toutes les espèces rares, difficiles ou critiques de notre région, afin de fixer les types de nos descriptions futures.

Depuis cinq ans, la *Société Dauphinoise pour l'échange des plantes* a prospéré, comme le *Club Alpin* son frère : c'est justice de dire qu'elle lui doit une part de cette prospérité ; car l'impulsion donnée aux études alpines, la visite de touristes curieux de la nature, la création de refuges et de chalets, lui ont fourni des facilités inattendues, dont elle garde un reconnaissant souvenir. Fidèle à son titre, elle a publié déjà, dans ses 2,300 espèces parues, un beau lot de notre végétation alpine ; en même temps, grâce à

l'activité et à la générosité de MM. les docteurs Cosson (de l'Institut), Reboud et Warion, elle a donné un grand nombre d'espèces de l'Algérie et du Maroc, qui fournissent une importante contribution à la géographie botanique de l'Afrique septentrionale.

C'est en exécution de ce programme que les fondateurs de la *Société Dauphinoise*, MM. J.-B. Verlot, l'abbé Faure et Arvet-Touvet, ont dirigé chaque année, vers les points principaux de nos montagnes, des excursions auxquelles je me suis empressé de prendre part. — Le Viso, par les grandes richesses qu'il nous a révélées et par la physiologie spéciale de sa végétation, mérite une longue étude et de nouvelles recherches. — Nous avons parcouru, trop vite pour faire autre chose que jalonner des excursions futures, les longues vallées du Valjouffrey et du Valbonnais, du Valgaudemar¹, du Champsaur, de la Vallouise; mais toujours la *great attraction* a été pour l'autre côté du massif du Pelvoux, je veux dire l'Oisans et le Briançonnais, et surtout ce merveilleux Lautaret, où le Créateur a établi le jardin botanique de l'élite de ses espèces, à l'abri des hautes murailles de la Meije et du Galibier.

Dans la région que nous avons en vue, quelques jours suffisent pour prendre une idée générale de la végétation alpine; nulle part on ne trouvera réunies en un moindre espace autant d'espèces intéressantes. — Mais l'itinéraire

¹ Le mot *Valgaudemar* est écrit par *au* et non *o*, dans tous nos livres de botanique, depuis Villars jusqu'à nos jours. Chaix en donne l'étymologie dans une note de l'*Histoire des plantes du Dauphiné* (t. I, page 309), et Ladoucette la rappelle dans sa *Topographie des Hautes-Alpes*, page 464 : « A la rive droite de la *Sevrainse* (*sic*) s'élevait jadis, sur le pont de la Trinité, une chapelle dédiée à l'Annonciation de la Sainte Vierge. Au bas du tableau placé sur l'autel, on lisait ces mots de l'ange à Marie : *Gaude, Maria*. De là, dit-on, l'ancien nom de *Gaudemar*. » On connaît du reste la parfaite indifférence de la Carte d'État major pour les questions d'orthographe; ainsi on peut lire, sur le Carré de Briançon, *Villard* Eymond et *Villar*-d'Arène, *Champhorent* et *Séguret-Foran*.

n'est pas indifférent : j'ai connu plusieurs botanistes qui arrivaient droit au Lautaret faire leur apprentissage ; c'est une maladresse. Cet Éden est pour nous une sorte de Capoue, où l'abondance fait vite oublier d'autres campagnes à poursuivre dans des conditions plus austères. Que de fois l'exubérance du butin nous y a retenus toute une semaine, malgré nos résolutions de pousser plus loin nos conquêtes ! Et, cette année encore, n'en avons-nous pas rapporté plus de *quinze mille* échantillons pour nos *exsiccata* ! — D'ailleurs, pour comprendre les Alpes, il faut aller progressivement ; commençons par la vallée du Vénéon, c'est-à-dire la partie la moins riche, où le touriste novice se familiarise avec les formes alpines, ici clairsemées, sans que la préoccupation de la récolte lui fasse perdre de vue les beautés sauvages de ces roches désolées. — Puis nous jetterons un coup d'œil rapide sur la chaîne des Rousses et les prairies qui en descendent. — Alors nous pourrons attaquer le centre, et aborder sans crainte la région supérieure, où nous trouverons réunis les tronçons épars de nos précédentes observations.

Le botaniste ne peut quitter le Bourg d'Oisans sans y rechercher deux espèces intéressantes. L'une, rare et peu connue, probablement à cause de son extérieur modeste, appartient à cette famille des Chénopodées que notre collègue Moquin-Tandon (le spirituel Alfred Frédel du *Monde de la mer*) a si bien appelée « les crapauds du règne végétal », ce qui ne l'a pas empêché d'en faire la monographie : c'est le *Chenopodium ficifolium* Smith. Si le portrait peu flatteur que j'en trace dissuade de la poursuivre dans les terrains et lieux vagues, on la trouvera sans peine au bord de quelque plate-bande négligée dans le jardin de l'hôtel de Milan ; j'en ai tiré de là une *superbe* collection, pour les délices de la *Société Dauphinoise*. — L'autre couronne les *Pins sylvestres* des escarpements au-dessus du

cimetière; c'est un Gui, *Viscum laxum* Boiss. et Reut. On l'aperçoit des bords de la route de la Gardette, et il est facile de l'observer là, si on ne veut l'aller chercher dans la vallée de Cervières, ou encore auprès de la Maison-du-Roi, en Queyras.—On l'a distingué de notre Gui commun, *Viscum album* L., par ses fruits oblongs, vert jaunâtre (et non blancs, arrondis), et par ses touffes plus rameuses, à feuilles étroites, falquées. J'avoue nourrir contre lui des préventions sérieuses; ce n'est pas sa faute si, en novembre, il ne peut arriver à la complète maturité de ses fruits. Le gui commun reste également verdâtre, quand le froid le saisit prématurément. — Quoi qu'il en soit, le gui est une espèce curieuse à tous les titres : je ne parle pas de la singulière structure de ses organes, qui a fait établir une classe à part pour lui et ses pareils. On a dit, non peut-être sans raison, qu'il avait primitivement pour support les grands arbres des forêts, notamment les pins, les sapins et les chênes, et que l'amour du bien-être l'avait porté à descendre dans nos plaines pour épuiser la sève de nos arbres fruitiers. Nous sommes loin du temps où Velléda, escortée des Eubages, le poursuivait de sa serpe d'or, et l'on s'étonne d'entendre, au jour de l'an, dans certaines contrées du centre de la France, les enfants de la campagne souhaiter la bonne année en demandant les présents de la *guilanneu*. On ne le trouve plus guère sur le chêne; j'en ai vu cependant un échantillon authentique recueilli dans le Jura. Son invasion dans nos plaines est due, je pense, à une cause spéciale : on sait que les oiseaux sont friands de ses baies, dont la graine très-dure ne se digère pas, mais subit dans leur estomac un ramollissement nécessaire, ou au moins fort utile, pour la germination; semblable en cela aux graines de certains figuiers dont parle l'abbé Armand David dans son *Voyage en Mongolie*¹.

¹ Dans les Vosges, le Gui des Sapins (*Abies excelsa* DC et *A. pectinata* DC) est très-recherché pour l'engraissement des bestiaux et se

Si la longue vallée du Vénéon offre au touriste les paysages les plus surprenants, elle est, pour le botaniste, d'une pauvreté relative. Jusqu'à Vénosc, rien n'attire son regard, à moins qu'il ne recueille, dans les terrains maigres et sur les talus de la route, le *Silene Armeria* L., dont les fleurs éclatantes se sont introduites jusque dans nos jardins d'agrément. Après Vénosc, les arbres commencent à disparaître; de rares bouquets de mélèzes se cachent dans les abris plus frais des ravins de la rive gauche, aux environs des cascades et des cours d'eau. Au sortir du clavier, nous n'avons plus qu'un petit nombre d'espèces assez rustiques pour résister à l'âpreté d'un climat hyperboréen; elles sont d'autant plus caractéristiques, et méritent à tous les points de vue la recherche d'un amateur sérieux. Dans les sables du *Plan du Lac*, nous recueillons une espèce des plus remarquables, *Trifolium thymiflorum* Villars; elle descend des gorges de la Selle par le torrent du Diable; nous la reverrons en Vallouise, au Pré de Madame Carle. Au-delà de Saint-Christophe, il n'y a de notable, jusqu'à la Bérarde, que les *Centaurea axillaris* Willd. et *Ferdinandi* Grenier, cette dernière spéciale à l'Oisans, ou tout au plus localisée dans un coin des Grisons; *Rhaponticum scariosum* Lamarck, *Linaria italica* Trev., *Hieracium intybaceum* Wulf.; çà et là une jolie fougère, *Woodsia hyperborea* R. Brown, se cache entre les pierres ou sous les rochers. Je passe sous silence un certain nombre de roses, principalement *alpina* L., *pimpinellifolia* L. et *pomifera* Herm., dont les touffes présentent une foule de variétés insaisissables, désespoir des botanistes méticuleux. Mais je n'oublierai pas un pied unique de *Potentilla pensylvanica* L., trouvé près de Saint-Christophe. Nul doute que cette plante étrangère ne se soit attachée à quelque indigène, à la suite

donne cru ou cuit aux bœufs, vaches et porcs. (Voyez *Bulletin de la Soc. bot. de France*, tome V, page 592.)

de ces courses lointaines qu'ils entreprennent avec rien et d'où ils reviennent la bourse ronde. A celui qui s'étonnerait d'une semblable introduction, je raconterai qu'un soir, à Mont-de-Lans, l'un de nous fut témoin d'une conversation fort animée où toute une troupe de montagnards gouaillaient un jeunet de dix-huit ans. Il y avait là de vieux routiers qui avaient vu l'Amérique et le Japon, tandis que le pauvre garçon avait eu la poltronnerie de ne pas encore dépasser l'Espagne!

Une course dans les prairies de l'alpe de Vénosc pourrait nous conduire jusqu'au Freney et de là au pied de la Meije; mais nous n'y trouverions que les espèces ordinaires de la montagne, à moins de nous élever jusqu'à Piémeyan. L'exploration des Rousses est plus fructueuse. Toutefois il se dresse un obstacle, le logis; il faut emporter ses vivres et dormir sur le foin dans quelque misérable chalet. Pour ne rien perdre de cette longue course, nous avons pris le parti, il y a deux ans, de monter par Allemont jusqu'à Oz, et là, enlevant notre brave abbé Bayle, à qui cette région est familière, nous trouvions gîte à Vaujany. Le lendemain, de bonne heure, nous nous dirigeons vers les Aiguillettes, montagne schisteuse, lacérée, du côté sud, en lames nombreuses séparées par de profonds couloirs; chaque lame est déchiquetée en dents irrégulières, ce qui produit à distance un effet des plus fantastiques. C'est le quartier général, bien connu, d'une troupe de chamois. Pendant que, du sommet, nous admirions le panorama de Belledonne et des Sept-Laux, un jeune homme du pays, qui nous accompagnait, apercevait au-dessous de nos pieds les troupeaux d'un berger provençal paissant sans façon l'herbe de ses prairies. Ses cris et ses invectives, qu'emportait le vent, n'eurent d'autre effet que d'effarer les chamois d'une gorge voisine; ils s'enfuirent avec grand bruit, entraînant après eux une avalanche de pier-

res. Sur le revers opposé, nous nous reposions de notre longue grimpe, mal récompensée par une maigre récolte, quand le plus imprudent de la troupe se montra à quelques pas de nous. Nous eûmes le plaisir d'observer à loisir et de près sa démarche inquiète, le nez au vent, l'arrière-train alangui comme s'il avait reçu quelque blessure. En nous apercevant, il prit une course folle à travers les prairies inférieures. On sait la défiance extrême de ce gentil animal. Je connais un chasseur, — homme fort sérieux, et, quoique chasseur, absolument croyable, — dont le chien fit un jour partir une chevrette, sans apercevoir le petit, blotti derrière une pierre à quelques pas de là. La pauvre mère eut pour unique souci d'attirer l'ennemi le plus loin possible de son enfant et de l'égarer par toutes les ruses imaginables. Pendant cette course, le chasseur, avisant le petit perché sur un rocher à peu de distance, eut l'idée de l'appeler du geste et de la voix, comme on ferait à un jeune chevreau. L'animal descendit d'un bond jusqu'à l'homme; mais quand il sentit une main se porter à son oreille, il retrouva le sentiment du danger et s'enfuit à toutes jambes.

Après avoir recueilli dans les prairies *Meum Mutellina* L., espèce peu commune dans ces parages, nous reprîmes notre course, en sens contraire, dans la direction Sud, et une véritable herborisation commença à travers les rochers et les éboulis : cette fois, nous étions bien dans les Alpes ! Il serait difficile et superflu de tracer notre itinéraire sinueux dans un pays bien connu des touristes ; il serait fastidieux de leur imposer la longue liste de toutes les plantes qu'on peut y recueillir. Disons seulement que la récolte de la journée fut bonne, bien que peu abondante, parce que nous primes seulement la fleur de nos plantes les plus recommandables. Ce furent d'abord les jolies *Androsaces*, dont les Rousses abritent plusieurs espèces intéressantes : *Androsace obtusifolia* All., *A. pubescens* DC.,

A. imbricata Lam. et *A. glacialis* Schl. Cette dernière ne croît pas, comme ses sœurs, en gros coussins touffus cramponnés aux murailles des rochers abruptes; elle étale ses touffes délicates et ses gracieuses fleurs roses dans les interstices des graviers et des pierres d'éboulis. Les auteurs de la *Flore de France* ont eu le tort de l'exclure de leur ouvrage : nous sommes heureux de lui rendre son droit de cité; elle se retrouve, d'ailleurs, aux Sept-Laux, ainsi qu'au glacier du Chamois, au-dessus du Mont-de-Lans; c'est une des perles de notre flore!

Les rochers nous offrirent encore *Asplenium Breynii* Retz, curieuse fougère, très-probablement hybride des espèces voisines, *A. trichomanes* ou *viride* Huds. et *septentrionale*; puis le minuscule *Arabis cærulea* Jacquin, *Lychnis alpina* L., *Papaver alpinum* L. (à fleurs jaunes), et, au-dessus du lac Blanc, *Campanula Allionii* Villars, *Saussura depressa* Gren. et Godr., les *Potentilla minima* Haller et *frigida* Villars; toutes plantes rares et éminemment caractéristiques des hautes régions. Leur histoire, leurs mœurs, leur distribution géographique, offrent des particularités intéressantes qui ne peuvent trouver place ici. Citons simplement, comme exemple, le *Papaver alpinum*, dont on peut suivre les variations, sur les sommets alpins, depuis la Sierra-Nevada, par les Pyrénées, le Dauphiné et toute la chaîne, jusqu'en Transylvanie et au Monténégro, de là en Afghanistan et dans l'Himalaya, et que l'on retrouve, dans les régions arctiques, sur la presqu'île de Noursoak (baie de Baffin), au Spitzberg, en Islande, en Norwège et dans la Laponie russe.

La nuit vint mettre un terme à nos récoltes et nous força de chercher un refuge dans un chalet. Une soupe au lait, les débris d'une *gigue* de mouton que nous prominions depuis deux jours dans nos gibecières, voilà pour le dîner. Il demeura de notre festin quelques reliefs, que je m'empressai de donner à notre vieille hôtesse pour ses

petits enfants. Je fus bien surpris de la voir passer, à la dérobée, notre rôti à son chien, et régaler la marmaille d'une simple écuellée de soupe. L'usage de la viande devait être inconnu ici ; peut-être s'y mêla-t-il aussi quelque défiance d'un autre ordre. J'ai su depuis que le passage insolite de charlatans étrangers avait fait sur notre vieille une impression profonde ; elle fit une maladie peu de temps après cette visite, et rien ne put lui ôter de l'esprit que nous lui *avions jeté un sort*. Heureusement, après une pareille journée, nos remords ne furent pas assez cuisants pour nous obliger à tenir tête à la fatigue, et nous dormîmes du sommeil de l'innocence dans le grenier de l'étable, sur la couche moelleuse d'une bonne et belle botte de foin.

Le lendemain, l'herborisation continua à travers les prairies, dans la direction d'Huez ; elle fut courte. Un brouillard glacial, qui se fondit bientôt en pluie abondante, n'eut pas de peine à calmer notre enthousiasme et nous ramena en piteux équipage jusqu'à Bourg-d'Oisans.

Pour gagner, de Bourg-d'Oisans, les montagnes de la Grave, il n'est guère d'usage de prendre par Huez, les prairies de Sarayne, Clavans, Besse et le plateau de Paris. D'ailleurs, cette longue course n'est pas assez fructueuse pour tenter un botaniste étranger ; ce qu'il recueillerait là, il le trouvera plus loin et en plus grande abondance. Indiquons seulement les espèces saillantes : la liste n'en sera pas longue. Au sortir de Bourg-d'Oisans, au pied même des rochers d'où tombe la cascade de Sarayne, au bord de la route, *Campanula bononiensis* L., qui trouve là la limite occidentale de son aire géographique ; sur les rochers exposés au soleil, immédiatement avant d'arriver à Huez, deux belles Orobranches, *O. arenaria* Borck. et *loricata* Rehb., toutes deux parasites sur l'Armoise cham-

pêtre ; partout, le long des haies, le *Sisymbrium strictissimum* L., dont c'est la localité préférée : — dans les gorges de Sarayne, une ombellifère gigantesque, *Pleurospermum austriacum* Hoffm., et dans les prairies supérieures, *Hieracium biflorum* Arv.-Touv., espèce rarissime, probablement hybride. A Clavans, au bord même du torrent, *Hieracium scorzoneraefolium* Vill. ; plus loin, *Hieracium nigrifellum* Arv.-Touv., seule récompense d'une abominable montée par des coteaux nus et monotones. Au delà de Rif-Tort, dans les rocailles, *Carex membranacea* Hoppe, et *Ranunculus rutæfolius* L., jolie plante rare, quoique signalée çà et là des Pyrénées aux Alpes de Transylvanie. Au plateau de Paris, toute la flore des prairies alpines, un Lautaret en petit ; c'est là qu'a été découvert *Hieracium Faurei* Arv.-Touv., espèce des plus curieuses, certainement hybride des *H. Pilosella* et *glaciale*. Toutes ces plantes, à l'exception de *H. biflorum*, se retrouvent également aux environs du Lautaret ; toutefois le *Ranunculus rutæfolius* a si bien tenté les brouteurs d'herbes au col du Petit-Galibier, et il est si bien caché à Piémeyan, que pour nous il faut aller le chercher à Rif-Tort, où personne ne lui fait la guerre.

La longue route qui suit la Romanche n'est pas plus fructueuse jusqu'au près de la Grave : là enfin, en présence de la Grande Meije, le vert rideau de mélèzes qui forme la forêt des Fraux nous avertit que nous abordons décidément les splendeurs alpines. Il ne s'agit plus seulement de recueillir des plantes rares, — nous en aurons par centaines et ne saurons à laquelle entendre ; — c'est une végétation tout entière, un climat nouveau, une nature grandiose et tourmentée qu'il nous faut interroger, analyser et connaître. Nous croyons toucher le glacier, pendant qu'un soleil ardent brûle la noire muraille des schistes de la vallée : en haut la Sibérie, autour de nous une chaleur que l'on dirait empruntée à l'A-

frique ; des rochers dénudés, couvrant de leur ombre protectrice une forêt moussue ; au fond, sur d'âpres collines, des buissons de roses entourant des moissons empourprées de coquelicots venus, avec le blé, des heureuses contrées de l'Orient ; et, dans le lointain, encadré au fond de la vallée, le pittoresque village de Villard-d'Arène, indiquant la limite où la terre se refuse à seconder le travail de l'homme : voilà le sublime chaos que le naturaliste a mission de classer.

L'étude de cette partie des Alpes modifie singulièrement les notions trop absolues de certains traités théoriques faits d'après un terrain régulier. Dans les montagnes disposées en chaînes, les zones végétales ont des limites constantes et reconnaissables de loin. Ici, nous sommes dans une masse irrégulière de montagnes entassées. Il est parfaitement vrai qu'en général, dans notre climat, la végétation ligneuse a pour limite maximum 2500 mètr. et la végétation herbacée 3000 mètr. Mais, en présence de nombreuses exceptions, nous sommes obligés de recourir à un principe d'un autre ordre : je veux dire d'examiner à part les exigences biologiques de chaque espèce, et de les discuter sur place, toutes les fois que nous rencontrons une plante dans des conditions en apparence anormales.

Tout végétal vasculaire fait son évolution en un espace de temps plus ou moins long, mais déterminé ; il la commence à une température fixe et la suspend quand la quantité descend au-dessous de cette valeur¹. Il lui faut

¹ Il ne faut jamais oublier que la plante n'est pas un *instrument* simple influencé par les agents extérieurs à la façon d'un thermomètre par la température ; c'est plutôt une sorte de *machine* accomplissant un travail très-compiqué, suspendant ce travail sous certaines influences, mais ne détruisant jamais ce qu'elle a produit. — Chaque plante a son thermomètre, dont le zéro correspond au minimum de température qu'elle exige pour végéter. Pour connaître la somme des températures qui a déterminé la floraison, il faut prendre la somme des degrés de température supérieurs au zéro de chaque espèce et né-

une somme d'humidité, plus ou moins grande, de la moitié du poids total de la plante, par chaque 24 heures, d'après les expériences de Hales. — Tels sont les deux principes généraux qui servent de base à la géographie botanique. Le second, un peu étonnant de prime abord, paraît cependant admissible, et même l'*Eucalyptus globulus*, par exemple, absorberait en 24 heures jusqu'à dix fois son poids d'eau, dont il exhale l'excédant en sécrétions aromatiques; d'où lui vient son action puissante pour l'assainissement des marécages. — En ce qui concerne quelques-uns de nos arbres, des observations sérieuses permettent de fixer au hêtre un minimum de cinq mois pour végéter, avec une chaleur de 10°; au bouleau un peu moins de temps chez nous, et trois mois seulement en Laponie, avec une chaleur de 7°5. Le mélèze demande encore moins de chaleur et végète en trois mois; de là s'explique sa présence aux Fraux, à Névache, dans tout le Viso, de même que son aire immense, finissant seulement à Yakoutsk, en Sibérie. Je ne parle pas des conifères à feuilles persistantes (Pins et Sapins), qui renouvellent leur feuillage graduellement et pour lesquels l'observation est plus difficile : la lenteur de leur rénovation les rend aptes à des habitats très-différents. — Si nous appliquons le même principe aux espèces herbacées, nous nous expliquerons facilement la présence de certaines d'entre elles à des hauteurs extraordinaires; leur aptitude à monter est en raison inverse de la durée de leur végétation. — Dès lors on comprendra pourquoi le *Viola biflora* L., que nous voyons partout grâce à ses petites fleurs jaunes, monte à 3200 mètr. dans le Caucase, et descend à 160 mètr. aux îles Loffoden; pourquoi le *Saxifraga oppositifolia* fleurit

gliger toute température inférieure à ce zéro. — Il est vrai que le zéro de la plupart de nos espèces vraiment alpines concorde à peu près avec le point de congélation de l'eau; mais ce n'est pas exact pour toutes.

au pied du Glacier-Carré de la Meije, avec le *Linaria alpina* L. — Quelques espèces, comme le gracieux *Soldanella alpina* L., envahissent même les névés, grâce à certaine disposition d'*habitus* ou de feuillage qui leur permet de construire leur nid en rayonnant assez de chaleur pour fondre la neige autour d'elles, à l'instar de ces cailloux qu'on voit souvent creuser la surface des glaciers ¹.

Les derniers représentants de la vie végétale dans les Alpes sont les plantes cellulaires (Mousses et Lichens), que la structure de leur tissu rend beaucoup moins exigeantes au point de vue de la température. Les premières ne périssent que par excès de sécheresse; les seconds sont encore plus résistants; on peut dire des Lichens, comme de certains animaux inférieurs, qu'ils représentent essentiellement la vie, non comme perfection, mais comme ténacité. Ils dorment pendant la sécheresse pour reprendre leur croissance au contact de l'humidité, à l'exemple de ces infusoires qu'on dessèche et qu'on fait revivre dans l'eau; pendant que le centre se désagrège, les extrémités continuent de croître, et je suis persuadé qu'il en est parmi eux dont l'existence remonte à des centaines d'années, et qui ne finiront pas de si tôt, à moins qu'une cause accidentelle ne vienne les pulvériser. Pour ceux-là, il n'y a pas de limite d'altitude : ils se cramponnent partout où la glace ne recouvre pas la pierre, à moins que le rocher ne soit, comme dans nos sommets schisteux, trop désagrégé et trop mobile pour les supporter.

Les conditions climatiques expliquent suffisamment la présence, sur nos sommets, d'espèces boréales; mais il ne serait pas exact de pousser trop loin la comparaison et de voir au Lautaret, par exemple, une image rapetissée des immenses steppes arctiques. S'il y a quelque analogie

¹ Le lecteur comprend que nous touchons ici à des questions beaucoup plus complexes, dont la solution ne peut être donnée en quelques mots : nous sommes donc obligé de nous borner à des ligèments.

dans la longueur de leur hiver et la rapidité d'évolution de leur végétation estivale, leur sol n'offre pas de ressemblance, excepté dans les endroits où s'est formée quelque couche tourbeuse au fond d'un vallon. Dans l'extrême Nord, le sous-sol est, à peu de profondeur, une glace recouverte de détritiques qui nourrissent de nouvelles plantes ; il en résulte dans le tapis végétal une distribution régulière tellement symétrique, que, en certains endroits, les touffes clair-semées à travers lesquelles on aperçoit la terre nue ressemblent à un parterre soigneusement ratissé ; ailleurs, les détritiques n'étant pas suffisants pour nourrir même des gazons, la place a été envahie par les lichens fruticuleux, qui couvrent parfois des étendues immenses.

Rien certes de pareil ne se présente au Lautaret. Sur la roche sous-jacente s'est accumulée une masse de débris épaisse et compacte ; tandis que, en Sibérie, la plus forte plante vient souvent à la main sans effort, ici il faut des peines infinies pour tirer du sol durci le plus humble brin d'herbe ; le couteau y laisse sa lame, et la pioche n'est point une arme trop forte, tant les plantes s'appliquent à enfoncer profondément leurs racines pour se mieux défendre de la rigueur de l'hiver. Ici les espèces sont semées à profusion, inégalement, sans ordre, pratiquant à l'envi la lutte pour l'existence ; il en est qui ont étranglé au long et au large tous leurs ennemis et qui campent exclusivement sur le champ de bataille. Partout c'est un pêle-mêle pittoresque de couleurs variées qui fait de ce séjour le paradis du botaniste et du promeneur.

C'est en juillet qu'il faut venir pour admirer et récolter, car c'est encore le printemps ; j'ai herborisé dans la neige, autour de l'Hospice même, le 3 juillet dernier. A ce moment les fraîches couleurs bleues, roses et blanches, impriment à l'ensemble un caractère de jeunesse : *Myosotis alpestris* Schm., *Asphodelus delphinensis* G. G., *Narcissus poeticus* L., *Paradisialia liliastrium* Bert., les *Pédiculaires*, que

sais-je? tout un monde, qui s'est donné rendez-vous comme pour une fête champêtre. — Un mois plus tard, le décor a changé; c'est le tour de la grande famille des Composées, aussi le jaune domine; mais cette couleur un peu vulgaire se dissimule dans la verdure des gazons ou le feuillage délicat du *Meum athamanticum* L.; seulement la faux ne tarde pas à découvrir le dessous du théâtre; il faut gagner les hauteurs, où les espèces plus tardives ne manqueront pas de dédommager le touriste de la fatigue de ses excursions.

Il suffit d'ouvrir le *Guide du botaniste herborisant*, de mon ami M. Bernard Verlot, chef des cultures du Muséum de Grenoble, pour avoir une belle liste des espèces à récolter dans cette partie des Alpes. Aussi dois-je me borner à indiquer celles qu'un intérêt spécial recommande à la recherche de l'amateur. — Le pied même de la Meije et les abords de la Grave ne présentent rien d'extraordinaire: sur les hauteurs, je n'ai à recommander que le Bec-de-l'Homme, où croissent quelques plantules fort rares, une petite graminée, *Trisetum subspicatum* P. Bauv.; une crucifère minuscule, *Draba lactea* Ad.; une rosacée, *Potentilla frigida* Villars, et le joli *Saxifraga retusa* Gouan.; au-dessous, dans les rocailles ombragées, *Woodsia hyperborea* R. Br. — Les deux premières se retrouvent jusqu'en Laponie, et je crois même au Spitzberg, toutes sont supra-alpines. — En suivant la route pour monter de Villard-d'Arène au Lautaret, sous un pont, on ne négligera pas *Epilobium gemmascens* C. A. M., plante fort rare et d'autant plus intéressante que nous la soupçonnons d'être le produit hybride d'*E. roseum* et *alsinæfolium*: nous l'avons revue avec joie dans le Viso, à Fontgillarde.

Au Lautaret, tout est à explorer: le seul moyen à prendre est d'y établir son quartier général, avec une forte provision de bon papier buvard en chiffons de laine, le plus épais possible, tel qu'on en trouve à Grenoble. L'es-

pace ne manque pas à l'Hospice; on peut même envahir quelques parties du grenier; mais il loge habituellement une troupe de lapins, que la faim rend agiles comme des chats et capables de tout, nous en savons quelque chose! Heureusement il n'y a rien autre à redouter. Si, pour aérer durant la nuit vos plantes vivantes, vous les suspendez en dehors dans des serviettes en attendant le lendemain, les voleurs ne viendront pas faire main-basse sur votre linge en répandant votre récolte, comme il est arrivé une fois en Algérie, où certains de nos amis furent réveillés par les toasts et les discours bruyants d'un troupeau d'oies mises en liesse par un banquet dont le menu s'écartait absolument de leur régime ordinaire.

La ligne de coteaux qui, partant de Villard-d'Arène, remonte dans la direction de la Part, présente quelques bonnes plantes : *Hieracium chloropsis* et *glauropsis* Gren., *Thalictrum simplex* L., *Potentilla nivea* et *multifida* L., *Androsace septentrionalis* L., *Allium strictum* Schr., les deux premières probablement spéciales au Dauphiné, les deux suivantes se retrouvent en Laponie, les dernières vont jusqu'en Russie; *Allium strictum* est demeuré inconnu aux auteurs de la *Flore de France*. — Au pied même de la Part, dans les pelouses et les éboulis, *Oxytropis fætida* DC., dont l'aire, singulièrement restreinte, ne dépasse pas la Lombardie et la Suisse. — Si l'ardeur ne vous entraîne pas au fond de la vallée, dans la direction du Goléon, à la recherche de l'*Hieracium aurantiacum* L., plante presque inconnue dans nos Alpes, descendez droit au lac du Pontet, cherchez sur les coteaux immédiatement en dessus le *Ranunculus parnassifolius* L., si vous n'aimez mieux le prendre, auprès de Grenoble, au sommet de la Dent de Crolles. — Mais surtout, après avoir tiré des eaux du lac le *Potamogeton marinus* L., que son nom ne semblait pas prédisposer à une station pareille, ne vous éloignez pas sans regarder à vos pieds; dans les gazons se cache une petite

merveille, le *Scirpus alpinus* Schl., sur lequel, sans le voir d'abord, nous prîmes notre repas au commencement d'août dernier, comme le fit, quinze jours plus tard, la joyeuse réunion des Touristes. Ne le négligez pas : grâce à sa petitesse, et peut-être à sa rareté réelle, il n'est connu jusqu'ici, en dehors du Lautaret, qu'au Viso, à Zermatt, et... en Perse.

Les coteaux de Prime-Messe et la longue suite de prairies qui s'étend jusqu'au pied de l'Hospice, ainsi que les pentes qui forment les premières assises de Combeynot, sont encore plus riches en espèces remarquables. Citons tout d'abord notre gloire dauphinoise, *Potentilla delphinensis* Gren. L'indiscrétion des botanistes l'a presque épuisée à sa localité classique ; nous l'avons heureusement retrouvée sur un autre point du Lautaret, et aussi au pied de la montagne de l'Ours, en Valgaudemar, et enfin abondamment au sommet du Vallon, au-dessous du mont Chamoux, en Valbonnais. On dit qu'elle se retrouve en Bukovine, ce qui demande vérification, et serait en tout cas un curieux exemple de disjonction géographique. — Près d'elle une escorte d'élite : *Linaria italica* Trev., *Allium strictum* Schrader, *Dracocephalum Ruyschiana* L., dont les jolies fleurs bleues appellent un nom plus euphonique ; la troupe des Gentianes pygmées, *G. nivalis* LG., *tenella* Rottb. ; *G. bavarica* L. ; *Vicia silvatica* L., *Aquilegia alpina* L., *Carex capillaris* L., *Hugueninia tanacetifolia* Rchb., *Erigeron Villarsii* Gr. Godr., *Daphne striata* Tratt., et cent autres qui mériteraient l'honneur d'être nommées. Nous ne quitterons pas le ravin sans y observer deux belles carduacées, *Cirsium heterophyllum* All. et *C. spinosissimum* Scop. ; et au milieu d'elles *Cirsium autareticum* Vill., certainement leur hybride. Si j'appelle souvent l'attention sur les croisements des plantes, ce n'est pas pour le plaisir de signaler une curiosité ou une anomalie. La manière dont le produit s'assimile et se partage les caractères de

ses deux parents est infiniment instructive, au point de vue physiologique d'abord, et aussi parce qu'elle contribue puissamment à démêler certains genres difficiles où des causes de cette nature ont rendu très-compiquée la délimitation de l'espèce.

Le massif de Combeynot est riche en *Graminées* et en *Cypéracées*, parmi lesquelles nous ne mentionnerons que les *Carex membranacea* Hoppe et *hispidula* Gaud., tous deux représentants d'un genre qui compte plus de 500 espèces, dont environ 200 en Europe et 70 en Dauphiné. — Au pied de la montagne, citons encore *Lycopodium alpinum* L., admirons, sur les pelouses rocailleuses qui s'étendent devant la maison, les rosettes multicolores et les fleurs purpurines des *Sempervivum*, et passons au côté Nord de l'Hospice, où d'autres merveilles nous attendent.

Les prairies et les ravins de ce côté de la montagne ont une physionomie arctique, avec des tourbières dans les bas-fonds et des saules arbuscules dans les ravins. Tout près de l'habitation, près de touffes de *Salix arbuscula* L., on est tout surpris de rencontrer le *Juncus arcticus* Wild., dont le nom indique suffisamment la patrie : hors du Lautaret, du Viso et de la région arctique, il n'habite que les parties les plus froides des Alpes piémontaises, suisses et tyroliennes. Plus loin, si l'on suit les coteaux qui forment la dernière pente des Trois-Évêchés, on rencontrera encore de bonnes espèces, dont la principale est le *Daphne striata* Tratt., ici abondant, mais fleurissant à la fin de juin, trop tôt pour la plupart des visiteurs. Le Lautaret est son unique localité en France et l'extrémité occidentale de son aire : il va, vers l'Orient, jusqu'en Autriche. — Les rochers escarpés des Trois-Évêchés offrent quelques bonnes plantes, comme les *Androsace pubescens* DC. et *A. helvetica* Gaudin ; sur le revers de Combe-Noire, *Salix myrsinites* L. — Le ravin de Combe-Noire abrite une bonne collection d'*Hieracium*, aussi difficiles qu'abondants ; mon ami, M. Arvet-Touvet,

prépare patiemment et prudemment la monographie de ce genre embrouillé. Sans pouvoir donner ici de plus amples détails, je n'ai pas voulu passer sous silence un groupe nombreux dont nos Alpes sont le centre, au même titre que l'Asie occidentale est le centre des *Astragalus*, dont elle nourrit plus de 700 espèces, tandis que notre Dauphiné n'en a pas plus d'une quinzaine et la France entière moins de trente.

J'ai quitté, à la fin d'août dernier, la station enchantée du Lautaret, en visitant les pentes du Galibier pour m'échapper de là en Savoie ; la perspective de passer en diligence une nuit tout entière est devenue pour moi le moins riant des horizons. Au bord du ravin, sous un rocher qui regarde la Mandette, on peut voir en passant quelques pieds du beau *Delphinium elatum* L., si commun à la Traversette du Viso, si rare ici, et enfin échoué, je ne sais comment, dans les crevasses d'une roche calcaire, à l'entrée même des Grands-Goulets. — Les sommets des rochers du col que traverse la route de Savoie offrent quelques bonnes plantes, dont les meilleures sont : *Campanula cenisia* L., *Saussurea depressa* G. G., *Crepis pygmaea* L., *Anemone baldensis* L., *Arabis cærulea* Jacq., *Valeriana salianca* All., *Artemisia spicata* Wulf. ; cette dernière, amie des sommets rocailleux toujours battus par les vents, est un des Génépis si recherchés des droguistes. Près du col, sur le revers savoisien, croît le *Saxifraga biflora* All., jolie espèce rare. Mais cette région m'est déjà connue, et je préfère descendre par le col du Petit-Galibier, où je retrouverai ma saxifrage avec d'autre butin. Je cherche inutilement, sur les roches, le *Saxifraga planifolia* Lap., espèce pyrénéenne, qui figure à peine en Dauphiné, et de là suit les Alpes jusqu'en Transylvanie : à sa place, je trouve un champ de *Cirsium*, hybride de *spinosissimum* et d'*acaule*, dont la possession était depuis longtemps convoitée pour notre publication. Aus-

sitôt cent cinquante échantillons viennent gonfler outre-geusement ma malheureuse besace ; il faudra porter cet ours jusqu'à Saint-Michel. Au sommet du col, quelques brins microscopiques de *Draba nivalis* DC. et *lactea* Ad., transis de froid sur la roche nue, attestent une fois de plus l'étroite parenté de ce passage avec les régions boréales. Je descends rapidement jusqu'au torrent, de là dans une prairie toute couverte de *Meum Mutellina* Gaertn., et, ce qui m'est encore plus agréable, d'*Oxytropis laponica* Gaud., d'une taille extraordinaire, en compagnie de superbes touffes de *Juncus arcticus* Willd. plus beau qu'au Lautaret. — Décidément, je suis bien, cette fois, en Sibérie !

Le temps presse et la route est longue : en face de ces entonnoirs gypseux qui, vus du Galibier, font un effet si étrange, je remonte rapidement, puis, reprenant ma course avec toute l'agilité que comporte mon *impedimentum*, j'arrive à 6 h. à Valloire. Je sais que la descente sur Saint-Michel est mauvaise, surtout la nuit, et d'ailleurs j'ai les épaules moulues. François Rambaud, du village du Vernet, me demande 2 fr. 50 c. pour m'aider à descendre à Saint-Michel ; je n'ai jamais trouvé de guide plus poli ni plus complaisant. Grâce à lui, je dégringole sans encombre, dans l'obscurité la plus profonde, par un mauvais chemin à travers bois, et je puis arriver à Saint-Michel assez à temps pour trouver un dîner et un gîte.

Le lendemain, le chemin de fer me portait à Aix-les-Bains, d'où j'allai à Tresserve, chez un ami. Une barque nous faisait ensuite aborder, de l'autre côté du lac du Bourget, sur les roches calcaires du château de Bordeaux : j'admirais des espèces méridionales, acclimatées là depuis longtemps, puisque de Saussure en fait mention dans son *Voyage*. Je recueillais *Osyris alba* L., des rameaux de Jujubier fleuris (je ne crois pas qu'ils produisent de fruits), auprès d'un *Myrobolan du Japon* couvert de fruits en train

de mûrir ; je constatais la présence de l'Olivier ; je goûtais une figue de Barbarie, venue là sans culture et à peu près mangeable... En deux jours, j'étais venu à pied de Sibérie en Afrique !

Quelques jours avant de quitter le Lautaret, nous avions parcouru rapidement la vallée de Névache. La saison était trop avancée pour bien juger de la végétation ; cependant je ne puis m'empêcher de dire quelques mots de notre course incomplète, ne serait-ce que pour prévenir les touristes contre une maladresse, commise un peu forcément, à vrai dire, à cause de nos *impedimenta*. Nous passâmes par Briançon, et, comme il n'y a pas de voiture de là à Névache, nous fûmes *écorchés* de 1 fr. par kilomètre, par un industriel de l'endroit. Nous ignorions que Balcet, notre aubergiste de Névache, va tous les jeudis à Briançon, où il ne demande pas mieux que de prendre les bagages, ce qui permet aux touristes de s'acheminer du Lautaret par n'importe quel col, avec une belle économie de temps et d'argent. Nous en usâmes fort à propos pour le retour, au gros chagrin d'un indigène qui, nous croyant dans l'embarras, voulait exploiter la situation. Qu'on se le dise !

Nous retournerons à Névache : l'un de nous a même manifesté l'intention d'y finir ses jours. La partie de la route qui conduit de Briançon à la capitale de la vallée n'a rien de bien attrayant. A partir du coude qu'elle fait vers l'Ouest, un peu après Plampinet, la physionomie change. Sur notre gauche, de belles forêts de mélèzes ; au fond des montagnes rougeâtres, à crêtes pittoresquement découpées en formes fantastiques qui leur donnent de loin l'aspect de vieux bastions rongés par le temps ; au milieu de tout cela, une fraîche vallée, où serpente une rivière aux eaux limpides dans des prairies agrémentées de quel-

ques arbres détachés, — un paysage qui tient du Viso et de la Suisse, contraste charmant avec la sévérité du Lautaret. Nous ne voulons rien perdre de cette curieuse vallée : au lieu de passer par le col du Chardonnet, nous herboriserons jusqu'au col des Rochilles, d'où nous redescendrons en Valloire pour remonter par le Galibier. Course pénible par sa longueur, quoique sans difficulté aucune.

Le 16 août, après un déjeuner où Balcet avait poussé l'amabilité jusqu'à arracher à notre intention quelques pieds, encore trop jeunes, de ses pommes de terre de *premier*, nous faisons une première inspection dans les prairies et le ravin en face de Névache ; la prairie est toute couverte de *Carex teretiuscula* Goodn ; au-delà, des Saules épars dans lesquels nous distinguons quelques hybrides, malheureusement privés depuis longtemps de leurs chatons ; dans le ravin, *Hieracium glaucum* All. et plusieurs autres de ses frères ; sur les pentes ombragées, *Polygala Chamæbuxus* L. ; tel fut le gros de notre premier butin. Le lendemain, nous remontons la vallée : au Vernet, nous recueillons *Linaria italica* Trev., *Prunus brigantiaca* Vill. Vers les chalets de Laval, le rare *Eriophorum alpinum* L. ; *Huguéninia tanacetifolia* Rchb. à Fontcouverte ; plus haut, *Viola palustris* L., *Calamagrostis tenella* Host, et à notre grande joie, une de nos belles espèces du Mont-Cenis et du Viso, *Juncus Jacquini* L. ; nous sommes ici à son extrême limite occidentale. En montant vers le col des Rochilles, nous collectionnons deux plantes intéressantes, *Hieracium alpinum* L. et *Graphalium norvegicum* L., ce dernier infiniment plus rare dans nos Alpes que dans les montagnes d'Auvergne, où il est mieux caractérisé. A partir de là, plus rien : nous longeons quelques petits lacs, incomplètement indiqués sur la carte de l'État-major ; de là, par une pente très-rapide, nous arrivons à la Chalp et cueillons en passant quelques tiges de *Poa serotina* Ehrh. ; puis, rejoignant la route du

Galibier au pied de la montée, nous finissons par retrouver notre bon gîte du Lautaret.

Nous avions formé, encore cette année, le projet de visiter la Vallouise : le temps nous manqua, pour je ne sais quelle cause, peut-être bien le sybaritisme du Lautaret. Toujours est-il qu'un génie malfaisant semble nous tenir à distance de cette belle contrée : il y cache probablement quelque espèce merveilleuse, sans doute dans la vallée de l'Onde dont l'aspect est si séduisant. En 1876, une pluie persistante nous en chassait impitoyablement après deux jours d'attente. Nous manquions de briser notre voiture et de nous casser le cou par la route alors inachevée qui, à partir des Vigneaux, domine la rive droite de la Durance. Pour comble d'infortune, on prenait à Briançon, grâce à l'obscurité d'une nuit pluvieuse, notre simple palache pour la voiture d'un général en tournée attendu ce soir-là, si bien que, après avoir reçu les honneurs militaires, nous faillîmes coucher dans la rue, après constatation de notre identité.

En 1877, nouvelle histoire autrement désagréable. Le 22 août, après midi, nous arrivions à Ville-Vallouise, au retour d'une longue expédition dans le Viso, quelques jours après le joyeux banquet où avait été fêtée la conquête du pic occidental de la Meije. L'annonce de ce succès nous mit de belle humeur ; le jour même nous fîmes une bonne course jusque vers le sommet de la montagne qui domine le village, et nous en rapportions toute une collection de *Telephium Imperati* L., espèce peu commune, ici abondante. La nuit suivante, commença cette pluie torrentielle de deux jours qui a gravé de si tristes souvenirs aux deux versants du massif de Pelvoux. Après midi, lassés de perdre notre temps, nous risquâmes une

excursion sous caoutchoucs ; ce fut pour récolter de la boue et assister au terrible spectacle d'un torrent en furie. Le flot battait les berges de ses rives, détachant à chaque coup de longues lanières, dont les plus grosses pierres, enlevées avec la légèreté d'une balle de liège, servaient à faire brèche un peu plus bas. Plusieurs fois, nous fûmes obligés d'abandonner précipitamment le sentier que l'eau entamait. Nous franchîmes, en courant, un petit pont, au-dessous du village du Poët, pour revenir par la rive gauche du Gyr. Le pont fut emporté sous nos yeux, deux minutes après notre passage. — Au retour, les maisons de Ville-Vallouise s'écroulaient déjà dans le torrent, le pont était attaqué, toute la population réunie pour le défendre : beaucoup de soldats, pas de commandant ; pendant ce temps-là l'ennemi faisait déjà brèche. Nous eûmes là deux bonnes fortunes : celle d'aider à la défense, en donnant le conseil de plonger par le bout d'énormes sapins pour amortir les coups les plus rudes ; et un autre qui ne manquait pas de charmes, de voir une collection ethnologique des plus remarquables impossible à réunir dans d'autres conditions.

Le lendemain, la pluie ayant cessé, nous remontâmes toute la vallée jusqu'à Aile-Froide, dans l'intention d'herboriser, aussi loin que possible, le long du torrent de Celse-Nière. Tous les ponts étant rompus, nous ne pûmes changer de rive, il nous fallut remonter jusqu'en vue du Pré de M^{me} Carle. Là, encore les mêmes obstacles : les glaciers du Pelvoux, arrachés par la trombe, couvraient de leurs débris toute la plaine; le pont était emporté, et le pauvre chalet, inaccessible, semblait méditer, lui aussi, sur le sort qui l'attendait inévitablement un jour. Nous avançâmes, aussi loin que possible, dans une véritable boue glaciaire ; à la fin, il fallut se résigner à battre en retraite, sans autre butin que quelques pauvres *Trifolium thymiflorum* Vill., déterrés à grand'peine sous une couche de boue. Les filets d'eau, ordinairement si limpides, étaient

tellement souillés que nous fûmes réduits à laver et à briser des morceaux de glace, pour les mêler à notre vin.

Au retour, ce fut pis encore. On nous apprit que l'inondation avait emporté la route vers les Vigneaux, c'est-à-dire au-dessous de Ville-Vallouise, justement au pied d'un rocher. Nous étions prisonniers avec notre cheval et notre voiture ! Attendre la réparation de la route, c'était se résigner à une quinzaine et peut-être plus de captivité. Toute la journée du lendemain, nous cherchâmes les moyens de sortir de là ; à la fin, nous découvrîmes un petit pont rustique, malheureusement continué par un sentier trop étroit, au bord même du torrent. Il fut calculé, après force mesurages, qu'en appuyant une roue et soutenant l'autre côté avec de fortes perches, on pourrait peut-être passer. Un indigène nous prêta son concours ; ce fut long. A la fin, l'obstacle fut franchi ; nous risquâmes cent fois de briser les roues dans les prairies ravinées qui longent la rivière. Enfin, nous atteignîmes la grande route, Dieu sait avec quel soulagement ! Pour rien au monde, je ne serais remonté en voiture après de pareilles péripéties ; nous laissâmes à notre compagnon, propriétaire du véhicule, le soin de faire le grand tour par Briançon. Puis, prenant nos jambes à notre cou, nous fîmes tout d'une traite la course de Ville-Vallouise au Lautaret, par la vallée de l'Échauda, enchantés de retrouver la terre ferme, après avoir couru sans résultat de pareilles aventures.

Abbé T. CHABOISSEAU,

Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Isère).

VI

LA PEINTURE ALPESTRE

UN TABLEAU A 1,800 MÈTRES D'ALTITUDE

Sous ce titre, un des membres les plus actifs et les plus intelligents du Club Alpin Français, M. Camille Dunant, président de l'importante sous-section d'Annecy, nous a adressé une dissertation du plus haut intérêt. L'étendue exceptionnelle de ce curieux travail ne nous permet pas, à notre grand regret, de l'insérer en entier dans l'*Annuaire*; mais, s'il se voit obligé d'en analyser certaines parties, le Comité de rédaction en publie intégralement les passages les plus saillants.

(*Rédaction.*)

M. Camille Dunant débute en ces termes :

C'est un dogme artistique généralement admis en France que la représentation de la nature alpestre n'est pas du domaine de l'art.

Il développe ensuite son opinion en l'exagérant au lieu de l'atténuer : ainsi il paraît convaincu que « si le public aperçoit par hasard dans une exposition un site appartenant de près ou de loin aux Alpes, il s'en détourne comme d'une monstrueuse excentricité ». Cette opinion et ses développements ne méritent-ils pas au contraire d'être taxés d'excentricité, en supprimant l'adjectif ? Si un artiste de génie exposait un tableau représentant les beautés grandioses des Hautes-Alpes, ce tableau exciterait l'admiration universelle autant et plus sans aucun doute que les paysages « consacrés par la mode » : une flaque d'eau hérissée de joncs qu'ombrage un vieux saule, une plantation de pommiers bien

ronds, bien touffus, groupés au soleil dans une prairie où paissent quelques vaches sous la conduite d'une bergère d'opéra comique, un dessous de bois composé d'arbres chauves dont les feuilles jaunies par l'automne voltigent dans un brouillard argenté à travers lequel se dessinent vaguement les silhouettes d'une jeune fille et d'un âne. Les paysages alpestres de Gustave Doré attirent et retiennent bien plus la foule des vrais connaisseurs que les flaques d'eau, les prairies, les dessous de bois de MM. X., O., Z. Si nos artistes ne représentent pas la nature alpestre, ce n'est point, comme le croit, — à tort selon nous, — M. Camille Dunant, parce que le public la dédaigne; c'est parce qu'elle leur offre de trop grandes difficultés, c'est aussi parce que les appartements modernes sont trop petits. Sans être un métier, l'art est forcé de se faire marchand. Généralement il n'est pas millionnaire, et, si supérieures qu'elles puissent être, les grandes toiles ne se vendent pas aussi facilement que les petites.

Après avoir constaté lui-même que, en dehors des quatre ou cinq types consacrés par la mode et qui embrassent les plaines, les collines, la plage et la mer, il n'y a pas de salut pour les artistes, « pas de vente, pas de paysage possible », M. Camille Dunant ajoute :

En présence de cette répulsion presque unanime pour la représentation de la haute montagne, n'est-il pas téméraire et inutile de poser cette question :

La nature alpestre peut-elle être l'objet d'une œuvre artistique ?

Je le crois, mais dans une certaine mesure.

Qu'il me soit permis d'exposer quelques considérations à l'appui de mon opinion.

Si, des étroites vallées, l'artiste monte jusqu'à ces belvédères aériens de 3 à 4,000 mètr. d'élévation qui dominent un océan de montagnes, il jouira d'un des plus sublimes spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler; il verra des cercles concentriques de cimes neigeuses fuyant les unes derrière les autres jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Ses regards se promèneront dans des avenues de glaciers étincelants, ils plongeront dans des abîmes insondables, ils descendront successive-

ment des hauts sommets aux plateaux verdoyants, de là aux vallées où les lacs réfléchissent les nuages ; ils suivront le cours des fleuves et arriveront de gradins en gradins aux plaines lointaines qui semblent se confondre avec le ciel. Cette vue est infinie comme celle de la mer ; c'est le déroulement de l'immensité, suivant l'expression d'un écrivain distingué.

Eh bien ! que le peintre essaye de retracer l'impression saisissante, la splendeur de cette vue idéale, il n'obtiendra qu'une carte de géographie avec plus ou moins de relief, un panorama sans intérêt artistique. Le peintre vraiment digne de ce nom ne fait pas de panoramas.

Mais, à côté des sites bornés, des vallées étroites et profondes, au-dessous des grandes perspectives circulaires à vol d'oiseau, il existe, dans les différentes zones des Alpes, une ample moisson pour les artistes.

Dans les vallées qui touchent à la plaine, sur les premiers plateaux enrichis par les détritiques des arbres des plateaux supérieurs, on rencontre une végétation luxuriante : des noyers de race antique, grands comme des chênes, des familles de vieux châtaigniers, entourés de leur jeune postérité, laissent entrevoir entre leurs groupes des toits de chaume tapissés de mousse et de fleurs, les flèches argentées des clochers, des manoirs délabrés qui cachent leurs ruines sous un manteau de lierre. Ce paysage agreste a ordinairement pour fond une succession de profils de montagnes bleuâtres. C'est la contrée des scènes champêtres, des attelages de bœufs gravissant péniblement un chemin escarpé, des fenaisons, des foires et des marchés, des fêtes villageoises où les montagnards se rendent dans leur costume pittoresque et varié.

Il n'est pas rare de trouver adossées aux premiers contre-forts des Alpes des rues de village étroites, tortueuses comme une rue de bourgade de l'Orient : véritable fouillis de murailles brunies par le temps, de parois de planches

aux tons ocreux, d'escaliers ébréchés, de galeries à claire-voie, de toits de toutes formes, de toutes couleurs, couverts de tuiles rougeâtres, de chaumes moussus et échelonnés. Sur les escaliers, sur les galeries où sèchent de vieux linges, se groupent des femmes, des enfants éclairés par des jets de lumière qui contrastent avec les ombres vigoureuses des entrées voûtées des caves et des écuries entr'ouvertes.

Plus loin, les anneaux brisés de la chaîne des Alpes forment une vasque d'émeraude où dorment les eaux azurées d'un lac. Ses contours sinueux présentent au midi des anses abritées par des rebords rocheux qui revêtent l'ardeur des teintes des pays méridionaux, tandis que le bord opposé à la fraîcheur de la végétation du Nord. A l'extrémité du lac, des prairies, encadrées dans des montagnes disposées comme les décors d'une scène de théâtre, prolongent la perspective et laissent un libre essor à l'imagination et au pinceau du paysagiste. L'arène liquide s'anime au souffle du vent. Des barques aux voiles blanches glissent sur les flots, simulant dans le lointain des cygnes qui vont prendre leur vol.

Chaque contour du rivage offre de nouveaux motifs de tableau. De superbes noyers projettent leur feuillage sur les eaux qui se teignent de toutes les couleurs du prisme, suivant les saisons et les heures de la journée. Le sol affecte les formes les plus variées : il se creuse en vallons, s'élève en promontoires, se dresse en cimes escarpées qui se profilent sur la vue d'ensemble.

Si des bords du lac, nous avançons dans la vallée, nous rencontrons un ruisseau qui a sa source mystérieuse dans un berceau formé par des versants boisés. Il coule doucement à l'ombre des aulnes, des saules, des peupliers qui baignent leurs racines dans ses eaux, et semblent y contempler leur image. Un pont rustique réunit les deux rives. A chaque instant, des bœufs aux allures graves, des génis-

ses folâtres, le traversent pour se rendre à l'abreuvoir. Ces animaux tachés de noir, de blanc, de roux, descendent la berge sous la surveillance d'un pâtre; tandis que des vaches au poil fauve s'abreuvent à longs traits, ou regardent avec curiosité l'artiste qui s'apprête à saisir la physionomie de cette scène champêtre. Les chauds rayons d'un soleil couchant glissent à travers les rameaux des arbres, s'éparpillent en paillettes sur la surface des eaux, et brillent sur le pelage luisant des bestiaux.

Nous quittons la zone inférieure pour atteindre la région moyenne. Nous voici en face d'une gorge étroite à demi voilée par des bouquets d'arbres. Une blanche cascade s'en échappe, enveloppée, comme une vierge mystérieuse, d'un brouillard de vapeurs irisées. Elle bondit de rochers en rochers, jetant sur leurs masses brunes l'écume de ses eaux bouillonnantes, qui vont se perdre en méandres argentés dans le fond de la vallée. Plus loin, un défilé s'ouvre entre deux montagnes : l'une d'elles est composée d'une paroi de rochers gris tombant du ciel en deux bords; l'autre s'élève par terrasses successives couronnées d'arbres de différentes essences. Les hêtres mêlent leur feuillage d'automne, nuancé de pourpre et d'or au vert foncé des sapins, au vert pâle des bouleaux. Un torrent court dans le fond du défilé noyé dans l'ombre; il entoure de ses eaux cristallines d'énormes blocs détachés des sommités, transformés par le temps en îlots drapés d'arbustes. Contre le flanc de la montagne escarpée rampe un chemin rapide sur lequel s'avance un mulet chargé d'une femme et d'un enfant. Ce groupe semble suspendu sur le bord du précipice. Le défilé aboutit à un carrefour de vallées inondées de lumière. Un cirque de montagnes revêtues de prairies, couronnées de rochers crénelés, ferme l'horizon.

Bien que ce site soit composé en grande partie de lignes presque verticales, il ne laisse pas que d'avoir un intérêt spécial. La ligne ascendante multipliée dans l'espace a un

caractère de puissance et d'énergie, de haute aspiration; elle entraîne l'âme vers le ciel : c'est là sa poésie.

Dans les vallées perdues de la zone moyenne, on trouve encore quelques rares forêts vierges qui font songer aux forêts du Nouveau Monde. Ce sont de sombres colonnades de hêtres et de sapins dont les pieds sont couverts d'une épaisse toison de mousse. Sur la lisière de la forêt, le temps, l'avalanche ou la tempête ont éclairci les rangs. On voit réunis près d'une pelouse plusieurs de ces vétérans mutilés portant de longues barbes grises de lichen et ayant l'air de songer à leurs destinées. Quelques-uns ont succombé. Leurs troncs énormes gisent sur le sol. De vigoureuses fougères les protègent de leurs palmes; le lierre, des lianes, mille plantes grimpantes jettent sur ces troncs blanchis leurs gracieuses draperies. De jeunes générations de hêtres à la taille svelte, au feuillage luisant, entourent les restes de leurs ancêtres. Il se forme sur les branches cassées des étages verdoyants, des cavernes voilées d'un fouillis inextricable de végétation nourri par les détritiques des feuilles accumulées depuis des siècles. Quelquefois les eaux ravinent l'humus mouvant sur lequel reposent les arbres abattus, et leur creuse une tombe fleurie. Avant qu'ils y soient complètement ensevelis, le touriste y passe comme dans un chemin creux, ayant au-dessus de lui un pont de verdure. A travers les éclaircies il aperçoit les parois de la montagne et des pans de ciel bleu.

Au-dessus des vallées se développent des plateaux mamelonnés, tapissés de pâturages, coupés çà et là par des bouquets de mélèzes et de pins, ou par un sapin solitaire d'un développement prodigieux. Pendant les grandes chaleurs, les pâtres et les troupeaux se groupent dans des attitudes pittoresques à l'ombre de ces demeurers d'un autre âge. Des chalets construits en pierres brutes ou en poutres grossièrement équarries, couverts de bardeaux retenus par des solives chargées de grosses pierres, s'abritent

derrière un mamelon. Ces constructions primitives, qui rappellent les habitations de nos ancêtres, les Aryas des hauts plateaux de l'Asie, ont ordinairement pour fond des chaînes de glaciers.

Nous touchons à la zone supérieure. Lorsque nous avons fait quelques minutes d'ascension, la végétation arborescente disparaît. Nous sommes arrivés dans ce monde mystérieux des plateaux rasants, des vastes solitudes, des déserts rocheux, des mers de glace. Quelle variété de formes dans ces masses imposantes qui se profilent à tous les points de l'horizon ! Remparts crénelés flanqués de tours, dômes, pyramides alternées de pierre et de glace, coupes hardies de rochers intermédiaires brisant les molles ondulations des pelouses fauves. Dans le lointain, de blanches allées où flottent les nuages qui se perdent dans le bleu du ciel, des campaniles, des coupoles, des vallées montantes escortées d'une suite de gracieux arceaux s'illuminaient au lever et au coucher du soleil, comme l'avenue d'un palais de fée.

Les détails ne font pas défaut à cette région. Ce sont d'énormes blocs de rochers gris, roux, bruns, jaspés de lichens et de mousses de différentes couleurs, des accidents de terrains striés par les eaux qui descendent des glaciers, de larges tapis de fleurs éclatantes au milieu desquelles brille le rhododendron dont la fleur purpurine s'épanouit tout près des neiges. Ce sont de sombres flaques d'eau veloutée entourées de joncs ; des lacs alpins, d'un bleu verdâtre, enchâssés dans des gazons mordorés, parsemés d'un archipel de roches moussues.

Au milieu de ces ruines de la nature, on voit parfois apparaître un chevrier vêtu du sayon antique de peau de mouton, conduisant ses bêtes indociles, qui se disputent quelques touffes d'herbe.

La zone inférieure est la moins contestée des trois, au point de vue de l'art, en raison de ses analogies avec les

pays de plaines et de collines. Comme eux, elle renferme des arbres d'un riche feuillage, des ruisseaux, des chaumières, des horizons peu élevés formés par des monts éloignés, ou par les dernières pentes qui viennent expirer dans les vallées. Elle a sur eux l'avantage d'une végétation plus diversifiée, d'un aspect plus rustique, moins empreint du cachet uniforme des cultures perfectionnées. Elle a en plus le torrent, la cascade et le lac.

Le lac est une précieuse ressource pour l'artiste. Il est à lui seul un poème. Il n'est pas seulement, suivant l'expression consacrée, un miroir, qui réfléchit, immobile et glacé, les paysages dont il est encadré. Sa surface changeante et mobile participe à tous les incidents, à tous les phénomènes qui se produisent dans le ciel et sur ses bords. Les montagnes se couvrent-elles, au lever du soleil, d'un long voile argenté, il s'enveloppe de vapeurs diaphanes qui jouent l'infini de la mer. Quand le soleil, s'approchant du zénith, lance des rayons plus éclatants sur les prairies, les forêts et les rochers, il étale aux yeux éblouis le velours de sa robe azurée resplendissante de diamants. Le soir, aux derniers rayons qui rougissent les cimes neigeuses, il se revêt d'un manteau de pourpre. Comme la figure humaine, il reflète toutes les impressions du dehors : il s'illumine sous le nuage doré qui passe; il s'assombrit, se couvre de noirceurs sinistres à l'aspect des nues plombées qui portent la tempête. Si l'ouragan brise les chênes et courbe les roseaux de ses rives, sa surface se trouble, il bondit, il écume et lance à la terre ses flots courroucés. Le calme revenu, il s'apaise et sourit radieux à l'arc-en-ciel qui repose sur ses flots. Lorsque le ciel a repris toute sa sérénité, il laisse voir, dans le fond de ses eaux, la profondeur des espaces célestes et l'image adoucie des paysages qui l'entourent.

Existe-t-il beaucoup de sujets de tableaux aussi variés, aussi sympathiques, aussi harmonieux que le lac et ses rives?

La zone moyenne et la zone supérieure, pour être moins riches que la zone inférieure, n'en offrent pas moins de grandes ressources à la peinture. Elles ont, pour repoussoirs et premiers plans, des arbres de différentes essences : hêtres, bouleaux, érables, pins, mélèzes, sapins ; des flaques d'eau, des blocs de rochers, des lacs alpins, des groupes d'hommes et d'animaux. Elles ont des perspectives dégradées, dans les profils des montagnes, dans les croupes mamelonnées des plateaux, dans les avenues d'arbres interrompues par les clairières, les vallées montantes, les mers de glace et de rochers, les cimes che nues, les chaînes neigeuses. Au milieu du désordre apparent qui semble régner dans les régions supérieures, quelle grandeur, quel caractère expressif, quelle noble sévérité dans ces masses qui s'équilibrent dans la proportion et l'unité ! Si parfois elles sont trop ardues, trop tourmentées, trop rapprochées, le peintre qui a le droit de choisir évitera les lignes disgracieuses, il estompera, au moyen de légers brouillards qui se dégagent des hauts sommets, les rochers trop rapprochés, trop accentués. Nulle part il ne rencontrera une atmosphère plus transparente, des couleurs plus éclatantes, des jeux d'ombre et de lumière plus puissants. Le ciel, à cette hauteur, est d'un bleu intense, les eaux sont d'une noirceur veloutée ou d'un vert profond, les gazons vivaces passent des verts glauques aux rousseurs fauves, les rochers ont toutes les nuances du gris jusqu'aux limites du noir, du brun, du jaune et du blanc.

Les teintes bleuâtres des neiges dans l'ombre, les reflets nacrés des glaces crevassées, les violets des lointains, l'or, le pourpre des cimes embrasées par l'aurore ou par les rayons du soleil couchant, complètent ce riche écrin de couleurs. Ce monde primitif recèle des trésors de poésie pour ceux qui sauront les exploiter.

Si les Alpes commençaient à la forêt de Fontainebleau,

il y a longtemps qu'elles seraient dans le domaine de l'art.

Nous n'avons soulevé qu'un coin du voile qui cache aux habitants sédentaires des villes la succession de paysages que les touristes admirent dans les différents étages des Alpes. Les grandes lignes, les détails, les jeux de l'ombre et de la lumière se combinent de mille manières et donnent à chaque site les aspects les plus divers.

Pourquoi le peintre n'irait-il pas chercher des sujets de composition dans les trois zones alpestres ? Ne possèdent-elles pas les éléments essentiels dont se compose habituellement un tableau ? N'ont-elles pas la richesse des formes, l'éclat de la couleur, le mystère des demi-teintes, la puissance des grandes ombres, la poésie ? La créature vivante, les hommes et les animaux qui donnent de la vie et de l'intérêt à la nature inanimée leur font-elles défaut ? N'est-ce pas dans les régions montagneuses que l'on trouve les types les plus purs, les plus primitifs, les plus caractérisés de la race humaine ; les costumes les plus simples, les plus pittoresques ?

Au reste, on ne demande pas à l'artiste la reproduction exacte, mathématique, de tel ou tel site, mais l'expression de ce qu'il a ressenti à l'aspect de cette nature grandiose et sauvage. Ce n'est pas une photographie morne et sans vie, où toutes les assises géologiques seront cotées et enregistrées, que l'on veut obtenir de lui ; c'est le caractère spécial des hauts sommets, le sens caché de leur poésie, qu'il doit faire saillir et mettre en lumière. A lui de choisir les traits caractéristiques qui les distinguent, d'élaguer les détails inutiles, d'amplifier au besoin les formes significatives, de donner à telle montagne, qui joue le rôle principal dans l'esprit du spectateur, un développement plus considérable que celui qu'elle a en réalité, d'après les lois de la perspective, afin de rendre l'impression reçue et qui reste gravée dans l'imagination en dépit de l'optique.

L'art est en quelque sorte infini dans ses manifestations. Qui oserait dire à l'artiste : Tu ne t'élèveras pas au-dessus des collines, tu ne dépasseras pas les bords de la Seine, les plages de la mer, les plaines de la Flandre, la campagne de Rome, consacrés par les grands peintres ?

Si des milliers de touristes appartenant à toutes les nations viennent chaque année admirer les Alpes, si les écrivains et les poètes en célèbrent à l'envi les beautés, pourquoi, se demande M. Camille Dunant, serait-il interdit à la peinture d'aller chercher de nouvelles inspirations à ces sources élevées ? Elle ne saurait être condamnée à perpétuité à reproduire les mêmes paysages. M. Camille Dunant a parfaitement raison ; seulement il paraît ne pas savoir ou ne pas se rappeler que l'art jouit d'une liberté complète : aucune règle ne lui est imposée, aucune tentative ne lui est défendue. S'il ne s'est pas encore précipité dans la voie que lui ouvre M. Camille Dunant, ce n'est point parce que cette voie lui était fermée, c'est parce qu'il a le sentiment de son impuissance.

Après avoir cité parmi les peintres qui ont essayé de représenter la nature alpestre Thuilier, Rousseau, Hugard, Girardet, Gustave Doré et notre collègue Loppé, M. Camille Dunant continue en ces termes :

En Suisse et dans quelques contrées du Nord, l'épreuve a été faite d'une manière assez complète. Meuron, Diday, Calame ont représenté de grandes scènes des Alpes qui ont fait sensation en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Les esprits, dans ces pays, sont plus disposés qu'en France à goûter les saveurs un peu âpres de cette nature. Calame, le plus célèbre de ces trois artistes, débuta dans cette voie nouvelle par un tableau d'un orage sur la Handeck qui établit sa réputation. Il nous fait voir, dans cette composition, la tourmente courbant d'énormes sapins, enveloppant d'un voile de nuages livides et le ciel et l'alpe ruisselante ; un torrent précipitant ses eaux troublées dans un lit de granite embarrassé de blocs blanchis d'écume.

Dans la vue du Mont-Rose, qu'il refit plusieurs fois avec

des variantes, il transporte le spectateur au sein des chaînes nues, des glaciers, des vastes solitudes. Son dernier tableau, peut-être le meilleur, représente le Wetterhorn, une des sommités les plus élevées de la Suisse.

L'œuvre de Calame n'est guère connue en France que par ses lithographies. La touche un peu sèche et minutieuse de ses premières peintures, exposées à Paris, contribua, tout autant que la nouveauté des sites, à soulever des critiques contre le genre de composition qu'il avait adopté.

Lorsqu'il se fut rendu maître de son sujet, qu'il eut acquis une touche plus large, plus magistrale, ses tableaux furent enlevés par les Anglais, par les Allemands et par les Russes. Nul n'avait mieux compris que lui le caractère des Alpes, les effets qu'on peut en tirer; nul mieux que lui ne savait grouper, équilibrer leurs masses, les diminuer ou les grandir, suivant les exigences de l'art, tout en sauvagardant les traits généraux de leur physionomie. Il excellait à faire fuir par des glacis les lointains neigeux.

Son œuvre restera comme une des illustrations les mieux réussies de la nature alpestre. C'est un solide jalon planté sur ce terrain nouveau, où des artistes de talent pourraient se distinguer s'ils l'étudiaient avec ardeur et persévérance. Le champ qui leur est ouvert est des plus vastes; on peut dire qu'il n'a été qu'effleuré.

D'où vient que l'exemple donné n'a pas été suivi? A cela plusieurs causes : les traditions d'école, les préjugés entretenus contre les Alpes suisses par d'affreuses lithographies de pacotille enluminées; l'obligation de se créer un nouveau genre de peinture, de s'imposer des études pénibles et coûteuses, de renoncer à certaines qualités acquises qui ne trouveraient plus leur application, l'ennui d'abandonner des sujets qui sont familiers, qu'on exécute avec facilité, l'incertitude du succès, enfin quelques tentatives avortées, faites à la hâte par des artistes qui, en

abordant les Alpes, auraient voulu dire comme César : « Nous sommes venus, nous avons vu, nous avons vaincu. » L'art ne s'empare pas si facilement de ces hautes citadelles de la nature; ce n'est que par un siège en règle et des assauts répétés qu'il peut s'en rendre maître.

Les formes simples des grandes montagnes, leur vive et transparente coloration sont plus difficiles à saisir qu'on ne le pense pour ceux qui n'y sont pas nés ou qui ne les ont pas longtemps pratiquées.

L'artiste qui se trouve pour la première fois en présence de ce monde formidable se trouble. Absorbé par des détails colossaux, les lignes d'ensemble lui échappent. Il est tenté de donner une importance exagérée à des accidents, relativement aux lignes principales. Nous avons vu des artistes réputés habiles transformer les pitons, les créneaux des chaînes calcaires en aiguilles, en pyramides granitiques, revêtir leurs flancs du vert émeraude des prairies de la plaine. L'ossature de chaque montagne, la couleur de son vêtement doivent être étudiés par le paysagiste avec le même soin que le peintre d'histoire met à étudier la structure du corps humain et sa carnation.

M. Camille Dunant fait ici l'histoire du paysage, qui ne fut pendant longtemps qu'un accessoire de la figure humaine, qu'un fond destiné à la faire valoir. De la Grèce et de Rome il passe au moyen âge, puis à la Renaissance; enfin il arrive au xvii^e siècle où il rencontre pour la première fois des compositions dont le paysage est le sujet principal. Cette conquête, dit-il, nous la devons aux Poussin, aux Lorrain, aux Wynants, aux Ruysdael...

Bien qu'on ait proclamé depuis quelques années, ajoutait-il, l'émancipation de l'art, qu'une nouvelle école ait même inscrit sur son drapeau que tous les sujets se valent, qu'il suffit de les imiter fidèlement, ce sont toujours à peu près les mêmes sujets qui reviennent sous le pinceau des artistes.

Sans admettre que le peintre ne doive être que le singe

de la nature, suivant la pittoresque expression de Lairesse, tout en reconnaissant qu'il doit choisir avec discernement les éléments de ses compositions, nous pensons qu'il peut les tirer de la montagne.

Nous ne sommes pas, du reste, très-surpris qu'il n'ait pas songé sérieusement à transporter sa tente sur les plateaux élevés. Les évolutions de l'art s'accomplissent avec tant de lenteur ! L'esprit humain se complaît dans certaines créations consacrées. Chacun a en soi son monde de souvenirs qui se rattachent aux lieux qu'il a connus et chéris dès son enfance. On aime naturellement à en voir l'image. Celle des sites inconnus ou entrevus en passant intéresse beaucoup moins, lors même qu'ils seraient plus dignes d'intérêt.

Il n'y a guère plus d'un siècle que Rousseau et de Saussure ont découvert les merveilles des Alpes, qui étaient ignorées, bien qu'elles fussent exposées aux yeux de tous depuis des milliers d'années. Des écrivains de génie les ont exaltées dans toutes les langues. Les peintres, qui marchent ordinairement sur les traces des écrivains, en vertu de cette solidarité qui existe entre l'art et la littérature, sont restés avec la foule au pied du Sinaï. Espérons que les flots, toujours plus pressés, de touristes qui assaillent les Alpes entraîneront un jour avec eux quelques habiles paysagistes déterminés à s'y installer avec leur palette et leurs pinceaux.

Les artistes qui seraient assez heureux pour obtenir en France des lettres de grande naturalisation en faveur des paysages des différentes zones alpestres rendraient un service signalé à l'art, dont ils agrandiraient le domaine, et, par contre-coup, à l'alpinisme, dont ils favoriseraient le développement.

.....
Parmi les régions les plus riches en paysages alpestres susceptibles d'être reproduits par le pinceau, la Savoie

occupe incontestablement un des premiers rangs. Elle réunit, dans un espace relativement restreint, les sites agrestes et bocagers des premières pentes, les rivages vaporeux des lacs, les forêts, les cascades, les pâturages semés de chalets, peuplés de nombreux troupeaux, enfin les solitudes glacées, au milieu desquelles émerge le massif souverain, le Mont-Blanc. Elle participe à la fois de la nature du Nord et de la nature du Midi. Ses arbres, aussi vigoureux que ceux des Alpes septentrionales, qui possèdent d'autres avantages, sont d'un vert moins cru ; ses rochers sont plus chaudement colorés ; son ciel, voisin de celui de l'Italie, en a parfois l'éclat et la profondeur.

Si l'on excepte la vallée de Chamonix, qui est un caravansérail européen, le sol de la Savoie a encore conservé son cachet de simplicité primitive.

Elle n'a pas encore été marquée du sceau uniforme de la civilisation. Ses paysages n'ont pas encore été maquillés en vert, jaune et bleu par les enlumineurs. C'est une bonne fortune pour les artistes de trouver un coin du temple de la nature où les marchands d'images, les vendeurs de vues n'aient pas pénétré.

Tœpffer, qui était un habile écrivain doublé d'un artiste, avait une prédilection marquée pour le paysage *savoyard*. Dans un parallèle qu'il établit entre les Alpes bernoises et les Alpes de Savoie, il affirme que, sous certains rapports, ces dernières « ont un charme poétique plus simple, plus universel, plus attachant ; qu'elles sont plus riches d'atours pudiques, de grâces négligées ».

Dans la Haute-Savoie, les environs d'Annecy jouissent de l'avantage de concentrer dans une échelle de quelques centaines de mètres d'élévation des vues de plaines rappelant les horizons de la campagne romaine, un lac moitié suisse, moitié italien, et des belvédères offrant des perspectives imposantes sur les grandes Alpes.

Les montagnes du Charbon et du Parmelan, cette der-

nière surtout, sont les mines les plus fécondes de ce dernier genre de vues formant matière à tableau.

Il nous avait paru, lors de notre première ascension au Parmelan ¹, que plusieurs aspects de sa mer de rochers, qui a pour fond un amphithéâtre de chaînes alpestres, pouvaient figurer dignement dans un cadre doré. Désireux de nous assurer si cette nature prise sur le vif confirmerait notre opinion et la thèse que nous soutenons, nous avons essayé, cette année, d'organiser une petite expédition artistique pour conquérir des sujets de tableaux dans ces hauts parages.

Le corps expéditionnaire était composé : d'un peintre, M. Cabaud, qui, né au sein des montagnes, en connaît les contours et la couleur ; de M. Nanche, membre militant du Club Alpin, amateur de peinture ; de notre ancien guide Vergus, ex-clerc de la paroisse rurale de Naves, le Vatel obligé de tous les repas de noces de village et lieux circonvoisins, devenu chantre au lutrin de Notre-Dame de Liesse d'Annecy, depuis que nous avons révélé ses puissantes facultés musicales. Le guide Panisset et un jeune porteur, chargés de boîte à couleurs, chevalet, appareils photographiques et de deux jours de vivres, formaient, avec celui qui a écrit ces lignes, le complément de la troupe.

Nous avons à peine atteint les premiers gradins de la colline d'Annecy-le-Vieux que M. Cabaud est séduit par les charmes des ondulations des montagnes qui se balancent avec beaucoup de grâce à l'occident ; il s'éprend des grands chênes devenus presque aussi rares que les cèdres du Liban, et s'écrie comme Max dans le *Chalet* : « Arrêtons-nous ici ! » Quel beau sujet à peindre !

Nous fûmes obligé de rappeler à l'artiste, pour l'arracher à sa contemplation, qu'il était réservé pour de plus hautes destinées.

¹ Voir le Parmelan et ses Lapias, *Annuaire* de 1875.

Après 3 h. d'une ascension souvent interrompue par le récitatif périodique : « Arrêtons-nous ici », nous gravissons le sentier du Grand-Montoir, défilé *resserré* entre deux tours rocheuses d'une hauteur prodigieuse. Nos regards plongent d'un côté sur les aiguilles d'une forêt de sapins ; de l'autre, ils s'élancent vers le sommet de la plus haute tour dont le profil se dessine sur le ciel, et la base sur les avant-monts qui escortent le lac d'Annecy.

Haletant sous le poids de la chaleur et de son havre-sac qui contient des plaques photographiques impressionnées qu'il soigne comme la prunelle de ses yeux, M. Cabaud s'asseyait en disant : « Quel beau motif d'étude ! »

Chaque fois que l'artiste éprouve le besoin de se reposer, il découvre un motif d'étude ; et la troupe de répéter en chœur :

Arrêtons-nous ici. L'aspect de ces montagnes,
De crainte et de plaisir fait palpiter son cœur.

Lorsque nous eûmes franchi le pas des Contrebandiers, passage étroit réputé autrefois dangereux, mais devenu très-accessible, depuis que la sous-section d'Annecy du Club Alpin Français a fait sceller dans le rocher une barre de fer servant de point d'appui aux touristes, le guide Vergus qui nous précédait se retourne vers nous en disant : « Prenez garde, messieurs, prenez garde ; c'est ici que le malheureux père Clavel, le propriétaire du chalet du Parmelan, s'est précipité, il y a trois mois à peine. Tenez, voilà encore sur le bord du ravin le tronc de pin qu'il traînait avant sa chute. Il voulait élargir le sentier, suivant le désir de ces messieurs du Club Alpin. Il avait amené, dans cette bonne intention ce billot de pin qu'il tirait après lui au moyen d'une corde ; son jeune fils retenait le tronc par derrière. Tout à coup la corde mal assujettie se détache... L'enfant voit son père balancer dans le vide et disparaître : il se met à crier au secours, il sanglote sur

les bords du précipice sans pouvoir descendre le long des parois verticales du rocher. Ses cris désespérés ayant été entendus par les pâtres des chalets voisins, l'un d'eux se laissa glisser le long d'une corde jusqu'au fond du ravin. Il ne trouva plus qu'un corps glacé. Le pauvre père Clavel était mort sur le coup... Dieu ait son âme ! »

Ce récit nous avait tous vivement émus. Alpinistes et guides, nous avions tous connu le père Clavel, cet ancien soldat redevenu pasteur, cet aimable vieillard si vert encore malgré ses soixante-quatre ans, ce type de bonhomie intelligente et de franche gaieté... Tous, nous avions eu l'occasion d'apprécier sa cordiale hospitalité qui s'étendait au pauvre comme au riche : c'était le bon génie de ces lieux désolés.

Nous ne pensions guère, alors qu'il nous entretenait avec une ardeur toute juvénile de ses projets d'amélioration, pour faciliter l'accès du Grand-Montoir et la connaissance du pays, suivant son expression, qu'il mourrait bientôt victime de son dévouement aux intérêts de son pays et de l'alpinisme.

Les tristes réflexions auxquelles chacun de nous se livrait en silence sur la fin prématurée du père Clavel, sur la fragilité de la vie humaine, ralentissaient notre marche.

Il était nuit quand nous arrivâmes au dernier contour du défilé. Nous vîmes soudain apparaître, à la clarté de la lune, un cercle immense de gigantesques fantômes revêtus d'un linceul de glace : c'était le Mont-Blanc et sa suite... A nos pieds, une mer de rochers déroulait ses vagues pétrifiées. Nous marchions sur un plan incliné rocailleux : le sommet du Parmelan s'élevait devant nous et nous cachait une partie du ciel. Par un singulier effet d'optique, la lune semblait suspendue à quelques mètres au-dessus de la montagne. Les guides qui nous précédaient, hérissés d'instruments photographiques, paraissaient, suivant leur situation, se mouvoir comme des ombres fantastiques

dans la sphère lumineuse de la lune. Près de l'arête, l'illusion disparut. La chaste Diane s'avancait dans les hautes régions de l'empyrée. Elle répandait une vive clarté sur la mer de rochers. Les ondulations des lapiaz coupées de sombres crevasses, de gouffres insondables, réfléchissaient vivement ses rayons sur leurs aspérités. On aurait dit un paysage lunaire. Ça et là de noirs sapins se dressaient sur les points les plus élevés, pareils à des croix plantées dans un vaste cimetière.

Aux confins de la zone lumineuse s'étagent les masses obscures des montagnes secondaires. Plus haut, les flancs glacés des Alpes sont enveloppés d'une pénombre mystérieuse, tandis que les aiguilles et les dômes des cimes brillent d'un éclat argenté sur l'azur foncé du ciel constellé d'étoiles.

Quel étrange, quel magnifique spectacle ! répétaient à l'envi le peintre et l'alpiniste amateur : quel beau sujet de clair de lune !

Le chalet du père Clavel était abandonné, le guide en souleva la porte et les ascensionnistes pénétrèrent à l'intérieur. Rien n'en avait été enlevé depuis le jour de l'accident : la grande marmite, les assiettes jaunes, les verres fêlés, la cruche ébréchée, semblaient destinés à continuer après le père Clavel sa modeste hospitalité. Une provision de branches de pins était même préparée ; le feu allumé, on soupa tristement en regrettant le brave homme qui égayait les soirées par ses récits guerriers et ses joyeux refrains : le repas terminé, on gagna le fenil, mais le vent soufflait avec violence à travers les bardeaux de la toiture. M. Camille Dunant n'avait plus pour s'en garantir la chaude couverture que le père Clavel avait l'habitude d'enlever de son lit pour l'étendre sur ses hôtes comme un père dévoué l'aurait fait sur ses enfants.

Mon sommeil agité fut troublé, dit-il, par un mauvais rêve. Je songeais qu'un ouragan terrible emportait le chalet vers l'abîme dont il n'est en réalité séparé que de quelques mètres. Le père Clavel faisait des efforts surhumains pour le retenir au moyen d'une corde enroulée au-

tour de son poignet. Je cherchais, mais en vain, à sortir du fenil. J'étais retenu dans le foin par une force invincible. La corde se rompt... Je me sens rouler avec le chalet dans le vide, je bondis de rocher en rocher ; j'étais sur le point de toucher le fond ; j'allais me briser sur la pointe d'un roc lorsque je me réveillai. Il était temps, j'étais brisé par l'émotion. L'aube commençait à blanchir les solives de notre dortoir. Nous devions faire une chasse aux tableaux, avant le lever de l'aurore. Le signal du départ est donné ; chacun se lève en trois temps et quatre mouvements. Deux guides s'emparent des chevalets, cartons et appareils photographiques. Le chantre Vergus reste au quartier général pour garder les vivres et entretenir le feu sacré. Nous suivons les ondulations tourmentées du sentier qui longe la croupe gazonnée du Parmelan du côté du Midi. Au lieu du gazon ras dont elle était habituellement couverte, elle étalait un duvet herbeux constellé de fleurs éblouissantes de fraîcheur. Le guide Panisset nous explique que cette abondance relative d'herbe et de fleurs est due à l'absence des bestiaux, surtout des moutons ; lesquels tondent même les fleurs qui se blottissent dans les creux des rochers pour s'abriter contre le vent. Il y aurait là, dit-il, de quoi engraisser plusieurs douzaines de moutons... Nous ne nous attendions guère à cette conclusion essentiellement pratique, qui nous arrivait brusquement au moment où nous admirions ce riche écrin de fleurs enchâssé par des rebords rocheux ; mais, comme le fait très-justement observer M. Nanche : En toute chose, il faut considérer la *faim*.

Les motifs de tableaux ne manquent pas ; on en choisit un à 1,800 mèt. d'altitude et M. Cabaud se met à l'œuvre. M. Camille Dunant décrit, trop longuement pour nos lecteurs de l'*Annuaire* qui ne pourront pas l'admirer. « ce tableau vigoureusement dessiné, largement peint, d'un coloris vrai, d'un effet puissant et empreint d'un caractère remarquable de sauvage grandeur ; » il en critique ce-

pendant certains détails, il lui reproche surtout de ne représenter aucune figure humaine, « de ne pas offrir par conséquent un point de comparaison nécessaire pour se rendre compte de la grandeur relative des masses ».

M. Camille Dunant termine ainsi :

Malgré cette lacune, la Société alpiniste d'Annecy aurait été très-désireuse de posséder cette représentation vraie d'une montagne dont elle apprécie la sévère beauté. Ses modestes ressources ne lui permettant pas d'acquérir le portrait, elle a acheté l'original, c'est-à-dire tout le sommet du Parmelan, appartenant à la famille Clavel, — 12 hectares de pâturages et de rochers, — moyennant la modique somme de 800 francs.

Différents motifs l'ont déterminée à faire cette acquisition, nonobstant les difficultés qu'elle présentait : la crainte que la succession du père Clavel ne tombât dans les mains de pâtres inhospitaliers, les inconvénients de bâtir sur la propriété d'autrui, peut-être aussi le secret désir de pouvoir chanter en face du Parmelan les vers connus :

D'ici *je vois mon* beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel.

On dit que la propriété est un des plus solides fondements des Sociétés. Il serait à désirer, à ce point de vue, et sous beaucoup d'autres rapports, que le Club Alpin Français fût légalement autorisé à devenir propriétaire.

En attendant, la sous-section d'Annecy va renouer le fil de ses projets, brisés par la mort du père Clavel.

M. Mangé, l'architecte décorateur des fêtes d'Annecy, a préparé le plan d'un chalet pour le Parmelan, destiné à abriter les peintres qui seraient tentés de faire des tableaux de la nature alpestre, à 1,800 mètres d'altitude.

CAMILLE DUNANT,

Membre du Club Alpin Français,
Président de la sous-section d'Annecy.

DU ROLE DES FEMMES

DANS LES CLUBS ALPINS

Depuis que le *Club Alpin* est fondé en France et en particulier dans notre ville, nous nous sommes souvent demandé si les excursions de montagne doivent être l'apanage exclusif du sexe fort, ou si l'on peut espérer d'y voir participer des dames et même des demoiselles.

Si nous jetons les yeux sur les nations voisines, nous voyons la question bien diversement résolue : l'*Alpine Club* et le *Club Alpin Suisse* ont exclu les dames ; le *Club Alpin Italien*, puis ensuite le *Club Alpin Français* les ont admises.

Ce sont pourtant des Américaines et des Anglaises qui ont donné le signal des ascensions féminines. Ai-je besoin de rappeler les exploits de miss Brevoort, de miss Stratton, des misses Pigeon ? Une Italienne a fait il y a deux ans l'ascension du Cervin ; enfin, en France, sans remonter à M^{lle} Dangeville, nous pouvons citer, depuis la fondation de notre société, M^{mes} Millot, Gamard, Caron, Jackson, qui ont fait toutes les quatre l'ascension du Mont-Blanc ; M^{mes} Millot, Gamart, Caron, qui ont fait l'ascension du Mont-Rose et de la Jungfrau ; M^{me} Millot, qui a fait l'ascension du Cervin ; M^{me} Caron, qui a fait l'ascension du Schreckhorn.

Toutefois de telles courses sont de rares exceptions, et j'estime que ces hauts faits, classés trop souvent parmi les excentricités, ne pourraient servir ni d'exemple ni d'en-

traînement. Autre chose du reste est de faire une ascension, même difficile, avec le concours si efficace de plusieurs guides, ou de parcourir les montagnes pendant plusieurs jours avec le seul secours de ses propres forces ; il faut alors lutter contre la fatigue et avoir assez d'énergie morale pour réagir contre l'absence de ces mille détails de confortable et de bien-être, si nécessaires à la plupart des femmes.

Examinons d'abord si, par sa constitution, la femme doit être exclue des courses de montagne ; nous verrons ensuite si cet exercice lui est non-seulement permis, mais encore salubre physiquement et moralement. Nous examinerons, en dernier lieu, si la présence des dames voyageant en *touristes* ne constitue pas un avantage immense pour les pays qu'elles parcourent.

— La marche est-elle un exercice nuisible pour la femme ? Nous croyons fermement le contraire ; ceux de nos collègues qui exercent la médecine et que nous avons consultés à ce sujet, vous diront que bien des malaises, bien des infirmités du sexe qu'on appelle faible ne dérivent le plus souvent que du manque d'exercice. Combien de jeunes filles languissent dans l'anémie, dont les joues se couvriraient de roses éblouissantes si elles n'étaient casematées au logis par la routine la plus absurde ! Mais il y a loin d'une promenade ou même d'une longue traite fournie à pied sur un bon chemin, à une excursion proprement dite dans la montagne ; pour aborder la montagne, il faut une dose de résistance à la fatigue que nous refusons souvent aux dames. Cependant qui oserait parler de faiblesse quand on réfléchit à la prodigieuse dépense de force qu'une femme ou une jeune fille est capable de fournir en une seule nuit de bal ? Et cela au milieu d'une atmosphère viciée qui lui refuse l'élément principal de la vie, l'oxygène, et malgré l'embarras d'une toilette dont les secrets savants compriment souvent, comme des in-

struments de supplice, tous les ressorts de l'organisme !

Si donc une jeune fille, malgré ce concours de circonstances débilitantes, peut résister à de telles fatigues, de quel effort ne sera-t-elle pas capable lorsque, libre de corps et d'esprit, elle aspirera à pleins poumons l'air pur et vivifiant des montagnes ! — « D'accord, me dira-t-on, mais il nous faut de la toilette. Nous sommes ici-bas pour plaire, et rien au monde ne nous ferait consentir à abdiquer cette antique royauté de notre sexe. » — C'est-à-dire qu'une dame consentira volontiers à faire une course de montagne, mais à la condition expresse qu'elle ne changera rien à ses habitudes ; l'excursion deviendra seulement un prétexte à travestissement montagnard.

Vous avez tous rencontré en Savoie ou en Suisse quelqu'une de ces héroïnes poétisées par les gravures de mode : sa main, finement gantée, soutient un alpenstock d'une élégance rare ; sa robe très-courte, mais de la bonne faiseuse, laisse à découvert deux merveilleux brodequins à la Louis XV ; un chapeau plus ou moins tyrolien complète le costume. Ainsi équipée, elle ne craint pas d'affronter à mulet le *terrible Montenvers* ou en chaise à porteurs l'*orgueilleux Faulhorn*.

Signe particulier : derrière elle bourdonne généralement un essaim frisé de jeunes gens, non moins correctement gantés et équipés, qui *flirtent et papillonnent* en admirant la belle nature sous une de ses formes les moins alpestres assurément !

Voilà le mal ! et la faute en est moins à la femme, qui ne fait que son devoir en cherchant à plaire, qu'à l'homme qui l'admire dans cet accoutrement insensé. Insensé lui-même ; car il sera le premier à se repentir de son erreur lorsque cette femme qu'il admirait tant lui donnera des enfants faibles ou contrefaits ; heureux encore, si elle ne traîne pas jusqu'à la fin de ses jours une

existence souffreteuse pour avoir rempli le premier devoir de son sexe : la maternité !

Avant tout, une dame qui veut courir les montagnes dans de bonnes conditions doit fouler aux pieds tous ces préjugés de vanité ; ce n'est plus la mode, c'est le bon sens qui doit la guider dans la confection de son costume de course. Elle doit renoncer provisoirement à la chaussure légère, aux vêtements à draperies flottantes et surtout à cet infernal étai qui lui déforme la poitrine. Ce qu'il lui faut d'abord, c'est une bonne et forte chaussure, carrée du bout et du talon, avec de hautes guêtres qui la préservent de l'humidité. La robe, en tissu de laine, sera courte, mais parfaitement lisse ; elle est déjà assez gênante pour n'être pas surchargée d'ornements inutiles ou dangereux. La coiffure étant moins importante, on pourra se montrer plus tolérant à son égard, pourvu qu'elle résiste à la pluie et intercepte suffisamment les rayons du soleil. Un alpenstock à la fois léger et solide complètera l'équipement.

Voilà notre *touriste* armée en guerre ! Aurait-elle déchu dans votre estime ? Loin de là ! Quand vous verrez s'épanouir ses joues sous le souffle des monts, vous ne regretterez plus la poupée d'autrefois, et vous serez pénétrés d'une admiration plus juste et plus respectueuse.

Mais j'en parle bien à mon aise sans me douter d'un obstacle terrible : pensez-vous que l'*opinion* va vous laisser courir les monts avec dames et demoiselles sans mettre le *holà* et crier *gare* ? C'est vrai, je l'avoue ; mais j'aurais voulu l'oublier : nous avons en France la réputation, bien usurpée, d'être tous petits-fils de don Juan, et cette fleur fragile qu'on appelle la réputation d'une femme se fanerait comme la rose du poète entre le matin et le soir d'une journée d'excursion ; j'en suis honteux pour nous, mais le fait est certain. Que nous reste-t-il à faire ? Devons-nous abandonner la partie et continuer à respecter la femme comme un voleur respecte les banknotes étalés

derrière la grille du changeur? Non, messieurs, je crois qu'il y a mieux à faire : c'est de nous réhabiliter à nos propres yeux en montrant qu'aussi bien, et mieux, s'il est possible, que nos voisins les Suisses et les Anglais, nous possédons le sentiment exquis des convenances et de la morale.

Prêchons d'exemple en entraînant avec nous nos femmes, nos sœurs et nos proches parentes, et je suis certain que l'expérience prouvera qu'il n'y a qu'à gagner pour les deux partis à semblable jeu. Nos nouvelles compagnes d'excursion y gagneront la santé, le goût des connaissances utiles et le mépris des fausses vanités. De notre côté, nous adoucirons nos mœurs et nous abandonnerons ce genre un peu trop libre et sans gêne qui se contracte forcément à ne fréquenter que des jeunes gens. Pour tous, il résultera ce bénéfice précieux que nous apprendrons à nous connaître et à partager les mêmes goûts, gage assuré de satisfaction et de bonheur pour les relations futures dans la société.

A un autre point de vue, je vois un avantage immense résultant de la participation des dames aux courses de montagne : c'est qu'elles seules sont capables d'enrichir les pays qu'elles daignent parcourir. Ce ne sont point les touristes, mais bien les familles composées de dames et d'enfants qui, par leur présence, ont transformé la Suisse en nécessitant la création d'hôtels confortables et de routes nouvelles ; et je ne prévois pas d'avenir pareil pour nos belles Alpes du Dauphiné tant que les dames n'y mettront pas les pieds.

A ce propos, je me rappelle une bien jolie légende qui m'a paru renfermer une véritable prophétie : vous auriez pu l'entendre raconter dernièrement à la fête du Lautaret. Le conteur était le guide Clot, qui tient auberge à côté de l'hospice, à l'enseigne du *Vrai Lautaret*.

Il y avait une fois un pâtre qui gardait ses moutons à

l'alpe du Villard-d'Arène. Un soir, il était seul assis à l'entrée de la hutte où il allait passer la nuit ; son chien fidèle dormait à ses côtés. Le jour venait de s'éteindre et les glaciers avaient revêtu leur linceul de plomb qu'ils devaient garder jusqu'au jour. Le silence de cette solitude n'était troublé que par le tintement mélancolique des clochettes du troupeau ou parfois par le grondement lointain de l'avalanche. Le pâtre songeait sans doute à sa position misérable, à ce sort injuste qui le condamnait à rester seul dans ce désert pendant quatre mois de l'année, tandis qu'à la Grave, au Villard, plus près encore au Lautaret, des mortels fortunés pouvaient pendant toute l'année voir leurs semblables, manger du pain frais et coucher dans un lit !

Tout à coup il aperçoit une lueur blafarde qui, semblable à un *follet*, paraît sortir de terre ; effrayé d'abord, il veut fuir ; mais ses jambes se dérobent et la terreur le cloue au sol. Cette lueur, d'abord indécise, va grandissant et prend peu à peu la forme d'une femme vêtue de blanc. Plus de doute ! C'est la dame blanche de l'alpe qui a entendu sa plainte et qui vient à son secours ! La vision glisse sur le gazon en laissant derrière elle comme un sillage de lumière ; le pâtre s'élance à sa poursuite, car toute crainte s'est évanouie. La fée, car c'est bien elle, remonte jusqu'au sommet de l'alpe et va s'arrêter au sommet d'une roche noire qui émerge du gazon ; puis, se tournant vers le pâtre, elle lui indique du geste le bloc qui lui sert de piédestal, et disparaît au milieu des flammes et de l'or en fusion.

Inutile d'ajouter que le pâtre passa la nuit au pied de ce rocher et qu'au point du jour il y découvrit une mine d'or.

Telle est la légende que l'on raconte au Lautaret ; n'allez pas dire aux montagnards de la Grave que vous n'y croyez pas ! Sans vous faire un mauvais parti, ils concevraient de

vosre intelligence une bien piètre idée. Du reste, n'est-il pas avec les légendes des accommodements ? Et si nous ne croyons pas à la lettre qui tue, ne pouvons-nous pas croire à l'esprit qui vivifie ? Pour moi, je suis très-persuadé que du jour où les dames, certainement blanches, daigneront se montrer fréquemment dans les alpages aux pères étonnés, ces apparitions seront pour tous nos montagnards une belle et bonne mine d'or.

Puissent ces apparitions se produire bientôt et le plus souvent possible ! Alors seulement une ère de prospérité et de richesse commencera pour ces contrées si belles, mais si misérables, qu'on appelle le Dauphiné, l'Oisans et le Briançonnais !

— En dépit des sévères préjugés de notre ville, j'ai essayé cette année de réaliser ces beaux projets et j'ai la satisfaction de vous dire que la réussite a été complète : en compagnie de deux de nos collègues et de trois de leurs sœurs, j'ai fait plusieurs excursions parmi lesquelles l'ascension de Belledonne ; et, malgré les fatigues d'une nuit passée presque en plein air, malgré les vicissitudes du temps, nous sommes arrivés au sommet sans difficulté.

Un de vos collègues, depuis longtemps coutumier du fait, a accompli avec ses deux sœurs un voyage à pied de dix jours, en faisant en moyenne 30 kilomètres par jour.

Enfin, j'ai vu l'année passée deux jeunes enfants, dont une petite fille de douze ans, fournir des traites de huit à dix heures dans la montagne, et pendant plusieurs jours consécutifs.

Je pourrais multiplier les exemples, mais la cause est gagnée, j'en suis sûr ; il ne s'agit que de vouloir, c'est-à-dire d'oser. Aidez-moi donc, chers collègues, à prêcher cette croisade d'un nouveau genre, aidez-moi surtout par votre exemple. Le moment est venu de rompre avec un passé ridicule de préjugés et de routine.

Nous comptons déjà trois dames parmi nos collègues de la Section Lyonnaise ; puisse leur exemple être suivi par beaucoup d'autres, et je suis persuadé qu'en daignant partager nos courses et s'associer à nos travaux, elles n'en seront que plus dignes du sexe aimable dont elles font partie !

J. BERGER,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

VIII

HYGIÈNE DU VOYAGEUR

DANS LES CONTRÉES ALPESTRES

S'il est essentiel, quand on veut parcourir les altitudes, de posséder une santé robuste, de bons jarrets, de la patience et même du courage physique et moral, de ne craindre ni le froid ni le chaud, il ne l'est pas moins de prendre certaines précautions pour conserver ces qualités. Et, trop souvent, faute de soins qui sont d'ailleurs très-élémentaires, on risque de se trouver arrêté, on est soumis à des accidents qui peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences ou causer à ses compagnons des embarras sérieux.

C'est en qualité de vieux coureur de montagnes que je crois utile de faire part aux jeunes gens de mes observations à ce sujet.

Bien entendu, je ne m'adresse qu'aux personnes qui sont pourvues de bonnes jambes, d'un estomac complaisant, de poumons irréprochables, et d'une tête qui n'est sujette ni aux congestions ni aux vertiges ; qui ne sont ni pléthoriques ni anémiques.

Il est une illusion à laquelle sont sujets tous ceux qui, pour la première fois, visitent les contrées montagneuses. Il semble, au premier abord, que ces pentes abruptes, que ces sommets mêmes, ne sont pas d'un accès très-difficile.

A distance, les ravins ne paraissent être que des rigoles ; les forêts de sapins, des semis d'arbustes ; les glaciers,

des champs de neige coupés par quelques éboulis et quelques fissures sans conséquence. On part plein d'entrain, mais on ne s'est pas élevé à 500 mèt. que la respiration est précipitée, que les jambes refusent le service, qu'une sueur abondante pénètre vos vêtements et que le but à atteindre paraît s'éloigner. On croit atteindre un plateau : c'est une nouvelle pente plus raide qui se dresse devant vous. De loin, on a entrevu une fissure : c'est un précipice qui vous oblige à de longs détours ; telle prairie verdoyante qui, à distance, semble un délicieux tapis, n'est qu'un marécage dans lequel on enfonce jusqu'aux jarrets ; telle pente d'aspect sablonneux est un chaos de roches qui s'éboulent sous vos pas.

Aussi n'est-ce pas pour les alpinistes que j'écris ces lignes. Tous ont acquis l'expérience de ces matières et savent à quoi s'en tenir sur ces apparences trompeuses. Mais, ayant eu maintes fois l'occasion de rencontrer des voyageurs fort empêchés au milieu d'expéditions, parce qu'ils ne s'étaient pas rendu compte des difficultés de la route ou parce qu'ils avaient négligé d'adopter le régime convenable, il m'a paru utile de donner ici un aperçu sommaire des règles hygiéniques à suivre dans les ascensions.

Je suppose, répétons-le, qu'on est en bonne santé. La première condition, si l'on veut faire une longue course ascendante, est toujours de partir de grand matin, c'est-à-dire un peu avant le jour, et de ne prendre au départ que du café noir avec une bouchée de pain. L'air froid du matin dispose singulièrement à la marche, si l'on n'a pas l'estomac chargé. Mais, dès les premières pentes, il convient de régler son pas et d'avancer doucement, régulièrement, sans s'arrêter. Si l'on veut gagner du temps, lorsque l'on trouve un plan à peu près horizontal, on peut précipiter la marche, quitte à reprendre le mouvement régulier quand les pentes s'accusent de nouveau. Il faut évi-

ter autant que possible les efforts violents et tourner les obstacles afin de réserver les forces musculaires pour les moments où il devient vraiment utile de les développer.

On peut ainsi marcher sans s'arrêter pendant 4 h., soit de 3 h. du matin à 7 h. et atteindre l'altitude de 2,500 mètr. sans aucune fatigue, en supposant que le point de départ ait été à l'altitude de 1,000 mètr. environ.

C'est le moment de prendre quelque repos et de remettre du charbon dans la machine, c'est-à-dire de manger et de boire.

Ce repas peut consister en pain et fromage ou un peu de viande froide, ou un ou deux œufs durs ; le tout arrosé d'un verre de vin rouge, pas plus, pur ou mélangé d'un peu d'eau, s'il y en a de bonne dans les environs.

Alors on se remet en marche et, suivant les tempéraments, divers phénomènes se produisent.

Au-dessus de 2,500 mètr. d'altitude, et jusqu'à 3,000 mètr., certaines personnes éprouvent un grand bien-être et gravissent les pentes plus facilement que dans les parties basses. Les jambes sont plus alertes, le corps semble moins lourd, la respiration est plus facile. D'autres, au contraire, commencent à éprouver un serrement aux tempes, les oreilles tintent, le pouls s'élève jusqu'à cent dix pulsations et les jambes flageolent. Tous les vingt ou trente pas, il faut s'arrêter pour reprendre haleine. Ces symptômes, très-fréquents chez les personnes qui n'ont pas pratiqué les montagnes dès leur jeunesse, commandent la prudence, car ils sont les précurseurs de congestions qui peuvent avoir les plus graves conséquences. Le mieux, quand ils se manifestent avec continuité, est de ne pas persister, quitte à reprendre la même course ou une ascension équivalente deux ou trois jours après ; car il arrive que peu à peu on parvient à vaincre ces malaises. J'ai vu des personnes atteindre péniblement 3,000 mètr. qui, quinze jours après, s'élevaient sans souffrance au-delà de cette alti-

tude si, dans l'intervalle, elles s'étaient graduellement habituées aux ascensions.

Au-delà de 4,000 mèt., même chez les personnes habituées aux montagnes, à ce bien-être que l'on éprouvait entre 2,500 et 3,000 mèt., succède l'oppression plus ou moins prononcée, un sentiment de lourdeur dans les jambes et quelques-uns des symptômes signalés ci-dessus, une soif ardente et, parfois, une envie de dormir difficile à vaincre. Il faut se garder de boire, même du vin, pendant la montée, régler son pas et ne pas s'attacher à jeter sans cesse les yeux sur le point à atteindre; car il semble s'éloigner, et le découragement vous saisit.

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'ascensionnistes peuvent arriver à 4,800 mèt. environ; mais à cette altitude, bien peu sont en état de se livrer à une occupation exigeant quelque attention pendant un quart d'heure.

A 4,000 mèt. dans les Alpes, il est possible encore de se livrer à un travail, si, bien entendu, les conditions atmosphériques sont très-favorables; mais il faut un effort constant et une ferme volonté pour s'attacher à une opération quelconque; les guides s'endorment, s'ennuient et ont évidemment le désir de s'en retourner, à moins qu'eux-mêmes, ce qui arrive parfois, ne se prennent de passion pour l'objet qui vous occupe.

A cette altitude, les aliments n'ont pas de saveur, et s'arrêtent dans le gosier; il faudrait à chaque instant les arroser d'un liquide, et cependant il convient de boire le moins possible, et jamais d'alcool. Les œufs durs, le bon fromage cuit, le sucre se mélangent assez bien avec le pain qui, à ces hauteurs, est desséché et se réduit en poussière dans la bouche. Les boissons chaudes, telles que le vin chaud, le thé avec un peu d'eau-de-vie, le café léger, sont celles qui désaltèrent le mieux sans affaiblir l'organisme; mais il est assez difficile, à moins d'une installation, de se procurer ces sortes de boissons à une pareille

altitude. Si l'on doit demeurer en place à cette hauteur de 4,000 mètr. pendant plusieurs heures, il faut ne manger et boire que peu à la fois et souvent, et, pour tromper la soif, on peut tenir dans sa bouche un morceau de sucre candi.

On doit éviter l'eau-de-vie, le rhum. Le kirsch est moins pernicieux, mais le mieux est de s'abstenir, dans les ascensions, de toute liqueur alcoolique qui *coupe les jambes* et porte à l'engourdissement et au vertige, même à petite dose. Je me suis rencontré un jour à une hauteur de 3,800 mètr. environ avec un voyageur qui, ayant bu la valeur d'un verre d'eau-de-vie pur, se trouvait dans l'impossibilité de mettre une jambe devant l'autre. Les vins blancs, et surtout l'espèce de vin de Champagne qu'on fournit aux voyageurs dans les Alpes, sont de véritables *coupe-jarrets*. Il en est de même des limonades gazeuses dont il faut s'abstenir; d'autant que, plus on boit, et plus on éprouve le besoin de boire.

Pendant la montée, sur les glaciers surtout, l'éther est un excellent préservatif contre les défaillances et maux de cœur, mais il faut le tenir bouché avec le plus grand soin, car il se volatilise avec une rapidité prodigieuse.

Buvez du lait tant que vous voudrez en descendant, s'il est fraîchement trait; jamais en montant; alors il ne se digère pas et peut causer de véritables indigestions.

Si l'on fait une halte dans un chalet de refuge pour monter plus haut, il faut faire un bon repas d'œufs, de viande rôtie ou de jambon et de vin, de café noir; puis, attendre au moins une heure avant de se remettre en route, et, si l'on peut, sommeiller pendant quelques minutes. Tous les carnassiers à l'état de nature dorment après avoir mangé et ils n'ont pas tort. Il est imprudent, sitôt le repas terminé, de se mettre à gravir des pentes longues et difficiles. La digestion se fait mal, les jambes refusent le service, la sueur est abondante et parfois suivie de frissons.

Après une longue ascension, lorsqu'on descend à

l'hôtel, surtout si l'on doit recommencer le lendemain, il est bon d'attendre une heure ou deux et de se livrer au sommeil avant de manger. Ne pas trop boire d'eau. Le mieux est toujours, avant les mets, de prendre des boissons chaudes, thé ou café au lait; pas d'eau-de-vie.

Si la fatigue est grande, il n'y a aucun inconvénient à se mettre au lit aussitôt le repas terminé. Sinon, il est bon de marcher un peu avant de se coucher. Une promenade après le souper, quand on a marché tout le jour, est un des meilleurs moyens de se trouver reposé le lendemain pour repartir. Mais il faut alors éviter les refroidissements. Aussi, la première opération avant le repas de halte du soir, est, si la chose est possible, de changer de linge et de faire bien sécher les vêtements au feu.

D'ailleurs, l'ascensionniste ne doit jamais porter que des chemises de laine et des vêtements de drap, amples, le pantalon serré aux reins par une longue ceinture de soie ou de laine.

Les souliers doivent être très-forts, lacés, à semelles débordant l'empeigne pour préserver les pieds des heurts, et garnis de bons clous. Il convient, chaque soir, de les graisser avec soin pour entretenir la souplesse de la peau et les empêcher d'être brûlés par la neige. Il faut veiller à ce qu'il n'y ait jamais à l'intérieur des souliers quelque saillie ou nœud qui puisse offenser le pied. Au départ, un frottement à peine appréciable a causé une écorchure le soir, et il est impossible de marcher le lendemain. Il convient de ne porter que des bas de laine drapés lorsqu'on doit parcourir les glaciers, et d'interposer entre le bas et la semelle un léger feutre ou du gros papier à chandelles.

Les guêtres de forte toile ou de peau souple, bouclées par-dessus le pantalon, conviennent pour gravir les roches, les éboulis, les pentes couvertes de rhododendrons. Pour les glaciers, il faut la guêtre de laine attachée sur l'em-

peigne avec une ficelle. De tous les couvre-chefs, le chapeau de feutre mou est encore celui qui convient le mieux en ce qu'il est léger, tient bien sur la tête et garantit le visage. S'il fait très-chaud, on le porte sur un mouchoir de batiste enveloppant le crâne et tombant sur la nuque.

Il est nécessaire de se munir de gros gants de tricot et de manchettes de laine pour les altitudes supérieures, le froid au poignet étant une des premières causes de la congélation des doigts.

Pour les courses sur les glaciers au soleil, il est nécessaire de porter des lunettes à verres fumés et toile métallique, enveloppant entièrement les côtés des yeux, sous peine d'ophtalmies ou tout au moins de coups de soleil par réflexion qui sont fort douloureux. Quelques personnes même sont obligées de s'envelopper le visage d'un voile bleu ou vert pour éviter ces coups de soleil qui font gonfler les lèvres et le nez ; mais la peau s'habitue à la longue à ces épreuves, et on en est quitte pour quelques légères excoriations bientôt disparues.

Après de longues courses, il ne faut jamais se laver les pieds et les jambes à l'eau froide, mais employer l'eau tiède avec un peu de vin ou d'eau-de-vie ; pas de savon, et parfaitement sécher la peau avant de se rechausser. Ne jamais prendre un bain complet entre deux longues courses, ou tout au moins, le prendre très-court. Se laver les mains et la tête à l'eau pure autant que possible, à la température de l'atmosphère.

La transpiration, pendant les ascensions, est très-abondante, à ce point que les vêtements sont transpercés ; cependant je ne me suis jamais aperçu qu'on prit des rhumes. Cela tient surtout à la sécheresse de l'air dans le voisinage des glaciers, qui absorbe promptement l'humidité des vêtements et celle du corps ; si bien que, arrivant en nage sur un point très-élevé, on est aussitôt séché, surtout si le temps est clair ; il n'y a donc pas résorption.

Cependant, si l'on veut stationner, il est prudent de se munir d'un water-proof léger, qu'il est facile de porter attaché avec une courroie derrière le dos, et qui garantit de l'action directe de l'air frais, du brouillard et de la pluie. Il est bon même, lorsqu'on prétend s'arrêter pour travailler à une altitude considérable et qu'on arrive à la station, en sueur, d'ôter sa veste ou son paletot, de l'étendre au soleil, et de le remplacer par cet habit de rechange. Au bout de quelques minutes le vêtement est séché ; on le remet sur le gilet et la chemise encore humides ; puis, par-dessus encore, le water-proof. Bientôt vous êtes parfaitement sec. Ayant eu maintes fois l'occasion de stationner pendant quatre et cinq heures à des altitudes de 2,500 à 3,500 mètr., arrivant en sueur, j'ai toujours employé cette méthode et je n'ai jamais été incommodé, quoique la température fût assez basse parfois pour engourdir les mains.

Si l'on veut stationner à une altitude supérieure pour se livrer à un travail, il faut se reposer pendant quelques minutes avant de manger et de boire, et boire le moins possible. Si l'envie de dormir vous gagne, levez-vous, marchez ou livrez-vous à une occupation qui exige du mouvement. Le sommeil de jour, au soleil, sur les altitudes, cause une lourdeur de tête qui rend le travail presque impossible.

Il arrive que, pendant une ascension pénible et longue, lorsqu'on atteint une altitude supérieure à 3,000 mètr., on ne se rend plus un compte exact des objets et des distances, surtout en gravissant des champs de névé. La réverbération éblouissante de la neige, malgré les lunettes, la fréquence des pulsations, l'affluence du sang au cerveau produisent des illusions singulières. On croit toucher presque un rocher éloigné. Les ombres et les clairs semblent être la coloration différente d'une surface plane, et, si l'on croit voir des dangers qui n'existent pas,

on ne se rend pas un compte exact du péril réel. Quand ces phénomènes cérébraux se produisent (et ils ne se produisent guère que chez les sujets qui n'ont pas une très-grande habitude des ascensions), il faut s'arrêter quelques instants, fermer les yeux et attendre que cette sorte de vertigo soit passée pour continuer la montée. S'il persistait, mieux vaut ne pas forcer la nature et se résoudre à descendre, pour revenir une autre fois ; car, je le répète, la gymnastique de l'ascensionniste demande un certain temps d'essais et d'épreuves successives pour être faite sans danger ou tout au moins avec fruit. A quoi bon, en effet, monter sur un point très-élevé, si, en arrivant, les organes sont incapables de fonctionner régulièrement, s'il est impossible d'observer et de se rendre compte de ce que l'on voit, et si, de cette expédition, on ne rapporte que le souvenir d'une fatigue extrême et d'un état de malaise ?

Beaucoup d'accidents résultent des phénomènes cérébraux qui se produisent pendant les ascensions supérieures ; le moral est parfois ébranlé au point de faire oublier les précautions les plus naturelles, et l'ascensionniste qui a dépassé la mesure de sa force physique, ou qui n'a pas tenu compte à temps des avertissements de ses organes affectés, tombe tout à coup dans un état de prostration dont rien ne peut le faire sortir ; il ne demande qu'une chose : c'est qu'on le laisse dormir tranquille, quitte à en mourir ; il devient indifférent à toute recommandation, ne voit plus le péril, ne fait rien pour l'éviter, et semble avoir perdu le sentiment de responsabilité de sa personne. Les guides ne sont pas sans s'apercevoir de ces symptômes ; mais, soit amour-propre, soit le désir de ne pas manquer le but d'une expédition, il est fort rare qu'ils disent à l'ascensionniste : « Vous ne pouvez aller plus loin ! » Et eux-mêmes souvent sont les victimes de l'inexpérience de leurs voyageurs.

On ne saurait trop le répéter, il faut, pour devenir ascensionniste, se préparer, monter chaque jour un peu plus haut, habituer les poumons à la différence de la pression atmosphérique, successivement, et n'entreprendre une expédition longue et pénible qu'après en avoir mené d'autres moins difficiles à bonne fin et sans trop de fatigue. Il faut, par une assez longue pratique, avoir mesuré son pas à la dimension des jambes et à la force de leurs muscles ; il faut apprendre à monter en développant la poitrine autant que faire se peut, en tenant sa tête droite, en équilibrant convenablement le poids du corps, en faisant jouer les jarrets à propos, en choisissant bien la place où on met le pied, pour qu'il pose d'aplomb, en évitant toute dépense de force inutile, en réglant sa respiration et surtout en évitant les arrêts. En un mot, il faut que la machine fonctionne régulièrement, en dépensant toujours la même quantité de force, pour qu'elle puisse aller longtemps sans fatiguer ses organes.

Nous avons admis, en donnant ces prescriptions élémentaires, les meilleures conditions atmosphériques ; mais dans les montagnes, et notamment sur les altitudes, on est soumis à des changements brusques de température et à tous les désordres météorologiques, bourrasques, tempêtes, neige, grésil, pluie, brouillards, et cela dans l'espace de quelques heures. De 25° au-dessus de zéro, la température descend tout à coup à 2 ou 3° au-dessous de zéro. Trempé de sueur, vous êtes brusquement glacé, le grésil vous fouette le visage et le vent pénètre à travers les meilleurs tissus. C'est le cas de ne pas s'arrêter et de battre en retraite le plus rapidement possible, en enveloppant la tête, le col, les oreilles de son mouchoir, et en serrant les vêtements au corps avec des ficelles ou de petites courroies, dont il est toujours utile d'être muni. Alors, ne vous attardez pas ; prenez un peu de vin, du sucre qui entretient la chaleur, et descendez, rapprochés

les uns des autres si vous êtes plusieurs, en emboitant le pas du guide ; car les bourrasques de neige fine vous empêchent d'apercevoir les objets à 1 mètre de distance et vous aveuglent.

Les brouillards calmes ne présentent d'autre danger que de vous cacher les passages et de vous mouiller jusqu'aux os en peu de temps ; c'est le cas d'utiliser le water-proof en le serrant au corps comme il est dit. Mais, avec le brouillard, pas de précipitation : il faut prendre son temps pour ne pas s'égarer, s'arrêter souvent et se consulter, tenir le milieu bombé des glaciers autant que possible ou les arêtes rocheuses, les vapeurs étant toujours moins condensées sur ces points.

Par les temps de brouillard, il est beaucoup plus nécessaire d'avoir l'estomac garni que par les temps clairs, les congestions étant moins à craindre, la digestion se faisant plus facilement, et la fatigue résultant de la préoccupation morale et de l'incertitude des mouvements étant plus grande.

La colophane est un bon préservatif contre la congélation des doigts des pieds, qu'il faut toujours craindre aux altitudes extrêmes ; et, par mesure de précaution, on peut faire une pommade composée de colophane, d'huile d'olive et de cire fondues ensemble, avec laquelle on frottera les extrémités des membres inférieurs avant de s'aventurer sur les hautes neiges.

A ce préservatif on peut substituer le collodion riciné.

Si la congélation locale s'est produite aux pieds, aux mains, ce qui arrive parfois sans même que l'ascensionniste en ait la conscience, il faut se garder, comme moyen curatif, d'approcher les parties gelées du feu, sous peine de provoquer la gangrène ; mais il convient d'employer les frictions avec de la flanelle, les boissons chaudes douces, infusion légère de tilleul ou de thé, ou simplement eau chaude sucrée, en abondance, et jusqu'à provoquer des

vomissements, puis ajouter un peu d'eau-de-vie à ces boissons chaudes. Ce n'est qu'après ce premier traitement, prolongé pendant deux ou trois heures, qu'il faut tenter de rappeler par des lotions chaudes la circulation dans les extrémités attaquées.

Mais il est un point essentiel d'hygiène sur lequel je crois devoir appeler l'attention des ascensionnistes.

Le peu de nourriture que l'on prend généralement quand on fait des ascensions suivies, la qualité de cette nourriture, l'évaporation rapide à laquelle le corps est soumis, déterminent chez certaines personnes une constipation tenace qu'il faut vaincre à tout prix.

On est porté à admettre que le lait pris en abondance est un remède contre cette incommodité. Il n'en est rien. Le lait, si l'estomac le digère difficilement, provoque, il est vrai, des évacuations; mais alors l'estomac se fatigue, et tout l'organisme est affaibli. Si le sujet digère facilement le lait et que l'organisme se l'assimile rapidement, ce breuvage nourrissant contribue à la constipation, au lieu de la vaincre. Il est donc prudent d'emporter toujours avec soi, dans les expéditions qui doivent durer plusieurs jours, un injecteur léger et maniable, ne fût-il composé que d'un sphéroïde de caoutchouc muni d'une canule. Il suffit, pour y introduire l'eau tiède, d'en faire échapper l'air en le comprimant fortement et de plonger le tube dans le vase qui contient cette eau.

J'ai été témoin d'accidents assez graves survenus à des voyageurs constipés pendant plusieurs jours : maux de tête, congestions, vomissements, prostration morale et physique. En pareille occurrence, les Anglais usent volontiers de pilules purgatives; mais il ne faut employer ces moyens que si ceux que j'indique ne réussissent pas, ces purgatifs ayant toujours pour conséquence de fatiguer l'estomac et souvent de provoquer des diarrhées.

Contre la diarrhée qui parfois, mais rarement, affecte le

voyageur dans les montagnes, les pilules de diascordium sont excellentes, mais surtout le repos dans la position horizontale. Les blancs d'œufs, battus avec du sucre en poudre, de la gomme arabique et quelques gouttes de laudanum, composent encore un bon remède.

La pharmacie de l'ascensionniste peut se réduire à peu de chose : un flacon de teinture d'arnica, en cas de contusions ou de congestions partielles ; des fioles contenant du laudanum, de l'eau blanche, de l'alcali et de l'éther ; quelques pilules de diascordium, de la cire vierge, de la colophane, du diachylon gommé, en cas de blessures causées par des pierres ou de fracture d'un doigt, de foulure du poignet, accidents qui se produisent en tombant. Tout cela peut être facilement contenu dans une trousse.

L'ascensionniste doit prendre grand soin de ses pieds, puisque la moindre écorchure peut l'arrêter pendant des journées. Il faut que les ongles n'en soient ni trop courts ni trop longs, et on doit les couper carrément en ayant la précaution d'adoucir les angles au moyen d'une lime. Outre les soins de propreté qui sont naturellement indispensables, il convient, si la peau est rougie par places, et présente un commencement d'ecchymose, de baigner la partie affectée avec de l'eau pure dans laquelle on aura versé quelques gouttes d'eau blanche, ou un peu d'eau-de-vie. Si une ampoule s'est formée, on y passera, avec une aiguille fine, un fil de chanvre en manière de sétou, pour permettre au dépôt aqueux de s'écouler doucement. S'il y a écorchure, le mieux est de prendre du repos, pour éviter l'inflammation et les accidents qui en sont la conséquence. Si l'écorchure est peu étendue et qu'elle se cicatrise rapidement, il est nécessaire d'éviter tout frottement sur la croûte, qui détermine toujours un petit abcès ; par conséquent, disposer dans la chaussure des *hausse*s qui empêchent le cuir de toucher cette croûte pendant la marche.

Pour éviter que les chaussures ne se rétrécissent en séchant lorsqu'elles ont été fortement mouillées et que, en les remettant, elles ne serrent les pieds au point de les blesser, il faut les remplir de foin ou d'herbe bien sèche, les éloigner du feu et les tenir à l'air libre.

Nous terminons ces lignes consacrées à l'hygiène pratique des ascensionnistes par quelques considérations générales. Si le séjour des altitudes est favorable à certains tempéraments, il ne faudrait pas en conclure que les lieux élevés soient propices au maintien de la santé chez tous les individus. Le séjour des altitudes peut être très-nuisible comme il peut être très-utile, et l'état de la science ne permet pas de rien fixer à cet égard. — Bien entendu, nous n'entendons parler que des altitudes des Alpes et des Pyrénées; car, si nous nous avançons vers les régions tropicales, les sommets qu'en Europe nous considérons comme des altitudes extrêmes où la vie animale est soumise à certains accidents peuvent être et sont en effet habités.

Simla, ainsi que l'écrit Jacquemont dans sa correspondance, village situé à 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est considéré, dans l'Inde anglaise, comme un lieu de convalescence. Le choléra, qui jamais en Europe ne dépasse l'altitude de 1,000 mètr., s'élève dans l'Inde au-delà de 2,000 mètres.

« L'asthme, dit M. Le Roy de Méricourt, dans son excellent article sur les *altitudes*¹, sous ses diverses formes, serait une des maladies les plus répandues dans les régions alpines. M. Lombard explique ce fait qui lui semble naturel, et tous les observateurs des hauts pays seraient d'accord pour considérer l'asthme comme une conséquence naturelle de l'habitation des hauteurs et comme se montrant avec d'autant plus d'intensité que le lieu d'observation

¹ Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.

est plus élevé au-dessus du niveau de la mer. Mais M. Jourdanet, d'après sa pratique au Mexique, est conduit à regarder comme à peu près nulle l'influence de l'altitude sur la production de l'emphysème ; « car, dit-il, en même temps que nous avons vu les emphysémateux venus du niveau des mers se soulager à Mexico, nous avons la connaissance d'autres malades qui, ayant été primitivement atteints sur les hauteurs, ont éprouvé plus tard un soulagement sous la pression barométrique absolue. » Parmi les divers états morbides englobés sous le nom d'asthme, il eût fallu d'abord faire le départ de la névrose essentielle qui seule mérite ce nom, puis de l'emphysème dû aux efforts d'inspiration, si fréquents chez les hommes qui passent leur vie à gravir des pentes escarpées, et enfin des cas qui se rattachent aux lésions organiques du cœur. Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que les trois caractères de la pathologie des niveaux au-dessus de 2,000 mètr. sont loin d'avoir la valeur qu'on voudrait leur accorder. »

En effet, parmi les montagnards, les guides, les porteurs qui passent leur vie à gravir des pentes raides jusqu'à une hauteur de 3,000 mètr. et plus, je ne me suis jamais aperçu qu'il y eût, dans les Alpes, un nombre appréciable d'asthmatiques, et il m'est arrivé de rencontrer des voyageurs de la plaine, asthmatiques ou manifestant les symptômes de l'asthme, qui éprouvaient un soulagement notable à une altitude de 1,000 mètres. Je n'ai pas vu davantage que l'air des altitudes rendit fréquentes les maladies inflammatoires des poumons, même chez les sujets soumis à des hémorragies accidentelles pendant les ascensions.

Tous ces points sont obscurs et je n'ai pas la prétention de les éclaircir. Ce que ma propre expérience m'a démontré, c'est qu'il faut, si l'on veut devenir ascensionniste, s'habituer graduellement aux ascensions et séjourner

entre elles à une altitude qui ne soit pas inférieure à 1,000 mètres.

Mais partir du Havre pour arriver à Chamonix en trente heures et le lendemain tenter l'ascension du Mont-Blanc, c'est, on n'en saurait douter, au moins une imprudence.

Pour ma part, établi au chalet du Nant-Borant (altitude 1,450 mèr.), il m'est arrivé maintes fois de monter à la cime des Fours (2,800 mèr.), ou au centre du glacier de Tré-la-Tête, à l'altitude de 3,000 mèr., sans éprouver aucune fatigue, cela en deux ou trois heures et recommençant chaque jour une ascension équivalente, comme on ferait une promenade, tandis que, de la plaine arrivant à Saint-Gervais (altitude 800 mèr.) et montant le lendemain au Prarion (1,969 mèr.), la fatigue était sensible.

La première condition est donc, si l'on veut poursuivre des ascensions et les faire en conservant toutes ses facultés physiques et intellectuelles, indépendamment des précautions hygiéniques mentionnées dans ces pages, d'habituer l'organisme aux altitudes en procédant par une série de transitions, sans jamais forcer son tempérament.

E. VIOLLET-LE-DUC,

Membre de la Direction Centrale du Club
Alpin Français (Section de Paris).

IX

A PROPOS D'UN DICTIONNAIRE

GLOSSAIRE DU MORVAN

PAR E. DE CHAMBURE ¹

Théophile Gautier disait un jour à un jeune écrivain qui venait lui demander des conseils : « Lisez les dictionnaires. »

Les dictionnaires sont, en effet, les hôtels garnis de la littérature. Là se trouvent réunis des mots de toute origine. Les uns se présentent avec leurs titres de noblesse ou de haute bourgeoisie ; les autres, montrant un passeport qui leur a permis de franchir la frontière, espèrent, à force d'intrigues, se faire naturaliser. Il y en a qui viennent timidement du fond de leur province ; il y en a qui viennent on ne sait d'où, mots sans aveu qui, après avoir vécu d'une vie de bohème, disparaissent un beau jour sans laisser aucune trace.

Pour tous ces mots, qui nous arrivent de toutes parts, notre langue a, elle aussi, ses registres et poursuit sans se lasser son recensement. Qui donc a appelé notre siècle le siècle des dictionnaires ?

¹ Études sur le langage de cette contrée comparé avec les principaux dialectes et patois de la France, de la Belgique wallonne et de la Suisse romande. Un gros volume in-4° de 961 pages, à 2 colonnes. Autun, Dejussieu. Paris, Champion, libraire éditeur.

Ces hôtels garnis sont devenus des palais. Est-il besoin de citer l'œuvre admirable de M. Littré qui a su non-seulement dresser l'état civil de chaque mot, mais rechercher encore le nom des parrains qui doivent en répondre? On s'incline avec respect devant le Dictionnaire universel du xix^e siècle, rédigé par Pierre Larousse, vastes Pandectes du génie humain. Et que dire du Dictionnaire de l'Académie, élevé sur de telles bases et ciselé avec tant de soin, qu'il est presque impossible d'en prévoir la fin, — semblable à la cathédrale de Cologne, que, suivant la légende populaire, un veto diabolique empêche de terminer!

A côté de ces monuments, et pour en atténuer en quelque sorte l'imposante sévérité, s'élèvent des constructions modestes qui en sont le pittoresque prolongement.

Peu à peu la langue reconnaît les mots qui, nés dans les quartiers excentriques, sont les enfants-trouvés du langage, pourvu que ces enfants aient fait un chemin honorable; elle est surtout à la recherche de ces mots qui rendent en province, depuis tant d'années, de bons et loyaux services.

« C'est qu'il y a là, comme le faisait dernièrement remarquer la *Revue scientifique*, un riche trésor de vocables bien faits, admirablement conformés et issus de souche noble, c'est-à-dire de ce bon vieux langage français si pittoresque, si vivace et si mouvementé. Foin des grammairiens qui nous interdisent de dire, avec les Berrichons et George Sand, *fauchaille*, ce joli pendant du correct *semaille*, et *fauchure*, avec les gens du xvii^e siècle et Piron. Si l'on dit *boisettes* en Normandie pour désigner le menu bois mort dont les pauvres gens font des fagots, nous pouvons bien le dire à notre tour, ainsi que *faublette*, dont le sens de « petit conte » est si bien appliqué à ce charmant diminutif. *Désorceler*, qui a vieilli, est cependant

la contre-partie régulière et logique d'*ensorceler*, qui est resté en usage. »

Le patois morvandean, auquel M. Eugène de Chambure a consacré une étude digne d'un bénédictin de la Pierre-qui-vire, est rempli de ces expressions pleines de saveur. Le terme *arâgner* les bœufs ne peint-il pas le pénible effort du laboureur qui, tout en plongeant le soc dans le sillon, stimule ses bêtes au pas alourdi ?

Que dites-vous du vieux mot *ardez*, au lieu de regardez ? Et, pour exprimer la ténacité de quelqu'un, quel bon et ferme adverbe que celui-ci : *Ancreman* ! Parfois, au lieu d'un terme brutal, comme celui de mendiant par exemple, le patois a des périphrases toutes délicates : *Cherchou de pain*, disent les paysans.

« La pauvreté, la misère même qui tend la main, fait remarquer M. de Chambure, n'est jamais dans le Morvan un fait déshonorant. Ce n'est pas chez nous que les termes de belître, de coquin, de gueux, ont cours. »

Charleuf, dans ses *Promenades en Morvan*, a tracé un joli portrait du *cherchou de pain* :

« Le vieux cherche-pain s'annonçait par une prière, un *Pater*, un *Confiteor* en *Diou*... Avant de recevoir la provende, il baisait pieusement sa main, et, par ce signe d'adoration antique, il rapportait l'aumône à Dieu... Nul ne possédait comme lui nos légendes... Quand abondait la recette, il faisait la part des petits et des veuves, ne gardant rien au-delà de ses stricts besoins. Dans le mauvais temps, il prenait gîte sous le chaume de quelque vieille communauté, et, durant les longues veillées d'hiver, il contait ses intarissables histoires. Les jeunes gens lui disaient « mon père », ceux de son âge l'appelaient « mon par-rain ». Il allait, par procuration, aux neuvaines, aux pèlerinages, et gardait en tout temps, dans sa mallette d'écorce de cerisier, de la terre du tombeau des saints, puissante contre une foule de maladies... Un surnom

pris de son village ou de sa conformation physique servait à le désigner. Connue de tous, il était parfaitement accueilli. »

Voulez-vous continuer à feuilleter le glossaire? Voici le mot *ébaudi*, qui veut dire s'éclaircir, s'égayer. Le temps *s'ébaudit*.

Li jors s'est esbaudiz, belle est la matinée;
Li solaus est levez qui abat la rosée.

(GUI DE NANTEUIL.)

En français, le mot *embrun* est un terme de marine qui désigne un ciel chargé de nuages. Le patois morvandean a fait le verbe *embrunchir* : couvrir, obscurcir, voiler, cacher, et, au figuré, rendre triste, maussade : un ciel *embrunchi*, une cloche *embrunchie* (au son voilé).

Le verbe *grâcer* ne plaît-il pas mieux que l'expression un peu lourde rendre grâces?

La Fontaine, qui était le plus habile des écrivains, savait bien quel parti on peut tirer d'un vocabulaire comme celui-là. Le mot propre, le mot rustique, il le cherchait, il le prenait toujours.

« Quand il eut pris sa goulée », nous dit-il en parlant d'un paysan qui sort de table.

Pour peindre l'avidité malicieuse du renard :

« Et le drôle eût *lapé* le tout en un moment. »

Cette abondance d'*l*, soit dit en passant, ne rend-elle pas merveilleusement la façon dont le renard sait vider l'assiette?

C'est aux curieux que je laisse le soin d'apprécier dans toute son étendue le travail de M. de Chambure. Je n'ai voulu qu'indiquer d'un trait rapide toutes les ressources que les écrivains, les gourmets de lettres pouvaient trouver dans un livre comme celui-là. Après avoir terminé

son grand ouvrage, M. de Chambure demande au ministre de l'instruction publique d'établir une chaire de dialectes et de patois comparés. Nous nous associons de tout cœur à ce vœu patriotique.

RENÉ VALLERY-RADOT,
Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

MISCELLANÉES

MISCELLANÉES

EXCURSIONS DANS LES CORBIÈRES ORIENTALES

VALLÉE DE L'AIGUETTE, MONTAGNE RASE ET VALLÉE DE LA BOULZANE.

Le 24 septembre 1878, malgré des apparences de mauvais temps, je partis de Quillan à 4 h. de l'après-midi, accompagné de mon guide Henry Passet, pour aller coucher dans la vallée de l'Aiguette et monter ensuite au sommet de la Montagne Rase, d'où je devais avoir une vue générale de la partie des Corbières que je voulais visiter.

Je ne dirai rien des admirables défilés de la vallée supérieure de l'Aude, dont j'ai déjà parlé dans le Bulletin du Club Alpin. Après avoir dépassé le défilé de Saint-Georges, nous quittons la route nouvelle qui suit la rive gauche de la rivière et nous montons par l'ancien chemin, taillé en encorbellements dans les grandes parois rouges de la rive droite; sous nos yeux se creuse de plus en plus le bassin sauvage et boisé, entouré de roches immenses, où l'Aiguette vient tomber dans l'Aude.

Nous tournons bientôt à l'Est-Sud-Est et nous pénétrons dans la vallée de l'Aiguette : le torrent se précipite entre deux murs de roches sombres, étroit canal sur les bords duquel viennent s'appuyer de grandes pentes gazonnées, couronnées par les crêtes rocheuses du Tuc des Campets sur la rive gauche, du pic de Kérimals sur la rive droite.

La route, large et bien entretenue, suit d'abord la rive droite à une grande élévation au-dessus du lit de l'Aiguette ou de la Guette et contourne de petits ravins; puis, arrivée en vue du village de Sainte-Colombe, atteint le niveau du torrent; au Sud du village, construit sur le bord du chemin, se dressent les grands escarpements du castel de Béal et du rocher de Montorgueil; à l'Ouest, se montrent les grandes roches du Tuc de la Guilleron.

Sauf le village de la Fajolle, situé au fond de la vallée du Rébenty, je ne connais pas de village, dans les Pyrénées françaises ou espagnoles, qui ait l'air aussi retiré du monde.

2 h. 30 min. C'est aujourd'hui la fête patronale de Sainte-Colombe-sur-l'Aiguette; l'auberge est encombrée; la maitresse du logis ne sait pas un mot de français; Henry, de son côté, comprend difficilement son patois, et nous avons grande peine à nous assurer d'un diner et surtout d'un coucher. Pourtant tout s'arrange, et, malgré les chants des montagnards en gaieté, nous réussissons même à dormir.

25 septembre. A 6 h. du matin, il fait froid, il pleut à torrents et le vent fait rage. On s'est couché tard dans la maison; il serait inutile de chercher à obtenir un déjeuner. Henry allume le feu, prépare le thé, et bientôt nous sommes prêts à profiter de la première éclaircie. Vers 8 h. la tempête s'apaise, une dernière averse dégage le ciel, le soleil paraît à 8 h. 45 min. Nous partons pour nous rendre, par Counozouls et le sommet de la Montagne Hase, dans la vallée de la Boulzane.

Au-delà du village, nous laissons à gauche le sentier du Pas del Tréou qui mène directement à Counozouls, nous traversons l'Aiguette pour monter par la route de Roquefort de Sault sur la rive gauche du torrent. De tous côtés se montrent de grands rochers et de beaux arbres, peu ou point de cultures. Au fond de la gorge, l'Aiguette traverse d'étroites bandes de prairies, se cache sous des ombrages, franchit en cascade de petits défilés; sur la rive droite se dressent les beaux escarpements du rocher de Montorgueil.

30 min. Arrivés à la hauteur du confluent du torrent de la Clarianette, nous entrons dans cette vallée secondaire et nous en remontons la rive gauche, sur une longueur de 1200 mètr., jusqu'au débouché d'un ruisseau dont le ravin est séparé de la gorge de la Clarianette par un promontoire de roches abruptes; là, nous quittons la route de Roquefort de Sault, traversons sur un pont la Clarianette, longeons une forge et descendons alors, sur une distance d'un kilomètre, la vallée dont nous avions remonté l'autre rive; contournant ensuite les escarpements du bassin où la Clarianette se réunit à l'Aiguette, nous rentrons dans la vallée principale en nous maintenant à une grande élévation au-dessus de la rivière, qui tombe de chute en chute au fond d'une cluse étroite, bordée de chaque côté par des talus qui supportent de larges terrasses que dominent de hautes murailles de rochers.

La route suit la terrasse de la rive gauche; en face, sur la rive

droite, s'étagent les maisons de Counozouls. A gauche du chemin, semblables à des menhirs, se dressent çà et là des obélisques de granit. Nous dépassons de 600 mètr. la position du village; puis, descendant rapidement en retour vers l'Aiguette, nous franchissons la rivière et montons vers Counozouls.

1 h. Au Sud, se dessine la vallée supérieure de l'Aiguette, resserrée de nouveau entre des crêtes couronnées de rochers et barrée au loin par des montagnes aux sommets couverts de neige fraîche. Nous demandons le chemin le plus direct pour atteindre la Montagne Rase : on nous l'indique et un habitant ajoute : « Vous aurez beaucoup de vent là-haut, mais il a neigé cette nuit sur les hauteurs, et, si vous montez pour voir, vous verrez loin. » C'est bien là notre espoir; la neige en tombant a purifié l'air; de plus, les longues bandes de nuages sombres, chassées, de l'Ouest à l'Est, avec une effrayante rapidité, sont très-élevées et nous sommes presque assurés d'avoir la vue d'un panorama exceptionnellenent beau. Aussi, malgré l'ouragan qui, à chaque tournant du sentier, nous envoie des graviers à la figure, nous montons gaiement à l'Est, afin de franchir l'arête qui, du castel de Bénal, s'élève Nord-Nord-Ouest Sud-Sud-Est jusqu'à la cime de la Montagne Rase.

Un petit col nous conduit dans le val des Bailleurs, dont le torrent va se jeter dans l'Aiguette en amont de Sainte-Colombe. Ce vallon, en forme de conque entièrement boisée, encadrée de talus ou de roches dénudées, est une véritable solitude; involontairement on cherche des yeux l'ermitage ou la Chartreuse qui devait s'y trouver. Un sentier descend au fond du vallon, traverse le bois et remonte à l'Est vers un col gazonné; nous laissons ce chemin à gauche et montons au Sud-Sud-Est sur une large croupe en partie boisée; puis, nous escaladons des banquettes de rochers, et, ayant atteint un bouquet de bois qui nous garantit un peu contre la fureur de la tempête, nous profitons de cet abri pour examiner la carte et pour déjeuner.

1 h. 30 min. Par un temps calme, rien n'est plus facile que l'ascension de cette montagne; les vaches montent jusqu'au sommet; aujourd'hui, l'ouragan est tellement violent que c'est à peine si, une fois hors du bois, nous pouvons nous tenir debout, en gravissant les pentes herbeuses.

2 h. 10 min. Tuc Dourmidou ou Montagne Rase, 1845 mètr. Le vent souffle en foudre, selon l'expression des marins, et nous sommes obligés de nous étendre sur le gazon à 2 ou 3 mètres au-dessous de la pyramide élevée sur la cime, pour ne pas

être précipités dans les profondeurs de la forêt de Salvanère.

Du Balaitous à l'Ouest aux pitons des Albères à l'Est, aucune montagne dans les Pyrénées, pas même le Pic du Midi de Bigorre, ou le pic Cotiella, ne m'a donné la vue d'un panorama aussi complètement beau.

La chute de neige de la nuit a revêtu d'un blanc manteau tous les sommets dépassant 2000 mètr. d'altitude; elle a dégagé, clarifié l'atmosphère, et l'air a une transparence de cristal; en outre, l'immense bande de nuages noirs qui, très-haut au-dessus de nos têtes, se rue de l'Ouest à l'Est avec une rapidité vertigineuse, forme un immense abat-jour qui concentre la lumière, rapproche les objets les plus éloignés et donne, sans dureté, une netteté exquise aux différents plans du panorama qui nous entoure. Devant nous, au Nord, se profilent, comme sur une carte géographique, les divers chaînons des Corbières, gigantesques rides de pierres, couronnées d'étroits plateaux, qui semblent les *témoins* d'un ancien niveau général. Ces chaînons sont dominés dans leur ensemble par le fier et sauvage pic de Bugarach, superbe dans son isolement; plus loin, au-delà du chaînon d'Alaric, se déroule, en plein soleil, la plaine du Languedoc avec ses cultures, ses villes et ses villages.

A l'Est, se montrent la plaine du Roussillon et la Méditerranée, au Sud, par-delà les montagnes de Madrès, se dressent les sommets du Canigou, entièrement drapés de neige, étincelants sous le soleil; à l'Ouest-Sud-Ouest, sont les pics du Llaurenti, d'Orlu, de Pailhers, etc.; à l'Ouest, le pic Saint-Barthélemy, les montagnes de l'Ariège. A nos pieds, Est-Nord-Est, s'étend la noire forêt de Salvanère qui remplit, jusqu'au bord, toute la conque immense formée par le Pech Pédro, la Montagne Rase, le Pla Lébat, la serre de l'Escale et le pic de la Rouquette; au Sud-Est, le col de Jau, dominé par la Glèbe et par le Bernat-Salvage; au Nord, la vallée de la Boulzane, fermée d'abord par les grandes roches du défilé de Salvezine, puis barrée, au loin, par les escarpements qui supportent la forêt des Fanges.

Le périgraphe de M. le colonel Mangin pourrait seul rendre avec exactitude tous les plans et tous les détails de ce panorama, auquel je ne connais pas d'équivalent dans toute la chaîne des Pyrénées; il réunit, dans un merveilleux ensemble, la grande montagne, les Corbières, la plaine et la mer.

Sur la cime, à 4 h. de l'après-midi, le thermomètre indique 3°. Aussi, après une demi-heure donnée à l'admiration, nous quittons le sommet, charmés, mais transis. C'est à peine si nous

pouvons tenir nos bâtons; nous attachons solidement les coiffures, nous nous serrons, avec des courroies, nos vêtements autour du corps, puis nous partons vers le Nord-Nord-Est, laissant à nos pieds la forêt de Salvanère, et suivant une longue croupe gazonnée.

Chaque fois que cela se peut, nous cherchons à nous abriter derrière l'arête, contre l'ouragan qui nous prend de flanc, mais le vent plonge sur nous et nous fait vaciller. Chacun de nous, à tour de rôle, est chassé par la tempête et obligé de se cramponner aux touffes de gazons, pour ne pas être jeté à terre ou précipité dans les ravins; nos bâtons nous sont une gêne, presque une cause de danger; deux fois j'ai la jambe gauche jetée contre la jambe droite et je me blesse les chevilles; pareille mésaventure arrive à Henry. Nous fuyons aussi vite que possible, mais, à plusieurs reprises, l'un de nous est arrêté net, presque suffoqué, obligé de tourner la tête pour que la respiration ne soit pas coupée par le vent qui, sans relâche, nous frappe la figure. Jamais, même au bord de la mer, même par une tourmente de neige dans la montagne, je n'ai entendu la tempête mugir avec autant de violence, et surtout d'une manière aussi continue; c'est terrible et grandiose.

Après 40 min. de marche, arrivés au-dessous de l'arête du col, et cette fois à l'abri du vent, nous échangeons enfin quelques paroles; mais nous sommes tellement assourdis que, pendant deux ou trois minutes, nous ne nous entendons pas parler.

2 h. 30 min. de Sainte-Colombe. Au col, nous avons le choix entre deux sentiers : l'un qui descend et suit un affluent de la Boulzane; l'autre qui suit la crête, en traversant la lisière du bois de Lorry. Le vent est trop violent, même ici, pour que nous puissions déployer la carte, et nous prenons à tout hasard le chemin du haut dont les bois nous abriteront; plus loin nous vérifions notre route; nous sommes dans la bonne voie et nous continuons par un excellent chemin forestier qui se dirige à l'Est à travers des taillis, de grandes futaies, des clairières et des broussailles. Arrivés hors du bois, nous descendons vers des borderies groupées sur un mamelon; puis un sentier en zigzag nous conduit au fond d'un ravin dénudé que suit une route bien tracée. Une fillette nous dit que c'est la route de Sainte-Colombe à Montfort par le col de l'Hommenet; tournant au Nord-Nord-Est, nous entrons dans la vallée de la Boulzane, et suivons la rive gauche de la rivière, bordée de prairies, auxquelles succèdent des cultures et des bouquets d'arbres. Des noyers, des ver-

gers, quelques maisons commencent à se montrer, et bientôt nous entrons dans le village de Montfort, 785 mèt., entouré d'une ceinture de grands arbres, et bien situé au bord d'un bassin plein d'air et de lumière.

4 h. Je comptais prendre une tasse de café dans ce village, afin de ne pas nous arrêter avant d'avoir atteint la Pradelle ; mais il n'y a rien à l'auberge et nous continuons notre promenade. La route, carrossable depuis Montfort, suit à l'Est-Nord-Est la rive gauche de la Boulzane ; peu à peu la vallée se resserre : le versant de la rive droite, très-boisé, est couronné de grandes roches ; sur la rive gauche sont des pentes rocheuses revêtues de broussailles et de lavandes en fleurs.

4 h. 15 min. La route, qui descend assez rapidement, atteint presque le niveau de la rivière ; il y a de l'eau à portée, du soleil, et pas de vent ; nous en profitons pour faire halte et manger un morceau, puis nous repartons.

4 h. 30 min. Gincla est un gros village, contenant des scieries, des forges, et, nous a-t-on dit, une excellente auberge. Nous traversons le bourg, nous passons sur la rive droite de la Boulzane, et, après avoir longé l'auberge, qui a bonne apparence, nous franchissons un petit défilé et revenons sur la rive gauche de la rivière qui se dirige à l'Ouest-Nord-Ouest.

La vallée, fermée au Sud par le défilé de Gincla, fermée au Nord par le défilé de Salvezine, se transforme en un large et sauvage amphithéâtre de forme ovale, aux talus gazonnés, couronnés par les roches immenses, courbées en deux hémicycles : des escarpements du roc Long, du Pech des Carabatets et d'Ayguesbonnes, sur la rive droite ; des escarpements de la serre de la Bouisse et du Pla d'Estable sur la rive gauche. Au milieu de cet amphithéâtre, la Boulzane coule, en contre-bas de la route, entre de belles prairies complantées de peupliers.

Sur une large terrasse, au débouché du ravin de Faussibre, se montre, sur la rive gauche, le hameau de Salvezine. En aval du hameau, les roches du pic d'Estable s'avancent en promontoire, pénètrent comme un coin dans la vallée, refoulent la Boulzane à l'Est et tombent à pic presque en surplomb dans le lit de la rivière qui se glisse entre ces roches criblées de cavernes, et la muraille moins perpendiculaire d'Ayguesbonnes. La route est taillée dans le roc. Ce défilé, très-court d'ailleurs, est sinistre. Tout à coup nous débouchons dans un beau bassin de prairies, frais et tranquille, vivement éclairé. Nous dépassons une grande scierie et nous voyons se dresser au Nord, à 200 mèt. de hauteur

au-dessus du village de Puylaurens, les ruines de la forteresse royale de Puylaurens, perchées sur un piton isolé.

Elle a encore grand air, cette antique forteresse qui fut mise sous la main du roi de France en 1278; très-agrandie alors, elle devint une place d'armes destinée à défendre les Marches du pays de Languedoc contre les entreprises des Aragonais, possesseurs du comté de Roussillon. En 1789, la forteresse était encore gardée par quelques mortes-payes.

5 h. La route passe devant le village, entouré de cultures et de bouquets d'arbres, traverse un défilé formé par le rocher du château et par les contre-forts de la serre d'Arquières et aboutit au hameau de la Pradelle.

5 h. 20 min. Ce hameau est situé au débouché du val supérieur de la Boulzane, près du confluent du ruisseau de Magnac. Au Nord, se dressent les escarpements du Tuc d'en Faouret et du cap de Fer, revêtus de la grande forêt des Fanges. Ici, la Boulzane qui, jusqu'alors, avait une direction Sud-Nord, semble continuer l'alignement des vallées de Magnac, d'Alies et du Rébenty et tourne droit à l'Est.

J'ai une excellente chambre à l'auberge, un dîner suffisant, le tout à des prix très-modérés.

FORÊTS DES FANGES.

Le 26 septembre, au lever du soleil, le vent est tombé, mais la forêt des Fanges est entièrement dans le brouillard; à 7 h., il pleut et je regrette le vent qui au moins soutenait les nuages et les chassait au loin; enfin, vers 9 h. la pluie cesse, les nuages sont moins opaques, et nous nous disposons à partir. L'hôte nous procure pour guide un jeune garçon qui nous conduira dans les plus beaux quartiers de la forêt et nous mettra ensuite sur le chemin conduisant à Belvianes et à Quillan.

A 9 h. 35 min., nous quittons la Pradelle, traversons à deux pas du hameau le ruisseau de Magnac et montons par un sentier tracé en lacets sur de grandes pentes terreuses. Après avoir successivement contourné deux ravins, nous atteignons, en 35 min., la lisière de la forêt; à ce moment, un pâle rayon de soleil éclaire au Sud la haute vallée de la Boulzane et à l'Est sa partie inférieure bordée par de gigantesques murailles qui se perdent au loin dans le brouillard; nous entrons sous bois et, quittant le chemin qui nous conduirait au col de Saint-Louis et à la route de Caudiès, nous visitons d'abord la Sapinière; puis, nous tra-

versions une partie de la forêt pour aller voir le quartier de la Serre, où des milliers et des milliers de sapins, escaladant les pentes, descendant dans les ravins, se dressent en colonnades immenses ; sauf dans la forêt de Boussons (Vosges, entre Saulx-en-Rupt et Vexaincourt), je ne me rappelle pas avoir vu un aussi bel aménagement de forêt. Les sapins du rio Vello, du rio Bueno, de Gistaïn ou du Montarto sur le versant espagnol des Pyrénées sont plus grands encore ; mais c'est au hasard que croissent ces beaux arbres au milieu des frênes et des hêtres ; ici, c'est tout un quartier de forêt, composé d'arbres du même âge, de même essence, ébranchés jusqu'à la cime : c'est réellement magnifique. Henry Passet, émerveillé, s'écrie : « Nous pourrions pourtant avoir de pareilles forêts à Gavarnie, si on ne les avait pas détruites à plaisir. »

De grandes routes empierrées¹ permettent de visiter facilement la forêt des Fanges ; celle que nous suivons, encaissée entre des talus, ou construite en remblais au-dessus de fondrières remplies d'arbres, dont les cimes viennent affleurer le chemin, traverse une partie du plateau (altitude moyenne, 1,000 mèt.). La scène varie constamment ; ici, ce sont des futaies, plus loin de sombres et d'épais massifs, puis des clairières, des taillis, des pépinières.

Arrivés à peu de distance de la cantine des ouvriers, nous nous installons pour déjeuner ; une tranche de corn-beef et une grappe de raisin nous font un excellent repas ; seulement, pour dessert, la pluie commence à tomber en rafale, le vent siffle dans les sapins et secoue sur nous des rideaux de pluie ; c'est réellement très-beau, mais un peu humide ; et, mouillés pour mouillés, il est préférable de se remettre en marche. Nous partons au plus vite pour aller nous abriter et nous sécher au Pavillon des Gardes. Là, nous trouvons du feu et bon accueil ; du thé nous réchauffe, nous causons avec les bûcherons qui, eux aussi, se sont mis à l'abri ; puis, la pluie, qui avait redoublé, diminue peu à peu ; le vent se calme, et à 2 h. nous quittons nos hôtes improvisés.

Un charmant sentier à travers bois nous permet de gagner rapidement le chemin de Belvianes et de Quillan ; et notre petit guide nous quitte enchanté de son modique salaire. La route de chars longe d'abord la partie supérieure de la forêt ; le temps s'est levé ; à l'Est-Nord-Est se montre le massif superbe du Buga-

¹ Une route carrossable va du col de Saint-Louis au Pavillon des Gardes ; d'autres routes sont en construction.

rach ; à nos pieds, au Nord, et très-bas, court Est-Ouest la petite vallée de Saint-Bertrand, que traverse la route de Perpignan par le col de Saint-Louis. Les bûcherons nous ont recommandé de ne pas chercher à descendre vers cette route, disant qu'eux-mêmes, malgré leur habitude de la forêt, n'aiment pas à s'aventurer sur ces pentes coupées de fondrières, de banquettes de rochers et couvertes de fourrés impénétrables ; aussi, nous n'avons garde de nous y engager et nous suivons le chemin ; à droite, à gauche, en face de nous, sont des bois : nous sommes entourés d'un océan de verdure, tandis que, au loin, à l'Ouest, la vue s'étend sur les belles crêtes rocheuses de Quillan et de Pierre-Lisse ou Pierre-Lis.

1 h. 10 min. de marche rapide nous conduit du Pavillon à Belvianes. Nous laissons le village à droite, un pont sur l'Aude nous fait atteindre la grande route et, 30 min. après, Quillan. Il faudrait compter à la montée 2 h. 30 min. de Quillan au Pavillon, soit environ 3 h. 30 min. jusqu'à la Pradelle.

VALLÉE DE CAUDIÈS ET VALLÉE DE L'AGLY.

Dans la soirée du 26 septembre, le temps paraît se remettre tout à fait au beau, le baromètre monte ; je me décide à partir le lendemain matin pour aller visiter la vallée inférieure de la Boulzane ou vallée de Caudiès et la vallée de l'Agly, et, afin de gagner une journée, j'arrête des places dans la diligence de Quillan à Saint-Paul.

Le 27, à 5 h. du matin, nous quittons Quillan. La nuit est encore sombre, mais l'aube commence à poindre lorsque la voiture pénètre dans le défilé de Pierre-Lisse. La matinée est froide, mais très-belle, et déjà le soleil dore légèrement les crêtes. Presque en face du débouché de la vallée du Rébenty, nous traversons l'Aude, nous entrons dans le vallon d'Alies que nous remontons, nous franchissons un petit col et nous descendons par le vallon de Magnac vers la vallée inférieure de la Boulzane, que nous rencontrons à la Pradelle. Là, je trouve la partie de la vallée que j'avais entrevue hier du haut de l'escarpement de la forêt des Fanges. La vallée, large, ondulée, bien orientée, bordée de hautes murailles de roches qui courent sur les deux rives de la Pradelle à la coupure de l'Agly et au delà, est de toute beauté sous la lumière si fine du matin. Je ne puis exprimer le charme exquis, pénétrant, de tout ce beau pays, et je ne saurais mieux faire que

de citer l'impression de d'Archiac, le savant géologue qui, mieux que personne, connaissait toute cette région :

« Comprise entre deux murailles rocheuses presque verticales, cette vallée (de la Boulzane) a quelque analogie avec celle du Graisivaudan, vue de Grenoble ; mais, si cette dernière se fait remarquer par l'abondance des eaux, la richesse et la fraîcheur de la végétation et la plus grande élévation des montagnes qui la bordent, surtout à l'Est, la vallée de Caudiès l'emporte par l'élégante symétrie et l'originalité de ses lignes de perspective, par les contours hardis et harmonieux à la fois de ses profils, et surtout par ces tons chauds et vigoureux que revêtent ses divers plans, lorsqu'on peut les admirer par un beau jour d'été au lever ou au coucher du soleil. Il y a un charme infini dans l'aspect que prend alors toute la nature voilée d'une riche teinte mélangée de pourpre et d'or, diversement nuancée, suivant l'éloignement des objets ; sa transparence parfaite n'ôte rien à la pureté ni à l'extrême finesse des contours montagneux, toujours détachés sur le fond du ciel, avec cette netteté particulière inconnue dans les régions du Nord¹. »

Nous traversons le gros bourg de Caudiès-Saint-Paul ; puis, suivant, sur une longueur de 11 kilomèt., la rive droite de la Boulzane, nous longeons les magnifiques escarpements du roc Rouge et de Vente-Farine, qui nous dominent d'environ 350 mètr. ; tandis que, au Nord, de l'autre côté de la vallée, large de 5 kilomèt., les murailles du roc Paradet se dressent à 590 mètr. au-dessus du lit de la rivière. La distance nous semble courte. Nous franchissons la Boulzane, traversons l'Agly et entrons dans la petite ville de Saint-Paul-d.-Fenouillet, située entre la coupure du chaînon de Saint-Antoine-de-Galamus au Nord et la coupure du pont de la Fou au Sud.

A 8 h. 30 min. du matin, nous arrivons à l'hôtel Saint-Pierre, et à 10 h. 30 min. nous partons, mais cette fois à pied, pour visiter la vallée inférieure de l'Agly jusqu'à Estagel.

Une rue conduit, au Sud, dans la campagne et se continue en une route ombragée qui suit la rive droite de l'Agly ; devant nous se montre l'étroite coupure du pont de la Fou qui sert de passage à l'Agly. Les roches de la Fou, dessinées par le vicomte d'Archiac

¹ Vicomte d'Archiac, *les Corbières*. Études géologiques d'une partie des départements de l'Aude et des Pyrénées orientales. *Mémoires de la Société géologique de France*. 2^e série, t. VI, deuxième partie, p. 227. Paris, Gide, 1859. In-4°, gravures, coupes et cartes.

et souvent reproduites d'après lui, sont trop connues pour qu'il soit utile de chercher à les décrire.

Avant de pénétrer dans l'ombre projetée par les hautes falaises du défilé, je m'arrête pour voir encore en pleine lumière cette large vallée ondulée, traversée si étrangement, Nord-Sud, par l'Agly et bordée par de gigantesques murailles qui se sont fendues sur les deux versants pour laisser passer la rivière, tandis que, près de Saint-Paul, une légère ride de terrain, haute de 27 mètr. et presque invisible, suffit pour faire de cette longue dépression une vallée à double pente.

Le défilé franchi, nous entrons dans la vallée inférieure de l'Agly. Laissant à droite le chemin de Sournia, nous suivons la rive droite par un chemin de chars, tracé à une certaine élévation au-dessus du lit du petit fleuve, ombragé çà et là par de beaux arbres, dont la verdure fait ressortir les tons jaunes ou rouges du sol. Sur l'autre rive, et dominant des terrains brûlés par la sécheresse, se dresse l'étroit et long chaînon de Lesquerde qui sépare la vallée de l'Agly de la vallée de la Maury, continuation de la vallée de la Boulzane ; dans un repli de la montagne se cache le pauvre village de Lesquerde. Bientôt nous arrivons en vue de Saint-Arnac, pittoresquement étagé sur le roc del Gorp, mamelon de marbre qui forme promontoire, s'avance dans la vallée et force l'Agly à se replier vers l'Ouest. Je dirai à ce propos, et une fois pour toutes, quelques mots des nombreux changements de direction de l'Agly qui tour à tour se dirige Ouest-Est, Nord-Sud, Est-Sud-Est, Sud, Ouest-Sud-Ouest, revient à l'Est-Sud-Est, passe au Sud, puis à l'Ouest-Sud-Ouest, prend ensuite une direction générale Est-Sud-Est jusqu'à Caramany, et se dirige alors à l'Est-Nord-Est jusqu'au confluent de la Maury ; la vallée dessine un vaste triangle, dont la base Nord, formée par le chaînon de Lesquerde, a 17 kilomèt. de longueur du pont de la Fou au confluent de la Maury, et chacun des côtés du triangle, du pont de la Fou au Nord, à Caramany au Sud, sommet du triangle, et de Caramany au Sud, à Estagel au Nord, a 11 kilomèt. de développement (sans tenir compte des flexions secondaires à l'Ouest ou à l'Est), et 7 kilomèt. 500 mètr. de rayon de Caramany à la muraille du Nord.

Des massifs d'oliviers, de figuiers, d'arbres à fruits, entourent la base du roc del Gorp, lui faisant une ceinture de feuillages où toute la gamme du vert est représentée ; au-dessus de cette masse de verdure, le village de Saint-Arnac, aux maisons dorées et brunies par le soleil, se détache en vigueur sur un fond

de roches d'un rose vif qui jaillissent du sol brûlé des talus supérieurs et vont découper leurs fines silhouettes sur le bleu du ciel.

« Sommes-nous en France ou en Espagne ? » me dit Henry. Je lui réponds que nous sommes dans les Corbières et nous continuons notre route en suivant la flexion de la vallée qui contourne le mamelon de Saint-Arnac. Après l'avoir dépassé, nous commençons à rencontrer des vignes, qui bientôt envahissent tous les coteaux et ne laissent plus aucune place à d'autres cultures, sauf aux environs immédiats des villages. Je puis affirmer que les raisins noirs de la vallée de l'Agly sont délicieux.

Au-delà des escarpements de la Serre de Verges, qui refoulent de nouveau l'Agly vers l'Ouest, nous contourmons le ravin de la Rivérale et arrivons (1 h. 50 min.) en vue du village d'Ansignan, perché sur les pentes de la rive droite. A ses pieds sont de belles prairies, des bouquets d'arbres et quelques cultures, irriguées au moyen d'un pont-aqueduc fort ancien. Nous montons, nous traversons le village, et, laissant à droite un chemin qui suit la vallée de la Desix et conduit par Pezilla et Sournia dans la vallée de la Tet, nous descendons rapidement pour franchir la Desix près de son confluent avec l'Agly ; puis, nous remontons sur la rive droite de cette dernière rivière. Au fond de la vallée s'étendent des prairies, les versants sont revêtus de vignes ; à droite du chemin se dressent des pentes tantôt plantées en vignes, tantôt dénudées ou couvertes de broussailles, de lavandes et de thyms qui embaument l'air ; au bord de la route sont des chênes verts, des figuiers, des haies de ronces et d'églantiers. Après une assez longue marche, pendant laquelle nous avons un peu d'ombre et beaucoup de soleil, nous voyons se dessiner une route carrossable qui descend en grands lacets vers l'Agly, franchit un pont de pierre et se dirige à l'Est-Nord-Est, le long de la rive gauche, vers Planèzes et Latour de France. Là, j'hésite entre deux voies à suivre : cette route poussiéreuse, ensoleillée, qui, se tenant au fond de l'Agly, ne me fera voir que le fond de la vallée, ou le chemin de Caramany et de Cassagnes, qui, suivant les côtes, me permettra sans doute de mieux voir l'ensemble de la vallée et aussi les chaînons des Corbières. Dans le doute, nous faisons halte, attendant un passant qui nous renseignera ; bientôt un vieux vigneron arrive ; nous le questionnons, il nous engage à passer par Caramany. Nous laissons alors à gauche la route et la rivière, et nous nous dirigeons vers le village.

Les maisons de Caramany, éclatantes de blancheur, plantées

sur le bord d'une falaise de roches d'un blanc doré et dominées par un vieux château, se détachent vivement sur le bleu du ciel ; dans le ravin qui précède la montée, sont des orangers, des grenadiers, des figuiers et de grands platanes. Au bas de la falaise est une excellente fontaine. Nous prenons le sentier des piétons qui *ascend* vers le village. Là, embarrassés sur la ruelle à choisir pour rejoindre le chemin, nous questionnons un habitant qui a l'obligeance de quitter son travail et de nous accompagner, afin de nous indiquer un sentier qui, franchissant un petit col, nous fera éviter un grand détour de la route des voitures.

En effet, nous nous dirigeons droit à l'Est, traversons un petit ravin et montons vers un mamelon, couronné de trois grands chênes verts, derrière lequel est abrité Cassagnes. Les vignes disparaissent peu à peu (1) ; nous suivons des pentes rocheuses couvertes de broussailles, nous franchissons la crête, et, après avoir dépassé un petit oratoire et des champs brûlés par la sécheresse, nous entrons au village.

4 h. 45 min. Cassagnes de la Frontière, ou La Cassagne, est en pleine vendange ; nous avons chaud et soif, et, voyant un café, nous nous y réfugions ; l'hôte nous dit que, il y a vingt ans, il n'y avait pas un cep de vigne dans tout le territoire de la commune ; après l'invasion de l'oïdium, tout a été planté en vignes, et le village et les villages voisins sont passés d'une profonde misère à une grande aisance, le morceau de terre qui donnait 10 fr. de revenu moyen au cultivateur, rapporte actuellement au vigneron un revenu moyen de 100 fr. « Ah ! dit-il, si nous avions « planté des vignes il y a seulement quarante ans, tout le monde « serait riche dans le pays ; mais nous avons la misère et nous « avons le bien-être ; et si un chemin de fer vient à passer près « de chez nous, nous aurons bien vite rattrapé le temps perdu. « Cette année, la récolte (magnifique au point de vue de la qualité) « sera très-inférieure à la moyenne comme quantité ; pourtant, « ajoute-t-il, nous aurions tort de nous plaindre, car nous au- « rons encore plus de 50 fr. de revenu du terrain qui, dans les « anciennes cultures, n'aurait sans doute rien produit, grâce à la « sécheresse. » Il y a seize mois qu'il n'a plu dans tout ce district.

Au-delà du village, la route suit, en corniche, la crête aride

¹ Des essais de plantation n'ont pu réussir à cause des vents violents qui règnent sur ces hauteurs. Souvent les raisins étaient arrachés par les ouragans, et, sur certains points, les cepes ont dû être transplantés.

du versant Sud de la vallée de l'Agly, formant ainsi un immense belvédère, d'où la vue est admirable sur la vallée et sur les chaînons orientaux des Corbières. Rien ne peut rendre la richesse de tons, l'élégante, simple et forte beauté de formes des Corbières vues à cette heure de la journée, alors que les vallées, encore dorées par le soleil qui s'abaisse sur l'horizon, s'assombrissent peu à peu, et que les murailles et les crêtes se revêtent de rose, de pourpre et d'or, avant de s'assombrir à leur tour.

Nous avons peine à abandonner cette vue merveilleuse ; pourtant l'heure nous presse, et, laissant à droite le vieux manoir de Cuchous et le chemin de Montner, nous descendons rapidement un long ravin sinueux, revêtu d'un bois de chênes verts, qui nous conduit au fond de la vallée et bientôt après à la Latour de France (6 h.). Nous longeons le bourg, dominé par son vieux château royal, le dernier à l'Est du pays de Languedoc, suivons une belle allée de platanes, et traversons le vaste bassin parfaitement nivelé qui s'étend entre la Tour, Montner et Estagel. La nuit arrive, et, après une marche forcée de 30 minutes dans les ténèbres, nous entrons à Estagel.

6 h. 30 min. Je ne vous parlerai ni du génie d'Arago, ni des vins exquis, des huiles et des marbres d'Estagel ; mais seulement des magnifiques platanes de la grande place.

Nous fûmes très-bien à l'hôtel Garry.

VALLÉE DE LA MAURY, PIERRE PERTUSE, VALLÉE DU VERDOUBLE.

Le 28 septembre, après avoir pris le thé et payé la note, je m'apprêtais à partir, lorsque l'hôte nous offre un verre de vieux rancio « pour donner des jambes aux premiers excursionnistes » qu'il ait vus dans le pays ». Nous trinquons avec lui, et, comme il semble bien connaître les environs, je le consulte sur la route de la journée ; j'hésitais entre deux directions : rentrer à Saint-Paul, y déjeuner, puis visiter les gorges supérieures de l'Agly, ou aller par Maury, le château de Quéribus et Pierre Pertuse à Soulatgé, d'où je descendrais le lendemain à Saint-Paul, par l'ermitage de Saint-Antoine de Galamus. M. Garry m'engage vivement à suivre ce dernier itinéraire. Je m'y décide, et nous partons à 9 h. 20 min. du matin.

Le Pont-Vieux nous conduit sur la rive gauche de l'Agly ; la rivière, très-large ici, se répand sur un lit de galets ; au Sud, se montrent Força Real et les hauteurs de Cassagnes dominées par les massifs du Canigou. Arrivés au confluent de la Maury et de

l'Agly, nous quittons cette dernière vallée et nous suivons la rive gauche de la Maury.

30 min. Un pont nous mène sur la rive droite. La vallée, large de 4 à 5 kilom., mamelonnée, sillonnée de ruisseaux qui forment d'étroits ravins secondaires, est couverte de vignobles; au Sud et au Nord, les deux versants supportent de hautes murailles de roches grises, continuation des murailles qui bordent la vallée de la Boulzane, en amont de Saint-Paul; çà et là, sur les pentes, sont quelques arbres. La vigne est la seule culture de la région, et sans cesse nous rencontrons des bandes de vendangeurs, escortant des charrettes chargées de cuves vides ou remplies de raisins. Le soleil est ardent, rien ne nous abrite contre ses rayons, mais un vent frais et léger souffle de l'Est et nous cheminons rapidement, tout en admirant les jeux de la lumière sur les grandes parois des murailles du Nord.

1 h. 45 min. Une belle allée de platanes forme avenue au gros bourg de Maury, échelonné sur un mamelon. Une courte montée nous conduit aux premières maisons, nous longeons d'abord le bourg, puis nous en traversons la partie supérieure. Une odeur de vin s'exhale de partout; on lave les cuves, on nettoie les celliers; des tonneaux, par milliers, s'étalent le long des murs; tous les habitants sont occupés de la préparation des vendanges. Je demande le chemin de Soulatgé; on nous l'indique, et nous montons au Nord.

2 h. 5 min. A 20 min. au-dessus du village, trouvant une haie qui fait ombre, nous nous installons pour déjeuner; l'eau manque, mais les raisins sont à la portée de la main et un propriétaire de vignes m'ayant affirmé que je pouvais, sans remords, en user à ma fantaisie, nous eûmes un dessert exquis. Sous nos yeux, à l'Ouest, se profilent, à perte de vue, les grandes murailles d'un blanc doré du plateau de Saint-Paul.

Le déjeuner terminé, nous contournons plusieurs mamelons qui nous masquent la vue du col que nous devons franchir, et, après une montée assez rapide, nous arrivons devant une brèche, ouverte dans le chaînon de Saint-Paul. A l'Est du col se dressent les ruines du château de Quéribus ou Quiribus, consistant en une tour grise, plantée sur des roches grises. Autant la vallée de la Maury est riche et fertile, verdoyante sous le manteau de pampres qui la recouvre, autant cette crête est aride, brûlée, désolée; des lavandes, des thym, quelques ajoncs habitent seuls ce désert de pierre.

2 h. 35 min. Avant de traverser le col appelé Grau dans le

pays, nous faisons halte pour voir encore la vallée que nous allons quitter. A nos pieds, au Sud, courant Ouest-Est, se déroule la vallée de la Maury, continuée à l'Est par une partie de la vallée de l'Agly, prolongée à l'Ouest par la vallée de la Boulzane, et séparée de la partie de la vallée de l'Agly que nous avons visitée hier, par de longues murailles de roches, les unes rouges, jaunes ou roses, les autres grises ou blanches, mais toutes s'harmonisant merveilleusement sous la patine dorée laissée par le soleil. Derrière ce chaînon, se montrent les escarpements de la rive droite de l'Agly; plus loin, au Sud, dominant tout de sa masse immense, se dresse le massif du Canigou, resplendissant sous la lumière ardente du milieu du jour.

Franchissant le col, nous entrons dans le bassin du Verdoublé. C'est un véritable changement à vue. Nous avons changé de pays et de climat : les versants gazonnés montent plus haut, les murailles gigantesques se changent en simples arêtes et rochers : la vigne disparaît; les prairies et les champs la remplacent. A l'Est, coule le ruisseau de Cucugnan; à l'Ouest, le ruisseau de Rivens, tous deux affluents du Verdoublé, séparés l'un de l'autre par des chaînons secondaires, îlots de rochers qui, vus du col, semblent être de simples rides du fond de la vallée principale, barrée à l'Est par des chaînons transversaux. Devant nous, au Nord-Ouest, se dressent, sur une longue crête de roches grises, les fortifications de l'ancienne forteresse royale de Pierre Pertuse, dont les murs semblent faire corps avec le rocher; au-dessous de cette crête, sur une terrasse, se montre le village de Duillac. Le Verdoublé nous est caché par un repli de terrain.

Nous laissons à droite le chemin du village de Cucugnan, entouré de verdure et de bouquets d'arbres et nous tournons à l'Ouest-Nord-Ouest pour descendre vers Duillac. Le paysage que nous avons sous les yeux est frais et tranquille; tout est calme, silencieux. C'est à peine si parfois nous entendons au loin chanter aux bœufs.

3 h. 5 min. Une source, entourée de grands peupliers, se trouve près du chemin; l'eau est assez fraîche et nous faisons une halte. Bientôt, un âne et son maître viennent nous tenir compagnie; le maître nous dit que les rivières sont à sec, mais que les sources coulent encore.

3 h. 20 min. Nous traversons, sur un pont, le large lit du Rivens, absolument desséché, et nous montons assez rapidement par un chemin bien ombragé; bientôt Duillac (3 h. 35 min.), assis sur le roc, se dresse devant nous, dominé de 400 mèt. par les escar-

pements de Pierre Pertuse. A l'entrée du village une belle source jaillit d'un rocher dans une auge de pierre qui sert de lavoir. Les femmes, me voyant boire de l'eau de la source qui est excellente, me demandent en patois si je suis bien fatigué. Je leur réponds en français; elles ne me comprennent pas, et nous nous séparons en riant. La route s'élève en lacets vers un petit col, une *collade*, ouverte entre le chaînon de Pierre Pertuse et un mamelon rocheux qui nous cache, à droite, la profonde coupure traversée par le Verdouble qui, descendu du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est, ne prend définitivement la direction Ouest-Est qu'en aval de Duillac, au confluent du ruisseau de Rivens.

3 h. 50 min. Le col (de Pierre Pertuse?) nous fait pénétrer dans la vallée supérieure du Verdouble. Là, nous tournons à l'Ouest; la vallée qui s'étend au loin devant nous est charmante de fraîcheur et de verdure; de grands arbres bordent la rivière, des gazons montent jusqu'à la base de l'arête de rochers qui supporte les immenses fortifications du château; à l'Ouest, à l'extrémité de la forteresse, une partie de la roche a été taillée et convertie en une plate-forme crénelée : c'était sans doute la *mirande* du château. Ces ruines, auxquelles on arrive en 30 min. par de véritables sentiers de chèvre, ont encore un grand aspect.

4 h. 10 min. Après avoir traversé Rouffiac des Corbières (369 mèt.), nous descendons rapidement vers le lit du Verdouble, que nous franchissons pour remonter la rive gauche. La rivière a peu d'eau en ce moment, mais elle est charmante avec son large rideau d'arbres qui, de distance en distance, nous laisse apercevoir, à travers les feuillages, le vert des gazons et les roches grises qui portent Pierre Pertuse. A notre droite s'étendent des champs bordés de haies; çà et là des mamelons boisés semblent surgir des champs. Il fait encore grand jour; mais le soir, un beau soir d'automne, arrive avec ses teintes pourprées; les ruines et les roches de Pierre Pertuse s'illuminent de leurs rouges et flamboient sous les rayons du soleil couchant; puis les moutons descendent des pâturages; pauvres moutons, ils sont tout noirs de poussière; je ne sais si leur saleté les intimide, mais ils ont l'air complètement abrutis.

Les roches rougissent de plus en plus; les bouquets de bois sont enveloppés d'une auréole d'or; peu à peu tout se décolore et, à la nuit tombante, nous entrons dans le village de Soulatgé (5 h.). La maîtresse de l'auberge n'est pas là; il n'y a que ses

filles qui, étonnées de voir arriver deux étrangers armés de grands bâtons, ne savent trop que nous répondre. Heureusement, une voisine va chercher leur mère, qui nous promet dîner et chambres, en s'excusant même de ne pas être en état de nous bien traiter. Le repas, lestement préparé, fut excellent, et chacun dans la salle s'empressa de nous donner des renseignements pour notre course du lendemain. La chambre fut très-propre et la note à payer des plus raisonnables.

SAINT-ANTOINE DE GALAMUS.

Le 29 septembre, nous partons à 7 h. 40 min. du matin. A la sortie du village, nous trouvons un des habitants, qui a causé hier soir avec nous et qui est venu nous attendre pour nous indiquer, sur place, le chemin direct de l'ermitage de Saint-Antoine-de-Galamus. Partout, dans l'Aude et dans les Pyrénées-Orientales, j'ai rencontré chez les habitants une obligeance extrême; une seule fois, cette année, dans une commune de l'Aude, un demi-bourgeois, demi-manant, ayant trop d'absinthe dans la tête, s'inquiéta beaucoup de ce que nous venions faire dans un pays où il ne passe jamais d'étranger; il reprocha vivement à ses compagnons de répondre à mes questions, ajoutant que, « s'il était quelque chose, il nous ferait *fourrer dedans*. » Je le priai d'aller chercher le brigadier de gendarmerie et aussi d'aller cuver son absinthe ailleurs; les autres se mirent à rire, et, lorsqu'il fut parti, ils s'excusèrent très-poliment de la sottise de cet individu. C'est la seule fois que j'aie eue un semblant de désagrément.

Au-delà du village, nous suivons d'abord pendant 20 min. la route de Saint-Paul-de-Fenouillet; puis, arrivés près d'une croix, nous laissons ce chemin à gauche et prenons une direction Ouest-Sud-Ouest. Les crêtes de Pierre-Pertuse, que nous avons vues hier soir, rougies par le soleil couchant, sont maintenant dorées par le soleil du matin; l'air est pur et léger, nous avons tout le temps de flâner et nous en usons largement. Dans les prairies, bordées de peupliers, commencent à se montrer de beaux bestiaux, qui animent et complètent le paysage. Au Sud, se dressent le roc Serret et la montagne de Capronne; plus au Sud-Ouest, s'élèvent les escarpements du roc Paradet et du pic de Chababre; droit à l'Ouest, barrant l'horizon, se montre, magnifique d'aspect, le pic de Bugarach. Près de nous, sur un mamelon, est le village de Cubières.

50 min. Un petit col nous conduit en vue d'un étroit ravin boisé, véritable nid de verdure. Nous descendons en lacets, nous franchissons le fond du ravin, puis nous montons vers la crête et, trouvant une source au bord du chemin, nous nous arrêtons afin de mieux voir tout ce pays si doux, si tranquille et pourtant si grandement pittoresque. Un peu plus loin, après avoir dépassé une petite borderie, nous avons tout à coup en vue à l'Ouest la vallée supérieure de l'Agly, dont l'aspect sauvage et sombre contraste vivement avec la fraîcheur et la verdure de la vallée du Verdouble que nous venons de quitter. D'un seul bond, le Bugarach s'élance de plus de 800 mèt. au-dessus du fond de la gorge ; j'ai vu le Bugarach sous toutes ses faces, et, malgré sa faible altitude (1231 mèt.), je connais peu de pics ayant une aussi grande tournure. D'ailleurs, dussé-je me faire honnir, j'avoue très-haut que, pourvu qu'une montagne soit belle de forme, je ne lui demande pas sa cote d'altitude ; je connais des montagnes sottes et communes dépassant 3000 mèt., j'en connais d'autres qui sont presque des collines et qui ont grande apparence.

1 h. 15 min. Tournant à l'Est-Sud-Est, nous arrivons au bord du défilé de Saint-Antoine ; nous sommes sur la lèvre d'un précipice, véritable cluse, étroite, sombre, menaçante : nous entendons mugir l'Agly que nous ne pouvons voir, tant la coupure est profonde, étroite et sinueuse. C'est une des plus belles « horreurs » que l'on puisse admirer, et j'engage vivement les visiteurs à aborder le gouffre de l'Agly, non par Saint-Paul, mais bien par Soulatgé ou Camps et par les crêtes. Les roches grises du défilé se dressent en murailles, en obélisques, en tours ; de la pierre et rien que de la pierre nous environne ; c'est infernal, digne de l'enfer du Dante. Au-delà de ce premier plan, exposé au Nord et entièrement dans l'ombre, par la fracture qui sert de passage au torrent, et sans que nous voyions la vallée intermédiaire où l'Agly reçoit la Boulzane, nous distinguons nettement au Sud la coupure et les falaises du pont de la Fou, au-dessus desquelles se dresse au loin, en pleine lumière, le massif du Canigou.

Le sentier monte en lacets pour contourner le chalon de Saint-Antoine ; nous quittons la gorge absolument infranchissable sur ce versant, et nous suivons un ravin de roches dénudées qui, parallèle à la gorge de l'Agly, descend en une succession de nappes de pierres grises ; à droite, à gauche, il n'y a que de la pierre.

1 h. 45 min. Tout à coup, au tournant d'un rocher, la plaine de Saint-Paul se déroule devant nous, bordée par la grande

muraille de Lesquerde. Tout était clair et transparent il y a une heure; maintenant la cime du Canigou et les crêtes éloignées s'élèvent seules dans la lumière au-dessus d'une large ceinture de *callina*, ou brouillard sec, qui voile leurs bases sous une vapeur enflammée. Il semblerait qu'un immense incendie ait éclaté soudain, tant les reflets cuivrés sont ardents de teinte. C'est d'un effet grandiose. « Mauvais signe, me dit Henry Passet, le temps changera demain. » A Gavarnie et dans une grande partie des Hautes-Pyrénées, on appelle ce singulier phénomène la *Carriade* ou *Carride*, et c'est toujours un présage de mauvais temps; c'est seulement la seconde fois que je le vois se produire presque instantanément, et, le lendemain du jour où je le vis au Tendenera, le temps se gâta.

Au-delà du ravin de pierre, nous traversons un petit défilé, bordé de grandes roches isolées. Là, nous rencontrons un paysan conduisant des mulets; nous le prions de nous indiquer le sentier qui conduit directement à l'ermitage en coupant les lacets de la route; il nous l'indique d'abord; mais, craignant que nous ne nous trompions, il arrête ses mulets et nous conduit à l'entrée du sentier, à peine frayé, qui se dirige à l'Ouest sur un sol aride couvert de bruyères et de lavandes. A nos pieds, au Sud, se montrent les clochers et les maisons blanches de Saint-Paul. Une légère montée nous mène au bord de la Conque, au fond de laquelle est l'ermitage. Là, nous quittons le désert et nous pénétrons dans une oasis; autant les crêtes que nous venons de traverser sont arides, brûlées, désolées, autant la Conque est remplie de verdure et de fraîcheur; c'est une forêt de cistes, de lauriers, de chênes verts. Rien ne prépare à ce changement à vue. Nous traversons rapidement les pentes boisées, nous trouvons la route muletière, et bientôt nous sommes devant les parois à pic, dans le flanc desquelles s'ouvrent les grottes. On ne peut, je crois, rien imaginer de plus mystérieux, de plus charmant et de plus grandiose que cette solitude.

2 h. Nous visitons l'église, vaste caverne, longue de 2½ mètr., large de 7 mètr.; la roche s'avance au-dessus de la porte d'entrée en laissant une ouverture qui permet au jour de pénétrer jusqu'à l'autel. Plus haut est l'habitation de l'ermite, ainsi qu'une seconde caverne largement ouverte, au fond de laquelle coule une fontaine alimentée par les infiltrations de la voûte. C'est là que mangent les pèlerins et les visiteurs. J'aurais désiré voir l'ermite et causer avec lui, mais il est malade et il a dû descendre à Saint-Paul. L'ermitage fut fondé en 1482.

Le meilleur moment pour visiter Saint-Antoine de Galamus est la fin du mois de mai, alors que les cistes sont en fleurs; mais en tous temps cette oasis, entourée de tous côtés de grandes murailles de roches d'un blanc doré, est une merveille. L'année dernière j'avais visité et admiré la solitude de l'ermitage de San-Anyol, en Catalogne; j'avais été émerveillé, mais j'avais pu comparer, en plus petit, le fond de la vallée de San-Anyol, avec le gouffre du Cotatuero dans la vallée d'Arrasas. Ici, je me trouve en face d'un de ces tableaux uniques, dont rien ne peut donner l'idée à ceux qui ne les ont pas vus et que je n'essaierai pas de décrire. Certainement c'est aussi merveilleux, aussi unique que le cirque de Gavarnie, la vallée de Niscle ou la vallée supérieure de l'Aude. Henry partage mon admiration et s'étonne comme moi qu'une semblable merveille ne soit pas populaire. Mais c'est un peu loin des stations thermales, et, de plus, on ne va guère où tout le monde ne va pas.

Je recommande vivement cette excursion, bien connue des botanistes.

Je restai là plusieurs heures, et ce fut à regret que je me décidai à partir. Le chemin muletier passe au milieu des cistes; en 15 min., nous atteignons la porte de fer qui permet de fermer de ce côté l'entrée de l'ermitage. Là, commencent les coteaux plantés de vignes; la vue sur la vallée est délicieuse.

1 h. 15 min. de l'ermitage, Saint-Paul de Fenouillet.

Le 30 septembre, nous nous rendîmes de Saint-Paul à Quillan, par Prugnanes, la muraille du roc Paradet (vue admirable), les métairies de Lauzadel, la base du Bugarach, le village de Saint-Louis et la vallée de Saint-Bertrand. Le temps se gâta vers midi et je renonçai à faire l'ascension du Bugarach, empanaché de brouillards. La promenade, quoique légèrement arrosée par des averses, fut très-agréable, sans pourtant nous offrir rien de très-nouveau, et je finis ici mon récit déjà bien long. Il nous fallut 5 h. 30 min. de marche pour atteindre Quillan. Saint-Paul, Caubiès ou la métairie de Lauzadel, sont d'excellents points de départ pour l'ascension du pic de Bugarach.

A. LEQUEUTRE,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Paris).

TRAVAUX DU MONT-AIGUILLE

ASCENSION DE CETTE MONTAGNE.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici l'histoire du Mont-Aiguille ni de faire le récit des diverses ascensions et tentatives d'ascension qui se sont succédé depuis la fameuse expédition de dom Julien de Beaupré, en 1492, jusqu'à ce jour. Je renvoie pour cela mes lecteurs aux *Guides Joanne* (Jura et Alpes françaises, grande éd., p. 746; — Dauphiné et Savoie, éd. diamant, p. 229), et aux articles de M. le capitaine Gallet (*Ann.* 1876, p. 584), et de M. Ed. Rochat (*Ann.* 1877, p. 248). Je me propose simplement d'expliquer les mesures qui ont été prises par la Section de l'Isère pour rendre plus facile l'escalade de cette montagne, qui, quoi qu'en ait dit M. Rochat, présente des difficultés nombreuses et réelles. Son article même en fournit les preuves, ainsi que nous aurons occasion de le voir dans quelques instants.

C'est vers la fin du mois de juillet dernier que, sur l'initiative de M. Richard-Bérenger, l'un de ses administrateurs et son délégué auprès de la Direction centrale, la Section de l'Isère résolut de faire poser des câbles en fil de fer galvanisé et des crampons aux endroits les plus difficiles et les plus dangereux de cette montagne et où, par conséquent, leur utilité serait incontestable. Elle y fut d'autant plus déterminée que M. Richard-Bérenger avait généreusement offert de contribuer à la dépense. Les communes de Saint-Michel-les-Portes et de Chichilianne, sur le territoire desquelles se trouve le Mont-Aiguille, donnèrent sans difficulté les autorisations nécessaires. M. Desfilhes, conducteur des travaux sur le chemin de fer de Grenoble à Gap, de qui il est si souvent question dans les articles de MM. Gallet et Rochat, prêta un concours des plus obligeants et des plus précieux. Enfin les travaux proprement dits furent confiés au guide Magadon (Rigobert), de Clelles, qui les mena à bonne fin en peu de temps. Il n'y eut plus alors qu'à vérifier et recevoir les travaux.

Chargé de leur surveillance en qualité de secrétaire général de la Section de l'Isère, j'avais dû me rendre à Clelles au mois d'août pendant qu'ils étaient en cours d'exécution. J'avais accompli, avec Magadon seul, la première partie de la montée, celle précisément qui paraît effrayante à qui n'a pas une tête bien so-

lide. Je m'étais arrêté au-delà de la solution de continuité dont parle M. Rochat (p. 232), à l'entrée de la fissure, afin de me rendre compte de toutes les difficultés qu'il y avait à surmonter et qui, du reste, m'avaient été signalées avec beaucoup d'exactitude par M. Desfilhes et par Magadon, ainsi que je le reconnus plus tard.

Le 12 octobre, donc, je partis de Grenoble par le train de 4 h. 30 min. du soir, emmenant avec moi comme second guide Pierre Ginot d'Allemont. Le temps était sombre et ne présageait rien de bon pour l'expédition. A Champdel-Vizille, je rencontrai mon collègue M. Nérot, délégué de la sous-section d'Uriage, à qui j'avais donné rendez-vous la veille. Arrivés à Clelles à 7 h., nous y trouvâmes Magadon, qui nous attendait, et de là nous nous rendîmes à l'auberge du Mont-Aiguille, propre et parfaitement tenue par la veuve Gaché et son fils. Leur réception fut des plus cordiales, comme déjà j'avais pu l'apprécier ; on nous donna un excellent souper et de très-bons lits.

Le lendemain 13 octobre, à 5 h. 25 min. du matin, nous quittons l'auberge, lestés de quelques provisions, avec une corde d'une vingtaine de mètres. Point de piolet ; car point de neige ni de glace à redouter. Rien que du rocher. Notre point de départ étant Clelles même, nous avons le choix entre deux routes pour atteindre la face par laquelle nous devons accomplir l'ascension, c'est-à-dire celle qui regarde le Grand-Veymont. L'une de ces deux routes, la plus longue, passe à Trézannes et au-dessus du hameau de Pellas ; l'autre, que nous suivons, est la route de Chichilianne, que nous quittons aux moulins pour remonter le torrent de Donnière et de là gagner le Mas de Richardière. Un vent du Nord glacial a bien chassé les nuages noirs de la veille ; mais il n'a pu parvenir à dissiper les brouillards qui entourent le sommet du Mont-Aiguille et s'y tiennent accrochés. Nous ne perdons cependant pas courage. A 8 h. précises, après avoir gravi le cône d'éboulement par des pentes douces, nous arrivons au pied des escarpements de la montagne, au-dessus du point coté 1762 sur la carte de l'État-major, et nous nous y arrêtons pour déjeuner. Nous n'avons pas mis plus de 2 h. 35 min. pour venir de l'extrémité du village de Clelles. Le chemin, du reste, est partout assez facile ; on peut même le parcourir à dos de mulet.

A peine avons-nous ouvert nos sacs qu'un crépitement se fait entendre, suivi bientôt de formidables détonations. C'est une avalanche de pierres que le vent sans doute a détachées du som-

met. Nous n'avons que le temps de nous coller contre les parois du rocher. M. Nérot et moi échappons au danger; Magadon, au contraire, reçoit une contusion à la jambe, tandis que Ginot est atteint au haut de la cuisse par une pierre qui produit instantanément une tumeur grosse comme le poing. Nous croyons un instant qu'il a la cuisse brisée. Nous en sommes heureusement quittes pour la peur, et, grâce à une pharmacie de poche, qui devrait être inséparable du sac de tous les touristes, nous lui faisons un pansement qui, au bout d'un instant, lui permet de continuer la course. Mais plus de déjeuner; impossible, d'un côté, de trouver un abri contre le vent, et impossible, de l'autre, de porter nos provisions jusqu'en haut. Nous voilà donc condamnés à ne manger rien ou presque rien jusqu'au moment où nous serons redescendus.

Quittant cette station dangereuse à 8 h. 35 min., nous contournerons la montagne en prenant à gauche, et, 20 min. après, nous nous arrêtons au point où l'on attaque la paroi par laquelle se fait ce que j'appellerai la partie *extérieure* de l'ascension. En effet, l'on se trouve, pendant la moitié peut-être de la montée, constamment sur la face de la montagne, au-dessus du précipice, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à une fissure par laquelle on entre dans la partie *intérieure*, la plus difficile, mais non la plus dangereuse, à gravir. Nous débarrassant de nos bagages et nous attachant à la corde, que nous ne quitterons plus, nous jetons un coup d'œil sur le chemin à parcourir. Il est nettement dessiné par le câble en fil de fer, long de 70 mèt., que Magadon y a posé, en le faisant précéder, de distance en distance, de quelques crampons de fer, dans lesquels on peut passer une corde servant de rampe. Nous reconnaissons de suite l'utilité de ces précautions pour les personnes sujettes au vertige, mais nous nous demandons en même temps si elles ne rendent pas plus intense le sentiment du danger. Quoi qu'il en soit, nous commençons à monter aussi rapidement que nous le permet l'étroite corniche sur laquelle nous marchons, et qui n'a nulle part plus de 30 cent. Au-dessus et au-dessous, tout est absolument à pic. Nous arrivons ainsi jusqu'à la fameuse *solution de continuité*. Ici, pour notre malheur, le câble fait défaut. Nous sommes donc forcés de faire le tour de gymnastique si-bien expliqué par M. Rochat, tour qui consiste à saisir de la main gauche la saillie du rocher, à placer ensuite le pied gauche sur le rebord de la corniche, qui a de 3 à 10 cent. seulement de largeur, puis embrassant le rocher, qui présente une surface lisse en forme de rotonde, à enjamber la

solution de continuité. Et pendant tout ce temps le précipice, qui a 150 mètr. de profondeur, est droit au-dessous de nous. Aujourd'hui tout danger a disparu. Le câble passe le long de cette surface, et, en outre, des entailles pratiquées dans le rocher permettent d'appuyer légèrement le pied et de glisser, pour ainsi dire, sur ce passage scabreux.

Nous voici à la fissure. Franchement, nous n'en sommes pas fâchés. Le thermomètre marque zéro ; et, grâce à cette température et à la lente marche à laquelle nous avons été contraints, nous avons les membres complètement engourdis. Nous avons besoin cependant de disposer de toutes nos forces morales et physiques ; il faut appeler à nous tout notre courage. Il s'agit de franchir le gros bloc de pierre formant dos d'âne qui ferme l'entrée de la fissure, et de descendre dans un entonnoir, dont on doit ensuite faire le tour pour pouvoir continuer l'ascension. Cette descente n'est rien moins que commode, et c'est avec raison que, pour la faciliter, Magadon a fixé sur le bloc en question un crochet qui permet d'y attacher la corde. Ici, l'on est serré de tous côtés dans des murailles de pierre qui vous menacent et semblent vous priver d'air, et ce n'est qu'en s'avançant pour regarder par l'une ou l'autre des quelques fentes que la nature a pratiquées dans le rocher que l'on peut se rendre compte de la profondeur des abîmes dont on vient de braver l'attraction pendant si longtemps. Cette vue de la plaine est néanmoins féérique et pleine de charmes inconnus qui vous saisissent.

Après nous être élevés pendant quelque temps en zigzag en inclinant toujours vers la gauche, nous sortons de l'entonnoir et nous continuons à marcher horizontalement contre la face de la montagne jusqu'à ce que nous soyons arrêtés par deux tables de pierre qui barrent la route, et qui ressemblent à deux meules prêtes à nous écraser. — J'emprunte ici la description de M. Rochat : « On doit (dit-il) à deux reprises différentes se coucher à « plat ventre. » Et il ajoute : « Les deux tables de pierre sont si « peu distantes l'une de l'autre qu'une personne un peu grosse « serait obligée, pour franchir ces passages, *de se suspendre en « partie en dehors du rocher,* » c'est-à-dire au-dessus du précipice, la figure tournée vers le rocher, sans pouvoir se rendre le moindre compte de ses mouvements. La position n'est ni ordinaire, ni récréative ; et c'est pour remédier à cet inconvénient que la section de l'Isère a fait poser à cet endroit, depuis notre ascension, un second câble de 15 mètres.

Nous nous trouvons maintenant devant quatre cheminées, su-

perposées comme d'immenses gradins inégaux, et formant ensemble une hauteur d'environ 250 mètres. Deux de ces cheminées, la première et la troisième, sont plus que verticales; elles surplombent. A la première est attaché un troisième câble, long de 20 mèt., également posé depuis notre visite. Au-dessus de chacune de ces cheminées est placé, en outre, un anneau où l'on peut passer la corde et diminuer ainsi la difficulté de l'ascension. Cela est d'autant plus nécessaire que l'on ne peut monter qu'un à un; ceux qui sont au bas devant s'effacer le plus possible contre la paroi qui les domine, pour éviter les pierres que celui qui monte arrache, malgré lui, à ces roches qui se brisent. L'escalade de ces cheminées présente des difficultés au-dessus de la moyenne; elle est surtout fatigante. Pendant toute sa durée, il faut écarter les jambes de façon à s'appuyer à la fois sur les deux parois latérales. Passe encore lorsqu'on les a longues, sans quoi l'on est réduit à se faire hisser, et, l'un tirant, l'autre se cramponnant comme il peut, on arrive au sommet de la première pour recommencer encore jusqu'à la dernière. C'est mon sort, comme ce fut celui de M. Rochat. Sous ce rapport, mes compagnons sont plus heureux que moi. Néanmoins, ils ont fort à faire, et c'est avec un soulagement visible que nous posons tous quatre le pied sur le sommet à 11 h. 15 min. Nous avons mis 2 h. 15 min. à partir des escarpements.

Mes lecteurs connaissent assez le plateau supérieur pour que je n'en aie pas à faire ici la description : herbe touffue, maigres genévriers, pins rabougris, sans troupeau de chamois ou de moutons à plusieurs toisons, ni oiseaux bleus ou rouges, ni fleurs extraordinaires, comme eurent le bonheur d'en trouver ceux qui firent la première escalade du Mont-Aiguille, si nous en croyons leur récit rédigé en bonne et due forme par-devant notaire. Nous nous dirigeons sans tarder vers la petite croix de fer plantée là en 1849, à côté de laquelle nous établissons solidement, sur une massive pyramide construite par Magadon, une hampe de 10 mèt. de hauteur, au sommet de laquelle flotte bientôt un drapeau aux trois couleurs. Le vent souffle toujours. Malgré cela, nous sommes enveloppés à chaque instant d'un brouillard qui se condense sur nous en fines aiguilles de glace et nous pénètre jusqu'à la moelle des os.

A midi 15 min., nous commençons la descente, rendue assez périlleuse par l'état du rocher, qui est humide et glissant. Mêmes précautions à prendre qu'en montant, ce qui nous fait perdre beaucoup de temps. Ce n'est qu'à 3 h. 30 min. que nous nous

retrouvons au pied du rocher où nous avons laissé nos sacs. Il nous a fallu trois quarts d'heure de plus pour descendre que pour monter. Nous nous arrêtons pendant une demi-heure pour faire une légère collation, dont nous avons grand besoin, et à 4 h. nous reprenons le chemin de Clelles, où nous arrivons à 6 h. 25 min. pour rentrer à Grenoble le soir même par le dernier train.

Quelques observations générales sur l'ascension du Mont-Aiguille ne seront peut-être pas inutiles. La durée de cette ascension variera toujours suivant le nombre des voyageurs. Plus ce nombre sera grand, plus on y mettra de temps. Cela tient aux manœuvres de corde que l'on est forcé de faire dans les cheminées et à la nécessité où l'on se trouve, en montant comme en descendant, d'y marcher les uns après les autres. Voici, du reste, l'indication à peu près exacte du temps qu'exigera, en général, la course tout entière.

De Clelles par les moulins et le Mas de Richardière jusqu'au pied des escarpements, point de départ de l'ascension proprement dit.	3 h. » min.
Des escarpements au sommet ¹	2 »
Du sommet au pied des escarpements ²	2 30
Des escarpements à Clelles par le même chemin.	2 30

Soit, en tout, une journée de. 10 h. » min.

Si le temps le permet, il sera intéressant de revenir par les Pellas et Trézannes, ce qui allongera cependant la course d'une heure environ.

Notre guide Magadon, qui a posé les câbles et les crampons, a gravi bien souvent cette montagne; il en connaît chaque pierre. C'est un hardi et solide montagnard; et, lorsqu'il aura pris l'habitude d'accompagner le voyageur, il fera un excellent guide ³. Quand à Ginot, ses preuves sont faites. Il y a peu de personnes parmi les membres actifs de la Section de l'Isère qui n'aient eu à se louer de son habileté, de son courage et de son dévouement.

Mes lecteurs auront compris, j'espère, par le récit qui précède, que je n'ai voulu ni exagérer ni dissimuler les difficultés

¹ et ² Ce calcul est fait pour un seul voyageur. Il faut ajouter un quart d'heure au minimum pour chaque voyageur en plus.

³ Le prix à débattre de cette course pour une seule personne a été fixé, d'accord avec Magadon, à un maximum de 25 fr.

que présente cette ascension. S'il ne faut pas, comme dom Julien de Beaupré, en faire un épouvantail, il ne faut pas non plus, comme notre collègue M. Rochat, qui ne m'en voudra pas de ne point partager son appréciation, les traiter avec trop de dédain. Le Mont-Aiguille ne mérite

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

A vrai dire, les difficultés, autrefois très-sérieuses, ont été aplanies dans une grande mesure par les moyens artificiels adoptés pour la sécurité du voyageur. Aujourd'hui, 105 mètr. de câble et une trentaine de crampons, quelques coups de pic dans le roc sont un important appoint pour le succès d'une ascension; elle forme une excellente préparation à une campagne parmi les rochers du massif de Pelvoux. Le voyageur aura en même temps le loisir d'admirer, outre les merveilles du chemin de fer de Grenoble à Gap, une nature exceptionnelle, différant complètement de celle des grands massifs, mais qui n'en fera pas moins sur son esprit une impression dont il gardera longtemps le souvenir.

F. PERRIN,

Secrétaire général de la Section
de l'Isère.

UNE ASCENSION AU MONT-BLANC, PAR LE VERSANT ITALIEN.

Au commencement du mois d'août 1878, nous nous trouvions à Courmayeur, M. Urquhart et moi, bloqués par le mauvais temps. Quand la pluie cessa, il fallut songer à regagner le chalet des Mélézes, sur le Prarion, où nous étions attendus.

Revenir par l'Allée Blanche ne nous souriait pas, malgré la beauté de la route; nous l'avions faite en sens inverse trois jours auparavant. M. Urquhart me proposa la ligne droite, c'est-à-dire de passer par le sommet du Mont-Blanc. Il y était monté, l'année précédente, du côté de Saint-Gervais, et il désirait faire la connaissance du versant italien. Pour moi, la course entière était neuve; nous fûmes vite décidés. Séraphin Henry fut arrêté comme premier guide, avec Michel Gadin en second, et deux porteurs,

qui devaient nous accompagner, le premier jour, jusqu'à la cabane. Le temps malheureusement restait indécis.

La première tentative d'ascension du côté de Courmayeur fut faite, en 1855, par J.-H. Ramsay; elle échoua. L'itinéraire était : Col du Géant, Vallée Blanche (bivouac du premier jour), Tacul, Mont-Maudit, Corridor et Mur de la Côte. Elle réussit plus tard. Mais cette route, difficile vers la fin, est beaucoup trop longue.

Celle que suivit, en 1868, M. Fréd. Brown, par le glacier du Miage et le Dôme du Goûter, fait également un trop grand détour.

Le sommet a été atteint par deux autres routes, très-directes, mais très-difficiles, pour ne pas dire dangereuses : l'une, par le glacier de la Brenna, aboutissant au Corridor; l'autre, par le glacier du Brouillard et les parois qui le dominent. Celle-ci surtout n'est à recommander à personne.

Enfin, en 1872, M. Th. Stew-Kennedy trouva la vraie route, celle que nous nous proposons de suivre. Elle monte par le glacier inférieur de Miage jusqu'à la base de l'Aiguille grise, qu'elle gravit; de là elle atteint le glacier du Mont-Blanc par une série d'arêtes de rochers ou de glace, et rejoint le chemin de Chamonix vers les Bosses, non loin du sommet.

Nous quittâmes Courmayeur dans la matinée du 8, et, remontant le pittoresque val Veni, nous atteignîmes, en 2 h. 30 min. de marche, le lac Combal. Là, on prend à droite, sur les premières pentes de la moraine latérale du Miage, gigantesque jetée, dont la masse imposante et régulière semble vouloir barrer la vallée. Après quelques minutes d'arrêt, pour faire du bois, dans une charmante miniature de vallon frais et vert, que cache un pli de terrain, nous reprîmes le sentier sur le flanc gris de la moraine; puis nous suivîmes le long glacier inférieur, peu incliné; en 1 h. 30 min., nous arrivâmes au pied de l'Aiguille grise, sur laquelle se trouve la cabane. Au point où nous étions, arêtes et glaciers se redressent brusquement. Là commence, à proprement parler, l'ascension.

Nous fîmes une petite halte pour déjeuner, debout sur la glace humide et sans eau potable.

Les sacs bouclés, nous commençâmes par remonter le glacier. Séraphin nous le fit bientôt quitter, pour prendre les rochers à gauche, moins faciles, mais plus sûrs. En 2 h., par des pentes raides, gazonnées d'abord, puis exclusivement rocheuses, nous atteignîmes la cabane, établie à environ 3,150 mètr. d'altitude, au milieu d'un chaos sauvage de blocs amoncelés sur l'arête de l'Aiguille.

Cet abri tout en bois, installé depuis deux ans par les soins et aux frais de la Compagnie des Guides de Courmayeur, — c'est du moins ce que nous dirent Séraphin et Gadin, — mesure à peu près 3 mètr. de longueur sur 2 de largeur. Au fond, à 50 centim. du plancher, une soupente, qui sert de lit de camp, peut recevoir cinq personnes. Guides et porteurs se glissent dessous, quand il y a trop de monde. Une table, un banc, un poêle, une casserole et une écuelle en fer battu, trois cuillers de bois, deux paires de pantoufles, et c'est tout. On pourrait passer là une nuit relativement bonne, à la condition de n'être pas, comme nous le fûmes, onze personnes entassées dans un espace aussi restreint.

Vers 6 h., en effet, arrivèrent quatre membres du Club Alpin Italien, MM. Nigra, Bieschi, Vaccarone et Costa, accompagnés seulement d'un porteur. Ils se proposaient de faire l'ascension le lendemain. Ils l'exécutèrent effectivement. Partis en même temps que nous, et suivant exactement nos traces, ils ne se laissèrent distancer que vers la fin, et atteignirent le sommet à midi 30 min., lorsque nous nous disposions à le quitter.

La nuit, dans la cabane, fut longue, étouffante, hantée par les *kanguroos*. Impossible de goûter un moment de sommeil. Par compensation, le temps s'était décidément mis au beau.

Dès 1 h., nos guides préparent la décoction qu'ils nous présentent sous le nom de café. A 3 h. 30 min., tout le monde est prêt. Nous renvoyons nos porteurs, chacun prend son sac, et nous partons avant que l'aube ait paru. Au sortir des rochers, au pied d'un névé très-incliné, on s'attache à la corde, et dès lors commence une partie de gymnastique qui nous tient en haleine pendant près de 8 h. Elle s'effectue, du reste, sans autre incident que deux ou trois glissades de Gadin, dont les pieds, insuffisamment ferrés, m'envoient des fragments de rocs ou de glace, que j'évite heureusement. C'est un des inconvénients de l'arrière-garde.

Quel magnifique tableau se déroulait à mesure que nous montions ! Tandis que les premiers plans se précipitaient en pentes vertigineuses, rompues par de vigoureux accidents de terrain, les massifs lointains émergeaient successivement, baignés dans la douce et pure atmosphère d'un beau jour d'été. A chaque pas, l'horizon s'agrandit ; enfin, rien ne brise plus l'immense cercle dont nous formons le centre : nous sommes au sommet. Il est 11 h. 30 min. La journée est splendide. Je jouis longuement de ce beau, je dirais volontiers de ce religieux spectacle ; car, à ce

moment, c'est un autre sentiment que celui de la curiosité qui s'empare de l'âme.

Après 1 h. de repos et un léger repas, nous dîmes adieu à la caravane italienne, qui venait d'arriver, et nous commençâmes la descente. Renonçant à la route de Saint-Gervais, que Séraphin ne connaissait pas, nous prîmes celle des Grands-Mulets, que j'étais bien content de voir. Ce grand chemin des caravanes du Mont-Blanc ne nous parut pas encore assez battu à notre gré ; la neige abondante et extrêmement molle rendait la marche très-fatigante. Nulle autre difficulté, du reste. Aux Grands-Mulets, mon compagnon entra pour boire une tasse de thé ; ne voulant payer aucune sorte de tribut à cet établissement, j'allai prendre un *granite* au cognac sur les névés voisins. A 6 h., nous étions à Chamonix. Le village était très-animé ; on se préparait à l'inauguration du monument de Balmat, qui devait avoir lieu le surlendemain. L'attrait de cette fête fut moins fort sur nous que le plaisir d'aller coucher dans nos lits. Une voiture nous conduisit aux Houches ; de là, fournissant une dernière étape, par le col de Voza et le Prarion, nous rentrâmes chez nous à 10 h. du soir, un peu harassés, mais contents.

L'ABBÉ FROGET,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Lyon).

INAUGURATION DU REFUGE DE LA VANOISE, TARENTAISE (SAVOIE)

Le Refuge de la Vanoise étant en construction, le comité de la section de Tarentaise désigna naturellement les vastes et splendides glaciers de cette région pour champ de l'excursion générale de 1878.

Le jour du départ de Moûtiers fut fixé au 2 août, époque de l'année qui offre le plus de sécurité pour la marche sur les glaciers et à laquelle l'entrepreneur du refuge nous avait promis qu'il serait achevé.

Plusieurs membres de la section avaient décidé qu'ils complèteraient leur excursion par l'ascension de la Grande-Casse. Dans

cette intention, les guides de Val-de-Tignes, de Champagny et de Pralognan furent invités à la Vanoise.

Le 2 août, à 5 h. du matin, nous étions réunis sur une des places de Moûtiers, sac au dos, piolet ou bâton ferré à la main et cordes ou plaids en sautoir. Deux véhicules, attelés chacun de deux chevaux, étaient prêts à nous conduire jusqu'à Pralognan. Nous voulions ménager nos jambes et nos forces pour la montée du col et l'ascension de la Grande-Casse.

Au moment de notre départ, 5 h. 30 min., le ciel était pur, excepté du côté du levant où nous aperçûmes quelques nuages rouges qui teintèrent de gris nos âmes si sereines la veille.

Nous arrivons à 6 h. à Brides-les-Bains, excellente et délicieuse station thermale dont les eaux et l'air sont si salutaires. Nous y trouvons notre sympathique député, M. Mayet, membre de la section, qui nous fait l'honneur de se joindre à nous et nous accompagne jusqu'à Pralognan.

A 8 h., nous sommes à Bozel, d'où nous repartons à 8 h. 30 min., après avoir pris le café chez M^{me} veuve Favre, membre de la Section.

Au Villard, nous descendons de voiture et nous montons à pied jusqu'au Planay, localité où l'on trouve, dans des tombeaux de l'époque gallo-romaine, des bracelets et des fibules en bronze.

Sur le parcours de Planay à Pralognan, nous nous arrêtons pour recueillir quelques échantillons de ce beau marbre rose dont la carrière abandonnée est située au-dessus du village de La Croix.

Nous arrivons, à midi, à Pralognan, où nous trouvons M. Ferand et plusieurs autres collègues des communes environnantes.

M. Favre, aubergiste et membre de la section, qui peut fournir aux alpinistes et aux touristes des chambres confortables et indépendantes, nous avait préparé un déjeuner trop pantagruélique pour notre estomac et pour la bourse commune.

Nous étions vingt-sept alpinistes à table; la gaieté ne cessa pas de régner pendant ce festin de Balthazar.

Plusieurs d'entre nous étant décidés à passer la nuit au refuge, afin de faire le lendemain l'ascension de la Grande-Casse, il nous fallut nous procurer des mulets pour transporter des vivres et de la paille. Ces préparatifs exigèrent plus d'une heure, et, à 3 h. 10 min. seulement, nous pûmes nous mettre en route pour le col de la Vanoise.

Le ciel se couvrait de nuages de plus en plus menaçants qui nous causaient de graves inquiétudes sur le succès de notre

excursion. Mais nous étions en été : quand même la nuit serait mauvaise, le jour qui lui succéderait pouvait être beau. Nous cheminions donc partagés entre la crainte et l'espérance.

Pendant la traversée de la forêt située au-dessus du hameau de la Fontanette, la chaleur fut accablante. Nous rencontrâmes, au-dessus de cette forêt, M. Rochat, membre de la Section de Paris, qui venait d'explorer la chaîne du Mont-Iseran et d'en gravir les pointes les plus élevées ; il nous souhaita bonne chance, mais avec ce ton de voix particulier qui exprime le sentiment de la crainte ou du doute.

Arrivés à la Glière, tous, excepté ceux qui étaient à cheval, quittèrent le grand chemin et prirent le sentier, plus court mais plus rapide, qui conduit directement au Refuge et ensuite au col de la Vanoise.

Peu de temps après que nous eûmes franchi la Glière, le bleu des crevasses du glacier qui était à notre droite ne nous laissa plus aucun doute sur l'arrivée prochaine de la pluie. Ce bleu des glaciers, que l'on remarque aussi, plus intense, dans les lacs et les rivières aux eaux limpides et calmes, et qui est un indice des perturbations atmosphériques, pourrait bien provenir de l'état d'humidité des molécules en suspension dans les couches aériennes.

Nous arrivons au Refuge à 6 h. Une pluie fine et un vent froid du Sud-Est nous en font les honneurs. Quelle ne fut pas notre déception lorsque, au lieu de trouver l'abri sur lequel nous comptions, nous ne vîmes que trois murs de pierres sèches laissant ruisseler l'eau par tous leurs interstices !

L'entrepreneur et ses ouvriers s'empressèrent de placer, en guise de falte, un chevron sur lequel ils fixèrent les vingt-quatre planches qui se trouvaient sur le chantier. Vingt-quatre planches pour abriter vingt et un hommes contre une pluie diluvienne et un vent violent ! Ah ! comme il s'est bien vengé, celui que le Comité avait oublié de consulter lorsqu'il fixa la date de l'excursion, et qui s'appelle le Temps !

Nous avions demandé à l'entrepreneur si le Refuge serait terminé le 2 août ; il nous avait répondu affirmativement, pensant pouvoir mettre la main à l'œuvre vers la fin du mois de mai ; mais la neige, qui ne disparut que très-tard, ne lui permit de commencer les travaux qu'au commencement de juillet.

La nuit arrivait, il fallait choisir entre les deux propositions suivantes : rester ou descendre à Pralognan. L'espoir d'un beau jour après une nuit orageuse, et l'assurance surtout d'avoir du

bois pour nous chauffer, nous décidèrent à braver le mauvais temps et à passer la nuit en plein air, pour ainsi dire. Nous nous installâmes autour d'un bon feu, les uns assis sur une planche reposant sur deux pierres et les autres debout. Dans les situations difficiles, il faut faire appel à la bonne humeur. Mais, pour que le cœur soit gai, il ne faut pas que l'estomac soit vide. Nos guides étalèrent donc nos provisions sur une couverture qu'ils déployèrent à terre. Nous fîmes honneur à ce dîner alpestre. Vers minuit, nous répandîmes par terre les dix ou douze kilogrammes de paille que nous avions apportés pour en faire un lit sur lequel nous essayerions de dormir tour à tour quelques instants.

Quelques-uns s'étendirent sur ce grabat mouillé, et d'autres sur leurs couvertures de voyage. Mais le bruit de la pluie qui redoublait, les mugissements et les sifflements aigus du vent, le froid aux pieds, et surtout le supplice inouï que nous infligeaient de grosses gouttes d'eau tombant à intervalles égaux toujours sur les mêmes points de notre corps, nous firent bientôt revenir auprès du feu. L'esprit et la gaieté de notre collègue le sous-préfet de Moûtiers nous aidèrent à trouver la nuit moins longue. A 2 h. du matin, la pluie se changea en neige. Le thermomètre marquait 5°. A 5 h., la neige continuait à tomber et les sommets en étaient couverts. Une excursion dans les glaciers devenant impossible, nous nous résignâmes à descendre, par le sentier de l'Arcellin, à Pralognan, où nous arrivâmes sans que la pluie eût cessé un seul instant.

Nous nous rappellerons longtemps l'inauguration du Refuge de la Vanoise, dont nous allons faire la description.

Ce refuge est situé sur le bord Nord du sentier de l'Arcellin, qui conduit de la Glière au col de la Vanoise, et à 50 mètr. Ouest du lac des Assiettes. Sa position est la meilleure que l'on pût choisir. Une petite source d'excellente eau jaillit à quelques mètres. Adossé contre un roc et à l'abri des avalanches, il se trouve à peu de distance de la grande route, ce qui permet aux alpinistes d'y arriver facilement, et il en est assez éloigné pour ne pas être exposé aux dégâts que pourraient lui causer des voyageurs peu scrupuleux. Il mesure, dans œuvre, 4^m 50 de longueur sur 3 mètr. 50 de largeur. Chaque pièce, dont la hauteur est de 2^m 20, est éclairée par deux fenêtres. Le rez-de-chaussée seul est terminé; mais, lorsque le plancher sera construit, il aura un premier étage, auquel on arrivera par un escalier intérieur.

Les murs latéraux dépassent la façade principale de 1 mètr. 50 cent. et le toit de 40 centim. Cette disposition a été adoptée afin que le vent ne pût renverser le toit; elle sert aussi à abriter, sous une espèce de portique, les personnes étrangères au Club Alpin qui passent devant le Refuge les jours de mauvais temps.

Ce refuge, nous n'en doutons pas, déterminera un grand nombre de nos collègues du Club Alpin Français et nos confrères des nations voisines à visiter la Vanoise. Pralognan est dans un site charmant et pittoresque, et à 3 h. seulement du col de la Vanoise. Il est sans doute destiné à devenir une des plus agréables stations d'été des Alpes. Une bonne route muletière conduit au col. Les dames peuvent la parcourir à cheval d'un bout à l'autre, non-seulement sans danger, mais sans crainte. Une excellente selle, que la Direction centrale a bien voulu nous envoyer, attend, chez M. Favre, l'occasion d'être utile aux dames qui voudront se procurer le plaisir d'admirer les immenses et splendides glaciers, les dômes, les pics et les lacs de la Vanoise.

Observations du 2 août 1878, de Moutiers au Refuge de la Vanoise.

HEURES	LIEUX	BAROMÈTRE holostérique	THER- MOMÈTRE du baromètre	THER- MOMÈTRE à l'air
5 1/2 matin.	Moutiers	713 millim.	19° 30'	14°
6 —	Brides-les-Bains.	705 —	18°	13° 30'
8 —	Bozel	668 1/2 —	21°	15° 15'
10 —	Planay	657 —	21°	15°
Midi. . . .	Pralognan	635 —	24° 30'	17°
3 40 soir.	Fontanette.	618 —	20°	15° 30'
6 —	Lac Long (col).	556 1/2 —	13°	6° 30'
6 30 —	Refuge	554 1/2 —	10°	5°

L. BORREL,

Président de la section de Tarentaise
du Club Alpin Français.

**LE BARRANCO DE LOUSERAS OU DE SANTA-MARIA
ET LE SALTO DE ROLANDO DANS LA SIERRA DE GUARRA**

(ARAGON)

Du haut de la Brèche de Roland, le regard, d'abord découragé par la vue soudaine de sonmités chauves, grises comme des ossements quand le soleil ne les éclaire pas, séparées par des trous noirs, béants, au fond desquels se cachent de vastes vallées aux eaux cristallines (mais qui le devinerait?), le regard, franchissant bientôt ce chaos de montagnes, va se reposer, à une distance de 40 kilomètres, sur une sierra orientée de l'Est à l'Ouest, qui se redresse, à l'extrémité du haut plateau aragonais, comme une seconde ligne de Pyrénées. Cette chaîne, qui forme la partie la plus remarquable du paysage de pierres (on ne peut pas dire alpestre) dont elle forme le fond, c'est la *Sierra de Guarra*, dernier bourrelet de ce plateau montagneux calcaire, d'une structure si originale, qui s'abaisse brusquement devant la grande chaîne, en face du Mont-Perdu et du Vignemale : derrière, au Midi, s'étend l'Aragon inférieur, où l'Èbre coule inversement à notre Garonne. Formant ainsi la bordure de la région pyrénéenne, du côté de la vallée de ce fleuve, qu'elle domine comme un bastion, la Sierra de Guarra fait aux yeux des habitants de Huesca l'effet des véritables Pyrénées qu'elle leur cache ; et, placée à la jointure de deux régions différentes, elle domine, au Nord, l'Aragon montagneux, qui abaisse d'abord ses innombrables sommets, pour laisser apparaître plus loin, à l'horizon de France, le Vignemale, la Brèche de Roland, les Tours du Marboré, le Cylindre, le Mont-Perdu et le Cotiella ; de l'autre côté, vers le Sud, s'étend la plaine de l'Aragon, jusqu'à d'autres sierras qui l'enferment dans leur ceinture.

Ce panorama, admiré jusqu'à ce jour par trois ou quatre touristes au plus, n'est peut-être pas le principal attrait d'une excursion dans ces montagnes, riches en curiosités naturelles. Entre tant de beautés, le premier rang appartient aux *barrancos*, merveilles propres à ce plateau calcaire d'Aragon. Un barranco, vallée creusée comme un gouffre entre deux murailles à pic, hautes parfois de 8 à 900 mèt., comme celles de l'incomparable

barranco d'Arrasas ou d'Ordesa, qu'a rendu célèbre notre cher collègue M. Fr. Schrader (*Annuaire* de 1876, page 63 et suiv.), est en effet caractérisé par ces strates régulières, ces zones de clivage prismatique, ces couleurs rose, jaune-orange, rouge-feu et rouge-pêche, etc., que pouvaient seules affecter des parois calcaires, cuites par le soleil d'Espagne. Mais arrivons au barranco de Louseras ou de Santa-Maria, par lequel on traverse la Sierra de Guarra, en allant de Gavarnie à Huesca par Ayneto.

Cette belle excursion, dont nous souhaitons de voir l'itinéraire enrichir l'excellent *Guide* de notre président, M. A. Joanne, a été faite pour la première fois, au mois d'août 1877, par MM. de Saint-Saud, Gide et Giresse, membres de la Section du Sud-Ouest (Bulletin n° 2 de la section du Sud-Ouest, janvier 1878). C'est un voyage à pied ou à mulet de trois journées.

PREMIER JOUR. — Partant de Gavarnie, on ira coucher à Broto (850 mètr.), gros bourg qui donne son nom à la vallée. Six heures de marche y mènent, en descendant depuis le Port de Gavarnie ou de Boucharo (2,280 mètr.), par Boucharo (en espagnol *Bujaruelo*, 1,325 mètr.), village composé de deux maisons numérotées, et par Torla (890 mètr.), situé sur la rive droite de l'Ara, au débouché de la gorge de Boucharo, un peu au-dessous du confluent du Rio Ordesa. (Pour Torla et Broto, consulter le *Guide* de M. A. Lequeutre : Barèges, Saint-Sauveur, etc.)

Malgré la beauté de la gorge de Boucharo aux noirs sapins, l'alpiniste déterminé préférera à ce chemin, plus court pour aller de Gavarnie à Broto, celui qui, dans la même journée, à la seule condition de partir non plus après le déjeuner, mais à l'aube, permettrait de descendre à Torla, après avoir admiré le barranco d'Ordesa ou d'Arrasas (*les Ruines*), que je ne puis me lasser de vanter: On monterait, pour cela, à la Brèche de Roland, d'où l'on descendrait par Gaulis à la muraille d'Arrasas, qui mène, en contournant le bord du gouffre d'Ordesa et le pic de Diazès, en face du Cotatuero, au vallon de Diazès, d'où l'on tombe sur Torla, tout à coup découvert. (Carte de la région du Mont-Perdu. *Annuaire* de 1877.)

SECOND JOUR. — Laissant sur la gauche, à partir de Broto, le chemin qui conduit à Sarvisé (rive gauche), et sur la droite la cascade de Sorrosal, qui sort d'un trou noir au milieu d'une roche escarpée, puis le village d'Oto, on longe, à travers une interminable plaine de galets, la rive droite de l'Ara. Au delà d'Ayerbe,

juché très-haut à droite, on arrive, en face d'Asin (rive gauche), au confluent du rio *Forco* ou *Forcos*. C'est là que, abandonnant l'Ara pour tourner brusquement à droite (Ouest), on doit, après avoir traversé à gué le torrent de Forco, s'élever par de belles assises de grès sur la rive droite, et remonter la vallée¹ jusqu'à *Bergua* (3 h. 15 min. de Broto), perché, comme presque tous les villages des Pyrénées d'Aragon, à mi-hauteur sur la montagne. A partir de *Bergua*, le rio Forco prend la direction du Nord-Ouest, en recevant, sur sa rive droite, le torrent de *Fenez*, pour descendre du Sud au Nord, perpendiculairement à la grande chaîne : c'est cette seconde vallée (absente sur la carte bien inutile dont je m'étais chargé) qu'il faut alors remonter, en laissant à droite le village de *Sassa*, sur un mamelon au débouché de la petite vallée de *Puertolas*, qui vient du Sud-Ouest, et mène en 3 h. depuis *Bergua* au *Col de Fenez* (1,600 mèt.?), sur la crête qui distribue les eaux au bassin du *Gallego*, à l'Ouest, et à celui de la *Cinca*, à l'Est, en envoyant au premier le rio *Gargua*, à la seconde le torrent de *Forcos* et ses tributaires. Ce col offre une belle vue sur le massif du *Tendennera* au Nord; au Sud, sur la Sierra de *Guarra*, dont on est séparé par une sorte d'abîme dont le fond est un plateau mamelonné, chaotique, au-dessus duquel il semble qu'il suffise d'allonger le bras pour toucher la sierra bleuâtre qui se dresse en face. Mais, pour approcher de sa base septentrionale, il faudra, en faisant un grand détour à l'Est par les noirs villages de *Pablo* ou *Fablo* et de *Gillué*, arriver à *Ayneto* (2 h. de Pablo, 9 à 10 h. de Broto). On demandera l'hospitalité au señor Escartin, qui habite, comme Vio, de Torla, une ancienne maison seigneuriale, à la porte surmontée de l'inévitable écusson.

TROISIÈME JOUR. — C'est d'Ayneto qu'il faudrait faire, en allongeant peut-être d'un jour, l'ascension du point culminant de la Sierra de *Guarra*. On peut deviner le spectacle dont on jouirait sur ce sommet (j'en ai parlé en commençant), par celui qu'on découvre au Nord, en allant, suivant une direction Sud-Ouest, de Ayneto, par *Solanilla*, au village d'Ebirque (2 h. 30 min.). En effet, sur cette crête peu élevée que suit le chemin muletier, dos de pays entre le rio *Gargua*, affluent du *Gallego*, et le rio *Guatizalema*, qui traverse la Sierra de *Guarra*, on aperçoit, un peu avant d'arriver à Ebirque, le *Vignemale*, le *Tendeñera*, le massif

¹ M. Wallon, *Annuaire* de 1877, l'appelle Vallée de Sobrepuerto.

du *Mont-Perdu*, aux arêtes nettement dessinées sur un ciel pur, le splendide *Cotiella* au Nord-Est, etc.

Au delà d'Ebirque, on descend, en traversant le village de *Louseras*, dans la vallée du même nom, qui s'enfonce de plus en plus vers le Sud (à partir de *Santa-Maria*, qu'on laisse à droite), pour rencontrer la Sierra, qui semble barrer le passage aux eaux du

Saut de Roland

(d'après un dessin de M. Ch. Gide).

torrent. Mais celles-ci, pénétrant par les *barrancos* de cette barrière calcaire, s'y sont creusé, en les élargissant, un chemin qui les porte à travers la Sierra dans la plaine de l'Èbre. C'est le *barranco de Louseras* ou de *Santa-Maria*, au fond duquel s'écoule le rio *Flumen*, formé des deux torrents qui donnent leur nom à la gorge. On retrouve les murailles aux fantastiques couleurs, aux assises bizarres, de la vallée d'Arrasas; mais le barranco de Louseras est moins profond et moins large, partant moins grandiose

que le précédent. N'y cherchez pas les nappes de neige, les forêts épaisses et les prairies au milieu desquelles brille la trainée d'argent du rio Ordesa : au lieu de noirs sapins, ou de framboisiers rouges de fruits, quelques touffes de buis chétif. Mais l'originalité du barranco de Louseras, sa merveille, c'est la brèche profonde par laquelle le torrent, entre deux rochers à pic, tombe dans la plaine, qui s'abaisse brusquement de l'autre côté de la Sierra ; c'est le *Salto de Rolando* (Saut de Roland). Est-ce de là que le cheval du paladin s'élança sur le Marboré, qui garde la marque de sa terrible épée ? Mon guide aragonais me parle aussi du cheval de saint Martin, dont la largeur de cet abîme mesurerait le bond. On comprend que des montagnards ignorants aient recours à la légende, moyen simple, en supprimant les théories, d'expliquer ce phénomène géologique fait pour les étonner. Qu'on se représente au bout de la gorge impraticable, à droite et à gauche du gouffre où le torrent disparaît, ces deux énormes rochers aperçus tout à coup, piliers féeriques... Mais regardez plutôt le dessin de notre honorable collègue, M. P. Gide : je préfère remettre à son éloquence muette le soin de la gloire du Saut de Roland.

Il ne faut pas songer à descendre par là dans la plaine. Laisant donc à gauche cet étrange portail, on atteindra, en s'élevant au Sud-Ouest, un col d'où l'on descendra par des lacets de l'autre côté de la Sierra. Là, on trouvera un spectacle d'autant plus étonnant qu'il s'offre aux yeux tout à coup, comme par enchantement. On avait jusque-là cheminé dans une sorte d'entonnoir ; à peine avait-on entrevu, à travers les deux piliers, les vapeurs bleues de l'horizon. Et voilà que la plaine, brusquement révélée, s'étend à vos pieds. Sur un immense fond d'un jaune d'or, quelques taches vertes : ce sont les villages et les cultures ; parfois une immense plaque noire : c'est l'ombre d'un nuage qui va en France. A l'horizon, enveloppées d'une gaze violette, les sierras alignées qui cachent Castille. Celle de Moncayo, la plus imposante, se dresse au Sud-Ouest. Là-bas, au Sud, est Saragosse. On ne voit pas d'abord ces détails ; les calcaires jaunâtres, qui s'étendent à perte de vue, absorbant le soleil, rendent, par la répercussion de ses rayons, la plaine étincelante ; les expressions me manquent pour rendre l'aspect de ces champs vermillés : c'est un gouffre de lumière, et, par-dessus, l'azur triomphant. On est ébloui, aveuglé, et l'on pressent l'Orient. Ces plaines ne sont-elles pas une petite Afrique ? C'est ce qu'on se dit à partir d'Apies (6 h. d'Ebirque), le dernier village que l'on traverse avant d'arri-

ver à Huesca, qui n'est qu'à 1 h. 30 min. de marche. Les noirs villages du Haut-Aragon ne nous avaient rien révélé encore de la pittoresque Espagne, celle de Gauthier et de Doré : à Apiès, apparaissent les grilles, les stores rayés de bleu et de blanc ; à Apiès, on salue le premier éventail : on est enfin dans l'Espagne... espagnole. La région pyrénéenne est bien finie. Plus d'eau courante, et pourtant des cultures ! La vigne, encore la vigne, mais une vigne naine. Ça et là, au milieu des vignes et des blés, les oliviers pâles ; et, sous ce ciel de feu, le chant non interrompu des cigales. C'est un paysage de Virgile.

Tel est, en résumé, ce beau voyage : merveilles naturelles, curiosités archéologiques, il procurera à celui auquel nous aurons peut-être donné l'envie de le faire (puisse Dieu nous entendre !) tous les genres de plaisirs : après la montagne aux effrayants ravins, refuges du contrebandier classique (qui n'existe pas), la grande ville aux belles rues, aux riches églises. Arrivant un jour de fête, le touriste verra tous les balcons recouverts de housses de soie jaune ou rouge, le plus souvent mi-partie jaune et rouge, et, dans la rue, une foule d'Aragonais aux bas bleus, aux culottes de velours vert, à la tête coiffée de leurs mouchoirs roses des dimanches, croisant les groupes de *señoritas* à mantilles, « *clairs, de lune en capuchon noir* », et mille autres nouveautés propres à faire pâmer d'aise un amant de la couleur locale, telles que perdrix apprivoisées conduisant par les rues de petites cailles ; — chant de ces dernières sortant de quantités de fenêtres dans le silence d'une rue déserte ; — boutiques de cercueils (il y en a pour tous les goûts) ; — femmes peignant sur leur porte leurs longues nattes ; — courses de taureaux, etc., etc. ; — enfin, au retour, la triomphante diligence aux dix mules fringantes, avec *Mayoral* et *Zagal*, qui le ramènera, d'un train d'enfer, en un jour ou en une nuit, par *Jaca* (évêché), aux *Bains de Panticosa*, d'où rien ne lui sera plus facile que de se rendre, soit aux Eaux-Chaudes, par *Sallent*, le Pic du Midi d'Ossau et *Gabas* ; — soit à Cauterets, par le *Port de Marcadau* ou par le *col des Oulettes* et le *lac de Gaube* ; — soit enfin à Gavarnie, par le *col de Brassato* et le *Plan d'Aube*.

On prendra pour guide, ou Pierre Pujo, de Gavarnie, ou Jean-Marie Sarrette, de Cauterets, qui ont fait cette excursion de huit jours (aller et retour, avec séjour dans la capitale de l'Aragon), le premier avec le baron de Saint-Saud, le second avec votre serviteur. On peut, renvoyant le guide français, en prendre un à Broto, en Espagne (5 francs par jour) : dans ce cas, *Mariano Franca*, de Broto, jeune pêcheur de truites, est l'homme qu'il faut. A Huesca,

la casa de huespedes de don José Giron, celle del Cedro, n° 3 (cuisine locale), ou bien la Fonda del Sol, et, à Saragosse, la Fonda de Europa (on parle français), ont des prix modérés (8 francs par jour, tout compris).

E. DE LACAZE DU THIERS,

Membre du Club Alpin Français
(Section du Sud-Ouest).

LA VALLÉE DE LA SEVERAISSETTE

La vallée de la Muande.....

— Comment, de la Muande ? Vous alliez, ô léger Porte-Plume, nous parler de la Severaissette.

— Justement, la Severaissette.....

— Ah ! il ne s'agit donc plus de la Muande ?

— Mais si ! la Muande, c'est-à-dire la Severaissette, ou la Severaissette, c'est-à-dire la Muande, est une rivière torrentielle qui descend du flanc de Chaillol-le-Vieil, forme, dans la direction de l'Est à l'Ouest, une vallée profondément entaillée dans les terrains primitifs, s'infléchit vers le Sud en aval de Molines, où elle échange son nom de Muande contre celui moins rustique de Severaissette — et va se jeter dans le Drac en aval de Pisançon.

Cette vallée — si bien dissimulée entre le Valgodemar et le Champsaur que plus d'un parmi vous n'en soupçonne sûrement pas l'existence, — nous allons, si vous le voulez bien, y pénétrer ensemble. Voyez, l'entrée en est on ne peut plus engageante : c'est la Motte, un nid de verdure et de fraîcheur (je parle de la campagne et non du village, hélas !). A notre droite écume et bondit la rivière, où plus de dix canaux viennent puiser les éléments de fertilité qu'ils distribueront sur un vaste territoire, de Saint-Bonnet à Saint-Jacques-en-Valgodemar. Devant nous s'ouvre le défilé, dont le fond disparaît dans une ombre mystérieuse. Avançons ; non sans précautions toutefois, car la Severaissette a récemment encore pratiqué dans ses berges de larges entailles et notre chemin ne sera le plus souvent que le lit même du torrent.

Nous dépassons le torrent de la Vallette, impétueux affluent que nous ne franchissons pas sans encombre ; puis la fontaine de

la Famine, — voilà des années qu'elle n'avait paru, elle coule à pleins bords aujourd'hui et son nom lugubre dit assez le terrible pronostic que les gens du pays tirent de ses apparitions intermittentes, — enfin le torrent des Pins, et nous sommes au cœur de la vallée, à Molines.

Quelle impression vous produit la vue de ce village ? Aucune certainement, au premier abord. Eh bien, approchez et venez lire avec moi, sur les murs de ces pauvres cabanes, tout un poème de luttes et de misères.

Voyez d'abord, à l'extérieur, cette ligne qui coupe la maçonnerie et lui assigne deux dates différentes. Entrons maintenant. Comment ! des caves dans ces misérables masures ? Et pour conserver quoi, bon Dieu ? Hélas ! ce ne sont pas des caves : c'est l'ancienne maison sous la demeure actuelle. Jetez un coup d'œil sur la campagne (si ce mot n'est pas une cruelle dérision), et vous comprendrez. Vous comprendrez que Molines défend sa frêle existence contre trois ennemis acharnés : au pied, la Muande ; à droite, le torrent des Pins ; derrière, le Peyron-Roux. L'infortuné village est assis, — c'est campé que je devrais dire, — au confluent de trois torrents.

Bien des fois, sans doute, Molines a dû subir les tristes conséquences de cette position ; mais jamais le mal n'avait eu les proportions qu'il prit subitement en 1860. Une heure, — moins encore, — suffit pour consommer le désastre. Une trombe s'abattit sur le pays et presque aussitôt les champs qui sont devant le village étaient emportés par la Muande, ceux de l'Ouest couverts par les déjections du torrent des Pins, et Molines lui-même enseveli sous la masse énorme de matériaux apportés par le Peyron-Roux.

On a rebâti sur les anciennes habitations, puis on a recommencé la lutte, mais cette fois avec un nouvel et puissant allié.

L'administration forestière a pris possession de la vallée, et sa bienfaisante action n'a pas tardé à se manifester. Aujourd'hui le Peyron-Roux peut être considéré comme *éteint*, le torrent des Pins comme dompté, la Muande..... La Muande, espérons-le, sera prochainement contenue.

Mais il est temps de nous arracher à ce douloureux spectacle. Avez-vous, — je vous demande bien peu, — avez-vous deux jours à me donner ? Si oui, je vous proposerai pour la première journée une charmante promenade, et pour la seconde une expédition, ma foi ! quelque peu hasardée.

Et d'abord, en route pour la promenade.

Nous allons tout simplement remonter la vallée. Voici, pour commencer, un délicieux petit bois de hêtres, de trembles et de bouleaux, poudré, suivant l'heureuse expression de mon compagnon de route, d'une poussière de myosotis. En débouchant, le paysage s'offre à nous dans toute son austère majesté. Les montagnent nous étreignent et s'enlèvent par rapides assises d'une teinte sombre, corrigée mais non égayée par le gazon qui les recouvre en partie : ce n'est pas le *joli* en effet que l'on doit venir chercher dans ce coin de terre, c'est le *beau*, le beau sévère et émouvant. La neige qui couronne largement les sommets, les escarpements qui la trouent çà et là de noires déchirures, ajoutent à la magie de l'effet : quelques pas encore, et Chaillol, apparaissant dans le fond, développera à nos regards ses formes puissantes et viendra compléter ce merveilleux tableau.

Gardez-vous cependant de vous laisser complètement absorber par ce magnifique spectacle : vous risqueriez de passer, sans l'apercevoir, à côté d'un véritable bijou alpestre, la cascade de Londonnière. Les cascades, du reste, ne manquent point à la vallée de Molines, et de chaque ravin, surtout à la saison où nous nous trouvions alors, descend un long ruban argenté. Mais celle de Londonnière est incontestablement la plus belle ; comme débit, elle le cède à peine à la cascade du Casset, et, grâce à son cadre de feuillage et de roches chevelues, elle est bien mieux *habillée* que cette dernière ; si Porte-Plume n'entreprend point de la décrire, c'est d'abord qu'il désespère d'en rendre exactement les beautés, puis qu'il craint d'abuser par trop de votre patience.

Franchissons le torrent et élevons-nous sur la rive gauche par un chemin très-bien tracé : il nous conduit, à travers des pentes moitié roches, moitié gazon, jusqu'au haut du bois du Roi. Nous n'avons plus maintenant qu'à redescendre. Ne l'oubliez pas : nous nous promenons sans but déterminé, et, si je vous ai conduit ici, c'est uniquement pour vous procurer le plaisir d'une descente sous bois, à travers cette petite forêt où l'arbre se marie admirablement au rocher, où les essences sont très-heureusement variées, où les formes sont souvent étranges, témoin ce sapin plusieurs fois centenaire, entre les maîtresses branches duquel un Robinson serait sûrement tenté d'établir sa cabane.

Donnons un coup d'œil à la vallée du Vaxivier, qui s'ouvre à notre droite, arrêtons-nous un instant devant les blocs gigantesques qu'un éboulement a jetés sur la lisière du bois, et puis pressons le pas : nous sommes au hameau du Roi.

Vous plait-il d'arriver jusqu'au Sellon ? Évidemment oui : cette

vallée latérale vaut la peine d'être vue, et puis maître Porte-Plume, vous y ayant déjà promené jadis¹, n'aura peut-être pas l'aplomb de la décrire à nouveau. Vous pourrez donc vous y reposer à la fois et de la marche et de son bavardage.....

Mais le soleil baisse, et il est temps de se remettre en route, d'autant plus que nous allons prendre le chemin des écoliers pour regagner Molines. Au lieu de descendre sur les bords du torrent, suivons ce chemin qui remonte légèrement. Après une petite heure de marche dans ce sentier capricieux, lequel nous permet de voir le pays sous un nouvel et différent aspect, nous arrivons à Londonnière, sur le ressaut d'où se précipite la cascade (autre et intéressant point de vue pour l'admirer). Il y a là un *joli* plateau, — j'emploie cette fois le mot à dessein, — des plantations d'une belle venue, une maison forestière propre et bien bâtie, et surtout une terrasse..... Oh ! l'admirable observatoire, et que je vous conseille d'aller y passer, comme nous le fîmes, quelques heures à contempler cette originale contrée !

Un chemin descend par d'innombrables lacets en s'accrochant à toutes les roches qu'il peut utiliser. En trois quarts d'heure à peine, il nous ramène au gîte..... c'est à table que je devrais dire.

Après un sommeil réparateur, pittoresquement figuré par la ligne de points ci-dessus, nous nous dirigerons, s'il vous plait, au Nord-Est de Molines, vers la combe du Peyron-Roux.

A peine au sortir du village, une première curiosité sollicite notre attention : c'est une source considérable, où semblent s'être ramassées toutes les eaux de la vallée, et qui dégringole, le long d'un fort talus, en cascades d'un blanc azuré. Nous gravissons ce talus, — moraine ou cône de déjection ? de plus habiles que moi seraient, je crois, embarrassés de se prononcer, mais les apparences sont pour une moraine, — et nous nous trouvons sur un frais et riant plateau. Voici plus loin, à droite, la carrière de marbre blanc, aujourd'hui déserte, puis la maison forestière, rendez-vous et refuge de toutes les *noires* du canton ; vous m'avez compris, lecteur ? Mal nous prit, l'autre jour, de nous y arrêter deux minutes.

A 6 h. 20 min., nous mettons le pied sur une énorme avalanche, qui a jeté dans le thalweg plus de 10 mètr. de neige : car c'est maintenant sur la neige que nous allons marcher.

Nous montons, regardant au loin jouer les chamois, et nous

¹ *Le Champsaur, le Valgodemar, Chaillol* (Annuaire de 1874).

atteignons la source de Font-Froide. A partir de ce point notre tapis va s'amollissant de plus en plus, grâce à la chaleur croissante, et nous enfonçons jusqu'à mi-jambe et bientôt jusqu'à mi-corps. Le garde forestier Escalle, qui nous accompagne..... en nous précédant, ouvre la trace, et l'un de nous, prenant sa place un moment, peut reconnaître combien est pénible ce dur exercice.

Nous arrivons néanmoins sans accident au col, élevé probablement de 2,500 mètr. L'État-major n'indique aucune altitude, et, n'ayant pas de baromètre, nous en sommes réduits à procéder par comparaison.

Le spectacle est grandiose. Le fond des vallées nous est caché par les crêtes voisines, de sorte que du point où nous sommes nous ne voyons qu'un océan de neige, creusé en gouffre sous nos pieds et d'où émergent à l'horizon, formidables récifs, les Opilous, le pic Jocelme, l'Ailefroide et derrière elle le Pelvoux, la Barre des Écrins; puis, plus près de nous, les Rouies, la Cime du Vallon, l'Olan.

Mais trêve d'admiration. L'heure presse, et il est urgent de voir si nous avons eu raison de tenter ce passage, malgré ceux qui nous prédisaient un échec certain.

Une corniche de neige surplombe de 2 mètr. le versant opposé, qui se dérobe lui-même par une pente extrêmement rapide, entièrement découverte, cela va sans dire. Escalle saute bravement le premier : nous suivons. Nous essayons de prendre la pente en biais ; aux premiers pas, la neige de la surface se met en mouvement. La plus vulgaire prudence nous commande de retourner en arrière : c'est ce que nous faisons, et vivement, je vous assure. Nous regrimpons non sans peine sur la corniche, Escalle poussant Porte-Plume et Porte-Plume tirant à son tour ses compagnons après lui. Mais le malheureux « Petit », le *toutou* du garde, est resté, lui, et il faut que son maître, solidement retenu par nous, retourne le quérir.

Enfin, nous sommes tous réunis sur une petite plate-forme rocheuse où nous déjeunons mélancoliquement, en contemplant d'un œil d'envie ce Valgodemar dont l'entrée nous est interdite. Nous ne voulons pas néanmoins rebrousser chemin sans tenter un nouvel effort. Nous redescendons sur le versant Nord, et cette fois par des rochers à pic qui demandent la plus scrupuleuse attention. Sur nos têtes se dresse un *homme de neige*, dont heureusement la chute n'est pas encore imminente. Le plus entreprenant de nous trois, se retenant au bâton du garde, sonde la neige,

dont l'état n'a pas varié ; l'inclinaison est seulement plus forte encore que sur le point essayé une heure avant. Notre hardi compagnon semble tenté de se lancer. Les objurgations du garde et les énergiques sommations de Porte-Plume ont enfin raison de sa témérité, et, quoique à contre-cœur, nous reprenons la direction de Molines.

Les Cassandres avaient raison : notre expédition échouait.

Cet échec tient surtout à ce que la course était absolument improvisée. En partant de Gap, nous n'avions projeté rien de semblable, et pris par conséquent aucune mesure. Autre faute : nous étions partis deux heures trop tard, laissant ainsi à la neige le temps de se ramollir ; enfin, nous avons négligé la plus élémentaire des précautions en ne nous munissant pas d'une corde que nous aurions pu fixer au rocher et qui nous aurait permis de franchir les 15 ou 20 premiers mètres de la pente, les plus dangereux.

CONCLUSION. — Dans ces conditions, c'eût été une grave imprudence de nous aventurer plus avant, et Porte-Plume, ainsi qu'il l'a promis à son compagnon pour calmer son courage insurgé, prend volontiers, — et d'ailleurs c'est justice, — la responsabilité de la reculée.

PORTE-PLUME.

Index (sans haltes)

De Gap à la Motte, 26 kil., route de voitures.
1 heure. Molines.

Promenade dans la vallée :

30 min. Cascade de Londonnière. — 1 h. Bois du Roi (lisière supérieure). — 30 min. Hameau du Roi. — 30 min. Le Sellon. — 1 h. Londonnière (maison). — 45 min. Molines.

De Molines aux points ci-après :

A *Saint-Bonnet* par le col occidental de Queyrel (appelé Queyron par l'État-major) 4 h.

A *Chaillol* (village), 1^o par le col oriental de Queyrel, 4 h. — 2^o par le Vaxivier et le col de la Pisse, 5 h.

A *Champoléon*, par le Vaxivier et le col du Tourond, 6 h.

A *Chaillol-le-Vieil* (sommet), par la Posterle et le col du Moutach, 6 heures.

A *la Chapelle-en-Valgodemar* : 1^o par le Sellon et le col du même nom (appelé improprement par l'État-major col de Londonnière), 8 h. — 2^o par le Peyron-Roux et le col de Font-Froide, 5 h.

ASCENSION DU CHEVAL NOIR

(2,834 MÈT.).

Le Cheval-Noir est situé à la limite des arrondissements de Moûtiers et de Saint-Jean-de-Maurienne, entre la commune de Saint-Jean-de-Belleville à l'Est, les montagnes et le col de la Madeleine à l'Ouest et Crève-Tête au Nord.

On y jouit d'une vue plus étendue que celle du Mont-Juvet dans le même cercle de montagnes, si bien décrite par M. Ferdinand Reymond, de Lyon, page 163 de l'*Annuaire* 1875, dans son article *Vanoise* ; on voit du Sud-Ouest au Nord-Est toutes les chaînes secondaires qui s'étendent des Grandes-Rousses et de l'Isère jusqu'au Jura ; du Nord-Est au Sud-Est, la chaîne du Mont-Blanc, le Vêlan, le Grand-Combin, le Mont-Cervin, peut-être le Mont-Rose, le Rutor, le Grand-Paradis, la Grande-Sassière, le Mont-Pourri, la Grande-Motte, la Grande-Casse, le massif de la Vanoise, l'Aiguille de Péclet et les glaciers des Allues et de Saint-Martin-de-Belleville ; au Sud, les Aiguilles d'Arve et toutes les hautes sommités du Briançonnais et du Dauphiné.

De Moûtiers au Cheval-Noir on compte 7 h. de marche, sans arrêts, soit : de Moûtiers à Saint-Jean-de-Belleville (église), 2 h. 15 min. ; de Saint-Jean-de-Belleville au chalet d'Orgentil par le hameau de Deux-Nants, 2 h. ; du chalet d'Orgentil au sommet, 2 h. 45 min.

Du chalet on monte, au Sud, sur la côte Barral, près du point 2,074 de la carte ; de cette côte on se dirige au Nord-Ouest pour contourner à l'Ouest un clavier au-dessus duquel on atteint une arête marquée sur la carte de l'État-major par un point blanc entre le ruisseau qui descend à la Platière et l'arête Sud-Est du Cheval-Noir, puis l'on continue au Nord jusqu'à des rochers que l'on contourne en quelques minutes par l'Est par une forte pente sur des pâtis pour revenir au Nord-Ouest et atteindre le sommet (pyramide).

On trouve des coquillages au pied du Cheval-Noir, du côté du col de la Madeleine ; à la carrière près de ce col, on trouve un grand nombre d'ardoises ayant des empreintes de feuilles ou de plantes.

L'ascension et le retour à Moûtiers s'effectuèrent dans la même

journée ; le retour, qui se fit par les montagnes de la Madeleine et par Doucy et Aigüebianche, exigea 7 h. 30 min. de marche sans arrêts.

F. BELLEVILLE¹,

Membre du Club Alpin Français
(Section de Tarentaise).

L'AVOUDRU (2656 MET.).

ASCENSION NOUVELLE. — GROTTÉ DE CRIOU.

Si, de Bonneville, on contemple l'extrémité septentrionale de la chaîne qui ferme, à l'Est, la vallée du Giffre, on aperçoit une cime lointaine, entourée d'un névé perpétuel. C'est l'Avoudru (et non la Vaudru), pic central d'un massif calcaire, compris entre le col du Sageroud (Saxum Girodi), les sources du Bas-Giffre, la ligne des cols de Golèze et de Couz et le val d'Illiers.

Jusqu'ici, l'ascension de l'Avoudru s'est opérée, au Sud, en partant de Sixt, par l'alpe et les chalets de Salvadon. Toutefois, notre point est abordable, au Nord, par le glacier. Un mot sur ce nouvel itinéraire, plus direct que l'autre, et qui, en même temps, vous fait traverser une gorge alpestre inconnue des touristes.

C'était le 1^{er} septembre. Du bourg de Samoëns, nous remontons le val de Clévieu, par les *Grands-Bois*, entre le roc des Suets, à gauche, la gigantesque muraille du Criou, à droite, et nous arrivons à la clairière du Latay. En face de ce hameau, s'ouvre une caverne, en patois *Tan-na de l'Ermœ* (Grotte de l'Ermitage), qu'il faut visiter en passant. On grimpe par des éboulis coupés de buissons, et, en un quart d'heure, on atteint la base de la paroi du Criou.

Entre le sommet du cône d'éboulis et la paroi du rocher, s'ouvre une fente étroite en forme de gueule de four. C'est l'unique entrée. Le guide s'y introduit le premier, en rampant

¹ M. Belleville était accompagné par M. Ambroise Reymond, un de ses collègues.

sur le dos, et nous après lui. Nous nous glissons ainsi, sur un plan incliné, l'espace de quelques mètres, mais sans courir aucun danger. A la lumière des torches, on dirait une chapelle gothique. La grotte, penchée au Nord, s'allonge vers l'intérieur de la montagne. Le sol, à peu près plat, est tapissé de stalagmites et d'ossements. La voûte est coupée par segments arqués en cintres. Les stalactites y suspendent des gouttes d'eau qui brillent comme du cristal. La face Nord est percée d'une bouche, ou cheminée, dont le sol, en terre meuble, s'élève en pente de plus en plus forte, l'espace de 25 mètres. Ce canal aboutit à un mur, au-delà duquel s'ouvre une seconde caverne, moins grande que la première, mais dont la voûte abrite un puits très-profond. Nous nous hissons sur le bord, à l'aide d'une corde, et, munis de pierres, nous les lançons l'une après l'autre dans l'abîme. Leur chute y détermine un bruit métallique et d'une étrange harmonie. La grotte de Criou, qui a pu avoir été habitée par quelque être humain, n'a pas encore été scientifiquement explorée. Elle a 19 mè. de longueur sur 5 mè. de largeur en moyenne, et 4 à 5 mè. de hauteur. Il serait facile, à l'aide d'une pioche, d'en agrandir l'ouverture, en faisant rouler, par la pente d'éboulis, le gravier qui l'obstrue.

Reprenons notre course. Au-delà du Nant des Landes, on suit un sentier qui s'élève dans des taillis rocailleux, entre l'angle du Criou et la Corne de Thuet, et l'on atteint la limite supérieure des bois. C'est l'entrée d'une région de pâturages, inégale et montueuse, encadrée dans des bastions formidables de roches nues. Cette région se partage, par une longue arête mouchetée de neige, en deux alpes : à gauche, les pacages d'Oddaz ; à droite, ceux du Folly. L'alpe d'Oddaz fut donnée, en 1209, par Rodolphe de Faucigny-Lucinge, à l'abbaye d'Aulps, qui l'albergea ensuite aux hommes de Hans, famille d'origine germanique. De nos jours, on y parque les moutons. Après avoir franchi un ruisseau à sec, on prend à droite ; on escalade des pentes herbeuses, échelonnées d'assises calcaires, et bientôt on se repose, dans une combette, aux chalets du Folly (1,560 mè.).

Après une halte, on continue à monter le long d'une immense paroi, couronnée d'une série d'aiguilles, rangées en dents de scie, et qui s'appellent les *Avoudrues*¹. Aux flancs de cette paroi sont attachés des flots de verdure, où fleurit une grande ombellifère dont les racines servent à allécher les vaches (*Imperatoria*

¹ *Avou*, aiguille ; *dru*, serré, rapide.

obstrutium L.). Ça et là, des débris de coquilles fossiles : ammonites, cérites, nautilus, térébratules, turrilites, oursins, etc. Mais voici étendu, parmi les fleurs et les papillons, un homme qui dort, le visage caché sous son chapeau, une carabine à ses côtés. De suite, nous réveillons l'inconnu, de peur que, tout à l'heure, quand nous serons perdus dans les hauteurs, il ne nous prenne pour des chamois. Après nous avoir toisés sommairement : « Je suis Julien Rey, fit-il ; je me suis posté ici pendant que mon camarade, Oberhauser, parcourt l'autre revers de ces crêtes ! » — Nous quittons le chasseur valaisan après avoir *tringué* un petit verre de notre gourde.

Au bout d'une heure, nous arrivons aux *Chambres*, vallons sauvages, semés de vieilles moraines, et de pans de murs forés de trous, construits par les tueurs de marmottes. Au-dessus de ces dépressions, dans l'escarpement de la chaîne, brille un névé solitaire. C'est le glacier du Folly, celui-là même que vous apercevez du bas de la vallée. Il serait possible de l'atteindre ; mais la pente, formée de graviers fins, est trop glissante. Ce glacier est fort réduit, lorsque le mois de septembre arrive. En 1834, la commune de Samoëns avait formé le projet, qui n'eut pas de suite, de le détruire en entier.

Obliquons à gauche, et contournons un éperon de la chaîne, au revers duquel apparaît un col flanqué d'un nouveau champ de neige, au Nord. C'est le *Grand-Névé*¹. Celui-ci, déployé, à sa base, en éventail, s'élève vers la cime. En 15 min., nous le gravissons. Entre le glacier et le roc s'étend un fossé franchissable. Le rocher, presque à pic, offre des saillies assez solides. A l'assaut, des pieds et des mains ! Après quelques minutes de cette gymnastique verticale, nous arrivons au sommet (2,636 mètr.).

L'Avoudru est l'angle terminal, Nord-Est, d'un quadrilatère dont le relief s'incline, au Sud-Ouest, vers les Tines du Giffre et la plaine de Vallon. Dressée au bout de la chaîne des Avoudrues, et la plus haute de ces aiguilles, elle les résume, en quelque sorte, toutes par son nom au singulier. C'est une pyramide tétragone, accessible par ses faces Sud et Nord. La tête, un peu arrondie et étroite, a des pompons d'arabette. Asseyons-nous, pour bien voir sans glisser. Vous avez : au Nord, les crêtes neigeuses des Dents-Blanches et Pointe-Rousse ; dans l'intervalle, la brèche de la Goletta-de-l'Olla, et, au bout de cette muraille,

¹ La carte de l'État-major n'indique pas ce second glacier et donne trop d'étendue au premier.

un *Signal*; le lac et les chalets de la Vougealla; — à l'Est, la Dent du Midi, la Tour Salière, les glaciers du Mont-Ruan, le pic de Tanneverge, le Buet; plus loin, les Aiguilles-Rouges, le système du Mont-Blanc, et des échappées de vues sur les monts Iseran et du Saint-Bernard; à l'Ouest, Taningee, la vallée de l'Arve, les Bornes, Salève, le lac de Genève, le Jura; — les Alpes de la Savoie du Nord, du canton de Vaud, du Valais, etc. Un observatoire, en un mot, « d'où l'on découvre un panorama comparable à celui du Buet », ainsi que l'a dit, avec raison, M. Ad. Joanne, notre honorable président ¹.

Mais une scène unique, c'est le tableau, en vue plongeante, du Fond de la Combe et du Fer à cheval : plus de vingt cascades se précipitant, blanches, contre les parois brunes de leur double hémicycle, avec le fracas du tonnerre et le mugissement des avalanches. Et là, en face, autour du glacier de Prazon, les bords sinistres du gouffre insondable où le célèbre Jacques Balmat, cherchant un filon d'or, disparut pour toujours, en septembre 1834.

De l'Avoudru on descend à Sixt, soit par l'alpe de Salvadon, soit par l'alpe et le pas de Boray. Ce dernier itinéraire est plus long et plus pénible, mais aussi plus varié : du sommet, on suit une arête neigeuse, au Nord-Est, et, laissant, à gauche, les chalets de la Vougealla, on atteint ceux du Boray. De là, si l'on ne descend pas par l'escalier de ce nom, on suit le chemin des Vaches, un peu plus loin.

L'excursion indiquée ci-dessus n'est pas difficile pour un alpiniste; mais il faut prendre un guide, avoir beau temps et choisir la fin de l'été.

H. TAVERNIER,

Membre du Club Alpin Français,
Administrateur délégué
de la Section du Mont-Blanc.

Index (sans haltes)

Montée : De Samoëns aux chalets du Folly : 2 h. 30 min.

Des chalets du Folly au pic d'Avoudru : 2 h. 30 min.

Descente : De l'Avoudru aux chalets de Boray : 1 h. 30 min.

Des chalets de Boray à Sixt : 4 h.

¹ *Itinéraire de la Suisse*, p. 324.

SECTION DE LA COTE-D'OR ET DU MORVAN ¹.

Excursion scolaire au Creusot, à Autun et à Épinac, organisée par M. Feuillié, professeur au lycée de Dijon, vice-président de la section.

LE CREUSOT.

Départ de Dijon à 6 h. du matin. — Arrivée au Creusot à 9 h. 29 min.

On ne décrit pas l'usine du Creusot, c'est un établissement qu'il faut voir.

M. La Ferté, secrétaire général, que j'avais fait prévenir d'avance et auquel je me suis présenté en arrivant, m'a reçu avec la plus grande bienveillance. Il a immédiatement donné des ordres pour que toutes les portes nous fussent ouvertes.

Un guide spécial a été mis à notre disposition. M. Héliot, ingénieur des mines, ancien élève du lycée de Dijon, nous accompagnait. Il avait obtenu de la Compagnie la permission de venir exprès de Montchanin pour nous patronner et nous piloter dans les vastes établissements du Creusot.

A midi précis, nous entrons dans la fournaise. Bien dirigés, nous ne perdons pas une minute.

Nous voyons extraire la houille par les puits Saint-Pierre et Saint-Paul et procéder au lavage et au triage.

Nous examinons les hauts-fourneaux en activité, nous sommes à l'heure pour assister à une coulée.

Nous restons longtemps dans les aciéries.

Le public n'est plus admis à voir que de loin la fabrication de l'acier Bessemer. Mais, par une faveur spéciale, les barrières s'abaissent devant nous, et nous pouvons nous approcher à bonne distance pour bien suivre la succession des opérations.

On ne se lasse pas de voir couler ces ruisseaux de métal. Quand fonctionnent les machines soufflantes, le métal fondu entre en ébullition et lance alors par la gueule de la cornue des

¹ La Direction Centrale publie ce récit dans l'Annuaire comme modèle pour les proviseurs ou chefs d'établissements scolaires qui organiseront des caravanes.

gerbes d'étincelles qui projettent la plus vive lumière sur les objets environnants.

Impossible de se faire une idée de ce spectacle éblouissant, sans en avoir été témoin.

Nous autres profanes, nous n'y voyons que du feu ; mais l'ingénieur qui commande les manipulations sait apprécier à l'œil, ou avec l'aide du spectroscope, les diverses phases de la transformation. Quand la couleur des étincelles est ce qu'elle doit être (les nuances varient rapidement), le but est atteint, l'acier est fait. On procède alors à la coulée dans des lingotières en fonte rangées circulairement autour de la cornue.

Tout se fait avec la plus grande facilité par le moyen d'une grue hydraulique munie d'engins spéciaux.

L'acier, chargé sur des wagons, est conduit à la forge pour être transformé en rails.

A côté des cornues Bessemer, sur une ligne parallèle, se trouvent les fours où l'on prépare l'acier Martin par d'autres procédés, grâce auxquels on obtient la qualité que l'on désire. Ici rien n'attire les regards et n'excite l'attention. La transformation se fait discrètement et n'offre rien de curieux pour la majorité des visiteurs.

Nous passons aux ateliers de construction. Nous visitons la fonderie, les forges à mains, les grosses forges, les ateliers d'ajustage, le travail aux tours, la chaudronnerie.

Tout est sujet d'étonnement et d'admiration. L'attention, toujours en éveil, est appelée d'un sujet à un autre. On ne se lasse pas de voir l'habileté avec laquelle l'ouvrier forgeron tourne et retourne les pièces sur l'enclume pour les amener à une forme déterminée ; on trouve même que le métal y met une certaine complaisance et semble se laisser pétrir comme une simple argile sous la main du statuaire, qui est ici remplacée par les marteaux-pilons.

Les marteaux-pilons sont de différents poids et construits sur plusieurs types.

Le travail au marteau-pilon est certainement très-intéressant. Il excite vivement notre attention.

Nous jetons ensuite un coup d'œil rapide sur le laboratoire de chimie, où minerais, fers, fontes, aciers, etc., sont soumis aux analyses les plus minutieuses et les plus complètes. Notre compatriote, M. Rollet, qui le dirige, nous en fait avec empressement les honneurs.

Il était près de 5 h., et nous avions besoin d'un peu de repos.

Nous le prenons en dinant rapidement ; puis, vers 6 h., nous nous présentons à la grande forge, que nous n'avions pas encore visitée et qui était en chômage depuis la veille.

Le travail venait de reprendre, et, par une dérogation à la consigne, nous fûmes admis à pénétrer dans cette dernière partie de l'usine, la plus vaste de l'établissement. Les visites du soir ne sont plus autorisées, et le soir commence à 6 h. Nos yeux sont encore une fois éblouis. A chaque instant, l'espace compris entre les fours à puddler et les trains de laminage est sillonné par des masses blanches qui vont passer entre les cylindres et prendre les formes les plus variées. Les ouvriers vont et viennent et semblent pour ainsi dire jouer avec le feu.

Pressés par l'heure, nous sortons de la forge et nous gagnons la gare pour nous rendre à Autun, où nous devons coucher.

AUTUN.

Nous quittons le Creusot à 6 h. 20 min. du soir, et nous arrivons à 7 h. 57 min. à Autun.

Nous descendons à l'hôtel de la Poste, où nos lits étaient préparés.

Le lendemain, 5 mars, à 6 h. du matin, tout le monde était debout. On prenait à la hâte un petit déjeuner, et, sous la direction de M. Lory, notre secrétaire, nous nous mettions en marche pour explorer Autun et les environs. Nous passons près de la pierre de Couhard, nous allons à la cascade de Brisecou, puis de là au parc de Montjeu ; nous restons quelque temps devant le château pour jouir du beau spectacle qui se présente à nos regards, et nous revenons à Autun par une autre voie. Nous avons admiré en passant les deux étangs qui font un des plus beaux ornements du parc.

A 11 h., nous rentrons à l'hôtel.

Après le déjeuner, nous visitons les curiosités d'Autun, la cathédrale, etc., etc. ; à 2 h. 6 min., nous montons en chemin de fer pour Épinac.

ÉPINAC.

Nous arrivons à Épinac à 2 h. 45 min. du soir.

Mon excellent ami, le docteur Collin, est à la gare pour nous recevoir.

Il nous mène immédiatement à M. Blanchet, l'ingénieur en chef de l'exploitation des mines d'Épinac, que j'avais fait prévenir et qui nous attendait.

Nous arrivions mal; c'était le mardi gras, bien des travaux cessaient ou allaient cesser à la houillère. Le rêve de tous nos jeunes gens était de descendre dans un puits de mine et de voir les gîtes houillers sur place, les mineurs munis de leurs lampes et armés de leurs pics procéder à l'extraction du précieux combustible.

J'expose à M. Blanchet la situation. Des ordres sont immédiatement donnés. On chauffe la machine à vapeur exprès pour nous, et notre caravane, accompagnée de MM. Lory et Darantière, descend à 550 mètr. sous terre. La durée totale de la promenade souterraine a été de 1 h. 30 min., et les voyageurs ont supporté pendant trois quarts d'heure environ une température de 33 degrés.

A leur débarquement, ils étaient heureux et triomphants.

Ils sont descendus par le tube dont M. Blanchet est l'inventeur. La pression atmosphérique est utilisée, la descente et la montée se font avec une grande régularité et offrent la plus entière sécurité.

M. Blanchet est resté là, présidant lui-même à l'opération avec une obligeance dont nous lui avons été profondément reconnaissants.

Nous dinons à l'hôtel des Mines vers 7 h. du soir.

A 8 h. 47 min., nous montions en chemin de fer, et nous étions à Chagny à 9 h. 44 min.

Là on pouvait prendre l'express de 9 h. 55 min. ou attendre le train omnibus de minuit 5 min.

Nous nous sommes partagés en deux camps; les plus pressés ou les moins économes sont rentrés à Dijon à 10 h. 49 min., les autres à 1 h. 25 min.

Nombre d'excursionnistes: 12.

Cinq membres du Club;

Six élèves du Lycée,

Et M. Pitoiset, maître répétiteur.

La dépense a été de 34 fr. 60 par personne.

Excursion scolaire à Vougeot et à Nuits, le 20 juin 1878.

VOUGEOT (le Clos).

Départ de Dijon à 6 h. du matin par le chemin de fer.—Arrivée à Vougeot à 6 h. 29 min.

Nous passons aux sources de la Vouge, qui, dès l'origine, alimentent un moulin assez important.

Nous traversons les vignes pour gagner le clos de Vougeot et le château, qui se trouve à la partie supérieure du clos.

A 7 h., les portes nous sont ouvertes. Le chef des caves et M. Jacotin, le régisseur, nous accueillent avec la plus grande amabilité.

Nous faisons une visite détaillée et complète. Nous admirons la bonne tenue des caves et des celliers. Nous sommes frappés de l'art avec lequel les bouteilles sont empilées. On se demande comment il est possible de construire si solidement ces murs couronnés de toits, aux pentes rapides, rien qu'avec des bouteilles, sans addition d'aucune matière étrangère pour adoucir les contacts et amortir les chocs. Nous craignons pour la casse, mais nos guides nous rassurent; la casse est à peu près nulle. Toutes les bouteilles sont du même modèle, fabriquées sur commande, et en les alternant on obtient une construction d'une stabilité parfaite.

Dans la magnifique cuverie rectangulaire, avec deux ailes en retour, nous contemplons les grandes cuves rangées en bataille et bien alignées, et nous saluons avec respect quatre pressoirs antiques d'un aspect imposant par leur grande masse et par la place d'honneur qu'ils occupent aux quatre coins de l'établissement. Ce sont les canons Krupp de cette citadelle d'un genre tout pacifique.

Malgré notre culte pour les choses anciennes et vénérables, nous nous permettons de dire que les pressoirs modernes sont plus coquets et mieux appropriés à leur destination. M. Jacotin et le chef de cave prétendent que les anciens pressoirs fonctionnent bien et expriment aussi complètement la précieuse liqueur que les nouveaux, et nous poursuivons notre course.

Nous pénétrons dans le château, où nous trouvons de vastes salles abandonnées et dans un état de délabrement vraiment regrettable.

Quelques pièces servant de logement aux gardiens de la maison et au régisseur ont été convenablement restaurées. Le reste est complètement négligé.

Ici tous les soins sont pour les vins.

Nous avions tout vu, et cependant avec un peu, mais bien peu de perspicacité, on pouvait s'apercevoir qu'il manquait quelque chose à notre bonheur.

Devions-nous, pouvions-nous quitter la maison sans tremper nos lèvres dans quelques gouttes de ce cru si justement célèbre ? C'était bien difficile.

Et cependant une crainte nous retenait. Je connaissais depuis bien des années déjà M. Jacotin. Si je demande, il voudra offrir. C'est ce qui est arrivé. Nous avons donc bu à sa santé chacun un petit verre de ce bon vin du clos. C'est tout ce qu'il nous a été possible de lui faire accepter. Je lui renouvelle ici l'expression de nos bien sincères remerciements.

A 8 h. 30 min., nous quittons le château. Nous traversons une partie du clos. Nous constatons la bonne tenue des vignes et nous sortons par une porte de service qui s'ouvre sur un chemin de traverse longeant le clos, qu'il sépare de Musigny.

Nous nous dirigeons sur Nuits par des sentiers étroits (car ici le terrain est d'or); nous laissons à notre gauche le village de Vosne-Romanée. Nous traversons ou nous voyons la Romanée-Saint-Vivant, les Richebourg, la Romanée-Conti, la Tâche, les Malconsorts, etc., et nous arrivons à Nuits à 9 h. 30 min.

NUITS.

Sans perdre une minute, nous entrons chez M. Paul Labouré, fabricant de vins mousseux de Bourgogne.

Nous étions attendus. Les ouvriers étaient à leur besogne. On procédait à l'opération importante du dégorgeage, que nous avons vu pratiquer dans tous ses détails.

Elle exige un certain nombre de manipulations délicates dont il est difficile de se faire une idée exacte, même avec une description bien détaillée.

Mais cela ne nous suffit pas. Notre curiosité est plus complète. M. Labouré, mon ancien condisciple, très-disposé à nous satisfaire, nous raconte par quelle série d'opérations successives il faut passer pour, étant donnés les raisins, obtenir ce vin généreux, agréable à l'œil et au goût et capable de dérider les fronts les plus assombris.

Les vins mousseux de Bourgogne se font plutôt avec des raisins rouges qu'avec des raisins blancs.

À l'époque des vendanges, on cueille les raisins le plus rapidement possible et on les soumet à un pressurage immédiat avant toute fermentation. On obtient ainsi un liquide sans couleur ou légèrement nuancé de rose.

La liqueur est ensuite mise dans des fûts d'une assez grande capacité, où la fermentation se produit.

On y ajoute en temps utile une faible quantité de cassonade, variable suivant la qualité, pour augmenter la richesse en alcool et en acide carbonique.

Au printemps suivant, on soutire après avoir collé une ou plusieurs fois, et on met en bouteilles.

Quelquefois on procède à des *coupages*, c'est-à-dire à des mélanges de deux ou plusieurs qualités de vins blancs afin d'obtenir un résultat plus avantageux. Il faut apporter beaucoup de tact et de discrétion dans ces sortes d'opérations.

Le liquide est alors d'assez médiocre qualité et peu agréable à boire. Nous nous en sommes assurés en le goûtant.

Les bouteilles, bouchées à la mécanique et ficelées solidement, sont ensuite empilées horizontalement par cent mille dans les caves, où elles peuvent rester deux ou trois ans sans qu'on y touche d'aucune façon.

La fermentation continue dans la bouteille, où il se fait d'ailleurs un dépôt boueux dont il faudra d'abord se débarrasser.

On y parvient par l'opération du dégorgage, qui est assez longue.

On commence par mettre les bouteilles sur pointe dans des planches percées de trous (planches à bouteilles), c'est-à-dire qu'on les incline à 45° environ la pointe en bas.

Il faut que le dépôt arrive sur le bouchon. Pour en faciliter le *glissement*, un ouvrier exercé fait exécuter chaque jour et à chaque bouteille, pendant un mois environ, une espèce de mouvement gyrotoire assez rapide et qui exige une certaine adresse de doigt. Nous essayons d'imiter l'ouvrier chargé de cette manipulation, mais les plus habiles d'entre nous semblent gauches et maladroits. M. Verneau seul (il faut lui rendre cette justice) s'en est tiré avec honneur et aux applaudissements de tous.

Enfin, après ces longues et minutieuses opérations, le dépôt est descendu sur le bouchon. Il faut alors le faire sortir en perdant du liquide le moins possible.

Les bouteilles, toujours la pointe en bas, sont amenées à un

ouvrier, qui les prend avec précaution, les tient alors la pointe légèrement relevée, enlève les attaches du bouchon, qui, après avoir été légèrement secoué, part avec bruit.

La force expansive du gaz que contient déjà la bouteille le pousse et chasse en même temps le dépôt boueux.

Il y a nécessairement projection et par suite perte d'une petite quantité de vin, qui coule dans un récipient d'où il est recueilli.

L'ouvrier, par un tour de doigt, enlève ce qui peut rester du dépôt et passe la bouteille à un voisin. Celui-ci remplace le liquide perdu par une quantité jaugée de sirop fait de sucre candi et de fine champagne. Une nouvelle fermentation aura lieu dans la bouteille, et le vin sera tout à fait mousseux.

Un troisième ouvrier bouche la bouteille à la mécanique. Les bouchons sont énormes et de première qualité, ramollis dans de l'eau tiède et enfoncés au mouton.

Un quatrième ouvrier applique une griffe métallique qui doit maintenir le bouchon, et un cinquième le ficelle encore solidement pour assurer la fermeture complète de la bouteille.

Toutes ces opérations sont exécutées avec une adresse et une rapidité vraiment étonnantes.

La préparation est maintenant complète, les bouteilles sont prêtes à être livrées au commerce. Mais le consommateur qui prend le vin dans cet état fera bien de le laisser séjourner deux ou trois mois dans sa cave avant d'en faire usage.

Il est bon d'attendre que le vin ait *dévoré son sucre* (terme d'atelier), c'est-à-dire que la transformation du sirop en alcool et en acide carbonique se soit faite dans l'intérieur de la bouteille.

Alors enlevez la griffe, coupez la ficelle et soyez sans inquiétude ; après une courte attente, le bouchon partira avec force. Un coup de pistolet ne fait pas plus de bruit. Versez alors dans les longues flûtes d'autrefois plutôt que dans les nouvelles coupes larges et peu profondes d'aujourd'hui. Dégustez avec confiance et vous serez satisfaits.

Pour avoir une idée complète de la préparation des vins de Bourgogne mousseux, nous avons assisté au rinçage des bouteilles. Des femmes exercées sont chargées de ce travail. Il se fait à grande eau, avec du sable en petits grains, préalablement lavé et trié. On a renoncé d'une manière absolue à l'emploi des grains de plomb ou même de fonte, dont les débitants font encore un si fréquent usage.

La moindre parcelle de substance étrangère de nature organi-

que pourrait altérer la qualité des vins; aussi toute bouteille rebelle à un nettoyage parfait est mise au rebut.

Nous descendons ensuite dans les caves. Spectacle grandiose! Les piles du clos Vougeot avaient été l'objet de notre admiration. Ici nous devons compter par trois ou quatre cent mille bouteilles les réserves de M. Paul Labouré.

Et la casse? Elle est de 4 à 5 p. 100 environ. Mais alors le prix de revient doit être fort élevé, et vos vins mousseux doivent coûter si cher que les humbles mortels doivent s'en priver à tout jamais!

Nous sommes bien vite rassurés; les prix varient entre 2 fr. 50 c. et 5 fr. la bouteille, suivant qu'il s'agit des crus ordinaires ou des premiers crus.

Tous les vins de Bourgogne sont aptes à mousser; mais les bons vins mousseux ne peuvent se faire qu'avec les bons raisins.

La Romanée, les clos de Vougeot fournissent des mousseux qui peuvent rivaliser avec les meilleurs vins de Champagne.

A 11 h. 30 min., nous adressons tous nos remerciements à M. Labouré et nous nous dirigeons vers l'hôtel de la Croix-Blanche, où M. Rossigneux, notre collègue en alpinisme, qui habite Nuits, nous avait fait préparer le déjeuner qu'il veut bien partager avec nous.

Empressons-nous d'ajouter qu'il avait fait extraire de ses caves trois bouteilles de vin rouge des meilleurs crus de Nuits et qu'il nous les a offertes très-gracieusement. De son côté, M. Labouré nous avait envoyé trois bouteilles de ses meilleurs mousseux : Volnay, Romanée, Vougeot.

Le déjeuner modeste, quoique suffisamment confortable, a donc été très-animé. Mais, malgré nos joyeuses libations, nous n'avions en sortant de table qu'un grand fonds de bonne humeur ou une pointe de gaieté de bon aloi.

Les vins généreux et de qualité pris à doses modérées ne sont jamais malfaisants.

RETOUR.

Notre collègue M. Rossigneux nous fait voir le jardin de son beau-père M. Geissweiler, où nous trouvons des rochers, des jets d'eau et des cascades artistement aménagés.

Nous allons à quelques pas de là, hors de la ville, visiter le monument commémoratif de la bataille de Nuits, le 18 décembre 1870.

Souvenirs poignants et douloureux, mais non sans gloire pourtant. Le combat de Nuits avait jeté le découragement dans l'armée du général de Werder. Il a du moins contribué à arrêter sa marche envahissante.

La résistance avait été sérieuse, le combat acharné, et l'ennemi (c'est-à-dire nous Français) avait du canon !

Nous rentrons en ville. En passant sur la place Monge, nous remarquons un poisson sculpté sur le mur d'une maison, à 2 mètr. au-dessus du niveau du sol. Il indique la hauteur à laquelle les eaux du Muzin sont parvenues, en l'année 1757, lors de l'inondation qui a causé tant de ravages. Le débordement de la rivière arriva dans la nuit du 21 au 22 janvier à la suite de longues pluies qui précipitèrent la fonte des neiges. (Voir le récit de ce triste évènement dans l'*Histoire de la ville de Nuits* par M. H. Vienne.)

Nous visitons la nouvelle église Saint-Denis, avec sa crypte, et nous traversons le faubourg Saint-Symphorien. Nous jetons un coup d'œil sur la jolie église de ce nom et nous allons saluer respectueusement le monument élevé, dans le cimetière, à la mémoire des victimes des combats de Nuits en 1870.

Ces tristes souvenirs remuent vivement en nous tous la fibre patriotique et nationale, et c'est l'âme remplie d'émotions que nous nous dirigeons par la montagne sur le village de Concœur.

En montant, nous remarquons la jolie vallée de la Serrée, les *trous légers* aux histoires légendaires. Nous apercevons, à quelques pas de nous, le Roi de Villars (point culminant de la contrée) dont nous nous promettons de faire prochainement l'ascension.

Quand nous sommes en vue de Concœur, notre collègue M. Rossigneux retourne à Nuits, mais nous ne le quittons pas sans le remercier de sa cordiale obligeance.

Nous laissons Concœur et Corboin à notre gauche. Chemin faisant, nous apercevons une faucheuse mécanique en activité, et nos élèves en suivent le fonctionnement avec grand intérêt. Nous passons à quelques pas du château d'Entre-deux-Monts, situé au pied de la forêt de Mantuan et, par une conversion à droite, nous prenons le chemin de Vougeot où nous arrivons à 5 h. du soir.

A 5 h. 16 min., le train de Lyon nous ramène à Dijon.

Nous avons fait 16 kilomèt. : 6 le matin et 10 le soir. Nous étions restés debout de 6 h. 30 min. du matin à 11 h. 30 min., puis de 1 h. à 5 h. du soir. Nous ne nous étions reposés que pendant le déjeuner, 1 h. 30 min. environ.

La dépense totale a été de 5 francs par personne, tout compris.

Au moment où je mets en ordre les notes que j'avais prises pendant cette charmante excursion (c'est aujourd'hui le 1^{er} août), nous sommes envahis par un ennemi bien plus redoutable que les Prussiens. On a découvert récemment une tache de phylloxera à Meursault et une autre dans la collection des vignes du Jardin botanique de Dijon. Fasse le ciel que nos précieux coteaux soient épargnés !

La tache du Jardin botanique a été attaquée avec décision et énergie. Les vignes ont été immédiatement coupées, arrosées de pétrole et brûlées sur place. Le sol va être injecté de sulfure de carbone. Espérons que tous les insectes seront atteints et que pas un ennemi ne sortira de là pour aller porter la dévastation et la ruine dans d'autres contrées.

J.-B. FEUILLÉ,

Membre du Club Alpin Français.
(Section de la Côte-d'Or et du Morvan.)

ASCENSION DU GRAND-BALLON DE GUEBWILLER

LE DIMANCHE 9 MARS 1879.

Il est une puissance en l'homme,
une séduction qui combat la servi-
tude de la pesanteur et le pousse
vers les hautes régions, vers les
cimes qui se découpent dans l'azur.

Ch. DOLLFUS.

Depuis de longues années déjà l'Alsace n'avait pas eu un hiver aussi long et aussi rigoureux que celui qu'elle vient de traverser. Dès le mois de décembre, la neige n'a cessé de couvrir les sommets de nos montagnes, et, même dans notre vallée, si elle disparaissait pendant quelques jours, de nouvelles couches ne tardaient pas à remplacer les anciennes. Les amateurs de belle nature ont été mal partagés ; ils n'ont pu, pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, entreprendre une seule de ces excursions qui ont toujours pour eux un nouvel attrait, et ils se sont

vus forcés de contempler de bien loin ces cimes blanches, ce qui pour eux était tous les jours un nouveau supplice de Tantale.

Enfin le mois de mars arrive et avec lui ce soleil tant désiré. Notre ami X..., qui depuis longtemps, quand le ciel le permettait, contemplait, avec l'aide de son télescope, les progrès de la fonte des neiges à la cime de notre plus haut sommet, nous dit : « On voit la porte de la maison du Ballon. » C'était assez, on pouvait tenter l'ascension, et dès lors notre parti fut pris. Nous pouvions enfin reprendre nos chères excursions, empêcher nos souliers ferrés de moisir dans l'ombre d'une armoire, nos *alpen-tæcke* de se morfondre dans leur coin.

Une partie au Ballon fut décidée pour le dimanche suivant 9 mars. Les préparatifs ne furent pas longs. De bonnes chaussures, des guêtres et un bâton de montagne étaient indispensables. On décida de ne prendre en vivres que le strict nécessaire; car, prévoyant de mauvais chemins, il fallait se charger le moins possible. Comme guide-porteur, le choix ne fut pas long. Sy.... qui depuis sa plus tendre enfance connaît tous les chemins de la montagne, fut naturellement celui qui nous accompagna.

Réveillés bien avant l'heure, chacun saute à sa fenêtre et consulte le temps d'un regard inquiet. Nous étions sauvés; la journée s'annonçait magnifique. A 6 h. 30 min. du matin, nos compagnons de Mulhouse nous ayant rejoints, nous nous mettons en marche au nombre de cinq, plus le guide.

Une première question était à décider. Quel chemin prendrions-nous? On écarta celui de Murbach comme trop difficile, vu la neige. Restait celui de Rimbach et le versant Sud, celui par l'*Ebeneck*, le *Redele* et le versant Est du Ballon. Les avis étant partagés et les chemins ne devant se séparer qu'après le *Peternitt*, nous partîmes sans être décidés.

Le ciel sans nuage et la température assez fraîche (— 1°) nous promettaient une marche facile. Nous remontons la vallée de Guebwiller; puis, tournant bientôt à gauche, nous suivons le vallon de l'*Eselspfad* et franchissons la crête qui sépare les deux vallées de Guebwiller et de Rimbach au col *Peternitt*. La neige que nous trouvons en cet endroit était assez dure et gelée à sa surface, ce qui permettait de marcher facilement sans enfoncer. Au lieu de redescendre jusqu'au village de Rimbach pour remonter par le *Sudel*, chemin seul possible si la neige avait été molle, il fut décidé qu'on prendrait le sentier ordinaire.

A quelques pas plus loin, nous quittons la voie frayée et nous marchons dans une couche de neige vierge. Dès 7 h. 30 min. nous

étions au *Münsterakerle*, col qui conduit de la vallée de Murbach dans celle de Rimbach; nous y faisons notre première halte, et, après quelques minutes d'arrêt, nous entreprenons courageusement la montée de l'*Ebeneck*. C'est là que nous nous apercevons que la neige ne porte pas sous les arbres, et nous sommes obligés de quitter le chemin qui suit la lisière de la forêt et d'entrer en plein pâturage. Malgré cela, la montée est assez facile, et nous marchons aisément sur une couche de neige de 30 centimètres en moyenne. Une deuxième halte était nécessaire auprès de la source de l'*Ebeneck-Plan* qui passe pour la meilleure des environs, et dont on peut boire impunément même quand on a chaud. Le spectacle qui s'offre à nos yeux nous fait prévoir une belle vue pour le Ballon. La plaine est encore cachée par un épais brouillard; mais les cimes élevées de la Forêt-Noire, le *Blauen*, le *Belchen*, le *Feldberg*, etc., se détachent sur le bleu du ciel et revêtent des tons magnifiques. Plus à droite, on commence à apercevoir les silhouettes de quelques pics alpins qui émergent d'une mer de brouillard et que l'œil a de la peine à trouver, tant ils paraissent élevés au-dessus de la plaine. Pendant notre halte, la surface de la neige se ramollit sous les rayons du soleil, et cela nous explique pourquoi elle ne portait pas sous les arbres, mais seulement dans les endroits découverts. C'est que, en effet, sous ces points, elle se durcit par le froid de la nuit, tandis que sous les arbres la neige, ne dégelant pas, ne peut regeler pendant la nuit.

Cependant nous nous remettons en marche et nous atteignons bientôt l'épaisse forêt de sapins qui sépare l'*Ebeneck* du *Judenhut*. Tout de suite nous nous apercevons que les fatigues vont commencer. A chaque pas nous enfonçons dans une neige épaisse de 1 mètre de profondeur en moyenne, ce qui rend la marche très-lente et très-pénible. Nous nous disposons en file indienne; le plus léger ouvrait la marche et les autres suivaient. Au bout d'une heure de montée, sortis enfin du grand bois, nous arrivons au *Judenhut-Plan*. Cette partie du trajet nous avait beaucoup fatigués et nous avions grand besoin d'un peu de repos. Il faut, en effet, avoir marché dans une épaisse couche de neige molle pour se faire une idée de la fatigue résultant d'une montée pareille pour un piéton qui est à chaque pas obligé d'élever son pied de toute la hauteur de la neige, puis de le reposer exactement dans le trou laissé par la trace de celui qui ouvre la marche. Et pour ce dernier la fatigue est encore bien plus grande.

Pendant que nous reprenons haleine, on discute sur le trajet qu'on vient d'accomplir. S..., qui connaît les pays froids, regrette de ne s'être pas muni de *raquettes* qui auraient beaucoup facilité la marche dans cette neige. Ce sont des instruments formés par un cadre de bois rempli avec de la forte ficelle, disposée comme les mailles d'un filet. En fixant ces raquettes à ses chaussures, on peut marcher aisément sur la neige sans enfoncer. Nous essayâmes alors de confectionner quelque chose d'analogue avec des branches de sapin ; mais n'ayant pas de ficelles assez fortes pour les fixer à nos pieds, nous dûmes y renoncer.

A 10 h. 30 min. nous reprenions notre marche en avant, et, après avoir marché quelque temps dans les prés-bois du *Judenhut-Plan*, nous nous enfoncions dans la grande forêt de hêtres et de sapins du *Judenhut*, décidés à suivre le sentier dit *Neuweg* où l'on aboutit également en faisant l'ascension par Murbach. Nous marchons ainsi pendant un peu plus d'une heure dans la forêt, suivant autant que possible la direction du chemin. Rien n'indiquait le passage de l'homme sur ces hauteurs depuis la chute des neiges, et c'est à peine si l'on voyait de loin en loin quelques traces de renards ou de sangliers. Un silence de mort régnait dans toute la forêt. Quelques sientes de coqs de bruyère et de renards dans lesquelles on voyait des débris de myrtilles nous indiquèrent de quoi ces animaux pouvaient vivre à cette époque de l'année. — Plus nous montions, plus la couche de neige était épaisse. Sur quelques points elle atteignait jusqu'à 1 mèt. 50. Heureusement les hêtres, dépourvus de feuilles, remplaçaient peu à peu les sapins, et la neige devenait un peu plus dure en ces endroits. A la fin nous n'enfoncions plus que de 10 centimèt. C'était un grand progrès et une marche des plus faciles en comparaison de ce que nous avions eu précédemment.

Enfin nous arrivons en vue de la ferme de *Redele* et nous sortons de la forêt. Le plus pénible était fait. La neige, qui sous les arbres couvrait partout le sol, avait été en partie balayée par le vent hors du bois. Nous voyons un petit endroit dépourvu de neige que nous choisissons pour une halte. Nous ramassons à nos pieds quelques myrtilles rouges (*preisselbeeren*), qui, après avoir passé tout l'hiver sous la neige, ont perdu leur amertume et ont au printemps un goût agréable. Ceux que la faim commence à tourmenter se décident à casser une croûte (il était midi). C'est avec un extrême plaisir que nous constatons que nous dominons déjà toutes les montagnes de la vallée de Guebwiller qui semblent maintenant si petites pour nous. Le dernier coup de collier

pour atteindre le sommet du Grand-Ballon nous paraît devoir présenter très-peu de difficultés.

A midi 15 min., nous nous remettons en marche. La neige portait par place et n'était en général pas très-épaisse. On voyait qu'elle était tombée poussée par un vent impétueux. Sur toutes les arêtes saillantes elle avait disparu, et ce n'est que dans des fonds qu'elle était d'une certaine épaisseur. Les petits hêtres qui se rencontrent par places sur ce versant, opposant une résistance à la neige, étaient presque ensevelis et ressemblaient à des monticules blancs.

Cependant nous montons avec peine et lentement le grand cône qui se dresse devant nous, en suivant l'arête Nord-Ouest presque dégarnie de neige. Pendant cette montée, qui n'est pas très-raide, nous souffrons de la chaleur plus qu'on n'en souffre en été. Cela s'explique aisément : il faisait un soleil ardent, et, quoique la température ne fût pas très-élevée au thermomètre (5 degrés au-dessus de zéro), le fond de l'air était très-chaud ; la réverbération des rayons du soleil sur la neige en doublait la force, et nous en souffrions d'autant plus que, pour une pareille excursion, dans une saison aussi peu avancée, nous nous étions vêtus très-chaudement. C'est là que nous regrettâmes de ne pas nous être munis de lunettes bleues, car la neige gelée était tellement brillante aux rayons du soleil, qu'il était impossible de regarder devant soi, et que nous étions obligés de marcher la tête baissée ou les yeux presque fermés.

Après trois quarts d'heure d'une marche assez facile sur ce versant, nous atteignons enfin le premier sommet du Ballon, but de tous nos efforts. Dans une petite dépression qui sépare les deux sommets, nous voyons le Refuge du Club des Vosges, et un peu plus loin, sur le point le plus élevé, le poste de triangulation, avec une colonne de pierre et un échafaudage de bois. Nous pressons le pas pour arriver, et tous, en atteignant cette cime, nous poussons un long hurrah, qui ne peut être répété par aucun écho, car nous dominons toutes les montagnes qui nous entourent.

Nous étions à 1,426 mètr. d'altitude, à la cime de ce Grand-Ballon de Guebwiller, le plus haut sommet des Vosges, sur cette montagne si connue des botanistes, qui peuvent y trouver une flore presque alpine et des plantes qu'ils chercheraient en vain dans les autres localités de cette chaîne. Cette montagne, qui intéresse les géologues à plus d'un titre, forme le point culminant de ce soulèvement de ballons, si bien étudié par le célèbre Élie

de Beaumont. C'est un point de trigonométrie de premier ordre et le principal sommet du premier triangle de la grande triangulation entreprise par l'État-major français.

Nos premiers instants furent consacrés à admirer le magnifique panorama qui se déroule du haut de cette montagne et dont la beauté est impossible à décrire. Nous avions de la chance. Si la vue n'était pas absolument claire sur la plaine, celle des montagnes était admirable. Au Nord-Est la plaine d'Alsace, la Forêt-Noire et les derniers contre-forts des Vosges; au Sud-Est le Jura, et les Alpes par derrière; au Sud, à l'Ouest et au Nord, les massifs des Vosges. La chaîne des Alpes, surtout, se voyait dans toute sa splendeur depuis le Vorarlberg à gauche jusqu'au gigantesque Mont-Blanc à droite, la plus haute montagne de l'Europe et située à plus de 232 kilomèt. du Ballon.

Notre ami N..., qui connaît admirablement les Alpes, et qui fut un des premiers à faire l'ascension difficile du Finsteraarhorn, nous indique les noms des différents pics de l'Oberland bernois. En partant de droite à gauche, on voit le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, qui se distingue facilement de tous les autres par sa pointe aiguë, et, plus loin, l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau. Toutes les cimes des hautes Vosges se reconnaissent facilement. La route de la Schlucht paraît comme une grande ligne blanche sur le versant qu'elle traverse. Le Hohneck, la corne du Rotabach, etc., toutes les cimes de la vallée de Munster se voient très-nettement. Les montagnes de la vallée de Guebwiller, le Petit-Ballon, le Hundskopf, le Klinskopf, semblent des liliputiens à côté de la sommité qui nous porte. Les sommets de la vallée de Saint-Amarin jusqu'au col de Bussang, et derrière les ballons d'Alsace et de Servance, limitent ce panorama grandiose. Mais c'est assez admirer la vue. Nous avons un grand appétit. Nous nous dirigeons vers la maison du Ballon, sorte de refuge-abri, construit par les soins du Club des Vosges, où l'on peut trouver en été de quoi se réconforter. La maison est solide et fortement construite, ayant à résister à toutes les intempéries et à toutes les tempêtes qui viennent si souvent fondre sur les hauts sommets. Munis de la clef, qu'on avait obligeamment mise à notre disposition, nous essayons d'ouvrir la porte; mais tous nos efforts sont vains. La porte, étant exposée au Sud, était dégagée de neige, mais la partie inférieure était garnie à l'intérieur, ~~aussi bien~~ qu'à l'extérieur, d'une couche de glace, de plusieurs centim. d'épaisseur, qui rendit inutiles les essais tentés pour ouvrir. Malgré tout le plaisir que nous aurions eu de nous

mettre à l'abri sous ce toit, nous fûmes donc obligés de déjeuner en plein air : ce qui, dans les conditions actuelles, ne fut pas bien gênant pour nous. Quoique le thermomètre ne marquât que 5 degrés au-dessus de zéro, le soleil était très-chaud. Nous nous installâmes donc, adossés à un rocher, et mangeâmes gaiement notre modeste déjeuner ; le dessert fut remplacé par les amusantes chansons patoises de notre guide. Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur la vue des Alpes, nous commençâmes la descente vers 3 h., en nous dirigeant sur le lac. Nous prîmes le versant Nord-Ouest, et, malgré la neige, dans laquelle on enfonçait, en moyenne, jusqu'aux genoux, nous descendîmes gaiement, et presque en courant, jusqu'au col de Haag, qui sépare le Ballon du Storckenkopf ; ce dernier sommet n'a que 50 mètr. de moins que le Grand-Ballon. Une chose nous frappa dans cette descente, c'est la quantité de traces de lièvres et de renards qu'on voyait dans la neige : ce qui prouvait que, même en hiver, ces hauts sommets sont habités par une masse de gibier. Du Haag nous descendons directement sur le lac par la forêt. La pente étant partout très-raide, nous espérions pouvoir descendre facilement en glissant, assis, sur la surface de la neige ; malheureusement celle-ci n'était point assez dure et ne permit qu'au plus léger de profiter de cet avantage. Les autres furent, bon gré, mal gré, obligés de le suivre en enfonçant à chaque pas dans la neige, quelquefois même plus haut que la ceinture. Le lac du Ballon était complètement gelé, et la glace couverte d'une couche de 4 à 5 centim. de neige. L'un de nous se hasarda sur le lac et put arriver facilement jusqu'au milieu. A cet endroit, il voulut s'assurer de l'épaisseur de la glace, et ne la trouva que de 3 centim. On se figure aisément ses craintes et celles de ses amis quand ils le virent regagner rapidement la rive. Cependant des essais faits au bord nous démontrèrent que nos craintes avaient été vaines, et que, à 20 centim. environ au-dessous de la première couche, s'en trouvait une autre beaucoup plus épaisse, séparée de la première par une nappe d'eau. Nous nous expliquâmes ce fait par un abaissement des eaux du lac, suivi, à quelques jours, d'un exhaussement.

En quittant le lac, le temps ne nous ayant pas permis de redescendre par la Roll, nous prîmes le chemin direct sur la rive du Seebach. C'est là que nous retrouvons les premières traces d'hommes, que nous n'avions pas vues depuis que nous avions quitté le chemin de Rimbach, c'est-à-dire depuis plus de 9 h. Plus nous descendons, plus le chemin est frayé et moins la neige

est épaisse. Nous passons à côté d'un rocher remarquable, au milieu duquel se trouve un étroit couloir, et que pour cette raison on a appelé la Brèche de Roland.

A 5 h. 30 min., nous arrivons à la route, qui va jusqu'au fond de la vallée de Guebwiller, et de là, en 10 min., nous arrivons à la scierie Hug, où nous trouvons une voiture mise obligeamment à notre disposition. Après avoir remplacé nos souliers humides par des chaussures sèches, nous partons pour Guebwiller, où nous arrivons à 6 h. 30 min., enchantés de notre course et ayant montré à tous les sceptiques qu'une ascension au Ballon peut se faire dans d'excellentes conditions, même en hiver.

En terminant, il ne nous reste plus qu'à remercier le Club des Vosges pour les indications qu'il donne aux touristes par ses bornes et ses poteaux indicateurs, et qui nous furent, par la neige qu'il y avait, d'une grande utilité pour trouver le bon chemin.

E. SCHLUMBERGER,

Membre du Club Alpin Français.

(Sections de Barcelonnette et des Vosges.)

NOTA.

Nous ne donnons pas cette année les calculs des observations nombreuses faites par les membres du Club dans la campagne précédente. Une maladie, et l'arrivée tardive des renseignements demandés aux observatoires météorologiques, ont empêché notre collègue, le commandant Prudent, de fournir à temps ses calculs, qui seront publiés dans le prochain volume de l'*Annuaire*.

Réduction.

CHRONIQUE
DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

RAPPORT ANNUEL

CHRONIQUE

DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

DIRECTION CENTRALE

RAPPORT ANNUEL

Quand nous faisons une ascension qui doit être longue, nous nous arrêtons de temps en temps, pour reconnaître d'une part le chemin parcouru, de l'autre celui que nous avons encore à parcourir pour arriver au but.

Dans la marche ascendante du Club Alpin Français, les assemblées générales annuelles, les rapports de la Direction centrale forment comme autant de points d'arrêt et d'étapes.

Nous voici arrivés à la cinquième. Arrêtons-nous un moment et jetons d'abord un regard en arrière.

Il y a cinq ans, le 2 avril 1874, le cabinet de M. Ad. Joanne suffisait pour contenir tous les fondateurs de la section de Paris, qui a été le noyau du Club Alpin Français. Autour d'elle se sont groupées successivement vingt-cinq autres sections ou sous-sections, créées dans presque toutes les parties de la France, depuis les Ardennes jusqu'aux Pyrénées ; et au 1^{er} janvier dernier, dans l'armée pacifique des 20,000 alpinistes de l'Europe, la France, la dernière venue, comptait pour un contingent de 3,035, grossi depuis par de nombreuses et importantes recrues.

Qu'avons-nous fait dans cette période de cinq ans, si courte dans la vie d'une société ? Nous avons construit douze chalets ou refuges dans les montagnes françaises (Alpes et Pyrénées) que nous avons explorées en tous sens et parfois révélées ; établi ou

amélioré les sentiers qui en facilitent l'accès; créé et organisé des corps de guides; publié quatre annuaires considérables (le cinquième est sous presse) indépendamment des bulletins trimestriels; fondé des bibliothèques pour les voyageurs et les guides; organisé quarante-trois caravanes scolaires, qui poussent la jeunesse dans la voie où nous l'avons précédée; établi des relations qui sont devenues de plus en plus intimes avec les Clubs Alpins étrangers et les sociétés analogues. En un mot, à ceux qui niaient le mouvement, nous avons répondu en marchant.

A ces résultats acquis en cinq ans, l'année 1878 aura apporté sa part. Vous en aurez la preuve dans ce rapport que j'ai l'honneur de vous présenter au nom de la Direction centrale et à la place du collègue dont nous regrettons, moi surtout, la démission, M. E. Thureau, qui a laissé dans les rapports précédents des modèles du genre. La première partie de celui-ci contient la chronique générale du Club, l'ensemble des faits d'un intérêt commun; la deuxième, la chronique particulière des vingt-six sections, dont chacune a et doit avoir sa vie propre et indépendante. Inégales en force, à cause de leur situation, elles sont toutes égales entre elles, comme membres de la même famille.

EFFECTIF. — Le nombre total des membres du Club Alpin Français, qui était de 2,535 au 1^{er} janvier 1878, s'élevait à 3,035 le 1^{er} janvier 1879, soit 500 de plus pour l'année 1879, ou un accroissement de 20 %, défalcation faite des pertes par décès ou démissions.

A propos de cette progression continue, le rapport de l'an dernier faisait ressortir ce fait fâcheux que, chaque sociétaire versant 10 fr. par an dans la caisse centrale et coûtant 11 fr. pour les frais de publication et les frais généraux, la richesse du nombre nous appauvrissait, et que l'équilibre n'était maintenu dans nos finances que par l'abandon fait par la Section de Paris de l'excédant de ses ressources particulières. Il n'en est plus de même maintenant. Les frais généraux n'ont pas augmenté dans la même proportion que le nombre toujours croissant des sociétaires, tandis que les frais de publication ont notablement diminué, parce que les gravures et chromolithographies de l'*Annuaire* ont été remplacées en partie par les gravures mécaniques obtenues avec le procédé de notre collègue M. Gillot. Outre l'avantage d'une économie importante, ce procédé reproduit le dessin original avec une fidélité que les plus habiles

graveurs peuvent à peine atteindre. Grâce à cette heureuse innovation, la dépense annuelle pour chaque sociétaire a été réduite de 11 fr. à 9 fr. 40 c.

Le rapport que va vous présenter M. le Trésorier, au nom de la Commission des finances, composée de MM. A. Templier, van Blarenberghe et Millot, accuse une situation financière de plus en plus satisfaisante. Or, s'il faut une bonne administration pour faire de bonnes finances, la réciproque est également vraie.

Deux sections nouvelles ont été fondées en 1878, l'une dans les Ardennes, l'autre dans la Maurienne, ce qui porte à vingt-six le nombre actuel des Sections ou Sous-Sections du Club Alpin Français. Nous avons accueilli avec bonheur ces deux fondations. Plusieurs autres sont en voie de formation.

NÉCROLOGIE. — Nous avons eu à déplorer cette année la perte d'un certain nombre de nos collègues, parmi lesquels deux membres honoraires : Augustus Petermann, de Gotha, l'un des plus grands géographes contemporains, directeur des *Mittheilungen* ; et M. Bouillet, minéralogiste distingué, directeur du musée de Clermont, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de cette ville, auteur de travaux importants sur le département du Puy-de-Dôme.

DIRECTION CENTRALE. — La Direction centrale, qui n'a qu'un désir et un but, — c'est de maintenir et de développer, autant qu'il dépend d'elle, l'unité et la prospérité croissante de la Société, — a maintes fois invité les Sections à user de leur droit de prendre une part directe à ses travaux en choisissant à Paris des délégués chargés de les représenter aux séances mensuelles, et ayant les mêmes droits que les dix-huit membres de la Direction. Les affaires se traitent mieux et plus vite de vive voix que par correspondance. Jusqu'à présent, huit Sections sur vingt-cinq, celles de Grenoble, d'Uriage, de Lyon, du Mont-Blanc, de la Côte-d'Or et du Morvan, des Hautes-Alpes, de la Maurienne et de la Tarentaise, ont usé de leur droit. La Direction centrale appelle de tous ses vœux le moment où elle sera en communication constante avec toutes les Sections par l'intermédiaire de vingt-cinq délégués.

Le rapport de 1878 soulevait une question plus grave et plus importante encore : c'est celle du mode d'élection des membres de la Direction centrale, à l'assemblée générale annuelle du mois d'avril. « Il serait, disait-il, de l'intérêt des Sections de chercher

une combinaison qui assurât leur intervention efficace à l'assemblée générale. Toute proposition de ce genre recevrait de la Direction centrale un accueil empressé. »

Cet appel a été entendu. Une proposition déposée par M. le Délégué de la Section de Lyon en a fait surgir d'autres, qui ont été l'objet d'un rapport très-étudié de la Commission des statuts, et d'une discussion approfondie. Conformément au vote émis par les membres de la Direction centrale et Délégués, l'article 12 des statuts, ainsi conçu : « *La Direction centrale est nommée par l'assemblée générale et renouvelée par tiers chaque année; ses membres sont rééligibles* », sera appliqué désormais de la manière la plus large. A partir d'aujourd'hui, tout membre du Club peut prendre part à ce renouvellement partiel de la Direction centrale, soit en déposant lui-même son vote à l'assemblée générale, soit en l'envoyant sous pli cacheté. La Direction centrale sera ainsi la représentation du Club tout entier. Elle aura, non pas plus de dévouement, mais incontestablement une plus grande autorité morale.

Dans la séance qui a suivi l'assemblée générale de l'an dernier, la Direction avait à renouveler son bureau. M. Ad. Joanne a été réélu président ; MM. Daubrée et Talbert, vice-présidents ; M. A. Templier, trésorier.

Elle a eu le regret de recevoir la démission de M. Abel Lemerancier comme secrétaire général du Club. Les occupations de M. Lemerancier ne lui permettaient plus de remplir les fonctions attachées à ce titre. La Direction, en témoignant ses regrets et ses remerciements à M. Lemerancier, lui a donné comme successeur M. le colonel Pierre, qui a échangé le titre d'administrateur-délégué contre celui de secrétaire général. Ce qui n'a pas changé, c'est le dévouement qu'il met avec une complaisance infatigable au service du Club tout entier.

Les six membres sortants en 1879 sont : MM. Ad. Joanne, Daubrée, Hébert, Millot, V. Puisieux, M^{ls} de Turenne.

Comme vous l'avez vu dans les lettres que vous avez reçues, la Direction a l'honneur de vous proposer de les réélire.

M. Ed. Thureau, absent tout l'été, ayant, à notre vif regret, donné sa démission de membre de la Direction, nous lui avons donné pour successeur provisoire M. Ern. Caron, dont vous connaissez les titres comme alpiniste. Nous vous demandons de ratifier notre choix

EXPOSITION ET CONGRÈS INTERNATIONAL. — La Direction centrale a eu à organiser en 1878 l'exposition du Club Alpin Français au

Champ de Mars, et le Congrès international convoqué à Paris à cette occasion. Le compte-rendu in extenso en ayant été publié dans les bulletins trimestriels de 1878, n° 2 et 3, nous n'avons qu'à en résumer ici les traits principaux.

L'exposition particulière du Club Alpin Français, votée par la Direction centrale, a été organisée par une commission composée de MM. le colonel Pierre, le colonel Goulier, Guyard, Millot et Schrader. Mais c'est à M. le colonel Goulier, président du comité d'installation de la classe 41, où elle figurait, que nous devons tout particulièrement nos remerciements. Bien que notre exposition eût pu être mieux à sa place ailleurs que dans la classe 41, par exemple à côté de celle de la Société Ramond, le succès a dépassé ce que nous pouvions espérer, puisque c'est au Club Alpin Français que le Jury international a décerné la plus haute des récompenses de sa classe, un diplôme d'honneur, équivalant à la grande médaille d'or.

Dans la section de géographie, figurait le résultat des travaux de notre collègue M. Schrader sur les Pyrénées. Nous sommes heureux d'annoncer qu'ils lui ont valu une médaille d'argent, puis une médaille d'or au congrès des Sociétés savantes et une mission scientifique, pour continuer ses études sur la configuration des deux versants de la chaîne. Tout le Club Alpin Français applaudira à la distinction si bien méritée par notre collègue.

Le Congrès international des Clubs Alpins, tenu à Paris sous la présidence de M. Ad. Joanne, à l'occasion de l'Exposition universelle, les 6 et 7 septembre, date fixée sur la demande des sections, et la fête qui l'a terminé le 10 dans la forêt et le palais de Fontainebleau, ont fait l'objet d'une relation étendue et complète dans le Bulletin n° 3. L'organisation en avait été confiée à une commission composée de MM. Ad. Joanne, président; Blanc, Melouzey, Nérot, colonel Pierre, Richard-Béranger, Schrader, Talbert et Templier. Rappelons seulement ici que nous avons eu l'honneur et le plaisir d'y recevoir les présidents des Clubs Alpins d'Angleterre, d'Italie et de Suisse, M. Mathews, M. le commandeur Q. Sella et M. le pasteur A. Freundler, avec un grand nombre de membres de ces Clubs, deux membres du Club Alpin Autrichien, et des représentants d'une partie de nos vingt-six sections. Outre l'échange d'idées pratiques sur la limitation et la tenue des Congrès internationaux annuels, sur les caravanes scolaires, les guides, les auberges, etc., la réunion vraiment internationale de Paris a eu un résultat moral excellent, incontestable :

c'est d'étendre encore les relations et de resserrer les liens de plus en plus intimes qui unissent entre elles des Sociétés ayant un but identique.

MM. Mathews et Freundler nous ont fait l'honneur de se faire inscrire comme membres du Club Alpin Français (Section de Paris). M. Q. Sella en était déjà membre honoraire.

M. Mathews, dans le journal de l'*Alpine Club*, et M. A. Freundler, dans l'*Écho des Alpes*, ont fait un compte rendu du Congrès et de la fête, en des termes si bienveillants que nous en sommes profondément reconnaissants. Nous ne résistons pas au plaisir d'en citer deux extraits :

« On ne peut louer trop hautement, dit M. Mathews, le comité du Club Français pour l'excellence des mesures qu'il avait prises. Tout avait été prévu, et rien n'est venu déranger le programme, du commencement à la fin.....

« Je n'ai pu que raconter les faits relatifs au Congrès et à la fête ; mais je désire rendre témoignage à la courtoisie unanime, à la large hospitalité, à la bonté sympathique des membres du Club Français envers leurs frères d'Angleterre.... Les attentions dont j'ai été comblé, et que je ne sais comment reconnaître, ne sortiront pas de ma mémoire, et j'envoie un serrement de main affectueux et reconnaissant à tous les amis que j'ai gagnés pendant mon séjour à Paris. »

« Le Congrès, dit M. A. Freundler, a été ouvert par un remarquable discours de son président, M. Ad. Joanne, sur l'Alpinisme. Depuis quinze ans que je fais partie du Club Alpin, je n'ai encore entendu, ni lu, sur ce sujet, aucun travail si nourri, si élevé, si bien écrit, et en même temps condensé en un si petit nombre de pages... Qu'ajouterais-je encore à ce récit du Congrès de Paris, sinon l'expression personnelle de ma vive et sincère reconnaissance pour la réception si cordiale et les prévenances de tout genre dont j'ai été l'objet, en tant que Suisse et représentant officiel de notre cher Club Alpin, de la part de tous les Alpinistes Français que j'ai eu le plaisir de rencontrer?... Qu'ils soient tous bien certains que je serais heureux de les rencontrer de nouveau, soit dans nos Alpes, soit en particulier, l'été prochain, lors de notre fête alpine, à Genève, où je leur donne rendez-vous ! »

Cette intimité des Sociétés alpines s'était déjà affirmée d'une manière éclatante dans trois réunions qui avaient précédé de peu celle de Paris : la première, organisée par la Société des Touristes du Dauphiné, au Col du Lautaret (Hautes-Alpes) ; la deuxième, à Ivree, par une partie du Club Alpin Italien ; la troi-

sième, à Interlaken, par la section de l'Oberland Bernois et le Comité central du Club Alpin Suisse. Les membres du Club Alpin Français qui se sont rendus à l'aimable invitation de leurs collègues du Dauphiné, de l'Italie et de la Suisse sont revenus enchantés de ces trois réunions, et reconnaissants de l'accueil cordial, affectueux, qu'ils y ont reçu. La Direction centrale joint ses vifs remerciements aux leurs.

L'inauguration du monument élevé à J. Balmat, pour lequel elle avait envoyé une souscription de 150 fr., a donné lieu, le 11 août, à une grande réunion et à une fête à Chamonix. On en a lu le compte rendu dans le Bulletin n° 3, ainsi que l'éloquent discours prononcé à cette occasion par notre collègue M. Ch. Durier, le représentant officiel de la Direction centrale.

Le plaisir des relations que nous avons, cette année plus que jamais, entretenues avec nos collègues de France et de l'étranger, ne nous a jamais fait perdre de vue les travaux utiles. Parmi les plus importants de l'année 1878, auxquels la Direction centrale a coopéré par des subventions, avec l'aide de la Section de Paris, nous citerons : le Refuge du col de la Lauze (Section de Briançon) et celui du col de la Vanoise (Section de Tarentaise) appelés à rendre de grands services aux touristes qui traversent, en nombre de plus en plus grand, ces admirables passages ; le Refuge de Crabioules (Section des Pyrénées centrales) ; le chemin tracé par les soins de la section de l'Isère jusqu'à la Tête de la Maye, d'où l'on découvre un merveilleux panorama ; la création de quatre bibliothèques pour les voyageurs et les guides, établies par la Section de Briançon à la Grave, au Monétier, à Ville-Vallouise et à Abriès, etc.

La chronique particulière des sections indiquera les travaux faits ou projetés par chacune d'elles.

La Direction centrale s'est occupée (Dieu veuille que ce soit pour la dernière fois !) de la question du règlement des guides de Chamonix. M. Ed. Thureau appelait l'an dernier cette question notre toile de Pénélope. Le mot était spirituel, plutôt qu'exact, qu'il nous permette cette appréciation. Ce n'est pas nous qui avons défilé notre ouvrage. S'il n'est pas achevé depuis longtemps, c'est pour des causes entièrement indépendantes de notre volonté. Nous espérons que cette affaire, qui intéresse autant les voyageurs étrangers que les Français, recevra bientôt une solution conforme aux vœux du Club Alpin et à ceux d'un grand nombre de guides de Chamonix.

Nous avons approuvé le règlement et les tarifs que nous a sou-

mis la Compagnie des guides, organisée récemment par la Section du Sud-Ouest à Gavarnie.

BIBLIOTHÈQUE. — Outre la continuation des publications périodiques de tous les Clubs Alpins étrangers, de la Société Ramond, des Sociétés de géographie, de géologie, etc., notre Bibliothèque a reçu différents dons, parmi lesquels nous citerons :

Collection des *Annuaire*s du Club des Touristes de Vienne ;

Collection rare de l'*Écho des Alpes*, offerte par M^{me} de Fernex, sur la demande de M. Briquet, secrétaire du Comité central du Club Alpin Suisse ;

Collection des œuvres de M. le général von Sonklar, membre honoraire ;

Bulletins et Revues périodiques des États-Unis, offerts par M. Hayden, membre honoraire ;

Promenade autour de l'Amérique du Sud, par M. Cotteau.

Un buste de notre regretté président Ern. Cézanne, offert par M. Béguin, membre de la Section de Paris, et une Notice sur sa vie, écrite par son ami, M. Fargue, ingénieur en chef des Hautes-Alpes, notre collègue de la Section d'Embrun.

De vifs remerciements ont été adressés à tous les donateurs.

L'*Annuaire* de 1878, retardé l'an dernier par la grève des ouvriers typographes, n'a pu encore, cette année, malgré les vifs désirs et les efforts de la Direction centrale, paraître avant l'Assemblée générale, à cause de l'envoi tardif d'un certain nombre d'articles promis et attendus depuis longtemps. Pour obvier à ce grave inconvénient, il sera nécessaire de fixer, comme l'ont fait d'autres sociétés qui publient des annuaires, une date, au-delà de laquelle les articles seront remis à l'année suivante.

Les *Courses collectives ou individuelles* ont été nombreuses en 1878 dans la plupart des sections. Elles seront énumérées dans la chronique de chacune d'elles. Citons seulement comme particulièrement remarquables les suivantes, dont la relation remplit une partie de l'*Annuaire* :

Ascension de la Meije (la troisième), par MM. Guillemain (Sections de Briançon et de Lyon) et Salvador de Quatrefages (Section de Paris) ;

Ascension de la face nord du Mont-Viso, par les mêmes ;

Première ascension du Pic Gaspard, par M. H. Duhamel (Section de l'Isère) ;

Première ascension de l'Aiguille méridionale d'Arve, par M. W.-A.-B. Coolidge (Alpine Club et Section de Paris);

Première ascension de l'Aiguille du Dru, par M. Walker Hartley (Alpine Club et Section de Paris);

Première ascension du Pic d'Éristé, par le comte H. Russell (Section du Sud-Ouest);

Première ascension du Pic Pétard et du Pic de Malibierne, par M. Schrader (Sections du Sud-Ouest et de Paris);

Ascension du Vésuve et de l'Etna, par MM. Durier frères et Lemuet (Section de Paris);

Ascension du Fusi-yama (Japon), 3,750 mètr., par M. Ch. Petit (Section de Paris).

Joignons-y quelques courses dont nous regrettons de ne pouvoir publier la relation dans l'Annuaire de 1878 :

L'ascension de la Dent Parrachée, par M. C. Benoist, et de la Grande-Casse, par M. J. Berger, l'un et l'autre de la Section de Lyon.

L'ascension du mont Hékla (Islande), par M. A. Olivier (Section de Provence), qui a fait la même année un voyage en Syrie, Asie Mineure et Turquie d'Europe.

Aux trente-une *Caravanes scolaires* organisées en 1875, 1876 et 1877 par la Direction centrale et sous son patronage, il faut ajouter les douze qui l'ont été en 1878, soit un total de quarante-trois en quatre ans.

Ces douze caravanes scolaires (les Bulletins nos 2 et 4 ont rendu compte de leurs excursions) sont parties :

Quatre de Dijon, sous la conduite de M. Feuillié, professeur au lycée, vice-président de la Section de la Côte-d'Or et du Morvan;

Trois de Lyon, sous celle de M. P. Guillemain, président de la Section de Briançon;

Deux de Paris, conduites l'une par M. Seigneurie, professeur au collège Rollin, l'autre par le R. P. Barral, censeur à l'école Albert-le-Grand (Arcueil), l'un et l'autre membres de la Section de Paris;

Une de Chalon-sur-Saône, sous la conduite de M. l'abbé Bogniot, vice-président de la Section de Saône-et-Loire;

Deux de Langres, sous la conduite de M. Doulliot, principal du collège.

Trois seulement sont sorties de France pour aller en Suisse et dans l'Italie du Nord.

Les neuf autres ont visité, dans notre pays, le plus souvent à

pied et le sac au dos, la Bourgogne, le Morvan, le Jura, les Vosges, le Dauphiné, la Savoie, l'Auvergne et le Plateau Central. Ainsi se réalise peu à peu notre plan : faire connaître la France à la jeunesse française, en lui donnant le goût et l'habitude des voyages à pied.

La Direction centrale renouvelle ici ses vifs remerciements à ceux qui ont bien voulu diriger ces caravanes avec dévouement et sûreté, à tous nos collègues de France, de Suisse et d'Italie qui les ont accueillies, comme toujours, avec une affectueuse sympathie, et à notre collègue M. Eug. Gourdin, le généreux fondateur de la bourse de 500 fr., qui a été partagée en 1878 entre huit élèves de Clermont, de Lyon, de Chalon-sur-Saône et de Dijon, désignés par les bureaux des quatre Sections.

Elle prie de nouveau les honorables membres des bureaux de toutes les Sections de vouloir bien user de leur influence pour organiser des courses d'écoliers en congé, courtes et peu dispendieuses, ou au moins d'adjoindre quelques élèves à leurs excursions collectives, comme l'ont fait les Sections d'Auvergne, de Chambéry, des Vosges, de la Côte-d'Or et du Morvan et celle de Provence.

SECTIONS

Suivons maintenant chacune des Sections dans sa sphère d'activité particulière.

Section de Paris.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 732

soit quatre-vingts membres nouveaux pour l'année.

La Section a eu le regret de perdre MM. Hubert, Lemonon et Paillotet.

Dans deux séances publiques, le 30 avril et le 12 décembre, MM. Guyard, Ch. Durier et Schrader ont fait d'intéressantes conférences, avec projections.

Le banquet annuel du mois d'avril a été, par exception, renvoyé au mois de septembre, à cause de la fête internationale de Fontainebleau.

Prochainement seront inaugurées les réunions familiales, souvent demandées, où les nombreux membres de la Section, qui sont, pour la plupart, étrangers les uns aux autres, comme les locataires d'une même maison à Paris, pourront faire con-

naissance, s'entretenir de leurs projets de voyage et échanger leurs idées.

La Bibliothèque, encore très-inférieure à celles de plusieurs sections, a acquis les œuvres de de Saussure, Bourrit, Desor, Tschudi, Tyndall, Reclus, etc., et cinquante-cinq feuilles de la Carte de l'Etat-major au 80,000^e.

Un certain nombre des membres de la Section ont pris part aux réunions et excursions collectives du Lautaret, d'Ivrée, d'Interlaken et de Fontainebleau.

Nombreuses ont été les excursions particulières, sans compter celles que nous ne connaissons pas :

Au Mont-Rose et à la Jungfrau	M. et M ^{me} Ernest Caron.
Au Cap Nord	M. et M ^{me} Gamard.
Dans le Dauphiné	{ MM. Duhamel,
	{ Guillemin,
	{ Guyard,
	{ Nérot,
Dans la Savoie.	{ Salvador de Quatrefages.
	{ MM. Coolidge,
	{ Hartley,
	{ Puiseux,
Dans la Savoie et le Dauphiné	{ Rochat.
	{ MM. Ed. Laferrière,
	{ Rabot,
	{ Talbert.
Dans les Pyrénées.	{ MM. Lequeutre,
	{ Russell,
	{ Schrader,
	{ Wallon.
Au Vésuve et à l'Etna	MM. Durier frères et Lemuet.
Au Fusi-yama (Japon). . . .	M. Ch. Petit.

Deux caravanes scolaires, organisées pendant les vacances, ont voyagé, l'une en Auvergne et sur le Plateau Central, l'autre en Dauphiné, Savoie, Suisse et Italie.

Section d'Auvergne.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 100

La Section et le Club Alpin Français ont fait une perte sensible dans la personne de M. Bouillet, membre honoraire.

Quatre excursions collectives ont eu lieu : la première en hiver, au sommet du Puy de Dôme, faite par treize membres et deux volontaires ;

2°, le 12 mai, — à Vic-le-Comte et Billom.

3°, le 28 juin, — aux derniers puits de la chaîne qui avoisinent Randanne ;

4° en août, dans les belles montagnes du Cantal.

La Section a été représentée, à la réunion alpine du Lautaret, par M. Patrognat ; au Congrès et à Fontainebleau, par plusieurs membres.

La caravane scolaire de Paris qui a visité l'Auvergne a eu à se louer particulièrement de l'extrême obligeance de MM. Daval, Chabory et Coudert. Un élève du lycée de Clermont en a fait partie.

La Section s'occupe de l'organisation d'un corps de guides au Mont-Dore. Le règlement et les tarifs seront réglés pour la campagne prochaine, ce qui réalisera une amélioration très-désirable et rendra un grand service aux baigneurs et aux touristes.

Sous-section de Gap.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 81

La Section a eu la douleur de perdre MM. Stéphane Blanc et Eug. Chaix.

Les excursions en commun sont fréquentes dans ce pays de hautes montagnes. Cette année, MM. Aug. Burle, Cardot, Fiard, Garnier, Long, S. Jouglard, Jourdan, Jacquemin et Vollaire ont fait ensemble l'ascension de la montagne de Céuse, du Mont Aurouze et de Chaillol-le-Vieux.

Les mêmes, avec MM. E. et L. Burle, et ayant à leur tête l'honorable sénateur M. Xavier Blanc, notre cher collègue de la Direction, président d'honneur de la sous-section, se sont rendus par le col du Chardonnet à la réunion du Lautaret, et en sont revenus par les cols de la Lauze et du Sélé.

Toutes les ressources disponibles de la Section ont été employées à la publication d'un magnifique Album, représentant les principales vues des environs de Gap et des Hautes-Alpes. On peut l'admirer à la bibliothèque du Club.

*Sous-section de Briançon.*Effectif au 1^{er} janvier 1879. 67

Nous avons à mentionner la mort de M. Dumont, conseiller à la cour d'Aix, ancien procureur de la République à Briançon, botaniste et alpiniste distingué. La sous-section perd en lui un soutien dévoué.

Petite par le nombre, grande par les services, elle a continué, en 1878, à déployer l'activité et l'esprit d'initiative qui la distinguent entre toutes, et dont l'honneur revient pour une grande partie à son infatigable et dévoué président, M. P. Guillemain.

Les sept refuges, construits les années précédentes dans les Hautes-Alpes avec des subventions de la Caisse centrale, et de la section de Paris, et aussi, disons-le, grâce à la munificence d'une des familles les plus considérables du pays, la famille Chancel, ont été améliorés et le matériel complété. Au Refuge de l'Alp a été ajoutée une cabane destinée aux guides. Le grand Refuge du col de la Lauze, mentionné ci-dessus, a été commencé et sera terminé à la fin du mois de juin prochain.

L'organisation d'un nombreux corps de guides, munis de l'outillage nécessaire, a été complétée par la création de quatre bibliothèques, mises à leur disposition et à celle des voyageurs, à la Grave, au Monétier, à Ville-Vallouise et à Abriès. Elles compaient, au 1^{er} janvier, 583 volumes ou cartes.

Ainsi que Gap, Briançon a publié un bel Album qui a été justement remarqué à l'Exposition, et qui contribuera à faire connaître les Alpes briançonnaises. .

Plusieurs membres de la sous-section, et parmi eux l'honorable député M. Laurençon, ont pris part à la réunion du Lautaret.

Les courses particulières les plus remarquables sont celles que M. Guillemain a faites avec son ami M. Salvador de Quatrefages, à la Meije, au Viso et à Roche-Faurio.

*Sous-section d'Embrun.*Effectif au 1^{er} janvier 1879. 26

La sous-section a eu la douleur de perdre M. Paul Breton, député, et quatre de ses membres ont changé de résidence.

Elle a été représentée à la réunion du Lautaret, et plusieurs de ses membres ont fait des excursions particulières.

Tous les lecteurs de l'Annuaire savent que c'est au secrétaire de cette sous-section, M. Em. Guigues, que sont dus ces charmants articles illustrés dont la verve et les dessins ont révélé un Töpffer français.

Section de Barcelonnette.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 20

La Section a consacré ses ressources à la confection d'un Album, contenant 75 très-belles vues de la vallée de Barcelonnette, que nous aurons bientôt le plaisir d'admirer à la bibliothèque du Club.

L'excursion la plus remarquable a été la première ascension du Bric du Chambeyron, regardé jusqu'ici comme inaccessible. Il serait très-intéressant que la relation pût en être publiée dans un Bulletin ou dans l'Annuaire de 1879.

Section de l'Isère (sous-section de Grenoble et sous-section d'Uriage).

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 117

dont 14 adhésions nouvelles dans l'année, ce qui est considérable, eu égard à la situation spéciale de la Section de l'Isère, placée en présence de l'importante Société des Touristes du Dauphiné.

La sous-section de Grenoble a eu à déplorer la mort de M. Jobert, avoué à la Cour de Grenoble.

La Section, qui rivalise d'activité, d'initiative et de services avec celle de Briançon, a fait, en 1878, cinq travaux des plus importants :

1^o Création d'un sentier à la Tête de Maye, au-dessus de la Bélarde, qui rend facile l'accès d'un admirable belvédère (2,522 m.) ;

2^o Pose de crampons et de plus de 100 mètres de fil de fer galvanisé, au Mont-Aiguille, ou Mont Inaccessible, une des sept merveilles du Dauphiné ;

3^o Création d'une bibliothèque, à l'usage des voyageurs et des guides, placée à Saint-Christophe-en-Oisans, sous la garde de M. J. Rolland, instituteur ;

4^o Création du premier poste météorologique dans les Alpes dauphinoises, installé à Saint-Christophe par M. Violle, professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble, et placé sous la direction de la Commission météorologique départementale et sous la surveillance de M. J. Rolland. Les observations sont faites chaque jour à 1 h. après midi sur les sept instruments que possède

l'observatoire, et envoyées à la Commission météorologique départementale et à la section.

5° Le deuxième Bulletin de la Section de l'Isère, contenant des articles remarquables sur des sujets relatifs aux montagnes.

La Section comptait de nombreux représentants à la réunion du Lautaret, et parmi les excursions individuelles les plus remarquables, nous citerons :

La première ascension du Pic Gaspard et celle du Plaret, par M. H. Duhamel ;

L'ascension du Pic de Neige du Lautaret, et plusieurs courses dans le Dauphiné et la Tarentaise, par M. Nérot ;

Une semaine de courses en juin dans les glaciers du Dauphiné et ascension des Rouies, par le secrétaire général de la section, M. F. Perrin, qui applique à tout son intelligente activité.

On lira avec plaisir dans l'Annuaire la relation de toutes ces excursions.

Section de Savoie. (Sous-section de Chambéry.)

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 155

La sous-section a cédé sept de ses membres à sa voisine, la nouvelle Section de Maurienne.

Les adhésions nouvelles ont à peu près compensé les pertes dues à deux décès (nous regrettons de ne pouvoir donner les noms des deux collègues que nous avons perdus) et à neuf démissions, par suite du départ des nombreux préfets et secrétaires généraux qui se sont succédé à Chambéry.

La sous-section a consacré ses ressources à la réparation et à l'entretien du passage de la cheminée du Nivolet, à l'achèvement du chalet-abri de la Dent du Chat, et à la souscription pour le monument de J. Balmat. Des formalités judiciaires ont retardé le commencement des travaux d'aménagement des Grottes des Échelles, évalués à 6 ou 8,000 fr., pour lesquels la Direction centrale a voté une subvention de 500 fr. Quand ils seront finis, la Savoie comptera une merveille de plus.

Le mauvais temps ayant contrarié les excursions collectives, il n'y en a eu qu'une pour l'inauguration du chalet-abri du Mont du Chat, à laquelle le lycée avait été invité. Mais la sous-section a été représentée à Saint-Jean-de-Maurienne, à la réunion des Sociétés scientifiques de la Savoie, à l'inauguration du monument de J. Balmat, à la fête alpine du Lautaret, au Congrès international de Paris, à une excursion au Salève, organisée par la sec-

tion de Genève du Club Alpin Suisse. Elle a accueilli et fêté le président du Club des Montagnes-Rocheuses, le D^r Lamborn.

Parmi les courses particulières, les plus intéressantes ont été :

1° Le passage du col du Mont-Iseran, à la fin de l'hiver, par un officier d'État-major et un officier du 9^e dragons, membres de la sous-section, qui ont fait ce trajet avec leurs chevaux, au milieu d'une dangereuse tourmente de neige;

2° Un charmant voyage de douze jours dans le Faucigny et le Chablais, dont l'itinéraire pourrait servir de modèle, notamment pour une caravane scolaire. M. le capitaine Gallet (du génie italien), membre de la sous-section, a fait à Bologne des lectures très-intéressantes et très-remarquées sur le Dauphiné.

Id. (Sous-section d'Aix-les-Bains.)

Même effectif, 48, en 1878 et en 1879.

Une maladie de M. le président a malheureusement entravé l'activité ordinaire de la sous-section.

Id. (Sous-section d'Annecy.)

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 103

La sous-section, dont les ressources avaient été épuisées par les frais de la magnifique fête internationale donnée à Annecy en 1876 et par l'acquisition du plateau du Parmelan, doit construire sur ce plateau un chalet-abri, qui coûtera environ 2,200 fr., améliorer le sentier qui y conduit et planter des poteaux indicateurs sur le chemin muletier qui conduit au confortable hôtel du Semnoz, le Righi savoyard, de plus en plus fréquenté. Le mouvement des voyageurs a sensiblement augmenté dans la Savoie depuis deux ans, grâce aux efforts de la sous-section et au concours du Club Alpin Français.

Les excursions collectives et individuelles ont été fort contrariées par le temps pendant l'année 1878, qui complètera parmi les plus pluvieuses.

Id. (Sous-section de Rumilly.)

L'effectif n'a pas varié. — Rien de particulier à signaler.

Section de Lyon.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 400
dont quatre-vingt-treize adhésions nouvelles dans l'année.

La Section a eu le regret de perdre MM. C. Anglès, Kuppenheim et Rigot.

Des lectures ou communications verbales ont été faites aux séances mensuelles par MM. Mital, Reymond, Olivier, Sestier, A. Benoist, Dufourt, Chantre, Chappet, C. Anglès, Du Mazet, docteur Tirant, l'abbé Froget, Mancardi, Guillemain, sur les Alpes françaises, suisses et italiennes, les Pyrénées, les Cévennes, le Djebel Filhaousen et Tadjera (province d'Oran) et les montagnes de Cochinchine.

La Section a donné le 4 février, à l'amphithéâtre de la Faculté des Sciences, une séance, à laquelle assistaient plus de 700 invités, et où M. Talbert, de passage à Lyon, a fait une causerie sur le Mont-Blanc.

Les excursions collectives de quatre, cinq, six membres, ont été nombreuses.

Les ascensions les plus remarquables ont été celles de la Dent Parrachée par M. A. Benoist, et celle de la Grande-Casse par M. J. Berger. Elles ont déjà été citées ci-dessus.

M. P. Guillemain a organisé et dirigé trois caravanes scolaires avec son dévouement habituel.

Section des Vosges.

Effectif au 1^{er} janvier 1879 189

La Section a fait construire un sentier direct du lac de Retournemer au sommet du Hohneck, et de nombreux poteaux indicateurs augmentent encore la facilité de cette charmante excursion.

Deux grandes excursions collectives ont été organisées. La première caravane, dirigée par M. Boley, le trésorier, a parcouru, les 22, 23 et 24 avril, nos belles montagnes des Vosges où les excursions sont si variées. Le Président, M. J. Lejeune, a conduit la deuxième dans le Jura suisse et le Jura français du 9 au 13 juin.

Des itinéraires, établis en vue de courses d'un jour ou deux dans le massif des Vosges, et renfermant des renseignements précieux pour les touristes, ont été imprimés et publiés. On les trouve à la bibliothèque du Club.

Les courses particulières les plus remarquables ont été celles de MM. Lejeune et Henriet dans les Alpes d'Uri, et de M. de Missault, vice-président, de Zermatt à Macugnaga par le Neu-Weiss-thor et à la Cima di Jazzi.

La Section, fidèle à ses excellentes traditions, a autorisé plusieurs jeunes gens à prendre part aux excursions collectives, comme elle l'avait déjà fait les années précédentes.

Section de Saône-et-Loire.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 25

La Section a eu la douleur de perdre M. Magnier, professeur de physique au collège de Chalon-sur-Saône.

Elle publie un bulletin annuel.

Le vice-président, M. l'abbé Bugniet, a organisé, comme il le fait chaque année, une caravane scolaire qui a parcouru, sous sa direction, une partie de la Suisse.

Section de la Tarentaise.

Effectif au 1^{er} janvier 1879 93

Toutes les ressources de la Section ont été consacrées à la construction d'un refuge au Col de la Vanoise, à 2,486 mètr. Quoique les aménagements intérieurs ne soient pas terminés, il est dès à présent habitable. Placé au milieu du passage de Pralognan à Termignon, au centre des splendides glaciers de la Vanoise, et au pied de la Grande-Casse, il rendra les plus grands services aux grimpeurs et aux touristes, et contribuera beaucoup à faire visiter, même par les dames, cette partie aussi inconnue qu'admirable des Alpes françaises.

Vingt-deux membres de la Section y ont monté de Pralognan le 22 août pour en faire l'inauguration.

Vingt-six se sont rendus en plusieurs groupes, par les montagnes, à Chamonix, pour assister à l'inauguration du monument de J. Balmat.

Section du Jura.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 134

La Section a établi, avec une dépense de 500 fr., au Saut du Doubs, un sentier qui permet de contempler la cascade sous son plus bel aspect.

Elle complétera cette année ce travail et en entreprendra un analogue pour faciliter l'accès de la source de la Loue.

Elle publie chaque année un bulletin (le 7^e est sous presse) qui contient, outre la chronique de la Section et le compte-rendu des

excursions, soit individuelles, soit collectives, des articles importants, qui en font comme une revue de géologie jurassienne.

Cinq excursions collectives ont eu lieu dans les mois d'avril, mai, juin, juillet et août. Vingt-cinq membres ont pris part à celle qui a eu lieu dans les Vosges du 8 au 11 juin; un plus grand nombre, à l'inauguration du sentier établi jusqu'au Saut du Doubs.

Section de Provence.

Effectif au 1^{er} janvier 1879. 80

Après avoir construit à ses frais en 1877 le Refuge de Provence, au Pelvoux, la Section a ouvert une souscription parmi ses membres, pour participer à la fondation de l'observatoire du Mont-Ventoux.

Elle s'est installée dans un local définitif, situé dans le plus beau quartier de Marseille, et qui est ouvert chaque jour aux membres de la Section et de tout le Club Alpin. La bibliothèque, fondée il y a un an avec 19 volumes et 15 cartes, comptait le 31 décembre 100 volumes et 40 cartes.

La Section a fait une quinzaine d'excursions collectives, les dimanches, et a emmené chaque fois un certain nombre d'élèves du lycée et de l'école de commerce de Marseille.

M. A. Olivier a fait deux grands voyages, l'un en Islande avec ascension du mont Hékla, l'autre en Syrie, Asie-Mineure, Turquie et dans l'Archipel.

MM. L. Isnard, Long, Melizan et Mouren ont fait des excursions dans les Hautes-Alpes et les Alpes-Maritimes.

Section des Pyrénées centrales.

Même effectif 33

La Section a achevé la construction de l'abri de Crabioules.

Les excursions les plus remarquables ont été faites, soit en commun, soit individuellement, par MM. Gourdon, de Monts et Trutat. L'Annuaire publie la relation de quelques-unes de ces courses.

Section du Sud-Ouest (Bordeaux).

Effectif au 1^{er} janvier 1879 120

La Section a eu le regret de perdre M. Ad. Lalande.

Elle a formé une compagnie de guides à Gavarnie, dont les règlements ont été approuvés par la Direction centrale.

Elle projette pour cette année la construction d'un abri aux environs du Vignemale.

Elle publie deux bulletins par an, relatifs surtout aux Pyrénées, et a donné le 5 avril une séance publique, dans laquelle son président honoraire, M. Schrader, a raconté « l'histoire d'une montagne, » qui a eu beaucoup de succès.

Elle a envoyé cinq de ses membres au Congrès international de Paris, et une commission de six autres est allée aux Oulettes de Vignemale examiner l'emplacement pour l'abri projeté.

MM. Brulle et Bazillac, L. et A. Degrange-Touzin, de Lacaze du Thiers, Lourde-Rocheblave, Maumus, comte Russell et Schrader, ont fait dans les Pyrénées de remarquables excursions dont quelques-unes étaient nouvelles.

Section de la Côte-d'Or et du Morvan.

Effectif au 1^{er} janvier 1879 97

La Section a publié un premier bulletin très-intéressant.

Aucune section n'a fait plus d'excursions collectives ; trois ont eu lieu avec le concours de plusieurs dames. A Dijon, comme en Suisse, peu de dimanches et fêtes de la belle saison se passent sans que dix, douze ou quatorze membres de la Section aillent faire, le plus souvent à pied, un petit voyage d'où ils rapportent une provision de santé et d'agréables souvenirs. Des élèves du lycée, des jeunes gens ont souvent l'honneur et le plaisir d'être admis à ces charmantes et utiles excursions. Aussi n'est-il pas étonnant que les caravanes scolaires soient plus nombreuses à Dijon que partout ailleurs, grâce surtout, il est vrai, au dévouement infatigable du vice-président, M. Feuillié, qui en a encore dirigé quatre en 1878.

Il est très-désirable que, selon le vœu plusieurs fois et énergiquement exprimé par le bureau de la Section, la C^{ie} de P.-L.-M. consente à abréger la lenteur des formalités exigées pour l'obtention de la réduction de 50 % accordée aux caravanes scolaires et aux membres du Club voyageant ensemble au nombre d'au moins dix. La Direction centrale joint à cet effet ses vœux et ses efforts à ceux de la Section de la Côte d'Or et du Morvan.

Section d'Épinal.

Fondée en 1876, elle comptait, au 1^{er} janvier, vingt-deux membres, parmi lesquels les sénateurs et députés des Vosges.

Elle a voté un crédit pour établir des poteaux indicateurs qui permettront aux touristes de faire, sans guides, de charmantes excursions, et se propose d'organiser des courses en commun dans ses belles montagnes.

Section de Vals et des Cévennes.

Cette Section, qui a à peine une année d'existence effective, comptait au 1^{er} janvier vingt-cinq membres, dix de plus qu'au début. Leur dissémination dans une contrée montagneuse ne leur a pas permis jusqu'à présent de se réunir aussi souvent qu'ils se proposent de le faire.

Section de Bonneville-Chamonix, aujourd'hui du Mont-Blanc.

Effectif au 1^{er} janvier 1879 160

La Section, qui a été autorisée à changer son nom primitif de Bonneville-Chamonix contre celui de section du Mont-Blanc, a eu la douleur de perdre M. le D^r Nicolet, et M. Bailly, conseiller de préfecture à Draguignan.

Elle a, avec le concours de la Société géologique, de la Direction centrale et de plusieurs sections, fait ériger à Chamonix un monument à Jacques Balmat. La belle fête donnée le 11 août, à l'occasion de cette inauguration, mentionnée ci-dessus dans la chronique du Club, a fait l'objet d'un compte-rendu particulier dans le bulletin n° 3.

La Section, qui entretient de cordiales relations avec la Section genevoise et toutes les Sections romandes du Club Alpin Suisse, a été conviée et a pris part à deux excursions faites avec elles en avril et en juin.

Un certain nombre de membres sont allés ensemble, après la fête de Chamonix, au Buet et au col d'Anterne.

Section des Ardennes.

Fondée le 5 juillet dernier et comptant dès son début 21 membres, elle est appelée à rendre de grands services dans cette partie de la France, qui est peu visitée.

Section de Maurienne.

Née le 5 juillet dernier, elle grandit vite, et le nombre de ses membres, de 27 au début, s'élevait déjà à 53 au 1^{er} janvier dernier.

Elle en a envoyé vingt sur vingt-sept à la réunion du Lautaret, et ils y ont reçu, comme l'a écrit spirituellement M. le Président, un baptême trop abondant.

Elle se propose de construire un chalet-refuge au bas des Aiguilles d'Arve, dont elle revendique la première ascension pour les frères Magnin, de Valloire. Depuis la naissance de la Section, non-seulement on n'a eu à déplorer aucun décès, mais il n'y a pas eu une seule maladie ! Pareille observation a été faite dans celle de la Tarentaise.

Nous sommes heureux de terminer ce rapport en constatant cette salubre influence de l'Alpinisme, et nous souhaitons que le rapporteur de 1879 ait le bonheur d'annoncer que le bénéfice s'en est étendu cette année aux vingt-six Sections du Club Alpin Français.

E. TALBERT,

Vice-président du Club Alpin Français.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

(ANNÉE 1878)

Généralités.

Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie. T. III, 3^e partie. Fin. 1870. Gr. in-8, p. 343 à 587 et portrait. Paris, au siège de la Société.

Annuaire de l'archéologue français. 3^e année, par Anthyme Saint-Paul. In-18 jésus. Paris, Hachette.

Annuaire de l'observatoire de Montsouris pour l'année 1878. Météorologie. Agriculture. Hygiène. In-18, 553 p. Paris, imp. et libr. Gauthier-Villars.

Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie. T. VIII. Années 1875-1876 et 1876-1877. In-8, 530 p. Paris, libr. Dumoulin.

Bulletin monumental, rédigé par les membres de la Société française d'archéologie. T. XLV. In-8. Tours, Bouserez; Paris, Champion.

Congrès archéologique de France. 44^e session. Séances générales tenues à Senlis, en 1877, par la Société française d'archéologie. In-8. Paris, Champion.

Congrès scientifique de France. 42^e session, tenue à Autun, du 4 au 13 septembre 1876. T. II. In-8, 800 p. et grav. Autun, impr. Dejussieu père et fils.

Dictionnaire analogique et étymologique des idiomes méridionaux qui sont

parlés depuis Nice jusqu'à Bayonne et depuis les Pyrénées jusqu'au centre de la France; par L. Boucoiran. 19^e à 28^e fascicules. Gr. in-8 à 2 col., 721-824 p. Nîmes, impr. Baldy-Riffard.

L'ouvrage formera 2 vol.

Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France, par Gabriel Azais. T. II. 1^{re} livr. In-8, p. 1 à 256. Paris, libr. Maisonneuve et C^{ie}.

Publications spéciales de la Société pour l'étude des langues romanes. V.

Essai sur l'orographie des Alpes occidentales considérée dans ses rapports avec la structure géologique de ces montagnes; par Charles Lory, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Grenoble. In-8, 76 p. Paris, libr. Savy.

Extrait du Bulletin de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère, 3^e série, t. VII.

Explication de la Carte géologique de la France, publiée par ordre de M. le ministre des travaux publics. In-4. Atlas. Première partie : Fossiles principaux des terrains; par E. Bayle, professeur de paléontologie à l'École nationale des mines. Deuxième partie : Végétaux fossiles du terrain houiller; par R. Zeiller, ingénieur au Corps national des mines. Gr. in-4, 338 p. avec 166 pl. Paris, Impr. nationale.

Géographie de la Gaule au VI^e siècle; par Auguste Longnon, membre de la commission de la topographie des Gaules. 11 cartes en couleur et 3 fig. Gr. in-8, x-651 p. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Glossaire du Morvan. Étude sur le langage de cette contrée comparé avec les principaux dialectes ou patois de la France, de la Belgique wallonne et de la Suisse romande; par F. de Chambure. In-4, xxii-961 p. Autun, Dejussieu; Paris, Champion.

Le Jura normand. Études paléontologiques des divers niveaux jurassiques de la Normandie; par M. E. Eudes-Deslongchamps, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Caen. 2^e livr. In-4, 40 p. et 9 pl. Paris, libr. Savy.

Manuel des voies navigables de la France, avec leur prolongement au-delà des frontières; par A. Larue, chef du service des transports des usines du Creusot. 2^e édition, revue et augmentée. In-8, 408 p. et carte. Creusot, libr. Pautet.

Ports maritimes de la France. T. III. De Cherbourg à Argentan. (Ministère des travaux publics.) In-8, 798 p. avec 8 pl. et grav. Paris, impr. nationale.

Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie, leur emploi par certains auteurs, leur origine, leur étymologie, etc.; par M. Gustave Le Yvasseur, de la Société des Antiquaires de Normandie. In-8, 106 p. Caen, Le Blanc-Hardel.

Extrait de l'Annuaire normand, année 1878.

Revue archéologique, année 1878. 2 vol. in-8. Paris, Didier.

Revue d'anthropologie, publiée sous la direction du professeur Broca. 7^e année, 1878. In-8. Paris, Masson.

Revue de philologie et d'ethnographie dirigée par Ch.-E. de Ujfalvy. In-8. 5^e année, 1878. Paris, Leroux.

Revue des langues romanes, publiée à Montpellier depuis 1870, in-8.

Ain.

Curiosités historiques de l'Ain; par Philibert Le Duc. La Bresse, le Bugey,

la Dombes et le pays de Gex, depuis César jusqu'aux États-Généraux de 1789. 2 vol. in-18, viii-895 p. Bourg, impr. Milliat.

Aisne.

Annales de la Société historique et archéologique de Château-Thierry. Année 1877. In-8, xi-80 p. et pl. Château-Thierry, impr. Lecesne.

Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons. T. XVII (2^e série). In-8, 390 p. et pl. Paris, Didron.

Hautes-Alpes.

Patois des Alpes Cottiniennes (Briançonnais et vallées vaudoises) et en particulier du Queyras, par M^{lle} A.-J. Chabrand et A. de Rochas-d'Aiglun; compte-rendu par B. L. In-8, 5 p. Paris, impr. Martinet.

Extrait du Spectateur militaire, juillet 1878.

La Station préhistorique de Panacelle et les peuples anciens du bassin de Guillestre, souvenir des Alpes; par Paul Guillaume. In-8, 56 p. Bordeaux, libr. Férét et fils.

Alpes-Maritimes.

De l'antiquité de l'homme dans les Alpes-Maritimes; par Émile Rivière, membre correspondant de la Société française de numismatique et d'archéologie. 1^{re} fascicule de 1878. In-4, 1 à 40 p. Paris, J.-B. Baillière.

Extrait des Mémoires de la Société française de numismatique et d'archéologie.

Recherches historiques sur l'arrondissement de Grasse. Histoire de Cannes et de son canton; par M^{re} Guigou, président de la Société des sciences historiques de l'arrondissement de Grasse. In-8, 298 p. Cannes, libr. Vidal.

Ardèche.

Voyage aux pays volcaniques du Vénétien; par le D^r Francus. In-18 Jésus. viii-390 p. Privas, impr. Roure.

Aube.

Catalogue des reptiles et batraciens du département de l'Aube, etc. Étude

sur la distribution géographique des reptiles et batraciens de l'est de la France; par V. Collin de Plancy, secrétaire de la Société zoologique de France. In-8, 44 p. Semur, impr. Verdout.

Extrait du Bulletin de la Société des sciences de Semur, 1877.

Histoire de la ville de Mussy-l'Évêque (Aube); par C.-A.-J. Lambert, ancien chef de division à la direction générale de l'enregistrement et des domaines. In-8, v-641 p. Chaumont, impr. Cavanoli.

Aude.

Bulletin de la Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne. T. I. Années 1876-1877. In-8, iv-592 p. Narbonne, impr. Caillard.

Bouches-du-Rhône.

L'Abbaye de Montmajour, étude historique d'après les manuscrits de D. Chantelou et autres documents inédits; par F. Marin de Carranrais, archiviste auxiliaire des Bouches-du-Rhône. In-8, 166 p. Marseille, impr. Olive.

Cantal.

Le mégalithe et les tombelles préhistoriques du village de Mons, près Saint-Flour (Cantal); par M. Michel Cohendy, archiviste du Puy-de-Dôme. In-8, 11 p. Clermont-Ferrand, lib. Thibaud.

Extrait des Mémoires de l'Académie de Clermont-Ferrand.

Charente-Inférieure.

Notice sur les dunes de la Coubre (Charente-Inférieure); par M. de Vasselot de Régné, inspecteur des forêts. In-4, 78 p. et carte. Paris, imprimerie nationale.

Cher.

Histoire et statistique monumentale du département du Cher. Texte et dessins; par A. Buhot de Kersers, de la Société française d'archéologie. 4^e fascicule (fin du t. I). Canton de Baugy, 1 carte, 3 pl. héliographiques et 18 planches gravées par

J. Boussard, architecte. Gr. in-8, 183 à 298 p. Paris, libr. V^e Morel et C^{ie}.

Corrèze.

Monographies communales de la Xaintrie (cantons de Mercœur, de Saint-Privat et d'Argentat); par M. Saint-Bonnet, avocat. In-16, 134 p. Tulle, impr. Crauffon.

Corse.

Géologie de la Corse. Propositions données par la Faculté des sciences de Paris. Thèses présentées à la Faculté des sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès sciences naturelles; par D. Hollande, professeur de physique au lycée de Chambéry. In-8, 121 p. et 5 pl. Paris, libr. G. Masson.

Côtes-du-Nord.

Géographie du département des Côtes-du-Nord, par Adolphe Joanne, avec une carte coloriée et 10 grav. In-12, 64 p. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Creuse.

La forteresse vitrifiée du Puy-de-Gaudy, par J.-B. Thuot. In-12. Paris, Pedone-Lauriel.

L'Oppidum du Puy-de-Gaudy et sa muraille vitrifiée, par P. de Cessac. In-8. Autun, Dejussieu.

Doubs.

Géographie du département du Doubs, par Adolphe Joanne; avec une carte coloriée et 13 grav. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Drôme.

Le Dauphiné avant l'histoire. Les Ages de pierre et de bronze dans l'arrondissement de Montélimar. Discours de réception à l'Académie Delphinale; par Florian Vallentin. In-8, 35 p. et carte. Grenoble, libr. Maissonville et fils.

Eure.

Dictionnaire topographique du département de l'Eure, comprenant les noms de lieu anciens et modernes;

par M. le marquis de Blosseville, président de la Société de l'histoire de Normandie. In-4, XLIV-279 p. Paris, impr. nationale.

Finistère.

Bulletin de la Société archéologique du Finistère. T. V. 1877-1878. In-8, 204 p. Quimper, imp. Jaouen.

Géographie du département du Finistère, par Adolphe Joanne; avec une carte coloriée et 16 gravures. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Monographie de la cathédrale de Quimper (XIII^e-XV^e siècles), avec un plan; par R.-F. Le Men. In-8, xvi-384 p. Quimper, libr. Jacob.

Gard.

Annales d'Aigues-Mortes, d'après des recherches nouvelles, précédées d'une histoire inédite de cette ville, par dom Pacotte, bénédictin; complétées par l'inventaire des titres existant dans les anciennes archives d'Aigues-Mortes, par L. de la Cour de la Pijardière, archiviste de l'Hérault. In-4 à 2 col., rv-68 p. Montpellier, imp. Firmin et Cabirou.

Ille-et-Vilaine.

Géographie du département d'Ille-et-Vilaine, par Adolphe Joanne; avec une carte coloriée et 14 grav. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Indre-et-Loire.

Dictionnaire géographique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine, par J.-X. Carré de Busserolle, de la Société archéologique de Touraine. T. I. In-4, à 2 col., viii-480 p. Tours, libr. Guillaud-Vergier.

Extrait des Mémoires de la Société archéologique de Touraine, T. XXVII.

Isère.

Bulletin de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère. 3^e série. T. VII (18^e de la collection). In-8, 463 p. Grenoble, imp. Maisonneville et fils.

Jura.

Les Tumulus de la Combe-d'Ain, par M. Jules Le Mire. In-8, 14 p. et 2 grav. Lons-le-Saunier, impr. Gauthier frères.

Extrait des Mémoires de la Société d'émulation du Jura.

Landes.

Monastère et abbaye royale de Saint-Jean-de-la-Castelle à Dufort ou Duhort. Étude monographique; par l'abbé Joseph Légré, curé de Dubort-Bachen. In-8, 92 p. Bordeaux, impr. Ragot.

Loir-et-Cher.

Monographie de l'ancienne ville de Trôis (Loir-et-Cher). Étude topographique, historique, archéologique et pittoresque, avec 20 grav., cartes, plans et chromolithographie tirés à part, et figures; par Alexandre de Salies. 1^{re} fascicule. In-8, p. 1 à 64 et 4 pl. Mamers, libr. Fleury et Dangin.

L'ouvrage sera publié par fascicules de 4 livraisons et 4 gravures.

Haute-Loire.

Notes historiques sur les monastères de la Séauve, de Bellecombe, Clavas et Montfaucon, par l'abbé Theillière, curé du Retournaguet. 4^e livr.: Monastère de Montfaucon. In-16, 79 p. Le Puy, impr. Freydieux.

Loire-Inférieure.

Excursions botaniques à l'île d'Yeu, en août 1876 et mai 1877; par MM. Viaud-Grand-Maraîs et Ménier, professeurs à l'école de médecine de Nantes. In-8, 92 p. et tableau. Nantes, impr. V^e Mellinet.

Loiret.

Monuments civils, religieux et militaires du Gâtinais (départements du Loiret et de Seine-et-Marne), depuis le XI^e siècle jusqu'au XVII^e; par M. Edmond Michel, membre de la Société archéologique de l'Orléanais. 4^e, 5^e et 6^e fascicules. In-4, 65-170 p., 40 pl. Paris, libr. Champion.

Cet ouvrage se composera de 20 à 25 fascicules.

Marne.

La Champagne souterraine; matériaux et documents, ou résultat de 20 années de fouilles archéologiques dans la Marne, par M. Morel, percepteur à Châlons, de la Société des antiquaires de France. 3^e et 4^e livr. In-8, p. 69 à 108. Châlons-sur-Marne, impr. Martin.

Mayenne.

Dictionnaire topographique du département de la Mayenne, comprenant les noms de lieu anciens et modernes; par M. Léon Maitre, archiviste de la Loire-Inférieure. In-4 à 2 col., LII-356 p. Paris, impr. nationale.

La station préhistorique de Thorigné-en-Charnie, par l'abbé Maillard. In-8.

Meurthe-et-Moselle.

Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. 3^e série. 5^e vol. (27^e de la collection). In-8, xviii-480 p. et 12 pl. Nancy, impr. Crépin-Leblond.

Morbihan.

Géographie du département du Morbihan, par Adolphe Joanne, avec une carte coloriée et 13 grav. In-12, 60 p. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

L'Isle aux Moines et ses monuments mégalithiques, par Alph. Mauricet. In-8. Vannes, Gallès.

Nord.

Notice historique sur le nivellement général du département du Nord et sur la carte au 40 millième, annexe de cette opération; par M. Raillard, ingénieur en chef des ponts et chaussées du département du Nord. In-8, 30 p. et carte. Lille, impr. Danel.

Extrait des Mémoires de la Société des sciences, etc., de Lille; 4^e série, t. V.

Oise.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. T. X. 1^{re} partie. 260 p., une carte et pl. Beauvais, imp. Père.

Pas-de-Calais.

Dictionnaire historique et archéologique du département du Pas-de-Calais, publié par la commission départementale des monuments historiques. Arrondissement de Béthune. T. II. In-8, 401 p. Arras, lib. Sueur-Charuey.

Histoire de l'abbaye de Cercamp, ordre de Cîteaux, au diocèse d'Amiens; par Adolphe de Cardevacque. In-8, 284 p. et pl. Amiens, libr. Sueur-Charuey.

Puy-de-Dôme.

Étude des dialectes romans ou patois de la Basse-Auvergne, par M. F. Malval, de l'Académie de Clermont. Tableau comparatif des mots du dialecte romano-piémontais et des mots analogues du dialecte romano-auvergnat (Basse-Auvergne). In-8 oblong à 3 col., 192 p. Clermont-Ferrand, impr. Vigot.

Géographie du département du Puy-de-Dôme, par Adolphe Joanne; avec une carte coloriée et 16 grav. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Rhône.

L'Observatoire universitaire de Lyon (Saint-Genis-Laval); communication faite par M. C. André à l'Académie des sciences, etc., de Lyon. In-8, 21 p. Lyon, impr. Riotor.

Haute-Saône.

Étude de géographie historique sur la Saône, ses principaux affluents et le rôle qu'elle a joué comme frontière dans l'antiquité et au moyen âge; par Jules Pinot, archiviste du département de la Haute-Saône. In-8, 163 p. Vesoul, libr. Bon.

Notice descriptive et statistique sur le département de la Haute-Saône. In-16, 179 p. Paris, Impr. nationale.

Saône-et-Loire.

Notice sur le pentacrinus de Sennecey-le-Grand, par M. de Lorient, de la Société géologique de France. Avec un travail sur la couche calcaire qui le contient, par M. Delafond, ingénieur des mines, et un préam-

bule par M. F. Chabas, correspondant de l'Institut. In-4. viii-18 p. et 3 pl. Chalon-sur-Saône, impr. Dejustieu.

Sarthe.

Histoire de La Flèche et de ses seigneurs; par Ch. de Monzey, membre de la Société historique et archéologique du Maine. 3 vol. in-8. Paris, libr. Champion.

Savoie.

La Tarentaise historique et monumentale, pittoresque, géologique, etc., par l'abbé Pont. In-18. Paris, Bray et Retaux.

Haute-Savoie.

La Haute-Savoie avant les Romains, par Louis Revon, bibliothécaire et conservateur du musée d'Annecy. In-4 à 2 col., 64 p. avec 184 vignettes. Paris, libr. Champion.

Extrait de la Revue savoisienne.

Seine-et-Marne.

Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne. 8^e vol. (1875-1877). In-8, cviii-262 p. et pl. Paris, libr. Aubry.

Géographie du département de Seine-et-Marne, par Adolphe Joanne; avec une carte coloriée et 13 gravures. Paris, libr. Hachette et C^{ie}.

Vosges.

Atlas des fougères de la Lorraine et de l'Alsace, par René Ferry, docteur en médecine. 1^{re} partie. Fougères des

environs de Saint-Dié. In-8, 13 p. et 18 pl. Saint-Dié, impr. Humbert.

Notice descriptive et statistique sur le département des Vosges; par M. Pen-dezec, capitaine d'état-major. In-16 201 p. Paris, Impr. nationale.

Les Vosges avant l'histoire, par F. Voulot. 2 vol. in-folio, avec 80 pl.

Var.

Hyères avant l'histoire, par le Dr Joubert. In-12. Hyères, Sonchon.

Vendée.

Histoire de la Vendée, par l'abbé Deniau. 2^e vol. In-8. Paris, Champion.

Les puits funéraires du Bernard, par feu Léon Ballereau et l'abbé Baudry. In-8, avec pl. et grav. Paris, Dumoulin.

Yonne.

Annuaire historique du département de l'Yonne. 42^e année. 17^e vol. de la 2. série. 1878. In-8, 419 p. et 3 pl. Auxerre, impr. et libr. Rouillé.

Dictionnaire archéologique du département de l'Yonne (époque celtique), par Ph. Salmon. In-8, xv-182 p. Auxerre, impr. Rouillé.

Extrait du Bulletin de la Société des sciences historiques.

Histoire de l'Auxerrois, son territoire, son diocèse, son comté, ses baronnies, son bailliage et ses institutions municipales; par A. Challe. In-8, 628 p. Paris, Durand et Pedone-Lauriel.

Publication de la Société des sciences de l'Yonne.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES CINQ PREMIERS VOLUMES

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

